

Comme le centre de mon exposé est la préparation à l'action extra-professionnelle, je ne vous définirai cette action que dans la mesure où cela est utile au développement de la question que je veux traiter.

Je donnerai de cette action extra-universitaire une définition négative. Nous partirons de cette idée qu'elle est constituée par toute action humaine, sociale, qui sort du domaine strict du devoir d'état, professionnel ou familial. Cette définition n'est pas très précise car les limites de notre devoir d'état ne sont pas nettement marquées. Cependant, pour faire vite, nous nous en contenterons.

Tout le monde comprend bien que réduire volontairement notre vie à l'exercice d'une spécialité, refuser de s'ouvrir à d'autres activités serait mutiler notre personnalité et nous rendre indignes de notre vocation d'homme, de citoyen et de chrétien. Aussi tous sont appelés à l'action extra-professionnelle.

Ses seules limites sont tracées par nos propres possibilités et par notre devoir d'état qui, d'une façon générale, a un droit de priorité très net sur toutes nos autres activités. Et c'est ce qui fait la variété des formes que peut prendre l'action extra-professionnelle. Elles sont variées comme nos personnes, nos aptitudes intellectuelles et volontaires, nos possibilités physiques et matérielles.

Je voudrais vous parler de la préparation à cette action. Vue d'un certain aspect, elle reflète la variété des formes de cette action. Pour qui veut s'occuper d'action sociale, il faut une préparation sociale ; pour qui veut se consacrer aux questions familiales, rurales, économiques, politiques, il faut là encore une préparation spéciale. J'exclurai de notre perspective cet aspect de la préparation immédiate à telle ou telle forme de l'action extra-professionnelle, pour me consacrer plus complètement à l'étude de ce qui constitue la base commune de toutes ces préparations : la formation d'une personnalité humaine et chrétienne en vue de l'action. Puisque nous sommes chrétiens et réunis entre chrétiens, je m'attacherai spécialement à la formation de la personnalité chrétienne ; et puisque nous sommes entre professeurs, c'est à la culture religieuse de l'intellectuel que je penserai surtout.

Une première remarque s'impose d'abord. Le mot « préparation » laisserait facilement croire qu'il arrive un moment où l'on serait prêt pour l'action, où l'on cesserait d'apprendre et de se cultiver pour agir et pour donner. Rien ne serait plus erroné que cette opinion, et, comme le disait Saint François de Sales sur une question voisine : « La vie chrétienne est un noviciat dont sont exclus ceux qui se croient profès ».

Donc notre travail pour accroître notre culture chrétienne ne devra jamais cesser. La vie tout entière doit y être consacrée ; il importe de ne pas perdre de vue cette vaste perspective. S'il s'agissait de nous préparer rapidement, en quelques années, en vue d'une action ultérieure, c'est à des objectifs très proches qu'il faudrait limiter nos ambitions. Nous devrions nous contenter d'avoir sur tous les sujets quelques idées claires, précises, simplifiées, et nous ne nous soucierions pas d'approfondir les questions étudiées. Ainsi le voudraient les nécessités de cette préparation qu'il faudrait achever, bâcler très vite. Mais il n'en est pas ainsi. Nous avons le temps devant nous. Gardons-nous d'une hâte fébrile qui ferait trébucher nos premiers pas ; gardons-nous aussi de l'illusion qui nous ferait croire que nous ne pourrions commencer à agir que quand nous aurons fini de nous préparer ; comme si on voulait attendre d'être un saint pour commencer à être apôtre.

On conçoit cependant que dès que l'on descend des généralités pour entrer dans le domaine des applications pratiques, des résolutions à prendre, il faille distinguer ceux qui commencent dans la vie chrétienne et ceux qui y sont, depuis longtemps déjà, engagés. Il faut distinguer ceux qui débutent et ceux qui persévèrent. Heureusement pour moi, nous sommes ici une majorité de jeunes, donc de commençants, aussi est-ce surtout pour eux que je parlerai.

Pour clarifier mon exposé, je vous parlerai d'abord de la préparation intellectuelle, puis de la préparation religieuse proprement dite ; je terminerai par l'examen de quelques objections ; je tâcherai d'y répondre ainsi qu'aux difficultés pratiques auxquelles se heurte notre travail de préparation.

I - LA PRÉPARATION INTELLECTUELLE

C'est de toute son âme qu'on va vers Dieu. C'est avec toute son âme qu'on le manifeste et qu'on le découvre aux autres ; aussi, pour des âmes d'intellectuels comme nous sommes tous ici, c'est dans l'intelligence et par l'intelligence que nous découvrirons Dieu et que nous le montrerons à nos frères.

C'est avec notre intelligence que nous devons travailler dans le champ où Dieu nous appelle spécialement, je veux dire auprès de nos collègues. Car si notre charité ne doit se poser *a priori* aucune limite, n'oublions pas que c'est auprès de ceux qui vivent de la même vie que nous, dans notre milieu intellectuel de professeurs, d'instituteurs, que nous devons d'abord faire rayonner la lumière du Christ.

Comment donc acquérir une formation intellectuelle religieuse, digne du christianisme, digne des légitimes exigences de l'esprit critique moderne qui nous pénètre si profondément ainsi que le milieu dans lequel nous aurons premièrement à agir ?

1) Posons d'abord ces deux principes :

a) C'est en tant que chrétiens soumis à l'Eglise que nous voulons faire un tel travail de culture religieuse. La foi, dans son contenu dogmatique, est indépendante des convenances ou des raisonnements humains qui ont pu ou qui peuvent en montrer les évidences. Elle a Dieu pour témoin et pour garant.

b) C'est en tant qu'intellectuels que nous voulons aborder l'étude des divers aspects de cette totalité dogmatique, c'est-à-dire l'étude de ses origines, que nous donnera l'histoire ecclésiastique de l'Eglise ; l'étude de ses convenances, de ses conséquences, de la manière dont on l'a vécue, que nous donnera l'histoire religieuse de l'Eglise ; l'étude de la synthèse qui assemble ces différents aspects dans une unité harmonieuse, et ce sera alors la théologie proprement dite avec ses compagnes, la psychologie, la métaphysique, la philosophie.

Nous ne voulons pas apprendre par cœur et confondre ainsi savoir et comprendre. Nous ne devons pas aborder ces questions avec un autre esprit que celui qui nous anime dans les autres études. La Vérité est une et partout sa recherche exige la même soumission respectueuse de tout notre être.

Voilà bien des exigences, mais nous croyons que la Foi et la raison ne peuvent pas se contredire et, s'il faut démontrer cette vérité essentielle pour un catholique, nous le ferons comme on prouve le mouvement : en allant de l'avant.

Ces exigences sont essentielles à satisfaire. Nous ne voulons pas être en marge de l'Eglise car c'est en elle que se trouvent les paroles de la vie éternelle. Comme Saint Paul, nous savons que nous « courrions en vain » si nous nous opposions à Pierre, le Pape actuel.

Et aussi, pour être totalement sincères avec nous-mêmes et avec ceux qui cherchent à découvrir en nous le Maître du disciple, il faut que nulle réticence, nul demi-raisonnement, nulle timidité ou lâcheté ne vienne ternir notre honnêteté intellectuelle. C'est à cette condition essentielle que nous autres intellectuels nous irons au Christ avec toute notre âme. Et sans cette condition, nos paroles et nos actes manqueront de cette limpidité, de cette franchise qu'exigent avant tout, et avec raison, ceux qui cherchent la Vérité.

Pleinement chrétiens, pleinement intellectuels, disons- nous, c'est seulement à condition de n'abandonner aucun de ces deux termes que notre action extra-professionnelle pourra être féconde. Mais il nous faut aller plus loin : il ne nous suffira pas d'apporter à cette étude la foi du chrétien et le scrupule de l'intellectuel, il nous faudra pénétrer assez avant dans l'intelligence des vérités religieuses pour devenir capables de les présenter et, disons le mot, de les adapter aux âmes pour qu'il leur devienne possible de les recevoir dans leur plénitude. Le milieu auquel nous nous adressons a sa formation particulière, ses habitudes intellectuelles, son orientation propre ; il emploie un certain vocabulaire qui n'est pas toujours celui dont se servent les théologiens, dont se sert l'Eglise dans ses définitions . Prenons par exemple la notion de liberté de conscience. Ce que l'Eglise condamne sous le nom de liberté de conscience, ce que les Papes ont entendu par ce mot dans leurs définitions dogmatiques n'est pas ce que croit comprendre l'homme de notre milieu. Il y a une transposition à faire et elle est loin d'être facile.

2) Voilà le but, comment l'atteindre ?

Devant la hauteur de la montagne on est pris de vertige. Il faut à tout prix un guide, et, avec lui, s'armer de courage, de patience. C'est un long voyage qu'il faut entreprendre : il devra durer exactement toute notre vie. Mais c'est un beau voyage qui illuminera toutes nos journées.

De quelle manière commencer ?

Voici un fait que vous avez eu tous l'occasion de rencontrer dans votre propre histoire ou dans celle de ceux qui vous sont proches. Un beau jour, à la suite d'une conversation avec un collègue incroyant, ou avec un ami chrétien qu'on a senti troublé dans sa foi, on ressent vivement le désir d'agir. On voudrait pouvoir aider ces âmes, éclairer l'une, confirmer l'autre. Comme on a senti douloureusement son ignorance, son impuissance ! En vain a-t-on essayé de se raccrocher à quelques souvenirs de catéchisme ; la lettre, on l'a oubliée ; l'esprit intérieur qui vivifiait la formule, on ne l'a peut-être jamais pénétré. C'est dans ces sentiments que notre ami va s'adresser à une personne compétente, à un prêtre de sa paroisse ou à tout autre. Il revient de cette visite le cœur heureux, avec un petit livre, manuel pour les commençants, comme on dit ; il en existe plusieurs : citons celui de M. Boulanger qui jouit d'un quasi monopole. Ces livres sont faits pour des commençants, élèves de nos collègues catholiques, plus jeunes que l'ami dont nous disons l'histoire, baignés dès leur enfance dans une atmosphère religieuse, généralement dépourvus des exigences intellectuelles qui viennent avec l'âge et que développe une éducation où l'esprit critique joue un rôle de premier plan.

Ces livres, acceptons-le pour simplifier, peuvent rendre service à ces élèves. Ils sont en général inutiles ou nuisibles pour nous. Et en effet voici ce qui arrive cent fois sur cent. Je n'ai pas encore connu d'exception.

- Ou cette âme est de générosité moyenne, et, en plus, exige de comprendre ce qu'on lui affirme. Huit jours après, le livre restera sur la table de travail et ne sera plus ouvert.

- Ou cette âme est très généreuse, d'une générosité, d'une bonne volonté qui annihile jusqu'à un certain point ses manières ordinaires de penser et de juger, et, osons le dire, elle se faussera l'esprit. Les explications qu'on donne dans ce livre ne la satisfont pas. Ou elle les rejettera, ou sa bonne volonté en fera un nouveau dogme : étrange manière de prouver rationnellement l'existence de Dieu que de faire croire à la valeur probante de la démonstration exposée par un livre.

Bien plus, un manuel ne peut pas mettre suffisamment en relief l'importance qu'il faut attribuer à chaque doctrine dans le développement de la vie chrétienne. A côté des données les plus essentielles de la vie morale, on

nous assure que peut-être l'obligation de payer ses impôts est celle de la loi pénale, et qu'en somme, seuls sont coupables ceux qui se laissent prendre. Admettons, pour faire court, que cela soit exact. Croyez-vous que de pareilles pages ne vont pas peser lourdement sur un cœur et un esprit qui cherche autre chose que de pareilles affirmations, qui, pour tout dire, est plus religieux que l'esprit qui se dégage du livre ?

Et alors vous saisissez le douloureux schisme qui se prépare dans cette âme lorsqu'elle se rencontrera avec des collègues non croyants ou catholiques qui posent des questions. On voulait former un être religieux, intelligent, et l'on arrive à faire un « dogmatiseur » qui trouve dans la violence de ses affirmations la compensation de son insécurité intellectuelle.

3) Le seul moyen

Comment faut-il faire pour éviter un échec si total ou un résultat si lamentable ? Faut-il donner ou rechercher des livres plus techniques, des manuels qu'on donne aux séminaristes ? (par exemple un bon manuel de théologie comme celui de Labauche). Les mêmes inconvénients réapparaissent. Ce n'est pas cela que nos âmes cherchent. Et elles trouvent dans cette nourriture intellectuelle ou l'ennui et le dégoût, ou une pierre d'achoppement à leur développement spirituel. Le problème que nous posons en ce moment est très difficile à cause de ses données. Les âmes de notre milieu social qui commencent leur culture religieuse ont de très fortes exigences intellectuelles. Souvent, elles n'ont pas les moyens d'y répondre directement. Et surtout, il leur manque l'esprit qui vivifie la lettre, qui oriente l'intelligence, lui sert de fil directeur, lui fait dominer les questions. Pour de telles âmes, il faut partir de ce que leur culture leur rend le plus abordable. et il faut répondre tout de suite à leurs propres besoins c'est la Vie qu'ils cherchent, il faut la leur donner ; c'est avec leurs moyens, ceux dont ils se servent actuellement, qu'il faut la leur faire saisir.

C'est la Vie qu'ils cherchent, et il ne faut pas leur donner une chose à vivifier. Plus tard ils pourront le faire, pas maintenant. Et c'est vers les sciences positives qu'ils sont le plus orientés, vers l'histoire, vers la philosophie, suivant leurs dispositions naturelles.

L'histoire et la philosophie, disons-nous, car il faut pour aborder l'étude des questions spécifiquement doctrinales une maturité qui leur manque. Plus tard, avec le développement de leur vie chrétienne, de leur culture religieuse, de leur expérience d'apôtre. ils seront amenés d'eux-mêmes à se poser des questions et ce sera alors le bon moment pour aborder l'étude de la théologie.

a) En histoire, c'est d'abord le grand fait de l'Eglise qu'il faudra leur faire découvrir, et leur faire découvrir en toute vérité. Instinctivement, ils repousseraient tout livre inspiré par un grossier dessein d'apologétique. Il nous faut des livres vrais.

A titre d'indication, on nous a signalé ces quelques ouvrages :

Allo	<i>Le Scandale de Jésus.</i>
Pinard de la Boullaye	<i>Le Christ devant l'Histoire.</i>
Hubv	<i>L'Evangile et les Évangiles.</i>
Lemonnyer	<i>La Théologie du Nouveau Testament.</i>
Batiffol	<i>L'Eglise naissante et le catholicisme.</i>
Lebreton	<i>La vie chrétienne au I^{er} siècle.</i>
	<i>Le Dieu vivant.</i>
	<i>Les origines du dogme de la Trinité.</i>
Goyau	<i>Vue générale sur l'histoire de la Papauté.</i>
Batiffol	<i>Leçons sur la Messe.</i>
Cabrol	<i>Le livre de la prière antique.</i>
Puniet	<i>La liturgie de la Messe.</i>

b) Il faudra ensuite leur faire découvrir, auprès des grands penseurs chrétiens et des Saints, l'esprit catholique qui anime l'Eglise depuis vingt siècles. Ils trouveront là une nourriture directement assimilable, toute vivante encore, la source d'eau vive à son jaillissement. Par exemple

Tourville	<i>Lumière et Vie.</i>
Brunhes	<i>La Foi et sa justification rationnelle.</i>
De la Taille	<i>Esquisse du Mystère de la Foi.</i>
Gasque	<i>L'Eucharistie et le Corps mystique.</i>
Chevalier	<i>Pascal. Descartes.</i>
Goupil	<i>La Foi</i>
Gratry	<i>Les sources.</i>
Sertillanges	<i>La vie intellectuelle.</i>
Blondel	<i>Ollé-Laprune.</i>
Chénon	<i>Le rôle social de l'Eglise.</i>
Brémond	<i>Âmes religieuses</i>
	<i>L'inquiétude religieuse.</i>
	<i>Développement du dogme suivant Newman.</i>
	<i>L'école Française</i>

Thureau-Dangin.

*Prière et poésie.
La renaissance catholique en Angleterre
au XIXe siècle.*

Vous me direz que ces livres sont bien particuliers, que s'il est fort intéressant d'étudier le Pascal de Chevalier ou le Newman de Thureau-Dangin, s'il est intéressant d'étudier ces points de détail, il faut d'abord étudier l'ensemble. C'est vrai, si vous prenez ces livres pour savoir ce que Pascal a pensé ou comment Newman a vécu. Mais pour le moment, il nous importe peu de savoir si Pascal fut catholique ou janséniste ou que Newman fut anglican, puis catholique. Actuellement nous voulons, à l'occasion de Pascal ou de Newman, entendre parler de la religion catholique, de la vie catholique, des aspirations catholiques. Sans effort et avec succès, nous apprendrons le dogme à propos de Pascal, la vie spirituelle avec le cardinal Newman. Et ce que nous n'avons pas pu découvrir sous la lettre sèche et froide du manuel, nous l'étreindrions à travers ces livres.

4) Un guide

Voilà qui est bien. Mais il faut vite déchanter. Ces livres sont rares, rares comme les bons livres. Et pour en profiter, il faut savoir lire et relire. Peu savent relire. D'une façon plus générale, la lecture reste insuffisante pour former totalement la vie intellectuelle du chrétien.

Le Christ ne veut pas que nous allions seuls à Lui, avec nos seules forces et avec nos seules ressources. C'est par les autres que nous nous éclairerons, comme c'est par nous qu'Il les éclairera. Aussi c'est dans la conversation fraternelle avec des amis ayant les mêmes soucis intellectuels et religieux, c'est dans la conversation très libre avec les prêtres et les âmes cultivées qui comprennent nos aspirations que nous trouverons le complément indispensable de toute lecture.

Bienheureuse l'âme qui aura le bonheur de rencontrer sur son chemin un guide vivant, une âme qui connaît la montagne et qui accepte de faire je chemin côte à côte. Il faut une âme pieuse, religieuse, et cela n'est pas déjà si fréquent. Il faut en outre une âme dont la culture soit semblable à la nôtre, avec les mêmes exigences, les mêmes aspirations. Et la juxtaposition de ces deux sortes de dons rendra ce guide spirituel et intellectuel rare et Précieux comme un sacrement. Sainte Thérèse disait jadis, et elle s'y connaissait, qu'il fallait choisir un directeur entre mille. Nous pouvons le dire aussi pour le cas qui nous occupe, car le directeur qu'il nous faudrait est caché dans la foule, et c'est à nous de le découvrir.

Je ne vous ai parlé que des premiers pas. Ce sont ceux que la majorité d'entre nous sont en train de faire. Ce sont ceux aussi qui sont les plus difficiles et les plus délicats. Quand on monte sur la montagne, on traverse d'abord des chemins encaissés, bordés de hauts taillis, qui cachent toute perspective, et il est facile de s'y égarer et d'y perdre courage. Mais à mesure qu'on monte l'air se fait plus léger, la prairie remplace la futaie et c'est d'un coeur ardent que l'on foule l'herbe vierge où nul sentier n'apparaît plus. Arrivé à une certaine culture, la méthode devient plus libérale. Il n'y a plus de sentier pour l'âme cultivée comme il n'y a plus de loi pour le juste.

II - LA PRÉPARATION RELIGIEUSE

« Je suis la Vérité et la Vie » dit le Seigneur. Ne séparons pas la culture intellectuel-le religieuse et la vie intérieure. L'action extra-professionnelle exige l'une et l'autre, car l'une et l'autre s'appellent et se perfectionnent.

La vie intérieure n'est pas quelque chose qu'on acquiert après avoir fini sa formation intellectuelle, ou après l'avoir solidement avancée. Elle n'est pas le toit de l'édifice. Elle est, dès le début, nécessaire et indispensable. C'est par elle que les âmes se convertissent ; c'est à son contact que les âmes se sentent soulevées. C'est grâce à elle que les âmes deviennent intelligentes des choses divines.

Il est vain et dangereux d'opposer vie intérieure et vie intellectuelle. La première donne sa force à l'autre. La seconde oriente et dirige la première.

Sans la culture intellectuelle, la vie intérieure risque de sombrer dans le sentimentalisme et la rêverie.

Sans la vie intérieure, la culture intellectuelle tourne au psittacisme, et, comme dit l'auteur de l'Imitation, il vaut mieux connaître la composition qu'en savoir la définition.

1) Le rôle de l'éducateur

Mais ce n'est pas la seule raison qui doit nous orienter vers une vie intérieure aussi riche que cela nous sera donné. Notre rôle d'éducateur, de professeur, nous met en contact avec les âmes d'une manière toute particulière. Nous sommes ceux qui, après les prêtres, à côté des parents, ont le plus l'occasion et par suite le devoir d'aider les âmes.

Et d'abord, ce sont des incroyants, ou des catholiques peu affermis dans la foi qui viendront chercher auprès de notre vie des raisons de vivre et d'agir, un peu de l'élan chrétien qui nous anime et informe notre vie. Ceux-là n'iraient certainement pas au prêtre dont les éloignent des préjugés invincibles. Si nous ne sommes pas là pour

les accueillir fraternellement, si nous n'avons rien à leur donner de cette vie profonde qu'ils cherchent sans bien savoir tout ce qu'elle est, ces âmes erreront et se gâcheront.

Malheur à nous si le Christ reste caché par notre faute !

Mais il n'y a pas que ces âmes que Dieu puisse nous donner l'occasion d'aider. Ce ne sont pas seulement les catholiques de l'extérieur que la Providence mettra sur notre chemin, mais des âmes plus complètement catholiques. Je sais bien que celles-ci sont naturellement en contact avec le prêtre, avec leur directeur, mais enfin la confiance ne se commande pas ; si elles viennent nous parler de leurs désirs, de leurs difficultés, il nous faudra bien les écouter, leur dire fraternellement nos idées, nos conseils. Certes, ce ne sont pas des conseils aussi autorisés que ceux d'un prêtre, ils auront moins de poids. Mais venant d'une âme qui vit dans les mêmes conditions, qui a une expérience vécue de la vie du métier, de la famille, des collègues, ils pourront être aussi très précieux, et compléter sur certains points les directives du prêtre.

N'était-ce pas à pratiquer cette assistance spirituelle que Saint Pierre exhortait les chrétiens quand il écrivait « Que chacun soit prêt à manifester les raisons de son espérance » : n'était-ce pas cette charité qui possédait le cœur de Saint Cyprien quand il adressait à ses contradicteurs païens, persécuteurs de la veille et du lendemain, cette brûlante parole : « Nous ne vous refusons pas le présent salutaire de notre âme » (*Ad Demetr.*) ? Oui, c'est souvent notre âme qu'on viendra nous demander, non pas des raisons abstraites, des démonstrations comme on en trouve dans les livres, mais ce qui constitue en nous un mystère de vie. Comment alors oserions-nous refuser à nos frères ce présent qu'ils sollicitent, celle révélation qu'ils attendent plus ou moins consciemment ? Ils viennent à nous pour trouver la Vie. pour que nous les aidions à accéder à la Vie. Dans la vocation du professeur est incluse en une certaine mesure celle du directeur d'âmes.

2) Comment faire ?

Mais alors, il faut se préparer à l'assumer, cette charge. Il faut être riche de Dieu pour le donner aux âmes ; il faut en outre pouvoir facilement parler de ces choses religieuses que leur délicatesse, leur profondeur rendent souvent si difficiles à expliciter.

Pour être riche de Dieu, il n'y a pas de méthode, car la grâce de Dieu confond tous nos systèmes. Aussi je me bornerai à vous parler d'un point particulièrement important : la messe et la communion. J'y insiste non parce que vous avez besoin que je vous en démontre la nécessité décisive, mais parce que la messe fréquente, la communion quotidienne posent des problèmes pratiques fort importants pour nous.

Voici la difficulté qui se présente avec d'autant plus d'acuité que l'on se trouve dans une ville ou une agglomération moins importante.

Si je vais à la messe en semaine, si je communie fréquemment, je serai immédiatement repéré comme quelqu'un de très catholique, de très pratiquant. Immédiatement, les préjugés aidant, je deviendrai suspect. Je pourrai aborder moins naturellement mes collègues moins fervents ou incroyants car ils sentiront que je ne suis pas comme eux. Mon action auprès d'eux en sera diminuée.

D'autre part, si, retenu par cette crainte, je m'abstiens de communier, d'aller à la messe aussi fréquemment que ma vie intérieure semble l'exiger pour se développer, je me coupe justement de la source de toute vie et de toute force, et, m'appauvrissant moi-même, que donnerai-je aux autres si je n'ai rien en moi ?

Je sais bien que l'intention de communier peut remplacer dans certains cas l'acte même de communier, mais enfin la valeur propre du sacrement dépasse, il faut le maintenir essentiellement, l'intention qu'on peut y mettre, et l'expérience le montre.

Comment concilier ces deux exigences contradictoires Voici la question que, tous, nous avons pu nous poser lorsqu'il s'est agi de vivre quotidiennement ou très fréquemment du Pain des vivants.

Je crois qu'il y a là une grosse tentation.

Pour vivre du Christ, il faut absolument, dans la mesure où nous y sommes conduits et appelés, vivre de l'Eucharistie. Donc, à la base de notre vie personnelle, ressuscitée dans le Christ, à la base de notre vie d'apôtre en dépendance avec Lui, nous devons mettre la messe et la messe où nous communions.

3) L'authenticité

Ceci bien assuré, les inconvénients que nous signalions plus haut demeurent. Il faut maintenant les écarter dans la mesure de nos moyens, comme le Christ a essayé de le faire avec les Juifs qui s'opposaient à sa personne.

D'abord par la patience et la douceur, nous faisant tout à tous. Il y a peu d'âmes qui résistent longtemps à la douceur.

Ensuite par la prudence, travaillant à dissocier les préjugés qu'on porte contre la religion en montrant peu à peu par nos actes et nos paroles la distinction qu'il faut établir entre l'Eglise et un parti, la religion et la politique ; ménageant même les susceptibilités, les faiblesses, en évitant les manifestations de masse, plus sociales que religieuses, qui sont plus la manifestation d'un groupe ou d'un parti que celle de l'esprit très pur du Christ, serviteur de tous. Par notre profession, nous sommes tenus à cet égard à une grande réserve et en général on le comprend assez pour que cela ne soit pas un sujet de scandale pour nos propres frères dans l'Eglise du Christ. Et alors, peu à peu, le respect s'imposera. Si l'extérieur reste encore frondeur, surtout en société, l'intérieur ne pourra que reconnaître la Vie qui sourd en nous, car peu d'hommes sont menteurs au point de soutenir longtemps leur mensonge.

Et s'il était autour de nous de ces gens que rien ne désarme et que le bien offense, qu'avons-nous à faire avec eux ? Le Christ Lui-même ne fut-il pas la pierre sur laquelle les méchants achoppèrent et périrent ?

Voyez-vous, je crois que notre présence ici-bas doit poser des questions aux âmes. Si vraiment nous prolongeons le Christ, il nous faut vivre au milieu de ce monde sans en être, le dépasser pour le servir, pour l'élever et le sauver.

4) Une parole vraie

Dans l'apostolat direct que prétend être l'action extra- professionnelle, il ne suffit pas d'être riche de Dieu, il faut encore pouvoir parler facilement de son règne, de son Eglise, de son Évangile, de son action intime à chaque âme, des difficultés que chacun et tous rencontrent dans la lutte contre le mal et dans l'ascension vers le Bien. Il existe des âmes très religieuses, mais qui se trouvent muettes sur toutes ces choses. Elles sont liées, et leur influence extérieure chrétienne, dans la mesure où elle est attachée à leurs paroles, s'en trouve limitée.

Timidité, manque d'habitude, fausse pudeur peut-être, comme si le respect humain qui jadis avait fait tant de ravages s'était retiré dans une forteresse plus intérieure. Il ne nous empêche plus de nous dire chrétiens, mais il nous empêche de dire et de faire connaître notre christianisme.

Pour parler des choses religieuses, il y a évidemment le don naturel que chacun reçoit à sa mesure ; mais ce serait une erreur de croire qu'il ne peut pas être cultivé, et que si, au début, on s'en trouve privé, on ne puisse arriver peu à peu à pouvoir aborder simplement et naturellement de tels sujets.

Je me bornerai seulement à vous signaler une méthode que quelques directeurs de groupe ont déjà utilisée et qui a donné d'excellents résultats.

Pour s'habituer à parler de choses religieuses, rien ne vaut la conversation religieuse elle-même, mais d'abord faite dans un milieu sympathique, très chrétien, où la charité règne, où les coeurs se comprennent. C'est ce que le Père Portal, l'ancien directeur du groupe (les Normaliens catholiques de la rue d'Ulm, avait conseillé à quelques-uns d'entre eux.

Ils se réunissaient chez lui de temps en temps, le plus souvent entre eux à l'Ecole, et là, au sujet d'un passage de l'Évangile, de l'Imitation, d'un texte liturgique, ils échangeaient leurs impressions, parlaient à coeur ouvert, en toute simplicité, sans vouloir dogmatiser, évitant même de donner à la conversation l'aspect d'une discussion. Non, c'était une conversation fraternelle, coeur à coeur, d'âmes qui se ressemblent, qu'anime le même amour, qui visent le même idéal.

Les difficultés que parfois ils rencontraient, ils allaient les exposer au Père Portal, et le Père était toujours au courant de ce que faisaient ses Normaliens. Ce n'était pas une activité nouvelle, et le Père aimait à dire qu'elle avait existé de tout temps : depuis les Juifs qui, éloignés du Temple de Jérusalem, se rassemblaient le samedi dans les synagogues pour lire ensemble la Bible, jusqu'à Sainte Thérèse d'Avila instituant cette pratique dans ses monastères réformés. jusqu'à Saint Vincent de Paul conversant avec ses Pères Lazaristes et ses Filles de la Charité, jusque dans les séminaires où ce fut l'origine de ce qu'on appelle aujourd'hui la répétition d'oraison. Le prêtre trouve là un rôle de directeur dans le sens très religieux du terme. Il oriente les esprits, il les suit, mais peut être mieux que dans les sermons et les conférences, il découvre la vie qui anime les âmes et c'est sur de la vie qu'il travaille.

Les Papes, ont béni cette activité, spécialement dans le cadre familial où le Père de famille est invité et conseillé à lire l'Évangile et à l'expliquer avec sa femme à ses enfants.

Je connais bien des groupes où les directeurs ecclésiastiques ont pris cette initiative, et partout la charité s'est faite plus grande, et avec elle on a mieux aimé le Seigneur

et on l'a mieux fait connaître car Il était présent non seulement dans le coeur de chacun, mais dans toutes les conversations.

Je ne vous dirai rien de plus sur la culture de la vie intérieure, sinon que là aussi il faut être très ambitieux. Ce n'est pas un idéal rabaisé, limité, qui convient à nous autres chrétiens ; c'est la sainteté. Nous y sommes appelés comme les prêtres et les religieux, chacun suivant ses dons, chacun suivant ses moyens, chacun suivant sa voie, mais tous, c'est la sainteté qui nous appelle car éternellement, tous, nous sommes appelés à constituer le Corps Mystique du Christ.

Et cet idéal, il faut le dire, il faut le montrer, car c'est pour lui que les âmes sont faites ; c'est le terme de leurs aspirations profondes et elles ne peuvent se développer pleinement, elles ne peuvent surtout persévérer que si on leur montre la cime de la montagne, celle où Dieu seul règne dans un éternel amour.

III - OBJECTIONS

On peut faire bien des objections à cette manière de concevoir l'action extra-professionnelle chrétienne. D'une façon approximative, elles peuvent se réduire à deux ou trois que je vais maintenant examiner avec vous brièvement.

Première objection.- Mon cher ami, votre idéal est grand, vos aspirations sont élevées ; comme j'aime vous voir si ardent et si jeune ! Mais tout cela qui vous attire n'est pas fait pour les âmes qui restent en ce monde, sous le collier du métier, dans le tumulte et le bruit, dans les nécessités de la vie moderne. C'est aux prêtres et aux

moines qu'il faut proposer un tel programme de vie, une telle culture intellectuelle, une telle vie intérieure : ils sont les spécialistes de la vie intérieure.

Si vous êtes porté vers cet idéal magnifique, quittez le métier, entrez dans les ordres. C'est là, et là seulement, que se trouve votre place. Il est fort curieux que cette objection vienne naturellement sur les lèvres de gens très religieux et d'incroyants, des deux extrêmes, pourrions-nous dire, et je sais plus d'un inspecteur primaire qui se ferait volontiers l'apôtre du Carmel auprès de ses institutrices catholiques.

Précisons le problème. Mettons à part la vocation religieuse proprement dite, qui est un appel personnel qu'il faut à tout prix respecter et suivre. Mais, en dehors des âmes qui sont appelées à la vie parfaite dans un état de perfection officiellement institué par l'Eglise, ne peut-on concevoir une vie chrétienne, aussi chrétienne que la grâce de Dieu le permet, dans les métiers ? Le seigneur n'a-t-il pas dit à tous : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait ? Et s'il est juste de dire que, pour ceux qui y sont appelés, la voie monastique est celle qui leur convient le mieux pour devenir des saints, ne faut-il pas aussitôt affirmer que, pour ceux qui ont la vocation d'être professeurs, c'est là aussi qu'ils trouveront le plus de facilités pour être les parfaits disciples que le Christ veut former en tous ses enfants ?

Haut les coeurs Ah ! n'imposons pas aux plus petits de nos frères, parce que leur service est plus humble, un idéal moins élevé. Ne faut-il pas plus d'amour pour informer les devoirs les plus modestes ? Ne faut-il pas plus de foi pour découvrir dans l'oeuvre quotidienne et grise la main vivante de Dieu qui travaille les âmes ?

Non, nous sommes le ferment de la pâte, nous sommes le sel de la terre. A nous de faire lever la pâte en y étant enfouis, à nous de protéger le monde de la dissolution en étant cachés. Qu'on ne dise pas au ferment d'être de peu de puissance, et au sel d'être moins salé sous prétexte qu'ils sont enfouis dans la pâte et dans la matière.

Deuxième objection. — Mon cher ami, votre idéal est grand, vos aspirations sont élevées. Comme j'aime vous voir si ardent et si jeune Mais votre expérience est petite. Vous ne savez pas la lourdeur de la pâte humaine. Ce n'est pas des choses si élevées qu'il faut à notre prochain moyen; croyez-moi, c'est une nourriture plus pratique, plus matérielle. Peut-être plus tard pourrions nous l'élever au-dessus de lui-même ? Maintenant, nourrissons-le de ce qu'il aime. Pour se faire entendre, reconnaître, on doit se mettre au niveau des autres ; on ne parle pas debout à des gens couchés ; qui se redresse se voit seul tout à coup. Hélas ! je le sais bien que ce monde est pauvre, lamentablement pauvre, au point d'avoir haï, il y a vingt siècles, son propre Sauveur. Mais je sais aussi que, chaque année, des âmes nouvelles, neuves, vierges, se lèvent, que n'a pas encore ternies le souffle de ce monde ; ces âmes de jeunes que notre métier nous fait rencontrer chaque jour, que désirent-elles donc dans leur enthousiasme de vingt ans

Certes, elles aiment la science, la littérature, le sport, mais derrière ces ombres, elles aiment la vérité, elles aiment la beauté. C'est cela qu'elles recherchent sans bien le savoir. A nous de le leur montrer. A nous d'être, malgré notre vie peut-être, à la hauteur de ces aspirations naissantes. A nous de ne pas nous laisser tromper par des apparences trompeuses, car enfin les âmes sont faites pour Dieu et le Christ est mort pour elles. Nous sommes dans un siècle qui marquera dans l'histoire de l'Eglise. D'une façon remarquable, les âmes ont actuellement soif de Dieu, comme il y a longtemps que cela ne s'était vu. Les âmes qui naissent sont religieuses, et il semble que l'Esprit-Saint travaille ce monde pour quelque nouveau grand siècle.

Avouons-le, les âmes qui grandissent sont souvent plus religieuses que celles qui les précèdent. Oh soyons-leur une aide pour développer la magnifique vocation qui les attend ! Et pour cela, nous ne pouvons pas être trop chrétiens avec elles.

Troisième objection. Mon cher ami, votre idéal est grand, vos aspirations sont élevées. Comme j'aime vous voir si ardent et si jeune. Mais votre expérience est petite. Vous ignorez la charge écrasante du père de famille que les soucis matériels, le soin de gagner le pain quotidien absorbent quasi totalement. Encore faut-il y ajouter les oeuvres que lui imposent les besoins pressants du moment, le petit nombre des ouvriers. Vous nous dites de nous cultiver intellectuellement, où en trouverons-nous le temps et les moyens ? Vous nous dites de pratiquer à fond notre christianisme, où en trouverons-nous le temps et force ? Ah ! cette difficulté est bien la plus douloureuse, car elle est la plus vraie. Elle mérite que nous l'approfondissions et que nous nous efforcions particulièrement d'y remédier. Ce qui nous manque, c'est d'abord le temps.

Après la classe, après les leçons préparées du lendemain et les devoirs corrigés, s'il nous reste du temps, nous sommes souvent fatigués et bons à peu de chose, bons pour nous reposer. Aussi, je le comprends bien, aux âmes ainsi prises par la vie, on ne peut demander chaque jour des heures de travail personnel et de prière. Mais on peut demander la régularité dans le petit travail, la petite méditation, la petite prière de chaque jour. Et, à la fin de l'année, cela fait de grandes lectures, de grandes oraisons et de grandes prières. C'est par la régularité quotidienne que nous pouvons faire de grandes choses.

D'ailleurs, il faut aller plus avant dans cette affirmation ; on peut assurer que la régularité dans la vie entière, la soumission à un règlement très léger, très souple, mais très durable, nous donnera plus de loisirs que peut-être nous n'aurions pu le penser *à priori*. Enfin, il y a souvent dans nos vies un préjugé tenace qui nous fait toujours placer dans l'échelle des valeurs au plus bas degré notre préparation intellectuelle et religieuse. On trouve

toujours du temps pour faire telle lecture, telle démarche, tel voyage qui a un rapport, mais un rapport adventice avec notre devoir professionnel, et on ne trouve jamais le moment propice pour se recueillir et vivre près de Dieu. C'est là un empêchement fréquent, d'autant plus sournois et puissant que c'est en toute bonne foi que ces âmes agissent. Non, mes chers collègues, que Dieu soit premier servi. Mettons sur le même plan notre vie chrétienne et notre devoir professionnel. Souvenons-nous que nous sommes d'abord chrétiens, et puis professeurs, et que notre devoir professionnel bien compris, pour être fait avec tout l'amour qui lui convient, exige une vie chrétienne ardente.

Ce qui nous manque aussi, c'est la force.

Ce n'est pas peut de chose que de faire autrement que le monde où l'on vit, de vivre et d'agir en chrétien dans un monde paganisé, de se tenir debout quand tous sont couchés. Le monde pèse sur nous sans cesse. Il glace nos énergies comme un fin brouillard, il ternit notre enthousiasme. Comment trouver la force au milieu de l'universelle lâcheté ?

N'est-ce pas dans la collaboration fraternelle, dans l'affection humaine divinisée par la grâce, que nous trouverons le moyen d'être à la hauteur de notre tâche ?

C'est la solitude qui nous rend lâches, c'est l'amitié chrétienne qui nous soutiendra.

C'est ainsi que les premiers chrétiens firent face au inonde et conquièrent droit de cité. C'est ainsi que nous serons dignes d'eux et du Seigneur.

Nous le savons depuis longtemps, et c'est la raison d'être des multiples groupes locaux et régionaux qui réunissent et qui soutiennent les âmes de tous ceux qui y participent. La vie de ces groupes conditionne la vie religieuse de notre métier dans une ville, dans une région. C'est vous dire avec quel zèle il faut participer à de telles oeuvres et s'y donner.

Je ne vous dirai rien sur les moyens matériels ou sociaux qu'une telle collaboration peut promouvoir. Ils existent déjà partout (bibliothèques, réunions, cercles d'études, retraites). C'est moins sur ces chapitres qu'il faut nous perfectionner que sur l'esprit avec lequel nous les utilisons.

Ah puissions-nous y venir et y travailler avec le coeur brûlant des disciplines d'Emmaüs ! Puissions-nous nous y aimer et unir nos efforts comme le Christ l'a voulu, Lui qui a mis comme condition à sa victoire sur ce monde l'union de tous ses disciples dans une même Eglise, dans un même Amour, dans une même Charité.

Soyons autour de nous des éléments d'union ; n'écoutons pas les passions qui séparent, les paroles qui jettent la suspicion. Soyons un, comme le Christ est un avec son Père. Alors le monde saura reconnaître en nous les disciples du Maître inconnu.

Le rapport de M. Légaut ne donne lieu à aucune discussion

104 - **Vingt-deuxième dimanche après Pentecôte**

9 novembre 1930

"J'ai confiance que celui qui a commencé en vous une oeuvre excellente en poursuivra l'achèvement jusqu'au jour du Seigneur" (Ph 1, 6-11)

St Paul a confiance dans la persévérance des Philippiens parce qu'il a foi dans la persévérance de Dieu. Ce n'est pas en nos âmes seulement que Dieu "a commencé une oeuvre excellente". Nous ne sommes qu'une petite partie de l'oeuvre gigantesque qui, depuis les origines, est le fait de l'amour de Dieu, l'édification de la nouvelle Jérusalem. C'est pourquoi le Verbe s'est incarné dans le Christ. C'est pourquoi le Christ est mort sur la croix. C'est pourquoi, depuis 20 siècles et beaucoup plus encore, les âmes travaillent et prient sous l'action de son esprit. Comment croire que l'achèvement du corps mystique dont nous sommes chacun une cellule désirée par Dieu, échoue du fait de Dieu ? On ne peut pas séparer l'achèvement d'une cellule du corps total. Quand nous pensons à notre perfectionnement spirituel, nous avons trop tendance à y penser comme s'il était uniquement notre oeuvre, alors qu'à proprement parler notre activité consiste seulement à écarter les obstacles au travail de Dieu en nous. Si nous écartons les obstacles, Dieu agira certainement en nous pour réaliser son Christ, le but de la providence divine, "en qui Dieu a mis toutes ses complaisances".

D'une façon concrète, cette croyance à la persévérance de Dieu nous assure que jamais notre vie spirituelle ne sera bloquée dans son développement ni n'aboutira à une impasse d'où nous ne puissions sortir. Nous pouvons toujours compter sur l'aide de Dieu. Dieu désire toujours pouvoir nous la donner et il nous la donne si nous l'acceptons. Nous n'avons pas à nous inquiéter de la disproportion que nous croyons remarquer entre notre vie et celle des saints ou celle de gens très religieux que nous connaissons. Nous n'avons pas à nous évader hors de notre voie par un romantisme illusoire. Soyons fidèles à notre grâce, suivons notre chemin puisque c'est sur celui-là que Dieu nous a déjà menés et nous conduit. Dieu a déjà commencé un travail en nous.

"Vous participez tous à la grâce de mes chaînes"

Les Philippiens peuvent participer à l'apostolat de Paul de deux façons.

1- Ils y ont part à cause de l'amour même que Paul a pour eux. Les abnégations, les travaux d'une âme chrétienne sont source de grâces actuelles pour ceux qui lui sont unis d'une façon quelconque et particulièrement par un amour direct. C'est le rôle des contemplatifs dans l'église, c'est aussi notre rôle dans le milieu où nous vivons.

2- Ils y prennent part dans la mesure où ils sont les témoins des travaux de Paul. Par son effort spirituel, le disciple du Christ montre que bien des choses sont possibles, qu'on aurait cru impossibles à la nature humaine. Il force les âmes à les voir réalisées dans le concret. Mais ce n'est pas que l'exemple qui véhicule de telles grâces. Il y a une atmosphère d'ensemble pénétrante qui se dégage de sa personne, de sa vie, du milieu où il vit et son souvenir. Une impression faite à la fois de force et de paix, d'unité et de plénitude, qui s'impose d'elle-même aux âmes. C'est le rôle unique des saints dans l'église, des chrétiens dans l'humanité. Par là, ils sont bien le sel de la terre et la lumière du monde. Dans la mesure où on s'applique d'une manière active à méditer sur la vie des saints, les exemplaires vivants du Christ, la pensée aimante et attentive de leur vie a le même effet que la contemplation du Christ qui nous transforme peu à peu en l'objet de notre contemplation. Ce sont des aspects de la solidarité qui unit toutes les âmes de bonne volonté dans le corps mystique du Christ.

"La grâce de mes chaînes et celle de la prédication de l'évangile"

St Paul semble mettre les deux choses sur le même plan. Bien peu auraient le courage de penser comme lui. Beaucoup désirent travailler pour le Christ, peu acceptent la perspective de souffrir pour lui dans le silence et l'inaction relative. Pourtant le Christ a peut-être moins besoin de prédicateurs et d'agissants que d'âmes qui acceptent de porter avec lui le poids de la croix. Il a sauvé le monde, non en parlant, mais en souffrant.

"Je vous aime tous dans le coeur de Jésus"

Paul aime les Philippiens comme le Christ les aime. C'est la formule même de l'amour chrétien, amour essentiellement désintéressé, amour qui désire le bien spirituel des âmes et s'ordonne tout entier à cette fin unique, amour qui est essentiellement service.

Il y a pourtant une différence entre l'amour dont le Christ aime les âmes et celui dont nous devons les aimer. Le Christ aime les âmes et veut être aimé de retour. Nous, nous devons être assez effacés et aimer assez purement pour que l'amour qu'aura suscité notre amour s'adresse au Christ et non pas à nous en dehors du Christ.

"Une charité qui abonde en science afin que vous soyez purs". Les Philippiens ont bonne volonté. Qu'est-ce qui risque donc de les paralyser ? C'est que leur charité ne soit pas selon la science. C'est ce que Paul demande pour eux. La connaissance de Dieu et son amour sont deux choses qui s'aident l'une l'autre. D'elle-même, la charité mène à la science parce qu'en purifiant l'âme, elle la rend capable de voir le réel tel qu'il est. D'elle-même, la science ne mène pas à la charité mais elle perfectionne la charité de ceux qui aiment déjà, elle l'oriente en lui faisant mieux connaître le Dieu qu'elle veut atteindre. Elle la purifie en la débarrassant de tous les éléments humains d'affectivité dérégulée qui s'introduisent dans nos rapports avec Dieu, paralysant si souvent nos progrès spirituels et nous empêchant d'être de véritables adorateurs en esprit et en vérité du Dieu vrai.

"Pour la gloire et la louange de Dieu"

C'est là le terme final de tout l'effort chrétien, la seule chose qui le justifie vraiment. Le Christ est l'adorateur parfait de son Père. Nous sommes faits pour le Christ afin que "par lui, avec lui et en lui", nous soyons la gloire et la louange éternelle de Dieu.

Note explicative : "Il est juste que j'aie ce sentiment..."

La construction de cette phrase est assez complexe. En voici la traduction exacte : "Je peux bien penser cela de vous tous puisque je sais que vous participez tous avec moi à la grâce de mes chaînes, à celle de la prédication et de l'affermissement de l'évangile car Dieu m'est témoin que je vous chéris tous dans le coeur de Jésus".

"Nous savons que vous êtes vrai" (Mt 22, 15-22)

Beaucoup de gens feignent de vouloir s'instruire et ne cherchent en réalité qu'à obtenir des réponses qu'ils puissent tirer à eux et arranger à leur manière. Ce défaut se rencontre même chez les chrétiens. Souvent on essaie de faire dire à des gens qu'on n'aime pas des paroles sur lesquelles on puisse les condamner. On les amène à forcer leur pensée afin de les disqualifier à leurs propres yeux et aux yeux des autres. Parfois on agit ainsi par pure méchanceté mais, le plus souvent, c'est par lâcheté intellectuelle pour se donner le moyen de condamner ceux qui ne pensent pas comme nous et ne plus penser aux problèmes qu'ils posent.

"Montrez-moi la monnaie du cens"

Jésus convainc les Pharisiens de leur hypocrisie. Ceux qui se servent tous les jours d'une monnaie frappée à l'effigie de l'empereur ne doivent pas se faire scrupule de la rendre à celui qui l'a mise en circulation. Ainsi en est-il souvent chez les chrétiens. Fréquemment, ce n'est qu'une hypocrisie involontaire, il n'en est pas moins préjudiciable au progrès spirituel. Bien des âmes se feraient scrupule de ne pas rendre le moindre argent

emprunté au prochain et se vantent presque de voler l'Etat d'une façon plus importante. Bien des chrétiens ont scrupule de travailler le dimanche et le font faire, sans nécessité, à leur prochain.

"Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu"

Les agitateurs juifs faisaient de la religion une occasion d'agitation politique. Autant ils étaient scrupuleux des droits de Dieu quand le respect de ces droits favorisait leur action, autant ils s'en moquaient sur les autres terrains. Un peu comme eux, nous avons souvent tendance à ne voir dans l'évangile que ce qui cadre avec les théories humaines que nous nous sommes formées indépendamment de l'évangile. Bien peu aiment l'évangile et la vérité pour eux-mêmes.

Par sa répudiation du messianisme temporel, Jésus affirme ici sa suprême indifférence pour toutes ces choses extérieures. De même quand il renvoyait avec dédain l'homme qui voulait le prendre comme arbitre d'un partage d'héritage. Ce n'est pas que toutes ces choses n'aient aucune importance mais elles en ont dans la mesure où elles rendent plus facile l'avènement du règne de Dieu dans les cœurs. Il y en a tant dont on se soucie et qui ne servent en rien à l'avènement du règne. Il y en a d'autres qui ne servent presque pas à l'avènement de ce règne et dont le souci occupe de bons ouvriers dignes et capables d'un meilleur travail, plus fécond pour les âmes.

Jésus, pendant sa vie, est allé au plus pressé, à savoir le travail proprement et spécifiquement religieux et intérieur. Cela n'empêche pas que certaines âmes ne puissent être appelées par Dieu à le servir dans la politique, dans toutes les branches de l'érudition... et ne se sanctifient pas là mieux qu'elles ne le feraient nulle part ailleurs puisque c'est par soumission à la volonté de Dieu qu'elles y restent. Il est une préparation éloignée qui seule rend possible le travail de la moisson.

Jésus reconnaît la légitimité d'une autorité non chrétienne et qu'on a des devoirs envers elle. Les premiers chrétiens l'avaient bien compris quand ils priaient pour l'empereur romain païen. Ils le faisaient même dans les persécutions où le sang des martyrs coulait. Ainsi ils arrivèrent à se faire reconnaître le droit d'être chrétiens et à christianiser l'empire.

Note explicative

L'argument employé par Notre-Seigneur à propos de l'effigie du denier est un argument ad homines. Il ne conclut pas en rigueur car, du fait qu'une pièce de monnaie porte l'effigie de César, il ne s'ensuit nullement qu'on doive rendre cette pièce à César comme si elle lui appartenait. Jésus argumente ainsi suivant les procédés de son temps, il réduit les Juifs au silence et affirme en même temps une vérité d'ordre général indépendant de la démonstration qu'il en donne.

Il en est de même par exemple dans Mc 12,26 où il défend la résurrection des morts contre les Sadducéens. Il leur cite le texte de l'Exode où Dieu dit à Moïse : "Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob", puis il conclut : "Dieu n'est pas le Dieu des morts mais des vivants. Vous êtes dans l'erreur". On s'est souvent demandé comment l'argument conclut car Yahvé voulait seulement dire qu'il était le Dieu qu'Abraham avait adoré sur la terre sans affirmer du tout qu'Abraham soit ressuscité, d'autant qu'aucun théologien n'admettait cette résurrection dans le passé. C'est un exemple d'exégèse rabbinique. Jésus a introduit une idée à laquelle personne n'avait songé, que le Dieu vivant ne peut se dénommer d'après les morts s'il ne se réserve de les rappeler à la vie. Cela était décisif pour les Juifs, non en rigueur textuelle.

105 - Vingt-troisième dimanche après la Pentecôte 16 novembre 1930

"Soyez mes imitateurs et ayez les yeux sur ceux qui marchent suivant le modèle que vous avez en nous" (Ph. 3,17-21 et 4,1-3)

Le Christ est le seul maître mais ses saints, en nous détaillant certains aspects particuliers de la sainteté suréminente de Jésus, nous aident à le découvrir et à l'imiter. Ce ne sont pas ses actions extérieures que saint Paul recommande d'imiter mais il désire qu'en découvrant l'esprit intérieur que l'âme, ses fidèles puissent à leur tour vivifier les actions extérieures et intérieures de leur vocation respective.

Souvent on ne tire pas grand profit de la lecture des vies de saints parce qu'on est trop curieux des choses extraordinaires qu'ils ont faites ou subies et on ne sait pas porter son attention sur l'esprit qui les animait. Les oeuvres d'un saint sont plus à admirer qu'à imiter, sa pureté ou sa générosité sont plus à désirer qu'à admirer.

"En ennemis de la croix du Christ"

Le Christ a accepté de mourir jeune sur la croix, préférant la mission que lui avait donnée son Père à celle que le peuple juif désirait pour son messie. Le chrétien doit accepter la rude lutte contre ses défauts, la sévère limitation de ses plaisirs même légitimes et préférer aux jouissances de la vie la mission que le Christ veut lui donner.

Le Christ est mort sur la croix parce que le monde pécheur ne l'a pas reçu. C'est ainsi que les Juifs faisaient avec les prophètes. Depuis, cela continue et le Christ l'a prédit "Malheur à vous quand tous les hommes diront du bien de vous car c'est ce que leurs pères faisaient à l'égard des faux prophètes" (Lc 6,26). Le chrétien, à cet égard,

n'est pas au-dessus de son maître. Il doit l'accepter. Beaucoup d'âmes, parce qu'elles n'osent pas regarder en face la lutte qu'elles devraient soutenir contre soi et contre le monde, ne connaîtront jamais le mystère de la croix et végéteront nécessairement.

“Font leur Dieu de leur ventre”

Le Christ eut grand succès auprès de la foule quand il la nourrit du pain de ce monde mais, quand il leur parla du pain du ciel, presque tous le quittèrent. Beaucoup d'âmes n'aiment le Christ que pour elles. Peu l'aiment pour lui. Beaucoup cherchent en lui un accroissement de leurs richesses, celles qu'elles aiment actuellement. Peu “attendent le Seigneur Jésus-Christ qui transformera leur corps si misérable en le rendant semblable à son corps glorieux”.

“Mettant leur gloire dans ce qui fait leur honte”

C'est ainsi qu'on ne tarde pas à penser comme on vit. Le péché n'a vraiment accompli dans l'homme toute son oeuvre de mort que lorsque l'esprit de l'homme, en mentant, arrive à en faire un acte indifférent ou bon. Toute faute tend à se transformer en péché contre l'Esprit.

“Par sa vertu puissante qui lui assujettit toutes choses”

Le Christ est le créateur du monde. “Tout par lui a été fait”. Il en est aussi la fin, il est le centre en qui “ tout se tient”. Par la rédemption, il nous a ressuscités en lui. Toutes les âmes sont faites pour constituer son corps mystique. Celles qui refuseront n'auront pas la vie, elles seront comme des cellules mortes. Le monde entier, même matériel, est fait pour le Christ car les hommes s'en servent pour enrichir leurs âmes, leur donner leur totale capacité d'adoration et de louanges qui servira éternellement au Christ pour louer le Père.

“Un chef de la synagogue entre et se prosternant” (Mt 9,18-26)

Jaïre en faisant ainsi devant le Christ, à la vue de tous, malgré sa situation sociale, manifeste une grande humilité. Il montre aussi un grand courage car Jésus était déjà violemment et surtout puissamment critiqué. Une telle manifestation pouvait lui causer des ennuis. Le Christ obéit, sans mot dire, à sa prière. Il le ménage, ne l'éprouvant pas comme il le fit avec l'officier du roi (Jn 4,48). L'humilité et le courage de Jaïre montrent sa foi dans le Christ. Elle sera l'occasion qui permettra au Christ de ressusciter sa fille.

“Depuis douze ans”

Bien qu'elle fût malade depuis si longtemps, la femme ne s'est pas résignée à le rester. Nous aussi, nous avons dans notre vie spirituelle des infirmités peut-être très anciennes. Elles ne nous conduisent pas à la mort mais nous entretiennent dans un état de faiblesse chronique. Ne nous résignons pas à vivre avec elles par lâcheté. Bien qu'elle fût malade depuis si longtemps, elle ne désespère pas de sa guérison. Devant Jésus, elle se sent une espérance toute neuve. Pour nous, Jésus est depuis longtemps mêlé à notre vie mais, à vrai dire, l'avons-nous jamais touché ou même pensé à ce qu'était le toucher ?

“Si seulement je le touche”

Elle a foi dans l'efficacité directe de ce toucher. Sans qu'elle dise rien au Christ, sans qu'elle lui explique ce dont elle souffre, elle a confiance que la vertu qui émane de lui ira directement guérir son mal. Il est dans notre vie spirituelle des infirmités contre lesquelles nous ne pouvons presque rien par nos efforts directs, d'autres auxquelles il vaut même mieux que nous ne réfléchissions pas trop et d'autres enfin que nous ne connaissons pas. C'est la vertu propre des sacrements reçus avec foi et de la méditation, conçue comme une méditation aimante du mystère et de la vie du Christ plutôt que comme un essai de dépistage et de thérapeutique psychologique de nos mauvaises tendances, de nous en délivrer directement.

“Ta foi t'a sauvée”

Par cette parole, Jésus spiritualise ce qu'il pouvait y avoir de grossier dans la conception un peu magique que la femme se faisait de l'action du maître. Le toucher matériel n'a valeur que comme expression de la foi et comme symbole de la foi. Ce n'est pas une vertu matérielle qui sort de Jésus et qui lui est comme soutirée par un contact matériel. Mais il est bien vrai que par la foi nous nous mettons en quelque sorte en communication avec la puissance divine dont l'efficacité passe en nous. “Qu'est-ce que toucher le Christ, c'est croire en lui” (St Augustin).

D'une façon normale, l'effet de la foi est de nous donner la puissance qui nous permettra de tirer un bien spirituel de tous nos maux. Ainsi la femme aurait pu obtenir de Jésus la grâce de tirer de son mal un profit spirituel, en l'acceptant, en s'en humiliant. Sur cette sorte de grâce de guérison, nous pouvons toujours compter. Parfois Jésus veut nous guérir matériellement à la façon des docteurs de la terre. Cette guérison, nous n'y pouvons compter toujours. Le Seigneur peut nous répondre comme à saint Paul : “Ma grâce te suffit car c'est dans la faiblesse que ma puissance se montre toute entière”. (2 Cor. 12,9).

Jésus exauce la femme malgré la conception grossière qu'elle se fait de son action de guérisseur. Il n'a point nos délicatesses et nos sévérités d'intellectuels et de scribes, parce que, au-delà des représentations et des idées plus ou moins imparfaites mais toujours inadéquates qu'on se fait de son action, il voit le fond de l'âme, l'âme priante qui peut être dans le sens de la vérité, quoique celui qui prie ne puisse pas toujours dire pourquoi il prie ou même exprime sur ce sujet, s'il vient à faire la théorie de sa prière, des idées formellement erronées.

Jésus exauce la femme malgré le caractère égoïste, contré sur soi, de sa prière. Elle ne semble considérer Jésus que comme un moyen. Il n'a pas nos exigences et nos sévérités de moralistes et de pharisiens. C'est qu'il est soucieux du bien des âmes. Il veut en faire quelque chose et pour cela il condescend à les prendre telles qu'elles sont. Il exauce matériellement cette femme pour confirmer sa foi et la rendre ensuite capable de "croire sans voir" (Jn 20,29). Car il y a dans la foi le principe qui rend possibles toutes les purifications futures. Ainsi quand Dieu exauce visiblement notre prière et nous montre l'efficacité de la foi, ces bienfaits n'ont pas toujours leur fin en eux-mêmes. Ils ne sont souvent que le signe, le symbole, de grâces futures. Dieu nous les donne pour que nous dépassions le plan matériel et tangible. Ainsi saint Pierre et la pêche miraculeuse. Nous approprier purement et simplement ces biens sans croire en foi et en amour serait un abus de la grâce.

106 - Méditation pour l'Avent (La foi confiante et coopérante)

Jésus, tous les ans, votre église nous ramène au temps de l'Avent, au temps où vous n'étiez pas encore descendu parmi nous, où vous étiez seulement pour les justes et les patriarches, le "désiré". Vos mystères sont éternels. Éternellement vous ressuscitez dans les âmes, éternellement vous leur appliquez votre croix, éternellement vous leur envoyez votre esprit, éternellement aussi vous êtes chaque jour jusqu'à la fin des temps, pour elles, celui qui doit venir et nous devons vous attendre ainsi. Il est des temps où l'église nous resserre tous, nous ses enfants, dans l'adoration du même mystère et, tout entière, elle se fait implorante, expectante, tendue vers celui qui doit venir. Alors elle fait siennes les paroles de la synagogue, elle élève la même prière : Venez, ne tardez pas ! C'est maintenant le temps de l'Avent. Nul autre, semble-t-il, ne convient mieux à mon âme qui vous cherche, qui vous désire, qui a besoin que vous veniez à elle totalement. Vous, mes ancêtres d'Israël, apprenez-nous la foi robuste et persévérante qui sut espérer qu'un jour paraîtrait l'étoile et qu'il viendrait. Longue attente ténébreuse de l'humanité tout entière quand toutes les âmes religieuses, quand toutes les âmes vivantes, attendaient après vous, espéraient après vous, sans vous connaître, de toute la brûlure de votre absence et de leur détresse, de toute leur soif de ne pas mourir.

Jésus, pendant cet Avent, **donnez-moi la foi** confiante et espérante en votre attente puisque je sais que vous viendrez. Vos préceptes m'ont guidé dans la voie, ils sont devant moi comme un phare. J'en ai reconnu la beauté, senti la séduction. J'aurais voulu vivre ainsi mais ils m'ont surtout fait sentir ma faiblesse et mon impuissance, le caractère dérisoire de mes efforts de volonté quand ils ne sont pas tout pénétrés de votre présence efficace. Je suis tombé dans des fautes que j'avais jugées graves et que j'ai plus tard encore reconnues comme graves. A l'heure de la tentation, mon jugement était pitoyable, la vue de l'idéal s'était brouillée pour moi et ne m'avait pas soutenu. J'ai vu que je suis plein de mensonges et d'excuses à mes fautes, mensonges, excuses, amèrement regrettés chaque fois mais répétés jour après jour. J'ai connu que je ne tenais pas sérieusement, au fond, de tout le sérieux de ma vie, à réaliser l'idéal pourtant entrevu et adopté comme mien, avais-je cru jadis. Tandis que j'y réfléchissais à certaines heures, tout s'est évanoui à mes yeux. Je suis tombé au-dessous de ce que pourtant j'avais jugé s'imposer comme l'idéal d'un simple honnête homme. Je n'ai même pas su me tenir au niveau de l'homme vraiment homme et j'ai désespéré de mon effort et de moi.

J'ai voulu me donner à l'oeuvre de votre règne.

Je m'y suis donné comme à la plus belle oeuvre à réaliser sur notre terre, la plus digne de tous mes efforts, la plus compréhensive de tous mes désirs. Mais l'achèvement en est si lointain, elle exige souvent un tel sacrifice des choses les plus chères, des richesses humainement les plus désirables et le plus nécessaire à la joie de vivre et une telle subordination à la vie et, pour apporter une pierre infime à l'édifice, une utilisation paradoxale parfois, si inhumaine de ce que nous sommes.

Pourquoi le bonheur de ma vie, sa plénitude, ne vaudront-ils pas le minime accroissement que je pourrais à la rigueur apporter à cette oeuvre des siècles ? Je ne sais plus, mes pensées s'égarèrent et cependant mon enthousiasme tarissait ma force, se dissipait en paroles vaines, en vagues prophéties et, ce que jadis j'abhorrais le plus, j'ai été tenté de faire ma vie, moi aussi, et j'ai mal su comment m'en défendre. Guidé par vos paroles et la vie de vos saints, j'ai pensé soutenir ma vie en communiant à ceux qui pourraient être mes frères. Dans la chaleur de leur amitié, dans leur contact actuel, je pensais trouver la force, le soutien, la vie qui réparerait tous les sacrifices consentis pour vous. Cette force, je l'avais sentie à certaines heures et j'avais cru le salut tout proche. Mais je n'ai pas su aller vers eux comme il aurait fallu et, parce que je cherchais en eux ce qu'ils ne pouvaient pas eux-mêmes me donner, ils m'ont déçu. J'espérais une affection qui durerait, capable de surmonter, dans une entente commune, les naissantes difficultés, une affection qui ferait une vie de chacune de nos vies. C'était un rêve. Pour pouvoir recevoir d'eux, il aurait fallu aller vers eux en donnant. Il aurait fallu aussi et tout d'abord mieux connaître notre péché à tous, savoir encore ce qu'il y a d'irréductible et de seul dans chaque vocation et

d'incompréhensible aux autres dans chaque âme. Oser ouvrir les yeux sur la réalité de la vie, sur le caractère transitoire de ces amitiés que l'éloignement et les années vont détendre ou changer, sur notre solitude à chacun. Pèlerins d'un soir à la même auberge, c'est autre part, ailleurs, qu'est la joie de notre communion. Mais si j'avais su cela, alors, faible en vous, Jésus, j'aurais perdu coeur.

Jésus, sans vous, **si vous ne venez pas**, comment pourrai-je vivre cette vie où je sens que vous m'appellez, où les plus hautes réalités, celles qui me parlent le plus de vous, après m'avoir fasciné, m'oppriment et me désolent. Votre loi me pèse. Je n'arrive pas à m'y soumettre et pourtant je sais que je le devrais, je sens que cela pourrait être facile, si vous veniez. Votre oeuvre est trop vaste et trop exigeante pour moi mais, hors d'elle, rien ne peut plus m'intéresser vraiment. C'est pour y travailler que je suis fait. En elle, faites-moi voir votre visage ! Si j'ai parfois médité d'abandonner mes frères, j'ai tremblé de solitude et, pour ne pas mourir seul, j'ai besoin que vous veniez, Seigneur, et m'unissiez à ceux que ne ne peux plus appeler les miens mais qui sont toujours les vôtres, qui ne seront plus miens que par vous.

Venez, Seigneur, et mettez en mon âme la vie nouvelle. Venez mais, dès maintenant, donnez-moi l'espérance des prophètes, mettez-la dans mon coeur car eux aussi, jadis, nos aïeux d'Israël, ils ont gémi sous le poids de cette loi vénérée, tant aimée, leur orgueil et leur condamnation, leur trésor et leur tourment. Eux aussi se sont sentis charnels, immobiles et froids devant cette oeuvre des oeuvres, votre règne à préparer. Ils ont souffert eux aussi des schismes et des divisions mais en espérance car ils savaient que viendrait un jour celui dont le joug serait léger, auprès de qui la perspective du royaume se ferait enthousiasmante et proche et qui grouperait autour de lui, berger unique, son unique troupeau. Ainsi leur nuit n'était pas la nuit complète où l'on dort et où l'on s'égare. C'était une nuit plus légère, une nuit transparente, non pas celle qui enfantera l'aurore et le grand jour de Pâques sur la terre nouvelle, mais une nuit où l'on veille, où l'on marche, une nuit plus légère et, dans son recueillement, peuplée comme celle qui, bientôt, nous rassemblera tous pour gagner votre crèche à minuit.

Vous avez été attendu sur la terre pendant des dizaines de siècles.

Que la longueur de ce délai m'apprenne à vous attendre, à mieux connaître vos voies, à ne pas perdre coeur. Parfois, il est vrai, j'ai pensé à ne plus vous attendre, renoncer à cet idéal qu'on ne peut pas porter, sous lequel on succombe, qui mutile et écrase la vie, qu'on ne pourrait porter que si venait un amour, un Emmanuel, un Dieu avec nous mais viendra-t-il ? Si on n'attend plus, si on n'espère plus, si je ne décharge mes épaules de leur fardeau pesant mais plein d'espérance, que me restera-t-il ? Je n'ai plus rien de ce qui m'a rendu la vie intéressante et belle. On peut s'installer dans une petite vie mais on sent que la vie telle que nous l'avions entrevue se retire. C'est en vain que j'ai pensé dissocier vos dons de la manière dont vous me demandiez de les attendre et, tout en rejetant votre nom, de garder un sens à ma vie. Je sais bien que, sans vous posséder et espérer, rien ne tient. Dans l'idéal le plus humain, dans la vie la plus enviable de ceux qui ne vous connaissent pas ni ne vous attendent; je ne peux m'empêcher de sentir une déficience horrible, un goût de mort, un sourire vide. Plutôt ma pauvreté dans l'attente de mon Dieu désiré que leur vie et leur richesse ! Ce n'est pas vrai de dire que vous ne viendrez pas et que tout est folie de ce que nous avons rêvé. Je le sais bien, aucun raisonnement ne porte contre les souvenirs retrouvés de vos passages fugitifs en ma vie. Ce n'est pas l'illusion toute pure qui m'a lancé sur la route mais vous, sûrement entrevu. Maintenant, j'ai démasqué l'illusion et je gémiss dans ma misère mais l'efficace de votre présence entrevue demeure. Vous allez venir, vous viendrez. Toutes choses m'ont révélé un peu de vous mais je n'ai pas pu durablement vous étreindre en elles. Aussi, elles se sont desséchées. Elles m'ont parlé de vous, vous avez brillé un moment sur elles comme sur ce qui serait vôtre et qui préparerait vos voies. J'ai couru vers elles. Le salut me viendrait ainsi, pensais-je, j'allais être sauvé. Puis quelques mois après, je me suis retrouvé aussi vide, votre lumière avait disparu, plus rien ne me soutenait de ce en quoi j'avais mis ma confiance. Donnez-moi votre venue définitive. J'ai tant de fois rêvé à ce qui pourrait me sauver, j'ai tant de fois imaginé le salut me venant ainsi. Mais décrire le salut n'est pas sauver. Venez en moi ! Un contact vivifiant, une proximité, une vie qui me viendrait par toutes choses car ce serait vous qui me toucheriez en elles, par elles, parce que présent dans mon coeur, vous seriez venu pour moi transfigurer ce monde, vous l'Emmanuel, notre Dieu avec nous.

Jésus, que dirai-je de vous ? Vous êtes celui dont tout me parle, que tout réclame dans ma vie, la seule clé de voûte du seul édifice possible. C'est dans cette attente que vous êtes glorifié, là qu'éclate au plus ce que vous êtes pour nous. Pourquoi n'êtes-vous pas encore là ? Les patriarches sont morts dans cette attente sans vous avoir touché. Qu'il n'en soit pas ainsi pour nous. Pourquoi tardez-vous ?

Jésus, je ne vous ai pas assez désiré vraiment,

assez reconnu comme seul sauveur. La prière des justes, la foi des saints d'autrefois, ont préparé votre venue sur la terre et mis fin au grand Avent du monde. Mais chacun de nous doit se préparer longuement pour participer en plénitude à la grâce de votre avènement. Chrétien depuis mon enfance, y a-t-il donc si longtemps que je sais pour de vrai mon grand besoin de vous ? Quand je vous voyais seulement comme maître d'une morale, comme notre chef et notre modèle dans une grande oeuvre, comme le docteur d'une doctrine qui résout pour notre bonheur l'incompréhensible univers, vous désirais-je vraiment vous-même ? Je ne pouvais souhaiter votre venue comme je l'entrevois maintenant et selon tout ce que vous êtes, un vivant et mon sauveur. Jadis, avant de bien connaître

vosre loi, vos exigences, l'oeuvre où vous m'appeliez à travailler, j'ai vécu pratiquement en petit animal, en païen. Je suis dans l'âge de l'attente, temps de l'Avent, mon temps de maintenant.

Jésus, je n'oublierai cependant pas que vous êtes venu.

Mon indignité, mon enfance, n'empêchent pas que, dès maintenant, vous ne soyez présent au monde. Ce ne sont plus les patriarches qui s'entretennent ensemble dans la solitude et l'obscurité de l'attente, parmi nous, des saints ont vécu, avec qui vous étiez totalement avec nous, des âmes où vous réglez. Surtout, nous vous avons vous-même, présent sur nos autels, quoique caché. Votre eucharistie nous est le pain réel qui nous soutient dans l'attente, le gage que vous êtes là, Jésus. Qu'en cet Avent de ma vie, ce soit elle qui me nourrisse chaque jour et me garde !

107 - **Méditation pour l'Avent - II** (texte dactylographié, annoté par
Légaut, porte le nom "Lecomte")

En ces semaines que l'église a instituées dans sa liturgie pour orienter la pensée des fidèles vers la naissance du Christ, les chrétiens affrontés dans leurs croyances et même jusque dans la foi par les connaissances qu'ils ont aujourd'hui du réel, concentrent leur esprit bien au-delà des circonstances singulières dont les traditions locales de l'époque ont aimé à entourer le premier Noël, circonstances merveilleuses, en ces temps où l'existence de Dieu et l'extraordinaire étaient inéluctablement confondues.

1- Un avènement capital

Sous l'autorité des écritures alors reçues comme paroles proprement sorties de la bouche de Dieu ou encore comme révélations garanties par l'autorité divine, les générations du passé se sont arrêtées avec ferveur sur ces conditions singulières. N'est-ce pas ainsi qu'elles ont été en mesure de vivre assez de leurs croyances pour transmettre la foi et ainsi la perpétuer dans un climat de piété sinon dans l'intransigeante nudité qui lui est propre ? Maintenant les chrétiens sont plus particulièrement appelés à contempler en cette naissance l'avènement capital que, obscurément, des siècles sans nombre ont rendu possible et dont il reste à découvrir, sous les humbles espèces d'une vie d'homme d'un temps et d'un lieu, l'universelle et l'éminente portée. Cette portée, les doctrines jadis élaborées se sont efforcées de la préciser à l'aide des matériaux que leur préparaient à la fois les connaissances et les préjugés de l'époque et les conceptions mêlées de superstitions qu'on avait alors de Dieu. N'est-il pas indispensable de faire une nouvelle approche du mystère de Jésus et du mystère de Dieu à partir des acquisitions des sciences et des conséquences qui en résultent ? Sans nul doute, cette nouvelle approche est-elle nécessaire aujourd'hui pour accéder réellement à la foi en Dieu et à la foi en Jésus et pour se donner de l'être de Dieu et de l'existence de Jésus des idées, d'ailleurs sans cesse à reprendre, que l'on puisse se rendre réelles et dont on puisse vivre parce que ces représentations, tout obscures qu'elles demeurent, ne sont pas inacceptables.

2- Une attente millénaire

Quel délai s'est écoulé avant que l'avènement se produise s'il convient de parler ici de délai quand sans doute il n'y eut aucun commencement proprement dit, ou du moins qui puisse un jour devenir concevable. Temps qui s'éloigne dans la profondeur sans fond d'un passé reculé jusqu'à en être impensable. Temps d'avant qu'aucune conscience n'ait encore émergé du monde de la matière et de la vie, d'avant même que les jours et les nuits se succèdent sur la terre... Temps que demandait, de par une nécessité de structure, une préparation innombrable dans une diversité et une complexité de devenirs, d'émergences et de résorptions, de réussites et d'échecs, au-delà de ce qui peut être imaginé. Mystérieuse histoire voilée de hasards et de nécessités dans laquelle cette préparation se drapait à l'horizon de tout savoir...

Quelle attente s'est poursuivie sans fin à travers les vivants qui déjà avaient atteint une taille proprement humaine ! Attente, nourrie secrètement de foi et d'espérance, qui, peu à peu, à longueur de siècles, au travers des traditions transmises d'âge en âge, s'explicita en espoirs et en croyances, invinciblement tendus vers des temps de sécurité et de prospérité conçus à partir des mille manières que les moeurs de l'époque appelaient par nécessité et que les imaginations à la recherche du bonheur fomentaient au hasard de leurs spontanités. Ainsi certains hommes parmi les plus grands, à leurs heures, furent-ils conduits à se faire les hérauts de ces sourdes et puissantes aspirations. Inspirées, les paroles de ces prophètes jaillissaient d'eux comme le cri mais aussi comme la conscience de leur race. Arrachées de la profondeur de leur être dans les moments où ils étaient en quelque sorte élevés au-dessus de leur état ordinaire, elles portaient d'autant plus d'écho dans les coeurs que les vies étaient difficiles et menacées. Ne le font-elles pas encore à chaque fois que l'avenir se montre précaire ?

3- Jésus, l'homme le plus improbable

Semblable à la multitude des semences que préparent une multitude encore plus nombreuses de fleurs et dont le destin livré à la voracité des vivants, aux caprices des vents et aux rigueurs des sols n'aboutit que de façon exceptionnelle à la plante que la graine promet quand elle a pu germer dans la profondeur d'un champ bien cultivé, cette préparation, inconcevable dans la multitude de ses modalités, à travers un temps que nulle mesure ne peut cerner a-t-elle porté son fruit en vous, Jésus ? L'homme le plus improbable et dont la présence est pourtant la plus aveuglément désirée, attendu de tant de manières erronées mais encore justement espéré, improbable au point d'être incroyable mais encore, quand vous êtes apparu, cru de foi, même si fatalement vous

fûtes et êtes encore méconnu... Montrez-vous à nous dans le secret du coeur, là où fondamentalement nous sommes hommes et plus précisément nous-mêmes dans l'unicité de notre propre réalité.

Face à ces immensités dont nous avons conscience de façon plus aiguë que jadis, lorsque l'homme ramenait instinctivement, comme par autodéfense, le monde aux limites réduites de son espace et de son temps, laissez-nous vous découvrir comme ceux qui ont vu votre visage, reçu votre regard, entendu votre voix et qui vous ont suivi aveuglément sous l'appel de votre présence, malgré tant de questions et tant d'oppositions soulevées à votre sujet en eux et autour d'eux. Comment autrement pourrions-nous sans vertige nous pencher vers ces temps sans frontières, à la complexité sans limites et ne pas disparaître à nos yeux dans le néant de l'infime et de l'éphémère qui s'évanouissent ? Comment une telle vision du réel et que rien ne viendrait conforter nous permettrait-elle de vivre autrement que dans le vide absent de toute pensée, aimé pour lui-même, ou dans la distraction déshumanisante, sans illusion et de froid désespoir, soumise sans plus aux jouissances offertes en passant par un présent qui sans cesse s'enfuit.

4- Faire nôtre ce passé

Il faut faire nôtre ce passé en nous situant en lui. Il nous faut l'habiter, autant que cela est possible, non seulement à partir de ce que nous pouvons en connaître dans l'histoire des hommes et particulièrement dans celle d'où nous tirons plus directement nos origines, mais aussi dans la préhistoire de notre terre, dans la formation des mondes. Chez ce passé sans mesure, il faut nous faire une demeure actuelle, notre place y serait-elle la moindre, grâce à la prise de conscience de l'essentiel qui nous constitue dans notre mystère et qui nous grandit de façon singulière et tout autre, à la taille du cosmos... Jésus, par le souvenir vivant que nous cultivons de vous, grâce à vous, et qui est aussi présence de vous en nous inséparable de celle de nous en vous, montrez-nous le chemin de vie qui nous est propre, faites-nous progresser vers le sommet qui se dessine à notre horizon, pour que, nous affranchissant du temps et de toutes distances, nous hissant ainsi près de celui que vous êtes, nous soyons en mesure d'être regardés de vous et de vous voir, de vous entendre et de vous parler dans l'intime comme l'ont fait vos premiers disciples; vous qu'une fondamentale attente, semblable à celle des millénaires passés, pousse encore les hommes à entrevoir à travers le meilleur qui s'efforce en eux...

5- Atteindre la transcendance

En ces temps de l'Avent, où le passé et l'avenir se joignent dans la mémoire de votre naissance, donnez-nous, à travers la conscience que nous avons de votre histoire, l'intelligence de votre existence toute de foi, si ardente, dont nombre d'autres vies avant s'étaient déjà approchées et avaient été la prophétie, l'intelligence des causes, en elles-mêmes de nécessité inéluctable, qui vous ont conduit à une fin rapide, inévitable, comme si nulle préparation ne pouvait être suffisante pour que vous puissiez être accueilli et reconnu sans que celle-ci soit d'abord "accomplie" par une fidélité qui aille avec lucidité jusqu'à la mort. Introduisez-nous, sans que nous nous laissions entraîner par les faiblesses et les dévergondages de notre imagination dans l'intelligence de votre glorification, cette lumière d'éternité qui a visité l'esprit de vos premiers disciples gisant dans leur désolation et qui a rendu à leurs yeux toute chose nouvelle en les transformant eux-mêmes. Comment autrement pourrions-nous encore croire que vous êtes le fruit de cette terre que, secrètement dans la foi et l'espérance, tant d'autres grands semeurs ont foulé de leurs pas pour que mûrisse la moisson décrite par les croyances et promises aux espoirs de leur temps.

Mais encore, n'est-ce pas en appréhendant sans vertige ce passé à la grandeur et à la complexité inconcevable que, ne nous bornant pas à la puérile et abstraite transposition de nos propres dimensions seulement multipliées à l'infini par notre verbalisme mental, nous pourrions atteindre aveuglément mais bien réellement en Dieu une transcendance qui ne soit pas par trop indigne de lui ?

108 - Vingt-quatrième dimanche après Pentecôte

"Nous ne cessons de prier pour vous" (Col 1, 9-14)

Paul n'avait pas évangélisé Colosses mais, dès qu'il sait qu'il y a là un groupe de chrétiens, il prie pour eux. Désintéressement et universalité du vrai zèle. Seuls les services immédiats et, par certains côtés, matériels (conversation, collaboration) doivent rester limités. Il est impossible qu'il en soit autrement. L'intention de prière elle-même est universelle.

"Remplis de la connaissance de la volonté de Dieu en toute intelligence spirituelle"

La connaissance de la volonté de Dieu n'est pas une connaissance comme une autre. Il est rare qu'elle nous vienne directement des choses extérieures. Elles sont des indices à utiliser mais aussi à dépasser. Il ne s'agit pas tant d'apprendre que de comprendre. St Paul nous le donne à entendre quand il parle d'une connaissance qui remplit et d'une compréhension intellectuelle. C'est cette compréhension spirituelle qui manque à beaucoup et fait que la volonté de Dieu leur apparaît comme un inconnaissable mystérieux.

Quels sont les obstacles qui les paralysent ?

- Très souvent, le manque de recueillement, l'oubli habituel que Dieu a sur notre vie des vœux que nous avons à connaître. Combien de chrétiens, même fervents, se décident pour des matières fort importantes (emploi de son temps, organisation de sa vie, demande ou acceptation de tel ou tel poste) sans même penser à envisager la question du point de vue spirituel ?

- La crainte instinctive, plus ou moins consciente, de connaître cette volonté. On craint que, si elle était connue, elle doive entraîner des changements dans notre vie ou dans nos perspectives et, comme on craint de se trouver entre l'alternative nette de changer ou de désobéir franchement, on préfère ne pas trop y regarder.

- Le manque de foi qui nous fait considérer pratiquement comme irréalisable ou impossible tout ce qui ne cadre pas exactement avec les habitudes de notre milieu ou les règles de la prudence humaine, qui nous fait, par conséquent, rejeter sans examen, comme illusions dangereuses, bon nombre d'appels divins.

- L'habitude de croire que nous avons tout compris et l'habitude de tout classer dans les cadres étriés de nos perspectives. Bien souvent, pour ne pas voir que nous ne comprenons pas encore bien l'évangile, nous le rabaissons à notre taille par des gloses, en alléguant d'une façon injustifiée les prétendues exagérations du style oriental. Les saints, nous les classons aussi, nous les expliquons, l'un par son tempérament, l'autre par son milieu, tous par des grâces extraordinaires. Ainsi nous n'arrivons même plus à voir les problèmes de détachement, de générosité, que tout devrait nous poser et dont l'examen nous amènerait peut-être à découvrir un vouloir de Dieu sur nous.

- L'amour de cette volonté considérée comme notre seule richesse, puisque; à l'exemple du Christ, nous devons faire notre nourriture de son accomplissement. C'est la seule nourriture qui ne nous manquera jamais et qui nous soutiendra jusque dans la vie éternelle.

"Pour mener une vie digne du Seigneur et lui plaire en tout"

Spontanéité de l'exécution dès qu'on a une certitude. Moment critique où la prudence devient lâcheté. La volonté divine ne nous est révélée que pour que nous agissions. La foi, elle aussi, nous est donnée pour l'amour.

"Portant fruit en toute bonne oeuvre"

Du fait qu'il est orienté dans le sens de la volonté de Dieu, le chrétien porte des fruits, un peu comme un barreau devient aimanté du seul fait qu'il est dans un champ électrique. Non seulement du fait de son dévouement et dans la mesure de ses facultés naturelles, il porte un fruit analogue à celui qu'un homme dévoué pourrait porter dans le service de n'importe quelle cause, fut-elle mauvaise, mais, sans parler des fruits de sanctification qu'il porte en lui-même, il s'échappe de lui, continuellement, comme des influences de grâce. Ses paroles souvent insignifiantes, son silence même, tout cela devient comme le support de cet influx mystérieux qui, au-delà des arguments et des discours, atteint l'âme même de ceux qui l'entourent. C'est le rayonnement chrétien au sens le plus spirituel. Tous les chrétiens, quelle que soit la pauvreté de leurs moyens naturels, sont appelés à l'exercer. L'action de ce rayonnement sur les âmes est incommensurable à toute action humaine.

"Faisant des progrès dans la connaissance de Dieu"

Du fait qu'il accomplit la volonté de Dieu, le chrétien arrive à le connaître. Sa notion de Dieu se purifie. Les épreuves intérieures et extérieures qui sont le lot de toute âme en marche le délivrent des pieuses illusions où il serait resté empêtré s'il n'avait commencé à travailler pour Dieu. Les réalités religieuses se dépouillent pour lui du halo sentimental, irréel, où se complaisaient ses rêveries imaginatives, elles prennent la dureté mais aussi la solidité des choses concrètes. Sa notion de Dieu s'approfondit parce qu'en faisant la volonté de Dieu, il s'incorpore au Fils et, dès lors, participe à la connaissance que le Fils a du Père, connaissance non pas semblable à celle que les philosophes ont de Dieu, mais positive et source de vie.

"Fortifiés pour tout supporter avec patience"

Le fait d'être orienté dans le sens de la volonté de Dieu est source de notre force ici-bas, ce sera la source de notre béatitude au ciel. Cette force ne se manifeste pas toujours extérieurement à la façon de l'énergie humaine qui est presque toujours pénétrée du sentiment de la supériorité et de l'empire qu'on a sur soi et sur les choses. Elle s'accompagne souvent d'un invincible sentiment de faiblesse. Sainte Thérèse était heureuse de "porter sa croix faiblement". Cette force se manifeste surtout par la patience, le fait de tenir longtemps, toujours. C'est là-dessus que Dieu nous juge. A près les plus dures épreuves, être prêt à repartir.

On ne peut puiser cette force que dans la dévotion fidèle à la volonté de Dieu. Pour être fort, il faut savoir que, devant nous, la route est libre, être sûr qu'au-delà, toutes les difficultés, échecs, fausses manœuvres, péchés, il y a toujours un chemin qui continue et mène vers Dieu, que, à travers le mur qui parfois semble nous barrer la route le plus inébranlablement, il y a toujours une issue par laquelle notre vie continuera et en montant. Cette issue, c'est notre soumission à la volonté de Dieu qui nous la fait découvrir et nous y conduit.

Indépendamment de cette espérance, il y a une force plus actuelle, en ceci qu'une âme orientée dans le sens de la volonté de Dieu a sa vitalité accrue de tous les mouvements que le monde lui fait subir. Comme l'oiseau sait tirer

partie dans son vol de tous les vents, même de ceux qui lui sont contraires, l'âme se trouve toujours capable, à tout instant, de faire tourner à son élévation spirituelle les événements, même les plus mauvais.

109 - Les précurseurs du grand message

“Après avoir, à plusieurs reprises et de diverses manières, parlé autrefois à nos pères par les prophètes, dans ces derniers temps, Dieu nous a parlé par son Fils” (He 1,1)

Plus encore que l'Apôtre, ne sommes-nous pas les enfants de ces derniers temps où Dieu nous parla par son Fils ? Ne nous sentons-nous pas tout plongés encore dans ces ondes mystérieuses dont la terre est comme enlacée depuis que la parole pure, le Verbe incarné, en éveilla un jour l'éternelle vibration ? Parole une seule fois proférée mais dont l'immortel écho, de siècle en siècle, résonne avec une force rajeunie. A cause de cela, n'oublions-nous pas un peu facilement ce que nous dit saint Paul qu'autrefois, à plusieurs reprises et en diverses manières, Dieu a parlé à nos pères ?

La parole de Dieu est une.

L'esprit qui anime le Verbe fait chair et ceux qui devaient l'annoncer à la terre, est “un”, dans son essence comme dans sa source. Tandis que le Fils parle de lui-même comme ayant autorité et puissance sur toutes choses, les intermédiaires humains que Yahvé se choisit, n'ont qu'un pouvoir d'emprunt, une puissance participée. Ils sont la bouche du Très-Haut, comme le miroir de la pensée divine.

La parole de Dieu est à la fois personnelle et universelle.

Personnelle en ce sens qu'Isaïe, comme les autres prophètes, ne fut envoyé qu'aux Hébreux, c'est-à-dire à un petit peuple parfaitement localisé dans l'espace et le temps et pour des besoins qui étaient spécifiquement siens. Personnelle en ce sens encore que, pour être reçue dans les âmes d'alors, pour être perçue par les intelligences contemporaines de celles qui la leur transmettaient, il lui fallait s'adapter au degré de développement de cette humanité primitive et jeune, en épouser en quelque sorte la mentalité, comme le Christ plus tard épousera la nature humaine pour mieux la redresser ensuite. Pour imparfaite que soit encore l'humanité actuelle, les progrès, accomplis sous l'influence chrétienne vers plus de justice et d'amour, n'en sont pas moins certains.

Or tout en tenant compte de cette évolution, la parole de Dieu, dite autrefois à nos pères, n'en garde pas moins une portée universelle. Par delà le sens temporel et la limite des oracles des prophètes, il nous est aisé de remonter à la source éternelle d'où ils jaillissent, pour y saisir, toujours vivante, toujours actuelle, cette vérité de tous les temps et de tous les âges, embrassant l'humanité totale qu'enfantera la terre jusqu'au jour où l'ange criera : Le temps n'est plus. La parole de Dieu est éternelle. Pourquoi donc l'oublier et ne plus s'en soucier comme d'une chose périmée dont l'efficacité se serait usée sous des cieux nouveaux avec des races nouvelles à mesure que l'écho s'éloignerait du foyer qui l'engendrait autrefois ? “Le ciel et la terre passeront mais la parole du Seigneur demeure éternellement”.

Dieu parle par ses envoyés.

Depuis la chute originelle, l'intime familiarité divine a disparu avec l'Eden. Pour communiquer avec l'homme, Dieu a ses envoyés, ses messagers, esprits angéliques ou simples fils des hommes comme le sont les prophètes. Il revêt alors de son esprit ces créatures choisies et leur communique une part de sa puissance pour accréditer parmi leurs frères le mandat qu'il leur confie. Quand l'esprit de Yahvé les envahit, ils ne s'appartiennent plus. Ils en sont réellement possédés, ils ne sont plus que les porte-parole de Dieu qui parle par leur bouche. Étonnante grandeur de l'homme que le créateur appelle en collaboration à son oeuvre dans le monde et dont il ne veut pas se passer, comme plus tard il aura recours à une simple fille des hommes pour s'incarner parmi nous.

Lorsqu'on cherche d'où venaient ces hommes à qui allait échoir une si grande puissance spirituelle, on est frappé de **l'extraordinaire liberté du choix de Dieu**. Issus des milieux sociaux les plus variés, mariés ou célibataires, ils ont ceci de commun, que ce sont de simples laïcs et non des prêtres comme on pourrait s'y attendre. Isaïe est de famille noble de Jérusalem, il a ses entrées libres auprès du roi, il est très versé dans la politique de son temps et c'est un esprit cultivé. Amos dit simplement : Je suis bouvier et je cultive les sycomores (7, 14). Son langage est plein d'images empruntées à la vie des champs. Michée semble aussi originaire de la campagne. Dieu se choisit indifféremment des lettrés ou des ignorants, ne regardant qu'à la piété du coeur. Plus tard, Jésus fera de même en confiant la conquête du monde à son église naissante, aux douze pauvres pêcheurs de Galilée. Isaïe, Osée, Ezéchiel sont mariés. Jérémie, par ordre de Yahvé, garde le célibat : Ne prends pas de femme et n'aie point de fils et de fille en ce lieu-ci (Ez 16, 2).

En réfléchissant à ces vies extraordinaires, on est frappé de la puissance singulière que Dieu a ainsi donné au **laïcat**. Ne sommes-nous pas en droit de penser que ce qui fait essentiellement la valeur religieuse d'une vie, c'est moins la forme extérieure adoptée que le degré de générosité avec lequel on répond à l'appel. La vraie

consécration est dans le don de soi, don total, absolu, universel et fidèle jusqu'à la fin : "Qui donne se consacre" (Claudel). Voilà des hommes vivant de la vie commune mais religieux plus que d'autres assurément, à qui Dieu confère une puissance telle sur leurs frères qu'ils domineront sur les grands d'ici-bas, sur les rois et sur les prêtres eux-mêmes. Tandis qu'à cette époque, où le sacrifice universel n'a pas encore été consommé sur la terre, le prêtre n'est encore que l'intermédiaire entre l'homme et Dieu, le prophète va de Dieu à l'homme, d'où sa prodigieuse autorité, sa confiance absolue en sa vocation personnelle et l'inflexible autorité avec laquelle il accomplit sa redoutable mission, presque toujours consommée par le martyr.

Nos yeux sont trop accoutumés à ne voir le prophète que perdu dans une sorte de nuée divine d'où il ne sort que pour lancer la foudre ou l'anathème au peuple élu qu'il doit sans cesse redresser dans ses voies. A les dépouiller ainsi de leur propre humanité, leurs paroles ne savent plus trouver le chemin de nos coeurs. Comment ce qui ne serait pas humain éveillerait-il l'humaine et secrète harmonie ? Yahvé savait bien cette impérieuse nécessité, lui qui dota son Fils unique d'un coeur de chair semblable au nôtre. Cette impression superficielle qui tend à faire du prophète un personnage de vitrail ne tient pas devant la splendide réalité qu'un contact sérieux avec ces grandes figures du passé nous révèle bientôt, premières esquisses de celles qui contribueront, au long des siècles, à la diffusion de la religion du Christ dans le monde.

L'appel de Dieu

Plusieurs nous ont fait connaître la manière dont ils reçurent l'appel du Seigneur. La façon absolument personnelle avec laquelle chacun y répond suivant les réactions propres à son tempérament les montre étonnamment vivants, humains et combien proches de nous.

Voici comment **Isaïe** raconte l'origine mystérieuse de sa vocation.

"Dans l'année de la mort du roi Ozias, j'ai vu le Seigneur assis sur un trône élevé et sublime. Les pans de son manteau remplissaient le temple. Des séraphins se tenaient devant lui, ils avaient chacun six ailes. De deux, ils se couvraient la face; de deux autres, ils se couvraient les pieds; des deux autres enfin, ils volaient. Leurs voix se répondaient, ils s'écrièrent : Saint, saint, saint est Yahvé des armées, toute la terre est pleine de sa gloire" (Is 6, 1-4). Isaïe, sorti soudain de sa vision d'extase, comprenant qu'il avait vu le Seigneur, en fut épouvanté. Pour les anciens en effet, voir Dieu, c'était mourir. L'impur ne pouvait voir, sans en être anéanti, l'être de toute pureté, de toute sainteté. Dans l'effroi du désespoir, il s'écria : "Malheur à moi ! Je suis perdu car je suis un homme aux lèvres impures. C'est le roi Yahvé des armées qu'ont vu mes yeux" (Is 6,5). N'est-ce pas mû par un sentiment analogue que Pierre, des siècles plus tard, s'écriera lui aussi après la première pêche miraculeuse : "Retirez-vous de moi, Seigneur, car je suis un homme pêcheur". Mais Jésus, loin de se retirer de son disciple, le confirmera pour la première fois dans sa vocation de pêcheur d'hommes et se l'attachera pour toujours. Yahvé, loin de faire mourir Isaïe, va se l'attacher aussi pour toujours. A peine son cri d'angoisse fut-il entendu qu'un des séraphins, s'approchant de lui, purifiera ses lèvres avec un charbon ardent pris à l'autel du Seigneur et lui dit : "Voici, ceci a touché tes lèvres, ton péché est ôté et ta faute est effacée" (Is 6,7). Dès qu'Isaïe en reçut l'assurance, avec quelle ardeur il s'offre lui-même à la mission dont Dieu va le charger. Ayant entendu la voix de Yahvé : "Qui enverrai-je et qui ira pour nous ?", il dit : "Me voici, envoie-moi !" (Is 6,8).

Tous ne vont pas ainsi au-devant des désirs divins. **Jérémie** recule, tremble, se défend. La grandeur de la tâche l'écrase, il se sait pécheur, habitant d'un monde pécheur, son humilité le paralyse. Il faut que Yahvé le pousse en quelque sorte par les épaules pour lui faire accepter la mission dont il s'apprête à le revêtir. "La parole de Yahvé me fut adressée pour me dire : Avant de te former au ventre de ta mère, je t'ai connu. Avant que tu fusses sorti de son sein, je t'avais consacré, je t'avais institué prophète pour les nations. Et je dis : Seigneur Yahvé, vois, je ne sais pas parler car je suis un enfant. Yahvé me dit : Ne dis pas, je suis un enfant, car vers tous ceux à qui je t'enverrai, tu iras et tout ce que je t'ordonnerai, tu diras. N'aie pas peur devant eux car je suis avec toi pour te délivrer, déclare Yahvé. Yahvé étendit sa main et toucha ma bouche" (Jer 1, 4-9).

Durant le cours de sa carrière prophétique, Jérémie, à qui la fidélité semble coûter cher, se plaint au Seigneur des souffrances que lui cause l'esprit de prophétie dont il lui a fait don. "Tu m'as séduit et je me suis laissé séduire. Tu étais le plus fort et tu as triomphé. Je suis la risée de tous les jours, la fable de tout le monde... Je me suis dit : Je n'y penserai plus, en son nom je ne parlerai plus. C'était dans mon sein comme un feu dévorant, enfermé dans mes os. Je m'épuisais à le contenir et je ne pouvais le porter" (Jer 20, 7-9). Avant saint Paul, il devait expérimenter jusque dans sa chair qu'il "est dur de regimber contre l'aiguillon". Que d'autres à sa suite, les vaincus de Dieu, feront entendre le même gémissement.

La vocation d'**Amos** n'a ni le cadre grandiose de celle d'Isaïe ni la lutte tragique de celle de Jérémie, tout y est infiniment simple. "Yahvé m'a pris derrière le troupeau et il m'a dit : Va, prophétise à mon peuple Israël. Maintenant, écoute la parole de Yahvé" (Am 7,15). A l'appel de Dieu, comme feront plus tard les pêcheurs du bord du lac, Amos quitte tout pour porter le message du Seigneur dans le royaume d'Israël.

Ezéchiël montre moins de docilité mais il est, lui aussi, dompté par la grâce. Quand Yahvé eut achevé de le revêtir de sa mission prophétique, après l'avoir encouragé, lui avoir assuré que Yahvé serait toujours avec son serviteur, "l'esprit m'enleva et m'emporta, je m'en allai l'amertume et le courroux dans l'âme, la main de Yahvé était fortement sur moi" (Ez 3,14). Peut-être savait-il déjà d'expérience ce qu'il en coûte d'être ainsi choisi par Yahvé. Pour lui faire accepter pleinement sa mission, Yahvé dut lui en montrer la lourde responsabilité. Il lui demandera compte des âmes qui se seront perdues parce qu'il aura refusé de parler en son nom, de même qu'il sauvera la sienne en sauvant celle de ses frères. Ezéchiël ensuite fut fidèle.

Des missions difficiles

Mais pour un être prisonnier en quelque sorte de l'esprit de Dieu et totalement possédé par lui, le prophète n'en reste pas moins homme et son cœur de chair tressaille parfois douloureusement des messages qu'il doit apporter à ses frères. **Isaïe** dit l'angoisse et l'effroi de la vision terrible qui lui fut révélée concernant le siège de Babylone dont Juda attendait l'issue avec une grande anxiété. "Comme l'ouragan déchaîné du midi, cela vient du désert, d'une terre effroyable. Une vision terrible me fut communiquée : le pillard pille, le ravageur ravage. C'est pourquoi mes reins sont pleins d'angoisse. Des douleurs m'ont saisi comme la femme en travail. Étourdi, je n'entends plus; troublé, je ne vois plus; mon esprit s'égaré, l'effroi m'envahit. La nuit qui me plaisait me remplit d'épouvante" (Is 21, 1-3)

Jérémié vibre douloureusement à la pensée des sévérités de Yahvé qu'il lui faut annoncer à son peuple. Sa mission fut pour lui un vrai calvaire. Voici un passage entre maints autres semblables. "Mon cœur est brisé dans mon sein. Je tremble de tous mes membres. Je suis comme un homme ivre, comme un homme vaincu par le vin, à cause de Yahvé, à cause de sa parole sainte, car le pays est rempli d'adultères... C'est pourquoi leur voie va devenir pour eux comme un sentier glissant dans les ténèbres. Ils y seront poussés, ils y tomberont car je vais faire venir sur eux un malheur, l'année où ils rendront compte, dit Yahvé" (Jer 23, 9-12).

Mais une fois choisis, une fois leur mission acceptée, la vie de tous ces hommes, uniquement consacrés au Seigneur, rend un son unique. Ils sont tous des **séparés**, des solitaires. Soit qu'ils vivent au désert comme Elie, soit qu'ils restent dans les centres comme Isaïe qui habite Jérusalem, ils passent au milieu des foules attentifs à une seule chose : écouter, pour le transmettre fidèlement à leurs frères, ce que l'esprit dit en eux. Ils sont la parfaite image du don total de soi-même fait au Seigneur, de la remise entière de leur vie et de tout eux-mêmes entre les mains de celui qui les a appelés. Objets de haine souvent à cause de leur sévérité, de l'âpreté de leur langage qui n'épargne ni riches ni puissants, objets de dérision aussi, une bande d'enfants poursuit Elie en se moquant de son front chauve, presque tous achèvent par le martyre leur carrière prophétique, attestant par leur sang versé, l'origine divine de leur mission parmi les hommes. Premiers témoins du Verbe qui n'est pas encore venu, premiers martyrs de la vérité que ne s'enchaîne pas.

Les prophètes sont nos contemporains

Contemporains de tous les âges et plus près que nous de la source première, le prophète plonge en un monde qu'on sent marqué encore de l'empreinte sacré des doigts créateurs. En lui, se réalise pleinement la mystérieuse synthèse qui fond dans l'unité totale la création entière avec son créateur. En lui, la vie déborde, bouillonnante et jeune, d'une sève si puissante et si riche que nos races fatiguées, vieilles avant d'avoir vécu, n'en savent plus le secret. Il est sincère impitoyablement et droit comme la vérité qu'il doit annoncer. Sa connaissance du cœur humain, des vices qu'il combat, des souffrances qu'il partage, des espérances qu'il relève sans cesse, en un mot ce redressement perpétuel de l'homme en marche vers son Dieu, toujours à refaire, jamais achevé, tout cela montre sur le vif une humanité partout si identique à elle-même. Les contemporains des prophètes, par le fond de leurs âmes, nous ressemblent comme des frères. Mais nous sommes en plus des esprits compliqués, subtils, discoureurs, souvent plus à l'aise dans les champs de l'abstraction que dans ceux du réel. Le prophète est simple, il voit le monde et les êtres avec un cerveau que l'intellectualisme n'a point déformé et il les voit simplement dans leur vérité nue. Avec quelle vigueur il sait l'exprimer !

Mais ils sont de leur temps

Cependant, plus d'une parole, plus d'une page des livres prophétiques, choquent vivement notre mentalité actuelle. Nous sommes encore bien imparfaits mais la conscience humaine, affinée par de longs siècles de grâces inconnues de nos pères de l'ancienne alliance, se cabre aujourd'hui devant la sauvage violence, en pensées et en actes, avec laquelle on traite les ennemis. La miséricordieuse image du crucifié n'était pas encore venue informer l'esprit et le cœur de ces générations primitives. Quant au prophète, s'il est bien le porte-parole de Yahvé, il est aussi l'homme de son temps et force lui est d'en parler le langage s'il veut être compris de ceux à qui il s'adresse. Ne lisons pas les prophètes avec nos mentalités du 20^{ème} siècle. N'oublions pas que le Christ n'est pas encore venu apprendre aux hommes les saintes exigences de la charité. C'est à nous de savoir découvrir, au-delà de cet aspect parfois déroutant et barbare, partie humaine et caduque de l'oeuvre, sous l'écorce parfois

déconcertante dont le prophète enveloppe sa pensée, ce qui demeure toujours éternellement vivant, éternellement vrai, comme la pure influence de l'esprit de Yahvé.

Leur message pour aujourd'hui

Essayons, pour un temps, de nous dégager, si possible, de cette gangue dont nos civilisations, que nous appelons raffinées, nous enveloppent et nous durcissent et que chaque siècle fait de plus en plus pesante à mesure que nous nous éloignons de l'origine des causes. Ouvrons notre coeur, livrons notre âme, laissons-nous emporter un moment par le grand souffle religieux et mystique qui soulevait l'âme ardente des prophètes et dont leurs pages sont encore toutes vibrantes. Avec eux, nous abandonnerons nos étroites limites, nos mesquineries d'un jour. Notre âme, dans l'air vif d'une telle cime, se sentira vraiment adoratrice de la gloire et de la puissance de Yahvé, vraiment compréhensive des saintes exigences de sa justice et de son amour. Au contact de telles âmes totalement possédées par l'esprit, ardentes jusqu'à la passion et cependant délicates et souvent meurtries, nous prendrons une conscience plus claire des désirs divins sur chacune de nos vies. Avec elles, nous retrouverons, si nous l'avons perdu, le chemin de sa vigne choisie, aimée malgré ses défaillances, et, si nous sommes fidèles, la voie plus secrète qui nous introduira aux profondeurs cachées de son amour.

Penchons-nous sans crainte sur ces grandes figures du passé. Nous y apprendrons à ne plus voir les choses, les événements et les hommes que dans leurs apports éternels et suivant leur place exacte dans le plan divin. Notre prière en recevra sûrement une vigueur et une pureté renouvelée. Prions avec les prophètes, sortons de l'étroite ornière quotidienne de nos petits désirs, de nos pauvres demandes, de nos petites souffrances, de nos grands égoïsmes... Prions avec leur coeur totalement aimant et le nôtre s'élargira jusqu'à l'embrasement de l'humanité totale. Prions avec leur âme totalement donnée et la nôtre s'agrandira à la mesure du monde et, sans effort, passera de la prière personnelle à la prière cosmique car prier avec eux, c'est se sentir vivre avec la création entière et c'est communier intimement à la puissance adorante de l'immense univers.

110 - Veillez et priez

"Par votre endurance, prenez peu à peu possession de vos âmes" (Lc 21,19).

"Celui qui aura tenu jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé" (Mc 13,13).

"Prenez garde à vous-mêmes de peur que vos coeurs ne s'appesantissent par l'excès du manger et du boire et par les soucis de la vie... Veillez donc et priez sans cesse afin que vous soyez trouvés dignes d'échapper à tous ces maux... et de paraître debout devant le fils de l'homme"

(Lc 21,34-36).

Plusieurs fois dans l'évangile le Christ donne aux foules qui l'entourent le conseil de veiller et de prier. La vie chrétienne demande une attention continue pour un effort continu vers le mieux. Elle est un état d'âme toujours dépassé, une marche sans arrêt vers la perfection divine. C'est pourquoi il n'est jamais bon pour la vie chrétienne de n'être pas "veillant". *"Heureux ces serviteurs que le maître à son retour trouvera veillant"* (Lc 12,37). Nous avons tellement l'occasion de nous assoupir.

Assoupissement de celui qui ne cherche rien de meilleur dans sa vie morale, qui croit avoir fait à ce point de vue tout ce qu'il devait faire et qui, satisfait de lui, ne désirant plus rien, éloigne toute question par cette phrase : moi, je ne fais rien de mal. Ce premier assoupissement est profond. Il est difficile d'en sortir ceux qui s'y trouvent. La vérité n'a guère de prise sur eux. Comment leur faire comprendre qu'il leur manque beaucoup de choses et, lorsqu'ils ont compris, comment le leur faire désirer ? Si une âme peut quelque chose sur eux, ce sera une âme toute donnée à Dieu, purifiée, sainte, qui plus encore par l'exemple de sa vie que par ses paroles, leur révélera la vie divine qu'ils portent en eux et qu'ils ignorent. Il faut sortir de cet assoupissement pour être chrétien.

Assoupissement de celui qui est plus ou moins lâche devant l'effort à faire pour suivre l'appel de la vérité et du bien malgré la paresse, l'égoïsme et la concupiscence qui murmurent : il faut se tenir dans un juste milieu et, après tout, il faut profiter de sa jeunesse. Mais l'inquiétude de ceux-là est une preuve que l'esprit de Dieu pénètre en eux. C'est l'état d'âme de beaucoup de chrétiens qui hésitent lorsqu'il faut mettre plus de loyauté dans sa vie et vivre plus conformément à l'esprit du Christ. Il faut les aider à répondre à l'appel de la grâce. C'est le travail des âmes qui ont fait ce pas du don de soi. C'est le rôle de beaucoup d'oeuvres d'action catholique de diminuer le nombre et la difficulté des obstacles de leur vie chrétienne et de donner à ces personnes un peu plus d'énergie car tout le mal réside dans leur manque de volonté. Combien d'âmes, pour des raisons diverses, restent toujours en cet assoupissement et, bien qu'accomplissant des actes extérieurs de chrétiens, restent sur le seuil de la vie chrétienne et ne parcourent jamais les voies royales qui mènent vers une vie plus pure, plus pleine, vers votre vie, mon Dieu.

Ce n'est pas parce que vous ne les y appelez pas mais parce que, malgré votre grâce, elles n'ont pas le courage de vous suivre. Seigneur, faites-leur voir en toute vérité que cette vie du monde qui les retient n'est que peu de choses, qu'elle n'est belle que de loin. Dès qu'on en use, elle s'effrite, semblable à un pavillon d'exposition qui paraît construit en bonne pierre mais qui n'est que mortier et couleur plaquée sur des liteaux. Faites-leur goûter la paix profonde et joyeuse qu'il y a à vous suivre sur les chemins qui paraissent arides à première vue. Donnez à

vos disciples fidèles la flamme ardente, l'humilité et la bonté nécessaires pour qu'à côté de ces âmes malades ils soient des gardiens vigilants, éloignant les obstacles trop durs et rayonnant votre force divine afin qu'elles grandissent et vous servent un jour comme de vrais adorateurs en esprit et en vérité. Heureux celui qui, sachant vaincre son égoïsme, marchera dans les commandements et les conseils.

Plus tard, il faudra veiller à l'assouplissement que l'on ressent quand, après quelques labeurs, on sent pour aller à Dieu peser lourdement sur soi le mal qui écrase toute âme, qui la fatigue et l'use, quand on se lasse des progrès si lents dans les sentiers de la vertu, de l'effort si long à fournir pour atteindre le but, de l'attente prolongée du maître qui tarde à venir visiter ses serviteurs.

On va lentement dans les voies du bien. *"Le royaume des cieux est semblable à un grain de sénevé qui, lorsqu'on le sème en terre, est la plus petite de toutes les semences qu'il y ait sur la terre. Lorsqu'on l'a semé, il monte et devient plus grand que toutes plantes potagères"* (Mc 4,31-32). Ce grain ne croît pas d'un coup. La plante n'a pas dix centimètres de plus que la veille, elle augmente imperceptiblement chaque jour et elle arrive ainsi à devenir un grand arbre. Ce grain de sénevé est semblable au royaume de Dieu que chaque homme porte en soi. On l'accroît quotidiennement par de petits efforts, augmentant les vertus de la veille, diminuant les défauts, redressant les erreurs, chaque jour, imperceptiblement, et il arrive à devenir ainsi un grand royaume.

On travaille sans chercher à juger où on en est, ne s'inquiétant pas des efforts à venir, se souvenant que Jésus a dit : "A chaque jour suffit sa peine" et faisant confiance en Dieu qui donnera chaque jour une grâce nouvelle pour un effort nouveau. C'est dans cette lassitude que l'on peut faire un grand acte d'espérance : j'espère, avec une ferme confiance, que vous me donnerez par les mérites de Jésus-Christ votre grâce en ce monde et, si j'observe vos commandements, votre gloire dans l'autre, parce que vous me l'avez promis. Dans cet acte d'espérance se trouve inclus un acte de foi : je crois parce que c'est vous, vérité infaillible, qui l'avez révélé. Il suffira de faire suivre un acte de charité : je vous aime de toutes mes forces. C'est cet esprit de pure foi, de pure espérance et de pure charité qu'il faudra mettre en nous si nous voulons encore croître. Autrement il ne nous sera guère possible d'aller plus loin.

Lorsque le maître fera voir à l'âme qui l'aime le monde pécheur comme il le voit lui-même, lorsqu'il la fera participer étroitement à sa rédemption du monde en la faisant participer plus étroitement à ses états d'âme, il faudra que cette âme évite l'anéantissement de celui qui ressent la formidable inertie collective d'un monde pécheur depuis des milliers d'années, il faudra qu'il fasse appel à toute sa volonté et à tout son amour purifié pour qu'à travers cette mystérieuse douleur, elle soit la servante humble et intelligente de ce monde comme le Christ le fut car *"le fils de l'homme n'est pas venu pour être servi mais pour servir"* (Mc 10,45).

Celui qui persévéra jusqu'à la fin sera sauvé ! Heureux ces serviteurs que le maître à son retour trouvera veillant !

111 - Le Verbe

Seigneur Jésus, nous voici devant vous en ce premier matin de la retraite. La retraite est toujours consacrée à vous chercher, à vous trouver. Quelque soit le thème que traite le prédicateur, elle ne saurait avoir d'autre fin que votre rencontre. Mais cette retraite-ci, nous voulons la passer plus spécialement à vous chercher, à vous trouver, qu'elle soit une recherche priante de vous. Nous savons que toute démarche de l'âme vers vous ne peut être efficace que si vous la guidez. Guidez nos âmes durant cette retraite, guidez-les d'abord dans l'accomplissement des conditions même de la retraite, dans l'observation du silence, du recueillement. Guidez aussi notre démarche vers vous au secret du cœur.

Nous venons vers vous, ce matin, comme vers le maître des intelligences, comme vers la pensée éternelle, la pensée éternelle de l'intelligence éternelle. Saint Paul, essayant de traduire la courbe de votre destinée, disait qu'avant d'apparaître en la forme de serviteur, vous demeuriez en forme de Dieu, que vous étiez l'image de l'invisible. Jean, le bien-aimé, saturé de révélation, donnant à cette révélation une forme plus précise, entonne son évangile, comme le dit Jérôme, "par ce prologue venu du ciel" : "Au commencement était le Verbe et le Verbe était chez Dieu et le Verbe était Dieu".

Ainsi vous êtes le Verbe, la pensée, la parole intérieure de Dieu. Chargés nous-mêmes du ministère de la parole, de l'enfantement des intelligences par la parole, nous venons vers vous. Nous venons pour vous adorer. Nous venons vous reconnaître comme notre seul maître. Nous avons des professeurs mais nous n'avons qu'un seul maître, c'est vous, Seigneur. Nous venons courber devant vous notre intelligence, connaître et reconnaître qu'elle est empruntée et dépendante, que vous êtes l'intelligence, la seule intelligence non empruntée, seule indépendante, et qui est la loi de l'amour. Seigneur Jésus, nous avons vécu, nous vivons en un siècle où la foi est difficile. Peut-être avons-nous passé par bien des sentiers avant d'arriver à vous, avant d'essayer de nous fixer en vous. Un jour, nous avons reconnu que le monde des âmes vit de vous, parole éternelle, des paroles dites sur les collines quand vous vous faisiez le maître des apôtres. Le monde des âmes meurt quand il n'entend plus votre parole. Seigneur, acceptez comme un hommage la souffrance de tant d'hommes qui vous ont perdu, l'inquiétude de tant d'autres errant à la recherche d'un maître. Ce maître des âmes ne peut être que vous. Acceptez comme un hommage notre paix de vous avoir trouvé. Faites que d'autres vous trouvent par nous.

Nous voici devant vous pour vous chercher encore. Apprenez-nous à vous chercher. apprenez-nous à vous trouver. Quand nous vous aurons trouvé, donnez-nous de vous chercher encore, de vous trouver davantage car, dans cette recherche de l'infini, ce n'est rien d'avoir commencé, il faut poursuivre sans cesse. Donnez-nous de mieux vous connaître, de mieux vous servir, de mieux vous aimer, pour apprendre à ceux qui nous sont confiés que vous êtes la vérité et la vie. Tirez-nous donc à vous surtout en cet instant où nous vous adorons dans le mystère de votre être infini, où nous essayons de reprendre les mots de votre apôtre : "Au commencement était le Verbe..."

Il était chez Dieu comme chez lui, comme nous sommes chez notre Père, et mieux encore car il était Dieu. Dans le silence éternel, quand rien n'existe encore de créé, quand rien n'existe encore que Dieu même, avant que rien ne soit créé et pour qu'un jour quelque chose puisse être créé, il est. Dieu pense dans le secret de sa vie intime. Comme notre pensée est en nous et cependant distincte de nous, reflet et image de nous-mêmes, ainsi la pensée de Dieu est en Dieu et cependant distincte de Dieu, image de Dieu. Mais notre pensée est imparfaite, remplie d'imperfections. D'abord, il est remarquable que notre pensée, qui est pourtant l'image la plus parfaite de notre esprit, n'atteint pas directement l'esprit, elle l'atteint en quelque sorte par réflexion. Nous concevons les objets extérieurs à nous avant de nous concevoir nous-mêmes et c'est seulement par un retour, par une réflexion sur cette conception des objets autres que nous que nous nous concevons nous-mêmes comme sujets pensants, comme esprit. Ainsi, nous nous concevons nous-mêmes très imparfaitement. L'esprit de l'homme est un mystère pour la pensée de l'homme.

Notre pensée par ailleurs est successive. Elle ne peut concevoir les objets qui l'occupent que l'un après l'autre. Elle est fragmentaire et changeante, sujette à l'erreur. Mais la pensée de Dieu conçoit Dieu lui-même du premier coup. Du premier coup, la pensée divine épuise totalement son objet, l'exprime adéquatement de manière directe et entière. Cette pensée étant l'image fidèle de l'esprit qui la conçoit et l'enfante, elle est une personne comme cet esprit même. Dieu est pensée et intelligence. Le Verbe, fils de l'intelligence, pensée de l'intelligence, reflet éternel de la pensée et de l'intelligence est Dieu lui-même.

Quel essai vain de balbutier ces mots, d'essayer de saisir l'ineffable ! On ne peut vous saisir que dans l'adoration. Je vous adore, mon Dieu qui me dépassez infiniment. Je vous adore, intelligence d'où procèdent les mondes. Avant que les mondes procèdent de vous, de vous procède une pensée semblable à vous : je vous adore, Verbe, pensée de l'intelligence.

"Par lui, tout a été fait". De même que notre parole est pensée avant d'être parole car pour que notre parole soit cohérente, intelligible, il faut qu'elle soit d'abord pensée, de même notre action est pensée avant d'être action sinon elle serait désordre, ainsi avant d'être une parole agissant au-dehors, le Verbe est une pensée par où Dieu s'exprime à lui-même au-dedans. Exprimée au-dehors, cette pensée devient parole créatrice.

112 - Messe de minuit de la Nativité

"Elle nous enseigne à renoncer à l'impiété et aux convoitises mondaines"

(Tt 2, 11-15)

D'abord en nous enseignant par l'extérieur un idéal de vie inaccessible aux compromis et aux déformations que nos passions et nos raisonnements pourraient imposer à un programme d'action purement intérieur. Déjà la morale naturelle a subi, à travers les âges, de graves déformations. Que dire des aspirations plus hautes que la grâce fait naître dans les âmes et qui trouvent, encore moins que la morale naturelle, de protections contre les mauvaises interprétations individuelles ou sociales.

Puis en réformant par l'intérieur notre volonté, en canalisant nos passions, en éclairant notre intelligence, la grâce nous apprend à désirer ce qu'elle nous propose d'autre part de l'extérieur.

C'est par cette double action concertée, qu'on peut comparer aux deux mains de Dieu, que le Christ "nous purifie et nous fait vivre dans le siècle présent avec tempérance, justice et piété".

"En attendant la bienheureuse espérance et l'apparition glorieuse de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ"

C'est cette attente qui donne au chrétien son goût du travail et de l'action. Ce n'est pas à une oeuvre transitoire et qui passera qu'il travaille. Ce n'est pas non plus pour faire une oeuvre "à blanc" et manifester ainsi seulement sa bonne volonté et sa soumission à Dieu. Il n'aurait pas ainsi le goût passionné du travail que seul peut donner l'attente d'un résultat qui dure. La perspective du ciel serait alors pour lui moins une source de courage que de patience. Il travaille à l'avènement glorieux, définitif et éternel, du Christ total, du Christ uni à toutes les âmes qui formeront son corps mystique. Aussi il doit être "zélé pour les bonnes oeuvres".

"Tous allaient se faire recenser chacun dans sa ville" (Lc 2, 1-14)

Le monde ne connaissait pas l'événement qui allait avoir lieu. Chacun vaquait à ses affaires. Néanmoins c'était un grand événement. Trop souvent, nous aurions tendance à croire que, même au point de vue religieux, rien ne

compte que ce que le monde connaît et remarque. Pourtant quelle histoire a été si grande et a commencé si petitement et d'une manière si ignorée.

Les initiatives religieuses peuvent devenir un jour de grandes choses, même aux yeux du monde. Cependant elles commencent toujours petitement car elles ne tirent pas leur vitalité ni leur origine des grandes tendances ni des grands mouvements superficiels qui se manifestent extérieurement dans le monde. Elles sont comme la graine jetée en terre qui, bien qu'elle tire tout de la terre, marque cependant un commencement absolu.

"Elle mit au monde son enfant premier-né"

La première réalisation de la promesse de l'ange, la première épreuve aussi pour la foi de Marie, ce petit enfant, les yeux encore fermés, incapable de se nourrir, c'est le Christ. Peu d'âmes sont capables de supporter le spectacle d'un tel abaissement. On a toujours tendance à effacer l'humanité du Christ avec toutes ses limitations naturelles, derrière l'éclat de sa divinité. C'est se condamner à ne jamais connaître l'amour de Dieu pour les hommes ni la manière humaine de son action divine dans le monde. La naissance spirituelle qui s'accomplit au coeur de chaque chrétien a, elle aussi, bien peu d'apparence et pourtant, c'est le germe invisible qui rend l'âme capable d'aimer Dieu comme Père.

"Elle l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche"

C'est aussi dans cette pauvreté qu'il naît dans l'âme de chaque chrétien. Il faut que nous donnions notre coeur pour venir demeurer au milieu des hommes. Il accepte ce coeur malgré tous les défauts, toutes les imperfections, toutes les pauvretés qu'il renferme. Il faut que nous le nourrissions de tout ce que nous sommes pour qu'un jour, il devienne en nous le plus grand que nous, pour qu'il nous absorbe et nous transporte en lui.

"Il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie"

Il n'y a guère de place libre dans le coeur des hommes pour y recevoir le Christ. Ils sont tellement absorbés par d'autres préoccupations. Et les apparences qui manifestent Jésus sont si discrètes que souvent ils ne s'aperçoivent même pas qu'ils lui refusent leur âme.

Beaucoup de chrétiens ont toujours le temps d'apporter les moindres perfectionnements de luxe à la réalisation de leur devoir d'état, de s'occuper d'oeuvres, de se reposer, mais ils n'ont jamais, à ce qu'ils prétendent, la possibilité de se recueillir pour adorer le Christ dans leur coeur ni celle de se cultiver religieusement pour mieux le connaître. Le pire, c'est que cela est vrai. Ils sont à peine responsables de cet état de choses qui découle d'une erreur initiale dans l'échelle des valeurs de leurs diverses activités, erreur dont ils sont plus ou moins responsables. Mais ils en portent lourdement les conséquences dans leur vie spirituelle.

"Des bergers veillaient à la garde de leur troupeau"

C'est dans l'agitation des pensées et des passions que les hommes refusent au Christ l'entrée de leur âme. Ensuite c'est dans l'assoupissement qui durcit leur coeur qu'ils deviennent les témoins inconscients de l'oeuvre de Dieu. Tout le monde dormait, les bergers veillaient. Le Christ demande souvent à ses disciples de veiller et d'attendre sa venue car il vient fréquemment la nuit (Mt 24,44). Les bergers veillaient sur leur troupeau. Quand une âme prend conscience de la solidarité qui l'unit à d'autres âmes, quand elle voit la responsabilité qui pèse de ce fait sur ses épaules, elle est particulièrement préparée à reconnaître le Christ. Le sacerdoce spirituel que le Christ vient apporter à chacun de ses disciples est la réponse qui couronne ce sens de l'intime coordination des âmes.

"Le rayonnement de la gloire du Seigneur les environna"

Cette vision qu'ont les bergers et qui les a préparés à entendre avec foi les paroles de l'ange est donnée aussi, d'une manière spirituelle, aux âmes chrétiennes. Il y a une vision du monde qui n'est que chute dans l'individuel et le multiple. Il y en a une autre qui est ascension dans son unité et la perfection simple de sa complexité. La première est le fruit de la vie dissipée et jouissance de ce monde. La seconde est donnée à l'âme pure qui unifie ses puissances en les faisant les simples instruments dociles d'une seule volonté. C'est alors que la gloire du Seigneur apparaît en toute chose. C'est alors que le mystère de Dieu, sa providence, l'incarnation de son Fils, sont proches de saisir l'âme et de se découvrir à elle dans leur réalité ineffable.

"Pour tout le peuple, une grande joie"

Plus tard, le Christ sera un signe de contradiction. Maintenant, tout est à la joie. Une naissance est source de joie parce qu'elle marque un début, l'espérance d'autre chose. Tous les hommes désirent autre chose que ce qui est. Une naissance est source de joie parce que chacun y voit le début de ce qu'il désire. Les Juifs charnels espèrent que l'enfant deviendra le roi puissant qui les délivrera des Romains. Ainsi dans les âmes, les débuts du christianisme sont souvent pénétrés de joie. Par lui, nous voyons à l'avance notre vie transfigurée, renouvelée, mais d'une façon tout humaine. Quand le Christ aura grandi en nous, il nous proposera, au-delà de nos désirs, une transfiguration, un renouvellement si intégral, que nous ne nous y reconnaitrons plus. L'évangile est le livre doux et amer de l'Apocalypse (Ap 10,8).

"Voici ce qui vous servira de signe"

L'ange a reproché durement à Zacharie de demander un signe. Marie a été dite bienheureuse parce qu'elle a cru sans signe. Jésus demande à ses disciples de croire sans signe, "Heureux qui n'ont pas vu et qui ont cru" (Jn 20,29). Ici, la révélation, parce qu'elle est collective, s'appuie sur un signe. Le Christ donne à son église, parce qu'elle est une société, des signes pour manifester extérieurement son action spirituelle, le rite des sacrements.

"Un enfant enveloppé de langes"

La découverte de l'enfant dans la crèche sera un signe en montrant aux bergers que les paroles de l'ange étaient véritables. Mais ce ne sont pas les paroles de l'ange qui leur permettront d'interpréter ce signe et de reconnaître le sauveur dans cet enfant. Étant de l'ordre naturel, les signes ne peuvent être qu'au-dessous des réalisations surnaturelles qu'ils annoncent cependant.

113 - La vocation chrétienne

(Mt 16, 13-23)

Il y avait déjà plus d'une année que le Christ avait demandé à Pierre de le suivre et jamais encore il ne l'avait questionné sur ce qu'il pensait de lui. Il est si difficile de sortir de l'atmosphère intellectuelle où on vit, de vaincre et dominer les préjugés du monde d'où on est sorti que cela ne se fait pas sans un long et intime travail de l'esprit et de la grâce. Si Jésus lui avait demandé trop tôt qui il était, peut-être n'eût-il reçu qu'une réponse décevante. C'est que jusqu'ici Pierre n'avait été que le témoin attentif et fidèle des actes et des paroles du maître qu'il aimait. Il était bien disciple du Christ mais il restait encore et surtout Juif. Il était encore tout attaché aux espérances juives, aux pensées juives, aux coutumes juives, plein de respect et d'attrait pour ceux qui représentaient à ses yeux la perfection dans la connaissance de la loi et dans son observance. La veille encore, le Christ n'avait-il pas dû user de toute son autorité pour parler à ses apôtres du mauvais levain des Pharisiens ? Dans la demie attention qu'on donne aux affaires de la vie courante, Pierre continuait à vivre, penser, réagir comme un Juif. Cependant, un changement profond s'opérait en lui.

La question du Seigneur lui permet d'en prendre conscience. Dire au Christ ce que les Juifs pensaient de lui, l'explicitier dans la variété des opinions reçues, en prendre nouvelle connaissance comme de ces choses toujours pensées qui viennent pour la première fois à être dites ou écrites, voilà ce qui fit apparaître à ses yeux l'insuffisance radicale des opinions de la foule vis-à-vis de tout ce que le Christ était déjà pour lui. Peut-être la réponse qu'il fit lui vint-elle alors à l'esprit pour la première fois mais sûrement jamais il n'en saisit à ce point l'évidence, devant la pauvreté criante de toutes les opinions humaines dont il venait d'énumérer la vaine diversité : **Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant.**

Seigneur, nous aussi, à l'exemple de Pierre, nous vous avons suivi à travers les inspirations de notre conscience, guidés par votre église et votre grâce mais nous sommes, malgré tout, encore restés de la race d'Adam, de la terre. Nous vous écoutons, c'est vrai, et nous vous aimons mais il faut, pour que nous les comprenions, que vos enseignements entrent dans nos cadres intellectuels, qu'ils ne brutalisent pas trop nos préjugés. Nous aussi, nous avons des idoles que nous n'avons pas su encore renverser, des admirations et des respects que votre grâce n'a pas encore pu dégonfler. Quand donc, Seigneur, pourrons-nous vous redire, avec une sincérité parfaite, une prise de conscience totale, la parole de Pierre : Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, et nous rendre ainsi citoyen véritable de votre royaume ?

Certes, cette phrase, nous la disons dès maintenant, nous adhérons de toute notre volonté libre à cette vérité de votre divinité et de votre humanité. Mais comme il y a loin encore pour atteindre vraiment la substance qui se cache sous une telle formule, vérité riche de contraires, d'oppositions, de grandeur et d'abaissement, de puissance et de faiblesse. Comment l'êtreindre dans sa complexité et dans sa réalité ? Instinctivement, quand nous pensons à la grandeur de Dieu, nous oublions la faiblesse de l'homme, à moins que, pour comprendre l'homme, nous oublions qu'il est aussi Dieu.

Certes, ce que nous cherchons à atteindre, ce n'est pas le comment d'un tel mystère, l'entreprise serait vaine, mais nous sentons intérieurement que, pour être par rapport au Christ tout ce qu'il veut que nous soyons, il nous faut le voir tel qu'il est dans l'unité foncière de sa vie personnelle. Ainsi seulement, nous saurons découvrir et lui donner la réponse qu'il attend de nous, l'amour qu'il cherche en nous.

"Mon fils, la science que tu cherches ne se trouve pas dans les livres. **Ce n'est ni la chair ni le sang qui te la révélera**, c'est le Père qui te la donnera en ton temps, à l'heure venue, quand tu m'auras déjà beaucoup suivi. Pierre m'a suivi quand je l'ai appelé. Me suivre n'a pas été pour lui pure spéculation ou vain bon désir. Il a fait passer dans ses actes l'appel que je lui avais fait entendre. Il a déjà tout quitté pour me suivre. Toi aussi, dans la mesure où je te l'aurai demandé, suis-moi. Ne crains point, à mon appel, de ne pas faire comme le monde fait autour de toi. N'aie pas peur de ne pas l'imiter. Brise avec ses coutumes, accepte la solitude dont il veut étouffer tous ceux qui lui échappent et, très vite peut-être, la sagesse de Pierre te sera donnée. Elle te sera donnée comme

à lui, le jour où tu sauras mesurer l'abîme qui sépare désormais les sollicitudes de ton cœur de celles du monde, la vanité de tout ce dont le monde se satisfait. Quand tu connaîtras la pauvreté du monde, tu sauras la richesse de Dieu. Quand tu connaîtras le néant qu'il étreint, tu sauras voir la plénitude de l'être qui se répand".

Pierre reçut du Christ la promesse des pouvoirs qui constitueront sa **mission** ici-bas. Chaque chrétien aussi, quand il a su vraiment dire au Christ qu'il était le Fils de Dieu, quand il a su le dire de telle façon que toute sa vie en tire sa raison d'être, son impulsion et sa direction, reçoit lui-même des promesses analogues. Certes, ce ne sont pas les mêmes pouvoirs qui lui sont conférés. Les circonstances, et les possibilités différentes donnent l'occasion de vocations extérieures différentes mais leur esprit intérieur, leur sens profond, reste le même. Par sa générosité et sa soumission à la grâce, Pierre s'est trouvé au moment solennel où le Christ commença à poser la première pierre de l'immense édifice spirituel pour lequel le monde fut créé. Aussi reçut-il les pouvoirs nécessaires pour tenir ce rôle à la base de l'église. En d'autres circonstances, il aurait reçu une autre mission et les autres apôtres, courageux et fidèles comme lui, reçurent d'autres vocations. Mais toujours ces missions tirent leur origine de la soumission au Christ et leur fin de la constitution de son corps mystique.

Comme Pierre, nous sommes une **Pierre** de la nouvelle Jérusalem, une pierre sur laquelle beaucoup d'autres pierres sont appelées à se poser, une âme grâce à laquelle beaucoup d'autres âmes devront de mieux connaître et servir le Christ. Il n'est pas une âme de chrétien, disciple de l'homme-Dieu, aussi cachée et inconnue qu'elle soit, qui ne puisse se dire avec force en toute vérité que l'église et le Christ ont besoin d'elle, que sa défection fera un trou irréparable qui provoquera la chute ou le tassement de beaucoup d'autres pierres et qui déparera l'édifice total. Certes, il est des pierres visibles et des pierres cachées dans la masse. Il en est qui soutiennent l'édifice comme de robustes colonnes et d'autres qui l'ornent comme des chapiteaux mais toutes ont un rôle, un rôle qu'on peut dire divin tellement il touche de près à Dieu.

Quelle terrible responsabilité pèse sur les épaules quand l'être se découvre ainsi un rôle unique, que nul autre ne peut remplir, dans l'édification complexe et immense d'une réalité qui, un jour achevée et consommée dans la gloire, sera le corps même de Dieu, rôle dont le retentissement grandit démesurément avec l'oeuvre à faire, qui se multiplie à l'infini, comme les échos d'un cri dans la montagne, par l'intime solidarité des âmes dans le Christ.

Seigneur, quand on commence à découvrir la grandeur et l'universalité de la vocation de pauvres âmes telles que nous, on sent son cœur défaillir. C'est alors qu'il faut espérer en vous pour ne pas fermer les yeux, éblouis par trop de lumière, effrayés par un trop grand destin. Quand, vous ayant écouté et suivi, nous voyons les difficultés parsemer notre chemin et la solitude peser sur nous, l'issue du voyage toujours très loin et inaccessible, c'est alors que la parole bénie que vous avez dite à Pierre doit venir résonner à nos oreilles pour nous donner confiance et courage et joie, malgré tant d'occasions d'inquiétude et de lassitude. "Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle". Contre l'immense élan de générosité et de foi de l'église, la médiocrité et l'incrédulité humaines ne pourront rien. Contre la générosité et la foi de chaque chrétien qui a jeté sa vie sur votre parole, l'impuissance et la pauvreté du monde ne pourront rien. Vous ne nous laisserez pas orphelins.

Désormais Pierre continuera la mission du Christ sur cette terre. Jésus était passé au milieu des foules, guérissant les malades, pardonnant les péchés. Pierre en fera autant. Il a reçu le pouvoir de lier et de délier mais il n'a pas ce pouvoir à cause de ce qu'il est. En d'autres temps, en d'autres circonstances, il ne l'aurait pas reçu mais il lui aurait été demandé cependant de continuer le Christ, non pas sous cette forme particulière, spéciale, attachée au rôle particulier, spécial, de chef de l'église, mais sous un mode plus général, plus universel.

Le Christ pardonna à quelques âmes mais, venu dans le monde pour la chute et la résurrection d'un grand nombre, pour être un signe en butte à la contradiction, il fut essentiellement pour toutes les âmes une énigme devant laquelle les cœurs se jugeaient. Ceux qui avaient le cœur droit l'écoutaient et l'aimaient, les autres l'ont rejeté et haï jusqu'à le faire mourir.

Ainsi en est-il de tout chrétien, disciple de l'homme-Dieu. Certes, ce ne sont pas des chrétiens médiocres qui peuvent être ainsi la pierre où les uns viennent achopper et se briser et les autres prendre appui pour monter jusqu'au Père. En eux, le monde se reconnaît. Il se mire en eux comme dans une glace. Ils ne sont que ce qu'il est; Ils n'ont rien en propre qu'ils puissent lui présenter car tout ce qu'ils sont, c'est lui qui le leur a donné. Mais le chrétien continuateur du Christ sera, partout où il passera, un témoignage du vrai, du bien, de Dieu et, comme le Christ, un signe de contradiction. Sans doute, peu d'âmes iront jusqu'à reconnaître dans son attitude, dans son influence, celle de Jésus mais elles ne peuvent pas rester indifférentes à sa rencontre. Il faudra qu'elles la jugent, cette âme, l'approuvent ou la blâment, l'imitent ou la rejettent, se jugeant ainsi elles-mêmes dignes ou indignes de l'amour de Dieu. C'est en de telles âmes que se réalise la parole de Pierre : Vous êtes un peuple que Dieu s'est acquis afin que vous annonciez les perfections de celui qui vous a appelés des ténèbres à son admirable lumière. Seigneur, je la comprendrai un jour cette vérité qui met sur mes épaules la charge d'être pour les âmes **une occasion de jugement**. La lumière est venue en ce monde et elle continue à y venir par vos disciples. Puissions-nous n'en altérer en rien la pureté et l'ardeur. Mais quelle droiture et quelle générosité tout cela suppose ! A la perspective de cette vocation transcendante, je me sens saisi jusqu'au fond du cœur par l'immense scandale qui se perpétue depuis vingt siècles, Jésus diminué, maquillé par ceux qui le manifestent au monde, méconnu et blasphémé par ceux-mêmes qu'un cœur pur et généreux aurait fait des disciples aimant du Christ. Malheur à nous que l'on sait chrétiens et chrétiens convaincus si, par manque de droiture et de vérité intérieure, nous ne

montrons pas en nous, à travers nous, un Christ digne des nobles aspirations qui poussent dans les cœurs. Malheur à nous si, par notre faute, notre paresse intellectuelle, notre lâcheté, nous nous bornons à ne manifester qu'un Christ d'imagination embelli par une sottise piété, déformé par de vains désirs. Il eût mieux valu que nous n'existions pas. "Malheur à l'homme par qui le scandale arrive !"

Cette reconnaissance du Christ comme homme-Dieu marque une étape essentielle dans la prédication de Jésus. Jusqu'ici, il n'avait été qu'un maître. Maintenant, il est le Dieu incarné. Demain, il pourra être le crucifié. Désormais tous ses efforts vont tendre à préparer ses apôtres à la révélation du mystère de la croix. Pierre vient de prendre conscience de tout ce qu'est le Christ en lui-même et vis-à-vis de lui. Certes, il ne lui serait pas possible d'en faire la théologie. Son intelligence serait incapable de construire un système mais sa volonté, dans le mouvement d'amour qui le porte vers Jésus, découvre ce que le Christ est vis-à-vis du monde. Il le connaît comme homme-Dieu qui enseigne et tant que cela ne sera pas réalisé, tant que Pierre se refusera à un tel mystère, les promesses du Christ resteront vaines.

Le Christ n'est pas venu seulement instruire les âmes mais les **sauver**. Il n'est pas venu dans un monde qui puisse le recevoir comme son maître et seigneur, ce monde qui est né sous le signe de la révolte. Les rancunes accumulées d'un peuple orgueilleux et rapace, à la nuque dure, au cœur souillé, vont éclater et crucifieront Jésus entre deux condamnés. Cela paraît invraisemblable, comme le péché mortel pour une âme sainte. Pierre, qui aimait le Christ, croyait que tous, un jour, l'aimeraient comme lui, qu'il suffirait de le faire connaître au monde pour que l'humanité entière le vénère comme son Dieu. Il ne savait pas que vingt siècles plus tard, la majorité des hommes ne connaîtrait même pas son nom, tellement le mal tient le monde dans les longues tentacules enlacées qui naissent de toutes les fautes commises. Il ne savait pas que l'amour peut susciter la haine. Comment croire qu'un Dieu puisse ainsi se rendre à la merci de sa créature révoltée ? Comme nous comprenons l'exclamation de Pierre : **A Dieu ne plaise ! cela ne vous arrivera pas**. Instinctivement, nous pensons comme lui. Beaucoup agissent en conséquence. Peu ont réalisé suffisamment ce scandale douloureux d'un Dieu moqué, flagellé, crucifié, pour que leur vie se déroule désormais à l'ombre de la croix immense sous le ciel noir où Dieu se cache. On cherche à atténuer ce fait historique. On ferme les yeux sur la continuelle persécution et moquerie de tout ce qui est grand et vrai, de tout ce que Dieu a laissé ici-bas comme vestiges de lui-même. On s'enferme dans un optimisme illusoire car, en vérité, on a peur de voir clair, on a peur de comprendre. Pourtant, c'est seulement lorsqu'on a accepté de comprendre, de voir clair, de regarder en face la lutte des forces de néant contre Dieu, leur victoire apparente et leur triomphe bruyant, que les promesses du Christ se réaliseront et que le mystère du Christ se prolonge en nous et par nous dans le monde.

Seigneur, avec quelle dureté vous avez repris Pierre, lui qui pourtant vous aimait. Nous sentons qu'à cette heure, vous n'étiez plus tout à fait le même qu'avant. Jusqu'ici vous étiez la douceur, vous êtes maintenant la force. Par la douceur, vous vous faites aimer de nous de façon que, par la force, nous puissions vous servir, servir le monde, en vous livrant notre vie. Daignez nous donner l'intelligence des choses de Dieu, quitte pour cela à terrasser par vos rigueurs les élans aveugles de notre sensibilité. Faites-nous abandonner toutes pensées seulement humaines, quitte à nous les arracher par le fer car nous croyons, nous voulons croire, nous voulons vivre votre mystère total d'homme-Dieu crucifié pour avoir part à la résurrection de votre corps mystique glorifié.

114 - Lutte intime

Tout progrès dans notre vie spirituelle est précédé en nous d'une lutte douloureuse. Nous nous en rendons compte surtout au début de notre vie plus chrétienne. Chaque fois que nous pensons à améliorer notre vie, nous voyons aussitôt une partie de notre être se dresser pour lutter contre cette pensée d'amélioration. Cette lutte est si dure qu'elle nous paraît une lutte pour la vie. D'une certaine façon, c'est vraiment une lutte pour la vie qui se déroule ainsi en nous.

Nous sommes tous de la race d'Adam, de l'Adam pécheur en haine de Dieu et nous avons en nous les tares du pécheur. Nous possédons une nature qui a accumulé en elle, entre elle et Dieu, une quantité de choses mauvaises : orgueil, luxure et tous les vices, ignorance, lâcheté et toutes les déficiences. Nous serions éternellement ainsi, pleins de haine pour Dieu, sans pouvoir changer si le Christ n'était pas venu faire la rédemption. C'est cette nature mauvaise, orgueilleuse, méchante et jouisseuse qui demeure toujours au fond de nous-mêmes, que saint Paul a appelée du nom de "vieil homme" (Col, 3,9), c'est-à-dire homme fils d'Adam pécheur. Par la rédemption, le Christ permet à chaque homme, quel qu'il soit, de pouvoir aimer Dieu et de reconquérir peu à peu, chacun recommençant pour lui seul le même combat, le terrain perdu dans cet amour de la Trinité. Il met en chacun comme le germe d'une nature nouvelle, bonne, humble, vertueuse, amie de Dieu et que saint Paul a appelée "homme nouveau". Notre grand labeur de chrétien sera de faire mourir le vieil homme et de faire croître l'homme nouveau jusqu'à son développement parfait.

Chacun de nos pensées d'amélioration de notre vie morale et spirituelle est donc dirigée contre le vieil homme qu'elle tend à faire mourir. C'est notre vieil homme qui lutte en nous contre ces désirs de vie meilleure qui sont

pour lui des menaces de mort. Ce combat caché que nul ne voit nous fait souffrir car il se passe entre deux parties de notre être. Au début de cette lutte entre le vieil homme et le nouveau, la nature contre Dieu et la nature pour Dieu, c'est le vieil homme plein de vie qui est le maître de notre âme. L'affaiblissement et l'usure de ce vieil homme nous paraissent l'affaiblissement et l'usure de nous-mêmes. Ce qui effraie aussi, c'est la peur de l'inconnu car cette lutte nous oblige plus ou moins à rompre avec les habitudes de vivre que déjà, bien que jeunes, nous avons prises, à rompre avec nos conceptions passées du monde et de la vie. Nous ne savons pas trop ce qu'il y aura à la place de cela lorsque nous l'aurons brisé. On comprend alors la parole du Christ : "Que celui qui veut être mon disciple renonce à lui-même" (Mt 16,24).

Dès que la lutte s'est franchement engagée, elle tourne vite à l'avantage du nouvel homme. Ce qui coûte surtout, c'est de nous engager à fond, loyalement. Aussitôt après, on sent la joie de vivre du nouvel homme et la paix du Christ : "Je vous apporte la paix" (Jn 14,27).

Lorsque la pensée qu'il nous faut faire sérieusement ce que notre religion nous demande nous vient à l'esprit, nous nous prenons à regretter que le Christ soit venu. Il nous semble qu'il veut nous empêcher de "danser en rond". Nous lui en voulons presque d'avoir fait la rédemption. Quel blasphème et quelle folie, si nous comprenions la rédemption !

Dans la synagogue de Nazareth, Jésus lut un jour un passage d'Isaïe annonçant au monde sa mission de rédempteur : "L'esprit du Seigneur est sur moi parce qu'il m'a consacré par son onction pour porter la belle nouvelle aux pauvres et il m'a envoyé guérir ceux qui ont le coeur brisé, annoncer aux captifs la délivrance, aux aveugles le retour à la vue, pour rendre libres les opprimés, publier l'année favorable du Seigneur" (Lc 4,18-19). Les pauvres, ce sont nous, les hommes. Dans le bruit et la fièvre de nos activités, de nos passions surtout, nous ne pouvons pas nous rendre compte de notre valeur vraie. Mais si nous nous considérons objectivement dans le silence, nous prenons conscience de nos limites : limites physiques, morales, intellectuelles. Nous nous voyons néant de puissance, de vertu, d'amour, néant d'être, "molécule de néant". Nous sommes des pauvres. La bonne nouvelle que le Christ est venu nous apporter est la nouvelle de notre enrichissement de vertu, d'amour, de puissance, d'être et de vie puisque c'est à la vie et à l'être de Dieu que nous nous unissons.

Les actions d'un homme engendrent bien souvent et presque automatiquement des souffrances pour les autres. Combien de nos paroles et de nos actes font naître la douleur, même lorsque nous nous efforçons de plaire aux gens. Qu'est-ce alors quand nous ne pensons qu'à nous ? La famille qui naît et se développe sous le signe de l'amour est une source de souffrance pour l'homme, la femme et parfois pour les enfants. Si on pouvait voir la souffrance physique et morale du monde, on comprendrait "le coeur brisé des hommes".

Le Christ nous a apporté la guérison. Lorsque, par une vie toujours plus chrétienne, on se rapproche de lui, on se sent de moins en moins sous l'emprise de la souffrance, "elle a perdu son aiguillon" a écrit Consummata. On utilise les souffrances qui abîment l'homme, la mort qui le tue pour l'accroissement de vie du chrétien : "Mourir m'est un gain", disait saint Paul.

Le péché originel fut pour nous lourd de conséquences. Il nous a appauvri, il nous a donné la souffrance, il nous tient dans la captivité par cet appauvrissement de nos facultés, par cette diminution de notre être, par cette emprise de la douleur, captivité qu'on appelle parfois du nom de "fatalité". Il nous a rendu aveugles. Sans le Christ, nous n'aurions plus su quel était le vrai et le bien, nous aurions été dans la vie en tâtonnant comme des aveugles et la vue de Dieu nous aurait été impossible.

Mais le Christ est venu et, par sa rédemption, il nous a redonné la vue, il nous a délivré de la captivité du mal. C'est cela que le Christ veut faire en chacun de nous lorsqu'il nous demande de vivre mieux selon notre religion, de lutter contre le respect humain, contre notre manque de charité pour notre prochain, contre la luxure et contre les péchés. Nous sommes effrayés par le seul être qui nous aime vraiment, qui a donné volontairement sa vie pour nous, pour nous donner la joie. Tous les autres sont pour nous occasion de douleur et nous allons vers eux de toutes nos forces. Lui seul est pour nous source de joie et de paix et nous nous enfuyons à son appel.

"Notre Père, ne nous laissez pas succomber à la tentation mais délivrez-nous du mal".

115 - Catalogue N° 2

1) Théologie

Adam	Le vrai visage du catholicisme
Bernadot	De l'eucharistie à la Trinité
Biro	L'eucharistie
	Le sacrifice
Brunhes	La foi et sa justification rationnelle
	Christianisme et catholicisme
Giraudon	Précis de la doctrine catholique
Klein	Le fait religieux
Labauche	Leçons de théologie dogmatique

Lesêtre	La foi catholique
Picard	Précis de la doctrine catholique
Plus	Baptême et confirmation
De Tourville	Lumière et vie

2) Philosophie

Alain	Souvenirs concernant J. Lagneau
Baudin	Introduction générale à la philosophie Cours de psychologie
Bergson	Le rire Énergie spirituelle Essai sur les données immédiates de la conscience
Brémond	L'enfant et la vie
Bureau	L'indiscipline des mœurs La crise morale des temps nouveaux
Chevalier	Bergson Descartes Pascal
Delbos	Figures et doctrines de philosophes
Dimnet	L'art de penser
Dorlodot	Le darwinisme au point de vue de l'orthodoxie catholique
Eymieu	Part des croyants dans les progrès de la science Le gouvernement de soi-même
R. de Flers	Enquête sur le sentiment religieux et la science
Gillet	La morale et les morales
Lagneau	Ecrits réunis par les mains et les soins de ses disciples
L. Lavelle	La conscience de soi
Lemarié	Esquisse d'une philosophie
Maritain	Trois réformateurs (Luther-Descartes-Rousseau)
Sertillanges	Les grandes thèses de la philosophie thomiste
Valensin	A la suite de Pascal

3) Spiritualité

Adam	Le Christ, notre frère
St Augustin	Les plus belles pages de St Augustin (choix par Louis Bertrand) Les confessions
Bérulle	Vie de Jésus Élévation sur sainte Madeleine
Brémond	L'inquiétude religieuse
Mgr Cagnac	Les lettres spirituelles en France
Charles	Pêcheurs d'hommes Prière de toutes les heures
Chautard	L'âme de tout apostolat
Debout	Et par omission
Folghera	Newmann apologiste
de Foucauld	Ecrits spirituels
St Fr. d'Assise	Les petites fleurs
St Fr; de Sales	Introduction à la vie dévote
Grandmaison	La religion personnelle
Gratry	Elévations, prières et pensées
Herpeil	Catholiques, sommes-nous chrétiens ?
Huvelin	L'amour de N.S. : 1- l'évangile 2- l'eucharistie, la passion
Joergensen	Pèlerinages franciscains
Lacordaire	Ste Marie-Madeleine
Lavallée	Béatitudes Solitude et union à Dieu
Légaut	Prières d'un croyant
Letousey	L'évangile, règle de vie
Maritain	De la vie d'oraison

Masure	Le sacrifice du chef
C. Mercier	A mes séminaristes
Newmann	Callista
	Méditations et prières
Papini	Histoire du Christ
Perreyve	Elévations, prières, pensées
Pinard de la Boulaye	Marie, chef d'oeuvre de Dieu
	La dévotion du devoir
	La bonté de Dieu
Plus	Dieu en nous
	Dans le Christ Jésus
	Le Christ dans nos frères
	Vivre avec Dieu
Rivière	A la trace de Dieu
Rivière et Claudel	Correspondance
Sandreau	La piété à travers les âges
Schryvers	Le don de soi
	Le divin ami
Ste Th. de l'Enfant-Jésus	Histoire d'une âme
	Oeuvres complètes (histoire d'une âme, lettres, entretiens spirituels)

4) Vie chrétienne

Baumann	St Paul
Mgr Baunard	Frédéric Ozanam
Battifol	St Grégoire
Bazin	Ch. de Foucauld
Bertrand	Ste Thérèse
	Sanguis martyrum
	St Augustin
	Autour de St Augustin
Brémond	Biographie psychologique de Newmann
Chauvin	Le Père Gratry
Chesterton	St François d'Assise
Cuthbert	St François d'Assise
Debout Henri	St Jeanne d'Arc
Fresnel	St Benoît : l'oeuvre et l'âme du patriarche
Gasquet Marie	Ste Jeanne d'Arc
Ghéon	Le saint curé d'Ars
Gratry	H. Perreyve
	Souvenirs de ma jeunesse
Joergensen	Pèlerinages franciscains
	St François d'Assise
Monceaux	La vraie légende dorée
du Plessis	Vie de Jean du Plessis
Quinard	Vie de la sainte Vierge
	Vie et oeuvre de quelques grands saints
De Voragine	La légende dorée
Wiseman (card)	Fabiola
Zyromski	Eugénie de Guérin

5) Histoire

Allo	Le scandale de Jésus
	L'évangile de Renan
Battifol	Catholicisme et papauté
Baudin	L'évangile
Bertrin	Histoire critique des événements de Lourdes
Bougaud	Jésus-Christ
Delattre	L'évangile de N.S. Jésus-Christ
	Les épîtres de St Paul
Dhomme	La poésie biblique

Dupernay	Le Christ de la vie chrétienne de St Paul
Goyau	Vie générale de l'histoire de la papauté Catholicisme et protestantisme
Grandmaison	Jésus-Christ
Huby	L'évangile et les évangiles
Jouon	L'évangile de N.S. Jésus-Christ
Lebreton	Le Dieu vivant La vie chrétienne au premier siècle La vie et l'enseignement de Jésus-Christ
Leclerc	La vie chrétienne primitive
Mourret	Les origines chrétiennes
Pinard de la Boulaye	Jésus-Christ et l'histoire Jésus devant l'histoire Jésus, messie
Thureau-Dangin	La renaissance catholique en Angleterre 1- Newmann et le mouvement d'Oxford 2- De la conversion de Newmann à la mort de Wiseman 3- De la mort de Wiseman à la mort de Manning

6) Liturgie

Cabrol	Le livre de la prière antique
Ebraly	Comment entendre la messe
Guardini	L'esprit de la liturgie
Puniet	La liturgie de la messe

7) Questions sociales et pédagogiques

L. Breckk	Idées pédagogiques de Dom Bosco
Brémond Arnold	Une explication du monde ouvrier
Constant Léonard	Vie éternelle et vie sociale
Chénon	Le rôle social de l'église
Croizier	Pour faire l'avenir
Garric	Belleville
Goyau	Autour du catholicisme social Pages catholiques sociales
Granet	Civilisation chinoise
Jouve Raymond	La conquête d'une banlieue
Lhande	Le Christ dans la banlieue L'évangile par-dessus les toits
Maritain	Primauté du spirituel
Semaines sociales de France	La loi de charité, principe de vie sociale

116 - La Bonne Nouvelle

Ces paroles, qui ne sont pas de moi, s'adressent à toutes, quelle que soit la famille spirituelle à laquelle vous appartenez ou même si vous ne vous réclamez d'aucune. Je ne me dissimule pas la difficulté de ma tâche. Nulle part qu'ici on n'eût osé, personne ici que moi-même n'eût osé traiter d'une matière aussi brûlante et aussi essentielle. Je fais un essai. Je le fais dans un tel esprit que j'ai bon espoir et que j'ai une parfaite tranquillité de conscience. Je n'ai aucune pensée de propagande. Je parle dans une entière liberté d'esprit. Voilà ce que je peux dire aux incroyantes parmi vous. Aux autres, je dirai simplement ceci : je suis de ceux qui pensent que "mieux vaudrait être noyé avec une pierre au cou que de scandaliser le plus petit de ceux qui croient". Parlant de ces choses, non du dehors mais du dedans, j'en parlerai avec la stricte exactitude et la parfaite fidélité qu'elles exigent.

Je pense cependant que je vous choquerai, les unes et les autres, plus d'une fois. Je vous montrerai la morale chrétienne dans sa vérité et elle vous étonnera. Bossuet a parlé quelque part de "la face hideuse" de l'évangile. Je ne vous la masquerai pas. Au 18^{ème} siècle, elle était masquée et défigurée, elle l'a été presque dès l'origine et aujourd'hui, elle l'est plus que jamais. D'autres doctrines viennent se superposer au fond chrétien dont nous vivons toujours et cela fait parfois des combinaisons et des réactions étranges.

Chez les incroyants, on a souvent encore le sentiment confus qu'il y a dans le christianisme une grande force de discipline ou un germe de vie qu'on veut s'approprier et on tire à soi le christianisme en lui faisant violence ou en le sophistiquant. Ceci est plus ou moins conscient.

Chez les croyants, trop souvent, la substance du christianisme, l'esprit chrétien, est aussi mal traité. On l'édulcore ou bien on choisit, on le mutile, ou bien on l'étouffe sous des choses fort misérables et fort petites, ou bien on ne l'exhibe qu'à l'occasion, en de très rares occasions et surtout à propos des autres. De toutes ces déformations, vous avez ou vous risquez d'avoir une telle habitude que la rencontre du vrai christianisme pourra choquer votre pseudo-christianisme familial.

Considérons-le dans sa source même, la parole merveilleuse dont tous se réclament. Le christianisme est, dit-on, la morale de l'amour ou, en termes chrétiens, de la charité. Mais quel amour terrible que cet amour parfait et libérateur. On a dit sur l'amour tant de choses fades, monstrueuses ou folles.

Écoutez : "Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton coeur, de toute ton âme, de toutes tes forces et de toute ta pensée" (Mc 12,30). Il faut aimer Dieu de nous-mêmes tout entiers, du moins de tout ce qui en vaut quelque chose. Dieu seul ? et tout le reste, il faudra l'aimer en Dieu et selon Dieu. Tous nos amours d'élection ou de nature devront être ainsi transfigurés, prêts à tous les renoncements, à tous les détachements. Combien parmi les amours humains, amours de passion, égoïsmes déguisés, peuvent se réclamer de l'amour chrétien ? Ce n'est pas tout. Cet amour implacable nous condamne à aimer jusqu'à nos ennemis : "Moi, je vous dis : aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, bénissez ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous maltraitent et vous persécutent, afin que vous soyez les enfants de votre Père des cieux qui fait lever son soleil et pleuvoir sa pluie sur les justes et les injustes" (Mt 5,43). Voilà l'amour que commande Jésus-Christ.

Considérons encore un devoir tout simple, non pas un conseil de perfection mais un précepte strict, le devoir du martyr. Le chrétien, témoin de son Dieu, doit vivre tous les jours pour lui rendre son témoignage et mourir tous les jours, s'il le faut, et tout simplement. Combien de chrétiens aujourd'hui ont conservé le goût de la persécution et sont prêts au témoignage imperturbable du martyr ?

Considérons enfin un autre devoir, tout moderne croyons-nous et non plus archaïque comme le devoir du martyr, le devoir civique, politique, national, international, oserais-je dire. Les différents partis tirent volontiers à eux l'évangile pour la vie qu'il éveille et alimente, pour l'autorité qu'il fonde. Traditionalistes, révolutionnaires, nationalistes, humanitaires, tous s'en autorisent, tous y trouvent en effet leurs arguments. Mais qui s'avise de la surnaturelle indifférence du Christ pour cet ordre des choses ? Ou plutôt qui s'avise qu'il n'y a là que du surajouté, du luxe et un malentendu formidable. Tout système national et international, toute politique est inutile : "Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice et le reste, tout ce reste qui est fait des systèmes, des constitutions et des alliances, vous sera donné par-dessus le marché" (Mt 6,33). Cela suffit à vous édifier sur le pseudo-christianisme moderne et, je pense, à justifier que je vous parle du christianisme authentique. Il y a quelque chose à redresser et à apprendre. Combien cette substance de notre vie intérieure et morale est ignorée et falsifiée !

Renan dit agréablement que nous vivons du parfum d'un vase brisé. Le vase est fort solide encore et, je crois, plus que jamais. Pour certains cependant, il est clair que son image est juste. Celles qui tiennent en mains un solide vaisseau, je les convie à regarder quelle substance elles y portent. Celles qui ne vivent plus que du parfum, à voir ce qu'il était ce parfum quand il n'était pas encore répandu et évaporé. Ainsi cette enquête sur la source profonde de votre vie intérieure apprendra peut-être aux unes de quoi, sans le savoir, elles vivent encore et invitera peut-être les autres à se demander si elles vivent vraiment selon la vie qui est en elles.

Une dernière fois, je voudrais vous dire que mon esprit est demeuré libre et fidèle. Je l'avais promis. J'ai conscience d'avoir tenu ma promesse. Aux incroyantes, je puis assurer que ce que j'ai dit est, du moins je le crois, strictement et authentiquement chrétien. Je puis demander aux autres de me rendre cette justice que jamais on n'a senti chez moi le moindre esprit de prosélytisme. Je n'ai voulu que rendre témoignage à la vérité. Aussi je n'ai jamais eu l'ombre d'une difficulté à tenir ensemble l'esprit de liberté et le souci de la fidélité. Je n'en sens que l'union profonde, point l'opposition. Cela s'est fait tout seul, en me tenant strictement à la parole que j'avais à vous faire connaître, en me bornant à en éclairer les moments et les parties les unes par les autres, à vous en faire sentir l'unité profonde et vivante. Pour conclure, je n'aurai pas peur d'avoir l'air de finir par un sermon.

Personnellement, je vous remercie. Je vous dois beaucoup. Vous m'avez donné, pendant des semaines et des mois, l'occasion, à chaque instant, d'échapper à la monotonie d'occupations multiples, encombrantes et souvent fastidieuses. Vous avez tenu mon esprit dans la perpétuelle méditation de la parole divine, de cette parole "vivante, efficace et pénétrante" (Heb 4,12) et, par là, vous m'avez donné la plus haute des joies.

Pour vous, je le sais, vous êtes de disposition de coeur et d'esprit très diverses. Je me félicite de cette paradoxale union. A chaque groupe dont je ne connais pas nommément les membres, je voudrais laisser un souvenir plus particulier à emporter.

A celles qui croient, je demande, la lecture du texte évangélique aidant avec la méditation personnelle, de garder une image directe et vivante et l'unique maître. Je les prie de rajeunir sans cesse dans leur coeur l'éternelle "bonne nouvelle". Je leur rappelle que c'est une chose grave et actuelle que d'être chrétien, que c'est à elles parmi d'autres que s'adressent les paroles glorieuses et terribles : "Vous êtes la lumière du monde et le sel de la terre"

(Mt 5,13), qu'elles sont, pour leur petite part, responsables des destinées éternelles de l'humanité. A elles aussi les consolantes paroles : "Ce qui manque à la passion du Christ, je l'accomplis dans ma chair" (1,8). Témoins silencieux le plus souvent, éloquentes cependant, souvenez-vous qu'au besoin vous devez crier votre témoignage jusque sur les toits et peut-être apprendre à souffrir pour le nom de votre maître.

A celles qui doutent ou qui cherchent, qui sont sur les chemins du départ ou du retour ou dans les sentiers sans issue, je dirai trois paroles. L'une est de saint Paul : "Ne vous laissez pas tromper par les philosophes" (Col 2,8). Les autres sont du Christ : "Il y aura de faux christs et de faux prophètes... Ils feront des prodiges jusqu'à séduire, s'il se pouvait, les élus eux-mêmes" (Mt 24,24). Une autre fois, au moment où Jésus-Christ venait de dire les mystérieuses paroles qui promettent un pain vivant descendu du ciel, ses auditeurs, "ne pouvant supporter cette parole" s'en allèrent. Et lui, se tournant vers ses disciples, hésitant eux aussi bien souvent et plus souvent aveugles et fermés, leur dit : "Et vous, voulez-vous aussi me quitter ? Alors Pierre, au nom de tous, dit : A qui irions-nous, Seigneur, tu as les paroles de la vie éternelle" (Jn 6,67 et 70).

Enfin aux incroyantes, je demanderai deux choses au nom de la vérité que doit aimer et servir tout ce qui est digne du nom d'homme. D'abord de ne pas oublier que l'enseignement du Christ est un tout organique et qu'on n'a pas le droit d'en prendre des membres épars ou des sentences isolées pour en tirer tout ce que l'on veut. Gardez, vous qui aspirez à l'esprit scientifique, de la vision de l'unité de doctrine du Christ, cette belle leçon de critique historique. Enfin souvenez-vous que le christianisme n'est pas une curiosité de musée, une vieille étoile éteinte, un prétexte à esthétique, une affaire classée et périmée. Bouddha et Confucius sont morts, les philosophes sont morts, Jésus est vivant. "Celui qui a habité avec vous (Jn 2,14), voilà 20 siècles, est toujours là. A côté de vous, il y a ces gens étranges qui, vivant de son esprit, croient, à la lettre, qu'ils ont en eux le germe de la vie éternelle et que ce Christ qui "était hier, est aujourd'hui et sera jusqu'à la fin des siècles, toujours le même" (Heb 13,6). Ils savent bien qu'ils ont tout donné et tout parié, que leur foi est scandale et folie aux yeux des incroyants. Ils le savent depuis longtemps. St Paul l'a dit et il a ajouté : "En effet, si notre espérance dans le Christ ne va pas au-delà de cette vie, nous sommes les plus misérables des hommes" (1 Cor 15,18). Néanmoins ils se sont fiés à Jésus-Christ et le suivent. Ils savent ce qu'on pense de leur renoncement, violence à la nature et insulte à l'humanité et ils y trouvent force, paix et joie; de leur charité, mesquine pour les uns, folle pour les autres, ils y voient la règle d'or de la vie intérieure et de la vie fraternelle et aussi le fondement éternel de la vraie cité future "où la justice habitera". Ceux-là, respectez-les, comptez avec eux dans l'ordre spirituel et dans l'ordre social. Ils sont une force vivante. comptez sur eux. On peut tout leur demander et ils doivent tout, ils se doivent tout entiers. Rendez-leur seulement cette justice : leur maître est le seul maître qui ait le pouvoir de sauver de l'orgueil et du désespoir.

117 - Notre médiocrité II (voir N° 28)

Médiocres, nous le sommes tous, ô mon Dieu, et notre vie chancelante, partagée, n'a pas de réelle plénitude. Médiocres par toutes les limitations que nous imposent notre état physique, notre éducation, nos fautes passées, médiocres par l'inertie qui nous empêche de reconnaître ou de faire à propos ce que Dieu nous demande, médiocres aussi parce que nous restons toujours dans une demi-conscience, endormis pendant que Jésus agonise et que, sur toute la terre, **l'immense combat de Dieu et du mal se poursuit dans les âmes.**

Comme je sens, violente en moi, cette tendance à faire de ce lieu de passage l'abri rêvé de ma vie ! Comme je comprends maintenant pourquoi le monde vous oublie malgré les efforts de vos saints et le travail vingt fois séculaire de votre église ! Jadis, l'indifférence religieuse de la génération qui précédait la mienne m'était un étonnement et j'aimais, dans la fierté ignorante de ma jeunesse, opposer les jeunes qui montent et qui sont meilleurs à ceux qu'une époque moins chrétienne a faits si négligents de votre amour. Hélas !, à mesure que ma génération progresse et passe par les étapes où tant d'autres l'ont précédée, voici qu'elle prend les mêmes couleurs ternes et médiocres, voici que je sens dans mon cœur l'appel puissant du monde, presque aussi puissant que le vôtre jadis. Pourtant, à certains jours, quelque élan nous redresse. Hier comme avant-hier, notre vie a coulé dans une grisaille uniforme, acceptée, aimée peut-être pour sa quiétude. Aujourd'hui, tout cela nous paraît lourd de maladresses, de compromis tacitement acceptés, de lâchetés découvertes trop tard. Ce soir, je ne l'ai pas fait sans effroi. Les occasions d'un tel revirement sont multiples : une retraite, une lecture, la rencontre d'une âme toute donnée et nous sommes sortis de nous-mêmes, nos perspectives ont changé, l'idéal nous est apparu plus beau. Mais quand je suis revenu à moi-même, je me suis retrouvé aussi lourd.

Il s'en faut que ces revirements aient été complets. Parfois la connaissance de notre imperfection n'avait ému que notre sensibilité. Nous souffrions d'une douleur sourde, accentuée par la pensée que d'autres possédaient ce dont nous nous sentions manquer. De proche en proche, cette douleur envahissait l'âme. Bientôt tout s'était obscurci, tout en nous semblait vil et bas. Mais loin que cette vue ait stimulé notre volonté, nous n'avions d'âme que pour gémir de notre insuffisance. La pensée d'une action à entreprendre, d'un effort à faire nous a inspiré un profond dégoût. Nous étions persuadés de l'inutilité, de la vanité, de la médiocrité de tout ce que nous pouvions tenter. Nous voulions rester où nous sommes, ce que nous sommes mais, sous ce désir, se dissimulait tant de dépit rageur que nous n'avons pas été tentés alors de nous croire humbles.

Nous souffrions en nous-mêmes, solitaires.

Dieu restait étranger à cette peine intérieure. Puis la douleur a cessé et nous nous sommes retrouvés dans notre premier état avec le souvenir, sans plus, d'une semaine pénible et mauvaise. Quelques jours suffisent ordinairement pour terminer la crise, d'une façon ou d'une autre. Souvent, l'âme est distraite par de nouvelles impressions. Parfois, dans un ardent désir de recouvrer la paix, elle s'abandonne à une résignation mauvaise et endort ses aspirations vers le mieux. Parfois encore, l'orgueil la pousse à nier l'idéal qui l'avait fascinée, ce fut le péché contre la lumière.

L'intelligence a pu, elle aussi, être touchée par la vision de notre pauvreté.

Dans un calme parfait, sous une lumière très vive, nous avons distingué les éléments mauvais qui se glissent dans nos bonnes actions, la lâcheté qui paralyse ou retarde, la mollesse qui diminue l'efficacité de nos vouloirs. Il n'y avait plus comme tout à l'heure de douleur sourde, de brouillard opaque. Au contraire, la volonté vivement éclairée s'est dressée contre l'obstacle, transformée. Mais ce fut le sursaut d'une énergie toute humaine, Jésus n'est pas assez présent. Des résolutions étaient nées dans notre esprit, très précises comme leurs objets, très intenses comme la clarté d'alors, très nombreuses comme les buts à atteindre mais, hélas, très fragiles comme la volonté qui les soutient.

Qui de nous n'a pas connu de pareils moments ?

Qui n'a pris de ces bonnes résolutions qu'on trouve, déjà le lendemain et peut-être avec raison, disproportionnées à nos possibilités actuelles, à nos besoins mêmes ? Bien plus, ne les sentons-nous pas irrémédiablement déficientes, ces résolutions rigides, précises, pour venir à bout d'un ennemi si insaisissable et souvent si flou ? Tout cela s'amortit rapidement au contact des réalités. Heureux encore si, dans un mouvement de découragement, nous n'acceptons pas la pensée que l'idéal entrevu n'était pas fait pour nous et que c'est seulement à quelques élus entre mille que la parole a été dite : "Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait". C'est que sans doute l'émotion causée par la vue de notre médiocrité n'avait pas pénétré assez profondément en nous. Au-delà de notre sensibilité et de notre intelligence, elle n'avait pas atteint ce moi intérieur où la grâce nous touche et d'où partent nos plus précieux, nos plus substantiels élans. Nous avons pu modifier pour un temps le cours de nos activités superficielles mais, en réalité, nous étions restés les mêmes et bientôt nous avons repris notre position d'équilibre. Dieu nous avait touchés par l'intermédiaire d'une âme, d'une lecture, d'un événement, nous ne l'avons pas appelé quand il voulait venir nous transformer.

Être religieux, c'est essentiellement s'unir à Dieu et reconnaître sa divine présence dans tout ce que l'on fait et tout ce que l'on subit. Dans ces moments critiques où nous verrons notre médiocrité, apprenons à nous détourner de nous-mêmes, à nous tourner vers lui et à lui dire : Seigneur, je vois ma misère. Cette vision m'obsède, broie mon cœur, fascine mon esprit. Dans cette épreuve et désormais je veux vous fixer du regard, je veux me tourner vers vous. Ma pauvreté me pèse tant que je n'ai plus la force de me regarder encore. Aussi, je lève mes yeux vers vous, mon rédempteur, pour ne plus voir rien d'autre. Par leur multiplicité, par leur diversité, mes imperfections accablent mon intelligence. Aussi j'abandonne tout ce que je peux voir et juger pour m'en remettre aveuglément à vous qui savez apaiser les vagues et calmer la tempête. Prenez ma volonté, ce dictateur impulsif et présomptueux, si faible en réalité. Purifiez-la, rendez-la conforme à la vôtre. Comme au jour de ma mort, quand peu à peu mes sens, ma raison, ma volonté, quand tout cela me quittera, en vos mains, Seigneur, je remets mon âme.

Alors le mystère chrétien s'opérera.

A l'oblation, élan de la créature vers son créateur, du fils vers son père, succédera le feu qui transforme et consacre. L'âme croyait être au jour le plus bas de sa vie, elle comprend que jamais elle n'a été aussi pure, aussi transparente devant Dieu.

L'âme croyait remettre à Dieu un vase vide.

Dans son humilité, elle a trouvé sa force. Dieu l'a remplie de sa puissance. Non pas que sa médiocrité ait désormais disparu mais, à la lumière de la grâce, l'âme se voit distincte de cette lourde gangue dont elle ne sera sans doute jamais dépouillée que peu à peu et jamais entièrement avant l'ultime libération de la mort. Elle comprend que sa véritable valeur est dans la remise qu'elle a faite d'elle-même à Jésus. C'est en lui qu'elle se trouve pure, forte, non d'une pureté morale qu'elle n'a pas, non d'une force personnelle, elle si faible, mais pure de la pureté de son élan actuel vers lui, forte de la force avec laquelle il l'attire, vivante de sa vie à lui. Le moindre retour sur soi lui est source de trouble car elle retombe alors dans les ténèbres vides de Dieu. Seigneur, j'avais cru d'abord que vous étiez mon modèle. Dès que j'ai voulu sérieusement réaliser l'effort surhumain qu'implique cette croyance, j'ai dû admettre que vous étiez aussi celui qui donne la force de monter vers vous. Vous étiez alors le moyen et le but de ma vie, la voie et le terme. L'expérience de chaque jour m'a montré que cela ne suffisait pas encore. Pour accepter tout votre message et le réaliser en vérité, il me faut plus que votre exemple, plus que votre grâce actuelle, il faut que vous soyez pour moi la vie.

C'est désormais dans cette union à Dieu que l'âme devra marcher.

Tant qu'elle restera fidèle à cette attitude, sa vie demeurera transformée. Mais qu'elle y prenne garde, si elle s'est détournée d'elle-même pour s'en remettre au Christ, c'est à cause du trouble qu'elle ressentait et parce que la vue de sa médiocrité lui était devenue insupportable. Il ne faudrait pas qu'au moment où ce trouble aura disparu, elle

revienne à soi en oubliant le Christ. Or les circonstances de la vie viendront la solliciter. Qu'elle rencontre un léger succès, qu'on lui fasse un compliment et aussitôt, elle prendra plaisir à se regarder, Jésus sera oublié, lui qui devait être l'unique source de sa joie, l'unique source de son espérance.

Veillons donc et demandons à Dieu de ne plus voir que lui en toutes circonstances. Mon Dieu, augmentez en moi l'amour afin que je vive en vous.

118 - Parabole de l'enfant prodigue (Lc 15, 11-32)

Cette parabole de Jésus rapportée par Luc parle de deux péchés, le péché de l'enfant prodigue et celui du fils aîné. Les péchés les plus graves dans la vie d'un homme ne sont pas toujours les plus apparents.

Le fils cadet

Le péché de l'enfant prodigue est une déroute que la grâce transforme, semble-t-il, en victoire. Le fils cadet rentre heureusement à la maison du père avec une sagesse renouvelée. En fait, la question qu'il nous pose est plus complexe. Devant le désir avoué des biens qui doivent lui revenir, se dissimule son désir inavoué de prendre la place du père. En revendiquant sa part des biens, il tue symboliquement le père, il le prive de ses prérogatives en tant que le père se définit par ses avoirs. Faute d'avoir pu intégrer l'image du père, faute d'avoir pu s'identifier à lui, le fils cadet se voit contraint, pour exister, de faire en quelque sorte disparaître le père.

Une telle aventure ne saurait réussir car le fils cadet n'est pas libéré de son père, puisqu'ils lui faut tuer le père pour être libre et qu'ainsi il ne sera jamais libre que comme celui dont la liberté découle de la mort du père. Par là, c'est encore à son père qu'il devra sa liberté et, par là, son père le tient encore. Il aurait pu en être autrement s'il était parti sans demander son reste. Un tel départ aurait manifesté qu'il était libre à l'égard de son père. Or il n'en est rien. Partout où le fils cadet va désormais aller, l'ombre du père l'accompagnera et ce sera l'échec.

Le fils aîné

Mais que dire de la conduite de péché du fils aîné ? Que dire de cette secrète déficience qui paralyse la foi et l'amour de cette âme adulte ? Que dire de cette impuissance encore si inconnue, de cet échec fondamental dont tous les autres ne sont que les superficielles expressions ? C'est l'échec de la dernière étape qui rend vaine la promesse initiale des premiers appels. C'est l'échec de base qui mine une vie, exacte pourtant, et qui le fait totalement et avec sécurité dans le silence. Essayons de comprendre le fils aîné. Voici un homme qui, peut-être, n'a jamais quitté la maison paternelle. C'est un serviteur exact, généreux, exigeant pour lui-même, obéissant aux commandements, dévoué à l'oeuvre au point d'y consacrer sa vie. C'est un serviteur d'une persévérance rare et d'une stabilité parfaite. Il est fort, il est intelligent. La nature l'a richement doté. Dieu l'a appelé avec ferveur. Et cependant, par quelle mystérieuse raison, cet homme porte-t-il en lui l'imperceptible stigmate d'une profonde et capitale faillite ? Ainsi la note absente, à peine remarquée, fausse l'harmonie de l'accord et révèle sous l'application studieuse de l'élève, l'inexistence du génie de l'artiste. Pourquoi cet homme ne rayonne-t-il pas une plénitude qui fait avec justice admirer sa personnalité riche et équilibrée ? Cet homme ne vit-il pas sous le signe de la paix, dans la sécurité de sa voie, dans la cadence régulière de ses jours pleins d'efforts mesurés et conscients, tout déployés au service de Dieu ? Il a fallu une circonstance exceptionnelle, le retour du fils cadet, pour percevoir l'essentielle interrogation que pose sa vie. La beauté de la vie de cet homme semble toute du dehors, comme celle de ces chefs d'oeuvre où la technique de la forme a plus de part que l'intuition fondamentale du beau. Il y a chez cet homme une certaine absence de Dieu, masquée par un respect tout extérieur aux observances, comme si son âme opposait, par la dureté de son plus intime, une singulière inertie aux visites substantielles mais combien discrètes de la présence divine.

D'où la question qui se pose à nous

Comment prendre conscience de cette imperméabilité aux motions silencieuses de l'appel qui sans cesse nous invitent à inventer le chemin de notre vie ? Comment déjouer les jeux perfides des succès apparents et extérieurs ? Qui saurait dire son mal à cet homme taillé pour devenir un saint ? Pourquoi et quand s'est-il égaré sur la route ? Peut-il connaître aujourd'hui son piétinement secret alors qu'il est dans une impasse qui montre encore, à ses yeux, tant de signes rassurants ? Quelle indigence profonde recouvre l'exact équilibre de cette vie, fondée sur l'efficacité de ses efforts et la vigueur logique de son esprit, recouverte pieusement du signe chrétien, toute résonnante à s'y tromper du langage de l'évangile ? Cet homme a peut-être longuement cherché mais il n'a pas trouvé Dieu au lieu où celui-ci l'attendait. Dieu ne l'attendait pas dans l'observance de la loi. Depuis l'aube de sa vie, il a travaillé pour le Seigneur, sans compter ses forces, sans mesurer son temps, sans prendre garde à la vie qui s'écoule ni à l'isolement qui creuse autour de l'homme un premier tombeau. Maintenant, ses jours connaissent la dure défaite du péché, la directe et intime expérience de l'échec fondamental. Il a voulu être fidèle mais, en vérité, il n'a été qu'obéissant du dehors. Ainsi il est acculé à découvrir qu'il n'est pas le croyant à la foi puissante et vivifiante qui pénètre le réel de sa lumière et le transfigure. C'est pourquoi ce coeur qui a voulu aimer le Seigneur à l'heure des premières rencontres puis pendant les premières étapes, qui a voulu encore aimer le Seigneur en lui apportant les gerbes des premières moissons, ce coeur n'a pas grandi dans l'amour vrai et la foi authentique. Il en est ainsi de chacune de nos vies. Nous grandissons dans la connaissance et la pratique des commandements de Dieu. Nous voulons être à l'oeuvre que Dieu a confiée à l'homme. Nous faisons de

l'observance chrétienne notre pain quotidien. Sans doute, connaissons-nous nos détours et nos retours, nos efforts et nos fatigues pour répondre à ce qui est demandé mais nous ne voyons pas le secret manqué, le péché fondamental qui étirent la totalité de notre vie, l'absence de fidélité à l'appel, fidélité qui dépasse de loin la stricte conformité des observances, fidélité qui est exigence créatrice et sans cesse renouvelée et qui ne souffre aucune répétition. Être fidèle à l'appel, correspondre à l'appel, c'est entrer dans la foi et dans l'amour. Mais qu'est-ce que la foi ? Qu'est-ce que l'amour ? Nul ne le sait qui ne l'a lui-même inventé. Cette découverte ne ressemble à aucune autre car elle nous porte au seuil de l'indicible. La correspondance à l'appel est pour chacun de nous l'action privilégiée par laquelle nous grandissons le mieux dans l'intelligence de notre être. Seule une vie fidèle à l'appel est ferment. Mais l'appel transcende tout ce que les commandements peuvent nous proposer et qui n'est que de l'ordre de l'application consciente. Il est lié à la prise de conscience de ce qu'est la mission de chacun, mission que l'homme découvre à longueur d'années, par affleurements progressifs, découverte de ce qu'il doit être et faire pour correspondre à tout ce qui veut naître en lui. Pour cela, qu'il nous soit donné de nous arracher à la trame ordinaire de nos pensées, toujours si générales et si impersonnelles, avec lesquelles nous savons chaque jour maquiller le réel et ses exigences pour qu'elles nous soient supportables. Pour cela et afin de ne point connaître la déroute du fils aîné qui, au soir de sa journée de travail, après une longue vie obéissante, se révolte contre le père, qu'il nous soit donné d'entrer dans l'intime du recueillement où la présence divine, dans une parole muette, nous inspire et nous invite à une existence qu'il nous appartient chaque jour d'inventer. Pour cela, il nous faut entrer dans le souvenir vivant de Jésus qui nous apprendra à exister, nous qui sommes si souvent occupés à nous regarder vivre, qui nous apprendra à être, nous qui sommes si souvent absorbés par le souci de ce que nous allons devenir.

119 - Deuxième dimanche de l'Avent

"Car tout ce qui a été écrit avant nous l'a été pour notre instruction"

(Rom 15, 4-13)

Déjà la simple vision de notre vie passée nous donne la perception presque évidente de l'oeuvre de Dieu qui se fait en nous et par nous.

Grâce aux écritures, grâce à tous les écrits des esprits chrétiens travaillant sur ces écritures pour en dégager ce qu'elles contiennent d'implicite et de caché, grâce aussi à tous les écrits où les âmes chrétiennes relatent leur vie, leurs aspirations, leurs recherches de la vérité et du bien, de Dieu, nous arrivons à découvrir la main de Dieu dans l'évolution du monde. Nous percevons une finalité qui nous permet de constituer une sorte "d'histoire universelle du monde" où Dieu, le grand absent du monde des apparences, reprend sa place, la première et la dernière, à l'origine et à la fin.

Dans cette synthèse, le multiple s'unifie, l'hétérogène s'harmonise et il en sort une philosophie marquée du sceau de l'éternel, une participation à la sagesse de Dieu. Elle donne une patience à la mesure de la patience du Dieu qui domine le temps et s'en sert. Elle donne une espérance qui est déjà une connaissance, presque une possession, des moyens par lesquels Dieu veut se donner à nous et nous tirer à lui.

"Avoir les uns envers les autres les mêmes sentiments selon Jésus-Christ"

Jésus nous aime parce qu'il aime Dieu. Il nous agrège à lui et veut vivre en nous afin d'étendre en nous l'objet de la complaisance éternelle que le Père prend dans le Verbe. Il nous fait son corps mystique afin qu'en nous et par nous, il rende à Dieu l'amour et la glorification qu'il doit à son Père. C'est sa raison d'être, c'est aussi la nôtre. Ce n'est donc pas isolément que chacun de nous doit adorer et glorifier Dieu. C'est comme les membres d'un même corps. Nous sommes des membres dépendant de la tête et en rapport avec les autres membres. Cette solidarité, qui ne détruit pas les diversités des membres, montre que nous devons aimer et désirer le corps mystique comme notre propre corps. Nous devons avoir, par rapport à chacun de nos frères, les sentiments que le Christ a lui-même. C'est pourquoi "nous devons nous accueillir les uns les autres comme le Christ nous a accueillis, pour la gloire de Dieu".

"Jean dans sa prison" (Mt 11,2-10)

Jean avait beaucoup travaillé à l'avènement du Christ. Maintenant il est réduit à l'inactivité. Il faut beaucoup de foi pour ne pas voir dans l'échec humain l'échec de sa mission providentielle. Beaucoup d'âmes trouvent une pierre d'achoppement dans l'épreuve qui devrait leur permettre de connaître et d'avoir avec le Christ une intimité que le succès des oeuvres et leurs préoccupations dispersantes permettent rarement. Jean a bien reconnu le Christ lors de son baptême. Sous le poids de sa déréliction, il est tenté de croire qu'il s'est trompé.

"Êtes-vous celui qui doit venir ou devons-nous en attendre un autre ?"

Jean partageait peut-être quelques préjugés juifs sur ce que devait être le messie. S'il savait ce qu'en avaient dit les prophètes, il croyait aussi à ce que l'imagination populaire, ses passions nationales, y avaient ajouté. L'attitude très humble du Christ, malgré les miracles qu'il faisait, ne concordait pas entièrement avec ce qu'on

attendait du messie. Bien des préjugés empêchent les âmes de suivre complètement le Christ. Sans espérer un autre messie, elles se réservent comme s'il n'était pas déjà venu. Elles croient en lui sans y croire et toute leur vie se passe comme si elles ne croyaient pas.

"Allez rapporter à Jean ce que vous entendez et ce que vous voyez"

Jean le savait bien, que Jésus faisait des miracles. Il avait entendu parler des oeuvres du Christ. Mais Jésus les présente dans un ensemble et sous une forme qui rappellent mieux les expressions des prophètes connues de Jean.

Souvent la vérité a besoin, pour que nous l'acceptions, qu'elle revête le genre de langage, la mentalité qui sont nôtres. Une méthode différente d'exposition, de systématisation, nous repousse. Bien peu savent dégager la vérité éternelle de derrière ces modalités contingentes. C'est pourquoi l'esprit humain doit toujours continuer à travailler sur les vérités les plus anciennes pour les traduire en un langage et une systématisation qui les adaptent aux possibilités et aux besoins intellectuels d'une époque. C'est le travail de l'apologiste chrétien qui doit unir la fidélité la plus totale à la vérité qui demeure et la souplesse la plus délicate dans l'adaptation aux manières de penser de son temps.

"Les aveugles voient"

Ils avaient des yeux pour voir mais ils ne voyaient pas. Les âmes sont faites à l'image de Dieu. Dieu leur a donné, à toutes, la possibilité de recevoir sa grâce parce qu'il voulait qu'elles devinssent ses enfants. Les païens "avec la loi gravée dans leur coeur, les Juifs avec la loi mosaïque, avaient cependant les yeux fermés sur cette réalité. Ils pouvaient la pressentir, la vivre car il y a des saints dans l'ancien testament et on ne peut nier la possibilité du salut pour un païen, mais ce n'est qu'avec le Christ que les yeux s'ouvrent sur cette vérité. Désormais les âmes ont beaucoup plus de facilité pour la connaître et en vivre. C'est le rôle de la révélation divulguée, expliquée par l'église.

"Les lépreux sont guéris"

On va à la vérité avec toute son âme. Plus l'âme est pure, plus on est alerte pour la suivre et la poursuivre. En chacun de nous existent des empêchements pour recevoir la lumière du Christ. Nous sommes comme des vitres qui ont des défauts et reflètent en l'égaillant la lumière du jour. Cette vraie lèpre qui couvre ainsi nos âmes exige de nous des soins continuels, examen de conscience, résolution, efforts volontaires, mais ces remèdes sont impuissants à la guérir complètement. Le Christ doit venir nous en purifier lui-même par l'intérieur. C'est la grâce spéciale attachée au sacrement de pénitence.

"Heureux celui pour qui je ne serai pas une occasion de chute"

Seuls ceux qui connaissent vraiment le Christ peuvent faire cette chute. L'indifférent en est incapable. C'est la chute de celui qui a voulu suivre le Christ, qui l'a suivi en effet et, un jour, l'abandonne, soit parce qu'ils s'est aperçu que le but profond qu'il poursuivait n'était pas celui du Christ comme il l'avait cru d'abord et qu'il a préféré ses vues à celles de Jésus, soit parce qu'il s'est révolté contre des exigences trop grandes et qu'il a peur du dépouillement intime que Jésus exige de ceux qui veulent le suivre jusqu'au bout, sur son calvaire. Ces chutes sont les plus effrayantes car elles sont les plus difficiles à réparer. Le disciple du Christ qui abandonne Jésus est bien près de le renier et de sa faire l'apôtre de satan.

120 - **Troisième dimanche de l'Avent**

14 déc. 1930

"Réjouissez-vous dans le Seigneur en tout temps" (Ph. 4, 4-7)

On confond souvent les joies humaines et la joie chrétienne. Le chrétien qui a des raisons d'être joyeux suivant l'homme donne aisément à cette joie le nom de joie chrétienne. Souvent il devient l'apôtre de la joie chrétienne parce qu'il est particulièrement friand de joies humaines ou parce que ceux à qui il s'adresse sont fascinés par elles. Cependant cette confusion des deux joies se manifeste vite. Quand l'épreuve vient visiter l'homme, sa joie humaine disparaît, la joie chrétienne demeure car c'est "en tout temps" qu'elle doit habiter le coeur de l'homme. "Se réjouir dans le Seigneur" n'est pas se réjouir dans les événements en tant que nous trouvons en eux des éléments qui nous favorisent, nous sont agréables. Se réjouir dans le Seigneur, c'est se réjouir de tous les événements qui nous arrivent parce que, d'une façon directe ou indirecte, ils peuvent concourir à l'édification du Christ mystique, le voeu du Christ, la fin de la création voulue par le Seigneur, sa joie. Tous les événements, heureux ou malheureux, peuvent en effet apporter leur pierre à la construction de la nouvelle Jérusalem mais il faut, pour cela, que la foi de l'homme les saisisse, les transforme en les consacrant à Dieu.

"Que votre modération soit connue de tous les hommes"

Quand une âme a compris l'essence de la joie chrétienne, elle ne cherche pas à la goûter, à l'accroître en excitant, en exaltant ses joies humaines car ces dernières, par leurs manifestations bruyantes extérieurement ou intensément ressenties au-dedans, sont pour l'âme une continuelle tentation d'oublier la joie du Christ. Leur tintamarre masque et étouffe la silencieuse musique de la joie chrétienne.

Il faut user de ces joies humaines comme n'en usant pas. C'est ainsi que l'allant psychologique qu'elles donnent à tout l'être ne se transforme pas en abattement au jour de l'épreuve. De même, la sécheresse, les souffrances intimes, ne seront plus interprétées comme abandon de Dieu, déréliction spirituelle. On n'ajoutera pas ainsi une autre souffrance à celles que l'on éprouve. De toute façon, "la modération de cette âme" sera grande. Jamais elle ne se laissera dominer par ses joies ou ses tristesses. Cette équilibre est rare. Il sera vite "connu de tous les hommes". Beaucoup cherchent auprès d'une telle âme la stabilité spirituelle qu'ils ne trouvent pas dans leurs âmes en proie à toutes les vicissitudes qui viennent l'envahir du dehors.

Quel bel aspect de l'apostolat chrétien !

"Le Seigneur est proche, ne vous inquiétez de rien"

Le Seigneur est proche parce que c'est en nous qu'il forme son propre corps mystique. La sollicitude et l'amour qu'il porte à son oeuvre rejaillissent sur chacun de nous car il ne sépare pas les pierres de l'édifice d'avec l'édifice total.

L'inquiétude humaine oublie la solidarité de notre pauvre personne avec la puissance du divin constructeur. Elle saisit l'homme parce que l'homme se croit seul, étranger à Dieu, comme deux hommes qui ne se connaissent pas sont étrangers l'un à l'autre. Cette inquiétude fait qu'on jouit de la joie humaine donnée aujourd'hui avec d'autant plus de passion qu'on ignore ce que sera demain. Elle donne aussi à la tristesse cette sorte d'impression de définitif qui est proche du désespoir. Dieu est absent de cette inquiétude.

Il est au contraire une sollicitude passionnée pour l'oeuvre de Dieu qui, dans une chair humaine encore mal dominée, prend l'aspect de l'inquiétude. Quelle différence cependant ! La première est toute centrée sur soi, la seconde l'est uniquement sur Dieu. La première est connue des âmes les plus faibles. La seconde est l'apanage des âmes fortes. Leurs corps tressaillent sous la violence de la grâce qui les attire, de leur volonté qui y répond, inquiétude qui les prépare à connaître les souffrances de Gethsémani avant la paix silencieuse du matin de la résurrection.

Cette inquiétude, beaucoup l'ignorent qui se croient sages.

"Faites connaître vos besoins à Dieu"

Dieu les connaît avant que nous les lui disions (Mt 6,8). En les lui confiant, l'âme se met en posture de soumission à Dieu. Elle ne commande pas à Dieu comme le ferait un magicien, elle reconnaît que, dépendant de Dieu et n'étant faite que pour lui, Dieu prend un intérêt profond à ce qu'elle est. C'est pourquoi l'action de grâce, l'adoration, viennent couronner toute demande. Elles sont l'explicitation du sentiment intérieur qui fait d'une demande une prière.

"Et la paix de Dieu qui surpasse toute intelligence gardera vos coeurs et vos pensées dans le Christ Jésus"

On ne peut pas séparer la perception de la paix de Dieu de la connaissance profonde de Dieu. On trouve dans la contemplation de Dieu, cause première et cause finale, créateur et Père, immobile et éternel, une permanence, une harmonie, une sûreté d'où se dégage la paix divine.

Cette paix "surpasse toute intelligence" car l'intelligence ne saisit qu'un à un les divers aspects des choses tandis que la paix de Dieu est le fruit d'une appréhension globale, totale. "Elle garde les coeurs et les pensées dans le Christ Jésus" car cette perception de stabilité et de continuité immuable a un retentissement indirect dans le coeur et l'intelligence, et les habilite à saisir suivant leurs propres moyens ce même objet, Dieu, dans le Christ Jésus.

"Qui êtes-vous ?" (Jn 1,19-28)

Jean-Baptiste était à l'apogée de sa mission. Il avait un succès tel que sa prédication provoqua des questions de la part des chefs religieux des Juifs. Dans sa réponse, Jean ne dit même pas de lui ce que le Christ affirmera sur son compte à ses disciples (Mt 11, 9-14), il n'est ni Elie ni le prophète. Combien d'âmes se gonflent à la vue du succès de leurs oeuvres et se croient ainsi plus grandes qu'elles ne sont. Il n'appartient qu'aux hommes de Dieu de ne pas se rendre compte de l'importance de leur vie dans l'édification du royaume du Christ. C'est que l'oeuvre de Dieu se cache sous de faibles apparences et sa fécondité future est sans rapport avec ce que promettent ses résultats actuels. Dans sa réponse, Jean essaie de faire reconnaître celui qui doit "venir après lui". Il s'éclipse pour que Jésus apparaisse mieux. C'est ainsi que doit faire le chrétien dans l'apostolat. Combien cachent le Christ derrière leur personne ! Combien font dire à la doctrine chrétienne leur apologie personnelle !

"Pourquoi donc baptisez-vous ?"

Les Pharisiens ne se souciaient pas de la doctrine de Jean ni du bien qu'il faisait aux âmes, ils lui demandent les titres qu'il a pour agir, ces titres comme eux en possèdent. Plus tard, ils firent le même reproche au Christ. C'est ainsi, au nom d'un légalisme étroit qui cachait d'ailleurs mal leur désir de domination, que les chefs en arrivèrent à faire condamner Jésus et à le crucifier.

Les apôtres voulurent un jour empêcher un autre qu'eux de guérir un démoniaque (Mc 9,37) mais Jésus les en blâma : "Personne ne peut faire de miracle en mon nom et aussitôt après parler mal de moi". Les chrétiens doivent avoir aussi cette tolérance et se réjouir de tout effort qui fait connaître le Christ au monde.

Première partie

La présence parmi nous, vivante et fraternelle, de la poésie d'un Péguy et d'un Claudel doit nous faire bénir notre temps. Nous connaissons bien dans notre histoire littéraire des catholiques poètes mais combien de poètes catholiques ? Il faut se décider à écarter le 17^{ème} siècle tout entier qui n'a compris l'art que comme un jeu qui divertit la partie païenne de notre nature. La ferveur chrétienne, en s'emparant d'un Racine, l'éloignait des dieux et des héros. Un Boileau, par respect pour la religion, traitait les mystères médiévaux de barbarie esthétique. Si l'art classique, peut-être trop admiré par une histoire littéraire officielle qui ignore les vraies richesses du 17^{ème} siècle, suppose une séparation entre la culture et le sentiment religieux, il serait facile de montrer que ni Claudel ni Péguy ne sont des poètes classiques. Notre intention est autre. On cherche et on prétend ne trouver d'inspiration authentiquement religieuse que chez les poètes romantiques. Or le romantisme n'a cultivé, dans le sentiment religieux, qu'un thème parmi d'autres. Promener des meurtrissures entretenues et adorées à travers tous les spectacles de la nature, s'attendrir sur le besoin d'infini qui tourmente un cœur exilé ici-bas, rêver langoureusement du "bien idéal" qui la comblera un jour, ne peuvent être que la parodie de sentiments chrétiens. Ce détachement, qui serait mieux nommé désœuvrement, a sa source dans un désir usé et non dans une fidélité héroïque à la paix véritable. Chez les meilleurs d'entre les romantiques, le christianisme n'a jamais été rien de plus que la "bonne chanson" qui transforme en mélancolie la souffrance qu'elle berce. Si tous ont fait de la poésie avec de la religion, Claudel et Péguy feront de la religion avec de la poésie. Les romantiques rabaisaient la religion au niveau d'une psychologie poétiquement spiritualiste. Péguy et Claudel vont hausser la poésie à la hauteur de leur religion. Pour la première fois, deux poètes acceptent en tant que poètes leur religion pour ce qu'elle est, pour un don, pour une grâce et non comme un élan naturel. C'est là le principe de leur anti-romantisme, attitude nouvelle qui exige une esthétique renouvelée.

I - Une esthétique catholique

Ce qui ne veut pas dire qu'ils aient trouvé la formule définitive de l'art chrétien. Leurs philosophies esthétiques, implicite chez Péguy, explicite chez Claudel, sont loin de se ressembler. Si nous nous proposons de confronter l'un et l'autre, au risque d'être encombré d'une matière trop riche, c'est pour mieux manifester combien diverse peut être l'expression poétique d'une même vérité.

Il est plus facile d'exposer l'esthétique claudélienne. Elle prend place dans une métaphysique que l'on trouve développée dans le magistral et obscur "Art poétique" et dispersée dans des articles, des lettres, des préfaces. Claudel n'est donc pas un artiste qui créerait sans s'interroger sur la signification et la valeur de sa fonction de poète. L'opposition romantique entre l'inspiration et la réflexion qui seraient meurtrières l'une pour l'autre se trouve définitivement ruinée par son exemple. Mais des idées sur la poésie ne peuvent être poétiques. Il nous faut ici avoir le courage de faire un détour par la philosophie. Nous en reviendrons les mains pleines.

"Le poète, dit Claudel, est l'exemplaire parfait de l'homme".

Qu'est-ce que l'homme dans une vision religieuse du monde ? Il est le témoin et le prêtre de la création. Témoin d'abord, c'est-à-dire que la création ne lui est pas livrée pour qu'il en use à son plaisir en l'asservissant à ses fins utilitaires, qui n'en sont pas moins égoïstes, qu'elles soient celles de l'individu ou celles de l'espèce. Elle lui est remise pour que, par lui et en lui qui, la réfléchissant, la connaît et se connaît, elle rende gloire à son créateur. L'univers ignore qu'il vient du néant et qu'il va à sa transfiguration, l'homme le sait pour lui. Rien de plus divin dans les choses créées, du moins selon sa nature, il ne s'agit pas encore de grâce, que cette connaissance qui définit l'homme et par laquelle il rend témoignage de la création et pour la création. Prêtre ensuite, l'homme se définit non seulement par sa pensée connaissante mais aussi par un certain geste qui est le geste d'offrir. Il est ainsi le prêtre qui peut offrir à Dieu la création. Ce n'est pas pour le remercier de lui avoir donné un bien à exploiter car cette offrande de toutes les religions est un sacrifice, destruction des prémices d'une récolte ou d'un troupeau, ascèse mortifiante, qui affirme le droit absolu d'un dieu sur sa création et qui n'est pas la première esquisse d'un geste d'adoration.

Témoin qui connaît, prêtre qui adore, tel est l'homme à la cime même de son humanité. L'homme n'est donc plus, comme le voulait le romantisme, le seul être inquiet de la nature dont la misérable dignité était de connaître ses ignorances et ses impuissances. Il est défini par une certitude dogmatique et une action parfaite. Le poète

chrétien ne répétera pas : "La nature sait le grand secret et sourit", ce qui serait supposer l'homme incertain, enténébré, abandonné dans un univers pacifié, joyeux, rassuré. En vérité, les choses muettes ne peuvent recevoir aucune grâce. Toute leur dignité, selon la philosophie de Claudel, vient de ce qu'elles sont destinées à être contemplées et offertes par l'homme. Nous trouverons d'ailleurs chez Claudel une conception autrement profonde du mystère que cette imagination romantique qui le ravale au rang d'un vulgaire secret; d'une banale énigme dont la nature saurait le mot. Ne nous attardons pas devant ces échappées métaphysiques. Si l'homme est témoin et prêtre, le poète est l'exemplaire de l'homme, le témoin et le prêtre. D'abord témoin entre les témoins. De cet univers du langage qui permet à l'homme de connaître la création, de la posséder pour l'enfermer dans un dictionnaire, le poète est le roi. En une seule parole, les choses éparpillées dans l'espace et dans le temps se trouvent rassemblées et unes. Le langage crée donc un lien d'amitié entre les oeuvres de Dieu. Le poète, en créant avec la métaphore comme un langage nouveau et plus beau que le langage commun, se sert des choses terrestres pour figurer les célestes, des célestes pour signifier les terrestres, fait s'appeler et se répondre les sept jours de la création. Plus rien dans le monde n'est vulgaire, banal, matériel, puisque tout peut être symbole : "Chaque chose a en lui sa délivrance".

Connaître l'univers et par cette connaissance lui apporter le salut, puisque les choses ne mériteront de rester dans la création nouvelle que parce que nous les aurons connues, c'était, disions-nous, la vocation de l'homme. C'est aussi la vocation du poète. De plus, découvrant dans le monde des liens nouveaux d'amitié qui unissent les bords extrêmes de la création, le poète rend les oeuvres de Dieu dignes, s'il se peut, d'être offertes à leur créateur. Le sacerdoce naturel (il convient d'insister sur le mot "naturel" car tout ce que nous disons vaudrait pour un monde sans rédemption ni grâce; dans un monde baigné de surnaturel parce que le verbe a voulu y être à la fois prêtre et victime, le prêtre prend un caractère sacré et l'idée de sacerdoce un sens infiniment plus élevé), le sacerdoce naturel qui est l'apanage de tout homme se retrouve chez le poète avec plus de magnificence. Alors que l'homme du commun ne peut élever vers le Seigneur que les prémices de ses biens, de ses pensées, des pauvres choses dont il est propriétaire, c'est "avec son oeuvre tout entière", rassemblée dans ses vers que le poète adore Dieu. "C'est elle, sans en oublier aucune part, que nous élevons dans nos mains connaissantes et humbles".

La création ne se retrouve-t-elle pas plus aimable que nature dans un beau poème ? Comme on couronne une victime avant de la sacrifier sur l'autel, le poète embellit la création avant de l'offrir à Dieu. Aux yeux d'Isidore de Besme, l'ingénieur que met en scène "La ville" et qui ne voit dans la nature qu'énergies à dompter, que forces à asservir, le poète est inutile et étranger parmi les hommes. Mais si les choses terrestres ne sont présentées à notre pensée et à notre activité que pour être offertes, sacrifiées et, par nous, glorifiantes, le poète est le plus humain des hommes et sa présence parmi nous est fraternelle.

L'esthétique que l'on peut dégager de l'oeuvre poétique de Péguy est moins solennelle, moins largement religieuse, peut-être plus humblement chrétienne. Un poème pour Péguy est aussi une prière, non pas prière d'adoration ou d'action de grâce mais surtout prière de demande. Alors que Claudel nous établirait dans une attitude qui, bien que sacrée, risquerait d'apparaître un peu solennellement hiératique, Péguy veut que la poésie soit comme la litanie de la misère humaine. Il ne la veut pas amoureuse du spectacle de ce monde mais inquiète de la destinée humaine. L'homme a manqué son vrai destin. La vie ici-bas est le retour d'un voyage inutile. La poésie doit nous aider "à pleurer longuement notre tragique histoire". Nous devons mériter laborieusement pour être dignes de glorifier Dieu. Nous ne pouvons être le prêtre, debout et qui offre, qu'après avoir été longtemps le suppliant prosterné. La gloire de Dieu nous est devenue bien lointaine. Si Péguy consent à chanter quelque gloire divine, il faut qu'elle lui soit très proche, très maternelle, mêlée à l'humanité. Péguy sera la poète de la Vierge et tout ce qu'il lui demande, c'est la grâce "de contempler de loin votre jeune splendeur".

Attitude d'imploration pour Péguy, attitude d'adoration pour Claudel, tel est l'art. Ces généralités ne peuvent suffire à des poètes, il leur faut des exemples concrets. Voyez la signification que chacun d'eux donne de l'église à travers son esthétique propre. Ce geste de soumission commun à l'un et à l'autre et qui leur fait demander un enseignement à un édifice sacré nous change heureusement des blasphèmes romantiques : "Que tes temples, Seigneur, sont étroits pour mon âme".

L'église va être pour Péguy, nous le devinions, une oeuvre priante. Relisons la célèbre prière à N.D. de Chartres. La cathédrale y est le symbole, non pas de l'attitude de recueillement de la créature qui adore, mais de l'effort humain qui élève les tours comme des bras pour implorer. Nos élans veulent se hausser jusqu'à Dieu et retombent toujours. Si l'homme a construit des cathédrales, c'est pour dresser vers le ciel comme un élan qui ne retombera jamais, "un homme de chez nous, de la glèbe féconde, a fait jaillir ici d'un seul enlèvement et d'une seule source et d'un seul portement vers votre assumption la flèche unique au monde".

L'église est le symbole de l'idéal humain.

Aussi Péguy l'enrichit-il de qualités morales. Elle est pure, irréprochable. Elle ne peut faillir. Elle est comme un effort qui tient parce qu'il est fait de pierres : "C'est la pierre sans tache et la pierre sans faute, la plus haute oraison qu'on ait jamais portée..., le gage et le portrait de nos arrachements".

L'église est, en même temps, prière active, oraison, prière de demande et, car les deux choses sont liées, symbole, image de l'ascèse, de notre effort pour nous élever au-dessus de nous-mêmes. L'église est donc surtout humaine. Elle est de l'homme et parle à Dieu un langage humain : "Un homme de chez nous...".

Pour Claudel, l'église sera au contraire plus divine qu'humaine, un appel de Dieu parlant à l'homme un langage divin. Il nous suffit d'écouter Pierre de Craon, le semeur d'églises de "l'annonce faite à Marie". Apprenons à son école la vérité que nous enseigne l'église par sa structure même. Ce qui doit nous toucher en elle, ce n'est pas sa masse ou son harmonie. Elle a à nous donner une toute autre leçon qu'une pyramide ou un temple grec. Ce qui en fait une église, ce n'est pas la témérité harmonieuse de l'élan de ses clochers. Si ceux-ci s'étirent jusqu'au ciel, c'est pour faire plus profond l'espace vide que la voûte et les piliers agrandissent plus qu'ils ne délimitent. Ce vide, c'est l'âme de l'église, c'est l'église même. Tout à l'heure, nous parlions de ce geste d'adoration et d'offrande qui est l'acte même du poète, nous ne voyions que l'attitude extérieure. Nous touchons maintenant au sentiment qui l'explique. Le vide de l'église est le symbole de "ce vide sacré que laisse le coeur révérend qui se retire de devant son Dieu". Au geste qui offre doit répondre une âme pacifiée qui s'efface, qui se retire, qui s'oublie.

L'homme peut avoir en face de Dieu deux attitudes. L'une active, c'est l'effort pour se rendre meilleur, la pratique des vertus, l'ascèse, la prière qui demande aide et grâce; c'était le symbolisme de l'église selon Péguy. L'autre passive, contemplative, attitude d'attente et de recueillement par laquelle l'âme fait le vide en elle-même pour laisser entrer Dieu, attitude que l'on oserait dire théologique pour l'opposer à l'attitude morale, et qui est toute de silence et d'adoration et à laquelle l'église nous dispose.

Mais l'église n'est ici qu'un exemple. Ce qui vaut pour un poème de pierres vaut aussi pour toute poésie. Dans toute oeuvre d'art, il y a quelque chose qui ressemble au vide de l'église et qui nous dispose à adorer, un rien qui est tout. Les théories de l'art pour l'art n'ont pas vu ce qui dans l'art dépassait l'art, la joie que la beauté fait naître en nous, joie qui ne ressemble qu'à elle-même et qui est plus belle que la beauté. Le geste d'offrande du poète n'a de sens que s'il est fait dans cet esprit de joie et s'il répand cette joie, joie qu'il est impossible de décrire parce qu'elle n'est pas tumultueuse comme le plaisir ni craintive comme le bonheur. Elle est silencieuse et calme comme le vide vivant de l'église. Elle est le message propre de toute poésie. C'est elle qu'aperçoit Claudel lorsqu'il écrit : "En haut de la montagne, je suis venu contempler moins la mer que la cessation de tout". Cette joie est en effet comme un arrêt, une suspension, une cessation. On ne peut la définir qu'en disant ce qu'elle n'est pas. Ailleurs il la compare à "la buse planant dans l'air liquide". Cette fois, nous comprenons pleinement le poète. Il est celui par qui "la paix peu à peu en nous succède à la pensée".

Nous voyons de quelle infinité le langage poétique dépasse le langage simplement humain. La parole humaine n'a de sens que par rapport à un dialogue soit avec nous-mêmes soit avec autrui. Le mot appelle toujours le mot, la pensée, la pensée. La réponse est la loi du discours comme une multiplication et une infinité. Le poète au contraire fait ce miracle de prononcer "une parole qui n'appelle plus de réponse". Ce qu'il crée de plus pur, n'est-ce pas la joie muette que fait monter l'oeuvre d'art au coeur de qui la comprend ? Joie qui n'est pas une réponse, qui est au-dessus de toute raison d'admirer et qui est un divin point de suspension. Joie qui ressemble à la crainte silencieuse qui est l'âme de tout sentiment d'adoration et qui, par conséquent, peut être dite religieuse. L'oeuvre d'art nous prépare à adorer. Nous comprenons mieux en quel sens magnifique le poète est prêtre. Au-dessus même de cette fonction sacerdotale, nous pouvons deviner en lui quelque chose d'un ministère angélique. La joie esthétique n'est-elle pas ce qui, dans l'ordre naturel, ressemble le plus à la joie du ciel ? Nous ne sommes ici-bas que pour nous préparer à accepter celle-ci. La poésie nous donne, par une sorte de grâce naturelle, une image d'une réalité qui normalement est la récompense d'un effort héroïque d'ascétisme, la réalité mystique. Nous sommes maintenant prêts à goûter Claudel, nous avons compris la prière qu'il pourrait mettre en tête de ses oeuvres : Faites que je sois entre les hommes comme une personne sans visage, parole sur eux sans aucun son, comme un semeur de silence, comme un semeur de ténèbres, comme un semeur d'églises, comme un semeur de Dieu.

II - La poésie de la sainteté

Aucun sujet, si élevé soit-il au-dessus de notre intelligence et de notre coeur, ne peut être interdit au poète catholique. Les saints qui font partie de son univers religieux doivent entrer dans son univers esthétique. Pour la première fois dans notre histoire littéraire, nous trouvons chez Péguy et Claudel une poésie de la sainteté. Péguy, humain surtout dans ses rapports avec le ciel, a ses saints préférés. Très sensible à une certaine fraternité nationale, il ne veut connaître que les saints français, sainte Geneviève, saint Louis, sainte Jeanne d'Arc. Hardi jusqu'à distribuer des couronnes dans le ciel, il proclame Jeanne d'Arc "la sainte la plus grande après sainte Marie."

L'amitié que Claudel a pour les saints se garde de pareilles privautés et de semblables préférences. Nous voyons défiler, en rangs serrés, toute une armée céleste, de saint Paul à sainte Scolastique, de saint Jacques à sainte Thérèse dans "Corona" et dans "Feuilles de saints". Si Péguy est familier avec quelques saints, Claudel est intime avec tous et il peut dire comme Jean de la Croix : "Tous les saints sont à moi".

Cette différence d'attitude a ses raisons profondes.

Songons à la sainte Thérèse de "Feuilles de saints". Elle est pour Claudel essentiellement l'oeuvre de Dieu qui la pétrit, la transfigure. La sainteté, c'est le lyrisme du poète éternel. De même que la poésie d'ici-bas tient tout son être de son créateur, ainsi le saint tient toute sa sainteté de Dieu. Aussi est-ce Dieu que Claudel célèbre dans et par les saints. Il aperçoit "Thérèse resplendissante dans le souffle du saint Esprit". En elle, c'est "le secret du roi" qu'il cherche à nous faire pressentir.

Péguy se laisserait au contraire attendrir par le visage humain de sa Jeanne d'Arc prise de peur devant les exigences de sa vocation et qui regrette ce qu'il lui faut quitter. "Tous les soirs, passagère en des maisons nouvelles, j'entendrai des chansons que je ne saurai pas". Rappelons-nous son émouvant "Adieu à la Meuse" : "Toi qui passes toujours et qui ne pars jamais".

Ce qui peut rester de proprement humain dans le saint en proie à l'existence divine, Claudel s'en soucie peu. Ici sa vision concrète, poétique, de la sainteté doit nous être une leçon doctrinale. A tous ces saints, on pourrait redire l'apostrophe qu'il adresse à l'apôtre Barthélemy, le saint écorché vif : "Juif, homme pur, tu n'as plus de peau ni de visage et l'on ne sait plus qui tu es". Même si le saint est tellement rempli de Dieu qu'il n'a plus de visage humain, s'il ressemble de moins en moins à l'un d'entre nous au point qu'il soit impossible de l'avouer comme un de nos frères, le poète doit le reconnaître car "Dieu n'oublie pas son apôtre et le reconnaît". Le poète doit juger comme Dieu. D'ailleurs, la foi nous apprend que, si transfiguré que soit le saint, il garde sa personnalité : "On n'a pas mutilé Barthélemy et nulle des deux mains ne lui manque". Le renoncement n'est pas une mutilation. Ici pourraient s'amorcer des méditations sans fin.

Redisons seulement qu'à cette ambition claudélienne de dire les choses, non telles qu'elles nous apparaissent mais telles qu'elles sont pour Dieu, s'oppose naturellement ce qu'on pourrait appeler l'humanisme de Péguy. "Dieu est bien assez puissant et nous savons bien qu'il aura toujours raison contre nous"; dit Claudel. A quoi bon redire, comme il se plaît à le faire, cette accablante vérité ? Ne serait-il pas cependant plus digne de Dieu qui nous a voulu libres, de laisser aux saints quelque "honneur" en propre ? Certes, répond Péguy, et il veut que Dieu ait en quelque sorte quelque chose à admirer dans l'homme, ce sera l'Espérance dont Péguy fait la vertu humaine par excellence, l'espérance qui donne au saint une innocence retrouvée, active et vigilante, qui lui fait une âme suave malgré l'expérience du mal et l'habitude de la misère. Le bien propre de l'homme, c'est cette liberté qui est en lui une possibilité perpétuelle de rajeunissement. Dieu en nous faisant ce don, que seuls les saints savent faire fructifier, s'est lié les mains en face de sa créature. Impuissance consentante qui est le triomphe de sa puissance. Cette intuition hardie dont nous n'avons pas à juger la valeur théorique, Péguy la symbolise lorsque, dans les morts parallèles de sainte Geneviève et de Jeanne d'Arc, il imagine Dieu se demandant quel âge il va donner au corps glorieux de sainte Geneviève. La ressuscitera-t-il "belle enfant ou diligente aïeule" ? Mais Jeanne d'Arc, en mourant à dix-neuf ans, a interdit à Dieu de se poser la même question à son sujet. Elle ne peut être au ciel qu'éternellement jeune "et quand Dieu le voudrait, il n'y pourrait rien faire". Nous ne trouvons point dans Claudel de pareilles imaginations qui, à son gré, feraient un Dieu trop humain. Il se plaît au contraire à montrer comment Dieu est infiniment au-dessus de nos idées humaines : "Dieu est sourd et inique", voulant nous faire entendre par là que Dieu ne peut être bienveillant et juste selon nos mesures humaines. "Dieu est jaloux", c'est-à-dire qu'il est un amour envahissant auquel nous n'avons pas le droit de dérober la moindre parcelle de notre humanité. Impossible de trouver, comme Péguy l'essayait, un biais par lequel nous serions comme extérieurs à Dieu et possédant un bien en propre. Nous devons faire de notre coeur la victime docile de l'amour infini. Nous sommes les pauvres moineaux de l'éternel oiseleur. C'est Dieu qui cherche l'homme plus que l'homme ne le recherche. Nous sommes du gibier traqué, destinée à laquelle nous ne pouvons échapper et que Claudel n'hésite pas à célébrer avec une joie assurée qui atteint au tragique.

L'humanisme de Péguy sait trouver, lui aussi, des accents dramatiques. Le coeur du Christ en croix, telle est du moins l'idée que s'en fait Jeanne d'Arc, a pour les pécheurs qui se perdent malgré son sacrifice un amour que la pitié emplit de mélancolie humaine et que jette ce cri déchirant : "Comme il sentait monter en lui sa mort humaine, sans voir sa mère en pleurs et douloureusement en bas, à droite, au pied de la croix, ni Jean ni Madeleine, Jésus mourant pleura sur la mort de Judas". Dans aucune littérature, nous ne trouverons rien de plus poignant que cette pensée que Péguy prête à Dieu le Père, le jour du Calvaire : "Or tout homme a le droit d'ensevelir son fils... Et moi seul, moi Dieu, les bras liés par cette aventure, moi seul, à cette minute, père après tant de pères, moi seul, je ne pouvais ensevelir mon fils. C'est alors, ô nuit, que tu vins..."

"Qu'on nous regarde comme des serviteurs du Christ" (1 Cor 4, 1-5)

Ce n'est pas en son nom que Paul parle et agit. Ce n'est pas pour son profit, pour satisfaire son besoin d'activité ou son goût des honneurs, qu'il prêche l'évangile du Christ, c'est pour accomplir la mission que Jésus lui a donnée.

Le Christ en donne une à chacun des chrétiens, proportionnée à ses moyens. C'est dans ce même esprit de fidélité aux ordres reçus qu'il doit l'accomplir. Nous devons servir le Christ avec nos dons humains mais l'exploitation et

la jouissance de ces dons peut ressembler extérieurement au service du Christ. C'est pourquoi beaucoup d'âmes se trompent sur la vraie nature de leur zèle. Mais les âmes de leur entourage sont plus perspicaces. Rien n'est plus manifeste que la secrète recherche de soi qui anime le faux apôtre. Rien aussi n'est plus préjudiciable à l'oeuvre du Christ car rien ne la maquille plus aux yeux des hommes.

Le désintéressement qu'impose la fidélité est tellement de l'essence du christianisme que les non-chrétiens l'exigent souvent des chrétiens avec intolérance. Le monde a rarement pour eux l'indulgence que pourrait lui souffler sa connaissance de la faiblesse humaine. C'est bien ainsi car "quand le sel s'affadit..., on le jette dehors et on le foule aux pieds". Chaque chrétien a été servi par des serviteurs du Christ : ses parents, les prêtres qui l'ont conseillé, aidé, soutenu, ses amis... "Qu'a-t-il qui n'ait pas reçu ?" Ce n'est pas seulement l'homme avec ses qualités et ses défauts qu'il doit voir en eux mais le Christ qui les dirige, les commande et au nom de qui ils servent les âmes. C'est le fondement du respect et de l'obéissance dans l'église et dans toute société.

"Des dispensateurs des mystères du Christ"

Saint Paul le fut d'abord au titre des sacrements qu'il distribua aux âmes mais encore plus par sa prédication car il le dit lui-même : "Ce n'est pas pour baptiser que le Christ m'a envoyé, c'est pour prêcher son évangile". Tous les chrétiens sont appelés aussi à prêcher le Christ, suivant leur condition. Tous doivent d'abord la prédication silencieuse et puissante de l'exemple qui souvent manifeste plus le mystère du Christ que les livres et les sermons. Tous doivent aussi, dans leurs conversations, instruire et avertir leurs frères (Col 3,16) et les faire participer ainsi à la vie chrétienne qui les anime.

Il y a une mentalité laïque qui empêche les chrétiens de parler de choses religieuses, de mettre leur religion intérieure dans les actes extérieurs, qui est grandement responsable de l'apostasie des âmes.

"Pour moi, il m'importe fort peu d'être jugé par vous ou par un tribunal humain"

Saint Paul se défend contre les critiques que plusieurs font de son apostolat et de sa doctrine. Tous ceux qui travaillent dans le domaine des âmes connaissent ces mêmes difficultés. Le Christ lui-même n'a-t-il pas dit : "Malheur à vous quand tous les hommes diront du bien de vous car c'est ce que leurs pères faisaient à l'égard des faux prophètes" (Lc 6,26).

C'est toujours une forte épreuve pour les âmes généreuses et droites qui commencent ainsi à entrer dans la lice publique. Mais rien n'est plus puissant pour se détacher des autres et de soi. Qui dira combien l'homme est naturellement esclave de sa renommée ? La critique injuste, perfide, le force à s'en détacher, à donner à sa vie l'autonomie d'une mission. "Le seul juge, c'est le Seigneur. C'est la source de la sainte liberté des enfants de Dieu.

"Je ne me juge pas moi-même"

Il faut être tout aussi détaché des impressions personnelles qu'on peut ressentir à son sujet que de la réputation que vous font les autres. Sinon on sera bien vite découragé. Le moindre échec, la moindre difficulté, sera une cause d'achoppement du fait de toutes les spéculations que nous ferons à son occasion sur nous et sur notre incapacité.

Le succès, par le vertige et l'espèce d'excitation qu'il nous donnera, ne nous sera pas moins funeste et, en fin de compte, déprimant.

"Quoique je ne me sente coupable de rien, ce n'est pas pour cela que je suis justifié"

C'est dans la pure espérance que saint Paul veut vivre et non dans la sécurité que donne l'assurance sensible qu'on est justifié. Dans ses moments de lutte, de troubles, il a trop bien compris combien toutes les manifestations superficielles du sentiment sont équivoques et précaires. Il ne nie pas l'autorité de la conscience et son pouvoir de discerner le bien du mal mais il insiste sur le caractère gratuit de la justification. C'est par une initiative purement gratuite que Dieu a donné à tous les hommes, en la personne de son Fils, la possibilité du salut.

"C'est pourquoi ne jugez de rien avant le temps, jusqu'à ce que vienne le Seigneur"

Le Christ l'avait dit avant Paul (Mt 7,1). Ne pas juger pour ne pas commettre une injustice toujours possible puisqu'on n'a pas les éléments indispensables pour porter un jugement motivé. Ne pas juger pour ne pas empêcher un bien possible de se faire.

Il y a un libéralisme chrétien fondé sur la confiance qu'on doit à toute âme vivant du Christ, fondé sur la certitude que rien de ce qui n'est pas de Dieu ne peut subsister longtemps, sans se manifester nettement étranger et hostile à Dieu (Aa 6, 38-39).

Ceux qui n'ont pas de responsabilité sociale dans l'église doivent conformer ordinairement leur avis et leur conduite à ce libéralisme chrétien, autre nom de la charité et de la prudence surnaturelle. Ceux qui dirigent l'église ont en outre la lourde charge d'écarter ce qui peut nuire à sa mission et scandaliser les faibles, lourde charge, lourde responsabilité, que tous les chrétiens doivent aider à porter en priant pour leurs chefs.

L'histoire de l'homme porte un témoignage plus révélateur sur la vie de Dieu que l'évolution du monde matériel. L'obscurité qui enveloppe encore la genèse de l'univers pourrait, à la limite, être chassée un jour. Dans l'humain, il y a plus que de l'inconnu, l'inconnaissable s'y cache, Dieu est présent et agissant. L'action de Dieu se rend visible à travers l'homme comme la lumière se réfléchit sur l'obstacle ou brille dans le cristal. Cette lumière est si intensément unie à sa source que, par elle, Dieu montre et offre à ses créatures ce qu'il est en lui-même. Seule l'âme pure peut voir l'homme car il est caché sous des voiles opaques aux yeux charnels, à une profondeur qu'il faut avoir sondée en soi pour l'atteindre dans les autres. Lorsqu'en lui Dieu apparaît, alors seulement l'homme sort de l'ombre et se montre. C'est l'heure de l'attention où s'approche la clairvoyance sur l'intime sens de la vie. Mystérieux enseignement murmuré sous les ailes du silence et de l'amour. La vie de l'homme est changeante comme les saisons de l'année mais elle atteint vite son but car il n'est qu'un automne pour le fruit d'un seul printemps. Depuis le petit enfant, promesse vivante, semence d'éternité jetée dans le temps, liberté née sous le signe de la faiblesse et de la dépendance, jusqu'à l'adulte qui vient de mourir, la tâche faite, tout lui-même exprimé, sans livrer le secret qui donne à ses traits, pour quelques heures, une surhumaine expression. L'homme grandit immergé dans le monde, tout pénétré par lui. Il semble n'être qu'un instant de l'histoire de l'univers. Et pourtant, il va vers sa propre destinée, semblable à l'astre solitaire qui révèle sa substance dans l'éclair de sa trace, attiré comme lui par un centre invisible vers lequel il s'efforce. L'homme est très inconnu à lui-même. Le monde lui est moins opaque que son être, énigme à tous et à lui-même, question vivante qui se cache sous un masque d'indifférence, réponse muette que dissimulent des réponses fausses. Il ne faut pas trop l'écouter pour l'entendre. Il dit si mal ce qu'il est. Il est toujours meilleur que ses opinions et ses croyances. Sa vie est toujours plus tragique que ses inquiétudes et ses peurs. Ses désirs trahissent une nostalgie qui n'est pas que de la terre. Pour voir l'homme, il ne faut pas trop le regarder. Ses actes sont souvent gestes impersonnels d'un être humilié par un long et dur esclavage. Son cœur est très enfoui dans la chair comme l'amande dans la pulpe du fruit. Il ne se montrera en plein jour que lorsque tout ce qui n'est pas lui sera détruit. Quand parfois le vrai visage de l'homme apparaît, il ouvre l'éternité. L'argile initiale est devenue une pâte vivante que Dieu pétrit chaque jour. Sur l'homme pèsent de lourds déterminismes. En lui, à mesure qu'il grandit, se propose une nécessité non moins impérieuse et tenace. Les premiers concourent à la destruction de sa liberté, ils lui creusent un lit pour qu'elle s'y repose. Le second au contraire le nourrit et l'accroît. Par les premiers, le passé veut entraîner le présent dans la mort. Le second est l'appel de la vie, mère de l'avenir. Les pages d'un livre depuis longtemps achevé font connaître leur auteur. Mais on le voit plus réellement quand il lutte avec la matière de son art. Ainsi les stabilités d'une substance désormais inerte ou les équilibres d'un instinct qui a trouvé son repos dans la nature font moins entrer dans le mystère de Dieu que la vision de l'oeuvre vive qui engendre l'homme. Plus une âme correspond à la volonté divine, avance sur le chemin sans borne, mieux elle porte en elle l'empreinte du doigt de l'ouvrier. Elle est un témoin de la journée de Dieu.

Le drame d'une existence d'homme se concentre autour de la continuelle attraction vers des dépassements que la nature peut à peine porter, en ce lieu où l'intelligence connaît la frontière de sa clairvoyance, où, devant soi, avec son seul bon sens, chacun ne pressent plus que néant et perd cœur. Mais c'est aussi le drame de Dieu. Lorsque l'homme se refuse à Dieu, Dieu voit échapper de ses mains l'instrument de sa création. Là où l'homme monte vers Dieu, Dieu s'incarne.

Quand l'homme souffre, victime des mouvements aveugles et brutaux de la matière, sa plainte charnelle est encore l'écho d'un esprit blessé, le témoignage, que nul ne peut effacer, d'un ordre qui n'est pas. Dans toute mort, il y a le silence de celui qui subit, se tait, mais reste lui-même, affirmation résolue d'une éternité invincible.

Le déchaînement des passions ronge le corps et veut étouffer l'âme sous un torrent de lave mais il tire de l'homme un cri que nulle clameur ne peut couvrir, un cri de Dieu. Dans toute dignité outragée, Dieu est présent, même lorsqu'elle fait du désespoir l'expression de sa révolte. Près de son enfant malade, Dieu peut encore approcher, voilé. Ses frères ont fui, lui est là, qui lui prend la main.

Le disciple du Christ connaît des heures encore plus tragiques. Le croyant ne reçoit pas les coups les plus douloureux des victimes du passé. Les tempêtes du présent le frappent moins au visage que l'haleine embrasée du brasier où se forge l'avenir. Lorsqu'un être en passe de grandir traverse les instants de feu, il endure la brûlure des souffrances les plus intimes. Elles pénètrent jusqu'au point où l'âme s'unit au corps, là où Dieu s'unit à l'âme. Par cette brèche, Dieu pénètre dans le monde.

L'homme a ses souffrances propres. Elles viennent du dehors, naissent à la surface de son être. Elles s'efforcent de gagner le centre de l'âme sans jamais tout à fait l'atteindre. Mais quand Dieu tire l'âme à lui, un autre vertige monte de l'abîme d'où elle émerge pour se répandre dans tout le corps. Cela ne fait plus qu'un bloc de douleur, vertige de la mort, présence brûlante de Dieu. La peur qui crie, la main que propose un fantôme, coexistence du désespoir et de l'amour, intime comme une étreinte, lutte de Dieu avec l'homme.

Jésus, seul le chemin de votre calvaire peut être comparé à celui de l'humanité qui vous cherche et vous suit. Les croyants souffrent pour vous ce que vous avez souffert pour eux. Vous êtes parti le premier en avant. Ils vous suivent. Leur passion est celle de Dieu. Que cette vision ne les écrase pas comme elle terrassa les témoins de votre agonie. Les apôtres attendirent quarante jours votre triomphe qui fut aussi leur Pentecôte. Il faut à vos disciples plus de patience. Mais attendre ainsi est notre dignité, réponse à la patience créatrice que les générations se transmettent d'âge en âge. Puisque nos paroles ne sont pas assez vraies pour faire des témoignages, faites de notre douleur le gage de notre foi aux yeux des hommes.

Mais la joie vient aussi toucher de son aile d'or le croyant. Apparition renouvelée et toujours inconcevable, semblable à celle du Christ au cénacle. Dieu non seulement s'y montre. Il se fait reconnaître. Il s'assoit à notre table, rompt le pain avec nous. Communion mystérieuse, souvenir du premier jour, anticipation de la fin, participation à la béatitude incréée. Elle est plus qu'une hymne de l'espérance. Elle prépare le chant de l'hymen. Elle n'attend rien. Elle ne possède rien. Elle est son propre trésor, l'incarnation la plus pure de l'amour. Fontaine de virginité, source de fécondité. Nécessité libératrice que rien n'explique, que tout peut recevoir. La joie d'un cœur visité peut, de son abondance, recouvrir la terre et les hommes. Envahissement de la miséricorde qui prépare l'invasion de la charité.

Seigneur, avant de prendre vos disciples avec vous, enveloppez-les de votre joie pour qu'ils soient vos témoins. Mais pour exprimer votre grandissante présence dans l'homme, il faut écrire avec son sang.

124 - Octave de Noël

28 décembre 1930

“Quand nous étions enfants, nous étions l'esclave des rudiments du monde”

(Gal 4,1-7)

Avant que le Christ vienne l'enseigner, l'humanité n'avait pour se diriger que des lumières fragiles et ténébreuses. Les juifs avaient la loi dictée par Moïse. Les païens avaient la loi “gravée dans leur cœur”. Lois qui venaient de Dieu mais aussi des hommes, surchargées de préjugés humains qui parfois les dénaturaient. La lettre avait asservi l'esprit et “tenait les hommes en esclavage”.

Le Christ est venu confirmer la loi des juifs et celle écrite dans le cœur des hommes. “Il n'est pas venu les abolir mais les accomplir” (Mt 5,17) en les purifiant, les perfectionnant, les complétant. Désormais le Christ est la voie par laquelle le chrétien se libère de son esclavage pour devenir enfant de Dieu. Ce n'est pas que l'esclavage ne le guette toujours. Il lui est si facile de retomber sous la loi de la chair. Au fond de tout homme dort un idolâtre qui voudrait faire de ses aises, de ses jouissances, son seul Dieu. Au fond de tout homme se cache un révolté qui, pour fuir les exigences sans limite de la religion de l'esprit, essaie de se faire un rempart de la religion de la lettre. Malgré ces tendances générales qui pèsent sur tout homme, l'église a conservé, dans une totale fidélité, le message du Christ. Il est des âmes qui vivent du Christ aussi totalement que jadis. Cette persévérance est un grand argument en faveur de la divinité du rôle de l'église pour celui qui mesure les mille raisons qui la rendraient a priori improbable.

“Le père et la mère de l'enfant étaient dans l'admiration des choses que l'on disait de lui” (Lc 2,33-40)

Marie et Joseph savaient bien que l'enfant était le fils de Dieu mais ils ne réalisèrent intellectuellement que peu à peu toutes les conséquences de l'immense vérité qui leur avait été révélée. Ce sera à l'occasion de toutes les circonstances de la vie que cette révélation s'explicitera. Révélation pleine de joie qui les fera “admirer les choses que l'on disait de lui”. Révélation pleine de tristesse qui leur fera connaître ce que l'ange n'avait pas prédit, les souffrances et les contradictions, la mort du Christ crucifié comme un malfaiteur. Les chrétiens savent aussi qu'ils sont fils de Dieu. Toute leur vie n'est pas trop longue pour comprendre la profondeur et l'immensité de cette vocation. Les saints seuls y arrivent ici-bas. Bien peu sont assez purs pour ne pas abaisser la grandeur de leur élection divine à la petitesse de leurs désirs humains. Bien peu sont assez généreux pour accepter puis aimer la part de tristesse et d'épreuve, d'humiliations et de contradictions que suppose la vie de frères du crucifié.

“Et Siméon les bénit”

Il bénit l'enfant Jésus, son Dieu. Il bénit Marie, la mère de Dieu. L'ange manifesta à Marie la pensée de Dieu sur elle. En la bénédiction de Siméon, toute l'humanité fidèle et religieuse, pleine d'espérance, bénit son rédempteur et la mère de la nouvelle humanité. L'ange annonce à Marie sa maternité divine, pleine de joie, qui la fait mère de Dieu. Siméon lui annonce sa maternité humaine, pleine de souffrances qui la fait mère des hommes dans le Christ crucifié et ressuscité.

“Cet enfant est au monde pour la chute et la résurrection d'un grand nombre”

Comment l'amour du Christ, venu ici-bas pour instruire et sauver les hommes, a-t-il pu être cause de chutes ? C'est le mystère qui étreignit le cœur du Christ lorsqu'il commença à rencontrer chez les juifs une opposition sourde et sournoise à ses enseignements. C'est ce même mystère d'iniquités qui le terrassa à Gethsémani. C'est que “les hommes ont mieux aimé les ténèbres parce que leurs œuvres étaient mauvaises”. Le Christ fut occasion

du jugement des hommes "s'il n'est pas venu pour les juger". A son contact, "sont révélées les pensées cachées dans le coeur d'un grand nombre".

Le Christ se perpétue dans ses disciples qu'il anime de sa vie et la même tragédie se continue. Tout chrétien digne du Christ est aussi, dans sa mesure, pour la chute et la résurrection des âmes qui connaîtront à travers lui ce même Christ que jadis les juifs connurent en Galilée. Il sera comme lui "un signe en butte à la contradiction".

"Vous-même, un glaive transpercera votre coeur"

Que nous sommes loin de la joie qui enveloppa la vierge le jour de l'annonciation !

Les chrétiens, eux aussi dans la personne des bergers, ont reçu le message de joie mais eux aussi ont connu le glaive qui transperça leur coeur. Pendant trois siècles, ce furent les martyrs avec la foule de ceux que leur mort laissait orphelins. Leur sang n'a pas fini de couler. Depuis ce sont les siècles des confesseurs avec tout ce que la lutte contre eux-mêmes et contre le monde leur apporte de souffrances et d'abnégation. Pour tous, c'est la vision de Gethsémani, d'un monde tant aimé et pourtant révolté, d'un monde pour qui on donne sa vie et qui en abuse en blasphémant.

"Elle ne quittait point le temple, servant Dieu nuit et jour"

Anne est un représentant de l'Israël fidèle qui prépare pendant des siècles l'avènement du Christ et lui donne ses premiers disciples. Elle n'a pas eu une action publique comme Jean-Baptiste mais elle est pourtant de la lignée des prophètes. Son action fut toute intérieure. Si Jean prêcha le Christ à venir, Anne fut la contemplative qui l'appela de ses prières. L'incarnation du Christ se continue. Chaque jour, il naît dans de nouveaux chrétiens qu'il agrège à son corps mystique. Cette incarnation, comme l'autre, demande à être préparée par des âmes comme celle de Jean et d'Anne. Les conditions extérieures rendent souvent difficile ou impossible l'action de Jean. Tout métier permet la vie de prières d'Anne. Quelle belle vocation que celle de l'âme contemplative dans son métier.

"à parler de l'enfant à tous ceux qui, à Jérusalem, attendaient la rédemption"

Qui connaîtra les âmes pieuses et fidèles que l'évangile nous révèle si discrètement à l'occasion d'Anne ? Qui connaîtra les chrétiens cachés dans la foule, qui donnent à l'église sa vitalité spirituelle, sa puissance surnaturelle, en laissant le Christ vivre en eux complètement ? De l'extérieur, rien de cette puissance mystérieuse n'apparaît. Aussi les non chrétiens qui n'estiment la force de l'église que par ses manifestations extérieures commettent de lourdes erreurs, se méprenant sur ce qui fait réellement sa force. Bien des chrétiens n'ont pas assez de sens religieux pour ne pas tomber dans les mêmes erreurs.

125 - Messe de l'Epiphanie

"Des mages arrivèrent d'Orient à Jérusalem en disant : Où est le roi des Juifs qui vient de naître ?" (Mt 2,1-12)

Le Christ était né à Bethléem et les habitants de Bethléem l'ignoraient. Pourtant la lumière n'avait pas manqué aux Juifs. Chaque sabbat, ils se réunissaient pour lire la bible, les prophètes mais cela ne leur servit à rien. Au contraire des étrangers, moins favorisés qu'eux, des gens qu'ils méprisaient, surent tirer de la bible la lumière qui leur fit comprendre le signe de l'étoile.

Souvent les chrétiens, à force de fréquenter sans vraiment les vivre, les mystères de la religion, les méconnaissent et restent stériles. Parfois des convertis, ou même seulement des chercheurs de vérité encore en dehors de l'église, viennent les surprendre par l'intérêt qu'ils portent au Christ et aux problèmes religieux.

Les âmes sont facilement éveillées à l'égard des fautes qu'elles commettent, peu mesurent le mal que c'est que d'abuser de la grâce. C'est cet abus qui a endurci le coeur des Juifs malgré tous les scrupules d'une observance minutieuse. C'est cet abus qui explique la pauvreté spirituelle de beaucoup et, derrière eux, la misère de tant d'autres. Si le monde est si peu chrétien, la faute n'en est-elle pas surtout aux chrétiens qui gâchent la grâce de Dieu ? Mais la lumière de Dieu luit devant tous les yeux qui veulent s'ouvrir à elle. Dieu se fait des apôtres parmi ceux qui, humainement, semblent avoir moins reçu que ceux de la maison.

"Nous avons vu son étoile en Orient"

Une étoile brille aussi au fond de tout coeur humain. Spontanément, l'homme a la notion du vrai et du faux, c'est là, sa dignité. Il sait que la vérité veut être acceptée pour elle-même. Il sait que le vrai le dépasse et que, si la vérité répond aux plus secrètes et intimes de ses aspirations, c'est qu'il est fait pour elle et non qu'il fait de ses besoins le vrai.

Il le sait mais cette certitude n'est pas à ce point contraignante qu'il ne puisse la nier et l'étouffer. L'étoile des mages n'est pas si extraordinaire qu'on ne puisse l'assimiler aux autres étoiles et ainsi ne plus la reconnaître. Beaucoup font ainsi des raisonnements pour ne pas voir, leur oeil n'est pas clair. Il est si facile de se contenter d'une explication "passe-partout" pour nier la transcendance qu'on perçoit dans le sens de l'obligation du vrai. On est si tranquille quand on ne voit pas, le vrai est si exigeant. Aussi, tout homme est dans une certaine mesure responsable de ne pas voir l'étoile. Il sera jugé sur son attitude vis-à-vis de la vérité.

"Nous sommes venus l'adorer"

Les mages fidèles parcourent un long chemin avant d'adorer Jésus, un chemin inconnu, dangereux sans doute, souvent sans attrait. Chaque homme a, lui aussi, un long chemin à parcourir avant d'atteindre la vérité. Le vrai se découvre peu à peu et nul ne peut dire qui ralentit plus son apparition, de notre bêtise, de nos préjugés, de nos péchés. Nous ne sommes pas toujours responsables de notre bêtise quoiqu'elle puisse souvent être cultivée ou soignée. Nous ne sommes pas toujours responsables de nos préjugés car il est des erreurs invincibles. C'est par nos péchés que nous sommes responsables du degré de vérité que nous atteignons. Beaucoup marchent à petits pas sur le chemin du vrai car ils ont peur. Beaucoup s'y engagent dans la joie et s'arrêtent aux premières tristesses; c'est que la vérité est dure et ne ménage que pour mieux s'affirmer après dans sa force. Le chrétien a aussi un long chemin à faire pour venir adorer Jésus comme Jésus le veut, dans la vérité et dans l'amour. Ce n'est pas que l'église ne l'aide mais les premiers pas de l'enfant sont un rude effort pour lui quoique sa mère l'aide. L'entraînement de l'athlète sous l'oeil du maître n'en est pas moins dur. Aussi beaucoup s'assoient sur le bord du chemin et la route qui mène au Christ, quand elle glisse dans les gorges de la montagne, n'est parcourue que par des solitaires. Pourtant, Jésus est venu pour la foule. C'est à elle qu'il disait : "Soyez saints comme votre Père céleste est saint". Les mages n'étaient que trois. Combien d'autres avaient vu l'étoile et n'ont pas eu le courage de la suivre ?

"Hérode fut troublé et tout Jérusalem avec lui"

Nulle âme n'est insensible à la venue du Christ. Chacune dévoile, dans ses réactions, ses pensées secrètes et se juge. Zacharie se troubla devant la grandeur du miracle que lui annonçait l'ange. Hérode se troubla à cause de la mission qu'il avait prise et qu'on pouvait peut-être un jour lui enlever. Zacharie est tenté de ne pas croire car il n'ose espérer un tel prodige. Hérode crut car la crainte comme l'amour porte à croire. C'est pourquoi Zacharie demande : "A quoi reconnaîtrai-je que cela sera ?". Hérode complota pour que cela ne soit pas. Dans beaucoup de chrétiens, Zacharie et Hérode se retrouvent. Combien hésitent à croire à l'appel du Christ parce qu'il leur paraît trop grand pour eux, trop difficile pour leur faiblesse. Combien hésitent à entrer pour de vrai dans le chemin de la sainteté parce qu'ils ont peur que le nouvel hôte de leur âme, le Christ, devienne en eux si puissant qu'il ne tolère plus rien de ce qui n'est pas lui et qu'il les dépossède des biens qu'ils aiment. Il faut une grande foi pour vaincre ce premier mouvement d'incrédulité. Il n'est pas utile d'être bien intelligent pour deviner que Dieu a pour l'âme l'exigence de l'amour. Aussi beaucoup sont toujours en train de chercher un signe pour se décider à suivre le Christ et ils ne se décident jamais. Beaucoup font tout pour que cela ne soit pas en se refusant à la grâce qui les sollicitent. Mais il y a aussi le peuple de Jérusalem qui s'émeut, comme s'émeuvent les badauds, le temps qu'une autre nouvelle vienne les distraire de l'ancienne. Bien des événements, maladie, mort, cérémonie religieuse, émeuvent les coeurs. Combien le sont comme des spectateurs curieux et qui passent ? Combien se croient éveillés à la vie qu'ils, en vérité, vivent en léthargie ?

"Voilà que l'étoile qu'ils avaient vue en Orient allait devant eux"

Elle avait donc disparu. Souvent les raisons, les motifs humains qui nous ont jetés à la trace du Christ perdent leur évidence et leur force entraînant quand on est en pleine route. C'est qu'elle est longue, fatigante et souvent monotone, la route. Les mages continuèrent pourtant car, si l'étoile avait provoqué leur foi dans l'avènement du Christ, cette foi se suffisait maintenant à elle-même et trouvait en soi sa justification. Seules, les âmes qui savent continuer dans la nuit le voyage commencé en plein jour persévèrent jusqu'à la fin et trouvent le Christ comme il veut se manifester à chacune. Les mages n'avaient plus d'étoile pour se guider mais ils furent assez humbles pour chercher et accepter les lumières d'autrui. Ils les cherchèrent en allant à Jérusalem. Ils les reçurent des Juifs malgré leur peu d'empressement que ces derniers, pourtant particulièrement intéressés par l'avènement du messie, montrèrent à l'égard de la vérité qu'ils cherchaient. L'homme a besoin de l'homme pour trouver la vérité et Dieu. Beaucoup n'ont pas l'humilité d'accepter cette dépendance, aussi toute aide extérieure leur est instinctivement une charge, les abaisse à leurs yeux. Pour eux, l'église est un joug intolérable. Beaucoup ne voudraient recevoir de conseils que de ceux qui, personnellement, leur paraissent capables de leur en donner. Ils ne comprennent pas que la vérité peut être déposée dans des vases d'argile et, qu'importe les personnes, si elles nous aident à découvrir le vrai et Dieu. Cette exigence les empêche d'écouter personne car il n'y a que les saints qui parlent de Dieu avec autorité personnelle mais ils sont rares. C'est parce qu'ils furent humbles et persévérants que les mages retrouvèrent l'étoile qu'ils avaient vue en Orient. C'est dans l'humilité et la persévérance que l'âme chrétienne découvre de nouveau la perception d'être fidèle à Dieu. Jadis, elle en avait le sentiment. Maintenant, elle en aura une conviction qui sera une première possession "des biens que nous devons espérer".

"A la vue de l'étoile, ils se réjouirent d'une grande joie"

Les mages avaient connu la joie en découvrant l'étoile. Ils avaient connu la joie du départ dans l'heureuse caravane pleine d'espoirs. Ils connaissent maintenant la joie de la fin, du couronnement d'une aventure heureuse, unique, providentielle. Joie d'une foi qui triomphe des apparences qui l'ont si souvent contredite. Joie d'une espérance qui puise son intensité dans le souvenir même des traverses courageusement supportées. Joie d'un amour que l'espérance a si bien purifié qu'il sait maintenant aimer Dieu et soi-même en Dieu comme Dieu le veut.

Heureuse l'âme qui, dès cette vie, connaîtra déjà cette joie, elle est de la nature de la joie du ciel, si elle n'en a pas l'intensité ni la profonde pénétration.

"Ouvrant leurs trésors, ils lui offrirent en présents de l'or, de l'encens et de la myrrhe"

Ce ne furent pas des biens achetés sur place pour la circonstance qu'ils offrirent à Jésus. Ce furent des biens qu'ils avaient traînés derrière eux pendant leur long voyage, au risque de les perdre ou de se les faire voler. Ce sont ces biens que le chrétien doit aussi apporter à son Dieu, une âme que l'expérience de la vie a façonnée, que les tentations ont purifiée, que les épreuves ont fortifiée. Pourquoi y en a-t-il tant qui se composent un visage, se font un langage, se donnent une mentalité factice, quand ils viennent adorer ?

L'offrande des mages, parce que c'était la véritable offrande d'un trésor qui était bien à eux, prit une signification prophétique qui dépasse de beaucoup toutes les intentions qu'ils pouvaient y avoir mis. Par l'or, ils symbolisent aux yeux de monde qui viendra après eux, la royauté du Christ. Par l'encens, ils signifièrent sa divinité et la myrrhe fut le témoin de son humanité.

Toute vie donnée à Dieu dans sa totalité vraie est une offrande qui porte en soi une leçon. Elle est l'image d'une des perfections du Christ, sa réalisation humaine et une leçon pour qui sait l'entendre.

126 - Octave de l'Épiphanie

11 janvier 1931

"Offrez votre corps comme une victime vivante consacrée à Dieu, agréée de lui"

(Rom 12, 1-5)

Ce qui constitue essentiellement l'état de victime, c'est le fait d'être consacré à Dieu pour toujours par état. Une victime est essentiellement la chose de Dieu. Sa mise à mort dans différentes formes religieuses marque cette renonciation que l'homme en fait.

Le cardinal de Bérulle a développé ces idées dans son livre sur les grandeurs de Jésus. En la personne de Jésus-Christ, l'humanité se trouve, dès le moment de l'incarnation, consacrée en l'état de victime du fait de son union personnelle au Verbe qui la prive de sa subsistance. En même temps et du fait de cette union, elle se trouve vivifiée d'une vie nouvelle, celle du Verbe. Cette vie humaine-divine de Jésus-Christ représente l'état parfait de victime.

Avant Jésus-Christ, sous l'ancienne loi, toutes les victimes offertes à Dieu ne lui avaient été consacrées que par la volonté de l'homme. Dieu n'en avait jamais pris possession lui-même. Ces victimes n'avaient jamais vécu que de leur vie animale jusqu'au moment où l'homme, les immolant, elles avaient cessé de vivre d'aucune vie. Aucune de ces victimes n'avait donc été pleinement agréée de Dieu.

Au contraire, l'humanité du Christ fut une victime agréée de Dieu et cela se manifeste en ce que cette humanité, Dieu se la consacra lui-même en en prenant possession d'une façon profonde et lui donna de vivre de sa propre vie, ce qui ne s'était jamais vu pour aucune victime des âges antérieurs.

Cette vie de Jésus-Christ, victime vivante, est le modèle de la nôtre. Dans le baptême, l'esprit nouveau de Jésus-Christ vient prendre possession de nous et nous consacrer à Dieu. Cette consécration, que nous avons à ratifier toute notre vie par nos actes de volonté libre, nous établit dans un état d'appartenance à Dieu incomparablement plus élevé que celui auquel nous pourrions arriver par nous-mêmes. De nous-mêmes, nous ne pourrions nous consacrer que d'une façon purement morale tandis que cette appartenance instituée par le baptême est d'ordre réel, nous incorporant à Jésus-Christ et nous faisant vivre de sa vie à lui.

Ainsi pouvons-nous mieux comprendre le texte de saint Paul. Il dit que nous sommes victimes parce que nous sommes consacrés à Dieu et que nous sommes victimes vivantes parce que, agréés par lui, nous tirons désormais notre vie de la sienne. Par notre corps, il désigne toutes nos facultés, intelligence, sensibilité, volonté, par opposition à l'esprit intérieur qui les anime, jadis l'esprit du vieil homme, maintenant celui du Christ.

Étant consacrés à Dieu, toute reprise de nous-mêmes est sacrilège et d'autant plus grave qu'elle défait et ruine un état de choses qui n'est pas seulement notre fait mais celui de Dieu. Car elle ne consiste pas seulement à reprendre une chose offerte mais qui serait cependant restée extérieure à celui qui l'a offerte et immo-difiée par cette oblation, elle consiste à reprendre une chose que Dieu avait prise lui-même et par là établie dans un état nouveau, complètement transformée, opération aussi brutale que d'arracher le greffon du tronc où il avait été enté et où il avait pris. Nous sommes morts au monde en toute réalité, de la même manière que le greffon est mort à l'arbuste dont il a été détaché. Ceci entraîne notamment que nous ne nous attendrons pas à recevoir du monde une vie qu'il ne peut plus nous donner puisque nous ne lui appartenons plus.

Étant victimes, nous sommes aussi vivants. Le Christianisme n'est pas mutilation ou suicide. Tout nous reste mais pris par Dieu, animé d'un autre esprit qui est celui animé par Dieu. Ainsi le greffon enté sur un tronc nouveau ne perd pas ses bourgeons, il ne change même pas d'aspect; cependant, il se transforme peu à peu et la sève nouvelle qui circule en lui se manifeste progressivement au dehors.

Cet état, plus solide et substantiel que tous les actes que nous pourrions faire puisqu'il nous établit dans une manière d'être nouvelle et divine, nous devons en prendre conscience afin de ratifier à chaque instant cette consécration de nous-mêmes par Dieu. C'est l'offrande dont parle saint Paul, offrande active de la victime agréée de Dieu, offrande que nous devons faire en union avec Jésus-Christ offert à chaque instant dans les messes : offrez vos corps...

Tel est le sens théologique de ce passage. D'ailleurs cet état foncier de victime consacrée par Dieu est le principe dans notre vie d'une multitude d'états seconds par où s'exprime en vérité la même réalité fondamentale de notre dépossession du monde et prise de possession par Dieu. Le fait d'avoir conçu un idéal et de s'y tenir, le fait d'avoir adopté tel genre de vie, de s'être donné à telle oeuvre, constituent autant de ces états seconds. Ce sont eux, bien plus que nos actes ou nos vouloirs, qui constituent les éléments solides, permanents de notre vie, ou plutôt nos actes ont surtout leur valeur en tant qu'il aboutissent à nous établir dans un de ces états ou qu'ils en proviennent.

Souvent nous oublions ces choses. Quand l'occasion nous manque de tendre notre volonté pour des actes multiples, nous nous imaginons redevenir étrangers à Dieu. En réalité, par le seul fait de persévérer dans ces états qui constituent la vocation que Dieu nous a destinée, nous demeurons dans une attitude qui nous tient ouverts à son action éclairante et vivifiante.

"Ne vous accommodez pas à ce siècle mais transformez-vous par le renouvellement de l'esprit"

C'est ce renouvellement par lequel le Christ substitue en nous son esprit à celui du vieil homme qui constitue, comme nous le disions, la réalité fondamentale de notre consécration à Dieu : *"Je mettrai au-dedans de vous un esprit nouveau, j'ôterai de votre chair le coeur de pierre et je vous donnerai un coeur de chair, je mettrai au-dedans de vous mon esprit"* (Ez 36,26).

Le grave danger, c'est d'oublier cette consécration et de nous conformer au monde, prendre comme règle de conduite ce que nous voyons faire communément autour de nous, considérer comme une exagération ou une témérité tout ce qui dépasse ce niveau. Au vrai, ce qu'il nous faut faire n'est pas de nous modeler sur l'attitude d'un monde auquel nous n'appartenons plus, ayant été greffés sur le Christ. Il nous faut être dociles aux inspirations de cet esprit du Christ qui est en nous.

Que de gens, souvent sans qu'ils en aient conscience, sont stérilisés par ce conformisme et parce qu'ils ne comprennent pas que c'est du côté du Christ et non de celui du monde qu'ils trouveront la lumière. Cette métamorphose nous permet de discerner la volonté de Dieu, non pas comme un objet auquel nous nous conformons du dehors, mais comme quelque chose que nous avons du dedans puisque nous sommes devenus nous-mêmes partie du Christ mystique.

"Lorsqu'il eut douze ans" (Lc 2, 42-52)

Jésus était sans doute allé déjà plusieurs fois à Jérusalem avec ses parents et il était revenu avec eux sans que rien de particulier se soit passé. Cette fois-ci, il va rompre avec cette manière de faire, introduisant nettement du nouveau. Nous avons tous ressenti pour notre compte, en telle ou telle occasion, ce qu'il y a de douloureux dans le fait de rompre avec ses anciennes manières de faire. Elles nous portent si doucement et ensuite elles constituent notre personnalité vis-à-vis de nos proches mais, en les changeant, nous les faisons souffrir. Pourtant, à certains moments, le développement intérieur de notre vie spirituelle demande des ruptures de ce genre pour nous faire accéder à un état nouveau; faute de quoi, ce sera l'étouffement.

Les abnégations que nous demande le service de Dieu sont aussi occasion de souffrance pour nos proches. Plus tard, la croix de Jésus sera aussi celle de Marie. Dès maintenant, Jésus commence à faire souffrir. Cette perspective ne le retient pas quand il s'agit de faire la volonté de Dieu. Le monde ne peut comprendre une pareille attitude parce qu'il ne sait pas ce que sont l'obéissance et la soumission à la volonté de Dieu. Il ne peut voir dans les abnégations que les saints imposent malgré eux à leur entourage qu'un fanatisme inintelligent et égoïste.

Il est encore un point plus douloureux. La souffrance que nous cause telle abnégation à laquelle nous consentons, nous avons généralement la force d'en tirer un profit spirituel tandis que les autres peuvent ne pas avoir cette force. Il se peut même que cette souffrance leur soit une pierre d'achoppement et notre conduite, une occasion de scandale.

"Tous admiraient son intelligence"

Les docteurs d'Israël sourient à Jésus enfant, ils le crucifieront plus tard. Il en est ainsi pour toute vie. Quand on commence, on trouve facilement des encouragements. Comme on n'a pas encore affirmé ni peut-être découvert sa personnalité véritable, les autres rêvent volontiers que vous deviendrez selon leurs désirs. Soi-même, on goûte

le bonheur d'avoir des maîtres, de voir son idéal encore imprécis comme incarné dans tel ou tel. Plus tard, si chacun de nous suit la voie unique où Dieu veut le conduire, il se trouve seul, seul avec le poids de son idéal inaccessible à découvrir jour par jour, seul souvent devant l'hostilité de ceux qui, ayant fondé des espoirs chimériques sur nous, jugent que nous les avons trahis.

"Pourquoi me cherchiez-vous ?"

Jésus ne s'étend pas en explication longue et circonstanciée. Sa réponse n'est pas sans laisser quelque incertitude et ses parents ne la comprennent pas. Pourquoi leur parler à l'avance de toutes les séparations de l'avenir. Il sera bien temps quand on y sera. D'ailleurs ni Marie ni Joseph n'en demandent plus long. Ils sont heureux pour le moment d'avoir leur enfant près d'eux, ils se contentent de la première explication qu'il leur donne et cela leur suffit.

"Marie conservait tout cela dans son coeur"

Marie a eu assez d'humilité pour accepter que son fils ait fait quelque chose qu'elle n'ait pas compris. Il nous faut aussi de l'humilité pour accepter que des gens, autour de nous, aient d'autres vocations que la nôtre ou même des vocations que nous ne pouvons comprendre. Respecter la personnalité des âmes, faire confiance à l'esprit de Dieu qui vit en elles. Marie a eu assez d'humilité pour garder dans son coeur des paroles qu'elle n'avait pas comprises.

Dans notre vie spirituelle, bien des choses nous arrivent que nous ne comprenons pas d'emblée, parole entendue, idée trouvée dans un livre, événement qui nous déroutent. L'attitude chrétienne et intelligente, c'est de garder cela dans notre coeur en nous disant que cette parole, cette idée, a quelque chose à nous apprendre, que nous comprendrons plus tard, que nous ne sommes pas encore mûrs. Souvent notre incompréhension actuelle nous fait nier la valeur de ce que nous ne comprenons pas ou nous en fait trouver une explication mesquine et fautive. Si on ne pense pas comme nous, nous cherchons à l'expliquer par son tempérament ou sa formation intellectuelle... Cela nous dispense de réfléchir sur ses idées.

Il se peut aussi que Dieu nous donne des lumières dont nous ne comprenons la signification profonde que plus tard. Il nous les donne comme des anticipations sur l'avenir, des choses qui nous y préparent insensiblement sans que nous en ayons conscience et dont le souvenir nous soutiendra et nous éclairera plus tard. Mais cela ne sera que si nous gardons précieusement ces lumières.

"Il leur était soumis"

Jésus a agi avec indépendance quand son Père lui a demandé de le faire. Plus tard, il quittera pareillement les siens pour mener la vie qui le conduira à la croix. Entre temps, il redevient le fils soumis. Seuls ceux qui ont une forte personnalité et volonté sont capables de se soumettre ainsi. Les autres n'osent pas en faire l'expérience car ils sentent qu'ils n'auraient pas la force de reprendre ensuite l'autonomie et l'indépendance nécessaires pour suivre leur voie. C'est ce qui fait les esprits "indépendants" et qui ne sont en réalité que des timides, d'autant plus jaloux de leur indépendance qu'ils sentent qu'ils ne la tiennent guère dans leurs mains. Au contraire, celui qui est vraiment fort est capable de se soumettre; souvent et par là, il devient apte à collaborer avec d'autres, à servir et il a parfois l'occasion de faire plaisir.

127 - **Deuxième dimanche après l'Épiphanie**

18 janvier 1931

"Nous avons des dons différents" (Rom 12, 6-16)

Beaucoup de gens sont malheureux et mènent une vie stérile faute de s'être rendus compte de leurs véritables dons. Connaître ses dons, c'est connaître la voie unique où Dieu veut que nous marchions. Chacun a la sienne et tous doivent aller jusqu'au bout de la leur. Une route est étroitement limitée à droite et à gauche par des fossés mais elle est illimitée dans le sens de sa dimension. Ainsi les dons reçus nous limitent du côté de notre action dans le monde et dans l'église mais, du côté de Dieu, il n'y a jamais de limite. Si étroit et si humble que soit le sentier où nous marchons, il est dans le sens de sa direction aussi illimité que la grande route, n'ayant son terme qu'en Dieu. le précepte est pour tous : "Soyez parfaits comme votre Père est parfait".

- La mise en oeuvre des dons reçus est inséparable de notre sanctification.

C'est seulement si nous marchons dans notre voie que nous nous sanctifions pleinement. C'est là seulement que nous aidons nos frères au maximum. Pour trouver sa vraie voie, il faut d'abord être persuadé que Dieu nous veut à une place déterminée dans son église, qu'il attend de nous un service spécial. Beaucoup ignorent toujours les dons qu'ils ont reçus et les laisseront inemployés, faute d'avoir cherché sérieusement à les connaître.

- Cette recherche ne peut se faire par un pur effort de réflexion. C'est en agissant qu'on s'éprouve et se découvre. Si nous voulons vraiment savoir comment Dieu désire que nous aidions nos frères, commençons dès maintenant à les aider de la façon qui nous paraît raisonnable et appropriée. C'est l'indispensable premier pas. Autrement, on se perd dans les rêves. Dans cette recherche, il y aura certainement des tâtonnements, des fausses manœuvres,

dûs à notre inintelligence, inexpérience et manque de souplesse. C'est inévitable et refuser de tâtonner, c'est refuser de trouver.

- Dans cette recherche, il faut être très exigeant et ne pas croire facilement qu'on a trouvé sa forme définitive. Une telle pensée serait sans doute décourageante si nous devions nous dire que ce que nous faisons, n'étant peut-être pas pleinement dans l'axe de la volonté de Dieu sur nous, nous y perdions entièrement notre temps parce qu'il nous faudra un jour revenir en arrière pour repartir dans une autre direction. Au vrai, cette question ne se pose pas. Il se peut qu'au prochain carrefour, le voyageur doive quitter la route familière qu'il poursuit depuis longtemps et doive s'engager dans un chemin inconnu et de direction différente. En fait, le seul moyen pour lui d'arriver à ce carrefour est souvent de marcher sur la route où il est et avec le plus d'élan possible. Dans cette recherche, il faut avoir beaucoup de pureté d'intention, être toujours prêt, si Dieu nous y appelle, à abandonner le connu pour l'inconnu.

"Ils n'ont point de vin" (Jn 2, 1-12)

(Cf. N° 27)

Pourtant ils en avaient eu au début et sans doute avaient-ils cru que ce qu'ils en avaient leur suffirait. Ainsi dans la jeunesse et les débuts de la vie chrétienne, quand l'enthousiasme gonfle le coeur, on ne conçoit pas qu'il puisse venir à manquer. La persévérance dans un christianisme vivant semble une chose toute naturelle. Et un jour, on se trouve vide, la sensibilité s'est émoussée, plus de goût, plus de désirs, plus d'allant. Cela arrive parfois au moment où, pour nous tirer d'affaire, nous aurions le plus besoin d'être riches et dans l'abondance. Quand le vin leur manque, les pauvres gens de Cana ont toute une noce sur les bras. Ils ne demandent pas au Christ de les tirer de là. Quand on est dans ce marasme, souvent on ne pense même pas à prier et on est trop malheureux pour regarder en face sa pauvreté. Le vrai chrétien fait comme la Vierge, il devine la détresse muette et inavouée de ces pauvres gens, il prie pour eux et essaie de leur révéler le Christ.

"Faites tout ce qu'il vous dira"

Moment critique que celui où on perçoit ainsi son vide et sa pauvreté foncière car on risque de se désespérer et de se résigner. En réalité, ce moment ouvre dans la vie une nouvelle période, celle où le Christ pourra venir nous remplir et, dans notre pauvreté même, faire surabonder sa plénitude. Tant qu'on n'a pas senti sa déficience fondamentale, il est bien difficile de vivre uniquement du Christ.

L'âme qui fait ainsi la découverte de son néant se trouve souvent comme plongée pour un temps dans des ténèbres. La soumission absolue à la volonté de Dieu telle qu'elle lui est à chaque instant manifestée est la seule planche de salut. Certes, il faut toujours suivre la volonté de Dieu mais, à certains moments, nous la suivons comme nous suivons sur une route quelqu'un qui nous précède. Nous le voyons, nous voyons où il nous mène et un petit crochet ou un arrêt momentané de notre part ne tire pas trop à conséquence. Au contraire, il est des temps où nous sommes comme un aveugle, s'il lâche la main qui le conduit, il est perdu.

"Il y avait là six urnes... contenant chacune deux ou trois mesures"

C'était des urnes qui servaient aux usages domestiques. Ce sont les facultés de l'homme dont il se sert pour penser, connaître, agir. Elles avaient déjà beaucoup servi mais elles n'avaient jamais versé que de l'eau. Maintenant qu'on va les mettre au service du monde, par le Christ, elles verseront du vin. Extérieurement, rien n'est changé. Quelle différence pourtant ! La vie d'un chrétien peut ressembler à une vie ordinaire et quelle différence cependant par l'esprit qui l'anime, par les fruits qu'elle porte ! Ce ne sont pas seulement les plus grandes des outres qui sont utilisées mais toutes celles qui sont là, grandes ou petites. Ce ne sont pas seulement les âmes fortes ou intelligentes qui sont appelées à servir mais toutes celles qui se présentent au Christ pour servir, toutes celles qui sont vraiment généreuses. La moindre outre au service du Christ en fera plus que la plus grande que le Christ n'a pas bénie. La première versera du vin et l'autre ne versera jamais autre chose que de l'eau.

"Remplissez d'eau ces urnes"

Pour qu'elles versent du vin, il faut d'abord qu'elles soient remplies d'eau. Pour que nous soyons des apôtres du Christ, il faut d'abord que nous soyons des hommes. Il faut nous cultiver à fond intellectuellement et connaître notre foi, la comprendre, savoir ainsi la dire. Il faut cultiver à fond notre volonté, devenir moraux et vivifiés. Dieu donnera à tous ces efforts une efficacité surnaturelle et à toutes ces branches, des fruits divins. Beaucoup restent médiocres au point de vue religieux parce qu'ils sont restés, par leur faute, médiocres au point de vue humain. La grâce vient transformer la nature, la fondre dans un nouveau moule, l'élever à un nouvel état, opération aussi profonde, et plus encore, que celle qui change l'eau en vin mais la grâce ne peut transformer que ce qui existe.

"Ils les remplirent jusqu'en haut"

Jésus ne leur avait pas précisé de remplir jusqu'au bord. Les serviteurs ne lésinent pas dans l'obéissance et la générosité. Ce qu'ils font, ils le font à plein et spontanément.

"Puissez-en maintenant et portez-en au maître du festin"

L'eau n'a pas été accumulée dans l'outre pour y rester. Le Christ ne l'a pas transformée en vin pur pour qu'elle y reste. C'est en vue de la transformation de l'eau en vin qu'on a mis de l'eau dans les outres. C'est en vue des invités du festin que le miracle a été fait. Si le vin restait inutilisé dans l'urne, il se gâterait vite et deviendrait du vinaigre. On ne doit pas se cultiver, devenir fort, pour être cultivé et profiter de sa force. Le Christ se donne aux âmes pour qu'elles se donnent à leur tour à Dieu dans le monde.

Les serveurs n'ont pas apporté directement le vin aux convives, ils l'ont d'abord fait goûter au maître du festin. Ainsi les chrétiens agissent en intime collaboration avec l'église. Ils lui apportent leur travail, leurs découvertes, de façon à ce que les chefs en jugent et en fassent bénéficier toute l'église. Ce n'est pas le maître du festin qui a pris l'initiative. Ce n'est pas toujours aux chefs de prendre des initiatives mais c'est toujours à eux d'en juger. Il ne faut pas attendre qu'on nous commande pour agir mais, dans l'action, il faut toujours être soumis à ceux qui ont mission d'en juger pour l'église.

"Tu as gardé le bon vin jusqu'à maintenant"

La plupart des gens valent mieux dans leur jeunesse que dans leur vieillesse et on compte pour beaucoup d'avoir conservé une partie de sa première ferveur (Imit 2,5). Il n'appartient qu'au chrétien vraiment intérieur de se renouveler chaque jour et d'offrir du bon vin toute sa vie.

Quoiqu'il ait un goût analogue au vin de la terre, le nouveau vin de Cana a pourtant une origine différente. Les pauvres gens avaient eu bien de la peine à acheter assez de vin pour espérer faire bonne contenance devant leurs invités. Encore n'en avait-il pas assez, c'est qu'ils n'étaient pas riches.

Au contraire, pour avoir ce vin nouveau, meilleur au goût et plus abondant que l'ancien, il n'est pas besoin d'avoir des moyens, il suffit de remplir bien plein son vase avec de l'eau, chose que tout le monde a à sa disposition, et de s'en remettre au Christ

128 - Les disciples d'Emmaüs

Les disciples d'Emmaüs sont des gens qui ont cru.

C'est parce qu'ils ont cru qu'ils cheminent tristement, secrètement inconsolables et seuls. Le monde ne saurait comprendre leur tristesse, lui qui n'a jamais rien espéré, qui n'a vibré à aucun idéal, heureux de la médiocrité où il se complaît, sans désir. Ils passent isolés, solitaires, incompris, baissant la tête sous le poids d'une immense déception. Le monde qui les raille vaut moins qu'eux car eux au moins ont espéré, ont désiré quelque chose. Ils ont cru. Qu'ont-ils cru au juste ? Ils ont cru que le royaume d'Israël allait être rétabli. C'est pourquoi maintenant ils sont dans la tristesse devant leur espoir effondré. Surtout ils ont cru en Jésus. C'est cette foi en Jésus toute vivante et vivifiante qui a donné une âme à leur espérance, espérance trop humaine il est vrai mais qui, sans cette foi, serait restée assoupie au fond de leur coeur, comme au fond du coeur de tant d'autres. Parce que leur foi en Jésus dépassait ces perspectives de restauration matérielle, parce qu'elle était première dans l'ordre de leurs croyances, ils continuent encore secrètement à espérer d'une façon mystérieuse, inexplicable, même après l'échec définitif, après la ruine de toutes les illusions humaines dont ils avaient revêtu leur foi.

Ils continuent secrètement à espérer.

Autrement, parleraient-ils encore de ce passé qui les a trompés, de ce beau rêve qui s'est terminé sur une croix ? Ceux que l'esprit du mal, l'esprit désespéré, entraîne à renier leur passé, n'en parlent plus car ce souvenir les brûle ou, s'ils en parlent, c'est avec rancoeur, avec haine, haine contre l'idéal qu'ils ont servi et aimé, haine contre eux-mêmes qui s'y sont laissés prendre, haine dont l'amertume spéciale a déjà comme une saveur de damnation. Il n'y a pas d'amertume chez les disciples d'Emmaüs. Certes, leur esprit hésite, il ne se reconnaît plus dans l'enchaînement catastrophique des événements mais leur âme reste fidèle. Ce Jésus qu'ils ont suivi et qui a si cruellement démenti par sa mort les idées qu'ils s'étaient faites de son rôle, ils continuent à le vénérer. Ils n'avaient pas confiance en lui parce qu'ils en espéraient la restauration d'Israël mais ils espéraient la restauration d'Israël parce qu'ils avaient confiance en lui. Si l'idée qu'ils se faisaient de la mission du Christ était fautive, l'attachement qu'ils avaient pour lui était conforme au vrai et transcendant à toutes leurs idées. C'est pourquoi ils continuent encore à voir en Jésus un prophète puissant en paroles et en oeuvres et non pas un imposteur ou un fou. C'est pourquoi l'épreuve purifiera leur foi au lieu de la ruiner ou de l'abattre.

Cette route de Jérusalem à Emmaüs,

longue de soixante stades, ressemble bien, Seigneur, au long chemin de notre vie. Comme il y a 20 siècles, vos disciples sont toujours aussi peu intelligents, ils continuent à se nourrir d'espoirs chimériques, ils continuent toujours à comprendre de travers votre divin enseignement. Ils continuent toujours à se nourrir d'espoirs chimériques. Jadis, ils attendaient la restauration du royaume d'Israël, c'est cela qu'ils croyaient que vous leur promettiez. Aujourd'hui, ils escomptent une espèce de paix, de repos tout humain et c'est pourquoi ils sont déçus, c'est pourquoi ils marchent souvent la tête basse, le regard triste sur le chemin de la vie. Nous ne sommes

pas assez purs pour comprendre d'emblée votre enseignement. Longtemps encore sans doute, nous continuerons à vous prêter nos idées terrestres et charnelles, longtemps encore nous continuerons à attendre de vous et à croire que vous nous avez promis la réalisation de nos désirs humains. Faites du moins que, même dans cette période peut-être inévitable d'incompréhension, ce soit bien à vous et à vous seul que notre âme s'attache, que ce soit vous que nous aimions et non pas le bien que nous croyons, peut-être à tort, que ce soit à cause de vous que nous aimions et non pas à cause de la conformité supposée de vos promesses avec tels de nos rêves, afin que le jour où la croix surgira inattendue, sous une forme ou une autre, brisant nos petites conceptions, égarant pour un temps notre intelligence, afin qu'en ce jour-là nous vous restions profondément attachés malgré l'écroulement des espérances humaines que nous avions groupées, disposées autour de notre foi en vous, afin que la croix, si elle égare notre intelligence, si nous n'arrivons plus à nous y reconnaître, ne soit pas pour notre âme profonde une occasion de révolte, de reniement, de haine contre vous. Si le monde a beau jeu de railler notre tristesse et nos désillusions, donnez-nous de comprendre que nos espoirs, même un peu humains, valent mieux devant vous que toute sa prudence incrédule car eux au moins tiraient leur force, sinon leur source, de notre amour et de notre confiance en vous, afin qu'au jour où nos illusions se dissipent, nous ne nous jugions pas trop sévèrement, trop aigrement nous-mêmes. Pauvres créatures sans intelligence, pouvons-nous aller à la vérité autrement qu'avec tout un cortège d'illusions intellectuelles et sentimentales ? Qu'importe si c'est bien à vous que s'adresse notre amour profond. Vous saurez bien, par les épreuves, purifier progressivement notre amour et notre espérance. Mais les épreuves ne peuvent purifier que ceux qui, au fond de leur âme, ne sont attachés qu'à vous seul. Il faut cette disposition intérieure pour que l'épreuve ne soit pas principe de mort.

Insensés, n'aviez-vous pas les écritures ?

Ils avaient les écritures et ils les lisaient chaque jour, un peu comme nous lisons l'évangile, c'est-à-dire sans bien comprendre et en croyant tout comprendre. Ils retrouvaient dans l'écriture leurs désirs à eux, leurs idées à eux. Ils en faisaient, sans le savoir, sans le vouloir bien sûr, un livre à leur taille, la canonisation de leur idéal borné. Tout était simple, pas de mystère. Si d'aventure, quelque texte pris dans sa teneur littérale semblait insinuer d'autres perspectives, une savante exégèse, une allégorie subtile, une glose, et le scandale était atténué ou escamoté, tout rentrait dans l'ordre, c'est-à-dire dans leur ordre à eux, tout était arrangé de la meilleure foi du monde. Ils lisaient sans sourciller, sans se poser aucune question sur les extraordinaires prophéties d'Isaïe, sur la souffrance du Messie. Ni eux ni personne autour d'eux ne comprenait. En effet, qu'est un texte, sinon, pour notre esprit borné, un tissu d'énigmes d'autant plus profondes et insolubles que nous ne les soupçonnons même pas ? C'est pourquoi il faut que vienne l'épreuve car, si on peut arranger un texte à sa manière, si on peut lire l'évangile sans s'arrêter au fait de la croix, il est moins facile de changer l'ordre du monde. Cette croix, dont nous n'avons pas su reconnaître l'annonce dans les livres, elle vient quelque jour s'imposer à nous comme un fait. Ce sont les épreuves, ce sont les faits, c'est la vie qui nous révèlent l'écriture, révélation tout d'abord négative qui nous fait seulement comprendre que jusqu'à présent nous n'avons rien compris mais c'est le début de la compréhension vraie. Ce sont les faits et les faits seuls qui peuvent dégonfler nos illusions, faire craquer les conceptions mesquines et tout humaines à la taille desquelles nous ployons l'écriture, tous ces cadres étroits de notre pensée, ces cadres dont nous sommes captifs plus que nous ne le croyons et au-dedans desquels nous enfermons, nous voyons, nous réduisons toutes choses. Ce travail ne se fait pas sans souffrance ni angoisse.

Les disciples les connurent sur le chemin qui mène au bourg d'Emmaüs

mais ils n'en prennent pas leur parti. Ils essaient de s'y reconnaître, ils repassent leurs souvenirs. Parce que les faits leur ont posé une question, parce que, devant cette question, ils ne savent quoi penser, ils vont se trouver dans des dispositions d'humilité et de désir du vrai qui les rendront capables de recevoir l'enseignement de Dieu même, enseignement qui n'est pas nouveau, qui n'apportera à leur intelligence aucune connaissance nouvelle mais qui leur fera voir toutes choses, les mêmes choses, sous un point de vue différent. L'inconnu qui les a rejoints sur la route ne leur parle que des écritures, ne leur cite que les écritures, ces mêmes écritures qu'ils connaissent si bien mais maintenant ils y voient tout autre chose.

La première chose qui viendra confirmer leur foi, c'est qu'ils verront maintenant dans l'écriture que leur épreuve était prédite. Cette croix, cet échec, ce n'est plus alors l'événement inattendu, inexplicable, qui viendrait par un démenti éclatant convaincre d'erreur et de fausseté la parole même de Dieu. Tout cela avait été annoncé. C'est ainsi que le témoignage de l'écriture donne son sens à l'épreuve. La brutalité du fait matériel avait dissipé les illusions amoncelées inconsciemment autour de l'écriture, elle les avait préparés à en comprendre le vrai sens. C'est maintenant l'écriture qui, mieux comprise à la lumière de Dieu, va donner son sens à l'épreuve d'abord déconcertante : il fallait que le fils de l'homme souffrit ces choses pour qu'ensuite il entre dans sa gloire.

La parole de l'écriture, l'expérience des faits s'éclairent l'un par l'autre.

Sans l'expérience des faits, l'écriture nous demeurerait fermée et nous resterions prisonniers de nos petites illusions bien closes. Sans l'écriture, les faits n'auraient aucun sens, nous serions ballottés, roulés par leur torrent comme de pauvres enfants aveugles, loin de Dieu. Seigneur, béni soyez-vous de ne pas nous avoir ménagé les

épreuves. Soyez aussi béni de nous les avoir prédites. Si les âmes savaient lire l'écriture, si on ne conspirait pas souvent par une pusillanimité toute humaine à leur cacher le fait de la croix, elles ne seraient pas si désemparées quand l'épreuve viendrait sur elles, elles se souviendraient que leurs difficultés, leurs troubles, leur doutes, tout cela a été prédit et, se souvenant, elle rendraient grâce.

Les disciples écoutent,

subjugués par cet inconnu qu'ils rabrouaient naguère. Parce que, au fond de leur âme, ils sont toujours demeurés fidèles, ses paroles éveillent en eux de mystérieux échos. Leur foi s'affermit, la croix cesse de leur être un scandale : Ne fallait-il pas que le Christ souffrit ces choses et qu'il entre ensuite dans sa gloire ? Cette adhésion aux vérités supérieures qui leur sont alors découvertes dans l'écriture ne constitue pas la dernière étape de leur ascension spirituelle. Sans doute, croient-ils déjà sur la foi des prophètes que le Christ est demeuré vivant au-delà de la mort. Dieu désire leur donner une évidence plus complète. Le Seigneur qu'ils sont préparés maintenant à reconnaître se manifeste à eux dans la fraction du pain. Si brève et fugitive qu'elle ait été, cette manifestation donne à leur foi, déjà éclairée par l'intelligence de l'écriture, une sorte de possession plus réelle, plus immédiate, des vérités déjà connues. Elle lui donne aussi une grande puissance de rayonnement. Ils se lèvent sur le champ et, à travers la nuit noire, ils vont porter la bonne nouvelle à leurs frères.

La même mission

Depuis, beaucoup d'autres chrétiens, à tous les âges du monde, eurent la même mission. C'est ainsi, Seigneur, que vous confirmez la foi de votre église. Ce n'est pas, le plus souvent, par des manifestations grandioses, à grand fracas, mais en vous servant de la bonne volonté de quelques-uns de vos serviteurs, nouveaux disciples d'Emmaüs. Dans tous les temps, il s'est trouvé de telles âmes. Peut-être n'étaient-elles pas bien meilleures que les autres, peut-être même dans leur jeunesse avaient-elles joint à leur foi sincère beaucoup d'illusions humaines mais, dans l'épreuve, elles ont tenu le coup. Leur foi et leur espérance ont survécu à la ruine de leurs illusions, montrant ainsi que cette foi et cette espérance tiraient leur force d'autre chose que de ces illusions, tiraient leur force de vous-mêmes. Vous avez secouru leur détresse muette en leur découvrant l'écriture. Elles ont compris le sens profond de leur épreuve, le mystère de votre croix, le mystère de votre gloire. Cette compréhension docile, cette docilité à votre enseignement, les a conduits à recevoir une de ces grâces de lumière qui transforment toute une vie. Parfois elle jaillit comme l'éclair. Parfois elle se fait si discrète que seuls ses effets puissants en révèlent l'existence. Jamais elle n'est donnée qu'aux âmes bien préparées car elles seules peuvent en profiter, grâce qui n'est que le couronnement d'un travail intérieur, grâce de certitude pacifiante, de vision directe, d'appréhension immédiate de l'objet de la foi, connu depuis longtemps mais alors vraiment vécu.

Il semble parfois que ces âmes soient seules à bien comprendre l'écriture, non pas que leur connaissance intellectuelle soit plus riche ou plus profonde, non pas que leur foi soit d'une autre nature ou plus totale, mais parce que toutes les paroles sacrées prennent dans leur bouche un accent de réalisme singulier. La réalité chrétienne à qui tous les croyants donnent leur foi semble chez elles seules et pour elles seules être une réalité concrète. Il semble quelles se meuvent dans le monde surnaturel comme dans un univers connu. Elles peuvent alors se tourner vers leurs frères, ces âmes vraiment mystiques, et dire avec un accent que seule peut donner une expérience immédiate : c'est bien vrai !

Telle est la mission des saints, petits ou grands, obscurs ou célèbres.

Leurs expériences privilégiées sont en quelque mesure les témoins de la vie contenue dans la doctrine, cependant que la doctrine rend possibles leurs expériences. Ce sont eux qui remontent à chaque époque le potentiel spirituel de l'église, qui font qu'elle n'en est pas réduite à vivre de souvenirs morts, car ils peuvent répéter en toute vérité avec saint Jean : Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux et ce que nos mains ont touché du verbe de vie, car la vie a été manifestée et nous l'avons vue et nous lui rendons témoignage et nous vous annonçons la vie éternelle qui était dans le sein du Père et qui nous a été manifestée. Ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons afin que, vous aussi, vous soyez en communion avec nous et que notre communion soit avec le Père et son fils Jésus-Christ. A vous, nous disons ces choses afin que votre joie soit complète. Seigneur, c'est bien votre volonté qu nous soyons de ces âmes cachées et lumineuses que le monde ignore et que vos fidèles recherchent. Faites-nous accepter et désirer cette mission malgré tout ce que sa préparation suppose de renoncements crucifiants. Cette prière, nous osons vous la faire, malgré notre pauvreté et notre lâcheté car vous êtes notre seul espoir. Daignez nous faire communier à la terrible solitude de votre croix plantée sous un ciel obscurci, pour qu'un jour vous nous manifestiez la gloire de votre résurrection, pour qu'un jour dès ici-bas nous vous connaissions tel que vous êtes, sans que nos nerfs, notre cœur, nos images, nos pensées, vous couvrent de leur ombre comme d'un nouveau sépulcre.

129 - Circulaire aux personnes recevant les méditations

Lettre non datée

Paris

Depuis quelques mois, vous avez reçu régulièrement des méditations écrites sur les messes du dimanche ou sur d'autres sujets religieux. Nous avons entrepris cette oeuvre sur les conseils d'un prêtre qui veille à ce que rien d'erroné ne se glisse dans nos commentaires. Nous vous serions reconnaissants de nous dire si cette publication vous a intéressé et si vous désirez que nous vous en continuions le service.

Veillez agréer, M....., nos sentiment dévoués et chrétiens

Nota : répondre à l'adresse suivante :

Mademoiselle Artus
22 Avenue Lowendal
Paris 15 ème

130 - Le vase brisé

Ce n'était pas en un jour qu'elle l'avait gagné, ce précieux vase d'albâtre plein d'un parfum de nard pur de grand prix. On ne gagnait pas beaucoup d'argent en ce temps-là, c'était un peu comme aujourd'hui. Que de jours de travail cela représentait ! Que de privations, que d'économie ! Enfin elle avait réussi à l'acheter. C'était tout son trésor, le fruit de toute une vie. C'était aussi la garantie d'une douce vieillesse après le dur travail, une assurance pour la fin de ses jours, la certitude de ne pas mourir comme une gueuse. Pourtant, un soir que Jésus soupa avec ses apôtres chez Simon le lépreux, cette femme entra et, brisant ce vase, son seul bien, répandit le parfum, tout le parfum, sur la tête du Seigneur.

Qui t'a dit, femme, de venir en cette maison, d'y venir ainsi sans être invitée, au milieu du repas quand tous ont pris place ? Qui t'a dit surtout d'apporter ton trésor et de le perdre pour lui, plus encore, de le gâcher ? C'est que tu as en toi ce que les autres n'ont pas, ce que n'a pas Lazare ressuscité ni sa soeur Marthe si dévouée pourtant, ce que n'ont pas les apôtres, amis du Seigneur, ni Simon son hôte. Ils aiment le Christ, certes, mais ils n'aiment pas que lui, amitié, grande amitié, mais non pas amour car l'amour est exclusif et jaloux. Il ne tolère auprès de soi aucune autre affection, il implique l'oubli total de tout ce qui n'est pas l'aimé, il est unique. Tu as l'amour du Christ, c'est l'amour qui t'a conduite chez Simon et qui t'a fait briser le précieux vase d'albâtre plein d'un parfum de nard pur de grand prix.

Beaucoup d'âmes sont comme toi en tes jours de labour, elles peinent et travaillent pour gagner un trésor, trésor de science et trésor du coeur, trésor d'amitié et trésor de santé. Peu te suivent jusqu'à la maison du lépreux car beaucoup aiment le Christ mais peu n'aiment que lui. Pourtant, toutes verront, un jour, leur trésor perdu, le fruit de toute leur vie. La mort est faite pour tous mais ce qu'elles font, forcées et contraintes, toi, femme inconnue, seule au milieu de tant d'autres, tu l'as fait par amour et c'est pourquoi partout où sera prêché cet évangile, dans le monde entier, on racontera aussi ce que tu as fait.

Le beau vase d'albâtre jonche le sol en mille pièces et le parfum se répand dans la salle entière, s'échappe, embaume tout. Peut-être, dans ton élan d'amour, n'as-tu pas prévu ce que serait pour toi ce vase brisé, ce parfum dissipé ? Tu étais riche, te voilà pauvre. Il va falloir de nouveau te louer, travailler. Adieu la vieillesse tranquille, tu mourras sous le faix. Ton geste n'est-il pas insensé ? Quelle exaltation étrange a pu te faire croire qu'un tel gâchis ferait plaisir à Jésus quand tant de pauvres souffrent la faim ? Pourquoi briser ce vase ? Pourquoi une livre d'odeur ? Quelques gouttes auraient suffi, écoute ce qu'ils disent tous. Seul, lui se tait et laisse faire, il se tait pour ne pas avoir à blâmer. Certes, nous autres, nous n'aurions pas fait cela. Nous connaissons la valeur des choses. Ce n'est pas pour rien que nous sommes des pêcheurs, de pauvres gens gagnant leur pain au jour le jour. Nous connaissons aussi les pauvres depuis que nous sommes avec le maître. Jadis nous passions devant comme s'il n'y avait rien entre eux et nous, comme si ce n'était pas notre affaire de les secourir. Maintenant, nous savons qu'ils sont nos créanciers, nous savons aussi tout l'argent qu'il faudrait pour les nourrir. Non vraiment, nous n'aurions pas fait cela.

Bientôt, ils s'étonneront davantage. Ce n'est pas la première fois qu'ils voient un geste absurde mais jamais ils n'ont été si mécontents. Ils explosent en reproches amers contre la pauvre femme sans défense, retirée dans un coin, voyant son vase brisé, le parfum perdu, son action blâmée, toute sa folie. Vraiment, le zèle des pauvres ne les échaufferait pas à ce point. Ce qui les blesse sans qu'ils le sachent clairement, ce qui les révolte, c'est qu'ils sentent chez cette femme quelque chose qu'ils n'ont pas encore. Celle qui finira dans la peine est riche d'un trésor que nul ne peut lui prendre, qu'elle ne peut ni donner ni perdre elle-même. Ce trésor, les apôtres qui sont faits pour l'avoir le désirent avec jalousie et cette femme silencieuse leur a fait sentir l'indigence foncière de leur coeur, elle leur est un blâme vivant.

Depuis vingt siècles, chaque génération a connu de telles âmes. Elles ne sont pas non plus comprises. Elles n'ont pas seulement à supporter et à vaincre les réactions intimes d'un roi dépossédé qui ne veut pas mourir, elles

doivent essayer le blâme de leurs proches, blâme amer comme une condamnation, violent comme une revanche, une vengeance. Les hommes respectent la vertu. Ils la louent, l'aiment, la cultivent. Elle est un bien qu'ils désirent et qui les enrichit. Ils n'aiment pas le sacrifice, la croix, le don de soi car, comme ils sont de peu de foi et de peu d'amour, ils n'y voient que ruine et destruction. Cependant, leur instinct profond de chrétien appelé à la sainteté parle plus fort que leurs raisonnements. Ils sentent, sans se l'avouer, la supériorité insigne du don total mais cela leur est un scandale, à eux les raisonneurs au petit coeur, et ils étrangent cet appel divin en le nommant démente.

Toutes ces paroles sont dures pour toi, celle qui aime, car le blâme d'un geste d'amour porte au coeur comme un coup de poignard. Toutes ces paroles sont utiles pour toi, celle qui s'oublie, car elles te préparent à entendre dans le même esprit d'amour pur de tout retour sur soi ce que Jésus n'a dit ni aux apôtres qu'il appela ni à Lazare qu'il a ressuscité ni à aucun autre. Il s'était tu jusqu'à présent pour te préparer à cette grâce. D'une parole, il t'approuve aux yeux du monde entier et, pendant des siècles et des siècles, ton histoire sera liée à la sienne, attachée au sort de l'évangile.

Laissez cette femme, vous dont le coeur est trop étroit pour la comprendre. Ne lui faites pas de peine. Voyez dans quelle angoisse vos paroles la jettent, elle qui saurait dilater vos coeurs et vous apprendrait à aimer si seulement vous l'admiriez, même sans la comprendre. C'est une bonne action qu'elle a fait à mon égard. Sans le savoir, elle a embaumé mon corps pour la sépulture. Je vous ai prédit souvent ma mort prochaine. Vous y croyez à peine car elle vous est un scandale. Cette femme l'ignorait et pourtant ce que vous n'avez pas su faire, elle l'a fait car elle aime. Elle l'a fait sans bien savoir tout ce dont il s'agissait car l'amour est aveugle sur soi. Elle l'a fait à temps. Plus tard, on voudra embaumer mon corps quand il sera raisonnable de le faire et on ne le pourra pas car il sera trop tard. La raison est lente, seul l'amour est vif comme la vie.

Vous avez toujours des pauvres avec vous, vous ne m'avez pas toujours. Ce n'est pas tous les jours que je demande aux âmes de se donner totalement. Hier, c'était trop tôt, demain, ce sera trop tard. C'est aujourd'hui qu'il fallait qu'elle vienne et qu'elle me livre son trésor. Pour chacun, ce sera la même chose, pour vous, mes apôtres que je vois monter vers le martyre, pour vous, mes innombrables disciples. Je suis toujours aux croisées des chemins, vous attendant comme un voleur.

Bienheureux ceux qui sauront, dans l'amour et par l'amour, se perdre en moi au temps propice, au temps où l'épi rend cent pour un. Bienheureux ceux qui pourront, dans l'amour et par l'amour, se perdre en moi comme je leur demande pour que le grain pourrissant germe en une plante éternelle. Celui qui perd sa vie la gagne, celui qui perd sa vie quand je le veux et comme je le veux.

Ce n'est pas seulement pour la sépulture de mon corps qu'elle a répandu ce parfum, c'est pour donner au monde l'image vivante de mon universelle action. Aujourd'hui, je suis encore au milieu de vous, je vous parle et je vous écoute. Quand je suis ici, je ne suis pas dans toutes les maisons où on serait heureux de m'accueillir. Quand je vous parle et vous écoute, je n'entends pas toutes les âmes de ce monde, celles qui vivent maintenant et les autres que le monde portera. Je suis limité comme le parfum dans son vase.

Voici le jour où, consacrant mon corps et mon sang pour les hommes, je verserai ma vie aux pieds de Dieu.

Alors toute limitation sera brisée, chacun me recevra; chacun m'entendra, chacun me parlera car je serai présent en tous. Je remplirai le monde de ma présence, comme ce parfum remplit cette maison, avec la même prodigalité, la même intensité. Tous me respireront. Qu'ils m'accueillent ou me repoussent, ils seront imprégnés de moi. Je serai leur amour ou leur haine, moi dont la présence universelle fait le ciel et l'enfer.

Tout acte d'amour est le symbole annonciateur de mon sacrifice prochain. Les âmes qui, dans les siècles à venir, te ressembleront et agiront comme toi seront un mémorial de mon sacrifice passé. En toi comme en elles, ma passion s'actualise. En toi comme en elles, ma puissance se manifeste universelle et sans limite. Désormais, tu portes le monde en ton amour plus qu'il ne te porte, pauvre créature, car tu as en toi le maître de ce monde sans qu'aucune frontière vienne de ta part limiter son action par toi. Ne m'as-tu pas tout donné ? Ne t'ai-je pas tout pris ? Désormais, en union avec moi, toi et toutes les âmes de ta race, vous serez agissantes en tous.

Judas, l'avare, le petit esprit au petit coeur, qui est de cette terre et qui veut y rester, ne peut respirer ce parfum, plus insupportable pour lui qu'un air empoisonné. Il se lève et va livrer Jésus.

131 - **Louis Villecourt**
Marcel Légaut - Antoine Martel - Jacques Perret

28 décembre 1930

Dès que Louis Villecourt paraissait, sa cordialité simple pacifiait et mettait au coeur quelque chose de chaud. Il n'avait pas de gaieté exubérante, ne recherchait point la plaisanterie; il n'aimait pas le laisser-aller des bavardages; la bonhomie vulgaire n'était pas non plus son fait. Mais il venait à vous, la main tendue, un sourire franc aux lèvres avec, dans son visage si jeune, deux yeux clairs où jamais ne passait la réserve ou l'équivoque. Il semblait dire : Me voici, je me donne dès l'abord tout entier. Dites tout de suite le travail à faire, j'y suis prêt, s'il est dans la mesure de mes moyens. En avant la main dans la main.

Puis, avec une sympathie que son tact affiné rendait discrète, il s'inquiétait des uns et des autres, des recherches en cours, des démarches à faire, des projets. Il faisait siennes les préoccupations du petit groupe comme nos préoccupations personnelles.

Quand nous avons désiré que l'Association Portal devienne un centre de collaboration pour les recherches de science religieuse, il prit à coeur le projet, se mit en relation avec les services de collaboration intellectuelle déjà organisés par la Société des Nations. Il établit un projet de circulaire, imagina des dossiers, des fiches de renseignements.

Nous avons eu besoin de réorganiser notre bibliothèque, de simplifier les formalités d'achat, de rechercher certains ouvrages, d'en écarter d'autres. Il nous aida de toute sa connaissance du marché du livre et de tout son sens pratique. Il accepta également de prendre la responsabilité du service de prêt de livres et, à cette occasion, se fit toute ponctualité et exactitude.

Au mois d'octobre 1930, un petit groupe d'études se constitua pour étudier les questions qui touchent à l'unité du monde chrétien. Nous nous réunissions tous les mardis soirs et, après avoir prié, après avoir commenté un bref passage de l'évangile qui pouvait servir d'encouragement ou de guide, l'un de nous traitait un problème qu'il connaissait particulièrement. Louis Villecourt fut présent à toutes les réunions et il y prit une part active. Deux mardis consécutifs, il nous entretint de la situation religieuse en Estonie et en Finlande. A cette occasion, il ne voulut pas se contenter d'un exposé où il aurait groupé ses impressions vécues, il relut les ouvrages estoniens ou finlandais qui traitaient de l'histoire du problème et traduisit même oralement les passages les plus significatifs. C'est dire avec quelle ardeur, quelle volonté réalisatrice, il se donnait au service.

Il ne suivait pas avec moins d'intérêt la tâche de chacun, s'inquiétant de la santé, du progrès des recherches et sa sympathie vigilante était un stimulant, un encouragement. Sur lui-même, par contre, il ne s'ouvrait que par nécessité. Il disait peu de choses de ses préoccupations et surtout de ce qu'il avait réussi à mener à bien. A l'effort que lui avait demandé son Dictionnaire et que lui coûtait sa Grammaire, il ne faisait allusion que pour encourager un ami à un effort persévérant et régulier. Sur la fatigue de ses voyages, sur les difficultés qu'il avait dû rencontrer dans l'apprentissage des langues finnoises, il ne nous dit jamais un mot. Cette discrétion par rapport à lui-même n'a pas empêché que nous ayons pu saisir, en plus d'une circonstance, la qualité de ses méthodes de travail et la hauteur des buts qui étaient siens.

Il avait l'esprit scientifique de recherche des faits et de soumission aux faits. Nous savions que, patiemment, depuis des années, il rassemblait des documents sur l'histoire de l'Estonie. Il s'inquiétait d'aller aux sources mêmes et n'hésitait pas, pour les atteindre, à aborder des ouvrages techniques en allemand ou en russe. Dans des classeurs et des fichiers, il accumulait les copies, les coupures, les extraits, les indications d'ouvrages à consulter ou à acquérir. C'est en partant de ces bases sérieuses qu'il espérait élaborer une oeuvre qui eût été enfin dégagée des déformations trop fréquentes dans l'histoire d'un pays que ses oppresseurs écrivirent presque seuls. De même, quand il prit en main le chronique de politique extérieure de "La Croix", il mit au point une documentation dont l'importance semblait même un luxe à la direction du journal.

Il n'eut pas le temps de rédiger son grand ouvrage. Il lui eût coûté encore bien de la peine, non seulement parce qu'il eût voulu écrire toute la vérité, mais qu'il eût voulu la présenter sous une forme sobre, virile qu'on trouve dans ses articles de "la Croix", mais qu'il n'atteignait pas sans effort. "Je ne puis pas écrire en pesant mes mots, disait-il, j'écris rapidement en suivant ma pensée. Mais ensuite il faut reprendre le texte deux et trois fois pour le mettre au point". Dans sa parole même, on pouvait observer une tenue qui, tout en demeurant sans affectation, n'en donnait pas moins une dignité à ce qu'il disait. Il reprochait amicalement à un camarade de s'être exprimé avec trop de laisser-aller au cours d'un petit exposé. Il avait demandé aussi plus de virilité dans le style, moins d'expression d'un sentimentalisme un peu facile, à un de nous, rédacteur d'une brochure sur la vie d'un grand malade.

Lorsqu'il se livrait à ses travaux personnels, Louis Villecourt était aussi désintéressé que lorsqu'il mettait ses capacités à la disposition de l'Association Fernand Portal. Ici, pas plus que là, il ne travaillait pour lui, avec le souci de son intérêt particulier. Et ceci explique la nature des tâches qu'il entreprit et qu'il vit toujours dans la perspective du plus grand service à rendre. Il eût pu, autrefois et récemment encore, rechercher des fonctions plus lucratives mais il ne s'arrêta pas à ces tentations. Il se sentait destiné à une oeuvre unique : le travail sur et pour les pays finnois, l'Estonie en particulier.

Il voyait combien une meilleure connaissance réciproque de la France et de l'Estonie pouvait être féconde, les deux nations n'ayant jamais eu jusqu'alors de contacts directs. C'est ce qui le fit entreprendre son "Dictionnaire estonien-français" puis sa "Grammaire du finlandais et de l'estonien". Il n'était pas philologue de formation mais il se donna aux longues recherches que réclame ce genre d'ouvrage parce qu'il vit qu'il y avait là une oeuvre de base à mener à bien. Il pensait faire plus par la suite : donner l'histoire du peuple estonien, en faire connaître la volonté de vivre malgré la dureté des dominations étrangères successives.

En même temps qu'il travaillait pour la science, pour son pays natal et sa seconde patrie, il avait la conviction intime qu'il pouvait servir à faire croître le rayonnement du Christ en France comme en Estonie et c'était ce qui donnait une joie intime à tous ses efforts. En Estonie, il s'était penché avec respect sur l'âme religieuse du peuple. Il admirait ce qui était conservé de morale et de foi dans les foyers où n'avait pas encore pénétré l'action

débilitante d'un modernisme venu de l'étranger. Il s'effrayait par contre des progrès de l'indifférence religieuse qu'il avait observés dans les milieux intellectuels. Le catholicisme avait joué un rôle important dans l'histoire du peuple estonien. Il inclinait même à croire qu'au début du 16^{ème} siècle, au temps où il exista un clergé indigène estonien et où le catéchisme fut traduit dans la langue du pays, le catholicisme donna à la vie religieuse du pays une couleur nationale qu'elle n'eut pas toujours aux temps du protestantisme et de la propagande orthodoxe. Mais il ne se dissimulait pas qu'à l'heure présente, le catholicisme se présentait, en Estonie, comme une religion des étrangers, des Polonais surtout, qu'il n'offrait guère d'attrait pour les habitants du pays. Il espérait pourtant. Il avait foi en particulier dans les efforts du curé catholique de Tartès qui, rompant avec les traditions, prêchait en estonien et non plus seulement en allemand et en polonais. Il espérait surtout en l'action de l'exemple. C'est pourquoi il rêvait parfois de religieux venant reprendre en Estonie la tradition des fondations catholiques. C'est pourquoi aussi il comptait que la venue en France d'intellectuels estoniens pouvait faire disparaître bien des préventions.

Aussi il eut voulu que son pays fût un modèle de vie chrétienne. Lorsqu'il entra à la rédaction de "la Croix", il crut pouvoir contribuer à faire passer plus largement les idées de paix, d'union des peuples, que les enseignements pontificaux rappellent si souvent. Il eut une vraie peine à constater qu'il lui fallait présenter avec plus de ménagements qu'il ne l'eut souhaité les faits et les doctrines. Il comprit alors les difficultés intimes que rencontrent les vrais apôtres, celles qui proviennent du refus de la lumière, de la résistance à l'Esprit. Il reprit courage lorsqu'il vit qu'en patientant, en dissimulant ses commentaires personnels pour laisser parler les documents, il travaillerait peu à peu les esprits. Son passage au journal ne fut pas long mais il marqua. Tel fut l'ordre élevé des buts de son existence : donner sa vie pour la science, pour l'Estonie et son pays, pour le Christ. Aussi en dépit des difficultés matérielles qu'il rencontra, il garda toujours cette joie de la conscience droite dont parle l'Imitation et cette confiance de ceux qui, entrés dans le champ du Seigneur, ont la certitude de ne pas travailler en vain. "J'ai perdu mon après-midi, disait-il après un travail ingrat, mais je ne le regrette pas s'il en vient un profit à l'Association". Et encore "Quand j'ai entrepris quelque chose pour le bien et qu'il m'arrive une difficulté, je me dis toujours que cela me servira, cela me sera rendu un jour en grâces. Je l'ai éprouvé plusieurs fois. Je ne dis pas que la méthode soit parfaite mais c'est une attitude d'esprit qui aide beaucoup".

Confiance, activité désintéressée, telles sont les grandes leçons que Louis Villecourt nous laisse. Son existence nous enseigne où est la véritable vie, elle dit l'oubli de soi, le souci unique des autres et de Dieu, en un mot, la charité. Nous pouvons dire que, quand nous l'avons connu, il était déjà "passé de la mort à la vie" et c'est ce qui nous permet d'avoir foi que sa présence auprès de nous "a changé d'apparence mais ne nous est pas retirée".

Sommaire

Avec nos voeux de bonne année, nous vous offrons dans ce numéro :

1- Le crime de Claude Rochard	par Kurz
2- Noël païen	XX
3- L'anglicanisme	par Teston
4- Nuit	par Giry
5- Poésie	de Claudel

Le crime de Claude Rochard (Conte de Noël)

- C'est dix mille comptant ?

- Oui

- Moitié tout de suite ?

- Ah ! non, mon vieux, je ne te connais pas assez. Dix mille comptant mais au retour et à condition que tu rapportes le dossier, naturellement.

- Et si on me pince ?

- C'est le risque mais pour dix mille...

- Et mes deux petits ?

- Mon vieux, ça, je m'en fous, débrouille-toi.

Et voilà comment Claude Rochard, ancien contremaître aux usines Woolwile, fut chargé par un quelconque requin de la finance de voler un dossier compromettant chez son ex-patron.

- Tu comprends, c'est la nuit de Noël, ils seront tous dehors, les domestiques en bombe quelque part. Tu ne risques rien, sinon de gagner dix billets pour tes mômes.

- Faut vraiment que ça soit pour eux. Si vous ne m'aviez pas fait perdre ma place...

- Mais je te rends mieux : dix mille d'un coup, voyons !

Rochard marche dans la nuit. La mort de sa femme, la perte de sa place... et puis la faim des gosses; ça alors, c'est pire que tout. "Cette crapule qui s'est débrouillée pour me faire chasser... Moi, j'y allais franc jeu, je ne voyais que le bien des copains... Et puis, v'lan, la liste noire, les usines qui me ferment leur porte, les gosses qui pleurent. On se fait une âme de loup".

Le plus fort, c'est que ça a marché tout seul. La porte de l'office pas même fermée..., la lampe de poche braquée sur un plan de l'hôtel que l'autre lui a remis..., pas un chat. Enfin, tout de suite le bureau du patron, le tiroir soit-disant secret. Attends un peu, va !... Zut !

Rochard a buté quelque chose. Quoi ? Toute une rangée de petits souliers devant le radiateur, et puis des jouets, des jouets de luxe et encore d'autres. Ils ont de la veine, les gosses d'ici, tandis que les miens...

- Ah! cette fois, je te tiens, tu ne m'échapperas pas !

A ces mots lâchés à haute voix dans la pièce brusquement éclairée, Rochard s'est immobilisé; sa main s'est crispée sur le couteau à lame courte et solide qu'il a emporté. Tant pis pour qui va surgir devant le bureau qui le masque encore et à l'abri duquel il se ramasse, prêt à bondir.

- Je te tiens, je te tiens, père Noël..., depuis trois ans que je te guette.

C'est un joli blondin de 7 ans, en longue robe de nuit, et dont les pieds nus frappent le tapis d'un bruit mat. Et Rochard ne s'est pas relevé que l'enfant se pend à son cou et couvre de baisers sa face luisante..., cette petite bouche fraîche sur ses joues rugueuses.

- C'est gentil, père Noël, de t'être laissé surprendre. Mais tu m'as apporté de belles choses; c'est trop. Et comme tu es mouillé, il pleut dehors ?... Et puis tu as les mains gelées... Ce que tu es gentil, tout de même.

Rochard a fermé les yeux. Ce n'est pas un gosse de riche qu'il tient dans ses bras mais ses petits à lui, qui le remercient des jouets de Noël qu'il leur a apportés... "mes chéris"...

- Mais non, je suis tout seul. Marc et Claudine dorment et tu penses bien que je ne les ai pas réveillés. Seulement il va falloir que je te quitte, tu ne vois pas qu'ils se réveillent et qu'ils m'appellent.

Encore un baiser et la vision blanche bondit vers la porte et disparaît. Parti ? Non.

Encore une galopade de petits pieds nus.

- Dis donc, père Noël, tes mains sont vides. Avoue que tu as tout donné et je parie qu'il te reste encore des petits enfants à visiter.

Rochard a fait oui de la tête.

- Eh bien voilà pour eux. Ce petit portefeuille, c'est ma vieille marraine qui m'envoie toujours un tas d'argent dont je ne sais que faire. Papa me dit de le dépenser comme je veux. Alors, ce sera pour les enfants qu'il te reste à voir.

Cette fois, l'enfant est parti pour de bon. L'homme se retrouve dans la rue. L'autre, là-bas, n'aura pas son dossier mais les gosses auront du pain pour longtemps.

Tel fut le crime de Claude Rochard. Il devait avoir lieu en la nuit de Noël. Mais, s'il ne réussit pas, ce fut par la grâce d'une âme d'enfant. Et peut-être aussi à cause du souvenir de ce petit garçon d'autrefois dont l'univers s'obstine à célébrer la naissance depuis deux mille ans.

Michel

Kurz

Noël païen

Le jour du solstice d'hiver où l'église romaine a fixé, entre 354 et 360, le jour de la naissance du Sauveur était depuis longtemps fêté comme une grande solennité dans nombre d'antiques religions solaires qui célébraient à cette date la naissance de leur dieu.

A Alexandrie d'Egypte, dans la nuit du 24 au 25 décembre, les croyants se réunissaient dans une crypte souterraine. C'est là qu'à minuit avaient lieu les cérémonies de l'initiation. Au petit jour, le cortège des mystes quittait le sanctuaire, portant solennellement la statuette d'un petit enfant, symbole du dieu solaire nouvellement né. Aussitôt que les rayons du soleil levant tombaient sur l'assemblée, aussitôt la clameur s'élevait : "La vierge a enfanté, voici la lumière !"

Les témoignages qui nous renseignent sur cette fête ne remontent qu'à l'époque impériale mais la fête elle-même est nommée dans un décret de Canope de 239 avant notre ère. Il y a toute vraisemblance que son antiquité remonte beaucoup plus loin.

On retrouve des rites analogues en Arabie, en Syrie, à Jérusalem. A Rome même et sous des influences mithriaques, l'empereur Aurélien fait élever, en 274, un temple dédié au "Soleil invaincu" et, depuis cette date, on célèbre tous les quatre ans la fête du Soleil au 25 décembre.. L'empereur Julien, dans son discours sur le Soleil-Roi, en 362, dégage la signification religieuse de cette fête : elle célèbre l'époque où, renaissant, Apollon Hélios infuse au monde une nouvelle vie.

Quelques jours plus tard avait lieu, toujours à Alexandrie, une seconde fête assez semblable à celle du solstice. Là aussi, il y avait cérémonies nocturnes, processions, acclamations liturgiques. Ceci se passait dans la nuit du 5 au 6 janvier. Les fidèles, réunis dans le temple de Koré, attendaient en prières le lever du jour qu'ils accueillaient

de cette salutation : "En cette heure aujourd'hui, l'Aion est né". Ce dieu, Aion, symbole de l'éternité, était représenté par une statue de bois. Il était complètement nu, marqué sur le front, les mains et les genoux de cinq sceaux d'or en forme de croix. Il était représenté assis et on le portait sept fois autour du temple.

La similitude de ces deux fêtes placées à des dates si rapprochées pose évidemment le problème de leurs rapports. On peut, semble-t-il, en trouver la solution dans une particularité du calendrier égyptien. Dans ce calendrier tel qu'il fut établi par Ménès, le fondateur du royaume de Memphis, l'année qui commence avec le lever de Sirius à une date qui correspond actuellement à notre 19 juillet est essentiellement une année sidérale. Or dans un calendrier de ce genre, les équinoxes et par suite les solstices subissent chaque année, du fait de la précession, un décalage assez appréciable. Un calcul fort simple montre qu'ils avancent à peu près d'un jour tous les 71 ans. Au bout d'un certain temps, l'écart deviendrait considérable. Le calendrier égyptien y remédiait par des procédés qu'il serait trop long d'expliquer ici mais il n'y remédiait que d'une façon imparfaite, le décalage avait toujours lieu et dans le même sens, mais il était seulement d'un jour tous les 128 ans.

Lors de la fondation du Moyen Empire par Amenemhet I de Thèbes (1996) et à l'occasion du profond bouleversement social et religieux causé par cet événement, il est vraisemblable que des fêtes nouvelles pénétrèrent dans le vieux calendrier et notamment celle de la renaissance du soleil. Le solstice d'hiver tombait alors à une date qui correspondrait à notre 6 janvier. Mais ce jour, auquel une tradition immuable devait conserver pour des milliers d'années son caractère sacré et que nous célébrons aujourd'hui encore sous le nom d'Epiphanie, devait bientôt cesser de correspondre au phénomène astrologique dont il fêtait originellement le retour. Par suite de la précession, les solstices avançaient chaque année de quelques minutes. Au cours du 4^{ème} siècle, le solstice d'hiver avait lieu entre le 24 et le 25 décembre.

C'est à cette époque (331) que se place la fondation d'Alexandrie par Alexandre le Grand. Une période nouvelle s'ouvre dans la vie de l'Egypte. La cité nouvelle est placée sous la protection du dieu Aion, patronage divin où elle voit le gage de ses destinées qu'elle espère brillantes et éternelles. La nouvelle fête d'Aion, fixée au 25 décembre en conformité avec la situation astronomique de l'époque, ne fit pas oublier l'antique solennité du 6 janvier. Toutes deux se sont perpétuées jusqu'à nos jours. L'une n'est que le doublet de l'autre. Toutes deux célèbrent la renaissance du soleil après les longs mois de l'automne. ainsi s'explique la similitude de leurs rites.

A la lumière de cet historique, on voit les rapports qui existent entre Noël païen et Noël chrétien. L'ancienne église n'avait pas de tradition autorisée sur le jour de la naissance du Christ. Clément d'Alexandrie, mort vers 215, parle de calculs qui aboutissaient au 18, 19 avril ou encore au 29 mai. Le livre intitulé "De Pasca computus" publié en 243, soit en Afrique, soit en Italie, dit que Jésus était né le 28 mars. L'église qui n'avait a priori aucune préférence pour aucune de ces dates adopta volontiers celles du 25 décembre et du 6 janvier qui avaient au moins le mérite de présenter un symbolisme intéressant.

Il semble que l'Orient ait commencé au cours du 4^{ème} siècle à adopter la fête du 6 janvier et l'Occident, celle du 25 décembre à laquelle le culte de Mithra, plus répandu en Occident qu'en Orient, avait donné une importance dont témoignent encore nombre d'inscriptions. Les deux usages, d'abord distincts, finirent par se combiner de sorte que les deux fêtes furent observées par tout le monde ou à peu près.

C'est là évidemment tout ce que le Noël chrétien doit au Noël païen. Jésus, personnage historique, n'a rien d'un dieu solaire. Les longues hésitations sur le jour de sa naissance, l'époque tardive à laquelle fut adoptée pour ce jour une date présentant un caractère astral suffiraient presque à l'établir. Une remarque analogue s'imposerait à propos de la mention qui est faite d'une vierge dans le rituel alexandrin du 25 décembre. Là encore, il s'agit d'une divinité astrale, symbole de la voûte étoilée dont, chaque année, la perpétuelle jeunesse enfante éternellement le dieu du jour. Rien de commun avec la vierge que nous présente l'évangile.

D'une façon générale, la différence essentielle qui apparaît à l'historien entre ces religions solaires et le christianisme, c'est que, pour les chrétiens, dès les toutes premières origines, Jésus et sa mère ont toujours été des personnages historiques, étant nés et ayant vécu à une époque et en des lieux déterminés, tandis que les adorateurs d'Helios ou de l'Aion n'ont jamais prétendu adorer autre chose que le soleil éternel et toujours jeune.

X.X

Anglicanisme

Le 14 février 1895, lors de l'assemblée de l'English Church Union, Lord Halifax faisait un appel éloquent et sincère pour le rétablissement de l'unité chrétienne. Il marque son désir de réconciliation avec le Saint Siège et ne voit dans les dogmes anglais rien d'absolument inconciliable avec les dogmes catholiques. Lui-même invite ses compatriotes à l'humiliation et à la prière. Tout paraît se prêter à cette union. Gladstone lui-même en proclame la nécessité. Mais à la suite d'une bulle papale suivant de près un concile catholique et proclamant la non validité des dogmes anglais, il se produit une réaction de l'opinion publique contre les romanisants et tous ceux qui tendent à se rapprocher de l'église catholique, romanisant désignant tout Anglais qui n'était pas nettement hostile à Rome. En Angleterre, c'est "une déception douloureuse et irritée".

Mais l'Angleterre est-elle à jamais acquise au vieil esprit de schisme et de révolte du 16^{ème} siècle ? On ne peut se fier à un accident et, en regardant de plus haut et de plus loin, on ne peut nier que, depuis un siècle, s'affirme incontestable le progrès des idées catholiques.

Durant trois siècles, les catholiques avaient été l'objet d'une pression considérable, à la fois politique et sociale, et à laquelle s'ajoutait encore le dédain protestant. L'Angleterre en avait fait "une race qui fuit la lumière du jour" et les catholiques eux-mêmes, dans ce sentiment net de leur anéantissement et dans cette proscription sociale plus que légale, s'étaient habitués à une vie de parias.

Ainsi en 1800, il y avait quelques catholiques timides, les uns affichant, pour se faire mieux voir, des idées de révolte envers le Saint Siège, les autres ancrés plus fermement dans leur foi. Mais quelle transformation depuis cette date ! Sous la protection de la liberté civile et religieuse garantie par la législation anglaise, leur importance s'est accrue considérablement et, sauf chez quelques fanatiques protestants, leurs manifestations rencontrent sympathie et respect.

Ce schisme entre anglicans et catholiques date de loin. Henri VIII ne fit que remplacer la suprématie du pape par celle du roi. Ce n'est qu'avec l'apparition des idées de Zwingli et de Calvin que l'anglicanisme tourna au protestantisme et ne créa d'abord qu'un état de grande confusion et d'anarchie religieuse. Ce protestantisme s'accrut avec Elisabeth mais, avec les Stuart, se produisit un retour offensif des idées catholiques, idées définitivement ruinées à la révolution de 1688 où l'on voit la chute des "English Churchmen", celui des partis anglicans qui se rapprochait le plus du catholicisme. Dès lors, la religion anglicane n'est plus qu'une "religion raisonnable" au culte froid et vide dans des temples nus.

C'est cette inertie, cette véritable mort de la vie religieuse anglaise, qui va provoquer deux réactions très profondes : le "méthodisme" de Wesley et Whitefiels, inauguré en 1738, qui aboutit, par son caractère trop sentimental, à former une nouvelle secte religieuse protestante; puis peu après, l'évangélisme très accueillant à tout ce qui n'était pas papiste, ennemi toujours redouté et détesté.

En 1830, le protestantisme semble avoir définitivement triomphé dans l'église anglicane. Mais en 1833, le courant des idées catholiques remonte d'une manière subite qui fait dire à Manning : "La polarité de l'Angleterre a été changée : les ruisseaux qui coulaient du côté nord coulent maintenant du côté du midi".

A la fin du siècle, ce mouvement est tel qu'on peut se demander si l'anglicanisme nouveau n'est pas plus proche du catholicisme que de l'anglicanisme de 1800. Par contrecoup le plus immédiat, la High Church semble former un pont nettement établi entre anglicans et catholiques (Newman, Ward, Manning, tous les grands convertis anglais ont passé ce pont). C'est ainsi une sorte de véritable catholisation de l'anglicanisme. Déjà la vie religieuse s'est manifestement réveillée.

Mais l'anglicanisme est bien une religion anglaise. Le plus grand obstacle au retour du catholicisme, c'est le caractère anglais. Pourront-ils se démunir assez facilement de leur personnalité pour celle de l'église, substituer à leur individualité une personne collective ? Il faudra bien du temps pour cela. Chaque Anglais prend de la religion la tranche qui lui convient puis il se contente de rejeter ce qui ne lui paraît pas nécessaire.

Un abîme a été franchi au siècle dernier mais dépouilleront-ils leur orgueil national ? Autre abîme qu'on ne peut guère encore sonder.

Teston

Nuit

Je ne savais pas ce qu'était la nuit mais maintenant elle est venue me prendre et se révéler à moi avec tout ce mystère qu'elle traîne avec elle et qui me fait peur.

J'avais entendu parler longtemps de cette nuit de l'intelligence et maintenant la voilà qui m'a pris tout entier. La nuit naturelle a sa lumière verdâtre, sa magnificence, sa marche et sa fin mais la nuit qui m'étreint ressemble à une nuit d'orage, des souffles empestés y passent mais je ne sais plus où est l'étoile directrice. Je me perds dans une nuit sans fond.

Je suis, je pense, j'assimile. Tous les jours, j'écoute des leçons, je lis des livres. Tous les jours, je me forme et puis, voici que ma conscience s'est détachée des livres, un soir, et c'est là que j'ai su pour la première fois ce qu'était ne plus savoir.

Les sophismes qui, tout à l'heure, venaient éclairer mon intelligence sont partis. Je ne pense plus que les lois de la chimie rendent le monde clair et que la physique sache tout. Plus je vais, plus je m'enfonce dans le mystère des choses où mon intelligence ne trouve que cette chose déconcertante, imprévue : des idées qui dirigent des forces. Mais je ne sais plus ce que sont ces forces qui ne sont point matière. Je ne sais pas non plus ce qu'est cette matière. Toute chose enferme et garde un secret. Pour moi, tout devient aujourd'hui obscur. Au tréfonds de ma conscience, je saisis un dualisme que je ne peux arriver à saisir. Comment la loi qui n'est qu'une idée ou une forme peut-elle diriger une force ? Qu'est-ce donc que cette force, que cette puissance, que cette énergie, que sont donc ces lois qui imposent leurs mathématiques aux formes ? Et voilà que ce monde que je croyais saisir fuit, fuit à rire d'aile, dans la nuit qui se fait plus dense. Aucune explication scientifique n'étreint le réel et Laplace qui avait régné 50 ans est forcé d'abandonner la partie.

Dans ce brouhaha du monde que je sens confusément, voici que mon intelligence s'épure et maintenant elle touche du doigt, elle sent cette chose formidable, elle sait le tout de rien, elle ne sait qu'une chose : le mystère baigne le monde. Une idée se fait jour, qui me révolte et qui me satisfait à la fois parce que, à la fois, je suis orgueilleux et je suis loyal. Toute doctrine qui ne fait pas sentir un frémissement d'infini, une limite supérieure à

l'intelligence, un mystère, est fausse, bornée. Cette doctrine n'a qu'une vue superficielle des choses, elle s'étale en surface mais elle n'est point profonde.

Ce contact avec le mystère du monde devrait me troubler. Voyons, je reviens seul avec moi-même, qu'est-ce à dire ? Quelles questions se posent encore ? Après le mystère du monde extérieur, voici le mystère de mon âme ! Quand on coupe un arbre par le pied, il meurt, il ne produit plus de fleurs, il ne reste plus qu'à le faire brûler. Ne suis-je pas semblable à un arbre ? Mon âme n'est-elle pas engoncée dans mon corps comme la fleur sur la branche ? Cependant, si je m'occupe trop rigoureusement de mon corps, mon âme meurt. Si je laisse de côté quelque peu le corps, mon âme peut fleurir. J'ai beau divulguer mes idées, pas une qui ne me quitte, toutes s'approfondissent en se donnant puisque je dois les expliquer. Quand je divise un morceau de pain pour le donner à mon frère, il ne m'en reste que la moitié. Quand je donne ma pensée, je suis plus riche qu'avant. Si je me regarde penser, alors je ne comprends plus rien; la nuit ne vient plus, elle est en moi, elle me possède, je suis à ses pieds. Elle est au centre, toujours plus troublante et plus insaisissable. Je pense, je trouve et pourtant ce que je réalise, ce que je trouve n'était pas en moi. La liaison, l'idée nouvelle n'y était pas. Il m'a fallu la chercher, la tirer, l'illuminer, la créer.

L'homme qui découvre par intuition crée, crée une idée. Moi aussi, je crée dans la mesure où je trouve et, quand j'applique ce que j'ai trouvé, je crée encore. Peu importe que ce que j'ai trouvé, d'autres l'aient trouvé avant. Il est un fait : je trouve et je ne sais pas comment je trouve. Car maintenant la nuit m'éclaire pour me rendre plus humble, elle me dit que la recherche n'est qu'un chaos et que la trouvaille ne dépend pas seulement de la recherche mais d'un mystère qui est le mystère de la pensée vivante, le mystère du génie. Ainsi maintenant, je suis un vivant mystère dans ce qu'il y a en moi de plus essentiel. Mon âme est un mystère à elle-même. J'ignore et je ne puis saisir seulement les relations de mon corps et de mon âme et leur juxtaposition. Car enfin, si je me coupe un bras, il ne m'en reste qu'un. Je ne peux donner mon corps sans me mutiler. Je peux donner ma pensée sans me mutiler car ma pensée n'est pas seulement le produit de l'intelligence, elle est interne, elle est vivante, elle me soulève ou elle m'apaise. Aujourd'hui, je suis dans la nuit et je ne connais pas encore toute l'étendue de cette nuit. Il ne reste que quelque lueur me faisant tout humble, tout diminué par cette pensée et cette force qu'est le monde.

Après le mystère de mon corps et de mon âme, le mystère de ma vie. C'est étrange. Je ne sais quels sont mes parents car leur nom n'est rien, ce n'est qu'une étiquette, une chose morte. Nous n'avons pas de nom mais une qualité, mais un être, pas deux corps qui se ressemblent, pas deux visages qui soient les mêmes. Ils sont morts et moi, je reste. J'ignore quels ils étaient. Avant ma naissance est un grand vide. Je ne sais d'où vient mon individualité qui maintenant se révèle à moi et me fait moi. L'histoire qu'on m'apprend m'importe-t-elle si elle ne me donne le sens de la vie ?

Mais un mystère plus effrayant vient toucher mon âme. Aujourd'hui, je suis, je suis ce que je suis et, dans dix ans, que serai-je ?, dans vingt ans ? Je roule sur le temps qui me cache les yeux. Je sais ce que sera demain mais j'ignore après-demain. J'ignore ma courbe spirituelle, ma valeur future. Je me laisse emporter par le temps ne gardant de ma barque qu'un gouvernail moral. Là est bien la nuit la plus troublante, la plus pleine, la plus directement noire.

Laissons ce texte imprimé, pensons au mystère de notre vie, à cette marche où tous nos actes nous suivent et où nous dirigeons tous nos actes, à l'inconnu réel qu'est demain. Mûrissons cette idée pour avoir plus de confiance. Cette nuit maintenant ne nous fait-elle pas peur ? Mais la voilà qui de nouveau me presse, elle a hâte de me saisir tout entier. Vingt ans de ma vie sont passés. Quand je les regarde, je laisse mon âme murmurer : "Quand vingt ans sont passés, ils paraissent bien courts. N'est-il pas effrayant de savoir que le tiers de ma vie est passé ? Dès lors, une question se pose, tout passe si vite, quel est le sens de la vie ?

Demandons encore à la nuit ce mystère. Laissons-la, elle apaise nos passions et déjà l'incantation se forme. Écoutez, du plus profond de la pensée monte un chant d'espérance. La vie a un sens, un sens rationnel, vivant et merveilleux tout à la fois. A nous de le trouver, non pas dans le bruit du monde mais dans le silence de cette délicieuse nuit de l'intelligence où brille toujours une étoile au-dessus des nuages.

Guy Giry

L'arrivée de Josué dans la Terre promise

Moïse mourut sur le sommet de la montagne mais Josué entra dans la terre promise avec tout son peuple. Après la longue montée, après les longues étapes dans la neige et dans la nuée, Il est comme un homme qui commence à descendre, tenant de la main droite son cheval par le bridon. Et ses femmes sont avec lui en arrière sur les chevaux et les ânes et les enfants dans les bâts et le matériel de la guerre et du campement, et les Tables de la Loi sont par derrière. Et il entend derrière lui dans le brouillard le bruit de tout un peuple qui marche. Et voici qu'il voit le soleil levant à la hauteur de son genou comme une tache rose dans le coton. Et que la vapeur s'amincit et que tout à coup Toute la Terre promise lui apparaît dans une lumière éclatante comme une pucelle neuve, Toute verte et ruisselante d'eaux comme une femme qui sort du bain ! Et l'on voit ça et là, du fond du gouffre, dans l'air humide, paresseusement s'élever de grandes vapeurs blanches, Comme des îles qui larguent leurs amarres, comme des géants chargés d'outres. Pour lui, il n'y a ni surprise ni curiosité sur sa face et il ne regarde même

point Canaan mais le premier pas à faire pour descendre. Car son affaire n'est point d'entrer dans Canaan mais d'exécuter votre volonté. C'est pourquoi, suivi de tout son peuple en marche, il émerge dans le soleil levant ! Il n'a pas eu besoin de vous voir sur le Sinaï, il n'y a point de doute et d'hésitation dans son cœur Et les choses qui ne sont point dans votre commandement sont pour lui comme nullité.

Paul Claudel (Magnificat)

25 janvier

133 - Conversion de saint Paul

“Saul, respirant encore la menace et la mort contre les disciples du Seigneur” (Aa 9, 1-22)

Saul ne persécutait pas les chrétiens par ambition, par combativité, par besoin de prestige. Autrement, comment aurait-il pu comprendre et accepter la lumière, si nouvelle pour lui, qui lui fut proposée sur la route de Damas ? Il n'appartient qu'aux âmes pures de pouvoir ainsi changer aussi radicalement d'opinion, en pleine action, en pleine réussite, en plein prestige. Admirons la pureté de Saul persécuteur. En elle se trouve préfigurée la docilité de Paul au souffle de l'esprit, la merveilleuse facilité d'adaptation aux situations nouvelles, aux vérités nouvelles, que manifestent sa vie et ses écrits. Saul persécutait les chrétiens parce qu'il lui semblait que c'était son devoir. C'était religieusement qu'il consacrait toutes ses forces à cette œuvre de destruction. Aussi sa conversion n'est pas le passage de la haine ou de l'indifférence à l'amour de Dieu mais d'un zèle mal compris à un zèle mieux éclairé. S'il n'avait pas été zélé dans la persécution, se serait-il converti ?

Il vaut mieux aimer avec ardeur la vérité et le bien en se trompant que de rester indifférent à ce que l'on croit avec justesse vrai et bien. C'est pourquoi beaucoup de non chrétiens, même s'ils restent en dehors de l'église, même s'ils la persécutent, sont plus aimés de Dieu que le chrétien moyen établi dans “sa religion”. En agissant avec pureté et zèle, on corrige ses erreurs d'appréciation du vrai et du bien, on acquiert l'humilité qui permet d'être enseigné, on conserve la force qui permet de mettre toujours la vérité au-dessus de tout.

“Saul, pourquoi me persécutes-tu ?”

Saul n'est-il pas de la race de celui qui a aimé et servi la vérité jusqu'à mourir pour elle? C'est le malheur du monde que de telles âmes nobles et généreuses se trompent, se combattent au lieu de s'unir au Christ pour la croissance de son corps mystique. A toutes ces âmes, le Christ fait retentir un jour sa question : Pourquoi ?, appel où le reproche est caché sous l'amour.

C'est toujours de ce bataillon d'âmes qui germent dans tous les milieux que le Christ tire ses meilleurs apôtres, ceux qui sauront le continuer dans des temps nouveaux et des circonstances nouvelles.

“Seigneur, qui êtes-vous ?”

Saul ne sait pas encore qui l'a terrassé. Cependant, il se soumet : Seigneur. Le point de départ d'une conversion est souvent dans la droiture intérieure par laquelle l'âme accepte comme réels, au lieu de chercher à en nier la réalité, les phénomènes qui s'imposent à elle, même s'ils ne rentrent pas dans le cadre de ses conceptions habituelles.

“Je suis Jésus que tu persécutes”

Jésus s'identifie aux chrétiens que Saul persécute. Ce n'est pas seulement une identification imagée, par sympathie, voire même par amour, comme une personne peut ressentir les souffrances d'un autre qu'elle aime. Il découvrira plus tard l'union établie dans le corps mystique du Christ entre la tête et les membres et qui fait que la tête souffre vraiment des persécutions des membres.

“Il n'est pas bon pour toi de regimber sous l'aiguillon”

Comment ne pas deviner en ce moment solennel la révolte en Saul de tout ce qui est n'était pas encore pur amour de Dieu. Il lui a fallu choisir entre la recherche de soi et la poursuite rigoureusement logique de ce qui lui apparaissait comme vrai. C'est dans ce choix qu'il fit l'acte libre qui rendit possible sa conversion. En même temps que la vérité s'impose à nous de par son autorité propre, il nous arrive aussi parfois de comprendre que nous trouverons notre bien en lui obéissant, qu'il ne nous est pas bon de nous refuser à sa sollicitation. Ce bien n'est pas un bien passager et superficiel qui fascine et attire, c'est un bien qui s'adresse à ce qui nous est le plus nous-mêmes, à ce qui est aussi le plus caché. Il faut être déjà pur pour percevoir ce bien, il faut être très généreux, même quand on le perçoit, pour se laisser faire par le vrai.

“Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?”

Marie, avant Paul, avait dit : Je suis la servante du Seigneur. Au début de toute vocation, il y a toujours une telle attitude d'âme. On semble faire table rase de toute sa vie passée, de toutes ses préférences, de toutes ses aptitudes. On en fait une hostie. Le Seigneur nous la redonne après l'avoir purifiée et transformée en lui. La vocation de Paul ne changera pas sa nature mais l'utilisera divinement.

“Lève-toi et entre dans la ville. Là, on te dira ce que tu dois faire”

Saul, qui méprisait le Juif chrétien comme un apostat, va trouver en lui la force de s'humilier devant l'un d'eux et de lui demander ce qu'il doit faire. Si une telle épreuve est, dans une certaine mesure, la confirmation de sa vision, elle porte au paroxysme la soumission que Paul observe envers la vérité. Avant d'être l'apôtre qui enseigne dans une pensée originale et neuve le mystère chrétien, il doit écouter un chrétien que nulle distinction n'impose à son respect.

C'est aux plus grands qu'il est demandé la plus grande humilité.

“Ils percevaient le son de la voix mais ne voyait personne”

Les compagnons de Saul ont entendu la voix qui parlait mais quelle différence entre eux et lui ! Cette voix résonna étrangement dans Saul au point de le terrasser, de l'aveugler, tellement elle correspondait au travail intime de la grâce qui se faisait en lui, à son insu, grâce à sa pureté et à sa générosité. Cette voix n'atteignit les autres que comme un son étranger et sans signification.

La découverte de la vocation s'opère à l'occasion de la rencontre mystérieuse entre les aspirations et les possibilités intimes déposées par Dieu et cultivées par lui au fond de l'âme, et les circonstances extérieures qui viennent envahir l'âme du dehors.

La sanctification est faite de l'union intime de la correspondance entre le chrétien travaillé d'une main divine par le dedans et le monde qui l'en chasse par le dehors. Elle est la collaboration sans déficience à l'oeuvre créatrice que Dieu continue à faire dans le monde pour en tirer le corps de son fils. Si, par son impureté, l'âme empêche Dieu de travailler en elle, le monde lui restera éternellement fermé, comme une pierre reste étrangère à une pierre. Elle ne s'insère jamais dans la trame du monde avec une efficace divine, elle sera une cellule morte du corps mystique.

Les compagnons de Paul furent les témoins inertes et passifs du grand mystère de sa conversion, comme la terre que leurs pieds foulaient alors.

“Il fut trois jours sans voir”

Cette cécité passagère est comme le contre-coup physique des grâces reçues. Il arrive souvent que les efforts qu'on a dû faire pour rompre avec le passé, prendre une résolution énergique, endolorissent l'âme. On se sent tout triste, déprimé, diminué, alors qu'on s'attendait à nager dans la joie du devoir accompli, de la fidélité conservée. L'essentiel est fait et l'allégresse féconde reviendra.

“Seigneur, j'ai appris tout le mal...”

Ananie ne discute pas avec Dieu. Tout à l'heure, il obéira mais il voit la situation sous un jour objectif. En se rappelant l'activité de Saul, il mesure l'étrangeté et la hardiesse de la démarche qui lui est demandée. Ainsi il se prépare à obéir par pure foi.

Le vrai chrétien ne cherche pas à se dissimuler et n'a pas peur de voir combien l'idéal évangélique est transcendant et souvent, au moins en apparence, contraire aux idées et sentiments de l'homme naturel, par exemple, le pardon des injures, l'amour du prochain comme soi-même. Dans ce dernier cas, il ne cherchera pas à oublier ou ne pas voir les défauts ou déficiences réelles de son prochain, à s'illusionner sur son compte, il l'aimera, le connaissant pour ce qu'il est et n'aura pas besoin de se trouver, pour l'aimer, d'autres motifs que la volonté de Dieu.

“Il portera mon nom devant les nations”

Dieu ne tient pas compte du passé. La démarche d'Ananie sera toute tournée vers l'avenir.

Dans nos rapports avec nos frères, surtout ceux qui nous ont offensés, ne pensons au passé que pour préparer l'avenir, en évitant de faire des gaffes, en profitant de l'expérience, mais soyons tout tournés vers l'avenir. Le passé pèse déjà bien assez lourdement sur nous, que nous le voulions ou non, par les déformations qu'il a données à notre coeur et à notre esprit. Ne perdons pas notre temps à y revenir en vain. Devant nous, il y a le corps mystique à édifier et il ne pourra l'être en plénitude que par la collaboration de tous.

“Saul, mon frère”

Ananie a obéi. Il accomplit avec grande douceur et bonté ce dont Dieu l'avait chargé. C'est ainsi que Dieu peut changer le coeur de ceux qui se remettent à lui et leur faire accomplir des tâches dont ils se seraient crus incapables du fait de leurs répugnances et résistances intérieures.

“Qui nous séparera de l'amour du Christ” (Rom. 8, 35-39)

Dans ce chapitre, saint Paul exhorte les chrétiens à prendre conscience de la grandeur de l'amour que Dieu leur porte et de sa stabilité, de sa force pénétrante. Rien, hormis le péché, ne peut mettre obstacle à cet amour.

Ce n'est pas au début d'une vie chrétienne qu'on réalise complètement l'intérêt de cette affirmation de foi. Il nous paraît aller de soi que le Christ nous aime et nous pensons surtout aux bons sentiments que nous avons à

son égard. C'est sur la persévérance de ces sentiments que nous fondons notre espérance. On s'imagine que persévérer, c'est continuer à jouir de la dévotion sensible des premiers jours, que c'est continuer à avoir l'évidence saisissante de ce que l'on croit, que c'est continuer à avoir une vie à l'abri des troubles et des tentations. Tout cela n'est pas la persévérance, même si cela peut l'accompagner et l'aider. Tout peut disparaître un jour et, de plus, nos lâchetés se font envahissantes, notre médiocrité pesante. En apparence au moins, il y a de bonnes raisons de désespérer de nous. Alors nous comprenons que nous n'avons qu'une assurance stable, un espoir certain, l'amour que le Christ nous porte. Comme une main toujours tendue ou plutôt comme un milieu bienfaisant et nourricier, vivifiant, d'où il nous est impossible de sortir tout à fait, à moins de faute délibérée et certaine.

Alors nous comprenons que persévérer, c'est

- répondre volontairement à l'amour du Christ, soit qu'on le sente, soit qu'on ne le sente pas, soit qu'on en ait l'évidence, soit qu'on soit tenté d'en douter humainement,
- fonder sa vie sur la foi en la stabilité de l'amour de Dieu pour nous et non sur l'acquisition d'une sécurité dont on serait l'heureux propriétaire.

La tribulation ou l'angoisse, la persécution ou la nudité... pourront bien nous arracher pour un temps plus ou moins long le sentiment ou l'évidence de notre acte de foi. Ils pourront bien, en nous troublant, rendre précaires à nos yeux nos raisons de croire et d'espérer. Ils ne pourront pas ébranler l'amour que le Christ nous porte car seul le péché peut le faire. Car l'amour que Dieu nous porte est l'amour d'un Dieu tout-puissant et qui, par conséquent, peut nous atteindre au travers de toutes choses. Pour cet amour si pénétrant, rien n'est opaque ni barrière. Il n'est aucune réalité qui, pour une âme vivante de foi, ne puisse laisser passer pour elle et même lui rendre plus proche l'action parfois invisible, mais cependant vivifiant et transformant, de l'amour divin.

"Nous sommes plus que vainqueurs"

Après l'épreuve, tout redevient normal mais tout ne redevient pas comme par le passé car nous avons acquis une notion plus vraie de la persévérance. Nous l'avons un peu purifiée de tout ce que nous y ajoutions d'étranger. C'est un progrès que chacun doit faire seul car il est lié intimement à la purification profonde de l'âme, de ses aspirations, de ses peurs.

"J'ai l'assurance"

Ce n'est pas seulement comme une vérité abstraite que saint Paul énonce cette certitude, il y met aussi l'expérience de toute une vie, expérience que sa foi lui a permis d'interpréter et de comprendre. Ainsi serons-nous dans le monde si nous vivons ces vérités. Notre exemple sera un appui humain qui aidera les âmes à tenir et à progresser sur la voie inconnue, parfois si pleine de surprises, de l'amour du Christ.

"Ni la mort, ni les anges..., ni aucune créature"

C'est la suprême affirmation de foi, qui dépasse toute expérience; Celui qui croit ne peut rien concevoir, même dans le monde des possibles, qui l'arrache à l'étreinte du Christ. Cela montre la puissance qui est donnée à l'homme sur son âme puisque, seul, il peut le faire par le péché et nulle autre puissance n'est capable de le lui faire faire. C'est l'immense dignité de l'homme d'appartenir ainsi et, s'il sort un jour de l'amour du Christ, ce sera par un péché volontairement et sciemment commis.

"Si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il demeure seul" (Jn 12,24)

Le grain de blé est le fruit de tout un travail antérieur, de toute une convergence d'efforts depuis celui de la terre qui l'a nourri jusqu'à celui du soleil qui l'a mûri. C'est l'image de l'âme avec son intelligence et sa volonté, déjà riche de toute une formation intérieure, d'expériences vécues, fruit d'une vie fidèlement soumise aux ordres du Christ. Arrivée à ce terme, l'âme a plus reçu que donné. Désormais, cette étape de maturation spirituelle doit être dépassée. Autrement, elle se verra rejetée du grand courant de vie surnaturelle qui l'a aidée et portée jusqu'à présent. Pour continuer à grandir, l'âme doit se donner toute au Christ, sinon elle reste enfermée en elle-même et elle demeure seule, elle dépérit en restant elle-même comme un grain de blé se dessèche.

C'est que l'âme n'a pas sa fin en soi. Dieu l'a enrichie de ses dons et l'a mûrie pour être une cellule du corps de son Fils. Cela exige une assimilation, une dépossession, une transformation extrêmement poussées,

- une assimilation qui ne détruit pas notre personnalité foncière,
- une dépossession qui fait vivre pour un autre au lieu de vivre pour soi,
- une transformation qui fait vivre pleinement de la vie d'un autre.

Ces opérations vont tellement contre notre égoïsme et notre orgueil qu'elles exigent une refonte totale, une vraie mort. Le Christ les opère en nous si nous le laissons agir avec pureté et abnégation. En notre vie s'actualise ainsi la mort mystique que nous recevons le jour de notre baptême en nous ensevelissant avec le Christ dans l'eau baptismale. L'âme qui refuse de se renoncer, refuse de développer les fruits de son baptême. Si elle refuse de mourir avec le Christ, comment pourra-t-elle ressusciter avec lui ?

“S’il meurt, il porte beaucoup de fruits”

La graine qui pousse permet au germe de se nourrir des sucs de la terre et de devenir la tige de blé qui porte cent grains. L’âme aussi, quand elle se dépouille de ses intérêts propres, quand elle refuse de se considérer comme le centre autour de quoi tout gravite, porte beaucoup de fruits car c’est tout le corps mystique du Christ qui la nourrit, qui se forme en elle et par elle. Ce sont des fruits qu’elle ne peut pas s’approprier, comme elle l’aurait fait jadis car, avant de les porter, elle a d’abord été dépossédée d’elle-même. Ce sont des fruits qui ne découlent pas seulement de ses simples possibilités humaines, comme cela aurait pu être jadis car, avant de les porter, elle a d’abord été transformée et elle vit avec plus de plénitude de la vie même du Christ.

“Celui qui aime sa vie, la perdra”

Aimer sa vie, c’est faire de sa vie humaine une fin, c’est vouloir l’enrichir matériellement, sentimentalement, intellectuellement pour qu’elle devienne riche et en jouir. C’est vouloir remplir ses greniers de blé mûr pour pouvoir ensuite vivre dans la prospérité, sans souci de l’avenir. Quelle tendance en l’homme est plus instinctive et semble plus raisonnable. Pourquoi donc opposer le bonheur humain sur cette terre à celui du ciel ?

Jésus a su nous le faire comprendre et, à sa suite, l’église, en nous révélant, d’une part, la déchéance de l’homme en Adam et, d’autre part, sa vocation d’enfant de Dieu dans le Christ. Il y a en l’homme un tel dérèglement que sa passion de jouir est elle-même source de souffrances et de troubles, source d’une mort qui est sans résurrection.

Il y a en l’homme de telles aspirations vers le bien suprême que tout autre bien, pris en lui-même, ne peut lui suffire, à moins qu’il n’arrive à s’abêtir et obscurcir son besoin d’infini, à se mécaniser au point de s’identifier avec sa passion même.

Dans cet état, a-t-il encore une psychologie spécifiquement humaine ? Quel désastre est pire que celui-là ? C’est en se renonçant que, dès ici-bas, on trouve le bonheur. On le trouve sans le chercher. On le possède et on en jouit comme on possède et on jouit du bonheur de l’ami. Aussi peu sont capables de le goûter. Il faut beaucoup de foi pour “haïr sa vie”. Aussi peu sont capables de le faire. Il y faut aussi un grand sens intérieur des réalités spirituelles car il est facile de se tromper sur ce chemin inconnu. Aussi le Christ est-il venu nous montrer la voie. Quelle docilité il est nécessaire d’avoir pour ne pas gloser l’évangile et pour le bien comprendre.

“Si quelqu’un veut être mon serviteur, qu’il me suive”

Quelle est l’âme droite et généreuse qui ne veut pas être le serviteur du Christ !

C’est ainsi que vous nous attirez, Seigneur, sur le sentier qui conduit à “haïr sa vie en ce monde”. Si vous disiez cela dès le début, tout ce que comporte le voyage que vous nous demandez de faire à votre suite, qui se déciderait à partir ? Vous-même, Seigneur, vous aviez l’âme troublée en le disant (Jn 12,37).

“Là où je suis, là aussi sera mon serviteur”

Par sa vie, ses actions, ses décisions, le chrétien suit le Christ.

Jésus, par son opération intérieure dans l’âme du disciple, lui donne son esprit, sa mentalité, son intelligence du chemin spirituel qui conduit au Père.

135 - La mère et l'enfant

Marie avait eu l'enfant depuis douze ans et il avait été toujours son enfant, comme un enfant est à sa mère. Elle l'avait élevé comme on élève les petits enfants. Jésus était, aux yeux de tous, par toutes ses actions, l'enfant de Marie, l'enfant qui appartient à sa mère, comme la mère appartient toute à son enfant. Tout se passait en Marie comme si Jésus était son enfant comme les autres sont les enfants de leur mère. Certes, elle savait bien des choses que ne savent pas les autres mères sur leur enfant. Elle savait bien que son fils était le messie, le fils de Dieu. Elle savait bien ce qui attendait son enfant et les paroles de Siméon restaient gravées dans son cœur. Mais, jusqu'à présent, il était là, bien à elle, sa mère, il était son enfant. Le présent recouvrait le passé et l'avenir d'un voile muet et mystérieux, son secret et ses craintes. Elle était paisible la vie de Nazareth, si cachée et humble, si douce et si pleine. Cela dura douze ans. Un jour, cela cessa.

Ils revenaient de Jérusalem, après la fête de Pâques, Joseph et Marie, ensemble, heureux de vivre comme on l'est quand le ciel et la terre s'accordent dans la joie, joie de Pâques, joie des champs. L'enfant avait douze ans et il croissait en taille, en grâce et en sagesse. Joie des parents, joie de la réussite humaine et divine, celle que tout homme ici-bas rêve. Pourtant, le jour n'était pas loin où il n'en serait plus ainsi jamais. Combien de parents ont refait le même chemin ! Combien de mères, après Marie, ont connu la même joie. Douceur de la famille chrétienne tout faite de possession amoureuse et d'assurance, toute faite de satisfaction intime et de sécurité, tu détournes les yeux des hommes de l'autre réalité, celle qui blesse et qui tue, celle qui s'impose à chacun et à tous, la dure réalité du péché et du mal qui ronge les corps et les cœurs, les tue et les profane. L'enfant naît, c'est la joie pour les siens jusqu'au jour où il devient un homme.

Depuis trois jours, ils le cherchent, auprès des amis, dans les rues de Jérusalem, partout. Depuis trois jours, Jésus n'est plus l'enfant de Marie, son enfant. Mère de tous les enfants des hommes, en ce jour, vous avez perdu votre

enfant et même quand vous l'aurez retrouvé, il ne sera plus votre enfant comme il l'avait été jusque là. C'est fini désormais. Son Père vous le prend. Le monde vous l'arrache et ne vous le rendra que lorsqu'il l'aura épuisé et tari sur la croix. Il pourra revenir sous votre toit, reprendre sa place au foyer familial. Il pourra de nouveau vous être tout soumis. Jamais, il ne sera plus l'enfant de jadis, qui était à vous. Jamais, vous ne revivrez ces heures maternelles. Il pourra vivre encore 18 ans avec vous. Il vous échappe déjà. Jean quittera sa mère plus tôt que lui, il partira au désert pour être la proie des foules. Jésus, sans vous quitter, sans être aux yeux de tous autre chose que le fils de Joseph, vit déjà plus à côté de vous qu'avec vous. Il vous échappe, vous le voyez bien, ce n'est plus à lui d'être à vous mais à vous de vous donner à lui.

La reine des apôtres est aussi la mère de celles qui enfantent. Elles doivent, elles aussi, connaître les angoisses que Marie connut en ces jours car leur fils leur échappe comme fit Jésus et le cercle familial s'en trouve brisé pour toujours. Il ne l'est pas pour ceux qui regardent du dehors. Il ne l'est pas pour ceux qui ne savent pas regarder du dedans. Mais la mère sait des choses que les autres ne savent pas et c'est pour sa souffrance, nouvel enfantement qui arrache son fils à son cœur de mère pour le donner au monde. Ce déchirement se fait imperceptiblement d'abord. Il se devine plus qu'il ne se voit. Il se passe à l'insu de tous mais, un jour, il se trahit et la mère le sait enfin, avant même que l'enfant en ait pris conscience. C'est à ne pas y croire. Longtemps encore, on cherche à expliquer ces tendances nouvelles, ces brusqueries soudaines et ces détachements, ces intérêts nouveaux, ces passionnements, en vain car un hôte nouveau est entré sur la scène et, derrière le père, tout doit disparaître, même la mère.

Heureuse celle qui le sait ! Heureuse celle qui, sans savoir, accepte et fait confiance car sa nouvelle maternité spirituelle embrassera le monde à qui elle livre son fils. Elle ne connaîtra pas la douleur inconsolable de Rachel qui n'a plus d'enfant.

Jésus vivait seul à Jérusalem. Il vivait des jours étrangement nouveaux pour lui, étrangement pleins. L'enfant de Nazareth, choyé par sa famille, vivait maintenant de la vie de ceux qui n'ont plus de famille. C'était avec passion qu'il écoutait auprès des docteurs et des scribes, qu'il les interrogeait. Ils étaient ravis de son intelligence et de ses réponses. Il y a trois jours, il était encore l'enfant de Marie et de Joseph. Maintenant et désormais, il agit comme l'enfant du Père au milieu de cette foule qui passe et le presse. Sa vie publique est déjà commencée. Son destin est déjà amorcé. Il peut maintenant rentrer dans sa famille, elle n'est plus que l'image de la grande famille qui l'appelle, le peuple juif, l'humanité entière demain. Marie et Joseph peuvent maintenant apparaître, c'est trop tard, le monde a désormais en lui une victime certaine. Tôt ou tard, encore 18 ans d'attente, en trois ans, tout est fini. Adorons la minute unique et solennelle où Jésus décida de quitter ses parents. En elle se trouvent entés tous les autres instants de sa vie rédemptrice, toutes les autres étapes qui le conduisirent peu à peu du désert à la foule, de la foule à la cène, de la cène au calvaire. Minute qui prépare le temps nouveau de sa résurrection.

Les disciples suivent l'exemple du maître. Dans la vie de chacun sonne l'instant décisif, celui du premier pas qu'ils font pour suivre celui qui les appelle. Première réponse assurée à un appel qui résonne déjà depuis longtemps dans le passé. Dernier acte d'une conquête qui dure depuis des mois et des années. Qui dira toutes les étapes qui l'ont préparée ? Tous les menus événements qui l'ont nourrie de leur sève secrète, toutes les fidélités délicates et inconnues qui lui ont donné la force d'être un "oui" volontaire, Dieu seul le sait. Le mûrissement d'une telle décision est si mêlé à la vie de chaque jour que la réponse fait corps avec l'âme même et, un jour, elle éclate avec une force que nul n'aurait supposé. Alors l'enfant devient l'enfant d'un autre, de celui qui l'enfanta en secret depuis des années.

Seigneur Jésus, au soir de la première journée, qu'avez-vous pensé seul et sans abri à Jérusalem ? La foule écoulée, les docteurs partis, le temple fermé, la rue déserte, seul vraiment. Vous étiez seul déjà au milieu de tout le peuple. Ayez pitié de ceux qui connaissent après vous, à votre suite, la dure révélation conjugulée et profonde du monde qui se lève à votre appel et de celui qui vous fuit comme Caïn. Vous avez connu d'autres nuits, des nuits de prière et des nuits de fatigue, des nuits où vous pleuriez sur la foule grossière qui accapare pour se repaître de bienfaits, des nuits où vous songiez aux docteurs et aux scribes qui se liguent pour vous faire mourir. Quelle nuit fut comme cette nuit ! Où l'avez-vous passée ? Personne ne le saura jamais mais il en est une autre que nous connaissons bien, celle du jardin, la veille de votre mort. Nulle n'a plus ressemblé à cette première nuit que cette dernière. Nuit du commencement et nuit de l'achèvement, vous n'en faites qu'une comme le cri et l'écho. Les jours qui vous unissent ne sont que l'étincelle qui jaillit de vos pôles. Heureuse la vie comme la vôtre, Jésus, qui commence et s'achève par un holocauste.

"Mon enfant, pourquoi avez-vous agi ainsi avec nous ? Votre père et moi, nous vous cherchions tout affligés", cri de la mère qui retrouve son petit. Combien de mères, à votre suite, l'ont dit et répété ? "Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois aux choses de mon Père ?", dure parole pour une mère après trois jours d'angoisse, dure parole sur les lèvres d'un enfant de douze ans. Jésus n'est plus l'enfant de Marie, après l'heure pleine de tendresse vient celle de la force. Y pensez-vous, Jésus qui étiez perdu dans la foule ? C'est toujours sous une forme ou une autre, la même réponse dure que fait le fils appelé à sa mère affligée et c'est toujours le même drame intérieur pour l'un et l'autre. Faites qu'il soit l'origine de semblables destinées.

“Le Seigneur en désigne encore soixante-douze autres” (Lc 10, 1-9)

Le Christ avait déjà appelé ses douze apôtres et les avait envoyés de village en village prêcher l'évangile et guérir les malades. C'est encore lui qui désigne et envoie les autres disciples qui vont le précéder pour préparer les âmes à le recevoir. Nul n'est ainsi un précurseur du Christ s'il n'y est pas appelé. Cet appel n'est pas distribué parcimonieusement. Le petit nombre des ouvriers de la vigne du Seigneur n'est dû qu'au petit nombre de ceux qui savent comprendre cet appel et y répondre. Cet appel se manifeste d'abord par une disposition intime de l'âme qui lui fait désirer de se donner au Christ. Combien d'enfants l'ont connu le jour de leur première communion ? Combien l'ont découvert le jour d'une retraite fervente ?

Seules les âmes déjà pures peuvent conserver et par suite développer une telle attitude. Aussi beaucoup en perdent vite la mémoire, séduits et distraits par les béatitudes de la vie qui tourbillonne en eux. C'est ensuite une claire vision des besoins actuels des âmes, de leurs aspirations profondes, de ce qu'elles attendent pour se lever à leur tour et devenir des disciples fervents du Christ. Seules, les âmes droites, intelligentes, qui refusent de vivre dans un monde irréel, qui regardent le monde qui monte avec sympathie et espoir, peuvent connaître ses besoins. Aussi beaucoup manquent de cette audace et de cette vraie foi et, se bornant à répéter le passé sans le prolonger avec fidélité, s'assurent ainsi une tranquillité au prix de la chute des âmes auprès desquelles le Christ voulait les envoyer.

Enfin il se fait un choix parmi les oeuvres à entreprendre pour que le monde actuel voit dans le Christ celui qui réalise ses aspirations les plus nobles en les expliquant. Le chrétien fidèle, par les circonstances extérieures ou à cause de ses possibilités peu à peu révélées, se trouve porté à s'attacher à l'une d'entre elles. Ce n'est plus maintenant une oeuvre qu'on pourrait utilement faire mais une oeuvre qu'on doit faire. Ce qui jadis semblait désirable devient un devoir, à tel point que de ne pas tout tenter pour le réaliser paraît une trahison, comme celle de Pierre dans son triple reniement.

Bienheureux ceux qui savent faire le pas et mettre la main à la charrue sans regarder en arrière. Les autres sont comme les fruits qui n'ont pas su être cueillis à temps et qui se gâtent sur la branche même qui les nourrissait. Ce n'est pas en un jour qu'un tel travail s'opère dans l'âme. C'est toute une période de fidélité et de générosité qui trouve ainsi son couronnement. Ce n'est pas par ses seules forces qu'une âme trouve ainsi sa vocation. Toute l'église du présent et du passé y coopère, les vivants par leurs paroles, les morts par leurs oeuvres, tous par leur exemple et leurs prières.

Qui dira l'importance d'une réflexion ou d'un conseil dit en temps voulu par un prêtre ou un ami ? Qui dira l'influence des saints par la lecture de leur vie, de leurs oeuvres et par l'atmosphère d'héroïsme chrétien qui s'en dégage.

“Il les envoya devant lui, deux à deux”

Il est rare qu'une personnalité religieuse soit assez riche et pure pour travailler seule sans qu'elle vienne glisser entre l'oeuvre et le Christ l'opaque écran de ses limitations et de son égoïsme. Il est rare qu'une collaboration intime, de tous les instants et de toute une vie, qui corrige les défauts de chacun et multiplie ses possibilités, se fasse à plus de deux. Il y faut tant de pureté et de détachement. Le coeur humain est si subtilement égoïste, il est si facilement jaloux, il est si lourdement charnel qu'en une telle unité gît toujours à l'état endémique un germe de division.

Bienheureux ceux qui sont deux à travailler à la même tâche car, quand l'un tombe, l'autre le relève, quand l'un hésite, l'autre le rassure. Lorsque le Seigneur viendra frapper à la porte, il ne trouvera pas ses serviteurs endormis de fatigue, de tristesse ou de paresse. Mais qu'ils veillent à ne pas se laisser prendre par la douceur de l'amitié, qu'ils tiennent leur coeur dans la force sévère de celui qui demande au fils de quitter sa mère pour le suivre.

Les âmes appelées à la même oeuvre ont un sens merveilleux pour se reconnaître et se trouver. Aussi beaucoup de ceux qui travaillent seuls n'ont pas voulu collaborer. C'est le genre de faiblesse qui anémie tant d'oeuvres faites par un seul. Mais il est des cas où l'oeuvre doit être faite seule. Heureux ceux qui ont le courage de vivre et d'agir ainsi. Le Christ de Gethsémani et du calvaire est leur seul soutien. Ils comprendront mieux que d'autres le coeur du rédempteur.

“Dans toutes les villes et tous les lieux où lui-même devait passer”

Elles sont nombreuses les villes, les carrefours, où les âmes vivent et passent en attendant sans le savoir le Christ qui doit venir. Le Christ seul les connaît, ces lieux privilégiés où il passera. Seul, il peut les indiquer à l'âme fidèle et généreuse. C'est pourquoi celui qui développera parfaitement dans sa vie la pensée du Christ sur lui sera comme le bon grain qui rend cent pour un. Beaucoup portent peu de fruits car ils ne sont pas à leur place, à celle voulue pour eux par le Christ. Certains pensent qu'une oeuvre utile aujourd'hui le sera nécessairement encore demain mais ils se trompent car seule l'église a reçu les promesses de pérennité.

L'apostolat chrétien doit être mobile comme les âmes. Il faut être tel jour sur telle route pour rencontrer telle âme qui passe. Demain, il faut être en prière dans sa chambre pour aider telle autre. Alors on aurait perdu son temps à rester sur la route et, si hier on était resté chez soi, l'oeuvre du Christ n'aurait pas été accomplie. Seigneur, apprenez-nous à être à l'heure voulue où il faut être et comme il faut être pour que nous soyons exactes et prêts au rendez-vous que vous donnez aux âmes.

"La moisson est grande mais les ouvriers sont en petit nombre"

C'était ainsi au temps du Christ, cela a toujours été ainsi. La moisson se voit cueillie par d'autres ouvriers que ceux du maître. Quel spectacle de désolation qu'un champ ravagé par l'ouragan avec ses pauvres tiges de blé solitaires qui émergent de-ci de-là, la paille froissée et profanée. C'est quand on travaille dans la moisson qu'on comprend ce qu'est une moisson pillée ou ravagée. Le passant passe, regarde et oublie. Combien de chrétiens sont ainsi des passants ! Comment peuvent-ils avoir l'esprit du Christ, la mentalité de celui qui pleurerait sur Jérusalem ?

"Priez donc le maître de la moisson d'envoyer des ouvriers à sa moisson"

Ce sont les ouvriers du Père qui prient pour que d'autres ouvriers viennent se joindre à eux que le travail use et ruine avant l'âge, tellement l'oeuvre est prenante, tellement il y a à faire. Au soir de sa vie, après la moisson de trois ans en Galilée, si petite devant la grande moisson qu'il désire moissonner partout et toujours dans le monde entier, le Christ s'offre au Père dans l'hostie et sur la croix, hostie, la force des moissonneurs, et la croix, le signe qui les appelle et qui clôt leur journée, la gerbe liée.

"Partez, voici que je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups"

Partir loin du Christ, parmi les fatigues qui terrassent, les soucis des voyages, les dangers des aventures, les tentations qui troublent. Si le succès couronnait toujours l'effort mais c'est souvent l'échec. Souvent cela se termine ainsi. Combien il faut aimer le Christ pour tenir sans faiblir dans une telle campagne ! C'est pourquoi le Seigneur exige un long noviciat avant de lancer les âmes dans la foule. C'est le temps pour se montrer dignes d'entendre et de suivre l'appel qu'il fait résonner en leur coeur. Quelle différence avec l'épopée que rêve l'âme mal préparée qui cherche dans l'action et les beaux sentiments ce qui les grise, ce qui pimente la vie quotidienne monotone. Quelle différence avec le rêve sentimental de l'âme qui cherche auprès du Christ plus la satisfaction de son coeur que la mission qui la met au service du monde.

"Ne portez ni bourse ni sac ni souliers et ne saluez personne en chemin"

Si le monde extérieur est si puissant pour nous troubler, c'est qu'il trouve des alliés en nous-mêmes qui complotent avec lui contre nous. Avoir une bourse, c'est déjà vouloir la remplir quand l'occasion s'en présentera. Avoir un sac, c'est déjà vouloir conserver ce qu'il contient, même quand il faudrait le donner. Avoir des souliers, c'est déjà économiser ses pas quand il faudrait marcher. Saluer ceux qui passent, c'est déjà tenir compte de leur opinion sur soi.

Le chrétien qui prétend se servir et se conserver en servant le Christ sera vite arrêté sur le chemin. Ceux qui en conservent la possibilité se ménagent bien des tentations et des troubles. Il n'est pas de meilleur combattant que celui qui ne peut pas reculer. Il n'y a que le Christ qui puisse nous lancer dans de telles aventures et nous faire abandonner des choses généralement utiles ou nécessaires.

Quelle folie que de s'exposer ainsi, par simple caprice, à de pareils dangers. Elle est plus rare que la folie de celui qui n'a pas la foi en l'appel du Seigneur. Si on doit faire des folies, il vaut mieux céder à la tentation des grandes oeuvres. Le Christ saura, si nous en sommes dignes, tourner en bien nos imprudences. Ce n'est pas en un jour que le Christ nous demande une telle foi ou de telles abnégations. Comme dans la découverte de la pensée divine sur soi, un tel renoncement est le couronnement d'une préparation fidèle et généreuse.

"Paix à cette maison"

Non pas la paix d'une certitude qui endort mais la paix d'une foi qui découvre le mystère. Non pas la paix d'une affection qui amollit mais celle d'une charité qui exalte la force. Paix qui ne vient pas de la satisfaction de ce que l'homme désire naturellement mais de ce qu'elle lui donne ce pour quoi il est fait. Paix non de la terre mais du ciel, non d'une créature mais d'un enfant du Père.

"S'il s'y trouve un enfant de paix, votre paix reposera sur lui. Sinon, elle reviendra sur vous"

Derrière les coutumes qui séparent, les intérêts qui s'opposent, il y a souvent la même aspiration, la même vision du vrai et du bien. Quand on cesse de s'opposer sur ce qui sépare par l'extérieur, on arrive à découvrir ce qui unit par le dedans.

Quand le chrétien saura n'être plus qu'un chrétien, ne plus y mêler l'homme ayant tel intérêt ou telle coutume, il cessera d'être une pierre d'achoppement pour celui qui a d'autres intérêts et d'autres coutumes. N'est-ce pas être tout à tous ? La paix d'amour qui règne dans un coeur tout à Dieu se découvrira alors aux coeurs qui possèdent déjà la paix que donnent le vrai et le bien cherchés pour eux-mêmes. Les autres rejeteront ce témoin qui les

excite plus qu'ils ne sauraient se l'expliquer. Bienheureux celui qu'on insulte à cause du Christ ! Nul mieux que lui ne goûtera la paix de la résurrection.

Deuxième Partie (voir N° 121)

Claudel, nous l'avons vu, célébrait avec passion la dureté des exigences divines, étrangères et extérieures aux douceurs sensibles que nous chérissons en notre coeur. Ainsi le bois de la croix était dur, extérieur, étranger au corps du Christ.

1) L'optimisme de Claudel

Nous voudrions chercher maintenant dans l'oeuvre claudélienne la raison de ces âpretés. La certitude de l'existence de Dieu, c'est-à-dire la foi en une présence élevée au-dessus du coeur humain d'une infinité infiniment plus infinie que l'infinité qui élève ce coeur au-dessus d'une pierre, peut accabler l'âme dolente, repliée sur elle-même, qui croit que toute la beauté du monde est réfugiée en son intérieur, l'âme romantique. Elle fera au contraire exulter l'âme vraiment chrétienne. Sans doute, il est un optimisme confortable, inventé par quelque philosophe, avec de la mesure et de la bonne humeur, contre lequel un certain pessimisme né de la conscience des misères de la vie élèvera toujours une protestation fière et justifiée. L'optimisme chrétien est également éloigné de l'un et de l'autre et il n'a pas de contraire, certitude que notre joie n'est pas en nous mais au-dessus de nous dans la joie de Dieu. Cette joie n'a pas de contraire.

La beauté des choses matérielles est comme le sourire de cette joie.

Elle dit que leur créateur est heureux. "Ce qui est beau réunit, ce qui est beau vient de Dieu, je ne puis l'appeler autrement que catholique", dit un passage du "Soulier de satin", interprète des meilleures pensées de Claudel.

Aussi notre coeur doit-il faire bon accueil à toutes les beautés sensibles, y trouver un prétexte de piété. Comme l'amour cherche des signes de joie sur le visage de l'aimé, ainsi notre coeur doit voir dans l'épiphanie du beau, un signe de la joie de Dieu, un exemple aussi, sa joie doit répondre à la joie de la création. Aussi Claudel répudie-t-il tout le pessimisme janséniste ou calviniste. Il ne veut pas que la destinée de l'âme humaine soit séparée du sort de l'univers matériel et que celui-ci soit voué au néant. C'est toute la création qui, au dernier jour, refluera en Dieu comme une marée montante. Claudel se laisse aller ici à une polémique superbe. "Qu'ont voulu ces tristes réformateurs sinon faire la part de Dieu, réduisant la chimie du salut entre Dieu et l'homme à cette transaction personnelle et clandestine dans un étroit cabinet, blasphémant que les oeuvres ne servent pas, celles de Dieu sans doute pas plus que celles de l'homme, séparant le croyant de son corps sécularisé, séparant du ciel la terre désormais mercenaire, laïcisée, asservie, limitée à la fabrication de l'utile".

Oeuvre d'un Dieu bon, la création matérielle, notre corps, ne peuvent être mauvais. Aussi toutes les découvertes scientifiques, toutes les idées philosophiques qui font le monde plus ample, plus infini, plus beau, sont-elles pour un esprit catholique la meilleure des apologétiques. Comment l'église s'est-elle défendue contre la Réforme, contre l'hérésie qui voulait que le monde fût enlaidi, diminué, vicié jusqu'en son fond par le péché originel ? Elle s'est défendue avec Rubens et avec Christophe Colomb. Rubens est le symbole de la Renaissance qui, ajoutant des beautés artistiques à la beauté naturelle de la création, la rend ainsi plus aimable et plus divine. Il faut ici faire la part des simplifications poétiques. Le problème de la Renaissance est autrement compliqué. L'homme s'y est plus glorifié qu'il n'a glorifié Dieu. Christophe Colomb est le symbole des grandes découvertes qui ont rendu le monde plus vaste, nous ont fait lire en lui la marque de l'infinité de son auteur. Ainsi la Renaissance et les grandes découvertes ont fait un univers plus digne de Dieu, protestation vivante contre l'hérésie.

"L'église ne se défend pas seulement par ses docteurs, par ses saints, par ses martyrs, par le glorieux Ignace, par l'épée des enfants fidèles. Elle les appelle à l'univers. Attaquée par les brigands dans un coin, l'église catholique se défend avec l'univers. Ce monde est devenu trop court pour elle. Elle en a fait sortir un autre du sein des eaux. D'un bout à l'autre de la création, tout ce qu'il y a d'enfants de Dieu, elle les a cités en témoignage, toutes les races et tous les temps".

Nous ne pouvons que remarquer en passant tout l'intérêt doctrinal d'une page comme celle que nous signalons. Si le péché originel a détourné et endurci la volonté de l'homme, il a été impuissant à dégrader la beauté de la création, pas plus qu'il n'a pu porter atteinte à la joie de Dieu. L'optimisme claudélien est un optimisme réfléchi qui connaît ses raisons.

La nature et le sens de la magnificence du monde.

Il nous faut maintenant chercher à pénétrer de plus près la nature et le sens de cette magnificence du monde que le poète ne se lasse pas de célébrer. Elle est une sorte d'amitié physique entre toutes choses. Ici, il faut bannir de notre imagination toute représentation scientifique. Ce n'est que dans la mesure où elles se ressemblent que les choses sont objet de loi. L'atome du chimiste ressemble à l'atome voisin. Au contraire, dans le monde de la perception qui est aussi le monde du poète et du chrétien, toutes les choses diffèrent et c'est pour cela qu'il y a amitié entre elles. La vraie harmonie vit de différences et d'oppositions. Deux pièces de monnaie ne peuvent être

que juxtaposées, jamais unies. Ainsi sont les atomes de la science, étrangers les uns aux autres parce que trop semblables. Un atome solitaire n'étonne pas. Une couleur séparée de toute la gamme des couleurs serait un monstre. "Jadis au Japon, écrit Claudel dans "Connaissance de l'Est", je vis, quoique grandement distincts, juxtaposés par l'alignement de mon oeil la verdure d'un érable combler l'accord proposé par un..."

Coeuvre, le poète de la "Ville", voit une intention providentielle dans ces symphonies de couleurs que la science est impuissante à expliquer et qui nous font conclure immédiatement à un artiste divin.

"Pour comprendre ce que je sais et ce que je dis, il t'est besoin d'une autre science et, pour l'acquérir, oubliant un raisonnement profane, il te suffit d'ouvrir les yeux à ce qui est. Si cette feuille devient jaune, ce n'est point parce que les canaux obstrués se flétrissent et ce n'est point non plus pour que, tombant, elle abrite et nourrisse au pied de l'arbre les graines et les insectes. Elle jaunit pour fournir saintement à la feuille voisine qui est rouge l'accord de la note nécessaire". Saintement, la beauté du monde a un caractère sacré.

L'anti romantisme de Claudel va s'affirmer précisément au moment où il paraît céder à un culte païen de la nature. C'est que cette beauté ne lui est pas occasion d'adorer l'homme, de s'adorer. Rousseau n'aimait pas pour lui-même le bruit de l'eau "renflé par intervalles" du lac de Biènné mais la rêverie que son rythme monotone éveille en lui. Le promeneur solitaire trouve la nature divine parce qu'il lui prête de cette exaltation qu'il éprouve lorsqu'il est loin des hommes. Son heureuse solitude anime et transfigure la forêt de Montmorency. La beauté de l'univers est un don du poète, une création de son enthousiasme lyrique. Pour Claudel, elle est un caractère du monde, indépendant de l'inspiration poétique. Elle empêche l'homme qui la contemple de se regarder et de se préférer, bien loin d'être un prétexte à complaisance en soi. Le poète romantique ne voyait la nature qu'à travers le voile de ses joies et de ses tristesses. Elle était le miroir qui lui renvoyait sa propre image. Pour René qui porte son coeur en écharpe, le soleil est toujours de glace. La beauté du monde claudélien existe en elle-même et ne dépend point de notre humeur, "cette sainte réalité donnée une fois pour toutes", dit Claudel en parlant du monde. Notre sensibilité et notre imagination se peuvent mesurer sur elle et doivent l'accepter. C'est ce qui la fait sainte car elle est ainsi un magnifique symbole de l'immutabilité de Dieu.

Une même vision, deux esthétiques.

Pour rendre plus concrète cette opposition entre les deux esthétiques, nous allons essayer de montrer comment la seule analyse littéraire peut manifester l'anti romantisme de Claudel. Prenons comme exemple la manière dont Claudel et un grand poète romantique rendent la même vision, celle des charrettes rentrant à la ferme un soir de récolte.

"Les grands chars gémissants qui reviennent le soir", écrit Victor Hugo, comme si leurs richesses même étaient une tristesse et "le soir" pour que le vers s'achève sur une impression de mystère. Figure de l'âme même du poète, ami de la mélancolie et de l'inconnu.

"Les chars qui passent par le chemin laissent de la paille après les branches chargées de fruits", dit Anne Vercors dans "l'annonce faite à Marie". La vision est dépouillée de toute littérature, de toute impression subjective. Il nous est impossible de retrouver le moi du poète dans ces versets qui nous imposent comme de force un sentiment d'abondance et de plénitude.

Le vers de Victor Hugo nous faisait rêver par ce qu'il nous suggérait d'incertaine douleur et de vague inconnu. Une sorte de halo entourait le vers, nous invitant à chercher un je-ne-sais-quoi par delà les mots. L'imagination éveillée reste insatisfaite par cet art qui n'est que promesse et suggestion perpétuelles. La vision évoquée est oubliée et il ne reste que l'ébranlement qu'elle a donné à l'âme. Le verset de Claudel, s'il exaltait notre imagination, la comblait du même coup en lui présentant un spectacle sans équivoque, contours fermes, parfaite clarté. L'esprit doit se soumettre à la beauté qu'il admire et n'a pas le loisir de s'attendrir sur lui-même, de jouir des douceurs brumeuses qui l'amollissaient.

Le beau claudélien doit être accepté comme une grâce.

Si nous prêtons l'oreille au démon romantique, il nous soufflerait que, puisque cette beauté nous est extérieure, elle nous devient étrangère et indifférente, il nous inviterait à nous en détourner pour écouter le tumulte de notre coeur. L'honneur de l'homme, ajouterait-il, est d'être inquiet, de chercher sans relâche son éminente dignité, c'est peut-être de chercher sans trouver car toute fin atteinte et possédée endort l'esprit et le tue même, puisque sa vie est de n'avoir aucun repos. C'est une telle inquiétude qui l'élève infiniment au-dessus d'une nature satisfaite de son immobilité. Claudel n'entend pas la voix de ce démon. Chrétien, il sait que cette inquiétude qui se préfère à toute certitude n'est que complaisance coupable d'un coeur en lui-même. Il est à peine besoin de faire remarquer que l'inquiétude chrétienne n'aspire qu'à s'anéantir dans la joie de Dieu. Aussi il sera le poète de la paix. De l'âme tranquille et pleine de son Dieu, la beauté des choses extérieures n'était que l'image. Le lyrisme romantique nous a dit la poésie troublante des coeurs endoloris et "en écharpe". Claudel invente le lyrisme des coeurs pacifiés. Ceux-ci savent le sens de la beauté du monde et y voient le sourire de leur Dieu. Ils laissent l'imagination d'un Pascal romantique avant l'heure, s'écrier : "Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie".

L'une des "Cinq grandes Odes : la maison fermée" pourrait être interprétée comme une réponse à ce mot de Pascal. L'homme est dans le monde comme dans une maison fermée, il est chez lui "comme le fils premier-né dans le jardin de son père". Il n'est pas un être perdu, oublié dans un canton de l'univers. Nous l'avons vu, ce

sont les choses qui ont besoin de lui pour être leur témoin et leur prêtre. “J’apporte à chaque chose sa délivrance”. Et pour exprimer que l’effroi devant l’immensité des mondes est un sentiment interdit au chrétien, Claudel écrit, s’adressant à Dieu :”Je sais que votre univers est fini et que, nulle part, votre mesure n’est absente”. Le Dieu qui a fait ces Voies Lactées n’est pas différent de celui qui a créé mon esprit et cette imagination qui s’apeure. Hommes de foi, pourquoi tremblerions-nous ?

Anne Vercors, le père de famille de “l’annonce faite à Marie, connaît cette fraternité divine de l’homme et de la nature :”Pour moi, ce soleil me suffit qui va s’éteindre. Toute ravie, j’ai fait la même chose que lui, la culture de la terre, me levant et rentrant avec lui. Le soleil et moi, côte à côte, nous avons travaillé”.

Son coeur ne s’effraie pas comme le marmot romantique du visage qu’il a barbouillé de sa propre inquiétude. Aucun amour passionné de l’inconnu et du mystère n’habite en lui. Du même paisible regard dont il regarde la course de son frère le soleil, il interroge sa destinée et elle ne lui fait pas peur. Dieu, pour les romantiques, était l’essence de quelque secret émouvant par delà l’univers, la promesse de quelque frisson infini et une réponse à une angoisse. Ainsi le héros romantique d’un roman moderne, possédé par le démon de la connaissance qui lui rend inhabitables la terre et la société des hommes, meurt au front en se disant au moment où il se jette hors de la tranchée :”Enfin je vais savoir”. Anne Vercors, lui, sait déjà. L’humble tâche bien faite lui a rendu supportables l’univers et ses semblables et, au seuil de la mort, aucune angoisse ne l’étreint. “Maintenant j’entre dans la nuit et elle ne me fait pas peur. Je sais que là aussi tout est clair et réglé en la saison de ce grand hiver céleste qui met toutes choses en mouvement”. Sans doute, le paradis est mystérieux mais d’un mystère qui ne parle pas aux sens, ne se satisfait pas de vains caprices de curiosité et de sensibilité. Mystère d’ordre et de clarté, dépouillé comme l’hiver. La vie aussi y est comme un labour incessant, adhésion à une nécessité.

L’optimisme chrétien vient de dire ici son dernier mot car il n’est pas un optimisme d’Iles Fortunées où les choses changeraient au gré de nos fugitifs désirs mais dans l’acceptation joyeuse de ce qui est, dans l’adoration du seul immuable et dont il cherche une image dans toutes les disciplines d’ici-bas, devoir et travail. “Je suis uni à la nécessité et maintenant je voudrais m’y dissoudre”, dit encore Anne Vercors. C’est Pierre de Craon, le semeur d’églises de “l’annonce” qui donnera la formule :”Si tous les hommes comme moi comprenaient l’architecture, qui voudrait faillir à sa nécessité et à cette place sacrée que le temple lui assigne ?”. Il y a encore ici-bas trop d’incertitudes, d’équivoques. Nos fidélités échouent à imiter la nécessité. Notre optimisme vit d’espérance, de l’espérance du jour où nous serons tous des pierres de la cathédrale éternelle.

2) Pégy, le poète de la paix du coeur

Pégy, lui aussi, est poète de la paix du coeur et il en parle magnifiquement, “cette paix du coeur, plus lourde et plus profonde que l’énorme océan sous le regard de Dieu”. Mais c’était la paix du premier jardin et il ne veut la chanter que comme on célèbre un paradis perdu. Eve nous en a apporté le souvenir mais elle n’a plus connu “ce repos d’un coeur qui ne manque de rien et qui se sait servi de toute éternité et qui reçoit son maître et possède son bien dans une solennelle et tremblante unité”.

La joie était alors présente.

Maintenant, elle est à conquérir. Pégy, plus soucieux que Claudel de psychologie humaine, moins sensible à l’éclat des beautés extérieures, connaît bien les obstacles qu’oppose notre âme à l’entrée en elle de cette joie qui l’investit de toutes part. C’est la réflexion et la mémoire. La réflexion, c’est-à-dire ce parti-pris de tenir compte de nous, de notre intérêt ou de notre honneur, dans toutes nos actions, la réflexion qui divise notre âme en personnages opposés et discutailleurs, nous rend prudents et politiques. La mémoire qui encombre notre esprit de souvenirs utiles et nous masque ainsi la nouveauté, l’originalité de chaque instant, en même temps qu’elle nous fait vivre dans le commerce des richesses acquises, des idées apprises par coeur et des sentiments tout faits comme un avare, ses trésors. La mémoire et la réflexion, en nous enfermant en nous-mêmes, sont maîtresses de mélancolie et de pessimisme. Elles gâtent même notre vie religieuse. Ce sont elles qui font durer en nous ces examens de conscience que Dieu ne voudrait que d’un instant, qui nous empêchent d’être dociles, spontanés, de nous laisser aller au fil de la grâce.

Dieu parle :

”Que vos examens de conscience et que vos pénitences
ne soient pas des raidissements et des cabrements en arrière,
peuple à la nuque dure,
mais qu’ils soient des assouplissements
et que vos examens de conscience et que vos pénitences
et que vos contritions, même les plus amères,
soient des pénitences de détente,
malheureux enfants,
et des contritions de rémission et de remise en mes mains
et de démission, de démission de vous.
Vous ferez tout pour moi,
excepté un peu d’abandonnement qui est tout pour moi.

Soyez donc enfin, soyez comme un homme
qui est dans un bateau sur la rivière
et qui ne rame pas tout le temps
et qui, quelquefois, se laisse aller au fil de l'eau”.

Eve au paradis était sans souvenir et sans réflexion car elle n’avait pas à préparer ses réponses comme les mauvais écoliers que nous sommes. La grâce en nous nous redonne cet esprit d’abandon qui ne se souvient de rien et ne cherche pas ses raisons. Elle nous fait une âme rajeunie malgré cette mémoire qui nous vieillit et nous entraîne à l’action par un instinct sûr de lui malgré cette réflexion qui voudrait du loisir pour délibérer.

La cathédrale de Chartres fait ce miracle de vider l’âme de son pèlerin de tout sage calcul et de tout souvenir et de la préparer à recevoir ainsi le don de la paix.

“Voici le lourd pilier et la montante voûte
et l’oubli pour hier et l’oubli pour demain
et l’inutilité de tout calcul humain
et plus que le péché, la sagesse en déroute.
Dès lors, le lien devient naïveté, facilité, abandon.
Ce qui partout ailleurs demande un examen
n’est ici que l’effet d’une pauvre jeunesse.
Ce qui partout ailleurs demande un lendemain
n’est ici que l’effet de soudaine faiblesse”.

Optimiste, Péguy l’est autant que Claudel mais à sa manière.

Il sait que l’homme n’a pas en lui sa joie. Ce n’est pas en s’examinant et en se gourmandant qu’il trouvera le contentement de soi. Ce n’est pas en goûtant la douceur des souvenirs heureux ou la recherche des souvenirs tristes qu’il trouvera le bonheur. Péguy célèbre la joie qui est la grâce, deux fois bien nommée puisqu’elle est don gratuit, gracieux et qu’elle donne à notre âme raidie, embarrassée en ses réflexions et ses raisonnements cette liberté d’allure, cette aisance de mouvement qui s’appelle aussi “grâce” et qui est la beauté de la jeunesse. Ce n’est donc pas dans la règle, travail ou devoir, que l’homme trouvera la vraie joie car toute discipline exige effort ou réflexion. Péguy ne verrait pas le salut de l’homme dans cette “adhésion à la nécessité” dont parlait Anne Vercors. Le bonheur n’est pas dans la “règle de conduite, il est au-dessus.

“Ce qui partout ailleurs est règle de contrainte
n’est ici que déclenchement et qu’abandonnement.
Ce qui partout ailleurs est une dure astreinte
n’est ici que faiblesse et que soulèvement.
Ce qui partout ailleurs est règle de conduite
n’est ici que bonheur...”

dit le pèlerin de Chartres. Qui ne connaît que la loi du devoir est forcément pessimiste. L’effort de vouloir et de vouloir encore nous coûte peine et ennui. La jeune liberté de la grâce nous en délivre. Nous ne pouvons citer les innombrables textes où **Péguy célèbre la grâce** comme une innocence et une naïveté retrouvées par un don gratuit. Il nous suffit de remarquer que son optimisme a quelque chose de moins âpre et de plus humain que celui de Claudel. Il semble qu’il y ait chez lui plus de science de nos misères. Nous sommes trop savants, trop prudents, trop réfléchis pour pouvoir être heureux de la vraie joie. Le monde moderne nous a fait à tous des âmes de vieillards. Sans doute que la paix qui habitait l’âme d’Anne Vercors mourant soit possible, c’est la raison profonde de tout optimisme chrétien. Mais nous aimons, après avoir médité les descriptions solennelles que nous en fait Claudel, à nous souvenir, grâce à Péguy, que cette joie n’est pas le fruit d’une longue patience mais la première exultation en nous de cette âme enfantine que sera notre âme du ciel. Une telle intuition de Péguy met sa poésie infiniment au-delà du lyrisme romantique. Celui-ci a su dire, et souvent en un magnifique langage, les tourments du cœur impuissant à atteindre le bonheur que tout être désire. De cette déception toujours renouvelée, ils ont tiré soit orgueil soit angoisse. C’est que tous cherchaient un bonheur dont ils auraient tissé la trame de leur mains. Aucun n’a su pressentir la joie. Comme elle est peut-être par delà même le désir du bonheur, elle exige un oubli total de soi, elle ne peut même être demandée. La leçon de Péguy et de Claudel nous sera aujourd’hui que l’optimisme chrétien est une foi. Nous devons être optimistes d’une certitude qui passe l’expérience.

Faisons trois choses, ma très chère fille, et nous aurons la paix : ayons une intention bien pure de vouloir en toutes choses l’honneur de Dieu et sa gloire, faisons le peu que nous pourrons pour cette fin-là et laissons à Dieu le soin du reste.

Qui a Dieu pour objet de ses intentions et qui fait ce qu’il peut, pourquoi se tourmente-t-il, qu’a-t-il à craindre ? Dieu n’est pas si terrible à ceux qu’il aime, il se contente de peu car il sait bien que nous n’avons pas beaucoup.

Sachez, ma chère fil-le, que Notre-Seigneur est appelé "prince de la paix" en l'écriture et que, partant, partout où il est maître absolu, il tient tout en paix. Il est vrai néanmoins qu'avant de mettre la paix en un lieu, il y fait la guerre, séparant le coeur et l'âme de ses plus chères, familières et ordinaires affections, comme sont l'amour démesuré de soi-même, la confiance de soi-même, la complaisance en soi-même et semblables affections. Quand Notre-Seigneur nous sépare de ces passions si mignonnes et chéries, il semble qu'il écorche le coeur tout vif et l'on en a des sentiments très aigres. On ne peut presque qu'on ne débâte de toute l'âme parce que cette séparation est sensible. Mais tout ce débattement d'esprit n'est pourtant pas sans paix lorsque, accablés de cette détresse, nous ne laissons pas pour cela de tenir notre volonté résignée en celle de Notre-Seigneur et la tenons-là, clouée sur ce divin bon plaisir ni ne laissons nullement nos charges et l'exercice de celles-ci mais les exécutons courageusement. De quoi Notre-Seigneur nous donna l'exemple au Jardin car, tout accablé d'amertume intérieure et extérieure, tout son coeur se résigna doucement en son Père et en sa divine volonté, disant : "Que votre volonté soit faite et non la mienne", et ne laissa pour toutes ses angoisses de venir trois fois voir ses disciples et les admonester. C'est bien être prince de la paix que d'être en paix parmi la guerre et vivre en douceur parmi les amertumes.

De ceci, je désire que vous tiriez ces résolutions. La première, c'est que bien souvent nous estimons avoir perdu la paix parce que nous sommes en amertume. Néanmoins, nous ne l'avons pas perdue pourtant, ce que nous connaissons si pour l'amertume nous ne laissons pas de renoncer à nous-mêmes et vouloir du tout dépendre du bon plaisir de Dieu et nous ne laissons pas pour cela d'exécuter la charge en laquelle nous sommes. La seconde, c'est qu'il est force que nous souffrions de l'ennui intérieur quand Dieu arrache la dernière peau du vieil homme pour le renouveler en l'homme nouveau qui est créé selon Dieu. Partant, nous ne devons nullement nous troubler de cela ni estimer que nous soyons en la disgrâce de Notre-Seigneur. La troisième, c'est que toutes les pensées qui nous rendent de l'inquiétude et agitation d'esprit ne sont nullement de Dieu qui est prince de paix. Ce sont donc des tentations de l'ennemi et partant, il les faut rejeter et n'en tenir compte.

Il faut en tout et partout vivre paisiblement. Nous arrive-t-il de la peine ou intérieure ou extérieure, il la faut recevoir paisiblement. Nous arrive-t-il de la joie, il la faut recevoir paisiblement sans pour cela tressaillir. Faut-il fuir le mal ? Il faut que ce soit paisiblement sans nous troubler car autrement, en fuyant, nous pourrions tomber et donner loisir à l'ennemi de nous tuer. Faut-il faire du bien ? Il le faut faire paisiblement; autrement, nous ferions beaucoup de fautes en nous empressant. Jusque même à la pénitence, il la faut faire paisiblement. Voici, disait ce pénitent, que ma très chère amertume est en paix.

Bon courage, je vous supplie, ma très chère soeur, vous n'avez souffert l'incommodité du chemin que trois ans et vous voulez le repos. Ressouvenez-vous de deux choses :

l'une, que les enfants d'Israël furent quarante ans parmi les déserts avant que d'arriver en la terre du séjour qui leur était promis et néanmoins six semaines pouvaient suffire pour tout ce voyage et à l'aise. Il ne fut pas loisible de s'enquérir pourquoi Dieu leur faisait prendre tant de détours et les conduisait pas des chemins si âpres. Tous ceux qui en murmurèrent moururent avant l'arrivée.

l'autre, que Moïse, le plus grand ami de Dieu de toute la troupe, mourut sur les frontières de la terre de repos, la voyant de ses yeux et ne pouvant en avoir la jouissance.

Plût à Dieu que nous regardassions peu à la condition du chemin que nous frayons et que nous eussions les yeux fichés sur celui qui nous conduit et sur le bienheureux pays auquel il nous mène. Que nous doit-il savoir si c'est par le désert ou par les champs que nous allons, pourvu que Dieu soit avec nous et que nous allions en paradis ? Croyez-moi, je vous prie, trompez le plus que vous pourrez votre mal et, si vous le sentez, au moins ne le regardez pas car la vue vous en donnera plus d'appréhension que le sentiment ne vous donnera de douleur. Aussi bande-t-on les yeux à ceux sur lesquels on veut faire quelque grand coup par le fer. Il me semble que vous vous arrêtez un petit trop à la considération de votre mal.

Quant à ce que vous me dites, que c'est un grand travail de vouloir et ne pouvoir, je ne veux pas vous dire qu'il faut vouloir ce que l'on peut mais je vous dis bien que c'est un grand pouvoir devant Dieu que de pouvoir vouloir. Passez outre, je vous prie, et pensez à cette grande dérélition que souffrit notre maître au jardin des Olives. Voyez que ce cher Fils ayant demandé consolation à son bon Père et connaissant qu'il ne voulait pas la lui donner, il n'y pense plus, il ne s'en empresser plus, il ne la recherche plus mais, comme s'il ne l'eût jamais prétendue, il exécute vaillamment et courageusement l'oeuvre de notre rédemption. Après que vous aurez prié le Père qu'il vous console, s'il ne lui plaît pas de la faire, n'y pensez plus et raidissez votre courage à faire l'oeuvre de votre salut sur la croix comme si jamais vous ne deviez en descendre et que jamais plus vous ne dussiez voir l'air de votre vie clair et serein. Que voulez-vous ? Il faut voir et parler à Dieu parmi les tonnerres et tourbillons du vent. Il le faut voir dans le buisson et parmi le feu et les épines et, pour ce faire, la vérité est qu'il est besoin de se déchausser et faire une grande abnégation de nos volontés et affections. Mais la divine bonté ne vous a pas appelé au train auquel vous êtes, qu'il ne vous fortifie pour tout ceci, c'est à lui de parfaire sa besogne. Il est vrai qu'il est un petit long parce que la matière le requiert mais patience.

Bref, pour l'honneur de Dieu, acquiescez entièrement à sa volonté et ne croyez nullement que vous le servissiez mieux autrement car on ne le sert jamais bien sinon quand on le sert comme il veut. Or il veut que vous le serviez sans goût, sans sentiment, avec des répugnances et convulsions d'esprit. Ce service ne vous donne pas

satisfaction mais il le contente. Il n'est pas à votre gré mais il est au sien. Imaginez-vous que vous ne fussiez jamais être délivrée de vos angoisses, qu'est-ce que vous feriez ? Vous diriez à Dieu : je suis vôtre; si mes misères vous sont agréables, accroissez-en le nombre et la durée. J'ai confiance en Notre-Seigneur que vous diriez cela et vous n'y penseriez plus ou, au moins, vous ne vous en empresseriez plus. Faites-en de même maintenant et apprivoisez-vous avec votre travail comme si vous deviez toujours vivre ensemble. Vous verrez que, quand vous ne penserez plus à votre délivrance, Dieu y pensera et, quand vous ne vous en empresserez plus, Dieu y accourra.

Vous ne pouvez croire, ma très chère fille, que les tentations contre la foi et l'église viennent de Dieu. Qui vous a jamais enseigné que Dieu en fut l'auteur ? Il est bien des ténèbres, bien des impuissances, bien de la dérélition et destitution de vigueur, bien du dévoiement de l'estomac spirituel, bien de l'amertume de la bouche intérieure, laquelle rend amer le plus doux vin du monde mais des suggestions de blasphème, d'infidélité, de mécréance, ah ! non, elles ne peuvent sortir de notre Bon Dieu. Son sein est trop pur pour concevoir de tels objets. Savez-vous comment Dieu fait en cela ? Il permet que le malin forgeron de semblables besognes les nous vienne présenter à vendre afin que, par le mépris que nous en ferons, nous puissions témoigner notre affection aux choses divines. Pour cela, ma chère soeur, ma très chère fille, faut-il s'inquiéter, faut-il changer de posture ? Non, c'est le diable qui va partout autour de notre esprit, furetant et brouillant, pour voir s'il pourrait trouver quelque porte ouverte. Il faisait comme cela avec Job, avec saint Antoine, avec sainte Catherine de Sienna et avec une infinité de bonnes âmes que je connais, et avec la mienne qui ne vaut rien et que je ne connais pas. Pour tout cela, faut-il se fâcher ? Laissez-le morfondre et tenez toutes les avenues bien fermées. Il se lassera enfin ou, s'il ne se lasse pas, Dieu lui fera lever le siège. Souvenez-vous de ce que je pense vous avoir dit une autre fois : c'est bon signe qu'il fasse tant de bruit et de tempête autour de la volonté, c'est signe qu'il n'est pas dedans.

Courage, ma chère âme. Je dis ce mot avec grand sentiment et en Jésus-Christ. Pendant que nous pouvons dire avec résolution, quoique sans sentiment : Vive Jésus !, il ne faut point craindre. Ne me dites pas qu'il vous semble que vous le dites avec lâcheté, sans force ni courage mais comme par une violence que vous vous faites. La voilà la sainte violence qui ravit les cieux ! Voyez-vous, ma fille, mon âme, c'est signe que tout est pris et que l'ennemi a tout gagné en notre forteresse, hormis le donjon imprenable, indomptable et qui ne peut se perdre que par soi-même. C'est enfin cette volonté libre laquelle, toute nue devant Dieu, réside en la suprême et plus spirituelle partie de l'âme, ne dépend d'autre que de son Dieu et de soi-même. Quand toutes les autres facultés de l'âme sont perdues et assujetties à l'ennemi, elle seule demeure maîtresse de soi-même pour ne consentir point. Voyez-vous les âmes affligées parce que l'ennemi, occupant toutes les autres facultés, fait là-dedans son tintamarre et fracas extrême ? A peine peut-on ouïr ce qui se dit et fait en cette volonté supérieure laquelle a bien la voix plus nette et plus vive que la volonté inférieure mais celle-ci l'a si âpre et si grosse qu'elle étouffe la clarté de l'autre. Enfin notez ceci : pendant que la tentation vous déplaira, il n'y a rien à craindre car pourquoi vous déplaît-elle sinon parce que vous ne la voulez pas ?

Au demeurant, ces tentations si importunes viennent de la malice du diable mais la peine et souffrance que nous en ressentons vient de la miséricorde de Dieu qui, contre la volonté de son ennemi, tire de la malice de celui-ci la sainte tribulation par laquelle il affine l'or qu'il veut mettre en ses trésors. Je dis donc ainsi : vos tentations sont du diable et de l'enfer mais vos peines et afflictions sont de Dieu et du paradis.

139 - La mort de Jean-Baptiste

(Passages en italique omis ou modifiés par Légaut dans une 2^{ème} version)

Jean travaillait déjà depuis longtemps pour le royaume de Dieu lorsque Jésus n'était encore qu'un simple charpentier, occupé à gagner sa vie. Pourtant, ils avaient le même âge. Jésus était demeuré dans sa famille. Jean était parti au désert, loin des siens et il était devenu le prophète de Dieu. Jésus était resté le fils de Marie. Les foules accouraient auprès de Jean. Qui alors connaissait Jésus ? Pourtant, Jean était fait pour Jésus. Il avait beaucoup de disciples. Tous les hommes religieux venaient l'écouter, impatients du messie. Sans doute, parmi eux, les futurs disciples du Christ, ceux qu'il ferait ses apôtres, apprirent là à aimer déjà le maître de demain. Sous le regard de Jean, ils devinrent droits, purs. Auraient-ils suivi le Christ avec tant de générosité si Jean ne les y avait pas préparés ? Un jour, le Christ vint aussi à Jean pour être baptisé. Moment solennel ! Jésus, aux yeux de tous, n'était qu'un simple charpentier. Désormais, il est manifesté comme le fils bien-aimé en Qui Dieu a mis toutes ses complaisances.

Sans doute, Jésus, l'homme-Dieu, n'avait pas à l'apprendre comme Dieu mais le savait-il comme homme ?, en avait-il pris, selon le mode humain, cette conscience directe, efficace, plénière, qui porte à l'action, qui tend de toutes ses forces à s'épanouir dans la vie ? Chaque jour, sa science et sa sagesse humaines croissaient devant Dieu. Peut-être fût-ce ce moment qui l'assura distinctement, clairement, de sa vocation de messie ? Dès ce jour, il partit au désert, comme Jean. Jean-Baptiste fut le précurseur du Christ. Le Christ, plus grand que Jean, lui dut beaucoup. Les apôtres, plus petits que lui, lui durent aussi beaucoup. Jean tu es la pierre cachée sur laquelle l'autre pierre s'est posée. Si Joseph fut le père nourricier du Christ, toi, tu es son père spirituel car Joseph l'a porté dans ses bras tout petit et toi, tu le portas à l'âge où l'on devient homme. Et Jean est mort, comme Joseph,

sans voir le jour du Christ. Le précurseur est mort comme le père sans être devenu chrétien sans avoir reçu le baptême d'eau qui fait le chrétien. Jean aurait pu suivre le Christ, il ne l'a pas fait. Ce n'est pas l'orgueil... Pourtant, Jean n'a pas suivi lui-même le Christ, s'il lui a envoyé ses disciples. Sans doute, aurait-il pu le faire. Ce n'est pas l'orgueil qui l'en empêcha. Lui-même avait dit : Il faut maintenant qu'il croisse et que je diminue. Il aurait pu l'écouter, apprendre de sa bouche l'évangile nouveau. Il y avait bien des choses qu'il ignorait, que le Christ lui aurait apprises mais, s'il ne les savait pas, il les vivait. S'il n'aurait pu enseigner ce que le Christ venait révéler au monde, il savait le vivre. Avant que le Christ ne dit aux apôtres sa mort prochaine sur la croix, Jean mourait comme feront des milliers d'autres martyrs chrétiens. Il mourait comme le Christ, emprisonné comme un malfaiteur, tué lui aussi à cause de son enseignement. En sa mort, Jean montra toute sa science de Dieu, une science qui ne lui venait ni de la chair ni du sang. Pourquoi l'aurait-il appris de la bouche du Christ, le mystère chrétien qu'il vivait déjà d'une façon si totale que la parole humaine n'atteint pas à une telle profondeur et ne saurait avoir une telle efficacité. Les apôtres le montrèrent bien, le soir de Gethsémani. Ils avaient entendu souvent le Christ annoncer sa mort mais leur coeur demeurait dans l'ignorance et ils fuirent comme de pauvres hommes, les futurs témoins du Christ.

Somme toute, cela valait mieux ainsi. En se faisant le disciple de Jésus, Jean aurait appris des choses qu'il ne connaissait pas. Est-ce que son esprit pouvait devenir vraiment l'image fidèle de celui de Jésus ? Aurait-il toujours pu comprendre le maître ? Si leurs vies profondes se joignaient, s'unissaient dans le même amour humain du Père, dans la même soumission à son vouloir, étaient-ils faits l'un et l'autre pour les mêmes tâches, les mêmes enseignements ? Jésus était la face tournée vers l'avenir et Jean, celle qui regarde le passé. Jésus et Jean étaient inséparables comme les deux faces d'une même vérité mais ils sont différents comme la charité qui couronne et la justice qui prépare. En suivant Jésus, Jean n'aurait plus été Jean. Par sa mort, Dieu lu donna d'être jusqu'au bout le précurseur.

Seigneur, tout chrétien est aussi un précurseur, le précurseur de ceux qui le suivront, le prolongeront, le dépasseront. *Vous avez donné à l'homme la paternité selon la chair et au chrétien celle selon l'esprit. Quiconque vit de vous est le héraut de Dieu, il appelle par sa vie les âmes à suivre le Christ. Tout homme en qui vous demeurez est un éveilleur d'âmes et vous prépare les voies.* Apprenez-nous à rester fidèles à votre grâce quand de plus jeunes viendront nous remplacer dans la moisson du Père.

Quel spectacle ils donnent, ceux qui forcent leurs talents en voulant n'être plus de leur génération, comme des vieilles qui se fardent et portent toilette claire. Pourquoi ce ridicule ? N'ont-ils pas mieux à faire ? Ne possèdent-ils pas, au fond d'eux-mêmes, comme le fruit de toute une vie détachée et donnée, les réalités les plus précieuses, celles qui sont l'être de toutes les vérités, de celles trouvées hier et de celles découvertes demain. Par là, ils sont de tous les temps car ils sont éternels. Pourquoi mal s'adapter à ce qui n'est donné, à la génération qui vient, que pour la rendre capable de vivre un jour ce qu'eux vivent maintenant ?

Leur rôle n'est pas fini. Ils doivent être désormais les témoins vivants et muets de ces réalités fondamentales du mystère chrétien. Elles sont, sur les sommets, ces réalités jadis entrevues du bas de la montagne et voici que maintenant, après toute une vie d'efforts et de renoncements, ils les étreignent presque. Ils ne sauraient voir de plus beau rôle que de les vivre. Au faite d'une telle vie qui a atteint ces hauteurs, il est attaché un enseignement qu'aucune parole humaine ne peut donner. Les autres n'enseignent que des idées, eux témoignent d'un fait, manifestent un fait. Les autres agissent par leurs actes, eux par leur être.

Pourquoi essaieraient-ils de traduire en un langage, qui veut être celui du jour, la plénitude de ce qu'ils vivent et des réalités qui sont par elles-mêmes ineffables ? Leurs paroles ne pourraient qu'obscurcir le rayonnement silencieux qui émane de leur personne. C'est seulement dans le silence et par le silence que de telles réalités vécues dans une âme peuvent être communiquées à d'autres. Qu'ils se contentent donc de les vivre, hosties vivantes, témoignages de Dieu, tout tournés vers l'adoration ! Voilà bien leur rôle silencieux, rôle unique et précieux. Leur mort en sera le couronnement.

Jean avait peut-être beaucoup appris à Jésus et à ses futurs disciples. Sa dernière leçon fut celle où il se surpassa. A la nouvelle de la mort de Jean, Jésus partit dans un lieu solitaire. Deux ans plus tard, ce sera son tour. Il le savait déjà peut-être mais jamais, dans son coeur d'homme, il ne l'avait si bien compris. Dans quelques jours, il va, pour la première fois, parler de sa mort à ses apôtres. On peut le dire sans manquer d'égards à la science divine de Jésus, le Verbe incarné, Jean fut jusqu'à sa mort le précurseur du Christ. Il l'affermir dans sa mission en lui léguant la foule. Il lui révéla le calvaire en lui léguant sa mort.

Et Jean mourut. A cette nouvelle, Jésus partit dans un lieu solitaire. Deux ans plus tard, ce sera son tour. Il le savait déjà sans doute mais, aujourd'hui, la mort vient de passer auprès de lui, toute proche. Dans quelques jours, il va, pour la première fois, parler de sa mort aux apôtres. Jean fut jusqu'à sa mort le précurseur du Christ, Il inaugura sa mission en lui léguant ses disciples. Il lui montra le calvaire en lui léguant sa mort. Depuis plus d'un an déjà, Jésus et Jean s'étaient séparés, sans doute pour ne plus se revoir. Chacun avait suivi sa voie, seul. En apprenant la mort de Jean, Jésus s'émeut et se retire au désert, recueillement du maître avant d'autres mission, étape solennelle qui prépare le crucifié au Golgotha.

Nous aussi, Seigneur, nous avons eu, chacun et en un autre sens que vous, notre précurseur, l'âme religieuse et fidèle qui a marché devant nous, *qui nous a montré le chemin, qui nous a aidés à rendre droites vos voies*. En lui, nous étions préfigurés. C'est pourquoi nous l'avons si bien reconnu, écouté, suivi. En nous, il se sentait continué. C'est pourquoi il nous a aimé comme un père et s'est donné à nous tout entier. La douce amitié qui régnait entre nous, les bonnes conversations, les entretiens intimes, la découverte heureuse et paisible de la vie, *douceur qui ménage l'enfant mais qui ne fait pas l'homme*, nous aussi, nous en avons été sevrés. Il n'y a que vous, Seigneur, qui puissiez faire de vos disciples des maîtres, sans qu'ils cessent d'être tout vôtres. Ici-bas, pour que la vie se propage, il faut que le fruit se détache de l'arbre qui l'a porté. Il faut que l'enfant quitte son père pour devenir lui-même père. On ne peut pas être maître quand on est encore disciple. Parfois c'est la mort qui donne à l'âme qui monte l'autonomie complète dont elle a besoin pour devenir soi et dépasser celui qu'a soutenu son enfance. Souvent c'est la constatation un peu angoissante des limites humaines de celui en qui elle n'avait vu, jusqu'à présent, que plénitude, ou la découverte de cette vérité forte et dure que les âmes ne sont pas faites les unes pour les autres mais pour Dieu et qu'elles iront à lui, chacune, seule. Alors c'est la prévision douloureuse et troublante de la fin d'une intimité qui ne connaissait pas de limites. Extérieurement, rien n'est changé sans doute. Sous le regard du profane, tout reste pareil. Cependant, ces âmes se parleront désormais un autre langage. C'est le silence qui sera l'instrument principal de leurs conversations, le seul qui ne trahisse pas trop ce qu'elles ont maintenant à se communiquer. Les entretiens intimes s'espaceront, les rencontres aussi peut-être. L'amitié deviendra fidélité. L'amour mutuel deviendra le pur amour commun du même maître, simplifié, allégé de tout ce que des coeurs de chair pouvaient y avoir mis inconsciemment de complaisance intime, de sollicitation égoïste. Il sera devenu tellement de l'éternel que l'un pourra mourir, son souvenir le remplacera vivant auprès de l'autre, vivant comme on vit l'un pour l'autre dans l'au-delà.

Maintenant, l'enfant peut devenir un homme. L'heure a sonné pour lui de découvrir tout ce qui est encore enfoui en son coeur, d'écrire de sa main la page blanche qui commence. Jusqu'à présent, il récitait une leçon apprise, comme un écolier, maintenant, il lui faut la trouver en lui, l'inventer. Jusqu'à présent, il savait du dehors, comme on entend la parole qui résonne, maintenant il lui faut apprendre par le dedans. C'est le travail secret du mineur qui creuse seul. Nul ne peut nous conduire sur notre voie unique, que vous, Seigneur. Taisons-nous afin de vous entendre ! Que les passions de notre coeur et les constructions de notre esprit ne nous empêchent pas d'entendre votre appel unique et séparant.

Dans cette solitude, condition à la fois et conséquence de son développement spirituel, le chrétien se sentira en communion avec tous ceux qui, comme lui, se sont donnés et spécialement avec ceux qui, l'ayant précédé, lui montreront la voie, non plus maintenant par leurs paroles, mais par le rayonnement qui se dégage de leur exemple,

- communion infiniment plus profonde que celle qu'il pouvait jadis connaître avec les quelques-uns qui lui indiquaient le chemin. Ce n'était alors qu'une communion d'idées et de sentiments, c'est maintenant une inexprimable communion de vie,

- communion infiniment plus large aussi, puisqu'elle ne se limite plus à ceux qu'une analogie de vocation extérieure rapprochait les uns des autres mais qu'elle unit tous ceux qui vivent à fond la même vie,

- communion qui laisse à chacun le fardeau sanctifiant de sa solitude, qui ne le tente pas de quitter sa voie pour se rapprocher de ses frères car elle n'est pas sur le plan du sensible ni de l'intellectuel,

- communion enfin qui trouve, dans le spectacle de la mort qui passe et repasse, une évidence nouvelle qui pénètre tout l'être et coule l'intelligence dans une vision plus vraie du monde.

Alors, au-delà de l'irréductible divergence des vocations extérieures, des efforts qui se tendent et qui se brisent, de la mort qui vient terrasser la vie avec son ironie cynique, il saisit l'unicité de la vocation intérieure au don total de soi. Il pressent comment, partout, le même péché du monde s'oppose à toute vie qui monte, comment à la fin il l'use et la détruit. Toutes ces âmes lui donnent la même leçon unique et simple, lui manifestent la même réalité fondamentale. Dans la mort de chacune d'elles, il reconnaît l'annonce de la sienne, il reconnaît un épisode de cette lutte qui se poursuit dans le monde entre les forces du mal où on ne triomphe qu'en mourant.

Alors la vie lui apparaît dans sa vérité. Peut-être a-t-il pu croire que l'essentiel de sa tâche serait l'heureuse réalisation de telle ou telle entreprise ? Peut-être, a-t-il pu se croire destiné à apporter au monde ce que le monde attendait ? Il reconnaît maintenant que l'essentiel sera de s'offrir lui, humble grain d'un chapelet que la main égrène vite et ne reprendra plus. Derrière les ombres qui changent et rechangent, il devine toujours un objet immuable, vous, mon Dieu, et le plan divin qui vous fit créer le monde, vous Seigneur et votre corps divin pour qui tout ce qui est devient. Maintenant, les événements peuvent briser sa vie. La maladie et l'âge peuvent le cloîtrer dans votre contemplation. La mort peut lui arracher les derniers signes extérieurs de son activité. Vous pouvez venir, Seigneur, votre serviteur attend.

Le Christ sentit sa mort toute proche (pour la première fois peut-être, vit sa mort toute proche). Il faudra encore deux ans et, avant le calvaire, la cène. La foule accourt de toutes parts. Voilà de nouveau le Christ au milieu d'elle. Des malades, des infirmes, toute la population des bourgs du voisinage et de plus loin encore. Ils viennent à vous, Seigneur, pour que vous les guérissiez, pour que vous les nourrissiez. Ils ne cherchent que la santé du corps et leur faim est toute terrestre. Si vous voulez leur donner le pain de vie, ils vous quitteront et, si vous

voulez les écouter, ils vous accapareront et feront de vous un roi, leur esclave. Pourtant, ce sont des âmes. Depuis, c'est toujours la même chose. Votre peuple vous cherche à travers vos disciples parce qu'il souffre dans son corps. Il les écoute quand il les soigne et, après, leur tourne le dos. Parmi vos disciples, combien en font autant avec vous sans le dire ?

Seigneur, en ce jour-là, au lendemain de la mort de Jean, au milieu de cette foule en délire, vous avez reconnu l'inexprimable mal que satan a fait à la vigne du Père. Il ravage votre peuple et le dupe à sa guise. L'erreur invincible et la tromperie féroce conduisent votre peuple à sa perte, loin de vous. Pourtant, c'est pour lui que vous êtes venu, c'est pour lui que vous avez quitté votre mère. Après tant et tant d'autres, échouerez-vous ? Ce soir-là, la foule renvoyée, vos disciples sur leur barque, vous vous êtes offert au Père, seul, sur la montagne. Bientôt, à la cène, vous accepterez le sacrifice total, seul divinement efficace, et vous mourez pour votre peuple, pour qu'il ressuscite avec vous. Vos disciples continuent votre geste rédempteur. Chaque jour, ils s'offrent avec vous au Père qui est leur Père. Lorsque la mort viendra les prendre, elle ne trouvera pas une vie qui se refuse, qui se débat mais un cœur qui se fait hostie.

140 - Vendredi après les cendres

20 février 1931

"Et moi je vous dis" (Mt 5,43-48 et 6,3-4)

Ainsi dès le début, Jésus a demandé à ses disciples de tenir pour insuffisante une loi qu'ils pouvaient cependant considérer comme exprimant la volonté de Dieu lui-même. Les principes auxquels il nous demande de renoncer ne sont pas consacrés par une autorité aussi haute que l'était la loi pour les Juifs, ce sont seulement des habitudes, des traditions du monde. Cependant, comme nous y sommes attachés ! Suivons l'exemple des apôtres. Pour le Christ, ils n'ont pas hésité à quitter la religion de leurs pères et les Juifs les tenaient pour des apostats. Hésiterons-nous à quitter nos mesquineries ?

"Aimez vos ennemis"

Jésus est venu répandre dans le monde une conception nouvelle de l'amour, un amour qui ne réside pas dans les sens ni dans la sensibilité mais dans la volonté en ce qu'elle a de plus pur. Il ne s'agit pas non plus de la volonté à la façon dont l'entendent souvent les moralistes avec tout ce que ce mot évoque chez eux de tension, d'efforts contre ce qu'on est réellement. Il s'agit d'un vouloir profond, bien souvent rendu inopérant par notre égoïsme, et par lequel nous aspirons essentiellement à nous donner et à servir. C'est par là que nous ressemblons à Dieu, comme dit Bossuet. Cet amour ne tire pas son origine d'excitations reçues de l'extérieur, comme est l'instinct des animaux ou les sentiments que nous éprouvons dans la partie charnelle ou sensitive de notre être, par exemple à l'égard de personnes qui nous sont sympathiques. Nous avons parfois le devoir de lutter contre ce que nous suggèrent ces sentiments mais il n'est guère en notre pouvoir de les éprouver ou ne pas les éprouver. Ils sont plus subis que voulus et ils ne nous expriment pas nous-mêmes. Cet amour ne procède pas non plus d'un certain besoin d'expansion et de générosité superficielle qui n'est qu'un amour-propre déguisé et par lequel nous nous retrouvons dans tous ceux que nous aimons quels qu'ils soient. Il va de ce qu'il y a de plus profond en nous à ce qu'il y a de plus profond dans les autres. C'est pourquoi il est universel, il n'est pas arrêté par les différences superficielles qu'il y a entre les hommes, voyant également en tous un semblable besoin de Dieu et un même appel muet vers plus d'être, ce justement par quoi ils sont hommes. Aussi il est intarissable parce qu'il procède de cet attrait profond vers le service et le don de soi et sans lequel nous ne serions pas des hommes car l'égoïsme n'est pas le vrai. Il n'est pas vrai que, dans son fond, l'homme soit égoïste. De ce point de vue, nous aimerions nos ennemis comme nous aimons tous les hommes, dans le même amour.

"Bénissez ceux qui vous maudissent"

L'évangile est en même temps très élevé et très pratique. Voici un moyen très important pour arriver à pratiquer l'amour de ses frères : dire du bien d'eux quand ils disent du mal de nous ou au moins n'en pas dire de mal. Que d'hommes s'empoisonnent le cœur et développent en eux des sentiments qui leur rendent presque impossible la pratique de la charité, tout simplement parce qu'ils parlent trop. Il ne suffit pas de n'en pas dire de mal extérieurement, il faut éviter aussi de les maudire intérieurement, ne pas ressasser des souvenirs ou des pensées qui nous agitent, ne pas nous complaire à préparer dans notre cœur de ces mots venimeux et cruels qui, un jour, nous échappent sans y penser et qui sont dans notre cœur comme une chose corrompue.

"Faites du bien à ceux qui vous haïssent"

Il est vrai que ce précepte est difficile à pratiquer. Ce ne devrait pas être à cause des répugnances de notre sensibilité, il faut passer par-dessus et voir les choses de plus haut. Mais si les gens nous haïssent, il nous sera vraiment difficile de leur faire un bien qui soit vraiment un bien pour eux car leurs mauvais sentiments à notre égard risqueront de leur faire prendre comme une dérision ou une bravade ce que nous aurons voulu faire pour eux. Ce n'est pas accomplir le précepte évangélique que d'humilier et aigrir les gens qui ne nous aiment pas en leur faisant des bienfaits, même réels, qui aboutissent à la perte de leurs âmes. La seule règle, ici comme partout,

est la considération du bien de l'âme. Faire du bien est la manifestation concrète de cet amour universel que nous devons porter à tous les hommes. Nous pouvons vraiment aimer tous les hommes connus et inconnus, tandis que nous ne pouvons faire de bien qu'à ceux qui nous touchent d'un peu près, notre prochain. Pour faire le bien, il ne suffit pas d'aimer, il faut connaître. Seule une connaissance objective et lucide de ce que notre frère est en fait, avec ses habitudes d'esprit, ses sentiments à notre égard, ses qualités ou travers superficiels, nous permettra de faire le bien au maximum et guidera notre amour. Inversement, l'amour rend intelligent. Il n'est pas vrai qu'il rende aveugle, c'est l'amour-propre qui s'y glisse si souvent qui rend aveugle, il est principe de cette vue pénétrante que les saints avaient des âmes.

"Priez pour ceux qui vous maltraitent"

C'est là un service qu'il est toujours possible de leur rendre. En pratiquant cette prière, notre cœur se purifiera à leur égard et nous deviendrons capables de discerner le genre de service extérieur que nous pouvons leur rendre. Il est des objets auxquels il ne faut penser que dans la prière. En d'autres temps, ils nous agitent dangereusement. Ainsi, il n'est pas bon de penser souvent aux gens pour qui nous avons de l'antipathie mais, pendant la prière, nous avons des grâces spéciales pour les voir en face et commencer à les aimer. En terminant ses recommandations par celle de la prière, Jésus nous fait comprendre le point de vue religieux auquel nous devons nous placer dans nos rapports avec nos frères.

"Afin que vous soyez les enfants de votre Père"

Tel que nous l'avons reconnu, l'amour dont nous devons aimer nos frères est semblable à celui dont Dieu nous aime car l'amour que Dieu porte aux hommes est lui aussi universel, atteignant ce qui, dans l'homme, est le plus profond, tout tourné vers une spiritualisation de tous les hommes et Dieu est par essence amour.

C'est par les actes d'amour que font envers leurs frères tous ses chrétiens que Dieu aime le monde.

Indépendamment des bienfaits qu'il donne aux hommes par l'existence même du monde matériel ou par la grâce dont il les atteint personnellement et directement, Dieu aide le monde par tous les actes d'amour qu'il suggère dans les cœurs. Par eux, le monde devient moins pesant, moins paralysant pour ceux qui veulent monter.

Vraiment, Dieu continue sa création, il la retouche, il l'oriente vers sa fin au moyen de tous les actes d'amour que font les hommes.

"Il fait descendre sa pluie"

Trop souvent, nous concevons l'amour comme un exclusivisme. Il nous semble que nous n'aimons quelqu'un que si nous refusons aux autres ce que nous lui accordons. Ce n'est pas ainsi que Dieu aime les hommes. La bonté de Dieu envers les hommes, telle qu'elle est considérée ici, consiste en ce qu'il donne à tous des biens qui leur permettent, s'ils veulent en profiter, de continuer à vivre et par conséquent à s'élever. Admirons la discrétion avec laquelle Dieu donne ces bienfaits. Sa main y apparaît à peine et c'est ainsi qu'il peut servir et rapprocher de lui à leur insu ceux qui, le connaissant mal, le détestent. Dieu donne aux justes et aux injustes parce que, tant que les hommes sont sur cette terre, il ne voit en eux que leurs grands besoins.

"Les païens n'en font-ils pas autant ?"

Jésus amène ses disciples à prendre conscience de l'originalité de ce qu'il leur enseigne. Nous avons tellement tendance à ne vouloir nous conduire que comme tout le monde. Le Christ a passé, de son temps, pour quelqu'un qui enseignait une doctrine nouvelle et haute. C'est pourquoi les médiocres l'ont haï et fait mourir mais les gens généreux l'ont suivi; autrement, il n'aurait connu ni un tel échec ni un tel succès.

"Soyez parfaits comme votre Père céleste"

Parole qui comble toutes nos aspirations, qui justifie nos ambitions. Elle fait comprendre le sens profondément religieux de ce discours sur la montagne où on a tort de ne voir bien souvent qu'une charte morale. Toute la raison d'être de ces prescriptions est de nous défier nous-mêmes et de nous faire travailler à la déification de nos frères. Depuis l'incarnation, l'homme manque sa vie et perd son temps ici-bas s'il ne s'y prépare à participer à la vie trinitaire où Dieu a voulu le faire accéder par Jésus-Christ.

"Que ta main gauche ignore ce que fait ta main droite"

C'est surtout vis-à-vis de nous-mêmes que nous avons besoin de cette discrétion. On perd beaucoup de temps et de tranquillité par tous ces retours sur soi. Si nous aimons ainsi nous rappeler le bien que nous avons fait, c'est souvent moins pour nous enorgueillir que pour nous rassurer sur notre compte. Nous nous cramponnons à tous les souvenirs de notre passé parce que nous ne voulons pas espérer uniquement en Dieu. Si nous ne pratiquons pas cette salutaire ignorance de ce que nous faisons, si nous ne devenons pas désoccupés, détachés de notre passé, ce passé nous figera et nous fossilisera tout vivants. A mesure que nous avançons en âge, notre passé devient de plus en plus rempli et il tendra à nous écraser. Le souvenir de ce que nous avons fait, dit, pensé ou voulu faire tendra de plus en plus à déterminer notre présent et notre présent se fera à l'image de notre passé.

Nous ne serons plus libres, nous serons comme un enfant qui serait arrêté dans son développement et fixé dans cet état pour le reste de sa vie. Pour pouvoir continuer à nous développer, il faut n'être captif de rien, toujours souple et jeune, tout tourné vers l'avenir car Dieu est devant nous et le meilleur de notre passé est intégré dans la personnalité vivante que nous sommes aujourd'hui, il n'est pas dans le souvenir de tel acte posé quelque jour. Laissons ce souvenir derrière nous comme l'insecte laisse la dépouille informe dont il se débarrasse au printemps. Ce sont souvent tous ces souvenirs, ces occupations intérieures, qui nous empêchent de nous unir à Dieu. Une fois qu'on s'est débarrassé de ces grosses fautes, ce sont toutes ces imperfections, ces souvenirs, qui nous bloquent dans notre montée.

"Ils ont reçu leur récompense"

C'est là la chose terrible. Au lieu de la paix et de l'espérance qui vient de Dieu et qui est facteur de mouvement, ils obtiennent la paix stérile qui vient des hommes ou de leur amour-propre rassuré et cela contribue à les figer dans la mort.

141 - **Saint Matthias, apôtre**

"Il avait reçu sa part de notre ministère" (Aa 1,15-26)

Judas avait longtemps vécu avec les autres apôtres, partageant le même enthousiasme, les mêmes fatigues. Cependant Pierre parle de lui maintenant avec un ton détaché et une absence d'émotion qui étonne. Il semble ne pas souffrir à la pensée de leur ancien compagnon qui a fini si misérablement. C'est que le péché, quand il est voulu et ratifié, isole l'âme du pécheur. Il brise tous les liens qui le rattachaient à la société des enfants de Dieu. Vraiment le pécheur devient alors un étranger pour ceux qui étaient autrefois ses frères. Ceci peut nous aider à comprendre peut-être comment la paix de Dieu et des élus n'est pas altérée par la pensée qu'il y a des damnés. La piété se développe spontanément envers ceux que des circonstances étrangères à eux-mêmes (une certaine hérédité, tempérament, influence du milieu, ignorance...) oppriment ou tiennent captifs, entravant leur développement spirituel malgré leur bonne volonté plus ou moins implicite. Mais ceux qui commettent le péché de Judas s'en vont, comme dit Pierre, "dans leur lieu". C'est leur volonté qui s'accomplit car nul ne devient l'ennemi de Dieu et ne le reste que par un acte de volonté pleinement libre et souverain, pleinement ratifié.

"Il est allé se pendre"

Cette grande solitude où son péché a jeté Judas, le séparant de ses frères, l'a aussi conduit à se tuer. L'âme qui a rejeté Dieu en connaissance de cause et en pleine volonté se sent effroyablement seule. Solitude que l'on connaît dans la mesure où on avait auparavant connu l'intimité de Dieu, la joie transcendante de se donner à lui. L'âme qui n'a, par nature, vie et mouvement que dans l'acte de se donner, de s'unir, se trouve privée de celui à qui elle pouvait se donner sans limite. Elle est comme bloquée, sa vie reflue douloureusement sur elle-même. C'est le sentiment douloureux d'une absence et d'une perte irréparable. Un vide s'est creusé que rien ne peut combler, rien si ce n'est le retour à Dieu, la ré-acceptation de Dieu mais c'est de cela surtout que l'âme a horreur car maintenant elle déteste Dieu. Elle se voit rejetée, non seulement de Dieu mais aussi de l'humanité tout entière. Elle sent que désormais le grand courant de la vie du monde, celui où les hommes travaillent pour plus de lumière, de spiritualité et de vérité passera à côté d'elle. Elle ne peut plus y avoir sa place parce que, pour y travailler, il faut croire à un absolu.

Le péché de Judas n'est peut-être pas si éloigné de nous qu'ils semblerait tout d'abord. Il est surtout le péché de celui qui, ayant un temps suivi le Christ, l'ayant connu personnellement, se refuse un jour et l'abandonne, faute qui peut n'être qu'une faute de lâcheté tôt pleurée et pardonnée, comme fut celle de Pierre, mais elle peut aussi, ratifiée et voulue, engendrer la haine de Dieu et la mort. N'avons-nous jamais senti à un tel moment où nous étions tentés de flancher, à côté d'un certain sentiment de remords et de tristesse devant notre lâcheté, la poussée soudaine d'un sentiment inexprimablement violent de haine, de révolte contre l'autorité souveraine qui nous demandait cet effort, ce sacrifice. Sentiment dont la violence est tout à fait hors de proportion avec ce qui semble l'avoir provoqué. Ce qui en fut l'occasion semble alors disparaître. Nous ne le sentons plus comme un objet distinct, tout est mis en question à la fois. Sentiment dont tout élément de remords, de division avec nous-mêmes semble être complètement absent. Il semble que tout notre être s'y porte d'un bloc. Sentiment qui nous fait porter une vraie haine contre ceux que nous voyons demeurer fidèles et tenir jusqu'au bout. Sentiment qui nous durcit dans notre attitude et auquel on ne peut s'arracher que tout d'un coup, en acceptant en bloc, aveuglément, sans condition, tout ce que Dieu nous demande. Sentiment qui, une fois accepté, nous entraînerait, nous le sentons bien, aux pires choses comme si, en un clin d'oeil, toute notion de bien et de mal disparaissait et, ayant accepté de commencer à dégringoler, que nous n'ayons plus aucune raison de nous arrêter jamais jusqu'à un fond impossible. Accepter ce sentiment serait peut-être en quelque manière pécher comme le fit Judas. Cette tentation survient souvent au cours d'une vie où l'on se donne et bien des saints l'ont connue.

“Matthias fut mis au rang des onze”

Que Judas ait ainsi flanché a été un grand mal pour l'église naissante mais le plus grand mal, c'est à lui-même qu'il se l'est fait. Il en est ainsi de tous ceux qui détestent Dieu. Ce n'est guère qu'en eux et pour leur malheur qu'ils peuvent arrêter définitivement la vie. Dans le monde, la vie continue en dehors d'eux, après quelques remous.

“Vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents” (Mt 11,25-30)

Les vérités qui appartiennent à l'ordre surnaturel de la foi ne sont pas accessibles par les mêmes moyens que les vérités naturelles, par les moyens dont se servent les anges. Le genre de vie qui convient au chrétien, les réalisations qu'il doit installer dans sa vie ne sont pas toujours celles que conseillerait la prudence humaine. Celui qui ne serait que sage, sans avoir la générosité qui permet de répondre à la grâce, ne donnerait jamais son adhésion à aucune des réalités de la foi. Celui qui ne serait que prudent ne ferait jamais un acte spécifiquement chrétien, ignorant ce qu'est obéir et se soumettre, ne se décidant jamais que pour l'utile expérimenté ou supputé. Ainsi à la sagesse et à la prudence humaines, prises dans leur sens exclusivement naturel, les choses de Dieu ne sont pas accessibles, pas plus que les beautés de l'esprit ne sont accessibles aux corps. Ce sont des réalités d'ordre différent. Aussi saint Paul écrit que la sagesse et la prudence du monde ont été convaincues d'impuissance (1 Cor 21). Ceux qui sont sages et prudents ne sont pas que cela, ils ont aussi en eux ce qui est au fond de l'âme des “petits” et qui leur rend possible à eux aussi d'adhérer au mystère chrétien. Ainsi il ne s'agit pas pour eux de maudire leur sagesse et prudence mais de veiller à ce qu'elles n'étouffent pas cette merveilleuse faculté qu'ils ont en commun avec les petits. Certes, ils risquent d'être encombrés par leur sagesse et prudence auxquelles les réalités de la foi imposent comme une inactivité et un jeûne forcé. Les petits ont l'avantage qu'ont aussi les “pauvres”, ils sont simples, leur âme est souple, vierge, ils n'ont pas à faire les renoncements qui s'imposent aux sages et aux prudents et qui leur sont parfois si pénibles qu'ils n'ont pas le courage de les faire. Cependant si les sages ont beaucoup d'amour, s'ils consentent à être aussi des petits, cela leur profitera merveilleusement et les établira dans une grande pureté. Connaissant bien ce qu'est la sagesse et la prudence, ils connaîtront mieux la transcendante originalité des réalités chrétiennes. Leur foi sera plus pure, plus dégagée de toute illusion, ils sauront mieux comment elle repose sur la seule autorité de Dieu révélateur.

“Vous les avez révélées aux petits”

La religion chrétienne est universelle parce qu'elle s'adresse à ce qui, dans l'homme, est universel. Son point d'insertion dans l'âme de l'homme est plus profond que toutes les choses accidentelles qui peuvent être ou n'être pas dans l'homme, comme seraient une certaine tradition nationale (c'était le cas des Juifs), une certaine culture, intelligence ou sensibilité... Tous sont appelés, riches et pauvres, petits et grands, juifs et païens parce que tous ont une âme et, dans cette âme, une partie supérieure, une “cime” comme disait François de Sales, qui ne trouvera son repos qu'en Dieu.

“Venez à moi, vous qui travaillez et êtes chargés”

Le Christ s'adresse principalement à tous ceux qui, ici et dans tous les domaines, travaillent et se donnent, à ceux qui ont compris qu'ils avaient une oeuvre à faire dans leur vie, à ceux qui ne se désintéressent pas de leurs frères et du monde tout entier et qui, par conséquent, ont éprouvé en eux et dans les autres combien la pâte humaine était lourde, à ceux qui ont éprouvé, et on ne le sait qu'après avoir beaucoup lutté, combien le résultat de leurs efforts était incertain, peut-être éphémère et qui en ont souffert, non point par égoïsme mais parce qu'ils espéraient pouvoir faire quelque chose de bien pour le monde. A ceux-là, le Christ a quelque chose à dire. Il leur apprendra que de tout ce qu'ils font quelque chose de définitif demeure, éternisé, dans la mesure où cela a servi, si peu que ce soit, à l'élévation d'âmes immortelles, à l'édification du corps mystique. Il leur apprendra aussi la valeur incommensurable du sacrifice total et comment, depuis sa résurrection et en union avec lui, il rejaillit par une action mystérieuse en fruits définitifs et abondants. Le Christ apparaît ainsi comme le sauveur de l'effort humain. Au moment où l'homme s'affaisse sous le poids trop lourd qu'il a tenté de soulever, où il serait tenté de renoncer à une lutte apparemment sans issue, Jésus lui tend la main, il lui fait comprendre que sa vie est féconde et qu'elle atteindra son maximum de fécondité dans la grande communion finale de la mort. Aux autres, s'il y en avait, qui n'aient jamais travaillé ni lutté pour aucun idéal, moral, social, politique, intellectuel..., le Christ n'a rien à dire, ils ne l'entendraient même pas.

“Mon joug est léger”

Le Christ s'oppose ici aux Juifs et à leurs observances inutiles et tyranniques qui “lient des fardeaux que les hommes ne peuvent porter” (Mt 23,4). Certes il y a souvent beaucoup de difficultés dans la vie chrétienne mais elles tiennent à la hauteur du but qu'on se propose et non pas à la complexité de la méthode que le Christ nous a apportée.

“Vous trouverez le repos dans vos âmes”

Ce n'est pas un repos égoïste, centré sur nous, conséquence d'une espèce de rassasiement animal. Bien que l'homme désire souvent ce bonheur, il ne saurait s'y complaire. Il se méconnaît et se rabaisse lui-même quand il conçoit son bonheur à l'image d'un animal repu. Si Dieu seul peut être le repos de notre âme, ce n'est pas parce qu'il comble nos appétits à la manière d'un bien plus grand que les autres et que nous arriverions à nous approprier. La paix et le repos que Dieu nous apporte, il l'apporte à la partie supérieure vraiment humaine de notre âme, à celle qui aspire à se donner. Il peut seul l'apporter parce que seul il est assez grand pour que nous puissions l'aimer de cet amour dont nous rêvons et qui consiste à nous soumettre, à nous oublier pleinement et, comme le dit le cardinal de Bérulle, à émigrer hors de nous-mêmes dans la personne aimée, sans jamais rencontrer en elle aucune limite qui nous empêcherait de nous donner comme nous le voulons. C'est en cela que nous trouverons le repos.

"Parce que je suis doux et humble de coeur"

Jésus nous donne là un des signes auxquels nous pouvons le reconnaître comme notre maître. C'est un des signes auxquels dans le monde on reconnaîtra le plus souvent le prédicateur de la vérité. Comme du fait de leur transcendance, les vérités de la foi échappent toujours plus ou moins aux prises de notre intelligence car elles sont d'un autre ordre, on ne pourra y mener honnêtement et durablement les hommes par un simple étalage de science qui ne serait que science et finesse dialectique. Mais une bonté et une humilité vraies porteront un témoignage plus autorisé parce que ces vertus sont de l'ordre de la charité, de l'ordre auquel appartiennent justement les réalités de la foi. L'église a toujours conçu les choses ainsi, aimant plus à rappeler l'humilité de ses saints que la science de ses docteurs.

142 - Vendredi des Quatre-temps de Carême

Carême 1931

"Sous ces portiques étaient couchés un grand nombre de malades" (Jn 5, 1-15)

Ces malades attendaient la guérison. Les hommes l'attendent aussi et, sur chacun de nous, pèsent sans ménagement les conséquences rigoureuses de nos propres péchés, de ceux de la société qui nous entourent et qui nous a précédés depuis les origines. Qui pourrait dire exactement dans quelle mesure notre passé personnel ou collectif ne décide pas notre présent ? Nous sommes pris comme dans un engrenage et l'arbre tombe du côté où le vent l'a courbé, où le sol s'est affaissé, si vous ne venez pas le redresser, Seigneur.

Mais les hommes attendent encore bien autre chose. Ils ne peuvent pas se contenter seulement d'être des hommes sains. Il y a en eux une aspiration à monter, à se dépasser, que la grâce provoque, que seule elle peut satisfaire. Ce n'est pas certes une guérison mais cette réalisation divine suppose cependant une transformation de l'homme, bien autrement profonde que le passage de la maladie à la santé. Qui pourrait dire comment une simple créature peut devenir enfant du Père ?

Les portiques de la piscine de Bezatha sont l'image de la terre qui porte et abrite une humanité déchue, appelée à guérir ses plaies et à devenir le corps mystique du Christ.

"Ils attendaient le bouillonnement de l'eau"

Il est des heures privilégiées pour chacun, celles où la grâce se fait plus prévenante, celles où les circonstances se font plus clémentes, heures qui totalisent les longs jours de patience et de recherche persévérante, heures qui font vite oublier les années de ténèbres et de souffrances. Tous les hommes les attendent, souvent sans le savoir bien clairement et il n'y a que ceux qui en ont abusé qui les blasphèment en les niant.

Ce n'est pas grand-chose que le bouillonnement de l'eau. Le vent devait bien souvent en faire autant, à s'y méprendre. Ainsi les signes qui marquent le passage du Christ près d'une âme sont légers et peu apparents. L'oeil malhabile ne voit rien ou ne sait pas y reconnaître quelque chose de nouveau, d'original. Ce n'est pas en simple spectateur de la vie, ce n'est pas dans une recherche seulement intellectuelle qu'on apprend le sens des réalités spirituelles ou plutôt qu'on les fait grandir en soi. Il y faut un vrai désir, une volonté que nul autre objet ne vient diviser ou distraire.

Beaucoup ne seront pas guéris, beaucoup ne seront pas des saints parce qu'ils ne le désirent pas vraiment, parce qu'ils ne désirent pas que cela ou parce qu'ils se sont découragés, manquant de foi et de patience.

"Celui qui descendait le premier après l'agitation de l'eau était guéri de son infirmité"

Il fallait faire vite. Combien sont toujours en retard quand le Christ les appelle et répètent après les appels impuissants des vierges folles quand l'époux est entré sans elles. C'est qu'il faut se jeter à l'eau. Humainement, à n'en juger que par les apparences, c'est bien peu raisonnable. Ce n'est même pas un acte indifférent, il semble même dangereux, l'eau est froide et la piscine profonde. Beaucoup ne font jamais le pas qui les mettrait vraiment à la suite du Christ car cela demande une grande foi, cela demande qu'on dépasse les impressions du sens commun qui n'y voit que folie ou scandale.

Combien de fois avons-nous hésité à lutter contre nos défauts, craignant les réactions violentes de notre nature. Il suffit de se priver du moindre superflu qu'aime notre gourmandise ou notre paresse, gâteaux, cigarettes, pour être harcelés par ce qui jadis ne nous occupait que le temps de céder au désir. Certains pensent que le remède est pire que le mal. Il n'y a pas petit mal quand on veut n'aimer que Dieu comme il veut être aimé. C'est ainsi qu'on guérit de ses faiblesses. Combien de fois avons-nous renoncé à l'ascétisme nécessaire pour suivre le Christ dans le recueillement de l'adoration parce qu'il a été l'occasion de troubles et d'énervements. Pourtant, c'est ainsi qu'on pénètre sous les apparences bruyantes et multiples et qu'on parvient à découvrir le silence de celui qui est l'alpha et l'oméga.

Si encore on n'avait qu'à suivre l'exemple des autres, à faire comme eux, avec eux ou après eux. Il faut être le premier à reconnaître le bouillonnement de l'eau et l'eau ne s'agite jamais de la même manière. Il faut être le premier à s'y jeter. Les âmes sont si différentes que leur sanctification et, a fortiori, leur guérison, est pour chacune une oeuvre originale. Les commandements de Dieu et de l'église gardent les chrétiens des précipices et des impasses. Mais c'est dans le trésor des conseils que chacun doit trouver son bien spécial, le sentier solitaire et personnel qui convient à ses possibilités connues ou inconnues, que le Christ veut pour lui afin de le conduire au sommet où Dieu seul est aimé. Dans cet ordre, imiter est souvent se tromper. La vie extérieure des saints est souvent plus admirable qu'imitable. Dans ce domaine, chacun doit partir le premier dans son sentier et, derrière lui, l'herbe foulée se relève et efface toute trace, comme une eau qui s'apaise.

"Là se trouvait un homme malade depuis 38 ans"

C'est long, quelle patience ! Il avait vu beaucoup de guérisons depuis ces 38 ans et il n'en concevait pas la jalousie qui démoralise. Autrement, il n'aurait pas pu y tenir. Quelle pureté ! Il ne pouvait pas raisonnablement espérer profiter de la guérison mystérieuse "parce qu'il n'y avait personne pour le jeter dans la piscine".

Cependant, il restait. Il avait l'espérance immuable, quoique cachée et implicite, de celui qui ne peut pas se résoudre à désespérer, s'il ne sait plus quoi espérer. Ce n'était pas l'effet d'un entêtement que le temps rongé chaque jour. Il y avait là une foi qui s'ignorait. Le Christ pouvait venir, il sera compris. Aussi Jésus, en passant, le guérit. Il le fit à son insu, à l'insu de la foule et le paralytique ne reconnut Jésus qu'après. Il n'hésita pas à voir en lui son guérisseur et il sut le lui dire. Il y fallait alors une foi et un courage qui n'étaient pas sans témérité.

Quelques jours après, Pierre en fit l'expérience dans la cour du grand prêtre.

Il est des malades qui doivent se jeter à l'eau pour guérir. Il en est d'autres "qui posséderont leur âme dans la patience". Pour chacun d'entre nous, dans notre ascension spirituelle, il est des temps où il faut agir et d'autres où il faut pâtir. Il est des purifications de l'âme que l'homme doit aider à faire par son action. Il en est d'autres, il y a des transformations qu'il doit laisser faire au Christ, en toute patience, sans le gêner. C'est une vraie oeuvre d'art que le Christ veut faire de nous. Nos mains sont trop gourdes, nos gestes trop brutaux, pour aider jusqu'au bout par une action directe et positive la délicate transformation finale qu'est la sanctification en Jésus.

Au début, il est souvent plus demandé à l'homme d'agir que de laisser faire. A la fin, c'est l'inverse. Les maladies et la mort ne sont qu'un des aspects de tout ce qu'il est demandé à l'homme de pâtir. Il est des épreuves plus cachées, plus profondes, que Dieu réserve aux âmes qu'il mène par ses voies intérieures et secrètes. Qui dira ce qui exige le plus d'énergie, de l'action ou de l'inaction, de se jeter à l'eau le premier ou d'attendre 38 ans ou plus quelque chose que, raisonnablement, si on se borne aux apparences, on ne devrait pas espérer ? Alors l'âme a purifié son espérance puisqu'elle n'espère rien d'autre que ce que le Christ voudra pour elle, sans même savoir quoi et quand. Elle a grandi en foi et charité qui seules ont permis sa longue persévérance. Elle est maintenant toute prête à devenir la pure capacité divine que Dieu veut qu'elle soit éternellement.

Un jour, elle sera guérie, elle sera sanctifiée, complètement purifiée ici-bas ou dans l'au-delà par le purgatoire. Il est des âmes qui ignorent les grandes grâces dont elles sont l'objet. En un sens, c'est un bien. En un autre, un mal car cette connaissance pourrait leur faire encore mieux connaître l'amour que le Christ leur porte. Arrivée à cet état de pureté avancée, l'âme devient incapable de s'enorgueillir des dons reçus et connus. Elle les reporte sur leur auteur, le Christ, dont elle devient l'apôtre privilégié et intrépide.

"Te voilà guéri, ne pêche plus de peur qu'il ne t'arrive quelque chose de pire"

Pour tomber, il faut d'abord être monté. Les âmes qui ont connu l'intimité de Jésus sont seules à pouvoir connaître, un jour, si elles tombent, la haine du Christ. Peut-on haïr quelqu'un quand on ne l'a pas d'abord aimé ? Les âmes qui ont lutté courageusement contre leurs défauts, qui ont supporté patiemment les purifications plus profondes que le Christ a dirigées en elles de sa propre main; ne peuvent plus désormais regarder en arrière et reculer sans faire de ces chutes que des chrétiens moins avancés dans les voies spirituelles ne peuvent connaître. Les saints, plus que les autres, "font leur salut avec crainte et tremblement".

Jésus fait connaître aux chrétiens leur mission universelle. Il ne semble pas craindre d'éveiller chez ses disciples des pensées d'orgueil. C'est bien plutôt l'humilité qui envahit l'âme quand on songe à tout ce que le Christ attend de nous. On se sent d'autant plus humble et au-dessous de sa tâche qu'on s'est fait de cette tâche une idée plus haute. Ne craignons pas, sous prétexte de fausse humilité, d'ouvrir devant nous ces perspectives puisqu'elles correspondent à la vérité.

Le Christ, venu pour sauver le monde, n'a pas songé à une église qui serait séparée du monde et, dès le début, il a mis sur les épaules des chrétiens la charge du monde entier. Il y a une sorte de disproportion, presque ridicule, entre l'étendue de cette mission et, d'autre part, la médiocrité des pauvres gens qui la reçoivent. Quel est celui de nous qui n'en a pas été écrasé ? La même disproportion subsiste depuis 2000 ans. Nous pensons souvent à la confiance que nous devons avoir en Dieu. Mais la confiance que Jésus a dans les hommes, dans ses chrétiens qu'il voyait venir, n'est pas moins admirable. Il leur a dit les ambitions extraordinaires qu'il avait pour eux. Il ne leur a pas dissimulé qu'il comptait sur eux. Il a pensé que des hommes pourraient le continuer ici-bas.

Si nous pensions à cette mission universelle, nous ne regarderions pas d'un oeil léger, parfois satisfait et moqueur, le monde moderne se débattre dans des troubles sociaux ou des idéologies erronées. Nous penserions que, si tout cela se passe, s'il y a une Russie bolcheviste et de magnifiques énergies galvaudées, c'est une preuve manifeste que nous avons été inférieurs à notre tâche. Nous ne nous contenterions pas de dire: "Où va le monde sans Dieu ?". Nous penserions que ce monde, nous l'avions reçu en charge pour que, justement, il ne devint pas sans Dieu, que nous n'avons pas le droit de nous en désintéresser comme fit Caïn, que nous sommes responsables du monde tout entier, comme étant le sel, que nous devons nous frapper la poitrine, au moins souffrir sincèrement de ces choses.

"Le sel de la terre", c'est une mission terrible et écrasante. Comment se peut-il que je sois quelque chose pour le monde, que j'aie à lui apporter quelque chose ? Il semble se passer du christianisme, de moi, si placidement, si sereinement. Comment être à la hauteur pour satisfaire à tous les besoins du monde si grand ? Ce ne sont pas des choses qui s'apprécient d'une façon numérique. Il n'est pas besoin de beaucoup de sel pour conserver une viande ni de beaucoup de levain pour faire lever la pâte. Une âme vraiment donnée à Dieu a un pouvoir incommensurable. Dieu aurait pardonné à Sodome pour cinq justes qui s'y fussent rencontrés. Ce n'est qu'une image de cette action salutaire qu'exerce une âme donnée à Dieu. Mais il n'y en a pas beaucoup de ces âmes. C'est quand on a connu le petit nombre que l'on comprend toute la gravité universelle que peut avoir une défection individuelle.

Pour être le sel de la terre, il n'est pas besoin non plus d'être riche des richesses du monde, argent, intelligence, instruction... Ces choses sont inutiles mais, puisque ce sont les richesses du monde, ses richesses à lui, il n'est pas spécialement besoin de nous pour cela. Ce dont le monde a besoin pour continuer à être, c'est-à-dire pour ne pas se décomposer et se suicider dans l'anarchie ou mourir lentement comme certaines espèces animales ou certaines races d'hommes qui s'éteignent usées, découragées, c'est de savoir que la vie a un sens et vaut la peine d'être vécue, qu'il y a une finalité dans le monde et qu'en luttant, travaillant, nous dévouant, nous ne sommes pas des dupes ou des illusionnés et que, de nos efforts, quelque chose reste. La meilleure façon de conserver au monde cette vérité fondamentale et vitale, c'est d'y vivre une vie vraiment orientée, tendue dans un sens. Par les sacrifices et abnégations que nous nous imposons, nous manifesterons que nous croyons que le monde ne se déroule pas en vain. Après de nous, on reprendra le goût de vivre, on y sentira par une impression concrète que la vie vaut vraiment d'être vécue.

Que cette action soit possible, nous le savons bien. Par là, nous aiderons ceux qui nous haïssent et nous méprisent. C'est la vertu muette de l'exemple. Il impose et fait pénétrer dans la vie des gens bien des choses dont ils auraient rejeté le principe métaphysique, abstrait, s'il leur avait été présenté. Après d'une âme généreuse, on le devient soi-même. Le dévouement apparaît comme une chose naturelle. Les limites de l'impossible se trouvent reculées. On ne saurait d'ailleurs parler d'émulation tant cette action s'exerce discrètement, à l'insu de celui qui la subit comme de celui qui l'exerce.

"Avec quoi le salera-t-on ?"

Ceux qui ont été quelque temps de ceux qui sont le sel de la terre et qui ont connu l'intimité du Christ, ce que c'était que le prolonger ici-bas, s'ils ne persévèrent pas dans la ligne d'une fidélité complète aux exigences de Dieu, leur état devient presque incurable. Il leur est bien difficile de remonter la pente ainsi descendue peu à peu. Il semble qu'en eux, ce soit l'âme même qui est atteinte, comme si un ressort y était brisé. Les bonnes influences, les lectures, tout ce qui les avait jadis aidés à progresser, leur seront rarement utiles et seront impuissantes à leur rendre leur saveur. Pour atteindre à nouveau le niveau spirituel d'où ils sont descendus, ils ne peuvent plus suivre le chemin progressif qui les y a une première fois conduits. Il leur faut y revenir par un arrachement à ce qu'ils sont devenus, comme tout d'un coup. S'ils ne consentent pas rapidement à cet effort, ils continueront à baisser et chaque pas leur rendra plus difficile le rétablissement nécessaire. Il en est dans la vie spirituelle comme dans l'amour. L'amour naît entre deux âmes et s'y établit peu à peu mais il ne peut se rétablir qu'en bloc et du premier coup dans toute sa plénitude. Ainsi, pour une âme, les possibilités de sanctification ne

dépendent pas seulement de son état présent mais surtout du fait qu'elle y soit arrivée en montant et en descendant.

“Il est foulé aux pieds par les hommes”

Le chrétien affadi est un obstacle au progrès du monde, un déchet dans la société. Ce qu'il a gardé de son christianisme s'est vicié et l'empoisonne. Les hommes sont généralement égoïstes et inconscients mais, auprès d'un apôtre convaincu et désintéressé, ils sont parfois surélevés au-dessus d'eux-mêmes. Le chrétien affadi est insensible à ces influences. Il tourne en ridicule, il déprécie, il critique toutes ces tentatives des hommes pour arriver à plus de justice, sociale ou internationale, à plus de vérité. Il se fait de sa religion une défense et une barrière contre tout ce qui, en lui, lèverait et se manifesterait au-dehors, s'il n'était pas chrétien. Il devient étroit, formaliste, pharisien. Il décourage, autour de lui, les énergies et les initiatives. Il essaie de persuader aux autres que tout va bien, que tous les problèmes sont résolus. C'est un endormeur. Quelle chute, quand on pense à ce que le Christ en eut voulu faire, un éveilleur, un moteur, le sel de la terre.

“Vous êtes la lumière du monde”

Le chrétien n'est pas seulement celui dont la vie communique autour de soi une impression qui élève, encourage et porte à servir le bien. Il doit aussi, à l'occasion, pouvoir éclairer ses frères sur ce qu'ils sont car le christianisme est la seule doctrine qui donne une métaphysique avec laquelle l'homme puisse comprendre et penser les différentes impressions que la grâce opère dans son âme ou lui aide à préciser, par exemple, qu'il y a un bien qui s'impose à lui sans condition. La seule condition qui lui permette de se justifier pleinement et d'une façon satisfaisante est cette conviction intime, plus ou moins implicite, que tout homme porte en lui, savoir que la vie vaut d'être vécue, qu'elle n'est pas une duperie lugubre, conviction que l'exemple et la contagion des chrétiens aura fortifiée en lui, conviction dont leurs paroles pourront lui rendre raison.

“Une ville située au sommet d'une montagne ne peut être cachée”

Si nous persévérons dans le christianisme, nous le rayonnerons inévitablement. Quand on commence dans la vie chrétienne, on n'a pas toujours une idée exacte de ce que peut être cette force de l'exemple qui rayonnera sans que nous y pensions. C'est que la vie extérieure de quelqu'un qui commence dans le christianisme ne reflète pas ce qu'il est, elle reflète surtout encore ce qu'il a été, le milieu d'où il sort. A mesure que nous acquérons une personnalité, notre vie, notre manière d'agir, d'organiser notre temps..., commence à nous ressembler, à ressembler à ce que nous sommes. Elle manifeste notre intérieur au-dehors. C'est une question de persévérance. Il n'y a qu'une vie, toute donnée à Dieu et depuis un certain temps, qui puisse rayonner de la sorte. Ne nous inquiétons pas de la venue possible d'obstacles extérieurs. Si nous sommes vraiment donnés à Dieu et si notre vie extérieure nous ressemble, rien n'empêchera la lumière de rayonner.

“On n'allume pas une lampe pour la mettre sous le boisseau”

Une lampe sous un boisseau ne continuera pas longtemps à brûler. Mettre la lampe sous le boisseau, c'est dissimuler exprès ce que nous sommes au-dedans. C'est ce silence voulu qui est une des causes de la déchristianisation du monde. De là vient que les incroyants ont parfois l'impression qu'il n'existe plus de chrétiens. N'arrive-t-il pas que des chrétiens puissent vivre longtemps à côté l'un de l'autre sans se connaître l'un et l'autre comme chrétiens, ou que le christianisme apparaisse comme une chose extérieure, plaquée, en dehors de la vie ? Il ne s'agit pas de faire hors de propos des professions de foi artificielles. Il s'agirait, dans la mesure où un devoir de prudence ou de charité ne l'exige pas, de vivre au grand jour, sans truquer systématiquement les mobiles qui nous font agir. Combien peu pensent que le devoir de l'exemple n'impose pas seulement d'agir comme on pense mais aussi de parler comme on pense. Combien de gens, tout en agissant bien, se font par leurs paroles pires qu'ils ne sont, affectant d'être blasés de tout, considérant tout désintéressement comme une sottise. Par là, ils scandalisent.

“Elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison”

La maison, c'est le monde. La lampe n'a pas de préférence, elle est bonne et utile pour tous. Sa lumière se répand partout et on ne s'oppose pas à sa venue. Elle éclaire et facilite les tâches si diverses des hommes. Elle laisse au travail de chacun toute son autonomie, toute son indépendance, toute son originalité. Et elle réjouit le cœur de tous.

Les apôtres n'ont connu jusqu'ici que la joie de suivre le Christ. Les premières contradictions que Jésus rencontre dans l'accomplissement de sa mission lui donnent l'occasion de commencer à préparer ses disciples à en être aussi l'objet plus tard.

L'âme généreuse qui commence à marcher sur les traces du Christ ignore, elle aussi, les sentiers fatigants, les ronces du chemin étroit qu'elle devra prendre et la porte basse.

Elle en est encore à la joie des commencements, à la délectation de ce qui est nouveau et enthousiasmant. Heureuse celle qu'on instruit à temps de la réalité quotidienne de la croix, de sa brutalité. Les autres, surprises à sa première rencontre, sont vite désabusées. Elles ne comprennent pas et risquent de s'asseoir, découragées, au bord de la route et de disparaître du nombre des pèlerins du Christ.

S'il y a peu d'ouvriers pour la moisson, c'est que beaucoup, instinctivement, pensent et agissent comme si la vie, toute donnée et crucifiée du Christ, leur permettait à eux une vie heureuse et en paix sur cette terre. Et le jeune homme riche s'éloigna...

"Il suffit au disciple d'être comme son maître"

Si le disciple est comme son maître, le monde ne les distinguera pas et les enveloppera des mêmes égards et des mêmes suspensions. Si le monde est vis-à-vis du disciple comme vis-à-vis du maître, le disciple connaîtra par expérience une partie de l'état de son maître, celle qui reflète les circonstances qu'il rencontre. Ce sera grandement utile au disciple pour mieux comprendre son maître. Si en outre, par l'amour et par l'inhabitation du Christ dans son âme, le disciple perçoit l'esprit intérieur qui anima Jésus dans le mystère extérieur de ses actes et de ses paroles, combien alors il sera comme Jésus, son Seigneur.

Ainsi, mon Dieu, par votre main droite qui soutient l'être de ce monde, vous nous moulez de l'extérieur sur le modèle de la vie de votre Fils, par votre autre main qui nous fait croître dans votre amour par le dedans, vous nous donnez un cœur semblable à son cœur sacré. Ainsi le monde reçoit, de génération en génération, votre Christ nouvellement né dans des humanités de surcroît.

"S'ils ont appelé le père de famille Beelzéboul, combien plus ceux de la maison"

Le monde se défend en blasphémant et en ridiculisant ceux qui sont meilleurs que lui. C'est ainsi, en se mentant à lui-même, qu'il arrive à se justifier de l'opposition instinctive qu'il ressent envers tous ceux qui veulent le tirer de son état de pauvreté sans Dieu. Le pire outrage qu'on puisse lui faire, c'est de lui donner, au nom de Dieu, ce qu'il désire intimement, ardemment, mais qu'il ne veut pas recevoir de Dieu.

Jésus fut accusé de tous les crimes dont on charge les novateurs, depuis la séduction jusqu'au satanisme. Il mourut comme un criminel, au ban de la bonne société juive et de tout le peuple.

Seigneur, vous avez dit : Combien plus ceux de la maison ! Que notre faiblesse et nos lâchetés répétées, que nos compromissions et nos accommodements ne nous empêchent pas de connaître pour nous la vérité de votre prophétie car le monde ménage les siens.

"Ne les craignez donc point car il n'y a rien de caché qui ne se découvre"

Il faut beaucoup de foi pour porter sans faiblir et sans crainte l'outrage du monde, ses ricanements et, plus encore peut-être, le silence dédaigneux dont il entoure le Christ et ses disciples, comme d'un voile sépulcral. Jésus lui-même, sur la croix et à Gethsémani, en sentit l'effroyable poids, comme le total de tout ce que ses disciples porteront à leur tour, en union avec lui, jusqu'à la consommation des siècles.

Ayons foi que le monde ne peut pas tenir la vérité toujours opprimée, cachée, qu'il faut nécessairement qu'elle éclate à son heure, au grand jour, qu'on ne peut pas toujours empêcher les âmes de grandir, que, malgré la puissance du monde et ses mille artifices, malgré la pauvreté des moyens dont dispose la vérité, elle a toujours le dernier mot dans sa lutte contre lui. Mais la lutte est longue, longue comme le temps qui développe la création.

Nous sommes des êtres éphémères que le lendemain ne revoit plus. Comme il est facile de craindre, au milieu de la bataille, fascinés par les revers, que le monde ait déjà triomphé.

Seigneur, donnez-nous part à votre foi quand, annonçant votre mort aux disciples, vous leur parliez déjà de votre résurrection.

"Ce que je vous dis dans les ténèbres, dites-le au grand jour"

Le pire ennemi du Christ et de son église, c'est le silence qui méprise aveuglément, sans se justifier autrement.

On ne rompt pas ce silence quand on ne dit que des vérités à la taille des aspirations humaines et superficielles de ceux qui nous écoutent. C'est de la démagogie spirituelle. Les oeuvres de lumière ne se font qu'avec des armes de lumière. Que serait devenu le peuple juif sans les prophètes qui surent lui dire de dures vérités ?

On ne rompt pas ce silence, malgré le bruit qu'on peut faire, lorsque c'est dans un esprit purement humain de réaction et d'opposition à tout ce qui germe, plein d'avenir, dans le monde, que l'on brandit les vérités éternelles, comme si ces dernières étaient données aux hommes, non pour les féconder et purifier leurs aspirations humaines, mais pour les empêcher de naître. Un tel bruit rend le silence plus pesant.

On rompt ce silence en disant à haute voix ce que chacun pense en secret, au plus profond de sa conscience, sous l'action divinement efficace de l'esprit de Jésus qui fermente la pâte. C'est pourquoi ceux qui savent écouter le

Christ au fond de leur coeur, ceux qui savent dire ce qu'ils écoutent avec leur langue d'hommes de ce siècle, sont l'écho sonore de ce qu'une voix murmure en chacun. Cela n'appartient qu'aux purs et aux courageux. C'est le rôle de l'église d'expliquer ainsi au monde les aspirations qui naissent en lui et de l'aider à les réaliser, comme le Christ le fit avec le peuple juif pendant sa vie terrestre.

“Ne craignez pas ceux qui tuent le corps et ne peuvent tuer l'âme”

Ainsi fit le Christ et, après lui, d'innombrables martyrs et confesseurs. Nous sommes de leur race. Mais combien de fois une prudence humaine ne nous cache-t-elle pas nos lâchetés en les appelant sagesse, humilité, soumission, déférence ?

La soumission est une vertu essentielle du chrétien mais, un pas de plus, et elle devient timidité ou peur. La pleurerie ou l'adulation sont des vices. Le chrétien doit savoir allier l'humilité qui s'efface à l'audace qui s'affirme, la soumission à l'esprit d'initiative. Beaucoup, s'ils ne craignent pas pour leur vie, avec juste raison d'ailleurs, font trop attention à leur tranquillité ou à leur renommée pour manifester ce courage.

“Craignez plutôt celui qui peut perdre l'âme et le corps dans la géhenne”

Jésus fait allusion aux scribes et aux docteurs qui avaient une si grande influence sur les Juifs. Longtemps, il eut à lutter contre leur influence et leur autorité sur l'esprit des apôtres : Gardez-vous du levain des scribes et des pharisiens.

Maintenant aussi, il y a bien des autorités qui ne sont pas du Christ et qui tentent de nous impressionner. C'est d'abord l'autorité du grand nombre. Elle pèse plus qu'on ne voudrait se l'avouer. Bien peu sont ceux qui ne sont pas influencés par ce que l'on fait ou pense autour d'eux. C'est aussi l'autorité de tout ce qui brille, qui exalte le sentiment, qui s'affiche tapageusement, qui est nouveau. Combien se laissent prendre au faux mirage des mots creux, des affirmations catégoriques, des déclarations insolentes de la vaine éloquence. C'est l'autorité de ce qui réussit, de ce qui est fort et, au fond de tout homme, dort un esclave de la puissance, un courtisan du vainqueur. On craint plus facilement ceux qui ne peuvent que tuer le corps; les autres sont trop fourbes pour qu'on les reconnaisse, vrais loups ravisseurs.

Seigneur, vous nous l'avez prédit : Ils feront des choses extraordinaires jusqu'à séduire les élus eux-mêmes, s'ils le pouvaient” (Mt 24,24).

Nous croyons, augmentez notre foi.

Marie, vous qui avez cru, souvenez-vous !

145 - Vocation chrétienne

(Rédaction Verney)

A l'occasion d'un sermon, d'une conversation, d'une méditation ou d'une lecture, après la rencontre d'une âme toute donnée à Dieu, nous avons senti en notre esprit, de différentes façons, un appel plus clair et plus pressent que de coutume à une vie meilleure, plus conforme aux exigences morales de notre foi.

Cet appel à une vie plus chrétienne a pu nous troubler quelque temps en demandant à notre intelligence de s'occuper de notre âme, d'y voir ce qui était contraire à cette vie plus chrétienne et en demandant à notre volonté de transformer ou d'enlever ce qui était mal. Plusieurs fois, devant les horizons que ces pensées ouvraient à notre regard, nous avons refusé d'entendre. Nous n'avons plus voulu penser de peur de changer notre vie et nous sommes redescendus mélancoliquement dans l'ornière.

Mais une fois, nous avons voulu suivre l'appel. Nous avons mieux vu notre impureté, notre lâcheté ou quelque autre défaut, nous en avons mieux compris les terribles conséquences, nous avons travaillé à nous purifier.

Pendant de longues journées, alors que notre corps et notre intelligence se fatiguaient à la tâche quotidienne, notre âme, allégrement au début, plus mollement après, faisait elle aussi sa journée. Un homme averti aurait pu voir dans nos yeux et nos attitudes les répercussions de cette grande oeuvre de purification cachée. Ce sont des journées qui valent de l'or, beaucoup d'or car, avec tout l'or du monde, on ne pourrait acquérir ce qu'elles nous ont apporté.

Nous nous demandions alors comment certaines gens, apparemment si parfaits, aux nombreuses pratiques de piété, à la conversation pleine de mots chrétiens, qui se récrient devant l'ombre d'une faute, pouvaient s'attarder si longtemps sur les chemins qui mènent à Dieu.

Quelque moment arrive où il faut nous détacher d'un sentiment ou briser une habitude. On refuse d'abord en se trouvant de nombreuses excuses. Et les jours passent et cette pensée de détachement passe aussi peu à peu. Nous constatons un jour que nous n'avons pas bougé au point de vue spirituel. Tout troublés, nous en cherchons la cause. La pensée du sentiment à laisser, de l'habitude à briser, réparaît. Nous pouvons la fuir à nouveau mais il nous faudra bien revenir, l'accepter, la réaliser si nous voulons poursuivre notre route car la route passe dans cet endroit resserré qu'on ne peut franchir d'un bond. Refuser de passer, c'est presque s'arrêter. Que d'âmes se freinent dans leur vie chrétienne ! Combien qui “pratiquent”, comme on dit, et qui sont bloqués !

On peut s'arrêter à tout instant dans la vie chrétienne, au début surtout. Les causes sont diverses. C'est la lâcheté dans la lutte contre la faute dominante. C'est le respect humain. C'est un manque de charité envers quelqu'un.

C'est vouloir se réserver un peu pour le monde, ne pas vouloir être totalement à Dieu. C'est, pour ceux qui vont commencer, la stupide peur de la vie chrétienne.

Regardons loyalement en nous et nous verrons. Nous nous freinons souvent. Dès que nous le constatons, il faut vaincre l'obstacle. Si nous refusons, chaque jour qui passe est un jour de perdu et un jour pendant lequel l'objet qui nous arrête s'est enraciné. Ainsi chaque jour qui passe nous apporte double peine. Si on attend trop, il arrivera un jour où il nous sera presque impossible de vaincre l'obstacle et nous en serons responsables. Les damnés sont des âmes qui se sont bloquées et n'ont pas voulu changer.

Lorsque le jeune homme riche vint trouver Jésus et lui demanda : "Que faut-il que je fasse pour avoir la vie éternelle ?", Jésus répondit : "Observe les commandements. Mais si tu veux être parfait, va, vends ce que tu as et donne-le aux pauvres". Le jeune homme s'en alla tout triste car il avait de grands biens. Il s'était bloqué. La purification qu'il avait commencée en suivant les commandements ne pouvait se poursuivre qu'en se détachant de ses biens. Aussi longtemps qu'il n'aura pas vaincu cet obstacle, il piétinera sur place.

Notre vocation chrétienne nous amène de temps en temps à des renoncements. Il faudra être prêts à les faire. C'est là la grande sagesse des saints. Ordinairement nous ne veillons pas et nous manquons d'ardeur, ce qui fait que nous ne sommes jamais prêts à les faire. Il faudra tenir notre âme en éveil et, dans la prévision de l'avenir, tendre à nous détacher de tout pour être prêts à répondre aux appels de Dieu, pour ne pas nous bloquer. Les soldats font de grandes manoeuvres et tirent des coups de fusil à blanc. Pourquoi ne ferions-nous pas les grandes manoeuvres et ne nous entraînerions-nous pas dans la vie de chaque jour aux petits renoncements qui prépareront notre âme à la grande oeuvre de sanctification ?

Pour cela, il nous manque quelque chose, l'amour. Nous ne savons pas aimer, aimer ardemment de tout notre coeur, de toute notre âme, de toutes nos forces, aimer Dieu vraiment pour lui-même et non pour les joies qu'il nous donne. Si nous n'aimons pas Dieu, c'est que nous le connaissons peu. Ne pas le connaître vraiment prouve que nous ne nous intéressons pas beaucoup à lui, que les choses spirituelles sont pour nous, qui sommes baptisés, de peu d'importance. Et dire que ce sont les seules qui aient une valeur d'éternité !

146 - Questionnaire pour Montpellier
Journée du mardi 7 avril 1931
(à l'Enclos St François)

6 h. 30 Messe de communion et petit déjeuner
10 h. 15 Causerie de Perret : la spiritualité des martyrs
12 h. Déjeuner
15 h. Échangé de vue sur la vie des groupes
19 h. Salut
19 h. 30 Dîner

La réunion de 15 heures ne sera vraiment intéressante et profitable que si vous réfléchissez aux questions suivantes :

1) La vie intérieure du groupe

- Plusieurs camarades sont-ils venus se joindre à vous depuis la rentrée ?
Comment les avez-vous connus ?
- Quel est le programme de vos réunions : prières, méditation, causeries ?
Comment pratiquez-vous la méditation dans le groupe ?
- Quels sujets ont été traités cette année ? Par qui ? Ont-ils intéressé vos amis ?
Quels sujets peuvent les intéresser ?
Lisent-ils des ouvrages religieux ? Lesquels ?
- La vie de votre groupe se borne-t-elle aux réunions ?
L'esprit chrétien vivifie-t-il les relations entre nos amis ?
Se manifeste-t-il dans les relations avec les autres camarades ?
- Le groupe a-t-il une âme commune ?
Répond-il aux besoins spirituels de vos amis ou leur apparaît-il peu utile ?
Comment éveiller chez nos amis un désir de vie spirituelle ?
Le rôle des retraites, des recollections ?

2) Avez-vous des ennuis ?

Quelle attitude avez-vous observée ?

N.B. Pour les J.U., n'oubliez pas de vous faire inscrire au Secrétariat Universitaire
61 rue Madame Paris 6°

Pour bien comprendre ce passage, il faut clairement réaliser dans quelle intention et pourquoi le Christ l'a prononcé. Jésus est en train de préparer ses apôtres à leur vie de missionnaires. Il espère d'eux qu'ils mettront, à son exemple, le service de Dieu au-dessus de tous les autres services. C'est pour les prémunir contre les difficultés et les luttes que l'on rencontre dans une telle vie d'abnégation chrétienne que le Christ leur dit tout ce passage.

Dans les versets 16 à 21, Jésus leur montre d'abord que l'homme ne possède rien ici-bas avec sécurité. C'est un premier argument pour les détacher des biens qui ici-bas semblent assurer la vie et le bonheur pour l'avenir. Maintenant, Jésus va s'élever à des considérations plus spirituelles et leur parlera de la providence.

"Ne vous inquiétez pas pour votre vie"

Quand on commence à se donner au Christ, qu'on commence à faire entrer dans le physique de sa vie, dans ses réalisations, la perspective du Christ, on est souvent saisi d'une inquiétude paralysante.

1) D'abord c'est une aventure où humainement, raisonnablement, si on ne fait pas intervenir la foi, on ne sait pas où l'on va. Quand on fait comme les autres, leur exemple rassure et entraîne, on se sent comme eux, avec eux. On parcourt le chemin de la vie machinalement, sans s'en apercevoir, perdu dans la foule. Combien n'ont jamais eu l'occasion de se demander ce qu'était la vie, où elle allait ?

La vie d'un chrétien dans un monde païen l'empêche de ressembler à celle de son voisin. Il ne peut pas se permettre tout ce qu'on fait autour de lui. Il ne peut même plus trouver intérêt, plaisir, aux distractions et aux jouissances qui font l'attrait particulier de la vie de ceux qui l'entourent. Ce fossé se creusera toujours davantage, à mesure que la vie chrétienne se purifie. Il aura beau se faire tout à tous, il ne peut plus être avec les autres comme il était jadis. On le sentira bien autour de lui. Instinctivement, chacun le comprendra et ce sera pour le chrétien source de respect et de secrète influence, ou source de moqueries et de défiances. Cette séparation intérieure ira peut-être jusqu'à se manifester dans sa famille. Le Christ, au verset 51, y fait de fortes allusions. Quand on suit le Christ, souvent au commencement, on trouve dans la douce et pure fraternité chrétienne une grande aide. Mais vite les circonstances viennent nous séparer géographiquement. On ne se rencontre plus que par intervalles. Nos métiers, nos oeuvres, viennent nous spécialiser dans des directions différentes. Enfin la vocation intérieure de chacun, le tempérament spirituel, la personnalité religieuse, se développent. La sanctification d'une âme est une oeuvre singulière, unique, qui n'a pas son double. Souvent l'apostolat, avec la joie qui l'accompagne au début, cachera, aux yeux du jeune chrétien, ces nuages qui montent lentement et sûrement à l'horizon. Là aussi, la souffrance et l'épreuve ne tarderont pas à venir. L'échec, la défiance, la médisance ou la calomnie, l'abandon, une certaine fatigue spirituelle, une certaine usure des impressions, la disparition de l'attrait du nouveau, la monotonie de la persévérance auront vite fait de lui ouvrir les yeux. Ainsi le sentier de chacun devient vite solitaire. Certes tous les sentiers se retrouveront, se rejoindront au sommet de la montagne mais, pendant la montée, chacun connaîtra les angoisses de l'explorateur de nouvelles contrées. Ici-bas, la solidarité quasi organique qui unit les disciples du Christ reste invisible et insaisissable à nos yeux mortels, à notre coeur de chair, comme son socle, la foi.

2) Comme on met l'oeuvre de Dieu au premier plan de ses préoccupations, celle-ci devient de plus en plus absorbante. Souvent pour ne pas dire toujours, le disciple entièrement et généreusement fidèle, est conduit, par les circonstances qui le saisissent comme un engrenage, à négliger plus ou moins les autres oeuvres, celles qui lui assureraient un plaisir même honnête, une satisfaction bonne, même celle qui lui assureraient une certaine sécurité dans son bien-être, sa santé, sa puissance de travail, la nourriture, le vêtement. La nature humaine dépossédée résiste, réagit. Souvent, sous la poussée des appétits exagérés par leur privation même, l'âme s'inquiète, la tentation se fait plus pressante, le désir de jouir de la vie plus intense et, très fréquemment, comme fit le jeune homme riche, on recule.

"Combien ne valez-vous pas plus que ces oiseaux ?"

C'est ce qu'on oublie, qu'on est l'ouvrier d'une oeuvre que l'amour de Dieu lui-même désire et féconde. On oublie Dieu, l'immense oeuvre déjà faite, toute celle qu'il désire encore faire ici-bas. On oublie que l'amour que Dieu porte à l'oeuvre se porte a priori aussi sur l'ouvrier, que l'ouvrier lui-même est une partie principale de l'oeuvre que Dieu désire. N'est-ce pas dans les âmes que le monde prend valeur d'éternité ?

Quand l'inquiétude saisit l'âme et la concentre sur soi, pratiquement Dieu n'existe pas pour elle. Instinctivement, elle se fait le centre du monde et, comme le monde n'est pas centré sur elle, il lui semble une machine mal montée, prête à broyer l'ouvrier qui la manoeuvre. Si Dieu donne la nourriture aux oiseaux, il saura bien nous conduire tout le long de notre vie en nous donnant, à chaque moment, si nous sommes fidèles, toutes les forces, tous les dons nécessaires pour remplir notre vocation. L'important, c'est de partir.

Combien hésitent à faire le premier pas sous prétexte qu'ils ignorent où les conduira le second. C'est pourquoi Jésus parle ainsi à ses disciples. Après le départ, chaque jour apporte sa peine et sa joie, son devoir et sa grâce.

Quand on a déjà fait un petit bout de chemin et qu'on regarde en arrière, on voit combien Dieu a su nous mouler dans les circonstances et pour nous faire tirer de toutes un fruit éternel quand nous avons su les prendre avec foi. Ce n'est pas que Dieu modifie ordinairement le cours normal des circonstances. S'il donne la nourriture aux oiseaux, il les laisse aussi mourir de faim, il n'empêche pas le froid de les transir et l'oiseau de proie de les déchiqueter. Sans écarter l'exception qui nécessite le miracle mais qui demande, de la part de celui qui le demande, une grande foi et, de la part de Dieu, la volonté particulière correspondante, on peut penser que l'amour que Dieu porte à son ouvrier n'empêchera pas la maladie de le terrasser, la faim de le faire souffrir, l'accident bête de le mutiler, le crime de le tuer. Jean-Baptiste mourut décapité, les apôtres souffriront tous dans leur chair et la plupart furent des martyrs, sans parler du Christ.

Mais cela ne doit pas inquiéter l'âme "qui n'est pas de ce monde" car, pour elle, tout peut tourner en bien, en fruits de grâce. La maladie, la faim, l'accident, la mort peuvent lui être l'occasion d'êtreindre le Christ dans une présence secrète que la foi seule opère sous les espèces de toutes ces circonstances. Dieu lui donne toujours la foi nécessaire pour faire cette consécration et, si l'âme est fidèle, elle sait la recevoir et en user.

"Votre Père sait que vous en avez besoin. Cherchez le royaume de Dieu et tout cela vous sera donné par surcroît"

La confiance en la providence est une confiance active, il faut chercher le royaume. Maintenant, le Christ va surtout insister sur cet aspect.

Elle n'est pas le fatalisme qui laisse faire quand l'âme se croit déterminée par les circonstances intérieures et extérieures. Beaucoup cèdent à cette tentation perfide quand, voyant leurs limites, ils en concluent que l'héroïsme chrétien n'est pas pour eux. Le Christ a dit à tous : "Soyez saints comme votre Père est saint".

La confiance chrétienne pousse à une collaboration active avec Dieu. Il est juste de dire que nous sommes, avec Dieu, l'ouvrier de notre vocation. D'une certaine mesure, on fait sa vocation et l'évangile montre le serviteur fidèle en de petites choses établi sur de plus grandes. On ne peut jamais prévoir tout ce qui peut sortir d'une pauvre vie consacrée à Dieu et les fruits qu'elle porte sont disproportionnés à ses moyens. C'est la parcelle de ferment qui fait lever une grosse masse de pâte. C'est le grain de blé qui en donne cent autres. Mais il faut avoir la confiance de s'enfourer dans la pâte et de pourrir dans le sol. "Qui perd sa vie, la gagne".

148 - L'Annonciation

L'ange lui dit : *"Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre les femmes"*.

Marie, l'ayant aperçu, fut troublée de ces paroles.

Enseignez-nous, douce sainte Vierge, à pénétrer les raisons de ce trouble en vous, la toute pure, la toute généreuse. Rien encore ne vous a été demandé, rien ne vous est prédit de votre mission future et cependant vous vous troublez, vous qui, plus tard, saurez recevoir sans effroi la plus haute mission qui ait jamais été confiée à une fille des hommes. Mon enfant, c'est que je recevais de ces paroles la révélation de l'amour de Dieu sur moi. Je savais bien dès mon enfance que Dieu veillait sur son peuple. Je savais bien aussi qu'il distingue les justes au sein de la multitude des pécheurs mais je n'aurais jamais osé penser à ce rapport unique, personnel de lui à moi. A moi, je ne pensais guère et voilà que soudain j'apprenais que Dieu, lui, avait pensé à moi, qu'il pensait à moi, à moi personnellement et qu'il me distinguait entre toutes les femmes de son peuple, entre toutes les femmes de la terre. Pauvre créature humaine discernée et donc séparée, isolée, élue spécialement par l'amour de Dieu, seule en face de lui. Comment aurais-je porté cela sans trouble ?

Depuis les temps de mon fils, cela vous semble tout naturel que Dieu vous aime, chacun de vous, il vous l'a si souvent répété. Vous le savez si bien maintenant que vous n'y pensez plus, vous ne pensez pas ce qu'un tel amour témoigne de condescendance, vous ne sentez plus ce qu'il y a d'inouï pour une créature à se savoir aimée de Dieu, chose inouïe, effrayante presque, s'il ne s'agissait justement d'amour. Dieu est si grand. Si vous aviez pu entendre, comme moi, de quel accent de respect mon fils, votre Seigneur, disait : "Mon père". Après cette révélation de l'amour, aucune révélation n'aurait pu me troubler. Se savoir aimée de Dieu, n'est-ce pas chose plus grande, plus impressionnante que de savoir qu'il opérera en vous-même, pour y faire de grandes oeuvres ? Sainte Vierge, véritable modèle des âmes à qui leur vocation se découvre, apprenez-nous maintenant à comprendre puis à imiter votre foi. L'ange vous parle et vous acceptez de croire à son message. Heureuse êtes-vous d'avoir cru !

Ce qu'il apporte, ce message de l'ange,

ce n'est pas l'annonce de grandes épreuves qu'il vous faudra supporter, ce n'est pas la révélation des exigences totales de Dieu. C'est un message de joie, un message de gloire et l'annonce des grandes choses qui se feront en vous. Sous l'alliance ancienne, Abraham était devenu le père des croyants pour avoir accepté et réalisé en esprit le sacrifice de son fils Isaac. Vous Marie, c'est en croyant et en acceptant de devenir mère de Dieu que vous êtes constituée notre mère à tous. Bien plus encore qu'Abraham, vous nous donnez l'exemple de la foi. Pour accepter

de croire ce que vous avez cru, il faut plus de foi que pour tout sacrifier. Bien des âmes, même païennes, ont su ne pas faiblir devant la perspective des plus durs sacrifices et la pensée des luttes futures leur était un stimulant de plus. Bien des âmes, même païennes, ont tenu bon dans la souffrance et, à l'intensité de leurs efforts, elles se rassuraient sur la valeur de leur ténacité. C'est si naturel de souffrir. Tous les hommes comprennent cela. Tous savent que c'est la loi de la vie, la loi de la croissance et du progrès et aucun esprit raisonnable ne se révolte quand on lui dit qu'il y aura des efforts à faire, des sacrifices à consentir. Ne savons-nous pas que ceux qui combattent dans l'arène s'abstiennent eux aussi de tout ?

Mais ce qui répugne profondément à la nature humaine, c'est de croire à des promesses et d'autant plus que ces promesses sont plus belles. Pour s'assurer de votre fidélité, Dieu ne vous présente ni le glaive de douleurs ni la croix, il vous annonce ce qu'il veut faire en vous. Il sait bien dans sa sagesse que, si vous avez assez de foi pour croire à de telles choses, aucune épreuve, aucune souffrance ne pourra vous déconcerter ni vous abattre.

Sainte Vierge, donnez-nous de croire, nous aussi,

de croire aux promesses que votre fils nous a faites. S'il nous avait fait de petites promesses, des promesses à notre taille, les hommes ne l'auraient pas haï et condamné comme un séducteur. Ce qu'il nous a dit dérouta notre sagesse et confond nos pensées. Il n'avait pas parlé de détachement et de sacrifice en ce jour où les douze chancelèrent et où un grand nombre parmi les disciples le quittèrent pour ne plus revenir : Tes paroles sont dures, qui peut les entendre ? Il avait parlé de résurrection et de vie, il avait promis au monde le don du pain de vie. L'heure où se scandalisent les âmes de peu de foi, ce n'est pas celle où Jésus demande, c'est surtout celle où il promet.

Sainte Vierge, vous qui avez accepté le message de l'ange, vous qui avez cru que vous deviendriez mère du fils de Dieu, donnez-nous de croire, nous aussi. Croire que Dieu veut agir en nous et y opérer de grandes choses : "Celui qui croit en moi fera des oeuvres plus grandes encore que moi". Croire qu'à la foi, à l'union des coeurs, tout devient possible : "Si vous avez de la foi comme un grain de sénevé, rien ne vous sera impossible. Si deux d'entre vous s'accordent sur la terre, quelque chose qu'ils demandent, ils l'obtiendront de mon père qui est dans les cieux". Croire que nous sommes des dieux : "Je l'ai dit : vous êtes des dieux". Croire que votre fils veut établir entre nous et lui une union si intime qu'elle ne peut être comparée qu'à celle qui l'unit lui-même à son père. Vous savez que, devant ces promesses, l'esprit de vos enfants hésite et se cabre, tandis que l'ennemi murmure à notre oreille, nous parlant des dangers de l'illusion et de l'orgueil. Vous qui avez déjoué ses paroles trompeuses par votre simplicité et votre pureté, donnez-nous de croire aux promesses de Dieu.

Mon enfant, je n'ai pas craint l'illusion ni l'orgueil.

De telles promesses ne sont-elles pas les antidotes de l'orgueil ? On ne s'enorgueillit que de ce qui est à sa mesure. Les sages de ce monde tirent orgueil de leurs pauvres petites vertus humaines car elles sont leur oeuvre de quelque façon. Comment s'enorgueillir d'avoir été faite mère de Dieu ? Plus on prend conscience de la hauteur où on est appelé, établi par Dieu, plus on perçoit son néant, plus on sent qu'on reçoit et qu'on tient tout de Dieu. Si vous reculez si souvent devant ces grandes perspectives que mon fils est venu vous ouvrir, ce n'est pas seulement qu'elles déconcertent votre intelligence, c'est qu'elles blessent à mort votre orgueil en vous faisant connaître qu'un plus grand que vous travaille en vous. Crois-tu que Pierre fut tenté par l'orgueil le jour où il vit sa barque se remplir de poissons ? Jamais le pauvre homme n'a expérimenté plus vivement et jusqu'à l'épouvante son néant et sa misère.

Il est bien singulier, ce message de l'ange.

Vous apprenez ce qui se fera en vous mais Gabriel ne vous dit pas ce qu'il faut que vous fassiez. Il semble que vous n'ayez qu'à accepter, qu'à consentir, au moins pour le moment, le reste viendra en son temps. Elles viendront, les heures où il faudra se sacrifier, agir, lutter, peiner. Pour qu'elles puissent venir et que, par elles, le plan divin se réalise, il faut d'abord qu'ait précédé cette acceptation globale, totale, cette adhésion au message mystérieux.

Vous n'osez pas dire : qu'il me soit fait comme ceci, comme cela, car vous craignez, avec des mots humains, de restreindre, de limiter une acceptation que vous voulez totale. Vous dites : qu'il me soit fait selon votre parole ! Ainsi vous vous offrez à Dieu pour qu'il opère en vous tout ce qu'il lui plaira, pour qu'il y accomplisse toutes ses volontés connues et inconnues. Ainsi vous vous livrez à l'amour. Donnez-nous d'accepter ainsi les promesses divines, promesses dont le sens profond nous échappe encore et nous échappera toujours. Mais qu'importe, puisque c'est Dieu qui les réalisera en nous si nous lui restons seulement toujours fidèles, soumis, attentifs, ne croyant jamais rien d'impossible ni de trop beau.

Tout est là : il faut croire, il faut accepter.

Ni l'un ni l'autre n'est facile, tu le sais. La force pour croire et pour accepter, Dieu te la donnera en te faisant toujours comprendre de mieux en mieux qu'il t'aime. Tu sais bien que Dieu est père, pense-y plus souvent, essaie de comprendre ce que signifie cet amour de lui si grand pour toi si petit, pénètre pieusement dans ce

mystère divin en adorant et en rendant grâces. Tu trouveras de quoi fortifier ta foi en ses magnifiques promesses. Si Dieu t'aime, ne dois-tu pas t'abandonner à tout ce qu'il veut faire en toi ? Ainsi tu deviendras en toutes circonstances la servante du Seigneur.

149 - **Samedi des Rameaux**
"Nous voudrions voir Jésus" (Jn 12, 20-28)

28 mars 1931

Ils auraient voulu parler avec lui, lui demander des conseils pour la conduite de leur vie, comme à un maître très expérimenté et autorisé, approfondir et mieux comprendre son enseignement. Mais ce n'est plus l'heure des interviews et des consultations. Jésus ne leur répond qu'indirectement en leur présentant, à eux comme à tous, le fait de sa vie.

Souvent nous avons médité l'évangile comme un livre de morale, plus occupés des enseignements et des applications que nous pouvions nous en faire que de la personne de Jésus, auteur de ces enseignements. Dans cette semaine sainte, c'est le moment de penser à Jésus pour ce qu'il est, sans trop revenir sur nous-mêmes. On ne médite pas la passion comme on médite le sermon sur la montagne. Méditation d'un genre nouveau qui ne peut pas s'écrire et à peine se dire, elle est plus l'application à un fait dans le recueillement que la réflexion sur une idée, elle est plus oeuvre d'amour que d'intelligence raisonnée.

"Si le grain ne tombe en terre et ne meurt, il demeure seul"

Qui a jamais fait autant pour le royaume de Dieu que Jésus pendant sa vie ? Pourtant il estime que c'est dans sa mort seulement qu'il triomphera. Les Juifs avaient eu idée surtout d'un messie qui ferait régner la justice, qui perfectionnerait la loi, qui redresserait les injustices, un messie qui serait un peu comme avaient été les prophètes, comme fut Jean-Baptiste, le dernier de tous et le plus grand. Jésus indique une voie nouvelle de salut et il fallait qu'il soit Dieu et homme pour que ce salut ait un sens, le salut dans sa mort, au-delà de sa mort, par la résurrection. Tant que cette mort n'a pas été consommée, l'oeuvre de salut reste incomplète. A quoi servent toutes les prédications, toutes les missions ? Les prophètes avaient parlé puis ils avaient disparu et, après un peu d'agitation soulevée autour d'eux, tout était redevenu comme avant. Jésus s'est dépensé à fond, après eux, il s'est usé sur toutes les routes, il n'a touché que bien peu d'âmes et combien superficiellement, l'expérience l'a montré. Après sa mort, il attirera tout à lui et, si son enseignement demeure encore et porte la lumière, c'est parce que sa mort est intervenue. Le mal est trop profond, l'humanité est trop pesante, trop lourde, son inertie formidable usera successivement tous les prédicateurs, tous les prophètes que Dieu lui aura envoyés. Ils disparaîtront, ils auront passé à peu près en vain, si ce n'est que dans la nuit ils auront été les veilleurs dont le cri infatigable a empêché le monde de s'endormir tout à fait avant que vienne celui qui devait venir.

Quel est le chrétien qui, à sa fenêtre, devant l'horizon peuplé de maisons, n'a pas senti son coeur défaillir comme devant une tâche impossible ? Que d'âmes attendent ou plutôt n'attendent plus ! La nuit couvre toutes choses, elle éteint peu à peu tout ce qu'elle veillait, tout disparaît dans le noir. Comment atteindre toutes ces âmes ? comment porter dans toutes ces maisons la lumière qui éclaire, qui réchauffe, qui réjouit ? Tout n'est-il pas perdu, désespéré ? Mais déjà l'aube blanchit et, quand le soleil paraîtra tout à l'heure, il éclairera tout sans effort. Ainsi nous ne pouvons pas porter au monde ce dont il a besoin par nos paroles et par nos oeuvres, c'est vrai mais, dans sa mort et au-delà de sa mort, Jésus rayonne comme le soleil. C'est en sa mort, en communion à sa mort et à sa résurrection, que le chrétien sauve le monde.

Ce n'est pas de tant de discoureurs, de moralistes, de prédicateurs, dont l'humanité a besoin, c'est de quelqu'un qui assume ses péchés, qui veille et puisse souffrir et, après être mort, ressusciter et la ressusciter avec lui. Ainsi commence, en ce jour, cette seconde partie de la vie de Jésus, "l'heure est venue".

Cette mort, comme le grain de blé tombé en terre qui meurt maintenant, n'est pas principalement la mort de la croix. Cette mort sur la croix vaut surtout parce qu'elle est le symbole visible et l'achèvement de cette agonie mystique où Jésus succombe sous le poids du péché du monde et boit le calice jusqu'à la lie. Il ne dépend pas de nous de mourir sur une croix mais cela n'est pas utile. Donnez-nous, Seigneur, pour que nous soyons corédempteurs à côté de vous, par vous, dans l'unité du corps mystique, de connaître les sentiments intérieurs de votre âme et votre mort.

Le grain de blé est mort parce qu'il était tombé en terre. Votre vie prêchante et active prépare votre mort mystique, l'une n'est pas séparable de l'autre. Vous vous êtes laissé prendre par le monde, comme le grain de blé se laisse prendre et travailler par la terre, sinon il demeurerait seul sans jamais connaître la mort d'où sortirait la vie. Déjà à douze ans, le monde vous tenait : il fallait que vous soyez aux affaires de votre Père, et, plus tard, il étendra vos bras sur la croix, vous vous laisserez faire. Le grain de blé connaît bien la terre, justement parce qu'il meurt par elle.

Seigneur, donnez-nous de comprendre cette mort rédemptrice. Nous ne la connaissons vraiment que si, comme vous, nous sommes le grain qui veut bien se laisser prendre par la terre et si nous nous donnons au monde, à votre oeuvre dans le monde, non pas comme quelqu'un qui donne ou comme celui qui donne et se reprend, qui se

prête, mais avec la plénitude définitive dans laquelle le grain se donne à la terre pour n'en plus jamais ressortir, s'y résignant aveuglément pour y subir ce qu'il plaira à Dieu. Pour nous comme pour vous, cela commencera petitement mais, un jour, si nous avons eu un peu de générosité, nous nous sentirons accrochés. La petite oeuvre dont nous nous occupons, e petit groupe que nous essayons d'animer et de faire vivre, le mouvement dans lequel nous voulons travailler, nous sentirons que cela a pris et que nous ne pouvons plus, sans faute, nous retirer. Première morsure de la terre sur le grain de blé, annonciatrice de la mort de demain, ne nous dérobon pas.

"Celui qui aime sa vie la perdra"

Vous avez perdu votre vie, Seigneur. Aujourd'hui, particulièrement au milieu de cette foule en délire, de ces Grecs curieux, dans cette sorte de manifestation populaire, pouvez-vous encore en douter ? Vous savez ce qu'il y a dans l'homme et, si vos disciples croient peut-être que votre règne terrestre est proche, vous voyez la croix dressée et Jérusalem endurcie dans son péché, et vous pleurez (Lc 19,36-44).

Vous avez perdu votre vie au point de vue humain, cela va de soi, maison, famille, mère... Mais vous avez aussi perdu votre vie au point de vue religieux. Où ont abouti tant d'efforts, tant de bonnes paroles semées partout ? La Samaritaine est retournée chez elle, auprès de son sixième mari; que d'autres ont fait comme elle ! Sans doute, quelques âmes fidèles, Madeleine peut-être, garderont-elles dans leur coeur, comme une étincelle d'amour qui ne s'éteindra qu'avec ce coeur. Comme tout sera vite fini ! Les prophètes avaient écrit, ils laissaient quelque chose. Vous, rien. A côté de cela, tant d'âmes scandalisées, tant de coeurs dévoyés, aigris, qui n'étaient pas tous foncièrement mauvais, Judas pendu... C'est bien là le bilan de votre vie publique. C'est ce que vous proposez : "Si quelqu'un veut être mon serviteur, qu'il me suive et, là où je suis maintenant, là aussi il sera".

Seigneur, nous n'aurons sans doute jamais assez de lucidité et de pureté pour faire ainsi le bilan de notre vie, comme vous avez pu le faire à cette heure. Vous proportionnez notre vision du réel à nos forces si faibles. Pourtant si nous vous suivons bien, vous soulèverez pour nous un coin du voile et ce sera sans doute notre dernière épreuve, notre dernière purification, l'occasion du dernier détachement. Déjà, nous qui avons commencé à vous suivre un peu, n'avons-nous pas tremblé devant la précarité de nos oeuvres, l'infirmité de leurs résultats, devant l'âge qui vient, devant la mort qui vient si vite, symbole de toutes les inactivités et impuissances ? Une vie perdue, comme tant de saints l'ont pensé après vous, comme saint Thomas qui parlait de jeter au feu ses gros livres, comme saint Ignace qui aurait vu avec indifférence disparaître sa compagnie. Ils disaient cela sans amertume, sans désespoir, car ils savaient comme vous que l'oeuvre de leur vie était ailleurs.

A mesure que se découvre ainsi à nos yeux la vision de notre vie perdue, c'est-à-dire l'échec de nos efforts ou leurs résultats infimes, nous expérimentons, dans cette vision même, la lourdeur du monde et son péché. C'est alors que nous commençons à entrer dans votre esprit de rédempteur, dans l'esprit qui vous animait le soir de la cène et de Gethsémani. C'est alors que nous commençons à être auprès de vous dans votre oeuvre de rédemption. C'est alors que notre vie commence à devenir féconde pour l'éternité. Peut-être, tout le travail que nous avons pu faire jusqu'alors a-t-il eu sa plus grande utilité en ce qu'il nous avait préparé cette heure ?

Seigneur, vous avez bien travaillé. Après trois ans, les hommes vous ont conduit à la croix. Il nous faudra sans doute plus longtemps pour nous préparer à participer à cette mort rédemptrice que vous avez connue à Gethsémani. Au moins ne la retardons pas trop par nos lâchetés car toute vie doit s'achever là et la vie qui manque cette heure crucifiante n'atteint pas sa plénitude. Heure où, dans la constatation de sa vie perdue, on sent peser sur soi le poids du monde, on porte avec vous ce que vous avez porté et avec une efficacité rédemptrice plus grande que n'ont pu l'être toutes nos activités multiples : "Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi".

"Maintenant mon âme est troublée"

Seigneur, vous saviez toutes choses, vous ne pouviez plus avoir de doutes sur l'avenir de votre oeuvre que nous n'en devrions avoir sur l'avenir de la nôtre. Maintenant, vous êtes troublé. Vous qui avez été si vaillant, si fidèle, si courageux, devant vos ennemis; vous vous troublez en répétant l'enseignement fondamental dont vous aviez fait la base de tout votre message.

Comment, à notre tour, n'en serions-nous pas troublés ? Pour beaucoup d'entre nous, entrevoir la croix dès notre jeunesse a été une grâce, par l'intermédiaire des âmes chrétiennes que vous avez mises sur notre route. Peut-être avons-nous commencé à la connaître comme l'instrument du salut et la grande réalité mais, quand elle viendra, elle nous fera peur, bien sûr, comme à vous. Pussions-nous alors, comme vous, tenir par la foi au plus profond de notre âme que "c'est pour cela que nous sommes venus à cette heure", que toute notre vie était ordonnée à ce moment final. Pussions-nous demander, par-dessus toutes choses, que le nom du Père soit glorifié.

Saint Paul ne prêchait pas l'évangile selon la sagesse des hommes mais il prêchait la croix. Ce n'est pas, pourrait-il sembler, une bonne manière, bien attrayante ni capable de séduire. Nous savons d'ailleurs que Paul fit souvent scandale. Cependant il était bien utile, dès le début, d'habituer les chrétiens à la croix. Les difficultés et les persécutions sont toutes proches. Si l'épreuve est funeste à tant d'âmes, ce n'est pas tant parce qu'elles sont lâches, c'est parce que l'épreuve les fait douter d'elles-mêmes, douter qu'elles soient dans la bonne voie. Au fond, c'est un grand scandale que le bien et le vrai soient persécutés. C'est pourquoi une âme droite et humble sera naturellement tentée, quand elle rencontre de l'opposition de la part de son milieu, de croire que c'est elle qui a tort, qu'elle exagère, qu'elle se fait du christianisme une conception invivable, fausse, à peine orthodoxe peut-être.

Ceux qui ont médité sur la croix ne s'étonnent pas des contradictions qu'ils peuvent rencontrer. Elles sont impuissantes à les faire douter de la volonté de Dieu sur eux. Vraiment, ils deviennent inaccessibles au découragement, au doute, car ils ont devant eux l'exemple du Christ, la pensée de sa croix leur est source d'une force divine. Celui qui n'a pas réfléchi à la croix verra presque inévitablement, dans le succès extérieur ou dans la satisfaction intérieure qu'il éprouve, le signe qu'il est dans le chemin voulu par Dieu. A chaque instant, il sera ballotté, à la merci de ce qu'on dit ou de ce qu'il croit qu'on pense de lui, à la merci de toutes les impressions de sa sensibilité. Il pourra difficilement persévérer dans une voie tout orientée vers Dieu car là se rencontrent inévitablement des difficultés. Il n'y a de vraie stabilité que pour une âme qui a bien médité sur la croix. Celle-là seule est assez indépendante, assez libre du monde et d'elle-même pour pouvoir bien entendre la voix de Dieu.

“Sauver les croyants par la folie de ce qui est prêché”

C'est en méditant sur la croix que nous comprendrons le mieux ce qu'a été le Christ et c'est par là que nous serons sanctifiés. La croix est inséparable de la vie toute donnée du Christ. Sans doute, s'il était resté à Nazareth comme ses frères, dans l'accomplissement quotidien et fidèle d'une petite tâche sans horizon, on ne l'aurait jamais considéré comme un malfaiteur, il n'aurait jamais fini en croix. Tous ne sont pas appelés à faire comme le Christ qui abandonne son métier, qui s'oppose publiquement aux préjugés de son temps. Mais tous sont appelés à donner, à consacrer leur vie à une oeuvre. Pour quelques-uns, cette oeuvre pourra être justement leur métier. Pour d'autres, ce sera telle étude, pour d'autres, tel apostolat. Ce qui fait l'unité de ces vies toutes données, c'est que, dès le début, la croix y est prévue et acceptée. Alors on ne travaille plus

- à cause des avantages, même très élevés, que ce travail peut nous procurer,
- ni à cause de l'intérêt qu'on y trouve, ni pour se rassurer sur l'utilité de sa vie,
- ni pour mettre sa conscience en repos,
- ni pour éprouver la joie, un peu pharisienne, du devoir accompli
- ni pour faire honneur aux responsabilités qui, en justice stricte, pèsent sur nous.

Comment ces pensées pourraient subsister chez quelqu'un qui regarde la croix ? Alors on considère son travail, non par rapport à soi, mais par rapport au but final, universel, à atteindre, c'est-à-dire en définitive toujours le corps mystique à constituer. La volonté de Dieu elle-même, on ne la considère par seulement par rapport à soi, par rapport à ce qu'elle nous demande strictement, personnellement, comme si nous étions isolés dans le monde ou qu'il n'y eut que Dieu et nous. On pense surtout à la volonté générale de Dieu sur le monde, la sanctification des âmes. On ne se sent pas le coeur léger tant qu'on la sait en échec, même si soi-même on avait fait tout ce qu'on devait. La croix du Christ est le symbole, tragiquement réel d'ailleurs, d'une vie orientée dans ces perspectives et si parfois elle nous fait peur, c'est que nous sentons confusément ce qu'elle signifie. La croix est aussi, presque infailliblement, le terme d'une telle vie. Ce sera d'abord, au moins comme pour le Christ, la solitude, plus ou moins apparente d'ailleurs mais souvent douloureuse, au milieu d'un monde qui en vérité estime plus l'égoïsme honnête, parce qu'il le comprend, que le désintéressement et le dévouement où il voit soit un reproche à son égard soit un égoïsme hypocritement dissimulé. Ce seront aussi les fatigues car l'oeuvre est exigeante, immense et, dans le cas du Christ, dans le cas de beaucoup de saints, elle a écrasé l'ouvrier. Parfois elle demande, elle impose des sacrifices déconcertants. En trois ans, le Christ, qui aurait eu tant à dire, tant à apporter au monde, fut enlevé. Il aurait pu se ménager, ménager ce qu'il avait à dire. Il ne l'a pas fait. Qu'il faut de pureté et d'humilité pour voir la croix telle quelle est, l'accepter quand elle vient, loin des exaltations romanesques et des dérobades lâches ! Mais vivre ainsi notre vie, dans cette perspective d'être un travailleur dans l'oeuvre de Dieu, c'est-à-dire dans l'oeuvre où Dieu lui-même travaille, pour le royaume de Dieu, c'est cela qui nous permettra de comprendre le Christ par le dedans car il a été essentiellement le serviteur. Alors nous ne sentirons plus le reproche muet et gênant du Christ de notre crucifix, si souvent oublié d'ailleurs. Ce sera la joie silencieuse et forte, pleine d'amour, de nous sentir à sa suite, engagés dans la même voie que lui. Bientôt, nous connaîtrons ses sentiments, souffrant de ce dont il a souffert, éprouvant les mêmes joies. Il vivra en nous. Saint Paul prêchait aux Corinthiens le fait de la croix car c'est là le fait fondamental à accepter pour vivre du mystère chrétien. Pour ceux qui acceptent de penser leur vie dans la perspective de la croix, l'évangile s'éclaire. Pour les autres, il reste un livre fermé ou qu'ils lisent à contre-sens.

“Les Juifs demandent des miracles et les Grecs cherchent la sagesse”

Pour nous, chrétiens, ce sont deux déviations possibles de notre vie religieuse. La pensée de la croix nous en gardera. Les Juifs charnels concevaient la venue du messie comme une sorte de manifestation théâtrale de la toute-puissance de Dieu. Les miracles, les déploiements de force, les signes dans le ciel, voilà ce qui les intéressait avant tout ! Les Grecs cherchaient, dans la doctrine chrétienne, une philosophie, une explication du monde. C'est un peu ce que nous ferions si, nous laissant prendre à la beauté, à la cohérence interne du mystère chrétien, à la profondeur des solutions qu'il apporte aux problèmes de la vie, nous en restions là, sans travailler nous-mêmes, sans nous donner. La perspective de la croix nous garde du matérialisme judaïque et de la fausse sagesse. Au-dessus des faits matériels et des systèmes intellectuels, elle nous fera réaliser la transcendance des valeurs religieuses, du don de soi. C'est en nous donnant, en travaillant pour Dieu, que notre sens spirituel s'affinera, que nos idées se purifieront. Bien souvent, ce qui fait les esprits formalistes et matériels, c'est de n'être pas assez religieux. De même, bien des hérésies sont nées parce que leurs auteurs n'étaient pas assez religieux, ils voulaient spéculer sur le Christ sans marcher à sa suite. Mais les plus grands théologiens dans l'église ont toujours été des saints. A vrai dire, il y a bien dans le christianisme une sagesse et des miracles mais l'une et l'autre ne prennent tout leur sens religieux que dans la perspective de la croix.

151 - Le mystère du dimanche des Rameaux

Fr. Jean Rivière

A toutes les âmes aimées, celles qui vivent en lui et aux autres, celles qui ressusciteront avec lui et par lui au matin clair de Pâques.

"Les enfants des Hébreux portant des rameaux d'olivier allèrent au-devant du Seigneur, acclamant et disant : Hosanna au fils de David ! Les enfants des Hébreux étendaient leurs vêtements sur le chemin et criaient disant : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Hosanna au fils de David !"

Aujourd'hui commence la grande semaine où va se renouveler une fois de plus le mystère de notre rachat. La liturgie va exprimer par deux cérémonies, l'une pleine de joie, l'autre de tristesse, les deux aspects de la vie chrétienne, la succession et le mélange dans chaque âme et dans chaque vie des mystères glorieux et des mystères douloureux du Christ. C'est d'abord la bénédiction et la procession des palmes. Tout y déborde d'une sainte allégresse qui nous permet de revivre, après vingt siècles, la scène grandiose de l'entrée triomphale de Jésus dans Jérusalem. Puis ce sera la messe dont les chants et les lectures se rapporteront exclusivement à la douloureuse passion de l'agneau de Dieu.

"Comme Jésus approchait de la ville, près de Mont des Oliviers, il envoya deux de ses disciples en leur disant : Allez au village qui est là et vous trouverez une ânesse liée et son ânon avec elle. Déliez-les et amenez-les. Si quelqu'un vous dit quelque chose, dites que le Seigneur en a besoin et aussitôt on vous les laissera emmener. Or tout cela eut lieu afin que s'accomplisse la prédiction du prophète : Réjouis-toi, Sion, voici que ton roi vient à toi plein de douceur, monté sur une ânesse et sur l'ânon de celle qui porte le joug. Les disciples firent ce que Jésus ordonna. Ils amenèrent l'ânesse et l'ânon, mirent sur eux leurs vêtements et le firent asseoir dessus. La foule étendait des fleurs sur les chemins, d'autres coupaient des branches d'arbre et en jonchaient le sol et tout le monde criait : Hosanna au plus haut des cieux ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur !"

En ce jour de Pâques fleuries, l'église va renouveler le geste des Hébreux fidèles et, elle aussi, va joncher de feuillage le chemin du Seigneur. Elle va bénir les rameaux d'olivier et d'autres arbres, ces branches triomphales qui étaient le symbole de la victoire du Christ sur la mort et qui seront éternellement le gage, l'emblème mystérieux de la victoire que va remporter en chacun de nous la grâce sur le péché. Ce cortège de chrétiens qui, les palmes à la main et l'hosanna sur les lèvres, acclame chaque année, dans le monde entier, la royauté du Christ est composé de tous ceux que le baptême a fait enfants de Dieu et que, en ces fêtes pascales, la pénitence et l'eucharistie vont faire renaître à la vie divine. "Mettons-nous en marche dans la paix" chante le prêtre en partant pour la procession. Nous aussi, spirituellement du moins, unissons-nous à cette procession et remplissons nos âmes de sa signification mystique. Le prêtre et les fidèles, arrivés à l'extérieur de l'église, restent sur le parvis tandis que les portes se ferment. Un dialogue sublime s'engage alors entre les quelques choristes restés à l'intérieur, qui représentent les chœurs angéliques, et les fidèles qui, dehors, représentent les chrétiens militants cherchant, par leurs prières, leurs bonnes œuvres et leur pureté, à entrer enfin en possession du royaume éternel. Bientôt le prêtre frappe trois coups sur la porte avec la croix. La porte s'ouvre pour nous montrer que la croix de Jésus nous ouvrira le ciel. Le prêtre et les fidèles rentrent au chant de l'hosanna comme jadis le Seigneur dans Jérusalem. Un jour nous aussi, si nous le voulons, nous entrerons enfin dans la Jérusalem céleste, notre vraie patrie.

Aujourd'hui, l'église de la terre acclame son roi qui vient pour délivrer les hommes que le péché retient captifs. Aujourd'hui, les foules viennent avec des fleurs et des palmes au-devant du rédempteur et rendent un solennel hommage à celui qui va vaincre la mort. Les nations publient la grandeur du fils de Dieu et l'air retentit d'acclamations à la louange du Christ : Hosanna au plus haut des cieux ! Soyons, nous aussi, fidèles pour chanter avec les enfants et les anges : Hosanna ! En ce matin de gloire, en ce matin des Rameaux, redisons au Christ notre amour. Quand vous alliez souffrir, ceux-là vous offraient leurs louanges. Nous autres, maintenant que vous régnez, nous vous offrons nos chants d'amour !

Jésus, sachant que jusqu'à la fin des temps il y aurait des pécheurs, a voulu vivre sur la terre jusqu'à la fin des temps pour les sauver.

Son corps, son même corps, pend à la même croix.
Ses yeux, ses mêmes yeux, tremblent des mêmes larmes.
Son sang, son même sang, saigne des mêmes plaies.
Son coeur, son même coeur, saigne du même amour.

Le même amour, voilà qui éclaire la cause de cette incarnation éternelle de Jésus. Depuis qu'il s'est incarné, nous sommes sous la loi d'amour. Comme la tentation et le péché sont éternels, Jésus a voulu que la rédemption fût éternelle. Il a étendu à tous les siècles sa présence réelle. Il a étendu à toute la terre et à tous les temps le miracle du soir du jeudi saint. "Jésus prit du pain... et le donna à ses disciples en disant : Ceci est mon corps qui sera livré pour vous... Faites ceci en mémoire de moi".

Tous les jours, à toute heure et sur toute l'étendue du monde habitable, l'église fait cela en mémoire de Jésus. A tout moment, son sang lave les âmes des pauvres pécheurs, leur procure ce renouvellement indéfini de pureté et de grâce. C'est l'amour qui est né au soir de la cène. La terre, jusqu'à la fin des temps, reçoit sa dot royale, l'eucharistie. C'est pourquoi, dans la messe de ce jour, l'église interrompt pour un moment ses lamentations. Quittant ses habits de deuil, elle revêt ses prêtres et ses autels, même les croix, d'ornements blancs, couleur de la joie et de la pureté.

Pendant que les Juifs complotaient sa mort, Jésus a inventé le secret d'immortaliser parmi nous sa divine présence. Aujourd'hui, il institue l'eucharistie, le mémorial de ses merveilles. Aujourd'hui, le Seigneur miséricordieux et compatissant donne une nourriture à ceux qui l'aiment. Il nourrit son peuple de fleur de froment, il rassasie les âmes du miel du rocher. A partir de ce jour, l'époux habitera dans la maison de l'épouse et, chaque matin, il se donne à ceux qui l'aiment et qui seront assidus à prendre part à la fraction du pain. C'est pourquoi, en ce matin tout blanc, l'église est dans la joie, elle ébranle toutes les cloches et chante le "gloria" de l'allégresse. Elle bénit le Seigneur qui nous invite tous à son banquet sacré. Aimons le recevoir en ce jour où il se donne à ses apôtres pour la première fois. Approchons-nous de lui avec un coeur droit et une âme pure afin qu'il nous permette de reposer un moment notre tête sur sa poitrine et que nous soyons comme saint Jean embrasés de tout l'amour qui était dans le cenacle au soir de la cène. Aimons aller le voir souvent dans la journée, au reposoir fleuri où il repose. Il a quitté son tabernacle parce que l'église, pour nous faire sentir le drame qui va se jouer demain sur le calvaire, dépouille ses autels après la messe et, ayant porté le corps de Jésus à la chapelle embaumée, elle se replonge dans son amertume. Allons consoler le Christ dans son agonie : Vous dites que vous m'aimez et vous ne pouvez veiller une heure avec moi. Nous qui lui avons dit que nous l'aimions, veillons un peu avec lui. En ce jour du jeudi-saint, obtenez-moi d'aimer si ardemment le mystère sacré de votre corps et de votre sang que je ne perde jamais le fruit de votre rédemption. Faites que mon âme ait tellement faim de votre sacrement adorable qu'elle aspire sans cesse à son union avec vous. Soyez toujours son pain quotidien ayant en lui toute douceur et toute suavité. Faites que mon coeur soit toujours plein de fleurs pour vous garder et faites qu'il sente bon comme l'encens et les lilas du reposoir où j'irai vous voir tout à l'heure.

"Jésus, pélican plein d'amour, purifiez-moi par votre corps et par votre sang dont une seule goutte suffit pour effacer les crimes du monde entier". Faites enfin que je contemple un jour à découvert, dans la splendeur de sa gloire, celui que j'ai reçu en moi ce matin et que j'adore dans le silence amoureux de mon coeur.

"Voici le jour que le Seigneur a fait. Passons-le dans la joie et l'allégresse" (Ps 117,1).

"A la victime pascal que les chrétiens immolent des louanges. L'agneau a racheté les brebis, le Christ innocent a réconcilié les pécheurs. La mort, la vie ont engagé un terrifiant combat. La vie a vaincu la mort. L'auteur de la vie, après être mort, vit et règne.

- Dis-nous, Marie-Madeleine, qu'as-tu vu en chemin ?

- J'ai vu le tombeau du Christ vivant et la gloire du Christ ressuscité. J'ai vu les témoins angéliques, le suaire et les linceuls. Il est ressuscité, le Christ, mon espoir".

C'est ainsi qu'une prose naïve raconte à la messe d'aujourd'hui le triomphe de Jésus. Jésus est ressuscité comme il l'avait prédit. Marie-Madeleine et Salomé ont rapporté leurs parfums inutiles : Ne cherchez plus parmi les morts celui qui est parmi les vivants ! Le Christ est ressuscité. Aujourd'hui, l'église ne pourra plus contenir sa joie, elle exultera en cantiques d'allégresse, elle ajoutera à tous ses chants l'Alleluia du triomphe. Ses gestes engendreront de la beauté pour fêter celui qui, vainqueur du péché et de la mort, nous en a tous pour jamais affranchis.

La résurrection de Jésus est le point central de l'histoire du monde, dit Bossuet. C'est le point culminant de la vie de l'église dans son cycle liturgique, l'événement le plus glorieux de la vie du sauveur, la preuve la plus éclatante de sa divinité, la base de toute notre foi. La pâque du Christ ou le passage de la mort à la vie est la consécration

définitive de la victoire qu'il a remportée sur le démon, sur le péché et sur le monde. Le Christ est ressuscité mais le miracle ne s'arrête pas là : avec lui ressuscitent des milliers d'âmes que le péché avait tuées. Aussi l'église ne chante pas seulement la joie d'une épouse qui a retrouvé pour jamais son époux mais l'allégresse d'une mère qui a retrouvé ses enfants perdus. C'est pourquoi la liturgie appelle la fête de Pâques "la solennité des solennités". Elle revêt ses autels des plus somptueuses parures, ses prêtres des plus beaux ornements et l'orgue fait retentir ses accords les plus triomphants. Les prières pascales se disent debout, attitude qui convient à des triomphateurs et, pendant cinquante jours, le jeûne est interdit. Oubliant la terre, l'église ne pense qu'à la joie du ciel, elle fera durer son allégresse jusqu'à la Pentecôte et elle chantera le cri de la jubilation qui est l'Alleluia. Alléluia ! Que les chœurs des anges tressaillent d'allégresse dans les cieux, que les divins mystères soient célébrés partout avec joie pour chanter la victoire du grand roi. Que l'église, baignée des lueurs d'un tel triomphe se réjouisse et que ce temple retentisse de la grande voix des peuples. Que la terre illuminée de la splendeur du roi éternel comprenne enfin que le monde est dégagé des ténèbres. Voici en effet ces fêtes pascales pendant lesquelles l'agneau véritable a été immolé. C'est cette nuit pendant laquelle le Christ est remonté victorieux des enfers après avoir rompu les liens de la mort. En effet, à quoi nous eût servi de naître si nous n'avions pas été rachetés ! Combien admirable votre bonté envers nous. O incompréhensible dilection de votre charité par laquelle vous avez livré votre fils pour racheter l'esclave ! O nécessité du péché d'Adam qui a été racheté par la mort du Christ ! Bienheureuse faute qui nous a valu un si grand rédempteur ! O nuit vraiment bienheureuse qui seule as connu le temps et l'heure en lesquels le Christ est ressuscité des morts ! C'est cette nuit dont il avait été écrit : la nuit sera illuminée comme le jour, la nuit sera plus belle que le jour, la nuit sera illuminée pour éclairer mes délices ! C'est pourquoi la sainteté de cette nuit efface les crimes, les fautes, rend l'innocence aux coupables et la joie aux affligés. elle dissipe les haines, rétablit la concorde et donne la paix. Aussi, en cette nuit de grâce, nous vous offrons, Seigneur, l'encens du sacrifice du soir. Et nous, répétant cette splendide prière que le prêtre a chanté en allumant le cierge pascal, symbole de votre présence, lumière qui dissipe toutes les ténèbres, nous vous offrons nos pauvres coeurs de chair afin que, ressuscités aujourd'hui avec vous, ils reconnaissent leur dignité et, après avoir reçu au banquet sacré cette pâque que vous avez tant désirée, ils ne regardent plus que les choses d'en haut. En ce matin de Pâques, donnez-moi la paix et la joie en attendant le jour bienheureux de la Pâque éternelle où le ressuscité glorieux nous introduira pour jamais dans la terre des vivants, dans cette Jérusalem tant désirée où, beaux comme le Christ, nous chanterons sans fin l'Alleluia triomphal, le cantique éternel de l'amour plus fort que la mort.

154 - Les angoisses de la foi

L'enfant naît et sa mère en lui donnant la vie lui lègue aussi sa foi.

Il va grandir ses premières années tout baigné de la foi familiale. Sa première communion brille dans son souvenir d'homme comme un sommet de pure et douce foi virginal. Jamais le doute n'est encore venu ternir de son souffle amer la candeur de son âme. Sait-il bien ce que c'est que croire, lui qui ne sait pas encore qu'on peut douter ? Heureuses années, souvent nombreuses, où la petite plante devient arbuste à l'abri du vent et de la tempête. Heureuses années, si pleines de lutttes pourtant, où l'arbuste prend force et vie, où l'âme toute occupée à d'autres croissances, ne sait pas ce que c'est que croître dans la foi. Un jour, elles cesseront, quand l'arbre, devenu grand, dépassera la cime mouvante de la forêt, quand l'âme, ayant vécu, beaucoup vécu, dominera la société qui l'entoure et connaîtra dans l'âpreté du combat solitaire ce que c'est que la foi qui défie le monde et ses entraînements, comme la croix dressée sur le Golgotha.

Le tentateur

Ce n'est pas en plein jour, drapeau déployé, que le tentateur vient miner notre foi. Il y met plus de ménagements et jamais il ne dit son nom. Ce n'est pas de pleine lutte qu'il veut emporter la place, comme il fait souvent en d'autres circonstances. Sa tactique est celle du mineur qui creuse la sape perfide, celle de l'ennemi qui s'infiltré et se cache. Quand il se dévoile, c'est avec l'insolence du victorieux. L'âme ne sait pas plus quand elle a commencé à douter qu'elle ne sait quand elle a commencé à croire. Ce sont d'abord quelques idées flottantes qui passent vite, comme le nuage, signe précurseur de la tempête. Les oiseaux se taisent et se cachent. Les âmes tressaillent et s'inquiètent. La lutte est déjà commencée qu'elles l'ignorent. Le vanneur vanne déjà son blé et la paille s'envole en plein vent. Beaucoup prennent peur déjà et s'enfuient. Beaucoup n'osent pas regarder en face ces difficultés qui les troublent. Pour ne pas voir se préciser leurs doutes, voilà qu'ils n'osent plus lever leurs yeux sur ce qu'ils croient. Vite, ils en viennent à penser leur foi avec un respect formel qui procède plus de la crainte apeurée que de l'amour. Vite, ils l'enveloppent d'un irréalisme qui est le fruit caché d'un scepticisme qui s'ignore. Avant même d'être entré en lice, satan est déjà vainqueur. Pourquoi pousserait-il plus à fond son assaut ? Ces âmes n'en valent pas la peine. Elles sont plus mortes que vivantes. Qu'elles reposent en paix désormais, si elles le peuvent. Le Christ, lorsqu'il passera près d'elles, passera comme une ombre. S'il les appelle, sa voix sera sans résonance comme dans les rêves. Et la paille vole au vent et le fuit dans les coins retirés où son souffle n'atteint pas. Mais le bon grain reste au fond du van et Dieu sait s'il y est secoué.

C'est d'abord un geste de négation. On ne peut pas être tenté dans sa foi. Tout un passé d'abnégation et de générosité proteste contre cette profanation. On refuse d'y croire. On voudrait oublier. Peine inutile ! Jamais, mon ami, tu n'auras plus la foi de ton enfance car jamais plus tu ne redeviendras un enfant comme jadis. A toi la foi virile et d'abord le combat dur qui te la donnera. Tu peux chasser ce doute de ta mémoire, il reviendra plus insolent. Tu peux nettoyer l'intérieur de ta maison, il reviendra avec sept démons plus entreprenants encore que lui. En ce jour-là, quand l'âme a pris conscience de la graine qui a été jetée en terre, elle comprend, comme d'instinct, qu'elle va être mue désormais par une force profonde vers d'autres destinées. Lesquelles, Seigneur ? Et le doute se développe. On ne le voit pas tous les jours grandir mais seulement par moments. De longues périodes calmes espacent celles où il se manifeste âprement. C'est un réseau qui s'établit dans l'âme, long et délié comme les racines du chiendent. C'est un arbre touffu dont les feuilles un jour tiendront tout l'esprit sous leur ombre. L'âme voit le mal grandir en elle comme le sinistré regarde l'eau monter dans sa demeure et tout ravager lentement, méthodiquement.

Elle veut lutter contre cette gangrène.

Les armes qu'elle manie, une à une, se brisent dans ses mains. Elle se fait humble, humble comme une bûche qui ne pense pas et son humilité forcée lui paraît une chimère, pis que cela, une hypocrisie qu'elle rejette avec force. Son passé lui a appris l'horreur des faux-fuyants. Elle se jette alors contre l'ennemi, étudie, approfondit sa foi, va chercher dans les livres de nouvelles lumières, l'explicitation de ses difficultés, la solution de ses doutes. Elle y réussit parfois mais seulement un temps, comme si l'ennemi opérait un recul stratégique pour mieux avancer ensuite. La vague déferle à nouveau, absorbe les livres et leurs auteurs, les conversations et les amis dans le même discrédit et sous le même mirage. Mon ami, toi qui jadis haïssait la formule creuse, tout cela maintenant te paraît pur verbiage. Alors elle se jette dans l'action. Elle pense trouver là au moins un refuge contre les pensées qui la poursuivent. Être bon pour les autres, comme c'est apaisant dans de telles tempêtes ! Soigner la misère des autres, le bon moyen pour oublier la sienne propre ! Mais, Seigneur, vous m'aviez formé jadis une âme pleine de logique, vous m'aviez montré l'intime cohésion qu'il faut établir et sans cesse renforcer entre ce que l'on pense et ce que l'on croit et ce que l'on fait. Au nom de cette logique, l'attitude qui fait les saints, je ne puis plus me donner à une oeuvre que tous les doutes et les troubles qui me minent rendent tellement illogique. Qu'elle le veuille ou non, l'ardeur tombe vite comme ce qui est faction et le poison ne tarde pas d'envahir l'endroit secret d'où jaillissent l'enthousiasme et l'élan. Elle se dessèche comme un arbre maudit, son allant se perd comme d'une amphore renversée.

Et le doute se développe.

Jadis, c'était une simple objection. Maintenant, c'est comme si tout était question. Jadis, c'était un détail de dogme, une petite question historique. Maintenant, c'est vous, Seigneur, vers qui mon esprit, mû par quelque force implacable, se tourne pour vous scruter. Qui m'aurait dit jadis que j'en vienne à douter de vous ! Vous pour lequel j'ai donné ma vie sans compter. Jadis, c'était une simple pensée qui ne tirait pas à conséquence vraiment, quelque chose comme un doute purement spéculatif. Maintenant, je sens mon coeur être saisi à son tour et ma dévotion baisse. Je sens de l'aversion pour tout ce qui vous touche, Jésus, moi qui vous ai tant aimé jadis. Demain ?

L'âme erre autour de son passé,

comme Madeleine dans la maison vide. Elle ne se reconnaît plus. Elle ne prend pas son parti d'une telle transformation. Elle sait si peu le nom de celui qui l'étreint maintenant. Il est si souple et si fuyant. Il a mis si bien ses pas dans les siens et l'âme sait ce qu'elle était jadis, ce qu'elle n'est plus maintenant sans pouvoir dire comment tout cela est arrivé. Il y a une discontinuité entre son passé et son présent, une coupure, un trou noir. Son passé n'est plus là pour nourrir son présent qui se tient en l'air, stupide. Stupide à côté de ceux dont le présent sommeille sur un passé qui dort. Stupide auprès des vies païennes que l'appel du Christ ne vint jamais troubler, que la terre maternelle nourrit et rend heureuses. Stupide auprès de tous.

La grande solitude qui enveloppera un jour dans son large manteau noir le Christ et Judas, le pécheur et l'innocent, l'étreint à son tour. Elle ne le savait pas jadis que, pendant toute son enfance jusqu'à maintenant, elle vivait dans la société visible de l'église et dans celle invisible de toutes les âmes saintes qui, depuis les origines, sont du Christ. Elle ne savait pas jadis ce que c'est qu'être seule, sans appui, sans frères qui communient au même idéal et à la même vie. L'enfant ne sait la tendresse de sa mère que lorsqu'elle n'est plus là auprès de lui. Maintenant tu es une étrangère au milieu de tous ceux qui jadis étaient comme toi. Tu es l'étrangère, et l'étrangère qui fut jadis l'amie. Va maintenant, comme Caïn, de pays en pays. Cherche la paix qui te manque, le coeur qui t'écouterait, l'ami qui te comprendra. Tu ne trouveras que des complices qui voudront t'exploiter et une haine commune ne crée jamais l'amour. Les autres auront encore plus peur de toi que pitié de ton misérable état. Ils te fuiront comme le chien qu'il faut chasser de crainte qu'il ne morde.

Essaye maintenant de te distraire de ce cauchemar.

Essaye de te refaire une nouvelle vie. La nature elle-même te fuira. Regarde son impassibilité géante, regarde sa joie effrontément heureuse qu'elle te manifeste sans pitié, étouffant les cris des faibles qu'elle tue. Cherche donc à y trouver une harmonie pour ton coeur, une nouvelle raison de vivre encore, une nouvelle foi qui t'anime. En vain. C'est bon pour les païens. Judas, le soir après l'autre soir qui vit le Christ en croix, se tue. Le tentateur

poursuit son jeu, serré, impitoyable. Il dresse devant l'âme le mirage qui fascine. Il l'investit de toute part. Il la domine comme un partenaire invisible. Comment lutter ? Ce sont ses pensées à elle qu'il utilise en les corrompant. Ce sont ses propres désirs dont il fait des vases d'amertume. Il est dans son esprit. Il parle par sa bouche. Comment s'y reconnaître ?

La veille de la Pâque,

celui qui depuis trois ans avait donné au monde son corps et ses forces, qui avait appris à appeler Dieu son Père, criait sur son gibet, entre les blasphèmes de ceux qui l'entouraient : "Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?".

Et la nuit recouvrit la terre pour la troisième fois.

Ce n'était pas alors les ténèbres courroucées qui l'ensevelirent de la sixième à la neuvième heure comme pour la fin du monde et sa condamnation. Ce n'était pas alors la nuit étrange et vide qui s'était reformée l'autre jour derrière les rares disciples après la sépulture. C'était une nuit calme, pleine, comme la première nuit qui enfanta le monde, d'où jaillit la lumière. Une nuit maternelle qui veille sur les hommes comme près d'un berceau. Madeleine, déjà en chemin, dans sa douleur inconsolée, en reçoit la bénédiction. Elle ne pleurait plus du sanglot qui trouve en lui-même son exaspération. Ce n'est pas non plus la paix qui suit les grandes secousses, réaction de l'organisme qui veut vivre encore et, pour cela, oublie. C'était une peine profonde mais déjà douce, une souffrance muette, incompréhensiblement muette.

Hier encore, elle ne pouvait s'empêcher de penser. Sans cesse, les souvenirs de jadis l'oppressaient comme des espérances vaines, des imaginations folles. Tout cela tourbillonnait dans son esprit. D'abord c'était une cadence lente, comme un orchestre qui commence. Chaque objection se dressait à son tour. Puis le rythme s'accélérait, les idées s'enchevêtraient et les doutes faisaient masse, tous hurlaient ensemble, une immense clameur, un fer rouge qui pénètre l'âme. Le poignard perfide n'aurait pas causé cette douleur vive, crispante, indescriptible, comme la contraction et la convulsion de tous les nerfs du corps. Puis l'âme anéantie connaissait alors la paix noire de satan, le calme dans lequel Judas se pendit. Sitôt qu'elle se reprenait, cela recommençait. A quel signe mystérieux ?

Maintenant Marie va au sépulcre,

l'âme vide de tout ce bruit. Le voudrait-elle qu'elle ne pourrait évoquer à nouveau la danse infernale d'hier et les idées qui la persécutaient restent des ombres sans vie, des formes mortes qui déjà se dissipent. Ce n'est pas que Marie les ait repoussées de vive lutte par une raison vigoureuse et puissante. Elle n'a pas plus qu'hier de raisons raisonnables d'espérer et pourtant, si elle pleure encore, déjà elle ne désespère plus. L'âme de Marie se trouve dans des ténèbres silencieuses et rafraîchissantes comme la nuit qui cache encore le chemin. Doucement et tendrement, l'aube se lève à l'Orient et redonne la vie à tout ce qu'elle touche. La terre se réveille rajeunie, mieux que cela, ressuscitée. Douceur du matin de la résurrection, tu pénètres encore le cœur du chrétien. Marie pleure d'amour auprès du sépulcre vide. Pleurs d'amour et non plus sanglots amers et révoltés qu'arrachent la foi morte et l'espérance déracinée. Pleurs d'amours et bientôt une seule parole dite derrière toi, sans que tu voies, ton nom murmuré pour toi, sans que tu le touches, fera éclater ton âme d'allégresse : "Marie - Mon Seigneur". Tu ne recommences pas à croire, Marie, car tu as toujours cru. Au pire moment de la sarabande qui piétinait ton âme démoniaquement, c'était à ta foi et à ton cœur qu'en voulaient ces débordements. Ta foi et ton amour étaient la raison de ces hurlements et la blessure qui poignait ton âme, les convulsions qui la contractaient étaient l'ultime résistance d'une espérance qui ne se rend pas. Combien après toi devront passer par cette porte basse ! Marie, tu es la patronne des âmes généreuses qui connaissent les ténèbres des angoisses de la foi et leurs déchirements. Souviens-toi ! Et après les ténèbres de la sépulture, elles connaîtront l'aube douce et le jour embrasé : "Ma fille, va à mes frères et dis-leur : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu".

I - C'est Jésus que nous prêchons (2 Cor 4, 5 et 6)

"Ce n'est pas nous-même que nous prêchons, c'est Jésus-Christ"

Saint Paul esquisse, dans ce passage, un tableau de ce qu'est l'apostolat chrétien. C'est le point fondamental de l'apostolat. L'apôtre ne sera vraiment le témoin du Christ que s'il consent à disparaître et s'oublier devant son message. Bien souvent, il y a dans l'apostolat une certaine recherche de soi, joie de faire triompher ses idées, d'avoir de l'influence... Nous ne saurons jamais dans quelle mesure ces mobiles égoïstes exercent leur influence sur notre conduite, dans quelle mesure nous nous prêchons nous-mêmes tout en croyant et voulant prêcher le Christ. Notre zèle aura à se purifier peu à peu. Saint Paul nous dira comment, en nous faisant serviteurs. Il ne faut pas se désoler de constater notre impureté foncière et notre personnalisme. Rien ne serait plus mauvais que de renoncer à agir parce qu'on ne peut pas encore agir purement. Il ne suffit pas que nos intentions soient pures, il faut qu'au-delà de ce que nous sommes, les âmes découvrent le Christ et y adhèrent.

Souvent, on conçoit l'apostolat comme une oeuvre où la séduction personnelle, par la vigueur intellectuelle ou le charme de l'amitié, doit avoir une place de premier rang. En fait, les résultats obtenus sont toujours du même ordre que les moyens mis en oeuvre pour les obtenir. L'intellectuel brillant se fera des disciples ou des

admirateurs, le coeur sensible se fera des amis. Bien souvent, cela n'ira pas plus loin et ils n'auront rien gagné au Christ. Tout en croyant et voulant prêcher, c'est eux-mêmes qu'ils auront prêché. Les moyens mêmes dont ils se seront servi pour attirer les âmes se tourneront plus tard pour elles en autant d'obstacles et causes de retardement. Au-delà du chrétien, elles ne remonteront pas au Christ. C'est une difficulté inhérente à l'apostolat. Si désintéressés que nous puissions être, nous n'atteignons les esprits que par nos idées, nous ne touchons les coeurs que par nos sentiments, notre affection. Peut-être est-ce bien le seul amour du Christ qui nous inspire mais comment le faire sentir aux âmes ? Dès le début, cette difficulté s'est rencontrée. Paul et Barnabé prêchent le Christ à Lystres mais le peuple les trouve si éloquents que, sans penser à adorer le Christ, il adore les deux apôtres au grand étonnement de ceux-ci (Aa 14).

Comment prêcher le Christ purement ? Une des grandes causes qui permettait l'action surnaturelle des saints, c'est qu'ils étaient très effacés. Ils avaient compris que toutes ces choses extérieures, superficielles, visibles, qui constituent ce que nous appelons, bien à tort, notre personnalité, séparent les hommes bien plus qu'elles ne les unissent.

- Si elles leur sont une occasion de s'unir dans une communauté d'idées ou de sentiments, c'est d'une union qui est par elle-même limitée à soi, à ce plan intellectuel ou affectif qui ne tend pas à devenir cette union profonde, ébauche ici-bas de l'unité du corps mystique.

- Notre personnalité nous limite étroitement. Par nos ressources psychologiques, intellectuelles ou sentimentales, nous ne pouvons guère atteindre que ceux dont nous connaissons bien le genre de vie, les habitudes de penser... Mais nous sommes dépaysés en face de gens d'un autre milieu, nous ne savons pas leur dire ce qu'il faut.

Au contraire, il y a dans tous les hommes un fond intérieur par lequel ils peuvent communier universellement et religieusement les uns avec les autres. Par ce fond, tous les hommes sont frères, vraiment enfants d'un même Père car c'est dans ce fond que Dieu réside par sa grâce en tous les hommes de bonne volonté. Le véritable apostolat consiste dans la manifestation de ce fond intérieur. C'est cela qui est "prêcher Jésus", manifester cette vie qui est bien notre vie et notre vie la plus intime, mais justement si intime, si profonde qu'elle est au-delà de toutes ces habitudes, toutes ces manières d'être superficielles qui nous distinguent les uns des autres; une vie qui est bien plutôt Sa vie à lui.

Par ce fond, nous sommes et nous nous sentons en communion avec tous les hommes. Un saint Vincent de Paul, un saint Bernard, s'adressent avec la même aisance aux théologiens et aux gens du peuple. Le saint est adopté partout. Les paroles les plus simples en elles-mêmes, les plus incolores et impersonnelles, touchent les âmes quand, à travers elles, on sent une vie intérieure. Par une sympathie mystérieuse, la manifestation de la vie de Jésus réveille dans toutes les âmes cette vie qui sommeillait en elles. Elles en prennent une conscience plus nette et, par là, cette vie s'accroît. Ce sont parfois les paroles les plus simples qui trahissent le moins et obscurcissent le moins cette vitalité profonde. Quoi de plus pauvre, au point de vue intellectuel, que les notes de sermons du curé d'Ars et même certains passages des écritures. Alors on ne s'arrête ni à l'apôtre ni à ses idées, on saisit Jésus en lui. Il est comme un miroir bien net, l'oeil ne s'arrête pas au miroir, il se fixe au-delà du miroir sur les objets qui s'y reflètent. Souvent, c'est l'absence de cette vitalité profonde qui amène l'apôtre à chercher les idées brillantes, à hausser le ton de sa voix, à faire de l'éloquence. Alors il commence, avec les meilleures intentions, à se prêcher lui-même, à ne plus prêcher Jésus. Comme le dit saint Vincent de Paul, c'est Jésus qui parle aux âmes mais la langue ne parle qu'aux oreilles.

"Nous sommes vos serviteurs en Jésus"

Il n'y a d'apostolat véritable que dans cette attitude de service. Notre apostolat n'atteindra sans doute toute sa plénitude que quand nous aurons assez vécu et serons assez purifiés pour sentir que les âmes ont besoin du Christ. Alors dans l'apostolat, ce sera la pensée des âmes qui sera première. Nous chercherons plutôt à aider tel ou tel à monter vers plus de lumière et d'amour, plutôt qu'à dire, à répandre ou à imposer autour de nous tels ou tels systèmes. Les âmes à servir seront la fin. Nos paroles, tout ce que nous pourrions dire ne sera que moyen, nous souvenant que Jésus lui-même, quoiqu'il fut le maître, est venu non pour être servi mais pour servir.

L'apôtre qui est serviteur sert les âmes comme elles peuvent être servies. Il ne les brusque pas ni ne les violente, il n'a pas d'idées a priori sur les chemins par où elles devront passer pour arriver au vrai. Il ne les brusque pas parce qu'il sait que son service doit être continu, persévérant. Servir une âme, ce n'est pas emporter d'assaut une position mais aider quelqu'un à se découvrir peu à peu. Il ne leur impose pas comme un fardeau ses idées à lui mais il leur présente la vérité. Comme il n'est pas toujours facile de distinguer tout de suite l'intangible vérité des interprétations personnelles que nous y mêlons souvent à notre insu, comme la vérité elle-même, présentée à contre-temps, peut scandaliser inutilement les âmes, l'apôtre est prudent, d'une prudence qui ne vient ni de la lâcheté ni de l'indifférence à la vérité intégrale mais du souci de servir les frères. Ainsi saint Paul, tout en reconnaissant que les idoles ne sont rien, conseille aux chrétiens de ne pas manger des viandes qui leur ont été immolées afin de ne pas scandaliser leurs frères peu instruits dans la foi et qui verraient là un acte d'idolâtrie. Ainsi certaines formules peuvent être conformes au vrai mais les âmes, par insuffisance de connaissances religieuses ou de sens spirituel, peuvent bien n'être pas capables de les comprendre. Ces formules qu'elles comprendraient mal ne leur suggéreraient que des erreurs contre lesquelles leur bon sens, parfois leur sens religieux, se révolterait. Plus tard, elles comprendront et elles vivront de ce qui les aurait alors scandalisées et

écartées. L'apôtre ne se sert pas de la vérité comme d'une massue ou en esprit de vengeance pour écraser des adversaires. Il imite la sagesse toute divine avec laquelle l'église adapte à chaque âge l'enseignement religieux qui lui convient et, à chaque siècle, l'oeuvre de son apologétique. C'est en travaillant en esprit de service que nous nous purifierons peu à peu. Si nous sommes humbles, patients, persévérants, c'est bien l'esprit du Christ qui nous anime. Si au contraire nous sommes sévères, brutaux, craignons que ce soit, non pas le zèle de la vérité ou une légitime indignation qui nous anime, mais la secrète rancune d'un esprit de domination qui n'a pas su s'imposer.

“Dieu a fait luire sa clarté dans nos coeurs”

Cette clarté, c'est la foi. Par elle, nous reconnaissons le rayonnement de la gloire divine resplendissante sur le visage de Jésus. C'est cette clarté qu'avait saint Pierre quand il reconnut Jésus comme le “fils de Dieu” et qu'il lui fut dit : Ce n'est pas la chair ni le sang mais le Père qui t'a révélé cela. Cette clarté permit aux Douze de reconnaître Dieu dans celui qui vivait au milieu d'eux. Tous ses actes, toutes ses paroles reçurent de cette clarté un sens nouveau. Tout ce qu'ils disaient du Christ était pénétré de cette connaissance nouvelle, de cette clarté surnaturelle, qui faisait percevoir à leurs auditeurs, à travers leurs paroles, un peu du mystère surnaturel que leur âme avait perçu dans la vie de leur maître. Dieu avait fait luire sa clarté dans leurs coeurs et maintenant ils laissaient briller dans leurs paroles la connaissance intérieure qu'ils avaient de la gloire divine resplendissante sur la face du Christ. Comme ils avaient reconnu Dieu sous la forme humaine qu'il revêtit ici-bas, ils reconnaissaient aussi le même Jésus, le Christ, sous toutes les apparences qui le cachent ici-bas, tous les efforts de l'humanité vers plus de connaissances, plus de conscience, plus d'être. “Je vous annonce celui que vous adorez sans le connaître”. A leur suite, le chrétien, éclairé par la foi, voit et adore le Christ à l'occasion de toutes choses. Cette vue de foi lui donne de voir le monde avec un oeil nouveau dans une perspective chrétienne. A travers tous les tâtonnements, les efforts de l'humanité, il découvre un plan divin, une finalité, le corps mystique en train de se constituer. Dès lors, il ne pourra plus parler d'aucune oeuvre de ce monde, questions professionnelles, littéraires, scientifiques..., sans qu'on ne sente, à travers ses paroles, la valeur religieuse éternelle de tout ce qu'il reconnaît comme fait pour l'achèvement du corps mystique. Dieu fait luire sa clarté dans son coeur et maintenant il laisse briller dans ses paroles la connaissance intérieure qu'il a de la splendeur de l'oeuvre que Dieu accomplit dans le monde par son Christ. C'est l'essence de l'apostolat.

156 - **Esprit d'enfance - Esprit de force** (Mt 18, 1-10) André Parisot

“Qui est le plus grand dans le royaume des cieux”

Les apôtres avaient souvent discuté qui était le plus grand parmi eux. Ici, leur curiosité est plus grande, question qui manifeste au moins l'intérêt et l'importance qu'ils attachent à cette vie du royaume des cieux. Nous gagnerions à nous la poser de temps en temps et nous en deviendrions plus capables d'entendre la réponse de Jésus à ses disciples. Il y a une ambition spirituelle qu'il faut sans cesse réchauffer en nous. Ceux qui ont le plus vécu de cette ambition sont aussi ceux qui ont le mieux vécu l'esprit d'enfance. Ainsi sainte Thérèse de l'Enfant Jésus : “Pensant que j'étais née pour la gloire et cherchant le moyen d'y parvenir, il me fut révélé intérieurement que ma gloire à moi ne paraîtrait jamais aux regards des mortels mais qu'elle consisterait à devenir une sainte. Ce désir pourra sembler téméraire si on considère combien j'étais imparfaite et combien je le suis encore après tant d'années passées en religion. Cependant, je sens toujours la même confiance audacieuse de devenir une grande sainte” (Hist. d'une âme, ch. 4). Comment accepter la perspective de tous les sacrifices que demande la vie chrétienne si on n'a pas ce désir de grandir dans la vie en Dieu et la certitude que cela est possible. Beaucoup d'âmes restent tièdes par une humilité mal entendue. Quand on leur propose un effort à faire, une lecture sérieuse à entreprendre, des sacrifices de temps ou d'argent à consentir pour assister à des retraites, pour faire vivre une oeuvre, un petit groupe, elles se dérobent, non par paresse, mais parce qu'elles manquent de confiance dans l'oeuvre que Dieu veut accomplir par elles et en elles. Pour nous qui vivons dans le monde, mêlés au monde, nous ne courons pas le danger de devenir des illusionnés ni de nous enfler d'orgueil spirituel. A chaque instant, nous expérimentons notre incapacité et notre faiblesse.

“Si vous ne devenez pas comme des enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume”

Les apôtres ont beaucoup travaillé pour le Christ, ils le suivent depuis longtemps, ils peuvent maintenant comprendre cette parole. L'enseignement de l'esprit d'enfance est un enseignement que Jésus adresse spécialement à ses apôtres. La compréhension de cet esprit est départie aux âmes dans la mesure où elles se donnent généreusement au Christ. C'est dans ce don loyal qu'elles rejoindront l'enfance. Devenir comme un enfant, c'est devenir simple. L'enfant ne pense pas à juger du possible ou de l'impossible de ce dont on lui parle mais il a confiance en celui qui lui parle. Il n'a pas encore l'expérience du mensonge. S'il ment parfois pour s'excuser, il ne pratique pas encore ce mensonge intérieur qui, après l'âge de raison, menace de devenir en tout homme comme une seconde nature. Il a, peut-être plus que les grandes personnes, le sens de la fugitivité de la vie. Le ciel lui semble plus proche et la terre, comme une étape. Il a l'esprit réaliste. Le Christ, la sainte Vierge sont pour lui des personnages réels. Parfois, il prend les choses chrétiennes plus au sérieux que ne les prend celui qui les lui enseigne. Il croit ou ne croit pas mais ne donne pas son assentiment à moitié, il se met tout entier dans

ce qu'il fait. C'est le monde, avec ses compromissions, qui éteint l'enfant et le rend double. Comment continuera-t-il à croire avec le même réalisme et la même droiture quand il voit autour de lui tant de chrétiens manquer de cette droiture qui, continuée à l'âge d'homme, en eût fait des saints ? Que d'enfants, ayant senti dans leur jeune âge que la vie était courte, ont rêvé de bien aimer Jésus. Puis ils ont grandi, ils ont vu qu'on n'attachait au christianisme qu'un intérêt théorique. Alors ils ont jugé leurs pensées d'autrefois comme des pensées d'enfant, ils en ont ri, ils les ont oubliées et la petite lumière qui aurait pu devenir un grand feu a été éteinte. "A quoi bon ?", c'est une question qui est parfois naturelle aux enfants. Combien d'hommes faits osent se la poser sincèrement devant telle action, tel achat à faire, telle étude à commencer ? Le pis est qu'ils se persuadent, et bientôt ils sont persuadés et ils persuadent les autres, que cette question ne se pose pas, que, si on se la posait habituellement, on aurait une vie invivable. Au vrai, cette question dégonflerait bien des illusions, elle fait qu'on se sent pauvre et nu comme on sera au dernier jour, devant le juge dont la lumière dissipera tous nos mensonges et nos obscurités. Question que seuls osent se poser le saint et l'enfant.

"Malheur à qui scandalise un de ces petits"

Malheur au monde à cause des scandales, à cause de ce scandale permanent que constituent sa médiocrité et son irréalisme pour toutes les âmes, d'enfants ou de chrétiens en train de monter, qui découvrent combien il est peu de gens qui prennent le Christ au sérieux et qui, devant cette découverte, se prennent à douter si ce ne sont pas elles qui sont folles. Scandale plus redoutable et perfide que bien des abominations et des crimes, scandale qui ne peut être dépassé, surmonté, que par une compréhension de la misère du monde et de son péché, dure révélation pour un enfant.

"Si ta main ou ton pied est pour toi occasion de chute, coupe-le"

Enseignement sévère qui vient aussitôt après la prédication de l'esprit d'enfance. Il ne faut pas séparer les différents aspects de l'évangile mais les comprendre l'un par l'autre. Pour se rendre compte de ce qui est occasion de chute et pour rencontrer des occasions de chutes, il faut marcher, autrement le problème ne se pose pas. Beaucoup de gens s'étonnent ou se scandalisent des abnégations, des sacrifices, de certains saints. Cela leur apparaît comme des mutilations. C'est qu'ils ne peuvent pas comprendre, de leur fauteuil, la pureté croissante que Dieu exige d'une âme qui s'approche de lui. Quelques-uns s'inquiètent et se tourmentent en se demandant à l'avance les choses dont il faudra qu'ils se détachent. Questions vaines, il faut d'abord se mettre en marche. Il est certain que bien des choses qui, à un moment, étaient bonnes et pouvaient même aider au développement de notre vie spirituelle, peuvent ensuite devenir des obstacles, des causes de retardement, soit parce qu'elles nous prennent un temps que Dieu désire désormais nous voir appliquer à autre chose, soit à cause de l'attachement que nous leur portons. Jadis, elles étaient dans notre vie un facteur de spiritualisation, d'affinement, d'élévation. Désormais, elles nous tirent en arrière. Souvent, ces détachements sont moins durs qu'on n'aurait cru parce que, ayant marché, on voit désormais la vie dans une perspective nouvelle. Parfois la souffrance demeure, c'est une partie du passé qu'il faut laisser tomber. Comme il est bon à ces moments d'avoir près de soi un ami qui soit au courant de la vie qu'on mène, du point où on est, du tempérament qu'on a... Une conversation dissipe parfois bien des nuages et donne tant de paix vraie jusque dans le sacrifice dont elle fait sentir la nécessité. Il faut que ce soit avec quelqu'un de vraiment surnaturel et non avec un endormeur.

"Il vaut mieux entrer dans la vie avec un seul oeil"

Un âme très religieuse qui saurait référer toutes choses à Dieu pourra peut-être user de choses qui, pour un autre, serait pierre d'achoppement. Saint François d'Assise se réjouit de la vue de la nature, du soleil, des paysages. Il en fait une prière. Saint Bernard au contraire se détourne de ces spectacles car il sent en lui le vieil homme encore trop vivace.

157 - **Saint Ubald** (Mt 25, 14-23 : les talents)

16 mai

L'oeuvre de Dieu

"Partant en voyage, il appelle ses serviteurs et leur remet ses biens"

Le maître s'en remet à l'activité intelligente et au dévouement personnel de ses serviteurs pour qu'ils fructifient ses biens. Dieu a voulu aussi que l'homme soit son collaborateur dans l'immense et très longue édification du monde nouveau qui sera le corps de son fils. Il l'a voulu pour trouver dans chaque âme la perfection d'un amour libre qui réponde au sien, d'un amour personnel qui fait presque de Dieu et de sa créature deux égaux. Ainsi Dieu s'est fait par amour dans son oeuvre créatrice dépendant de l'activité et de la fidélité humaine. Ce n'est pas seulement son fils, dans notre chair mortelle, qu'il a livré au monde. L'incarnation divine n'épuise pas le geste de l'abandon divin. Elle n'est qu'une manifestation plus éminemment royale du vouloir tout-puissant qui remet à la liberté humaine le sort de l'oeuvre unique sortie des expansions de la vie intime de Dieu. Miracle de l'amour ! Si l'homme savait porter dans son coeur la totalité de ce mystère, il ne connaîtrait pas le secret désespoir de ceux qui vont ici-bas sans but réel, remplis de la nostalgie d'une mission qu'ils ignorent.

Dieu a créé le monde sans le concours de l'homme mais, du geste même qui fait germer l'homme sur la terre maternelle, Dieu consacre un roi. Dès sa naissance mystérieuse, avant même que ses yeux aient découvert le monde, avant que son esprit ait commencé à se concentrer pour le comprendre, l'homme reçoit en charge la responsabilité de l'oeuvre entière. Désormais, les croissances de l'univers dépendent en partie de sa libre

volonté, y compris la sanctification des âmes qui donne à la création même tout son sens, les préparations prochaines de la consommation de l'humanité dans le corps mystique du Seigneur. La toute-puissance de Dieu, l'intensité efficace de la passion créatrice et rédemptrice, le mouvement de la volonté éternelle, se concentrent humblement au coeur de l'homme, le sollicitent de leur laisser passage, pénètrent goutte à goutte en ce monde. Seigneur, j'adore l'application présente d'une si grande force, d'un si grand désir, au sommet de mon âme. J'adore l'infinité délicatesse de la poussée divine, geste de mon Dieu, geste de pur amour. Pourquoi suis-je assez grossier pour te méconnaître et pour, te connaissant, t'oublier si souvent au milieu des autres appels qui résonnent dans mon coeur ? La responsabilité de l'homme est grande comme son élection divine. Elle écraserait de son poids celui qui ignorerait quelle providence veille constamment sur lui. Elle exalte le chrétien dont la foi vivante est toute animée d'espérance. L'âme fidèle grandira à la taille de ce que Dieu attend d'elle. Par cet appel efficace, Dieu poursuit ainsi l'achèvement de son oeuvre, ultime geste créateur qu'il tire l'homme vers les cimes après l'avoir fait être par les profondeurs de son abîme personnel. Secours d'en-haut dont le disciple reconnaît avec joie la puissance efficace au coeur même de la dure lutte de tous les jours, action de grâces qui l'aide à découvrir puis à vivre en totalité sa mystérieuse dépendance vis-à-vis d'un Dieu qui le fait et le refait presque son égal pour le mieux aimer. Dépendance de l'homme à l'égard de l'amour divin, source de son espérance vraie, gage de sa victorieuse persévérance ! Elle est le fruit cueilli par la foi et la sainte énergie. Il gisait sous l'ardeur des fatigues patiemment supportées, des souffrances dominées, des chutes réparées, sous l'excessive violence des heures qu'enténébraient les tentations du désespoir. Il est mûri par la douceur des consolations divines et leur assurance maternelle qui apaise comme de la main les tempêtes intérieures.

Seigneur, apprenez-nous à nous remettre à vous, d'un mouvement sans partage, au bout des grands efforts de notre vie que nous voulons toute à vous. Alors nous saurons porter sans défaillance notre lourd diadème. Le bien de Dieu est immense. Qui dira son étendue, la profondeur qui recueille ses trésors, l'épaisseur qui porte en puissance le développement de ses richesses, la durée qui l'enveloppe de sa maternelle attention et bat la cadence de ses efforts vers le devenir ? Il faut une grande foi pour comprendre, sans en être écrasé, la grandeur de la création qui porte en soi la marque de la grandeur divine. Pauvre être éphémère, l'homme qui ne croit pas en Dieu, ou le chrétien qui n'y croit pas assez effectivement, a toujours tendance à réduire son royaume aux dimensions de l'étape qu'il peut parcourir dans ses brèves journées. Il faut une grande foi pour atteindre l'harmonieuse unité du grand tout que Dieu fait de ses mains depuis les pesanteurs d'une matière qui semble opaque à l'esprit jusqu'au domaine des formes où s'enfante la beauté, depuis les régions où paraissent régner des déterminismes implacables jusque sur les frontières où se jouent les libertés créatrices. Tout ce qui est, c'est vous qui l'avez créé, mon Dieu. Il nous est nécessaire d'aimer toute votre oeuvre comme vous l'aimez d'un élan sans réserve. Il faut une grande foi pour croire que tout ce grand univers, matériel et spirituel, si divers, porte en lui les degrés de l'échelle de Jacob, les marches que l'homme doit gravir pour pétrir dans son coeur l'hostie que la grâce divine consacrerait et pour préparer, à travers les formes passagères et successives des sociétés humaines, la grande offrande terrestre que le Verbe de Dieu lui-même consommera. Le long de ses journées monotones, sous le joug du devoir quotidien, sans cesse recommencé, il faut beaucoup de foi à l'homme pour découvrir son humble tâche, l'oeuvre de Dieu car les métiers les plus proches de la terre et de la matière, s'ils sont les plus nécessaires à la vie, sont aussi ceux qui demandent le plus d'amour clairvoyant pour ne pas faire de l'ouvrier un esclave. Lorsque l'homme crie un besoin d'absolu que sa nature pécheresse affirme satisfaire par des possessions pleines de jouissance, il lui faut beaucoup de foi pour ne pas oublier le Dieu d'où viennent tous ces biens et pour ne pas tirer des parcelles de ceux-ci un usage égoïste qui blasphème secrètement le Seigneur et abîme son oeuvre. Quand l'âge éteint dans l'homme la joie des prodigieuses expansions et lui fait désirer son repos, quand l'expérience cruelle de ses jours lui conseille une retraite plus calme à l'abri des souffrances de la lutte vitale, il faut beaucoup de foi pour rester vigoureux à la tâche et pour croire à la valeur éternelle des derniers efforts d'une vie qui sait son usure et porte déjà les stigmates des douleurs dont on ne guérit pas.

Depuis 20 siècles que le Christ n'est plus visible au milieu de ses disciples, il leur faut beaucoup de foi pour voir mûrir la moisson future, qui faisait tressaillir le maître, dans les hommes de cette terre, au milieu des peuples si laborieusement agités et misérablement gaspillés par des passions aveugles.

Jésus, vous avez pleuré sur la ville infidèle. Lorsque nous commençons à sentir peser sur nous la tragique et scandaleuse inconscience des hommes à votre égard, notre coeur se trouble vite et connaît les angoisses de la foi. Mais, Seigneur, votre parole ne passera pas, votre église demeurera, vos chrétiens vous resteront fidèles à travers l'épaisseur de leurs propres péchés, à travers les duretés qui s'opposent, les inerties qui résistent, à travers le temps qui disperse leurs énergies et les fauche. Vos chrétiens ne méconnaîtront pas l'oeuvre de Dieu, immense, puissante, surhumaine.

"A l'un, il donna cinq talents; à un autre, deux; à un autre, un, selon la capacité de chacun"

Ce n'est pas par avarice que Dieu confie à l'homme les talents qu'il devra faire fructifier. Il le fait cependant avec la connaissance exacte de ce que chacun peut porter. A chacun, suivant ce qu'il est, Dieu confie des possibilités nouvelles. Tout homme reçoit ainsi de Dieu, aux heures directrices de sa vie, les moyens de grandir et les occasions de travailler au service du monde. Les uns se voient dotés d'une intelligence puissante. Chez d'autres, le coeur reçoit une merveilleuse délicatesse. Voici ceux qui sont appelés à cheminer par les voies dures

mais exaltantes de la maladie. Il en est qui devront dépenser leurs forces sans compter dans l'action nécessaire mais épuisante. Après de tous, Dieu fait entendre, dans le langage qui peut être compris, sa parole, la première trace du levain qui fera gonfler la pâte. Pourquoi y a-t-il tant d'âmes qui méconnaissent les dons reçus ? Elles se croient déshéritées parce qu'elles n'ont pas les mêmes possibilités que leurs soeurs. Dans l'impuissance, elles rêvent de vies qui ne sont pas faites pour elles. Une souffrance amère, révoltée, les recouvre d'un voile opaque, maudite souffrance incapable d'être changée en grâce par une soumission amoureuse à la divine volonté.

Pourquoi s'épuiser en des efforts et des regrets stériles quand tout près se cache le chemin d'élection avec son trésor personnel de fécondité préparé par Dieu. Seigneur, qu'attendez-vous de nous, sinon un geste de plénière acceptation pour nous porter jusqu'aux altitudes de l'amour ?

L'oeuvre de Dieu demande une infinie variété des services. Chaque homme en naissant reçoit sa providentielle affectation. Pourquoi ce chrétien, fait pour accroître les connaissances de l'homme, se lamente-t-il en vain de ne pas être un apôtre comme le fut saint Paul ? Qu'il apprenne à consacrer religieusement ses journées dans le labeur solitaire et ardu de la recherche. Alors Dieu le bénira d'une présence qui donnera la plénitude à ses heures et l'efficacité à sa vie. Pourquoi cette âme au coeur délicat, à la pureté qui s'ignore, veut-elle absolument se revêtir de la robe du docteur ? Elle est faite pour vivre ce que les autres enseignent. Qu'elle soit près des savants le témoignage d'une grande oeuvre et d'une profondeur qu'ils n'ont pas. Le malade qui connaît sans cesse en gémissant ses limites, attaché à la courte chaîne de ses possibilités physiques, pourquoi ignore-t-il les croissances absolues d'une foi qui peut le grandir au-dessus des violences du sensible ? Qu'il devienne pour ceux qu'il peut être tenté d'envier le témoin du monde invisible de la grâce. Mon Dieu, donnez aux hommes l'intelligence des dons reçus. Apprenez aux chrétiens les premières lettres de leur nom sacré.

Dans la parabole, le maître n'avait que trois serviteurs sur lesquels il crut pouvoir compter. Sans doute avait-il beaucoup plus de talents à faire valoir que les 8 qu'il leur distribue. Comme il connaissait leurs aptitudes, il ne put leur confier que ces 8 talents et le reste demeura dans ses coffres sans fructifier. Combien d'âmes dans le monde attendent qu'un homme se soit rendu capable de s'en charger ! Patience de Dieu semblable à celle qui fit naître Jésus après des milliers de siècles de vie humaine. Attente persévérante qui triomphera de la pesanteur des chrétiens. Donnez-leur, Seigneur, le désir ardent de hâter votre avènement dans le monde, comme le firent jadis les saints de l'ancien testament. Que nos vies, pleinement ouvertes à votre puissance, abrègent, par leur disponibilité efficace, la durée qui sépare le monde de sa réussite divine. Nous savons que c'est en proportion de notre générosité vraie que vous nous ouvrirez les yeux sur le monde pour nous montrer la part du labeur qui nous est réservé et pour nous donner en même temps les outils nécessaires. A votre suite comme jadis les apôtres près de vous sur le chemin, nous voulons acquérir une compréhension plus haute et plus totale de l'oeuvre de ce monde, pour nous rendre capables d'être chargés d'une plus large et plus universelle mission. Donnez-nous, Seigneur, de ne pas nous hypnotiser sur l'infirmité et la petitesse de nos actuels moyens humains. Découvrez à nos yeux la capacité fondamentale qui fait notre vraie grandeur et dont le développement total donnera seul et complètement son sens et sa fécondité à nos vies.

"Et il partit aussitôt"

Le maître est parti. Il ne sera donc pas à chaque instant pour rappeler aux serviteurs que tout ce qu'ils ont est à lui, à eux de ne pas l'oublier, à eux de ne pas perdre de vue la finalité essentielle de tout ce qu'ils ont reçu. Le maître est parti, il a confié ses biens à ses serviteurs, il ne leur a même pas donné d'instructions bien précises, à eux de travailler, à eux de faire preuve d'initiative.

Combien de chrétiens oublient, après les avoir heureusement découverts, l'urgence de leur mission et l'esprit dans lequel ils doivent l'entreprendre. Ils veulent volontiers ce que l'église commande à tous mais, en vérité, ils n'ont pas assez de foi pour aller à fond dans leur sentier et se livrer aux libres réalisations qu'elle conseille aux meilleurs de ses enfants. Ils se contentent d'avoir une existence honnête et pieuse là où le Seigneur attend une vie héroïque et fervente. Le souvenir de Jésus ne leur est pas assez intimement présent. Ils ne vivent pas assez du sacrement de son mémorial ou, s'ils communient souvent, c'est vraiment dans la trop grande inconscience qu'engendre l'habitude. Jésus, vous avez voulu être parmi nous tous les jours de ce monde, rappelez-nous chaque matin quelle vie fut la vôtre au service du Père.

"Celui qui avait reçu cinq talents partit et les fit valoir"

Lui aussi part. C'est le symbole de tous les détachements, de tous les courages mais aussi de tous les dangers menaçants sur la route longue et inconnue. Pour faire valoir de l'argent, il est souvent nécessaire de l'engager, de s'exposer à le perdre. Les manières de faire fructifier les talents sont bien différentes mais toutes comportent aussi un élément de risque. Il y a une prudence chrétienne mais il y a aussi une générosité chrétienne, une audace chrétienne. Elles sont docilité à la voix de l'esprit mais, aux yeux du monde, elles paraissent folie. Croit-on que François d'Assise ne risquait rien quand, laissant tout, fortune, situation, famille, il s'engageait dans la voie inconnue de la pauvreté ? N'est-il pas vrai qu'il risquait d'y perdre, non seulement les biens de ce monde déjà sacrifiés, mais aussi sa vie spirituelle elle-même ? On pouvait craindre que, de cette tentative héroïque, il revint aigri, brisé, découragé, n'ayant pu tenir dans une voie trop haute. Croit-on que Thomas d'Aquin ne risquait rien quand, s'engageant dans une voie nouvelle, il s'essayait à constituer une philosophie indépendante de la théologie ? Ne pouvait-on pas craindre qu'il s'égarât, qu'il contraignît l'église à le censurer ? Il aurait pu

connaître les atroces souffrances d'un zèle qu'on méconnaît, le désespoir d'une vie qui se voit inutilement gâchée. Ceux qui savent dominer ces épreuves dans une humilité renouvelée en porteront toujours les stigmates sur leur front. Combien d'autres, et des meilleurs, y ont trouvé leur pierre d'achoppement ? Beaucoup d'âmes manquent leur vie parce qu'elles n'ont pas osé à temps partir sur le grand chemin vers les solitudes inconnues de la montagne. Elles ont beaucoup trop réfléchi aux dangers très réels qu'elles pouvaient courir en s'abandonnant aux inspirations de cette générosité religieuse, personnelle et libre. Elles n'ont pas assez cru à l'aide invincible que Jésus a promis à ses disciples fidèles. Avant même de faire effort pour se livrer à la volonté divine, déjà dans leur coeur, elles posaient a priori des limitations à leur don. Sans le savoir, elles étaient plus menées par une prudence humaine et une peur inavouée que par l'ardent désir, enfanté par la grâce, de hâter la venue du Dieu. Depuis 20 siècles, les âmes attendent des apôtres. Les malheureux crient après le secours des hommes qui s'oublent absolument pour leur venir en aide. Le monde gémit dans les souffrances interminables d'un enfement douloureux. Seigneur, vous n'avez pas voulu cela mais la lâcheté de vos chrétiens l'a permis.

"Le maître leur fit rendre compte"

Rendre compte, c'est un mot que nous n'aimons pas. Pourtant, Seigneur, la réalité qu'il exprime ici est de celles qui feraient notre joie si nous savions la vivre. Nous apprenons ici que tout ce qui nous a été donné, nous ne l'avons pas comme l'aurait un propriétaire, pour lui seul, mais comme l'a un intendant pour une oeuvre plus universelle et qui dépasse sa propre personne. Au fond de notre coeur, nous ne serions pas heureux si nous pensions que tous les dons que nous avons reçus, le monde entier, n'a d'autre fin que nous-mêmes, nos accroissements individuels, notre jouissance. Malgré notre égoïsme de surface, nous nous sentons trop petits, trop limités, pour nous ériger consciemment et loyalement en fin définitive. Seigneur, vous savez quel relent amer laissent en nous les oeuvres, même les plus belles, si nous prenons conscience que, au-delà des croissances qu'elles nous ont apportées, il n'y a rien, rien qui puisse servir à quelqu'un d'autre que nous. Quelle lassitude découragée pèse sur la fin des jours quand l'âme se reprend, que lui apparaît la vanité effrayante de tout ce qui n'a pour fin qu'elle-même. Comme nous sommes près alors de conclure : ce qui ne sert qu'à moi ne sert à rien ! Le vouloir intime de notre être n'est pas de jouir mais d'être les ouvriers d'une oeuvre qui nous dépasse et de savoir qu'au-delà de nous-mêmes, le meilleur de nous-mêmes et de notre oeuvre demeure. Notre joie sera portée à son comble parce que c'est à vous que nous remettront les fruits de nos efforts, à vous que nous aimons. Il n'y a pas seulement en nous un constructeur, un organisateur, nous sommes encore plus créés pour nous aimer. Quand nous viendrons à vous, la gerbe liée, grosse de beaux épis, nous l'oublierons presque pour le regard dont vous nous enveloppez et l'étreinte de tout notre être qui consacra notre travail et notre amour.

"Je t'établirai sur beaucoup... Entre dans la joie de ton maître"

Dans la mesure où l'homme fait fructifier pour Dieu cette partie de création qu'il lui a confiée, dans cette même mesure, il devient capable de travailler sur un plus grand domaine. Sur ce domaine, Dieu ne manque pas de l'établir. Pour s'être donné à l'oeuvre de Dieu dans le monde, le chrétien a mieux senti les connexions intimes qui unissent toutes choses et l'unissent à toutes choses. Voilà que désormais il se sent chargé de responsabilités auxquelles autrefois il n'aurait jamais songé, signe que Dieu lui confie désormais de nouvelles missions. L'âme qui s'est donnée au service de Dieu voit aussi grandir en elle ses facultés, même naturelles, dans la mesure où il en a besoin pour mieux servir et servir plus. Ce qui grandit premièrement en elles, c'est le sens de l'oeuvre divine par lequel elle découvre progressivement le monde, sa direction, sa finalité et son unité. C'est cette capacité fondamentale qui le rend capable de s'intéresser à tout ce qui se fait dans le monde et de lui faire sentir qu'elle est appelée à y collaborer avec passion. Ce sens du monde n'est pas l'apanage des savants. La connaissance intellectuelle aide à l'acquérir mais ne suffit pas. Il se développe dans les âmes détachées et qui travaillent. Il consiste à entrevoir le monde dès ici-bas comme Dieu le voit, avec un amour vrai. Aussi le développement de ce sens du monde ne peut pas être sans retentissements sur le développement de nos facultés les plus extérieures, l'intelligence s'épanouit, la parole se délie, le coeur se découvre, la volonté s'affirme et la timidité se dissipe. Seigneur Jésus, nous connaissons un serviteur qui est notre modèle. Ce serviteur, c'est vous. C'est sous ce nom que vous avez voulu être annoncé par les prophètes. Vous l'avez dit vous-même : Je suis venu pour servir. Donnez-nous de reconnaître en vous les traits divins que vous voulez former en nous. Vous avez travaillé et qui, plus que vous dans votre humanité, a connu cette unité intime du monde, ce sens du monde, cette liaison du monde avec soi, du monde que vous aviez revêtu. Vous en avez été chargé jusqu'à en défailir mais votre rédemption s'est étendue jusqu'aux extrémités de la terre.

"N'est-ce pas le fils du charpentier ? D'où lui sont venues toutes ces choses ?"

Ces âmes incrédules n'étaient pas capables d'entendre la parole mystérieuse que le Père fit retentir un jour au coeur de Simon : C'est le fils de Dieu, le Christ. Mais ce qu'ils sentaient dans vos discours, dans cette merveilleuse sagesse qui vous rendait toujours supérieur aux situations les plus difficiles, aux adversaires les plus perfides, n'était-ce pas le rayonnement, inexplicable par toute cause humaine, d'un homme qui, par sa totale union à Dieu, en mystérieuse communion au monde, transfigurait et élevait toutes ses facultés ?

Vous avez travaillé et, sur la fin de votre vie, vous adressiez au Père cette prière : Je vous ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'oeuvre que vous m'avez donnée à faire. Maintenant à vous, Père, glorifiez-moi auprès de vous de la gloire que j'avais auprès de vous avant que le monde fût.

Cette prière du bon serviteur, nous la ferons quelque jour, nous aussi, à notre manière. Faites alors que les serviteurs soient glorifiés avec le Serviteur et qu'ils entrent comme lui dans la gloire du maître. Dans votre joie, Père, puisque c'est là que vous voulez nous établir, joie qui se repose dans l'achèvement du corps mystique de ce Fils unique et bien-aimé, dans l'achèvement de la grande oeuvre que vous avez voulu faire par lui et par vos serviteurs, ses frères, dans votre création.

Messe de Saint Ubald : la parabole des talents

“Partant en voyage, il appela ses serviteurs et leur remit ses biens”

Le maître s'en remet à l'activité et au dévouement de ses serviteurs pour qu'ils fassent ce qu'il ne peut pas faire. Ce sont ses biens à lui qu'il leur remet. Il y a ainsi, dans l'oeuvre du salut du monde, toute une partie de l'oeuvre que Dieu n'a pas voulu faire seul. Il a voulu que l'homme fût son collaborateur et, l'ayant voulu, il a besoin de l'activité et du dévouement des hommes pour que son plan divin de sanctification du monde s'achève.

Dieu a créé le monde et l'homme sans le concours de l'homme. Puis il a établi l'homme roi et maître sur la terre, puisque Dieu l'a fait libre. Dieu lui a véritablement remis en charge le monde entier et, désormais, l'oeuvre la plus haute du monde, celle qui donne à la création même tout son sens, l'oeuvre de la sanctification des âmes et de l'élévation du monde, Dieu ne l'opère normalement plus qu'avec le concours de l'homme. En un certain sens, l'humanité tient en son pouvoir l'avenir et la réalisation du plan de Dieu sur le monde. Les hommes sont libres de se perdre et, par conséquent, de faire échouer le plan divin de l'amour. Ce n'est pas une petite chose que Dieu nous a confiée. Il nous a confié ce qui est bien le plus cher, le monde qu'il a créé et à partir duquel il veut former le corps mystique de son Fils. Notre âme, nos facultés, toutes choses que Dieu aime comme destinées à former une cellule dans le corps mystique, c'est son bien car il les a créées, sa providence les prépare depuis le début du monde par l'innombrable enchaînement des circonstances qui ont contribué à nous faire ce que nous sommes. Dieu nous a remis tout cela, toute cette part de création dont je suis, en somme, l'aboutissement et qu'il dépend de moi de faire fructifier en fruits surnaturels ou de gâcher et de perdre. Les âmes, les personnes de tous nos frères, du présent et de l'avenir, Dieu les confie à chacun de nous car chacun est pour quelque chose dans la sanctification de tous.

Le monde lui-même que Dieu nous a laissé afin que nous le rendions plus habitable et que, par là, tous arrivent à ce bien-être qui est nécessaire à la pratique du christianisme (Léon XIII), afin que nous le rendions plus perméable à la pensée, c'est-à-dire que nous le connaissions mieux et que, par là, les hommes se fassent une idée plus haute de Dieu et un esprit plus apte à adorer en vérité, afin que nous le rendions plus beau, plus élevant, plus transparent aux yeux de la foi, afin que nous en fassions un grand sacrement d'unité entre tous les hommes. Pour nous, chrétiens, cette investiture comme maîtres du monde et intendants des biens de Dieu a un caractère plus prenant et plus concret. Tous les hommes ont été appelés à devenir les collaborateurs de Dieu quand Dieu a établi Adam sur la terre pour qu'il la domine et la cultive. Pour nous, dans le maître parti en voyage, nous voyons Jésus. Il n'a pas pu rester longtemps sur la terre. C'est à ses serviteurs qu'il a confié l'avenir de son oeuvre, aux apôtres, à l'église. Il veut vivre en nous, successeurs du Christ, jusqu'à la fin, comme dans des humanités de surcroît. Grand héritage que celui de la bonne nouvelle et de l'évangile du salut, cela aussi Dieu l'a remis aux hommes pour qu'ils fassent fructifier ce message en le faisant connaître aux âmes, pour qu'ils dégagent et apprennent à connaître toutes les richesses incluses dans ce message et que, par là, ils en vivent mieux. Tâche qui ne peut s'accomplir qu'en union avec la hiérarchie et le chef unique institué par le Christ, tâche qui est celle de tous car nous sommes tous l'église.

“A l'un, il donne cinq talents, à un autre deux, selon la capacité de chacun”

Le maître n'a pas devant lui tous ses serviteurs comme également capables de faire fructifier ses biens. Ainsi, à un moment donné, tous les hommes ne sont pas également capables de recevoir le don divin. Dire que nous recevons les talents en proportion de nos capacités, c'est dire que nous recevons à chaque instant les dons de Dieu en proportion de ce que nous sommes à cet instant, en proportion de ce que nous pouvons en faire. Ce que nous sommes alors dépend en partie de l'usage que nous avons fait des talents déjà reçus, en partie de toutes les influences que nous avons subies et qui s'exercent sur nous. Au développement de nos capacités correspond normalement le développement des dons reçus parce que c'est seulement la petitesse de notre capacité qui nous empêche de recevoir. Si tu ne puises dans la mer que le contenu d'un dé à coudre, c'est que tu n'as qu'un dé à coudre. Si tu avais un grand seau, la mer ne te refuserait pas son eau. Mais où toute comparaison cloche, c'est que sans cesse notre capacité peut s'accroître. Nous pouvons sans cesse devenir plus capables de faire fructifier les biens de Dieu. Dans la parabole, le maître n'avait que trois serviteurs sur lesquels il crût pouvoir compter. Peut-être aurait-il eu beaucoup plus de talents à faire valoir. Comme il connaissait leurs aptitudes, il ne put leur confier que huit talents et le reste demeura dans ses coffres sans fructifier. Qu'il y a dans le monde d'âmes et de choses qui attendent quelqu'un qui se soit rendu capable de s'en charger ! Ces biens, Seigneur, que vous voulez nous remettre, ces biens que vous désirez nous confier, nous le savons maintenant, ce sont vos biens à vous, c'est votre oeuvre ici-bas, l'oeuvre du monde. Faites que mon âme s'ouvre et s'agrandisse pour recevoir ce talent fondamental, pour devenir plus capable de faire fructifier pour vous ce monde que vous voulez me remettre. Je sais que c'est à proportion de ma générosité que vous m'ouvrirez les yeux sur le monde et que j'en recevrai ma part en charge. Sans cesse, à votre suite, je veux acquérir une compréhension plus haute du monde, me rendre capable d'en être chargé, d'y travailler mieux. Donnez-moi, Seigneur, de ne pas m'hypnotiser sur l'infirmité et la

petitesse de mes capacités humaines actuelles mais que je découvre en moi cette capacité fondamentale qui fait ma vraie grandeur et dont le développement donne seul un sens à ma vie.

“Il partit aussitôt”

Le maître est parti. Il ne sera donc pas là à chaque instant pour rappeler aux serviteurs que tout ce qu'ils ont est à lui. A eux de ne pas l'oublier, à eux de ne pas perdre de vue la finalité essentielle de tout ce qu'ils ont reçu. Le maître est parti. Il a confié ses biens à ses serviteurs. Il ne leur a même pas donné d'instructions bien précises. A eux de travailler, de faire preuve d'initiative, de risquer.

“Celui qui avait reçu cinq talents partit et les fit valoir”

Lui aussi part, c'est le symbole de tous les détachements. Pour faire valoir de l'argent, il est parfois nécessaire de l'engager, de l'exposer. Il y a une prudence chrétienne mais il y a aussi une générosité chrétienne, une audace chrétienne, docilité à la voix de l'esprit qui, aux yeux de monde, paraît folie.

Croit-on que François d'Assise ne risquait rien quand, laissant tout, fortune, situation, famille, il s'engageait dans la voix inconnue de la pauvreté. N'est-il pas vrai qu'il risquait d'y perdre, non seulement les biens de ce monde déjà sacrifiés, mis aussi sa vie spirituelle elle-même ? On pouvait craindre que, de cette tentative héroïque, il revint aigri, brisé, découragé, n'ayant pu tenir dans une voie trop haute ? Croit-on que Thomas d'Aquin ne risquait rien quand, s'engageant dans une voie nouvelle, il s'essayait à constituer une philosophie indépendante de la théologie ? Ne pouvait-on pas craindre qu'il s'égare, qu'il entraîne l'église dans une direction dangereuse ? Beaucoup d'âmes s'atrophient parce qu'elles n'osent jamais se risquer. Elles sont bien différentes, les manières de faire fructifier les talents, mais toutes comportent cet élément de risque.

“Le maître leur fit rendre compte”

Rendre compte, c'est un mot que nous n'aimons pas. Pourtant, Seigneur, la réalité qu'il exprime ici est de celles qui feraient notre joie si nous savions la vivre. Nous apprenons ici que tout ce qui nous a été donné, nous ne l'avons pas comme l'aurait un propriétaire, pour lui seul, mais comme l'a un intendant pour une oeuvre plus universelle et qui dépasse sa propre personne. Dans le fond, nous ne serions pas heureux si nous croyions que tous les dons que nous avons reçus, le monde entier, n'a d'autre fin que nous-mêmes, la formation de notre personne, notre jouissance. Malgré notre égoïsme de surface, nous nous sentons trop petits, trop limités, pour nous ériger consciemment et loyalement en fin définitive. Seigneur, vous savez quel relent amer laissent en nous la jouissance, même la plus haute, si nous prenons conscience que, au-delà du plaisir qu'il nous a apporté, il n'y avait rien, rien qui puisse servir à autre qu'à nous, lassitude découragée qui pèse sur la fin des jours, trop gaiement passés, quand l'âme se reprend et que la vanité effrayante lui apparaît de tout ce qui n'a pour fin qu'elle-même. Comme on est près alors de conclure : ce qui ne sert qu'à moi ne sert à rien ! Ce que nous voulons, Seigneur, ce n'est pas de jouir, c'est nous savoir les ouvriers d'une oeuvre qui nous dépasse et de savoir qu'au-delà de nous-mêmes, le meilleur de nous-mêmes et de notre oeuvre demeure, assumé par vous.

“Je t'établirai sur beaucoup... Entre dans la joie de ton maître”

Dans la mesure où l'on fait valoir les talents, dans cette même mesure, on se rend capable d'en recevoir de nouveaux. Dans la mesure où l'on fait fructifier pour Dieu cette partie de création qu'il nous a confiée, dans cette même mesure, on devient capable de travailler sur un plus grand domaine. Sur ce plus grand domaine, Dieu ne manque pas de nous établir. Pour nous être donnés à l'oeuvre de Dieu, nous avons mieux senti les connexions intimes qui unissent toutes choses et nous unissent à toutes choses. Voilà que désormais nous nous sentons chargés de responsabilités auxquelles autrefois nous n'aurions jamais songé, signe que Dieu nous confie désormais de nouvelles choses.

L'âme qui s'est donnée au service du monde voit aussi grandir en elle ses facultés, même naturelles, dans la mesure où il en a besoin pour mieux servir et servir plus. Ce qui grandit premièrement en elles, c'est ce “sens du monde” par lequel elle découvre progressivement le monde, sa direction, sa finalité et son unité. C'est cette capacité fondamentale qui le rend capable de porter le monde en elle et de lui faire sentir qu'elle y est appelée. Ce sens du monde n'est pas l'apanage des savants ni des intellectuels. La connaissance intellectuelle aide à l'acquiescer mais ne suffit pas. Il se développe dans les âmes détachées et qui travaillent. Il consiste à entrevoir le monde dès ici-bas comme Dieu le voit. Aussi le développement de ce sens du monde ne peut pas ne pas être sans retentissement sur le développement de nos facultés les plus extérieures, l'intelligence s'ouvre, le timide devient capable de parler... Seigneur Jésus, nous connaissons un serviteur qui est notre modèle à nous autres, serviteurs. Ce serviteur, c'est vous. C'est sous ce nom que vous avez voulu être annoncé par les prophètes. Vous l'avez dit vous-même : Je suis venu pour servir. Donnez-moi de reconnaître en vous les traits divins que vous voulez former en moi. Vous avez travaillé et qui, plus que vous dans votre humanité, a connu cette unité intime du monde, ce sens du monde, cette liaison du monde avec soi, du monde que vous aviez revêtu. Vous en avez été chargé jusqu'à en défailir mais votre rédemption s'est étendue jusqu'aux extrémités de la terre.

“N'est-ce pas le fils du charpentier ? D'où lui sont venues toutes ces choses ?”

Ces âmes incrédules n'étaient pas capables d'entendre la parole mystérieuse que le Père fit retentir un jour au coeur de Simon : C'est le fils de Dieu, le christ. Au moins ce qu'ils sentaient dans vos discours, dans cette merveilleuse sagesse qui vous rendait toujours supérieur aux situations les plus difficiles, aux adversaires les plus perfides, n'était-ce pas le rayonnement, inexplicable par toute cause humaine, d'une âme que son union à

Dieu, sa vision du monde, transfigure et élève dans toutes ses facultés ? Vous avez travaillé et, sur la fin de votre vie, vous adressiez au Père cette prière : Je vous ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'oeuvre que vous m'avez donnée à faire. Maintenant à vous, Père, glorifiez-moi auprès de vous de la gloire que j'avais auprès de vous avant que le monde fût.

Cette prière du bon serviteur, nous la ferons quelque jour, nous aussi, à notre manière. Faites alors que les serviteurs soient glorifiés avec le Serviteur et qu'ils entrent comme lui dans la gloire du Père, dans la joie du maître. Dans votre joie, Père, puisque c'est là que vous voulez nous établir, joie qui se repose dans l'achèvement du corps mystique de ce Fils unique et bien-aimé, dans l'achèvement de la grande oeuvre que vous avez voulu faire par lui et par vos serviteurs, ses frères, dans votre création.

158 - Réflexions sur la charité Verney

Lorsqu'un docteur demande à Jésus : "**Quel est le plus grand commandement de la loi ?**" Jésus répond : "Le premier, c'est : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton coeur, de toute ton âme, de tout ton esprit et de toute ta force. Le second est celui-ci : Tu aimeras ton prochain comme toi-même" (Mc 12,28-32). Dans la conversation, le jeudi-saint après la cène, le Christ dit : "Mon commandement, c'est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés" (Jn 15,12).

Pour comprendre vraiment cet amour du prochain, il faut nous habituer à voir toutes choses dans le corps mystique du Christ. Pratiquement, on ignore encore la doctrine que saint Paul enseignait, il y a 19 siècles, doctrine qui résume tout le catholicisme et qui est un grand secours pour le vivre complètement. C'est du Verbe que nous recevons la vie du corps : "Toutes choses ont été faites par lui. Rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui" (Jn 1,3). C'est le Verbe uni à la nature humaine de Jésus qui nous a mérité la grâce de la rédemption et de qui nous la tenons. Il agit dans tous les hommes sans exception pour élever leurs âmes et les purifier. Nous dépendons tellement de lui que, sans lui, nous n'existerions pas, de même qu'une branche d'arbre n'existe pas sans le tronc. "Je suis la vigne et vous, les sarments" (Jn 15,5). Quelle union mystérieuse et profonde entre tous les hommes et le Christ, surtout entre les chrétiens et le Christ. Il veut habiter en eux : "Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole et mon Père l'aimera et nous viendrons à lui et nous ferons notre demeure chez lui" (Jn 14,23). Ainsi le Christ agissant et habitant dans les hommes s'unit dans chaque homme à une nouvelle nature et personne humaines pour vivre avec elle toute sa vie humaine comme s'il s'incarnait de nouveau. Dans toutes les âmes qui existent, le Christ travaille à habiter ainsi. Dans toutes les âmes qui l'aiment, le Christ habite. Toutes ces âmes, unies au Christ, sont comme le prolongement de lui-même, des corps nouveaux dans lesquels il habite et agit. L'ensemble de ces hommes qui ont vécu, qui vivent et qui vivront, forment ce que saint Paul a appelé le "Christ total", le Christ et toutes les âmes qui l'ont aimé, le "corps mystique du Christ". Le Christ voit toutes les âmes comme des âmes dans lesquelles il doit habiter, comme des cellules de son corps mystique. Il est intimement uni à chacune d'elles : "Ce que vous aurez fait à l'un de ces plus petits d'entre mes frères, c'est à moi que vous l'aurez fait" (Mt 25,40). Jésus, on m'a dit que je devrais mettre en moi vos sentiments. Je dois donc m'efforcer de regarder et d'aimer toutes les âmes, celles de mes frères et la mienne, comme des cellules de votre corps. Je dois aussi les aimer, comme vous, de tout mon coeur, de toute mon âme et de toutes mes forces. C'est cette idée de l'union de tous les chrétiens entre eux et de tous les chrétiens avec vous qui doit diriger tous les actes de ma vie chrétienne et qui doit commander ma charité. Je n'y réfléchis pas assez à cette union qui serait la grande force de ma vie si je pouvais la comprendre. Aide-moi à le comprendre, Christ total. Je ne dois aimer pas mon camarade parce qu'il s'appelle Paul, Louis ou Roger et qu'il a un caractère qui me convient mais parce que c'est une âme avec qui vous êtes intimement uni, une âme que vous voulez habiter, que vous voulez vous "incorporer". Aidez-moi, Seigneur, à vous voir, à vous aimer en ceux qui m'entourent. Purifiez-moi, délivrez-moi du mal qui m'empêche de voir et d'aimer mon prochain comme vous-même le voyez et l'aimez. Délivrez-moi de l'orgueil et de l'égoïsme car, si je n'aime pas mon prochain, c'est que l'égoïsme et l'orgueil sont mes grands maîtres. Je ne pense qu'à moi. Tout ce que je fais, je veux que plus ou moins cela me rapporte, ne serait-ce que des remerciements et l'estime des gens. Si un jour on ne fait pas cas de moi, une tristesse sourde m'envahit. Si, dans l'apostolat que je dois faire pour vous uniquement et qui est la preuve de mon amour, je rencontre trop de difficultés ou si je ne trouve pas des chefs et des amis tels que je les avais rêvés, si on me froisse, je laisse là ces chefs, ces hommes et l'apostolat en disant pour m'excuser : "Avec des gens comme ça, ce n'est pas la peine de se dévouer".

En cet instant, je ne te vois pas, Jésus de Gethsémani et du calvaire, toi qui portes le péché du monde pour lui redonner la vie éternelle. Je ne te vois pas un peu plus écrasé et un peu plus peinant dans ta rédemption parce que mon égoïsme et mon orgueil m'ont fait quitter le nombre de tes vrais disciples qui travaillent, avec l'Esprit, dans le champ des âmes qui est le champ du Père, le nombre de tes bons disciples qui travaillent à te préparer un corps mystique sain et fort. Je ne vois pas que chaque âme ne sera jamais assez belle, jamais assez grande pour toi et que mon travail d'homme qui te connaît et qui t'aime, est de me pencher sur l'âme de mes frères pour donner à chacune tout ce qu'elle a besoin de naturel et de surnaturel pour croître, pour s'embellir, pour te connaître, pour t'aimer. Je ne vois pas cela. Je dois le leur donner autant que je le puis, même s'il m'en coûtait beaucoup, malgré

les railleries des uns, les critiques des autres car vous, Jésus, vous nous avez aimés comme ça, malgré les critiques et les souffrances. Vous nous demandez de nous aimer les uns les autres comme vous nous avez aimés. C'est une oeuvre très grande que de travailler à donner aux autres ce qui leur manque pour vous aimer comme il convient. Aussi faut-il que ce soit une oeuvre de tous les instants. Toute ma vie doit être imprégnée de cet apostolat qui est une pensée d'amour du Christ total, toujours présent en moi. En vérité, cet apostolat doit être constant. Il faut le faire directement, quand c'est possible, par la parole et par l'exemple mais ce serait une erreur de croire qu'on ne fait de l'apostolat qu'à ces moments de la vie. Les âmes ne sont pas isolées du monde, même du monde physique. Elles sont grandement influencées par le monde, par la matière, même par la température et les digestions difficiles. Tout agit sur nos âmes, les réjouit ou les attriste, les forme ou les déforme. Ma mission de chrétien fidèle sera d'aider directement les âmes, de les enseigner, de les conseiller, de les reconforter. Ce sera aussi d'agir sur toutes choses, dans toutes les activités, même matérielles, de l'homme. Ma mission de chrétien est de travailler le monde spirituel et matériel afin qu'il soit moins dur pour les âmes et que celles-ci, moins retenues par lui, puissent aller plus facilement vers Dieu. J'avais réfléchi quelque temps au mystère de la croix. J'aurai mieux compris combien cela était nécessaire, urgent, grave. A travers tous mes actes, je verrai surgir les âmes, le corps mystique du Christ. Je serai moins léger, moins frivole. Ma vie deviendra pleine d'infini, d'éternel. Si je vivais comme un de vos bons disciples, ma vie ne serait plus un temps où, tantôt je m'amuse insoucieux, tantôt je traîne péniblement un boulet, mais elle serait un temps où je ferais paisiblement une oeuvre divine. Je verrai que cet apostolat doit occuper la première place de ma vie, que cette oeuvre est la seule pour laquelle j'existe puisque je suis chrétien, disciple du Christ. Mon travail, mes amusements, ma situation sociale, ma famille doivent être organisés pour cette oeuvre. Si je veux me donner la peine de voir les choses telles qu'elles sont, je verrai la variété, le néant de la plupart des buts que les hommes donnent à leur vie. Si j'accepte de suivre ma conscience qui est comme votre parole en moi, je verrai peu à peu que je dois gagner ma vie, manger, boire, dormir pour donner à mon corps la vie nécessaire, pour qu'il puisse travailler à accroître et embellir la place que vous devez avoir dans mes frères. C'est cette idée qui doit me guider si je l'accepte complètement. Elle sera ma paix et ma force. Alors j'aurai compris vos paroles : "Aimez-vous les uns les autres comme moi-même je vous ai aimés", paroles dites en allant au jardin des Oliviers. En même temps que je purifierai ainsi, avec votre aide, l'amour que je dois porter à mes frères, vous me montrerez comment je pourrai m'aimer moi-même comme vous m'avez aimé. Ce que je dois aimer en moi, ce n'est pas ce qui est matière, égoïsme, orgueil, péché car ce n'est pas ce que vous avez aimé en moi. Ce que vous avez aimé, c'est ce qui s'unira éternellement à vous, ce qui fera partie de votre corps mystique. De même que je dois travailler, manger, dormir pour vous faire une grande place dans mes frères, je dois travailler, manger, dormir pour vous faire une grande place en moi. Au fond, cela ne fait qu'un, c'est la manifestation de l'amour que je vous porte. Vous aimer, c'est travailler pour vous, pour que vous soyez grand en chaque âme, en celles de mes frères et en la mienne. Je dois travailler activement à faire de mon âme ce que vous voulez qu'elle soit car c'est cette âme sur laquelle doit s'exercer en premier lieu et s'exerce plus facilement mes efforts de collaboration à la rédemption. Dans toute ma vie, il n'y a que ma sanctification qui compte. Les honneurs, les richesses, avoir un beau domaine, un nom connu de beaucoup de gens, à quoi cela me servira-t-il puisque ce n'est pas éternel. La seule oeuvre éternelle que je puisse faire, c'est la sanctification de mon âme. Travailler à quelque chose qui ne soit pas utile, d'une façon ou d'une autre, à la sanctification de notre âme ou de celles de nos frères, c'est prouver qu'on n'a pas beaucoup de foi car celui qui a un peu de foi voit que c'est une oeuvre aussi stupide et inutile que de battre toute une journée l'eau avec un bâton. Lorsque je ferai ainsi ma vie, elle sera une folie pour ceux qui n'ont pas la foi ou qui ont une foi mourante et on me traitera d'insensé. Vous m'en avez d'ailleurs averti. Mais vos vrais disciples savent que c'est une sagesse qu'enseigne votre amour, une sagesse libérant l'âme de tout ce qui dans le monde pèse sur elle, pacifiant et fortifiant l'homme, le préparant ainsi à atteindre son complet développement : membre du corps mystique du Christ.

1) Le but à atteindre

Ce n'est pas maintenir le bon ordre extérieur en vue de sa propre tranquillité. Il est relativement facile de méduser les élèves par une discipline de fer. Ainsi on évite bien des ennuis au détriment peut-être de choses plus importantes. Quand nous sommes fatigués, découragés, instinctivement nous voulons être plus sévères pour avoir la paix. Il faut repousser cette conception peu chrétienne de la discipline.

Le but est de former des esprits, d'élever des âmes. Nous devons être préoccupés, non de notre propre intérêt, mais du bien de nos élèves. Sous cet angle, la discipline apparaît comme un moyen de faire du bon travail, d'améliorer le rendement. Dans une classe bien disciplinée, où il y a de la tenue, de l'ordre, on respire une atmosphère saine qui facilite l'effort de tous.

Mais surtout une bonne discipline habitue les élèves à accepter une règle. Il faut pour cela qu'ils renoncent à leurs goûts personnels, à leurs faiblesses, à leurs caprices, qu'ils pratiquent un certain détachement. Par là, ils découvriront peut-être la joie de se plier à une règle reconnue bonne. Or chercher cette joie, la préférer à toute

autre, c'est trouver la vie intérieure. Sans doute, il est difficile d'obtenir des élèves cette soumission volontaire et joyeuse à la règle. C'est pourtant le but à atteindre. Nous ne pouvons nous contenter d'inspirer la crainte.

2) Les principes

1- Expliquer la règle à observer et la justifier. Ne jamais donner aux élèves l'impression qu'ils sont jugés selon le bon plaisir du professeur. Faire reconnaître comme bonne la règle qu'on va appliquer, en s'adressant aux esprits et aux coeurs. Mettre ainsi les élèves en face de leur conscience.

2- N'être que le gardien fidèle de la règle. Que les élèves ne se heurtent pas à une volonté mais à une règle fondée en justice et indépendante de la volonté du maître. Ne pas manifester de réactions personnelles, colère, nervosité, ressentiment. A l'E.N., on peut, quand l'intérêt général n'est pas compromis, battre en retraite pour que l'élève coupable se rende compte qu'on ne lui en veut pas, qu'on ne considère pas son acte comme une offense personnelle, le laisser en face de l'absurdité, de l'inconséquence ou de l'indignité de sa conduite.

3- Mieux vaut prévenir une infraction que de la laisser se commettre, ce qui oblige à sévir. En principe, il faut éviter les punitions. Pour cela, bien préciser ce qu'il faut faire et ce qu'il ne faut pas faire, faire des recommandations. Avant de prononcer une défense, une interdiction, se demander si elle ne risque pas d'être enfreinte. Éviter les exercices propices aux tentations. Il est bien rare dans les E.N. qu'après avoir indiqué avec précision aux élèves ce qu'on attend d'eux et pris toutes les précautions pour contrôler de très près leur travail, on soit obligé de sévir. Les manquements proviennent presque toujours d'une absence de contrôle. Les punitions fréquentes troublent les rapports entre élèves et professeurs, surtout si on ne peut se défendre soi-même d'un peu d'animosité ou d'aigreur. Toutefois les punitions sont possibles lorsque la règle enfreinte était précise et justifiée car, dans ce cas, l'élève a conscience de sa responsabilité.

3) Procédés

1- **En cours**, comment obtenir le silence et l'attention ?

- Le bon ordre extérieur a une importance capitale. Obtenir le silence dans les rangs, exiger que les élèves restent en rang et conservent le silence en se rendant de la cour à la classe, exiger le silence total avant de s'asseoir. L'effet obtenu est que, durant le cours, il n'y a pas d'observations à faire. Ce qui précède a surtout de l'importance à l'E.P.S..

- Parler bas au début de la classe, crier rarement.

- Que les élèves prennent des notes, sans quoi l'attention faiblit très vite.

- Poser de temps en temps des questions d'intelligence en dirigeant soi-même la discussion. Il est capital de poser des questions d'intelligence pour soutenir l'attention. Faire répéter un point de la leçon. Varier par une lecture.

- Ne pas trop se promener dans les rangs de tables pendant le cours, rester plutôt à son bureau de façon à tenir les élèves sous ses yeux.

2) **Les cahiers**. Au début de l'année, indiquer avec précision la disposition à adopter, qu'elle soit toujours suivie. On ne saurait trop donner de recommandations et de précisions aux élèves : sur la marge à tracer, les croquis, l'emploi des crayons, les titres... Une fois les bonnes habitudes acquises, tout ira bien mais, pour les faire acquérir, il faut insister sur les mêmes points sans se lasser. Il est indispensable de contrôler les cahiers le plus souvent possible, par exemple aux interrogations orales, pendant les interrogations écrites, ramasser tous les cahiers une fois par mois.

Il faut observer une certaine régularité. On peut mettre une bonne note supplémentaire à un élève dont le cahier est bien tenu.

3) **Les interrogations**. C'est une très grosse question qu'il faudrait traiter à part. Il est indispensable d'interroger souvent. L'interrogation orale permet de donner des explications complémentaires. L'interrogation écrite permet de gagner du temps, on peut poser une interrogation écrite à 5 ou 6 élèves à la fois. Il faut préparer ses interrogations.

4) Les sanctions

- Il faut connaître les moyens de sanction en vigueur à l'école et leur efficacité. Par ex., dans une E.P.S., il faut distinguer externes et internes. Il y a des sanctions inefficaces, il faut les éviter. Il est indispensable d'être renseigné. Pour tous ces renseignements, avoir une conversation amicale avec un collègue habitué à l'école depuis plusieurs années.

- Dans les écoles où les retenues sont inopérantes et c'est le cas général, ou vues d'un mauvais oeil par le directeur, on peut infliger une punition écrite à remettre dans un assez bref délai ou un texte à apprendre par coeur. Dans les E.P.S., on peut donner des lignes. En guise de lignes, on peut faire copier une leçon. Mais donner 100 lignes à copier sur telle leçon et non telle leçon à copier nécessiterait un contrôle trop minutieux pour s'assurer que le puni n'a pas sauté de phrases. Dans les E.P.S., on peut adopter ce système. Je ne sais pas si c'est possible dans les E.N.

- Jouer des sanctions morales avec les normaliens et même à l'E.P.S.

Que notre surprise douloureuse en face d'une infraction au règlement, d'un mensonge, d'une lâcheté, soit pour l'élève la première sanction. Cela sera si nos élèves, en nous regardant vivre, en viennent à désirer notre estime. Un normalien paraissait tous les matins au lever. Un matin, je le surprends presque à se recoucher après mon

passage. “Pourquoi étiez-vous recouché ? - Je n’étais pas recouché, Monsieur, répond-il avec une belle assurance. - Oh ! que j’abhorre ça !”. Je le laisse. Un moment après, il venait me trouver : “Monsieur, vous n’aurez plus jamais un mot de reproche à m’adresser au lever”, et il a tenu parole.

- Dans les E.N., le meilleur système de sanctions, c’est les notes car un élève qui n’a pas sa moyenne à la fin de l’année redouble ou bien est mis à la porte. Mais comme il y a des matières secondaires, musique, gymnastique, agriculture, qui valent aux élèves d’excellentes notes, il faut, dans les matières principales, mettre de très mauvaises notes pour modifier la moyenne générale d’un élève qui ne travaille pas. Donner plusieurs avertissements avant de punir.

5) Le cas du loustic. Il suffit parfois à désorganiser toute une classe, surtout s’il a de l’influence sur ses camarades, ce qui est fréquent.

- Si c’est un anormal, ne pas sévir, l’isoler et le rendre le plus possible inoffensif.

- S’il est intelligent mais mauvaise tête, le prendre à part, essayer de le gagner par bonté le plus possible s’il a du cœur, l’encourager dans une voie qui lui plaît, en faire son ami.

- S’il est franchement mauvais et systématiquement hostile à tout ce qui est bien, il faut le supporter comme une croix, ne pas lui faire d’avances directes. Il y a des cas où le bien qu’on leur fait enracine les gens dans le mal. Il y a des cas où notre ennemi ne peut rien accepter qui vienne de nous, uniquement parce que c’est nous qui le lui offrons. Ces cas peuvent se présenter à l’E.N. et surtout dans la vie. Il faut alors faire du bien à notre ennemi sans qu’il s’en aperçoive mais ne faire aucune avance directe.

6) Leçons spéciales

1- la discipline en gymnastique

- il faut préparer sérieusement les leçons de gymnastique. En commençant, le maître doit savoir quels exercices il va faire faire aux élèves et dans quel ordre

- varier les exercices d’une leçon à l’autre. Si on est obligé de recourir assez souvent au même exercice, ne pas tolérer qu’un élève manifeste ouvertement la satiété qui arrivera peut-être. Dire aux élèves que le meilleur moyen de trouver de l’intérêt, c’est de la faire avec entrain et non paresse,

- pas de flottements entre deux exercices. Si le deuxième exercice nécessite des accessoires, corde, ballon..., faire apporter cela par un ou deux élèves pendant que le reste de la classe continue à faire le premier exercice

- le rassemblement. Les élèves ont deux minutes pour se mettre en tenue de gymnastique. Au coup de sifflet, ils se rassemblent dans une formation établie au début de l’année, une fois pour toutes. J’ai adopté la colonne par quatre, chaque rang de quatre, séparé du précédent par la distance du bras. Ne pas tolérer des retardataires, des traînants

- le silence doit être observé dans tous les exercices où les élèves restent alignés. Au sautoir, les rangs sont rompus mais les élèves ne doivent pas parler haut. Au jeu, les élèves ne doivent pas crier. Quand les rangs sont rompus, les élèves ne doivent pas en profiter pour s’amuser, se poursuivre, s’éloigner du rassemblement.

2- Les travaux manuels

Au début de chaque séance, consacrer cinq ou dix minutes à expliquer le travail. Au besoin, faire exécuter rapidement la pièce, s’il s’agit du bois, par un maître ouvrier ou l’exécuter soi-même. Faire prendre le croquis qui se trouve au tableau, à tour de rôle, pour être reporté sur un carnet d’atelier. Tolérer que les élèves parlent mais qu’ils ne se déplacent pas sans autorisation pour prendre des outils, pour se rendre aux vestiaires où se trouvent leurs vêtements, pour se rendre aux W.C., aux lavabos.

“Le royaume est semblable à dix vierges qui sortirent au-devant de l’époux”

Cette parabole a été

écrite pour les gens qui sont sortis au-devant de l’époux, pour les mettre en garde et les avertir, afin que cette générosité première qui les avait fait sortir ne soit pas vaine. Mais il faut d’abord sortir au-devant de l’époux. Les vierges sont sorties de chez elles parce qu’elles étaient du cortège, de la famille presque, et elles en ont pris conscience. Beaucoup restent chez eux et ne font rien pour Jésus parce qu’ils ne pensent pas qu’ils sont de sa famille, ils ne s’intéressent pas à la venue de l’époux. Elles sont sorties parce qu’elles savaient que l’époux devait venir et qu’elles pouvaient le rencontrer. Il y a peu d’âmes qui pensent que Jésus vient à leur rencontre, qu’il veut les voir, être accueilli par elles, transfigurer leur vie. A dire vrai, attendons-nous quelque chose ? Attendons-nous quelqu’un dans notre vie ? Croyons-nous de tout notre cœur qu’il veut nous introduire dans son mystère, dans la maison nuptiale, comme les vierges du cortège ? Elles sont sorties. C’est pourquoi elles entendront la voix de l’époux. Toutes l’entendront, les folles et les sages, comme une conséquence de leur générosité première et de leur foi. Beaucoup n’entendent pas la voix de l’époux, beaucoup ne l’entendent que comme un cri incertain, comme la voix d’une ombre, comme en rêve, parce qu’elles sont demeurées chez elles, au coin du feu, et que l’époux passe dehors. Sortir au-devant de l’époux, c’est poser dans notre vie des actes que nous n’aurions pas mis si nous ne savions que nous sommes de sa famille et qu’il vient. C’est aller au-devant de lui, là où nous avons chance de le trouver, auprès des âmes dont il nous découvrira les besoins, dans le silence

intérieur où il nous communique sa volonté. Par les événements extérieurs, par les inspirations intérieures, il nous révélera notre vocation et nous entendrons alors sa voix.

“Il y en avait cinq folles et cinq qui étaient sages”

A les voir rechercher ensemble, on n'aurait pas su les distinguer. N'avaient-elles pas toutes leur lampe et leur vase ? L'huile que certaines emportent ne se voit pas. Ainsi en est-il des chrétiens qui commencent à suivre le Christ : même enthousiasme, mêmes aspirations élevées, mêmes difficultés, mêmes tentations, mêmes chutes aussi. Pourtant, à l'issue de leur vie, leurs sorts spirituels seront différents. La folie de uns et la sagesse des autres apparaîtra avec le temps et sera pour le jugement de chacun. Où serons-nous dans dix ans ?

“Les cinq folles ne prirent pas d'huile avec elles”

Ne savaient-elles pas que la lampe s'éteint quand l'huile vient à manquer ? Elles ont pensé que l'époux allait venir et qu'elles allaient attendre mais elles n'ont pas pensé avec réalisme à toutes les conséquences pratiques que leur foi et leur générosité devaient comporter pour être fécondes. Elles ont bien pensé que l'époux allait venir mais elles ne croyaient pas qu'il faudrait l'attendre si longtemps. Elles n'ont pas voulu penser aux difficultés et aux longueurs de l'attente. Que d'âmes ne persévéreront pas parce qu'on leur a caché ou qu'elles se sont cachées les difficultés réelles de la vie chrétienne profonde. Nous pouvons être optimistes puisque Dieu est avec nous mais sachons voir la vie avec réalisme, sans nous leurrer. Irréalisme, inintelligence spirituelle, pèsent plus sur notre destinée que les fautes arrachées à notre imperfection. Qui le comprend et veut y porter remède ?

“Les cinq sages prirent de l'huile avec leur lampe”

C'est une précaution qui semble bien vaine quand tant d'autres ne la prennent pas. Elle est onéreuse, embarrassante. Comme il est facile d'y échapper en s'étourdissant dans la joie de la prochaine arrivée de l'époux ou dans les bonnes paroles qui rassurent. Aussi les chrétiens qui considèrent la réalisation de leur vocation comme une oeuvre longue, difficile, à faire d'autant plus avec crainte et tremblement que celle-ci est plus haute, sont peu nombreux mais ceux-là construisent sur le roc et le jour des grandes tempêtes ne les ébranlera pas. C'est une chose cachée que l'huile qui nourrit la lampe. Ainsi en est-il de la force intérieure qui fait les sages et les persévérants. Comme l'huile, elle est le résultat de tout un long travail, elle est le fruit des nombreuses journées fidèles d'une vie déjà donnée au Christ. Heureuse assurance que donne sa possession, assurance qui s'appelle la pure espérance car sa possession est celle de la foi. Quel déterminisme étreint l'âme qui n'a pas su se munir à temps de cette force divine ! Il en est d'elle comme de la feuille arrachée un jour de grand vent : où tombera-t-elle ?

“Comme l'époux tardait à venir”

Il en est toujours ainsi, il faut l'attendre. Peut-être, accepterions-nous encore de l'attendre chez nous, au coin du feu, on le prendrait quand il viendrait, quand il se déciderait à venir. Ce n'est pas ainsi que les vierges l'attendent. Elles attendent dehors, très incommodément, sur la route, étant sorties au-devant de lui. Ainsi faut-il d'abord s'offrir sans être pris, se recueillir et se vider sans être visité ! C'est toujours pour nous un scandale.

Quoi que nous disions, nous pensons toujours que le principal ouvrier de notre sanctification, c'est nous. C'est en nous désolant par les ténèbres de l'épreuve et de l'attente, que Jésus maîtrise cette folle présomption. Il nous apprend à le désirer, à le prier. Il nous apprend que, s'il ne venait nous visiter, rien ne nous servirait d'être sortis.

“Elles s'assoupirent toutes et s'endormirent”

L'attente est si longue, d'autant plus longue qu'on l'espérait plus courte. La nuit est si étrangère à l'attente de l'époux. Le monde s'agite et passe près de nous sans même savoir le nom du Christ. Elles sont rares, les âmes qui vivent constamment dans un univers où vous êtes réellement venant. Vous aviez recommandé de veiller et toutes s'endormirent, les folles et les sages. C'est d'un sommeil qui ne va pas à la mort. Quand vous vous ferez plus proche, toutes aussi se réveilleront. Il est un sommeil qui va à la mort; c'est celui dont on s'endort chez soi, toutes portes fermées. Comment entendrait-on l'époux passer ? Du seul fait qu'elles sont sorties au-devant de lui et qu'elles persévèrent à demeurer hors de chez elles pour l'attendre, elles ne périront pas. Leur vigilance peut bien n'être pas actuelle, la pesante atonie et monotonie peut bien les alourdir, elles continuent à attendre, attente qui n'est pas exprimée par leurs pensées ou leurs actes mais par leur présence sur la route déserte et inhospitalière où l'époux passera tout à l'heure. N'est-ce pas ce qui donne valeur à nos fidélités quotidiennes, fidélité à la méditation, au petit groupe dont nous faisons partie. Ainsi, malgré nos engourdissements, nous demeurons sur la route où l'époux passera. Il y avait des gens qui veillaient. Ce sont eux qui crient : Voici l'époux !. Eux veillent toujours, ils accompagnent l'époux partout où il va. C'est par leur vigilance que beaucoup, généreux, fidèles mais assoupis, sont réveillés et bénéficient de la venue de l'époux. Ainsi sont vos saints dans le monde.

“Un cri dans la nuit”

Il faut de la foi pour vous reconnaître et se lever parce qu'on a entendu un cri dans la nuit, alors qu'on était plongé dans le sommeil. Donnez-nous, Seigneur, de reconnaître quand vous venez vers nous, parfois sous des apparences si déconcertantes ou même hostiles.

“Donnez-nous de votre huile car nos lampes s'éteignent”

Quand un chrétien va perdre pieds, surpris par la rafale, il ne sait pas toujours demander de l'aide à ses frères. Combien cachent leur angoisse ou leur perplexité douloureuse sous un visage d'airain mais c'est pour leur

déroute ! D'autres acceptent de montrer leur désarroi mais souvent c'est trop tard, ils sont comme ces vierges qui voudraient remplir maintenant leur lampe et qui ne peuvent le faire à temps. Ils sont trop malmenés par la menace proche pour profiter utilement de l'aide qu'on peut leur donner. Il leur manque un entraînement, une mentalité, fruits de longues années courageuses et perspicaces. Il leur manque souvent aussi une amitié solide, bâtie depuis longtemps, dès le temps où elles n'étaient pas encore dans la peine.

"Allez plutôt chez ceux qui en vendent", dure parole ! Les vierges sages d'aujourd'hui ne pourraient plus les prononcer sans se juger aussi folles que les autres, aussi indignes de l'époux. Combien savent reconforter quand ils sont aussi dans l'épreuve ? Combien peu savent aider quand eux-mêmes se sentent si faibles ? Pourtant, l'aide spirituelle que procure l'âme humiliée ou dans l'épreuve est plus précieuse que la joviale conversation de celui qui vit dans une joie inconsciente.

"Seigneur, ouvrez-nous"

Les vierges folles ne comprennent pas encore, elles sont tout étonnées d'être laissées dehors, elles ne semblent pas avoir compris qu'elles auraient dû être prêtes. C'est seulement devant une porte définitivement close qu'elles comprendront. Donnez-nous, Seigneur, de ne pas vivre ici-bas dans un mirage irréel dont nous serions tirés si durement.

"Je ne vous connais pas"

Tout est comme si elles n'étaient jamais parties. Tout est comme si elles n'avaient pas attendu longuement dans le carrefour venteux, sur la route. Il y a donc de l'irréparable, irréparables le temps qui passe et l'emploi que nous en avons fait, irréparables les occasions particulières que nous avons eues de faire du bien aux autres ou de nous sanctifier nous-mêmes. Donnez-nous, Seigneur, une grande vigilance et aussi beaucoup de confiance. Si le passé demeure irréparable et nous marque de toutes ses déficiences et de tous ses péchés, tant que nous demeurons ici, l'avenir et la foi nous restent, l'avenir toujours libre, toujours dégagé, et la foi, suprême victorieuse qui, de mal lui-même connu et pleuré, peut tirer un bien nouveau par le mystère de votre mort et de votre résurrection.

161 - **Sainte Marguerite** (Mt 13, 44-46)

10 juin

"Le royaume des cieux est semblable à un trésor enfoui dans un champ"

Le royaume des cieux n'est pas loin de nous, il est au milieu de nous, il est en nous, à nous de le découvrir. Combien de fois ne nous l'a-t-on pas dit ? Cependant, il y a bien des différences entre ce que nous savons parce qu'on nous l'a enseigné et ce que nous savons parce que nous l'avons nous-mêmes vécu. La première connaissance reste souvent irréaliste. La seconde pousse à l'action et envahit tout ce qu'elle touche. Aussi, tant que nous n'aurons pas vécu et connu ainsi la présence mystérieuse du royaume des cieux en nous, nous serons pratiquement comme le laboureur qui cultive le champ sans savoir qu'un trésor s'y cache. C'est parce que ce laboureur faisait consciencieusement son travail, creusait profondément son sillon, qu'il a découvert le trésor. Ainsi en est-il de ceux qui découvrent un jour le royaume des cieux caché en eux. Il ne faut pas mener la charrue avec un cœur négligent. Pour que nos activités diverses puissent nous mener à la découverte du trésor caché, il faut qu'elles soient, dans notre vie, autre chose qu'une corvée, un divertissement ou même une occupation honnête mais superficielle. Il faut que nous les considérions comme une oeuvre, que nous nous donnions à elles avec la plénitude dont la bonne terre s'offre à la charrue pour être profondément retournée. A la surface de la mauvaise herbe, la charrue ne fait que glisser et on ne découvrira rien.

Il ne faut pas travailler avec un esprit distrait par d'autres pensées car on ne saurait reconnaître l'indice d'un fait nouveau, le choc de la charrue contre un obstacle autre qu'une pierre. On doit remarquer le trésor lui-même à ce petit indice puisqu'on ne le voit pas. Combien sont trop absorbés par le monde qui les environne, par leurs passions ou leurs soucis pour reconnaître le léger signe spécifique de quelque chose de nouveau pour eux. Il ne faut pas manquer d'initiative. Il eut été si facile de passer outre, sans avoir la curiosité et la décision courageuse de voir ce qu'il y a, d'autant plus que, depuis longtemps, le laboureur traçait ses sillons. La monotonie de l'oeuvre tend à mécaniser l'homme comme l'outil qu'il conduit. Aussi, peu d'âmes ont le courage de s'arrêter au milieu de leurs occupations quotidiennes, de sortir de leurs pensées ordinaires, pour regarder ce qui voudrait lever en elles. Au fond de chaque âme, un trésor se cache.

"L'homme qui l'a trouvé l'y cache à nouveau"

Ce n'est pas un trésor ordinaire, quelque argent que le laboureur peut mettre avec celui qu'il possède déjà. C'est un trésor qui est inséparable du champ qui le contient. Qui veut l'avoir doit aussi avoir le champ. Aussi le laboureur le cache-t-il à nouveau, en attendant d'avoir acheté le champ.

Ainsi en est-il de l'homme qui a découvert, à force de travail fidèle, de générosité attentive, d'initiatives courageuses, le trésor divin en lui. Ce n'est pas une nouvelle vertu qui viendra s'ajouter à celles qu'il possède déjà. C'est quelque chose de transcendant à tout ce qu'il a, quelque chose qui ne peut être séparé de l'essence même de ce qu'il est. Il faut qu'il conquiert toute son âme pour posséder et vivre de la présence divine. Aussi, après le moment privilégié de la découverte, il y a une nouvelle période où l'homme est de nouveau sans voir son trésor. Son âme est si peu à lui. C'est tout un long effort qui lui est nécessaire pour la conquérir. Qui dira tout

ce qu'il faut de ténacité et d'abnégation ? Son âme n'est pas à lui, elle est possédée par d'innombrables habitudes, manières de penser, préjugés... Autant de choses qui font que, chez lui, il n'est pas le maître, qui font que le champ n'est pas à lui, qu'il ne peut accéder au trésor en tout temps. Un paysan cupide n'aurait pas pu se résoudre à enfouir de nouveau son trésor. Ne plus le voir, n'est-ce pas, en un sens, ne plus le posséder ? Le retrouvera-t-il ? Le désir égoïste et âpre rend inquiet, brise l'initiative par sa fascination. Il fallait de l'initiative et du courage pour accepter de se séparer à nouveau du trésor. Ainsi, beaucoup d'âmes épuisent leur énergie à désirer de nouveau voir et comprendre ce qui leur a été révélé un jour. La recherche de ces grâces pour elles-mêmes les gêne dans le travail nécessaire à la possession du trésor. Elles ne peuvent pas donner tous leurs efforts à la conquête de ce champ qu'est leur âme. Gourmandise spirituelle, orgueil spirituel, combien d'âmes trouvent dans leurs séductions habiles et cachées la pierre d'achoppement que leur générosité et fidélité passées avaient su éviter à l'occasion de tentations plus grossières ?

“Dans sa joie, il s'en va, vend tout ce qu'il a et achète le champ”

Dans cette joie, il n'y avait pas l'inquiétude de celui qui a peur de perdre le trésor. Il n'y avait pas non plus la fébrilité de celui qui veut l'avoir trop vite. Il y avait la force de vendre tout son bien. Ce n'est pas le triste ou le pessimiste qui saurait découvrir cette force. Quand on commence à vendre ce qu'on a, on découvre alors tout ce qu'on possède. Il y a des choses qui sont tellement à soi qu'on ne songe pas qu'on puisse s'en séparer. Cependant le prix du champ exige qu'on fasse argent de tout ce qui peut être vendu. Ainsi, pour se conquérir, l'âme doit se dépouiller de tout ce qui l'attache à autre chose qu'à Dieu. Elle doit se dépouiller dans la joie car le moindre regret est déjà une attache nouvelle à ce qu'on n'a plus et la moindre inquiétude, une attache de plus à ce qu'on quittera un jour.

Qui dira toute la force chrétienne qu'il faut ? Alors l'âme se possédera mais autrement qu'elle ne possédait jadis ses biens propres. Jadis, c'était ses biens, ses habitudes, ses manières de penser, qui la possédaient et elle s'écoulait dans leur multiplicité. Maintenant, elle se concentre dans son être, elle se dilate dans son univers, elle est soi. Maintenant, Dieu est en elle le fondement de sa personnalité retrouvée, elle possède Dieu du même mouvement qui la fait être ce qu'elle est.

“Un marchand cherchait de belles perles”

Il est l'image de ceux qui aiment les grandes idées, les aspirations élevées, les actions généreuses. C'est le propre d'une âme jeune d'avoir cette curiosité hardie et cette confiante allégresse. Combien se contentent du moins et ont même perdu le goût qui discerne les belles perles des autres, les vraies des fausses ? Il faut aller de boutique en boutique pour trouver de belles perles. Il faut même savoir aimer les belles perles qui ont une autre beauté que celles qu'on aime déjà. Il faut une initiative courageuse et une compréhension sympathique. Celui qui n'a ni l'une ni l'autre ne sortira jamais du cercle étroit de ses idées acquises et ne comprendra jamais ce qui ne lui ressemble pas. Ce marchand aurait pu rester un collectionneur de perles, les acquérant, les conservant, les estimant toutes, aimant plus sa collection que chacune d'elles en particulier, se refusant à faire un choix.

Ainsi font beaucoup d'âmes. Leur passion du vrai et du bien avorte dans la passion de la recherche, prise comme une fin en soi. Souvent aussi, elle dégénère dans l'agréable et fine hésitation sceptique qui aime tout sans juger de rien, applaudit sans prendre parti et se prête à tous sans se donner à aucun.

S'il n'avait été que cela, ce marchand n'aurait jamais acquis la perle de grand prix. Sa possession exige une préférence et on ne peut pas la posséder avec les autres. En elle, se retrouve l'éclat, la couleur, la transparence des autres. Qui les aime sait lui reconnaître ces beautés mais qui ne sait pas l'aimer plus que les autres, au point de les vendre toutes pour l'acquérir, ne saura jamais y découvrir ce que les autres n'ont pas. Ainsi beaucoup d'âmes peuvent retrouver dans le christianisme ce qui leur plaît dans les grandes aspirations humaines et, dans le Christ, ce qu'ils admirent chez les grands hommes. Mais ils n'iront pas plus loin dans le mystère chrétien s'ils admirent sans prendre parti, s'ils sympathisent sans aimer plus. Ce n'est qu'aux autres, à ceux qui se détachent de tout pour êtreindre le grand courant chrétien, qu'il est donné de retrouver en lui tout ce qu'ils ont quitté, transfiguré par une transcendance divine que l'esthète ou le badaud curieux ne saura jamais.

“Des foules nombreuses vont avec lui”

Ce n'est pas à un petit groupe d'âmes spécialement choisies que le Christ va dire les paroles fortes qui suivent dans le texte. Comme dans son sermon sur les béatitudes, il s'adresse à la foule qui l'escorte et, derrière elle, à toutes les âmes qui, un jour, dans les siècles qui viendront, le rencontreront sur le chemin de leur vie. On aurait pu concevoir qu'il prenne plus de ménagement avec les âmes. Ne va-t-il pas en décourager par des exigences aussi fortes ? C'est ce qui s'est passé souvent (Jn 6,60-66 et Mc 10,22). Jésus donne ainsi une leçon d'audace apostolique. Il est un moment où il faut présenter aux âmes la vérité chrétienne dans sa force. Attendre plus longtemps n'empêchera pas les lâches d'agir en lâches et les curieux de ne rester que des curieux. On risque aussi de décevoir la générosité et le réalisme de ceux qui, confusément encore, aspirent à se donner totalement. C'est en demandant beaucoup aux âmes que le Christ a trouvé des disciples capables de mourir pour lui. C'est aussi en leur demandant beaucoup très vite (Jn 1, 35-51).

“Si quelqu’un vient à moi et ne hait pas son père et sa mère..., il ne peut être mon disciple”

Autre chose est de venir au Christ et autre chose de devenir disciple. On peut venir au Christ conduit pas les circonstances, famille, société, attiré par la nouveauté de sa doctrine ou par les consolations que cherchent les âmes curieuses ou faibles. Aucune de ces raisons ne fera un disciple du Christ. C’est le lot des âmes droites et fortes, capables de porter la compréhension profonde du mystère divin de répondre à la grâce qui les pousse à tenir leur rôle dans l’oeuvre divine qui s’accomplit dans le monde. Jésus est venu dans le monde pour servir et ce qu’il demande à ses disciples, c’est de servir le monde, eux aussi. Les deux choses sont synonymes car le disciple est parfait s’il ressemble au maître. **Mais pourquoi haïr son père et sa mère ?** Ce n’est pas que le Christ demande à ses disciples des oeuvres contre nature ou au-dessus de leurs forces. En les mettant au service du monde comme lui, il leur demande ce qu’il y a de plus spécifiquement humain dans l’action humaine de l’homme créé avec une vocation surnaturelle. Mais c’est précisément en cela que son exigence est implacable. Aimer son père, sa mère, est certes plus qu’un mouvement naturel, c’est une vertu. Mais l’amour paternel, l’amour maternel, l’amour même de sa vie, n’épuise pas la raison d’être de l’action humaine. Elle a une fin qui dépasse le cadre de l’individu, de la famille, de la nation, de la société actuelle. C’est là une vérité communément reçue et crue. Les Juifs concrétisaient cette croyance dans leur attente laborieuse de la rénovation d’Israël. Notre siècle l’explicite dans son aspiration vers le perfectionnement indéfini de la civilisation humaine et dans la foi qu’il faut y travailler de toutes ses forces. Le Christ n’innove donc rien en ne mettant pas l’amour des parents au premier rang. Son originalité est d’y insister, d’en faire sentir toutes les conséquences sans en cacher la dureté, sans dissimuler le scandale qu’une telle affirmation ne peut manquer de provoquer dans une société de personnes qui pratiquement vivent pour elles-mêmes ou pour leur famille prise comme une fin en soi. En général, on n’aime pas le faire, on préfère attirer l’attention sur le but qui sera atteint un jour. Les moyens restent dans l’ombre. On s’enthousiasme sur la société future ou, si on est chrétien, dans les grandes perspectives du corps mystique achevé et on oublie d’en conclure ce qui pratiquement doit en découler actuellement dans notre vie. C’est là le signe d’un amour plus verbal qu’effectif, d’un intérêt plus spéculatif que réellement actif. Ce n’est pas celui que le Christ porte au monde. Par sa divinité, par son rôle créateur, parce qu’il est la fin de la création, Jésus a une solidarité unique avec le monde. Il ne sépare pas son amour du monde de l’amour qu’il se porte car c’est à partir du monde qu’il veut constituer son corps mystique. La clairvoyance avec laquelle il décrit tous les détachements que comporte le service du monde est en particulier la conséquence du réalisme que donne un amour vrai et fort. Mais l’énergie de telles déclarations est aussi pour Jésus une vraie méthode d’enseignement. C’est un moyen d’affirmer implicitement à la foule le mystère de sa personne car demander à être aimé par-dessus tout autre, c’est revendiquer pour soi l’amour unique qui n’est dû qu’à la fin dernière de toute l’action humaine, c’est s’identifier à cette fin même. Par ces paroles, Jésus manifeste aux Juifs qu’il est l’achèvement de leurs espérances, le terme de toutes les prières et de tous les efforts de leurs pères. Il manifeste à tout homme, à toute société humaine, qu’il est l’achèvement, le couronnement de tout ce qui souffle d’humain en eux, qu’il est celui qu’ils cherchent à tâtons sans en connaître le nom mais dont l’amour obscur donne à la vie de tout homme de bonne volonté un sens, une valeur, une fin transcendante. Saint Paul dégagera cela clairement. Jésus ne demande pas tout de suite à ses auditeurs de tirer cette métaphysique des affirmations qu’il pose devant eux. Les Juifs y verraient sans doute une atteinte aux droits de Dieu. “Parce que, étant homme, vous vous faites Dieu”. Les modernes se révolteraient à la pensée d’une union personnelle entre un homme, si grand soit-il, et le terme de leurs aspirations immenses, le mystère de l’union personnelle en Jésus du Verbe créateur et fin du monde avec un homme, dur scandale pour la raison.

Mon fils, ne t’inquiète pas, ne crains pas mais, à ma suite, si tu le veux biens, travaille à l’oeuvre du monde. Consacre-lui ta vie puisque tu sais que tu le dois. Comment pourrais-tu découvrir, avec tes seules forces, le mystère ineffable que le Père seul révèle. Viens avec moi, travaille avec moi. Dans la voie où j’ai marché devant, quel meilleur guide trouverais-tu, quel modèle plus réel ? Donne-toi comme je me suis donné, comme se donnaient, à mon exemple, mes premiers disciples qui ne me savaient pas encore Dieu. Un jour, il te sera découvert que l’oeuvre à laquelle tu t’es donné, c’est mon oeuvre, non pas seulement l’oeuvre à laquelle j’ai travaillé moi aussi parmi vous pendant trois petites années, si pleines cependant, mais une oeuvre qui est moi-même. Tu sauras qu’en te donnant à l’oeuvre du monde comme moi, c’est à moi que tu te donnais. Tu connaîtras que celui qui t’avait précédé dans le travail est aussi celui qui attend tout homme au terme de son oeuvre, en qui tout effort se trouve recueilli pour constituer le corps même de Dieu. Viens et suis-moi.

“Quiconque ne porte pas sa croix et ne me suit pas, ne peut être mon disciple”

On pourrait concevoir que l’oeuvre à laquelle le Christ demande à ses disciples de s’associer et qu’il leur montre être si totalement solidaire de sa propre personne, doive s’accomplir dans le plein épanouissement de l’activité humaine avec tout ce que cela implique de régularité et d’harmonie, de joie et de réussite. C’est à de telles pensées qu’incline naturellement le coeur humain toujours assoiffé de bonheur terrestre, si facilement oublieux des dures leçons et expériences d’un passé de souffrances et d’échecs, si aisément perdu dans le rêve d’un avenir idéalement heureux. C’était l’espérance millénariste des Juifs. Il y a beaucoup de millénarismes dans les aspirations les plus modernes.

Là encore, le Christ, dans la brutalité de ses affirmations, va révéler à ses disciples une vérité nouvelle. En affirmant que ses propres luttes, ses propres espérances, l'opposition rencontrée dans sa mission, les complots qui déjà se nouent au loin, sa croix, ne sont pas pur hasard, des circonstances purement fortuites que seules expliquent les conditions particulières de sa vie. En affirmant que ses disciples, en travaillant au service du monde avec lui, comme lui, trouveront aussi, par ce fait même, les mêmes luttes, les mêmes souffrances et l'opprobre de la croix, il enseigne implicitement que le monde est, en un certain sens, désaxé, déséquilibré, et que l'action humaine n'est pas seulement l'art de construire, mais aussi celui de lutter, qu'elle n'a pas toujours, comme effet prochain, l'enrichissement de la personnalité individuelle, mais doit connaître aussi, et pour finir, la mystérieuse diminution, expiatrice et transformante, la dépossession en faveur d'un autre, en faveur de l'oeuvre totale, du corps mystique. Saint Paul le dira aussi clairement un jour mais tout cela est déjà inclus et supposé dans l'enseignement pratique du Christ et dans ses exigences.

Ces deux enseignements, le Christ va les reprendre dans les deux petites paraboles qui suivent. Comme son but prochain, actuel, est moins d'enseigner une vérité que de mettre ses disciples dans l'état d'esprit qui leur permettra plus tard de comprendre, il donne à ces paraboles un caractère uniquement pratique. Il essaie de donner à la foule qui l'écoute l'idée d'utiliser son expérience réaliste des affaires ordinaires de la vie dans la grande affaire religieuse de l'humanité, de lui faire penser cette réalisation comme les autres réalisations qui se présentent quotidiennement à son activité.

"Qui de vous en effet, s'il veut bâtir une tour ?"

On ne parle pas ici du côté positif de la construction, de l'édification du corps mystique, de luttes et de croix mais de dépenses. C'est l'image du détachement impliqué par la concentration de toutes ses possibilités vers la réalisation de cette oeuvre unique. Celui qui n'accepte pas la perspective de consacrer tout son argent et tout son bien pour construire la tour, va la laisser inachevée. De même, celui qui refusera pratiquement de mettre l'amour de l'oeuvre finale de sa vie au-dessus de tous les autres amours, même légitimes, qui le sollicitent, la laissera inachevée et mutilée. Le Christ ne nous demande pas d'engager les dépenses tout de suite. Au début, il ne veut qu'une chose, qu'on fasse les calculs. Il serait vain de vouloir dès le début avoir le courage de tous les sacrifices que l'oeuvre demandera un jour mais il faut en accepter l'éventualité et considérer même cette éventualité comme nécessaire. Peu à peu, la grâce aidant, la force croissant, on deviendra capable de faire ce dont la seule vision, jadis, nous angoissait. C'est là que l'espérance chrétienne joue un rôle fondamental. C'est là que la révélation de la solidarité personnelle du Christ Jésus avec l'oeuvre finale prend un aspect nouveau. Autant ce mystère est sourd à l'esprit du raisonneur, autant, quand la charrue a entamé le sillon, il donne de l'assurance et de la force au travailleur de l'oeuvre du monde. Ce n'est plus l'oeuvre anonyme où la personnalité s'engloutit, elle est elle-même une personne en qui tout reçoit achèvement. Ce n'est plus l'oeuvre inconnue où on travaille en esclave, en aveugle, sans savoir de quoi demain sera fait et comment nos efforts y contribueront, elle a un visage très connu qui appelle, une voix qui a parlé. Ce n'est pas l'oeuvre future, échafaudée un jour sur nos débris, elle est un corps qui grandit mais qui, dès maintenant, est et dont l'esprit vivificateur, l'esprit de Jésus, nous anime. Ce n'est pas l'oeuvre géante, inconsciente, sourde, qui nous broie et se sert de nous sans le savoir mais il est un Dieu vivant qui nous aime et nous écoute.

"Ou quel roi, s'il va faire la guerre..."

Ici, la lutte, la souffrance apparaissent. Celui qui n'accepte pas de telles perspectives, qui ne veut pas penser à la force de l'ennemi, à la dureté du combat à venir, sera vaincu d'avance. Là encore, le Christ ne demande pas au roi de rassembler ses armées actuelles ni au chrétien de savoir supporter dès l'origine toutes les croix, tous les échecs qu'il rencontrera dans sa vie donnée à l'oeuvre, mais il demande qu'on y pense et qu'on y pense avec le réalisme que l'on met dans ses autres pensées quotidiennes. Il demande qu'on en accepte l'éventualité et qu'on la considère même comme certaine.

Là encore, l'amour chrétien joue un rôle essentiel. L'amour porte à imiter ce qu'on aime. La vie combattante et souffrante du Christ, illuminée, rendue actuelle par l'amour chrétien, est une grande aide dans le combat et la souffrance. Autant le dur spectacle de la croix du Christ, annonciatrice et symbole des détresses à venir, est angoissante au coeur de qui va faire les premiers pas, autant elle donne de constance, d'énergie, pour tenir, lutter et être bien vaincu. Car dans l'épreuve qui paralyse, dans l'échec absurde qui brise, nous ne nous croyons plus la victime de quelque hasard insensé mais nous reconnaissons un épisode de la lutte qui se poursuit dès le début du monde entre Dieu et les forces du mal et dans laquelle Jésus est tombé lui aussi. Malheur à qui n'a pas voulu accepter la perspective universelle de la croix ! Comme il sera pauvre et seul au soir de l'épreuve !

La croix même, terme inévitable de toute action humaine puisque toujours l'oeuvre écrasera l'ouvrier, c'est la loi. Dure réalité qu'on peut oublier un temps mais où conduisent toutes les routes humaines quand on les suit loyalement et jusqu'au bout. Signe austère dont la barre transversale nous dit une dernière négation, bois nu où tout s'éteint, nous te voyons maintenant revêtu de la chair du Christ, aurolé déjà du matin de la résurrection.

"Le sel est bon mais si le sel s'affadit, il est inutile et pour la terre et pour le fumier"

Celui qui vient au Christ et qui ne devient pas son disciple est comme le sel qui s'affadit. Quand il aura quitté le Christ, il ne le rencontrera peut-être plus jamais et il y a en lui moins d'espoir pour l'oeuvre du monde que celui qui n'a pas encore croisé Jésus. Dans la préparation éloignée qui conduit au Christ, dans le travail seulement

humain qui cultive et fait grandir les aspirations généreuses que le Christ informera un jour de sa présence, ce disciple manqué sera un ouvrier incapable. Combien de chrétiens formalistes sont aussi moins hommes que des incroyants. Aussi on les jette dehors !

163 - **Vigile de la fête de saint Jean-Baptiste** (Lc 1, 5-20)

23 juin

“Aux jours d’Hérode, roi de Judée”, ainsi commence toute l’histoire évangélique. Ce petit rappel chronologique nous apprendra à ne pas désespérer de notre temps. Quoique certains pensent que l’impiété et l’irrégion y dominant, Dieu pourra cependant y opérer encore de grandes choses s’il trouve, parmi ses serviteurs, des âmes capables de recevoir une grande vocation. Le premier chapitre de saint Luc sera consacré à nous raconter la vocation personnelle de deux âmes appelées à devenir, l’une le père du précurseur, l’autre la mère du sauveur. C’est sur ce fondement de générosité et de soumission que tout le reste a été édifié.

“Tous deux étaient justes devant Dieu, marchant dans tous les commandements d’une manière irréprochable”
Ce n’est pas dans les âmes médiocres que Dieu prépare la réalisation de ses oeuvres. Seules, des vies purifiées et données peuvent supporter le lourd fardeau d’une mission divine. Encore lorsque l’oeuvre leur est donnée à accomplir, sont-elles à peine à la hauteur de leur tâche. Ainsi Zacharie, malgré sa longue et efficace préparation, fut ébranlé par la parole de l’ange. Peu à peu, grâce à leur long passé de droiture et de courage qui les établit dans la sagesse et la force, elles arrivent à surmonter toutes les difficultés. C’est là qu’on voit clairement quelle richesse stable et éternelle est, pour une âme, son passé chrétien. Zacharie, après avoir été aveuglé, saura rester fidèle et retrouver la vue en reconnaissant, en son fils Jean, le don de Dieu. La justice de Zacharie et d’Elisabeth n’était pas pharisienne. Elle ne s’édifiait pas sur la simple observance, stricte et passive, de la loi. Elle ne s’abritait pas derrière elle, se faisant ainsi un bouclier contre les aspirations généreuses qui sourdent dans les âmes sous le souffle de l’esprit. Ils marchaient dans les commandements. Combien cette expression manifeste l’activité ingénieuse et persévérante qu’ils y mettaient. Pour de telles âmes, la loi est plus un point de départ qu’une arrivée. Elle est la méthode qui apprend à aller plus loin, qui apprend aux âmes à cheminer dans les conseils que Dieu leur fait entendre. Heureuse attitude pour obéir entièrement à Dieu car il est le maître dont la volonté n’est épuisée par aucune observance et qui donne de nouveaux travaux, de nouvelles responsabilités, au serviteur fidèle qui vient, le travail du jour fini. Heureuse attitude pour connaître Dieu en soi car il est celui que nul concept n’épuise, que nulle idée ne contient. Chaque jour, il demande à l’âme qui le cherche avec un amour vrai, de le préférer, lui, dans sa réalité inconnue et mystérieuse, à toutes les images qu’elle s’est forgée de lui et qu’elle possède. Ces âmes sauront la raison intime de leur vie.

“Ils n’avaient point d’enfants... et ils étaient l’un et l’autre avancés en âge”

Malgré leur volonté droite et persévérante, malgré leur désir vrai de servir, Zacharie et Elisabeth n’avaient pas d’enfants. Pourtant, n’était-ce pas la raison essentielle de cette collaboration étroite qu’ils ont cherchée tous deux dans le mariage ? Leur vie paraissait avoir définitivement manqué un de ses objectifs principaux car désormais l’un et l’autre étaient trop vieux pour qu’ils puissent espérer encore humainement dans l’avenir. A quoi bon cette fidélité, à quoi bon cette persévérance, pourquoi marcher dans la voie des commandements, pourquoi tant d’efforts ? Bientôt nous mourrons et la tâche qu’il s’agit d’accomplir aujourd’hui ne demande pas, pour être bien faite, tant de sainteté ni tant de zèle. Autour de moi, tant d’autres l’accomplissent honnêtement, aussi bien que moi, et ne semblent pas se soucier d’un idéal si élevé. A vie commune, idéal moyen ! Admirons Zacharie d’avoir résisté à ces pensées tentatrices. Admirons-le d’avoir attendu la révélation de sa vocation jusqu’à un âge où tant d’autres, qui se reposent sur un passé qu’ils continuent par honnête routine, sans but, n’attendent plus que la mort. Admirons-le d’avoir persévéré malgré tout dans une vie sainte et donnée. Il s’y préparait sans le savoir à une tâche inconnue. La grandeur de cette tâche justifierait après coup toute la patience de ses longues fidélités. Dure préparation que celle dont l’échec est le principal artisan, préparation qui seule aide cependant à porter le fardeau de la réussite. Sans elle, le bonheur étouffe l’âme en la gorgeant d’elle-même. Seul celui qui suit longtemps porter l’échec est son maître dans le succès. Admirons la constance et la foi de Zacharie et d’Elisabeth. Combien d’âmes gâchent leur vie parce qu’elles se lassent d’attendre ou parce qu’elles ont connu vite l’échec dans l’oeuvre à laquelle elles voulaient se consacrer et qu’elles n’ont pas eu la force de tenir tête et de continuer envers et contre tout. Aussi vos ouvriers sont-ils toujours peu nombreux, malgré la foule qui vous suit, Seigneur. Ce qui manque à beaucoup, ce n’est pas la générosité qui rend clairvoyant mais c’est la force, celle que montrent Zacharie et Elisabeth dans leur longue existence en apparence stérile. Mais qui dira le plan de Dieu ? Plus l’hiver est long et rigoureux, plus le printemps est fécond. Heureux celui que la foi et la force font vivre et prier avec persévérance

“Pendant que Zacharie s’acquittait des fonctions sacerdotales”

Ainsi l’événement qui décida de la vocation de Zacharie, qui le rendit père du précurseur, s’insère naturellement dans la trame ordinaire d’une vie consacrée au service de Dieu. Beaucoup pensent trouver Dieu et la vie qu’il nous demande dans quelque manière de faire extraordinaire, des grandes pénitences, un zèle sans sagesse dans les oeuvres. En vérité, ils fuient la platitude d’une vie ordinaire recueillie et laborieuse. Ils cherchent à se sentir servir Dieu, gourmandise spirituelle. D’autres veulent imiter les oeuvres surhumaines des saints, sans avoir

d'abord connu la langue préparation et la grâce qui les rendent possibles. Leur ténacité persévérantes est faite plus du désir de se savoir logiques avec les principes et les résolutions une fois prises que de l'amour qui rend sage et clairvoyant. Orgueil spirituel. Ce sont là des tentations pour les âmes fortes. Les lâches s'excusent de leur lâcheté en faisant les humbles et les modestes, malheureuse hypocrisie qui séduit plus d'une âme.

Seigneur, quand nous donnerez-vous votre esprit, celui qui anime votre action divine sous la frêle et discrète apparence des oeuvres spirituelles de chaque jour ? Alors nous serons prêts à vous écouter et à vous comprendre, à vous suivre et à faire ce que vous voulez de nous.

“Toute la multitude de peuple était dehors en prière”

Si la vocation de Zacharie lui est donnée personnellement, elle lui est cependant donnée pour tous. Le monde recevra le précurseur de sa fidélité. Ainsi chacun se trouve, par sa vocation, travailler à l'oeuvre de tous. C'est la conséquence de la solidarité qui unit les âmes entre elles dans la vie d'un même corps. Inversement, le corps tout entier participe à la préparation éloignée et prochaine de cette vocation. Le peuple tout entier assiste Zacharie de sa prière. Les grands saints qui marquent leur siècle de leurs oeuvres sont souvent l'aboutissement d'une longue suite d'âmes saintes, inconnues, qui les préparent. C'est parce qu'ils vivent dans un milieu mystérieusement préparé par toutes ces âmes à recevoir leur influence qu'ils réussissent même humainement.

“Ta prière a été exaucée”

Zacharie avait prié pour avoir un enfant. Peut-être y avait-il eu là, dans les débuts, quelque désir égoïste, le désir de sortir de son opprobre, le désir de faire quelque chose de sa vie. On ne peut pas être pur et détaché dès le début. Dans une âme sincèrement religieuse et qui persévère, de tels désirs valent toujours mieux que ce qu'y pourrait découvrir un psychologue superficiel. Au-delà de l'égoïsme de surface, il y a le désir vrai de servir. Ce désir se dégagera et se purifiera avec le temps et les épreuves. Beaucoup d'âmes ne connaissent pas ces purifications parce qu'elles n'ont pas persévéré dans la prière, n'ont pas désiré avec assez de force. Ne croyons pas que la soumission à la volonté de Dieu soit synonyme de désir et de prière nonchalante. Zacharie a persévéré dans sa prière. Cependant, il aurait eu bien des motifs, apparemment raisonnables, de se décourager en se disant que ce qu'il demandait n'était peut-être pas selon l'ordre de Dieu. Ddonnez-nous “d'aspirer aux dons les meilleurs” (1 Cor 12,31), aux vocations les plus hautes car ce sont eux qui conviennent à vos enfants.

“Ta femme te donnera un fils”

Zacharie était prêtre de son état. C'est un état fort élevé et définitif. Il aurait pu croire que sa voie était toute tracée à l'avance, que sa vie était toute pleine. Sans l'arracher au genre de vie qu'il mène, Dieu lui confie une tâche extrêmement haute, d'où sa vie va recevoir un sens, une plénitude nouvelle. La vocation qu'il reçoit d'engendrer le précurseur s'insère, sans la briser, dans la trame de sa vie passée.

Nous-mêmes qui sommes engagés, pour la plupart, dans un genre de vie, dans un métier déterminé, ne pensons pas a priori que la question de la vocation ne se pose plus pour nous et que l'accomplissement fidèle de notre devoir d'état épuise entièrement tout ce que Dieu attend de nous. Peut-être, Dieu désire nous confier de grandes choses, les plus grandes, et il veut peut-être nous confier ces plus grandes choses tout en nous maintenant dans notre état de vie actuel.

“Un fils que tu appelleras Jean”

C'est le fils de Zacharie et, pourtant, il n'appartient pas à son père. C'est de Dieu qu'il reçoit son nom. Ainsi notre vocation est à la fois de nous sans être pour nous ni à nous. Ce n'est pas à nous de vouloir donner, selon nos attraits humains et nos convenances, telle ou telle direction à notre vie, tel ou tel “nom”. L'attrait mystérieux par lequel Dieu nous révèle notre vocation et qui constitue un des signes de notre vocation n'est pas toujours un attrait pour notre sensibilité, pour nos goûts. Il se confond avec le sentiment que nous avons de l'obligation morale du devoir qui s'impose à nous d'aller en telle ou telle direction. Il est souvent en opposition avec les attraits et les goûts de notre sensibilité. Zacharie s'est préparé dans une longue fidélité. Maintenant, il n'a plus qu'à entendre, qu'à faire taire tout désir personnel, qu'à obéir. Heureux ceux qui savent être assez purs pour entendre, au fond d'eux-mêmes, la voix de Dieu qui les appelle.

“Il sera pour toi un sujet de joie”, joie du commencement quand tous les voisins viendront féliciter Zacharie de son fils. Joie de la fin aussi quand, dans la perspective surnaturelle que donne l'approche de la mort, le vieux prêtre comprendra ce qu'a été l'oeuvre de son fils et qu'il marchait devant le Seigneur. Mais entre temps, Jean, parti seul au désert, sera pour ses parents une source de souffrances, à moins qu'ils n'aient déjà le regard assez surnaturel pour voir dans le présent même l'oeuvre de Dieu en train de s'accomplir. Ainsi en est-il pour toute vocation. Au début, la joie de la découverte et, au terme, celle plus haute de la consommation. La joie a le premier et le dernier mot. C'est toujours elle qui a raison, qui est le vrai mais la souffrance est dans tout l'entre-deux où la joie ne peut être atteinte qu'à la cime de l'âme par la foi nue.

“A quoi reconnaitrai-je que cela sera ?”. N'était-ce pas une demande qui nous paraît raisonnable, prudente, sage ? Pourtant, Zacharie en est durement châtié. Dieu veut être cru et obéi. Ce n'est pas pour rire qu'il nous fait connaître sa volonté et, bien que la parole reçue aujourd'hui n'ait pas été entendue hier, les devoirs nouveaux qu'elle nous impose doivent être reconnus et acceptés tout de suite. Dieu veut être cru et obéi sans donner de signes. Parfois il en donne. Le plus souvent, il n'en donne pas. Dans une âme suffisamment purifiée, sa voix se

fait entendre avec une netteté qui ne permet pas l'hésitation. Zacharie est coupable d'en avoir douté. Seigneur, délivrez-nous de la manie de vouloir des signes. Pour quoi ne voulons-nous pas croire sur parole ? Pourquoi surtout pensons-nous vous trouver mieux par des signes matériels ? N'est-il pas vrai que notre piété en devient souvent superstitieuse, païenne ? Tel n'ose pas croire à la parole de Dieu qui lui parle dans le recueillement et la prière et il se décidera à l'occasion d'un concours matériel de circonstances ou à l'occasion d'une parole saisie au vol dans quelque conversation. Là, il verra tout de suite une indication providentielle. Comme on galvaude ce grand mot de "providence" !

"Tu seras muet"

Le refus ou la négligence à accomplir la volonté de Dieu n'est pas une chose qui puisse être pour nous sans conséquence. Que nous le voulions ou non, notre vie ne peut se développer pleinement que dans la direction où Dieu nous appelle. L'infirmité qui frappe Zacharie symbolise la stérilité des âmes qui se dérobent à leur vocation. Elles se sont mises comme hors du grand courant de la vie et la sève qui vivifie l'arbre entier pour le mener à son achèvement organique ne circule plus dans le rameau qui n'a pas accepté la finalité de l'ensemble. Zacharie, devenu muet, se trouve paralysé même pour les choses ordinaires de la vie, pour l'accomplissement des devoirs de son état. Ainsi en est-il souvent des âmes qui se refusent à entendre l'appel de Dieu, son appel à monter plus haut. Zacharie ne sera guéri que dans l'acte de foi et de soumission par lequel il nommera son fils "Jean", reconnaissant ainsi que cet enfant est bien celui dont l'ange avait parlé.

"Ces choses s'accomplirent en leur temps"

Malgré l'incrédulité de Zacharie ! Dieu connaît le coeur de son vieux serviteur et, pour une défaillance d'un moment, il ne le rejettera pas hors de sa voie.

164 - Les vrais adorateurs (Jn 4,24)

"Dieu est esprit et ceux qui l'adorent doivent l'adorer en esprit et en vérité"

Ces paroles que Notre-Seigneur dit à la Samaritaine, il les redit à chacun de nous aux heures privilégiées où nous l'interrogeons avec une bonne volonté entière, un désir réel de mieux l'aimer. Elles sont l'explication de ce scandale qu'est la pauvreté spirituelle d'une multitude de chrétiens et la nôtre après tant d'années de pratiques religieuses et d'oeuvres pieuses. Si les chrétiens qui prient et participent aux sacrements restent des médiocres, c'est peut-être que leur prière ne sait pas s'élever jusqu'à Dieu, c'est peut-être qu'elle ne jaillit pas de leur âme profonde. Voici ceux qui s'imaginent prier Dieu et leur prière ne s'élève pas au-dessus d'eux-mêmes. Dieu est leur associé docile, un moyen qu'on déclenche par la prière, source de prospérité pour leurs petites affaires, gage de réussite pour leurs examens, dispensateur de grâces qui leur permettront de parfaire la belle statue morte et spirituelle qu'ils sculptent pour eux et dans laquelle ils s'admirent d'avance, adorateurs d'eux-mêmes. Voici ceux qui vont trouver dans le temple de Dieu une compensation aux duretés de la vie, les consolations de la religion comme ils disent. Ils viennent rêver près du silencieux tabernacle pour s'échapper du réel qui les talonne, trouver une distraction à l'ennui pesant qui les saisit, une trêve aux inquiétudes qui les agitent, une revanche à l'humiliation qui les trouble. Certes, vous êtes le médecin des âmes, Seigneur, mais des âmes courageuses, vous n'êtes pas un endormeur. Voici ceux pour qui la prière est une chose agréable, un moyen de jouir d'émotions délicates. Ils recherchent le remuement délicieux de l'âme, le bercement des prières liturgiques, la ténébreuse clarté des vieilles cathédrales. Tout ce qui est archaïque les charme et nourrit leur piété. Petits coeurs qui croient chercher la présence divine sous les espèces du beau. Ils aiment mieux le pain qui nourrit les sens que celui qui vient de l'esprit. Voici enfin ceux qui mesurent leurs prières comme on mesure du drap. Ils se reposent sur le nombre de chapelets récités, sur la longueur précieusement observée et la multiplicité méticuleusement respectée de leurs dévotions. Ils se font un rempart de leur règlement de vie, une forteresse du contentement qu'ils éprouvent à le voir bien suivi. Ce qui devrait ouvrir leur coeur pour que l'amour du monde y entre, les rétrécit et les aigrit. Ainsi faisaient les Pharisiens, il y a vingt siècles. Ne venez pas troubler leur vie par une présence nouvelle, Seigneur, vous savez ce qu'ils ont fait de vous jadis.

Mon Dieu, nos lèvres peuvent bien dire les paroles que vous nous avez enseignées, nos formules de prières peuvent bien vous exprimer les sentiments que vous voudriez voir nôtres. Comment les dirions-nous en vérité puisque notre coeur est ailleurs ?

Ces paroles, vous les avez apprises à vos apôtres, à ceux qui vous avaient suivi et nous n'avons encore rien quitté. Ces prières, vous les avez inspirées à vos saints et ils y ont mis toute la chaleur de leur amour, nous sommes encore pleins des choses de la terre. Nous cherchons près de vous l'aide matérielle qui facilite la vie, la consolation qui la rend plus légère, l'émotion délicate qui lui donne un prix, la satisfaction du devoir accompli, eux cherchaient auprès de vous, vous-mêmes, votre esprit.

Divorce fondamental qui sépare en deux notre prière, nos paroles et notre coeur, qui la fait fausse et irréaliste, intérieurement divisée de tout l'abîme qui sépare nos vrais soucis de ceux que vous voudriez que nous ayons. Seigneur, nous ne saurons vous prier en vérité, pleinement unis à votre église et à vos saints que lorsque nous saurons, avec eux, vous prier en esprit.

Apprenez-nous à prier en esprit. Apprenez-nous à nous mettre en votre présence et à y demeurer en l'absence de tout autre objet que vous. Vous savez quel effort il faut à l'âme vigoureuse pour se séparer un temps de tout ce qui fait la trame matérielle du reste de sa journée. Vous savez quelle patience forte il faut à l'âme recueillie pour se tenir seule près de vous. Vous savez quelle vigilance surnaturelle lui est nécessaire pour ne pas retrouver tout à coup dans sa prière le visage absorbant de ses occupations et de ses soucis. Apprenez-lui, Seigneur, l'endurance sacrée pour arriver à ne plus s'ennuyer seule à seule avec vous. Elle est encore à se nourrir si ordinairement des nourritures terrestres, qu'elle a faim près de vous d'un autre pain que celui de votre présence. Elle est encore si novice dans le recueillement qui se noue autour de votre essence qu'elle ne sait pas simplement, naturellement, se tenir en paix près de vous. Apprenez-nous à vous reconnaître à travers toutes les espèces qui vous manifestent mais apprenez-nous aussi l'impuissance essentielle de tout objet créé à contenir son créateur. Vous savez combien l'âme désire vous penser et vous voir pour vous adorer. Vous savez combien vite elle aime se reposer dans ce qu'elle voit et dans ce qu'elle pense pour s'en faire une idole qui vous cache. Vous savez combien vite toute pensée qui vous masque, toute vision qui détourne les yeux de vous perd jusqu'à la marque de votre divin esprit. Apprenez-lui, Seigneur, le détachement sacré pour toujours dépasser toutes ses impressions et toutes ses pensées, qu'elles ne soient que des étapes sagement parcourues mais vite oubliées quand d'autres chemins l'appellent pour la conduire à vous. Mais elle est si affamée de possession que la grande possession de votre être éternel lui paraît une dépossession. Mais elle est si novice dans ce détachement que soutient seule votre divine foi qu'elle ne sait pas le vivre sans un reste d'attachement qui lui donne la saveur de la croix. Silence sacré dans lequel le monde fut créé, silence sacré du tabernacle qui conserve l'hostie, silence sacré de l'âme devant son Dieu. C'est sous ton voile que se prépare, secrète, la parole qui convainc. C'est dans ton immobilité que s'enfante le zèle des apôtres. C'est par ton efficace que le reste du jour reçoit sa divine substance et la petite hostie est le ferment qui fera, un jour, du monde la grande hostie. Seigneur, dites-nous le silence de vos nuits de prière.

Enfant, ce n'est pas en un jour que l'âme peut connaître un tel secret et le chemin qui conduit au sommet où Dieu seul est aimé en lui-même est long. Bien fou celui qui voudrait me ravir ce trésor. Bien ignorant celui qui penserait forcer, par un effort tenace, la porte qui tient dans le mystère le silence intime de Dieu. Il peut essayer de le contrefaire, ce silence, il peut chasser tout ce qui vient remplir le vide de son cœur, en pure perte. Ce silence lui est plus pesant qu'aucune distraction et il est aussi pauvre de moi. Non, c'est le fruit lentement mûri d'une longue vie chrétienne avec tout ce que cela suppose de travail et de soin pour libérer le centre de l'âme de toute attache charnelle, dépister à force de simplicité les faux élans d'amour et les recherches subtiles et compliquées du moi, rectifier sans répit son intention profonde, se remettre sans cesse dans la pensée de Dieu au milieu des déficiences et des déportements, de tout ce qui distrait et qui dissipe. Les ambitieux et les orgueilleux ne connaîtront jamais le silence de Dieu. Je suis la voie qui conduit au Père. Qui donc peut être appelé à connaître le Père s'il n'a pas d'abord vécu comme le Fils ? Qui dira ce que cela comporte de détachement et de renoncement ? Se donner à une oeuvre jusqu'à s'y perdre, persévérer dans le travail malgré la fatigue et l'échec, malgré les intrigues qui se nouent secrètes et les trahisons, tenir malgré la grande lâcheté du monde et sa médiocrité, tenir jusqu'à la fin. Les lâches et les pusillanimes ne connaîtront jamais le silence plein de celui qui va au Père, la gerbe liée. Mais l'âme pure de toute attache de soi et toute donnée vivra ce que nul oeil n'a vu et nulle oreille entendu. Adoratrice en esprit et en vérité, sa prière et sa vie ne feront qu'un. Sa vie sera une prière et sa prière sera ma vie en elle. Elle sourdra de son être profond pour s'élever jusqu'à Dieu, eau limpide qui jaillit et retourne à sa source, image humaine de cet unique amour dans lequel, issu éternellement du Père, je me réfère aussi éternellement à lui, mystère d'union et d'unité.

165 - Appels divins

Les appels dans les écritures

"Le Seigneur vint et se tint devant **Samuel**. Il appela comme les autres fois "Samuel: Samuel !" Alors Samuel répondit : "Parlez car votre serviteur écoute". (I Sam. 3,10)

Dans ce récit, nous avons un exemple remarquable d'un appel divin et de la façon dont nous devons y répondre. Samuel fut élevé depuis son enfance dans la maison du Seigneur. Au temps voulu, il fut appelé à des fonctions sacrées et fait prophète. Aussitôt il répondit à l'appel. Il ne comprit pas d'abord qui l'appelait et ce que cela signifiait mais, allant trouver Elie, il apprit qui parlait et quelle devait être sa réponse à lui. Aussi lorsque le Seigneur l'appela de nouveau, il dit : "Parlez, Seigneur, car votre serviteur écoute". Voici une prompte obéissance.

L'appel de saint Paul fut très différent quant aux circonstances mais semblable à celui de Samuel en ce sens que, lorsque Dieu appela, il obéit promptement lui aussi. Quand il entendit la voix, tremblant et étonné, il dit aussitôt : "Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?". La même docilité se trouve affirmée ou impliquée dans les deux récits qu'il donne lui-même de sa conversion miraculeuse. Au chapitre 23 des Actes, on lit : "Que ferai-je, Seigneur ?" et, au chapitre 26, au roi Agrippa, il ajoute : "Alors, ô roi Agrippa, je ne désobéis point à la vision céleste". Tel est le récit qui nous est donné du premier pas de saint Paul dans les voies miséricordieuses de Dieu,

voies dont le terme devait être son salut éternel. Telle est la leçon que nous donne la conversion de Paul : obéir promptement à l'appel. Si nous y obéissons, la gloire en soit à Dieu car c'est lui qui agit en nous. Si nous n'y obéissons pas, que la honte en soit pour nous, travaillés que nous sommes par le péché et l'incrédulité. Veillons donc à agir en conséquence. Ayons crainte de ne pas obéir à la voix de Dieu quand il nous appelle. Pourtant ne nous glorifions point, ne nous faisons point honneur de lui obéir. Telle a été la conduite de tous les saints depuis le commencement. Ils travaillaient à leur salut avec crainte et tremblement et en attribuaient l'oeuvre à celui qui les poussait à vouloir et à faire son bon plaisir. Ils obéissaient à l'appel et rendaient grâce à celui qui les appelait, à celui qui accomplissait en eux leur vocation. L'appel de Samuel fut très différent de celui de Paul dans ses circonstances. Son obéissance nous est montrée par les mots qu'Elie met sur ses lèvres : "Parlez, votre serviteur écoute". Cet état d'esprit nous est décrit simplement par des paroles dans les deux cas.

Pour beaucoup d'autres saints dans l'écriture, il est dépeint par des paroles et par des actes ou négativement par l'exemple de ceux qui ont négligé l'appel de Dieu et ne sont pas entrés dans la vie. Ainsi, au sujet des **apôtres**, nous lisons que "Jésus, marchant auprès de la mer de Galilée, vit deux frères, Simon appelé Pierre et André son frère, qui jetaient un filet dans la mer car ils étaient pêcheurs. Il leur dit : Suivez-moi et je vous ferai pêcheurs d'hommes. Aussitôt, ils quittèrent leurs filets et le suivirent" (Mt 4,18). De même, quand il vit Jacques et Jean avec leur père Zébédée, "il les appela et eux, immédiatement, quittèrent le bateau et leur père et le suivirent". Et ainsi de Matthieu au bureau des impôts, "il lui dit : Suis-moi, et lui quitta tout, se leva et le suivit". Nous lisons encore dans l'évangile de Jean : "Jésus alla en Galilée et trouva Philippe et lui dit : Suis-moi". Philippe trouva Nathanaël et lui dit de même : "Viens et vois". Jésus vit Nathanaël venir à lui et dit de lui : "En vérité, voici un enfant d'Israël en qui il n'y a pas d'artifice".

D'un autre côté, **le jeune homme riche** recula devant l'appel. Dure parole pour lui : "Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu as, donne-le aux pauvres et tu auras un trésor dans le ciel, ensuite viens et suis-moi. Mais quand le jeune homme entendit cette parole, il s'en alla triste car il avait de grands biens" (Mt 19,21-22). D'autres qui semblaient **hésiter** ou demander quelque petit délai au nom de sentiments humains furent repoussés pour leur manque de promptitude dans l'obéissance car le temps ne s'arrête pour personne. La parole d'appel est dite et, si nous ne saisissons pas le moment, elle est perdue. Le Christ suivait sa voie vers le ciel. Il marchait auprès de la mer de Galilée (Mt 4,18), il allait (Mt 9,9), il passait (Mc 11,14), il ne s'arrêtait pas, tous devaient le suivre. Il dit à un autre : "Suis-moi. Mais celui-ci dit : Seigneur, souffrez que j'aie auparavant enseveli mon père. Jésus lui dit : Laisse les morts ensevelir les morts mais toi, va et prêche le royaume de Dieu. Un autre dit aussi : Seigneur, je vous suivrai mais laissez-moi d'abord aller dire adieu à ceux qui sont chez moi. Et Jésus lui dit : Tout homme qui, ayant mis la main à la charrue, regarde en arrière, n'est pas propre au royaume de Dieu" (Mt 20,6-7)).

Considérez une fois de plus les circonstances de la vocation **d'Abraham**, le père de tous ceux qui croient. Il fut appelé de la maison de son père mais sans savoir où on l'appelait. Saint Paul reçut l'ordre d'aller à Damas et là, il recevrait d'autres instructions. De même, Abraham quitta son foyer pour une terre "que je te montrerai" (Gen 12,1), dit le Dieu tout-puissant. Il sortit donc sans savoir où il allait : "Abraham se mit en chemin comme le Seigneur le lui avait dit". Tels sont les exemples d'appels divins dans l'écriture. Leur marque caractéristique est celle-ci : ils demandent une obéissance immédiate et ils nous appellent à quelque chose que nous ignorons, ils nous appellent dans les ténèbres. La foi seule peut leur obéir.

En quoi ceci nous regarde-t-il maintenant ?

Nous fûmes tous appelés à servir Dieu dès notre enfance avant que nous pussions obéir ou désobéir. Quand la raison commença de s'éveiller en nous, nous étions déjà appelés. Nous avons été appelés à un état de rédemption, nous avons vécu comme serviteurs et enfants de Dieu pendant tout le temps de notre épreuve, ayant été amenés à cet état dès notre petite enfance par le saint baptême, par l'acte de nos parents. L'appel n'est pas pour nous une chose future mais une chose passée. C'est vrai et pourtant il est vrai aussi que les passages de l'écriture que j'ai cités s'appliquent encore à nous, qu'ils nous concernent et qu'ils peuvent nous avertir et nous guider de plusieurs façons importantes, ce que je voudrais montrer en peu de mots.

En vérité, nous ne sommes pas appelés une fois seulement mais beaucoup de fois. Tout le long de notre vie, le Christ nous appelle. Il nous appela d'abord dans le baptême mais plus tard aussi. Que nous obéissions ou non à sa voix, il nous appelle encore miséricordieusement. Si nous manquons aux promesses de notre baptême, il nous appelle au repentir. Si nous faisons effort pour accomplir notre vocation, il nous appelle toujours plus avant, de grâce en grâce et de sainteté en sainteté, tant que la vie nous est laissée. Abraham fut appelé à quitter sa maison, Pierre ses filets, Matthieu son emploi, Elisée sa ferme, Nathanaël sa retraite. Tous, nous sommes appelés sans cesse d'une chose à l'autre, toujours plus loin, n'ayant point de lieu de repos, mais montant vers notre repos éternel et n'obéissant à un ordre que pour être prêts à en entendre un autre. Il nous appelle sans cesse afin de nous justifier sans cesse, de plus en plus et sans cesse nous sanctifier et nous glorifier. Il nous serait bon de le comprendre mais nous sommes lents à comprendre cette grande vérité que le Christ est en quelque sorte marchant parmi nous et, par sa main, ses yeux et sa voix, nous ordonnant de le suivre. Nous ne comprenons pas que son appel est une chose qui a lieu en ce moment même. Nous pensons qu'elle eut lieu au temps des apôtres. Nous n'y croyons pas, nous ne l'attendons pas pour nous-mêmes. Nous n'avons pas les yeux de l'apôtre bien-aimé qui reconnut le Christ quand les autres disciples ne le reconnaissaient point. Quand il se tint sur le rivage après sa

résurrection et leur ordonna de jeter les filets dans la mer, "ce disciple que Jésus aimait dit à Pierre : C'est le Seigneur". Or voici ce que je veux dire, c'est que ceux qui vivent religieusement voient parfois s'imposer à eux des vérités qu'ils ne connaissaient pas encore ou dont ils n'avaient pas besoin de s'occuper, vérités qui impliquent des devoirs, qui sont en fait des préceptes et réclament l'obéissance. C'est de cette façon ou d'une façon semblable que le Christ nous appelle maintenant. Il n'y a rien de miraculeux ou d'extraordinaire dans ses rapports avec nous. Il agit par l'intermédiaire de nos facultés naturelles et des circonstances de notre vie. Pourtant sa providence est pour nous dans tous les points essentiels ce qu'était sa voix pour ceux qu'il appelait quand il était sur la terre. Qu'il commande par une présence visible, par une voix ou par notre conscience, cela importe peu du moment que nous sentons qu'il y a commandement. S'il y a commandement, on peut y obéir ou désobéir, on peut accepter comme Samuel et Paul ou le repousser comme le jeune homme qui avait de grands biens. Ces appels divins sont aujourd'hui, de par leur nature même, aussi soudains, aussi imprécis et obscurs quant à leurs conséquences, qu'ils étaient autrefois. Les accidents et événements de la vie sont, cela est clair, une voie spéciale par où nous viennent les appels que j'étudie ici. Ils sont, de par leur nature même comme le mot accident l'implique, soudains et inattendus. Un homme suit son existence habituelle, il rentre chez lui un jour et trouve une lettre, un message, une personne par qui une épreuve soudaine tombe sur lui, épreuve qui, s'il l'accepte religieusement, sera pour lui le moyen de s'élever à un plus haut état de perfection religieuse, à un état qu'il comprend actuellement aussi peu que saint Paul comprenait les mots intraduisibles entendus. Par le mot "épreuve", nous entendons communément un événement qui, s'il est pris comme il faut, confirmera un homme dans le chemin qu'il suit. Je parle de plus que cela, de ce qui non seulement le confirmera mais l'élèvera à un haut degré de connaissance et de sainteté. Plusieurs seront frappés, en regardant leur vie passée, de constater quelles idées différentes ils se sont faites, à différentes époques, sur ce qu'était la vérité divine, sur la façon de plaire à Dieu, sur les choses permises ou défendues, sur la perfection et sur le bonheur. Je ne me fais pas de scrupule de dire que ces différences peuvent être aussi grandes que celles que l'on peut supposer entre l'état d'esprit de saint Pierre pêchant tranquillement sur le lac ou celui d'Elisée conduisant ses boeufs et le nouvel état d'esprit de chacun d'eux quand ils furent appelés à être apôtre ou prophète. Elisée et Pierre furent appelés à un nouveau mode de vie. Ce n'est pas de cela que je parle. Je ne parle pas du cas où des personnes changent de condition, de situation sociale, de carrière, je suppose qu'elles demeurent à peu près telles qu'elles étaient auparavant dans les circonstances extérieures de leur vie, mais d'un homme qui a conscience d'avoir changé profondément au-dedans de lui-même, dans sa manière de juger ce qu'est la vérité et ce qu'est le bonheur. D'autre part, je ne parle pas de changements assez grands pour retourner complètement les opinions et la conduite d'un homme. Il pourra voir encore un lien entre l'un et l'autre, comprendre que le premier l'a conduit au second et pourtant il sentira qu'après tout, ils ne sont pas du même ordre, qu'il est entré dans un monde nouveau de pensées et qu'il mesure les choses et les personnes sur une règle différente.

Rien n'est plus surprenant et plus étrange en vérité que la diversité des opinions sur un même sujet. Prenez n'importe quel fait, n'importe quel objet en présence duquel nous nous trouvons dans le monde, que de remarques diverses il provoquera chez différentes personnes. Considérez sous combien d'aspects divers une seule action, frappante en elle-même, apparaît à diverses gens ou l'idée que se fait de la richesse ou d'un homme riche telle ou telle classe de la communauté, les sentiments divers qu'il excite, envie, respect, ridicule, opposition irritée, indifférence, crainte ou compassion. Autant d'états d'esprit qui peuvent être ceux de différents groupes. Ce sont des différences bien tranchées. D'autres peuvent être aussi réelles, quoique plus subtiles. La religion par exemple peut être respectée par le soldat, l'homme de lettres, le commerçant, l'homme politique et le théologien. Pourtant combien distinctes seront leurs manières de la respecter et comme l'idéal que chacun d'eux dresse dans son esprit sera isolé de celui des autres. Toutes ces manières variées de considérer les choses ne peuvent être chacune la meilleure manière, même si elles sont toutes bonnes et encore n'est-ce pas le cas, quelques-unes sont contraires aux autres, sont mauvaises. Même parmi celles qui sont bonnes, certaines ne le sont qu'en partie, certaines sont imparfaites, certaines sont mélangées de mal. Une seule est la meilleure, une seule est la vérité, la vérité parfaite. Quelle est-elle ? Nul ne le sait hormis ceux qui la possèdent en admettant qu'eux-mêmes le sachent. Mais Dieu la connaît, il nous entraîne vers cette seule et unique vérité, il conduit ses rachetés, il entraîne ses élus vers la seule parfaite connaissance et obéissance du Christ, toutefois non pas sans leur coopération mais par des appels auxquels ils doivent obéir. S'ils n'y obéissent point, ils perdent leur rang et demeurent en arrière dans leur marche vers le ciel. Il les conduit de force en force et de gloire en gloire sur les degrés de cette échelle dont le sommet atteint au ciel. Nous passons d'un état de connaissance à un autre, nous pénétrons d'une région dans une autre plus élevée en écoutant l'appel du Christ et en y répondant. Peut-être sera-ce la perte de quelque parent, d'un ami très cher, qui fera parvenir l'appel jusqu'à nous, qui nous montrera la vanité des choses d'ici-bas, qui nous poussera à ne mettre qu'en Dieu notre appui ? La grâce nous aide à le faire mieux que nous n'avions jamais fait. Au cours des années, quand nous regardons notre vie passée, nous trouvons que ce triste événement nous a amenés à un nouvel état de foi et de jugement et que nous sommes en quelque sorte d'autres hommes que nous n'étions. Avant, nous pensions servir Dieu et nous le servions en effet dans une certaine mesure mais nous découvrons que, quelles que soient nos infirmités présentes et si loin que nous soyons encore du plus haut état d'illumination, nous servions alors le monde en paraissant et en croyant servir Dieu. Ou bien quelque chose

arrive qui nous force à prendre parti pour Dieu ou contre Dieu. Le monde nous demande quelque sacrifice que nous voyons qu'il ne faudrait pas lui accorder. Une offre tentante nous est faite, ou on nous menace de quelque reproche ou discrédit, ou nous avons à décider et à confesser où est l'erreur et où est la vérité. Nous avons ce qu'il faut pour agir comme Dieu voudrait nous voir agir et nous faisons ainsi au milieu de beaucoup de crainte et de perplexité. Nous ne voyons pas notre chemin clairement, nous ne voyons pas ce qui doit s'ensuivre de ce que nous avons fait ni quelle influence cela aura sur l'ensemble de nos idées et de notre conduite. Pourtant les conséquences peuvent en être fort importantes. Ce tout petit acte qui nous est demandé soudainement, que nous décidons et exécutons presque soudainement, peut être comme la porte d'entrée du second ou du troisième ciel, l'entrée dans un plus haut état de sainteté, dans une vie plus vraie que n'était la nôtre jusque là. Ou bien encore, nous faisons connaissance de quelqu'un que Dieu emploie pour nous ouvrir les yeux à un certain nombre de vérités qui nous demeuraient fermées jusqu'alors. Nous ne les comprenons qu'à demi, nous ne les approuvons qu'à demi et pourtant il semble que Dieu parle par elle et que l'écriture les confirme. Voilà un cas qui se produit assez souvent et il contient un appel à "aller de l'avant pour connaître le Seigneur" (Osée 6,3). Ou encore il se peut que nous vivions dans l'habitude de lire l'écriture avec soin et que le sens de celle-ci s'ouvre à nous tout à coup d'une façon entièrement nouvelle pour nous. Une pensée peut se présenter à nous qui soit la clef de beaucoup de choses dans l'écriture ou qui suggère elle-même un grand nombre d'autres pensées. Une lumière nouvelle peut être jetée sur les préceptes de notre Sauveur et de ses apôtres. Nous pouvons devenir capables d'entrer dans la manière de vivre des premiers chrétiens, telle que l'écriture l'a dépeinte, qui restait pour nous lettre morte auparavant et de comprendre les simples maximes qui en sont le fondement. Nous pouvons être amenés à comprendre qu'elle est très différente de la vie que les hommes vivent aujourd'hui. Or la connaissance est un appel à l'action, voir clairement le chemin de la perfection est un appel à la perfection. Ou bien encore, il peut se faire que nous nous trouvions, sans savoir ni comment ni pourquoi, beaucoup plus capables d'obéir à Dieu à certains égards que nous ne l'étions jusqu'alors. Nos esprits sont si étrangement constitués qu'il est impossible de dire si cela vient du développement de l'habitude qui soudain se révèle ou d'un afflux exceptionnel de la grâce divine dans nos cœurs mais il en est ainsi. Que notre péché dominant soit la paresse, l'irrésolution, la préoccupation excessive des choses de ce monde, l'orgueil ou d'autres péchés plus vils et misérables, il se peut que nous nous trouvions tout à coup avec une maîtrise de nous-mêmes que nous n'avions pas. Ou il se peut qu'une résolution s'empare de nous de servir Dieu plus exactement qu'auparavant, dans sa maison ou au-dedans de nous. C'est un appel à de plus hautes choses. Veillons de peur de recevoir la grâce de Dieu en vain. Prenons garde de ne pas retomber plus bas. Évitions la tentation. Efforçons-nous de nourrir la faible flamme dans le calme et la prudence et de la protéger contre les tempêtes de ce monde. Il se peut que Dieu soit en train de nous conduire vers un monde plus haut de vérité religieuse. Travaillons avec lui.

Concluons.

Rien n'est plus certain que ceci : certains hommes se sentent appelés à de grands devoirs et de grandes oeuvres auxquels d'autres ne le sont pas. La raison, nous l'ignorons, soit que ceux qui ne sont pas appelés trahissent l'appel parce qu'ils ont succombé dans les épreuves antérieures, soit qu'ils aient été appelés et n'aient pas obéi, soit que Dieu, tout en donnant à chacun la grâce baptismale, appelle toutefois réellement certains, par sa libre grâce, à de plus hautes choses que d'autres mais il en est ainsi. Tel voit des spectacles que tel autre ne voit pas, a une foi plus large, un amour plus ardent, une plus grande intelligence spirituelle. Nul n'a le droit de prendre comme son idéal de sainteté l'idéal inférieur d'un autre. Ce que les autres sont ne nous regarde pas. Si Dieu nous appelle à renoncer plus complètement au monde, s'il nous demande un sacrifice de nos espoirs et de nos craintes, c'est là notre gain, c'est là une marque de son amour pour nous, c'est là une chose dont nous devons nous réjouir. De telles pensées, entretenues comme il convient, ne sauraient nous porter à l'orgueil car, si le but est noble, le risque en revanche est plus terrible. Tandis que nous tendons vers une haute perfection, nous marchons parmi les précipices et il est facile de tomber. C'est pourquoi l'apôtre dit : "Travaillez à votre salut avec crainte et tremblement car c'est Dieu qui travaille en vous" (Phil. 2,11-12). En outre, plus les hommes tendent vers un but élevé, plus ils sentent vivement leurs propres faiblesses. Ceci a encore pour résultat de les humilier plus que les autres. Ne craignons donc pas l'orgueil spirituel en suivant l'appel du Christ si nous le suivons avec un vrai zèle. Le zèle n'a pas le temps de faire des comparaisons avec autrui, il a un sentiment trop vif de sa propre infirmité pour s'enorgueillir de soi-même, il cherche simplement à faire la volonté de Dieu : "Parlez, Seigneur, car votre serviteur écoute. - Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?". Pussions-nous avoir un peu plus de cet esprit, pussions-nous avoir cette simple vue des choses qui nous fait considérer comme notre unique devoir de plaire à Dieu. Que sert de plaire au monde, aux grands, même de plaire à ceux que nous aimons, en comparaison de cela ? Que sert d'être applaudi, admiré, courtoisé, obéi, en comparaison de ce seul but, ne pas désobéir à une vision d'en-haut ? Que peut offrir le monde de comparable à cette intelligence des choses spirituelles, cette foi clairvoyante, cette paix céleste, cette haute sainteté, cette droiture infaillible, cette espérance glorieuse, que ceux-la possèdent qui aiment et suivent dans la sincérité de leur cœur Notre Seigneur Jésus-Christ ? Prions et supplions-le chaque jour de se révéler lui-même à nos âmes plus pleinement, d'aviver nos sens, d'ouvrir notre vue et notre ouïe, notre goût et notre toucher, à la perception du monde à venir, d'agir en nous de telle sorte que nous pussions dire sincèrement : Vous me guiderez de votre lumière et, après cela, vous me recevrez dans votre

gloire. Quel autre aurai-je au ciel ? Il n'est personne sur la terre que je désire autant que vous. Ma chair et mon coeur sont faibles mais Dieu est la force de mon coeur. Il est ma part à jamais.

166 - **Saints Pierre et Paul - Vigile** (Jn 21, 15-19) 28 juin

“M'aimes-tu plus que ceux-ci ?”

Par les paroles rapportées dans ce texte, Jésus a confirmé Pierre dans ses pouvoirs de chef de l'église. Chaque chrétien peut méditer et, en un certain sens, s'appliquer ces paroles parce que, à chaque chrétien aussi, une vocation spéciale est départie dans l'église et la charge de ses frères. Souvent, c'est en nous posant une question telle que celle-ci que nous avons eu le premier pressentiment d'une vie qui pourrait être, qui serait toute à vous, question que nous nous posons naïvement, où il entre souvent plus de simplicité et de générosité naissante que d'orgueil. Oui, Seigneur, nous désirons vous aimer plus que ne font les autres, “plus que ceux-ci”, c'est-à-dire plus que tous ceux qui nous entourent, qui mènent la même vie que nous, dans le même cadre quotidien, plus que les autres parce que c'est au moins un point de départ concret, une formule qui garde de l'irréalisme, des bons désirs vaporeux. Heureuses les âmes qui pensent aux autres pour aimer Jésus mieux qu'ils ne font. Il en est tant qui ne pensent aux autres que pour se rassurer dans leur médiocrité. Plus que les autres, mon Dieu, nous voudrions vous servir mieux qu'eux, nous serons celui qui s'offre à toutes les tâches, qui marche toujours, plus que les autres, parce que c'est le souhait du petit enfant qui aime et qui veut faire plaisir. Si nous faisons plus que les autres, soit que nous l'ayons désiré, soit que nous n'y pensions pas, il arrivera bien un jour où nous prendrons conscience que nous ne sommes plus tout à fait comme les autres. Pourquoi nous le cacher puisque ce sera vrai ? C'est alors qu'il faudra penser à ce que vous voulez faire de nous et que vous nous poserez votre seconde question.

“M'aimes-tu ?”

Il faut avoir déjà beaucoup vécu pour que cette question se pose à nous avec un sens réel. Aimer, pour qui n'a pas déjà lutté, souffert, qu'en sait-il ? Se poser cette question dans l'oubli de tout autre que vous et moi, Seigneur. Que me servirait la pensée des autres pour me comparer à eux, puisque j'ai découvert maintenant ce qu'est l'amour ? Depuis trois ans déjà, Pierre vous suivait et vous lui demandez s'il vous aime. C'est donc que, malgré tout, la question se posait. Qu'il est grand, cet amour que vous attendez de nous ! Trois ans de service fidèle n'en seraient qu'un bien imparfait témoignage. Vous voulez la promesse de l'homme, de l'homme qui a vécu, qui sait ce qu'il dit, mais qui engage l'avenir, l'avenir inconnu, par une promesse sincère : Oui, Seigneur, je vous aime !

“M'aimes-tu ?”

Il y a de l'angoisse dans cette insistance mais l'objet en vaut la peine. C'est que Jésus nous interroge, tous. Vous allez partir, Seigneur, mais laisserez-vous après vous des gens qui vous aiment ? Tout est là car vous ne tiendrez plus les hommes que par le lien d'un amour spirituel. Votre oeuvre en dépend, pour laquelle vous avez donnée votre vie. Si ceux-là que vous avez formés et entourés ne vous aiment pas, qui donc vous aimera ?

“Seigneur, vous savez que je vous aime”

Pierre s'en remet à la science de Jésus. Il fait acte d'humilité mais il fait aussi acte de confiance et de foi en son amour. Il ne dit pas : Vous qui savez tout, vous savez bien si je vous aime, mais “vous savez bien que je vous aime”. Pourtant, Pierre était tombé, il avait renié le Christ mais il n'a pas pour autant renoncé à l'aimer. Apprenez-nous, mon Dieu, à ne pas nous embarrasser du passé. Le passé est passé et l'avenir est devant nous où nous pouvons vous aimer. Délivrez-nous de toute recherche vaine et paralysante. Donnez-nous la sainte confiance, confiance en vous d'abord et surtout mais aussi un peu confiance en nous, confiance en notre amour pour vous auquel nous croirons les yeux fermés, comme nous croyons et parce que nous croyons à votre amour pour nous, puisque vous avez confiance en nous.

“Pais mes agneaux”

Seigneur, je vous ai suivi pendant trois ans, vous m'avez envoyé et j'ai prêché la parole aux hommes. Maintenant, vous partez et vous me laisserez seul, c'est-à-dire avec la charge personnelle de toute cette oeuvre où j'ai déjà travaillé mais sans en sentir le poids parce que vous étiez là et que vous l'aviez pris tout entier sur vous. Seul avec les initiatives à prendre, seul sans personne qui m'appuie mais devant au contraire servir d'appui à beaucoup. Je serai celui qui conseille, celui qui dirige, celui qui rassure. Pauvres agneaux, s'ils pouvaient connaître le coeur de leur pasteur. Mon fils, m'aimes-tu ? Tout est là. Je ne t'ai pas demandé autre chose et c'est donc que cela suffit. Ce n'est pas que l'amour supplée à tout ni tout de suite. Il ne supplée ni à l'intelligence ni à la vivacité d'esprit ni à la sûreté du jugement ni au don d'initiative. Mieux vaudrait que tu possèdes toutes ces qualités que tu n'as pas mais je suis bien forcé de prendre les gens comme ils sont, n'est-il pas vrai ? L'amour permet d'acquiescer, avec le temps, toutes ces choses car il établit entre l'âme et moi une communication merveilleuse. Ma puissance se transfuse en elle pour l'épanouir, la faire fructifier. Que ne pourrais-je faire de l'homme s'il m'aime et me laisse travailler en lui ? Mais s'il ne m'aime pas, qu'en ferais-je ? Il n'y en a pas beaucoup qui m'aiment comme je le désire.

“Pais mes agneaux”

Seigneur, que voulez-vous dire ? Pierre reçoit ainsi sa mission mais ne sait pas encore ce que sera sa mission. Peut-être conçoit-il quelque expédition apostolique comme celle d'autrefois ou une sortie de surveillance sur les amis que Jésus va laisser. Peut-il voir, dès maintenant, saint Paul déjà sur la route, Rome au loin qui l'attend, tous les pontifes qui reçoivent en lui leur investiture suprême ? Pense-t-il que les agneaux du Christ, ce sont tous les hommes de la terre ? C'est ainsi que vous nous confiez nos tâches. Le temps nous révèle ce que vous voulez de nous. Mais vos paroles ne sont jamais limitatives. Qui peut fixer une borne aux ambitions, aux désirs, que vous avez sur nous ?

Les agneaux sont gais, insoucians. Ils bondissent autour du pasteur. Le pasteur, qui a beaucoup vécu, sait bien des choses que les agneaux ne savent pas. Il porte bien des soucis qu'ils ne connaissent pas. Mais il est heureux de leur joie, il sait qu'ils en ont besoin, il ne la gêne pas.

Donnez-nous, Seigneur, une âme assez détachée, assez pure, pour que la vie et ses épreuves ne nous renferment pas, ne nous renfrognent pas, afin que nous soyons toujours capables de rayonner la joie, même quand la douleur et la tristesse sont au-dedans.

"Pais mes brebis"

On trouve encore des gens qui sachent paître les agneaux mais combien peu savent paître les brebis ! Il est relativement facile de lancer des jeunes sur le chemin des premières générosités, il l'est beaucoup moins de les aider à y persévérer. Quand les premières difficultés se lèvent, il est alors besoin, pour tenir, d'une mystique où on ne se paie pas de mots et où la croix ait sa place. Pourtant, ce sont les brebis qui font la force et la valeur du troupeau.

"Quand tu étais jeune, tu allais où tu voulais"

Pierre n'en a pas si mal usé, de cette liberté première, puisqu'il s'est mis tout entier au service du Christ. Cependant ce n'était qu'un début, symbole des premières démarches où l'âme encore libre se donne au Christ et va vers lui comme elle irait vers un autre maître. Sans ces premiers pas, rien n'aurait son achèvement.

"Un autre te mènera où tu ne voudras pas"

Vers la fin, Dieu a saisi l'âme qui s'était offerte à lui. En un certain sens, elle n'est plus libre. Elle peut toujours se retirer, refuser de servir mais ce ne serait pas sans un arrachement qui la bouleverserait et l'abîmerait dans son tréfonds. Maintenant, c'est Dieu qui se charge de sa persévérance et de ses progrès. Par des voies où elle n'oserait pas s'avancer seule, il la conduira. C'est là qu'elle connaîtra les derniers détachements. Il la conduira par l'extérieur. Les circonstances du monde se font les servantes et les guides dociles de l'âme pleinement résignée aux volontés de Dieu et qui est à sa place. Il la conduira par l'intérieur car, dans le grand silence qu'une vie de détachement aura établi en elle, la voix de Dieu pourra se faire entendre sans cesse et sans conteste.

"Par quelle mort il devait glorifier Dieu"

C'est là que s'achève toute vocation, dans une mort qui n'est pas l'anéantissement mais le témoignage et la fidélité suprêmes, la consommation de tous les sacrifices précédemment consentis, la renonciation aux dernières possessions, le retour en vous après le service.

Donnez-nous, Seigneur, de connaître un jour cette mort.

167 - **Fête de la Visitation** (Lc 1, 39-47) 2 juillet

"En ces jours-là"

Marie avait entendu en silence les paroles de l'ange. Une question seulement pour s'assurer de bien comprendre puis elle avait accepté sans condition : Voici la servante du Seigneur. Marie n'a pas parlé depuis, ni à personne autour d'elle ni à Joseph même. Elle se recueille dans son grand secret.

C'est souvent dans le silence que l'âme découvre sa vocation, silence extérieur, silence intérieur surtout. Plus une âme est pure, plus la vocation qu'elle entrevoit est religieuse et plus la pensée de cette vocation se fait pour elle recueillante et source de paix. Il est un pressentiment de l'avenir qui dissipe, surexcite ou déprime, il en est un autre qui est source de paix et de silence, quand l'espérance s'est faite bien pure et qu'on voit surtout dans l'avenir la grande étape où s'accomplira la volonté de Dieu. En cette heure de découverte, il n'est pas utile de parler, il n'est pas utile de tirer des plans, de raisonner, de prévoir. Le germe secret que Dieu a déposé en nous, l'appel obscur qui résonne dans notre âme sont encore trop peu distincts pour que nous puissions, sans danger, les produire au grand jour. Cet appel incompréhensiblement nouveau, nous ne saurions le traduire qu'avec des mots anciens, nous ne saurions en prendre possession qu'avec des idées anciennes et ce serait pour nous une occasion de douter de l'orientation nouvelle qu'il doit donner à notre vie. C'est le moment de se taire, de se recueillir, de laisser Dieu travailler en nous et nous découvrir peu à peu notre vrai visage.

"Marie, se levant, s'en alla en hâte"

Un jour vient cependant où quelque chose a changé. Pourquoi Marie se lève-t-elle soudain avec cette hâte ? Pourquoi ce désir subit de revoir sa cousine, elle qui est si longtemps restée seule, dans le silence ? C'est que, dans une âme recueillie, les appels divins se développent. Le temps ne les rend pas plus certains car ils le sont pleinement dès le début mais il les rend plus précis, plus constants. L'âme entière en devient pénétrée, transformée. Jadis, on ne pouvait les entendre qu'à la fine pointe de l'âme, en certains moments de recueillement privilégiés et c'étaient alors des appels à une vie plus donnée, plus religieuse, la perspective encore brumeuse

d'un avenir en montée, le pressentiment de la grande oeuvre de notre vie ou aussi une initiative fugitive à tel travail précis. Par à côté, la vie continuait comme avant, nos idées suivaient leur cours. On ne connaît la lente croissance d'un germe, son travail souterrain, que lorsqu'il apparaît un jour, brusquement, à la lumière. L'âme prend alors conscience, parfois tout d'un coup, du lent travail qui s'est opéré en elle. Hier était encore dans la suite du passé. Aujourd'hui, elle se voit tout orientée vers l'avenir et un avenir nouveau. Sans qu'elle en eût conscience, l'appel de Dieu l'a gagnée et transformée tout entière comme par une mystérieuse contagion. Marie, toute nouvelle, se hâte vers Elisabeth.

"Au pays des montagnes"

Ce n'est pas à n'importe qui que Marie va confier son grand secret. A-t-elle même le dessein de le livrer tout entier ? Qu'en savons-nous ? Mais elle ne veut plus rester seule et va vers Elisabeth.

Image de l'aide que cherchent les âmes aux grands moments de la vie, sans bien savoir toujours ce qu'elles cherchent. Le plus souvent, c'est une présence. Heureuses quand elles peuvent rencontrer l'appui extérieur, le signe visible qui les affermira.

Pour retrouver Elisabeth, ni les montagnes ni la distance n'arrêtent Marie. C'est une grande sagesse pour Marie de ne s'être pas ouverte à n'importe qui du secret de sa vocation. Combien peu auraient été capables de la croire et de la comprendre. Sans doute, l'auraient-ils considérée comme une criminelle ou comme une folle, elle qui allait enfanter Jésus.

Les choses n'ont pas changé depuis. Toujours les mêmes accusations de témérité, de folie, sont lancées contre ceux qui ont cru, cru à leur vocation et à l'amour de Dieu pour eux. Qu'ils ne s'en laissent pas effrayer et qu'ils apprennent à se taire prudemment. Mais qu'ils ne restent pas seuls pour autant. L'exemple de Marie leur montrera que, pour trouver l'ami fidèle, le conseiller sûr, celui qui les comprendra, il faut être prêt à passer par-dessus tous les obstacles.

"Dès qu'Elisabeth eût entendu la salutation de Marie"

Une âme religieuse n'a pas besoin d'en dire bien long pour se faire reconnaître. C'est d'ailleurs à son insu. Sans doute, Marie n'avait-elle mis dans sa salutation que la sérénité et la paix de celui qui fait tout en Dieu. Tout autre qu'Elisabeth n'aurait pas tressailli de la sorte ni surtout pris d'emblée conscience claire de la profondeur de vie que l'on sentait dans la voix de Marie. Cependant il n'est pas indispensable d'être soi-même très religieux pour ressentir cette espèce de choc, ce tressaillement à la rencontre d'une âme sainte. C'est cette sorte d'influence qui fait l'autorité des saints et qui les fait reconnaître aux âmes de bonne volonté. Cet accent dans la voix de Marie, c'est l'accent de celui qui est longtemps resté dans le silence. Il y a vécu avec Dieu. Pour parler désormais, il ne sort pas de son silence. Aussi ses paroles ne sont pas choses mortes, extérieures, mais elles sont toutes pénétrées de la présence de Dieu. Au lieu de dissiper ceux qui les écoutent, elles les recueillent et, s'ils sont déjà recueillis, elles ne rompent pas leur silence intérieur mais l'approfondissent. Lui-même ne se dissipe pas en parlant mais se recueille. Cela n'est donné qu'aux âmes profondément religieuses, les autres se dissipent en parlant et ils ne peuvent qu'exciter, stimuler, alors que l'essentiel est de recueillir.

"Vous êtes bénie entre les femmes"

Elisabeth, éclairée par la grâce, a tout de suite compris, pénétré Marie. Marie, aux yeux de tous, n'est qu'une enfant. Il est vrai qu'à bien des égards, c'est encore une enfant, non point en grâce, ce sont là réalités qui n'apparaissent point au-dehors, qui ne sont pas même toujours clairement connues de qui les possède, c'est une enfant par l'âge, par l'inexpérience de la vie et de tant de choses qu'elle connaîtra plus tard. Jusqu'à présent, ses paroles ont été d'une enfant, ses actes aussi sans doute, sa prière aussi et sa vie intérieure dans ce qu'elle en pouvait connaître.

Car Dieu n'est pas violent. Il sait donner les dons les plus hauts sans écraser celui à qui il donne, sans le rejeter hors de l'humanité, sans anéantir ni annihiler l'humanité en lui, sans détruire la loi commune de son développement psychologique soumis à la loi du temps et de l'acquisition progressive. Parce que d'emblée, une lumière trop vive risquerait d'aveugler les facultés humaines, il en ménage la révélation. L'âme qu'il a choisie, il la façonne avec suavité dès avant qu'elle en ait claire et pleine conscience. Avec délicatesse, il insère ses grâces les plus hautes dans la trame fragile de sa vie et elles la transfigurent peu à peu, sans la briser, par l'intérieur. Jusqu'à ce jour de la Visitation, nul n'a connu les grâces dont fut comblée dès l'origine l'Immaculée. Elle-même aura encore beaucoup à apprendre de son divin fils avant d'en venir avec lui à la communion parfaite du calvaire. Marie, mère de celui qui a dit qu'il fallait se faire une âme d'enfant pour entrer dans le royaume, apprenez-moi à vénérer le mystère de votre âme d'enfant. A cette heure où les grâces originelles dont vous avez été baignée dès la première heure, auparavant toutes diaphanes et donc invisibles, commencent à briller dans votre âme, intérieurement radieuses, visibles à Elisabeth, à cette heure où le Christ est déjà en vous, à cette heure où l'avenir s'entrouvre et s'éclaire pour vous, à cette heure où, toute timide et comme hésitante, vous êtes devant votre vieille parente, ayant cru, croyant mais sans encore savoir ni vouloir parler, toute heureuse et toute rassurée aussi parce que, quand on parle, on a toujours peur de mal se faire comprendre et c'est difficile ce qu'on aurait à dire, on l'a en soi mais on le possède si peu, on le sait si peu, c'est Elisabeth, par ses paroles intelligentes, qui vous donne de le posséder et de dire le Magnificat. Ce n'est pas qu'Elisabeth vous ait appris votre vocation. Que peut-on apprendre de neuf à celui que Dieu éclaire ? Mais auparavant ces choses ne vous avaient été dites que par la voix

immatérielle d'un ange, dans le silence de votre solitude. Maintenant, elles sont dites sur des lèvres humaines, au grand soleil. Ainsi, cela se voyait que vous étiez la mère du Seigneur, la toute belle. Sainte Elisabeth, heureuse êtes-vous d'avoir compris, d'avoir vu. Soyez bénie. Notre vie sera un jour semblable à la vôtre. Quand on est devenu vieux, que la vie semble finie, on peut encore tant aider les jeunes en leur disant ce qui est en eux. On le voit parfois mieux qu'eux, avant eux. Et on leur donne l'appui extérieur dont ils ont besoin pour croire de tout leur être et avec un réalisme entier ce qu'ils pressentent déjà à la cime de leur âme. C'est si bon de se sentir deviné dans ce qu'on a de meilleur. Il y a encore tant de joie pour ceux qui sont demeurés assez purs, assez humbles pour reconnaître Dieu travaillant dans les âmes et y formant des vocations plus hautes.

"Heureuse celle qui a cru" C'est le secret de la vocation de Marie, c'est celui de toute vocation. Il lui a été demandé de croire et c'est parce qu'elle a cru que les promesses lui ont été faites. Ce n'est pas tant la faiblesse qui paralyse les âmes mais le manque de foi. Ce ne sont pas tant les fautes actuelles dans lesquelles nous succombons chaque jour mais le péché d'incrédulité par lequel nous engageons et nous perdons notre avenir en ne croyant pas que Dieu veuille et puisse accomplir en nous son oeuvre, toute son oeuvre, le péché par lequel nous rejetons jusqu'à la perspective d'une vie toute chrétienne, intégralement donnée. Nous avons tous à croire et à faire nôtres les promesses générales faites à tous les chrétiens, croire avec réalisme que nous sommes tous appelés à devenir des saints, de la race de ceux dont nous lisons les histoires, voyant le monde et la vie comme ils l'ont vu, comprenant les choses comme ils les comprenaient, connaissant les épreuves qu'ils ont connues, vivant dans leurs sentiments, accédant à leur vie intérieure. "Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait" (Mt 5,48). On dit que les saints ne se ressemblent pas. C'est très vrai et nous ne savons pas quel sera notre visage éternel. Mais tous ont connu les mêmes épreuves, épreuves de solitude et d'abandon. Tous ont traversé les mêmes purifications et elles broyaient pour un temps leur sensibilité et leur intelligence. Tous ont bien eu le même sens du monde, la vue des âmes qui ne se sanctifient pas, de la moisson qui se gâche parce qu'il n'y a pas d'ouvriers. Le Christ était pour tous la pensée unique, le tout. Tous ne s'étaient rien réservé. Nous avons tous, et dès le début, à croire avec réalisme que telle est bien la volonté de Dieu sur notre vie. Il y a aussi pour chacun les appels particuliers qui portent sur les moyens particuliers grâce auxquels il accédera à cette vie complète. A ces appels, il faut aussi croire. Accueillons-les dans la paix. Accueillons ces sollicitations intérieures avec respect comme pouvant venir de Dieu, toutes celles qui se présentent avec l'apparence du bien. Craignons d'étouffer en nous l'esprit et ne soyons pas dupes de la crainte, si souvent illusoire, des illusions. Nous sommes à Dieu, nous voulons être à lui davantage. Il vit en nous, il est notre hôte caché. Ce qui est normal, c'est que ce soit lui qui nous parle et non pas le démon. Bien sûr, des illusions viendront parfois nous traverser l'esprit mais rien ne sort des illusions. Elles dissipent, elle ne trouvent pas d'aliment dans le silence recueilli d'une âme chrétienne. Au bout de quelque temps, on les retrouve mortes dans un coin de sa mémoire, tandis que les appels divins se développent.

Marie, notre mère, donnez-nous de croire. C'est une scène bien humble que la Visitation, la rencontre et la prière commune de deux femmes, un épisode personnel de la vie personnelle de deux âmes et pourtant, il figure en tête de l'histoire du salut du monde. Il n'y a rien de petit dans la vie des âmes qui sont tout orientées dans le sens de Dieu. Ce qui rend les vies petites, limitées, c'est que les âmes se réservent. Qu'elles s'ouvrent à Dieu, qu'elles se donnent à fond, leur action s'étendra à l'échelle du monde. Qui pourra dire alors l'importance de telle conversation, de telle rencontre, dans l'histoire du salut du monde ?

168 - **Saints Pierre et Paul - Octave** (Mt 14, 22-33)

6 juillet

"Aussitôt après, Jésus obligea ses disciples à monter dans la barque et à passer avant lui sur le bord opposé du lac". Aussitôt après le miracle de la multiplication des pains où le Christ s'est montré si soucieux de la vie matérielle de la foule et de ses disciples, il les abandonne à leurs propres forces et disparaît. Ainsi fait-il encore maintenant avec les âmes. Il est des moments où il se fait proche de son disciple, lui donne la dévotion qui exalte, l'intelligence claire qui ravit. Puis il disparaît et la prière redevient monotone. La source de lumière qui jaillissait du mystère se tarit. L'âme se retrouve avec les défauts, les difficultés, les doutes même, qui la chargeaient jadis avant que le Christ devienne vraiment le centre de sa vie. Ainsi les apôtres retrouvent leur barque, le lac où ils pêchaient jadis, le mauvais temps aussi. Pourtant, il y a quelques heures, ils étaient en plein miracle. Seigneur, il nous est facile de vous découvrir dans le bonheur que donne votre présence sensible. Cela ne demande pas un grand amour et une grande sagesse. Mais notre coeur et notre intelligence sont si charnels qu'il nous est bien difficile de vous aimer pour vous-même dans ce bonheur. La foule vous suivait jadis pour avoir le pain qui nourrit le corps. Aussi, êtes-vous souvent présent en nous sous le signe de l'absence ou de l'épreuve. Apprenez-nous à vous y reconnaître de façon à ne pas méconnaître la plus large et la plus profonde étreinte par laquelle vous voulez saisir et transformer nos âmes.

"Quand il les eut renvoyés, il monta sur la montagne pour prier à l'écart"

Admirons le souverain détachement du Christ qui, au moment qui semble humainement le plus favorable, sait se séparer de son oeuvre de prédication pour se livrer à l'autre oeuvre de sa vie, la prière et l'offrande de soi. Combien sont esclaves de leur oeuvre extérieure et ne savent pas la dominer, s'en détacher en temps voulu pour prier, se reposer, si cela nous est demandé. S'en détacher serait un suicide sensible, c'est si bon de travailler, si rassurant aussi. Sans se l'avouer, on cherche souvent dans l'oeuvre le sens de sa vie, ce qui lui donne de l'intérêt.

En vérité, Dieu n'est servi que par voie de conséquence. Aussi de telles oeuvres sont pour l'épuisement spirituel de l'ouvrier, si Dieu ne vient pas à temps les lui arracher des mains et briser son coeur. Avec le détachement de votre présence sensible, apprenez-nous aussi, Seigneur, le détachement du signe sensible et du résultat visible du travail que nous faisons pour vous. Apprenez-nous, comme à saint Jean de la Croix, à vivre dans le "non sentir". Mais donnez-nous alors votre amour fort sans lequel l'âme, sans goût sensible, reste inerte dans la paresse. *"Cependant la barque, déjà au milieu de la mer, était battue par les flots car le vent était contraire"*. Sur l'ordre du Christ, les apôtres étaient partis pour traverser le lac. Pourtant le vent était contraire et la houle secouait la barque. Les âmes qui cherchent dans le succès de l'oeuvre ou la réussite humaine de leur vie la marque de leur conformité à la volonté divine risquent fort souvent de se tromper. Celui qui fit la volonté du Père entièrement et jusqu'au bout vit sa mission d'enseignement échouer et mourut dans l'opprobre d'un condamné de droit commun. Ils étaient maintenant au milieu de la mer, trop loin pour reculer devant la tempête qui grossit. La nuit ajoutait son mirage inhospitalier, plein de menaces mystérieuses, aux dangers de l'ouragan. Tout cela ne serait pas arrivé si vos apôtres ne vous avaient pas écouté. Sans doute, ils l'avaient pressenti sur la berge, au départ, car ils étaient du métier. Ainsi les âmes qui veulent vous suivre et répondre totalement à votre appel ont, avant de partir, l'intuition de tout ce qu'elles auront à porter pour votre nom. Beaucoup s'en trouvent déjà paralysées. Celles qui persévèrent, qui font le pas; qui ferment les portes où on pourrait s'enfuir, qui rendent tout recul impossible, connaissent la tempête et la connaissent dans un mirage poignant. C'est le monde extérieur dans lequel elles vivent, mais dont elles ne sont pas, qui les malmène car il ne reconnaît pas en elles ses enfants. C'est dans le monde intérieur des passions du coeur qui se voit dépossédé et qui se défend par de nouveaux débordements contre les empêchements progressifs du Christ, comme on défend sa vie. Pourquoi faut-il en outre que tout cela se passe souvent dans la nuit, et que, seul, celui qui éprouve ces luttes intimes ignore leur vraie raison, même quand il en a été instruit avant ? C'est dans la nudité de la foi qu'il doit tenir. Toutes ses impressions sont troublées par le mirage de celui qui ne dit jamais son nom. Le marin, dans la nuit trompeuse et agressive, lorsque la boussole, secouée en tous sens, ne lui donne plus d'indication certaine, se borne à faire face à la lame et attend en remettant son âme à Dieu.

"A la quatrième veille de la nuit, Jésus alla vers ses disciples... En le voyant marcher sur la mer, ils furent troublés et dirent : C'est un fantôme". Le Christ ne vient pas vers ses disciples au début de la nuit mais en plein milieu, au moment où les ténèbres sont les plus épaisses. C'est ainsi que l'époux arrive dans la parabole des dix vierges. Qui dira la patience et l'endurance de ceux qui vous servent et vous aiment ? Ceux qui ne cherchent dans la religion qu'une consolation et le moyen de vivre heureux se trompent lourdement. Jamais ils ne sauront attendre et lutter assez longtemps pour être trouvés en train de veiller, comme le serviteur fidèle. C'est la cause de combien de défections vraies et cachées. Pour vous reconnaître lorsque vous paraîtrez à nouveau, il faut aussi avoir une foi dépouillée de tout ce que le souvenir du passé lui a apporté d'humain et d'adventice. En vous voyant marcher sur les eaux, spectacle si nouveau pour eux, si contraire à tout ce qu'ils avaient coutume de connaître de vous, les apôtres, malgré leur foi en vous, ne vous reconnaissent pas, ils ont peur d'un fantôme. C'est ainsi que les âmes pensent toujours à vous retrouver comme vous êtes venu d'abord les visiter. Elles aspirent à revivre les heures claires et pieuses de leur enfance dans la vie divine. Lorsque, dans la nuit de l'épreuve, vous formez, dans leur coeur, la profonde et impitoyable impression de misère, la dure et silencieuse soumission au sacrifice, elles ne reconnaissent pas en elles la marque de votre présence efficace de jadis, sous des espèces plus riantes. Combien alors ont peur de vous et résistent à vos avances et à votre grâce, ne voyant dans leur angoisse que des marques de neurasthénie ou de désespoir morbide. Un fantôme reste quelque chose de flou, qui fait corps avec le milieu qui le laisse apparaître, tellement sa silhouette se fond avec ce qui l'entoure. Ainsi apparaissez-vous à vos apôtres. La nuit, le vent, la houle vous servaient de manteau. De même, on ne peut pas vous séparer de l'épreuve qui saisit l'âme. C'est votre main secrète qui nous étreint sous son voile. N'est-ce pas vous qui donnez à toute chose son être ? Mais votre amour vient lui donner une puissance nouvelle que la foi seule saura utiliser. Supporter l'épreuve avec patience et force, c'est déjà exorciser le fantôme. Bénir l'épreuve et l'aimer, c'est déjà avoir la foi qui permettra un jour d'y reconnaître votre visage.

"Jésus leur parla aussitôt : Ayez confiance, c'est moi, ne craignez pas". Ces paroles ne rassurent pas les apôtres, elles sont dites dans le bruit du vent, et le déferlement des flots sur la barque les couvre de leurs hurlements. Ceux qui savaient, par longue expérience, le timbre de la voix du Christ ne la reconnaissent pas. Ainsi l'âme éprouvée, au milieu de ses abattements, ne trouve plus de force ni d'aide dans ce qui lui était jadis le plus réconfortant. Le livre devient plat et monotone, l'ami devient bavard et doublement suspect, comme ceux de Job. C'est en allant quand même à votre rencontre que Pierre reconnut pleinement le Christ. Ainsi l'âme qui saura dominer ses impressions du moment, ses doutes et ses peurs, qui saura obéir et faire tout comme si elle était persuadée sensiblement que le Christ est près d'elle, le découvrira et le reconnaîtra. Admirons le premier pas que Pierre fit cette nuit pour sortir de la barque. C'est ce pas, cette décision hardie, prise et réalisée seul, qui fait le chef. Quelques jours plus tard, le Christ le lui dira. Plus tard encore, Pierre suivra son maître chez Pilate. Ce jour-là comme cette nuit, il manquera de foi. Heureuse faute que commettent seulement les forts, appelés à avoir une grande foi. En eux et par eux, beaucoup d'âmes trouveront la foi et la retrouveront car elles reconnaîtront des

croyants qui savent ce que c'est d'avoir manqué de foi, des forts qui savent ce que c'est que de s'être crus vaincus.

"Seigneur, sauvez-moi !" La grande prière qui vient du fond de l'âme, ce n'est pas celle d'un lâche qui a peur de mourir, celle d'un jouisseur qui a peur de ne plus jouir. Ni l'un ni l'autre n'aurait fait un tel pas avant. C'est la prière essentielle de l'âme où entre la foi complète qui en fait une adoration, où entre la demande désintéressée comme celles du Pater car, à ce moment-là, c'est bien toute la puissance de devenir du Christ mystique qui explose dans ces mots. On ne peut pas séparer l'avenir spirituel de chaque âme, en particulier de celui du Christ total, ni l'attachement, que chaque âme a pour son salut, de l'amour que le Christ porte à son corps mystique. Seigneur, dans notre vie, nous vous avons déjà beaucoup prié. Puisse nous un jour, après avoir lutté et combattu, après avoir persévéré envers et contre tout, après avoir fait le pas, vous dire en vérité ces deux mots. Alors notre cœur serait prêt, sous l'appel de votre grâce, à devenir hostie.

"Lorsqu'ils furent montés dans la barque, le vent s'apaisa". Ainsi germe, au milieu du trouble et de l'épreuve divinément supportés, la paix que le monde ne peut donner ni enlever. La connaissance de sa misère devient joie, elle qui naquit d'abord dans la dure amertume. La soumission au sacrifice devient amour, elle qui s'enfanta dans la révolte. Nul ne connaîtra la paix joyeuse de la résurrection qui n'a pas eu le courage et la foi de porter le poids troublant de la croix.

"Alors ceux qui étaient dans la barque vinrent se prosterner devant lui en disant : Vous êtes vraiment le fils de Dieu". Seul, Pierre est sorti de la barque mais tous ceux qui étaient avec lui ont profité de son courage. Leur foi s'est nourrie de la foi de Pierre. Ainsi en est-il souvent dans le monde des âmes. Toutes ne sont pas capables de la générosité forte et pleine d'initiatives de Pierre. C'est une vraie réussite que le tempérament spirituel qui permet de telles actions héroïques. Des générations entières concourent à le former et des prières continuelles l'enfantent et le protègent. Les âmes sont toutes capables de monter dans la barque, d'être courageuses ensemble, d'être héroïques ensemble, comme le Christ le savait, le soir de la cène, quand il demandait à ses disciples d'être un. Elles trouvent dans l'exemple des saints la force et la foi qui leur permettront de se dépasser elles-mêmes. Qui aurait dit, le soir, près de la berge, que Pierre ferait ce qu'il a fait ? Beaucoup ne le feront jamais car, dès le début, ils ne veulent faire que ce qu'on fait ou feront les autres. Les ouvriers sont rares.

169 - **Saint Jacques** _____ (1 Cor. 4, 9-16)

25 juillet

Saint Paul, dans ces versets, se montre bien le disciple de celui qui, après trois ans de disputes et de luttes, fut crucifié entre deux malfaiteurs. Le serviteur n'est pas au-dessus du maître. Les Corinthiens ne connaissent pas ces combats. Ils ont profité des enseignements de saint Paul mais ils n'ont fait encore que changer le nom de ce qui flattait leur amour-propre et leurs passions. Ils célèbrent maintenant l'héroïsme de leurs missionnaires. Cette admiration les porte plus à s'en enorgueillir qu'à les imiter. Ils ne veulent connaître que le parfait avènement du royaume de Dieu. Ils ne veulent pas savoir ce que c'est que participer à son douloureux enfantement. Ils ne veulent pas même reconnaître l'intangible nécessité de cet enfantement. La croix est, pour eux, plus un épisode entre tant d'autres que la réalité surnaturelle qui ne passera pas avant que ce monde soit consommé. C'est de cette opposition entre ces deux perspectives chrétiennes que saint Paul tire la forte éloquence de ce passage où l'on sent vibrer dans son cœur mille souvenirs vécus qui donnent chaleur à ce qu'il dit.

"Il semble que Dieu nous ait fait apparaître, nous les apôtres, comme les derniers des hommes". Le monde ne juge pas ses enfants et, s'il les distingue aux yeux de tout, c'est pour les anoblir du prestige et de la renommée. Ainsi en est-il des faux prophètes (Lc 6,26). Quelle différence avec les apôtres du Christ ! Quand on les découvre au milieu de la foule, c'est parce qu'on lutte contre eux. La foule des médiocres les rejette de son sein, comme la société le fait des condamnés à mort. Le monde les donne en spectacle à la foule et les couvre de sa dérision ou de sa malédiction pour lutter contre leur influence qui veut lui ravir des âmes. Saint Paul va décrire les divers appels de cette lutte.

"Nous, nous sommes insensés à cause du Christ et vous, vous êtes sages en Jésus-Christ"

Il est une manière d'accommoder la doctrine du Christ à celle du monde qui a le double avantage de se bien faire voir du monde et de se persuader qu'on est du Christ. Un certain éclectisme qui sait tenir dans l'ombre les vérités opposées aux tendances communes de son milieu, une certaine souplesse qui sait fondre, dans une même philosophie de la vie, le christianisme et le bon sens bourgeois, un certain aveuglement volontaire qui sait ignorer ce qu'il y a de vraiment contraire au christianisme dans les doctrines ordinairement professées dans le monde... Ajoutez à cela, la tendance démagogique qui aime à se montrer large d'esprit, qui fait de sa tolérance un piédestal et de sa modération, le signe manifeste de sa sagesse. Alors le chrétien devient supportable au monde et est sage en Jésus-Christ, non pas celui qui fut crucifié, mais le grand homme que l'on imagine avoir eu précisément les vertus modérées et aimables qu'on s'attribue. Ceux qui suivent le Christ vivant, celui qui fut rejeté en particulier parce qu'il n'avait pas les vertus aimables et modérées du milieu juif de son époque, ne connaissent pas cette renommée unanime. Sous l'impulsion secrète de l'amour, sous les indications inconnues qui les conduisent, leur vie devient une énigme qui froisse beaucoup d'âmes car elles y devinent quelque chose d'étranger à tout ce qu'elles sont, à tout ce pour quoi elles se passionnent et qui les juge silencieusement. Le disciple du Christ, dans la mesure où sa foi est entrée dans sa vie, l'a informée, dans la mesure où sa vie n'est

explicable que par le fait du Christ, est insensé aux yeux du monde, à cause du Christ. Les premiers semblent donner au Christ une figure plus attrayante. Ils semblent devoir mieux réussir que les seconds pour faire apprécier le Christ mais ils ne conduisent la foule qu'à un Christ frelaté, à un faux prophète qui la flatte. Les seconds choquent leur milieu mais il y a dans leur vie une puissance mystérieuse qui pose des questions aux âmes. Chacune, suivant son propre fond, sent en elle soit une étrange aversion, soit un étrange intérêt. Ces dernières, si elles sont fidèles, en connaîtront un jour la vraie raison. Elles découvriront le Christ, le maître des disciples. Eux seulement sont capables de le révéler aux âmes tel qu'il est, dans toute sa force et sa bonté. Seigneur, c'est une rude épreuve pour le jeune disciple qui se lève à votre appel, et aussi pour les autres, de sentir peser sur soi la suspicion de ceux qui l'entourent. Donnez-nous la force de dépasser l'amour de notre renommée. Donnez-nous l'endurance d'accepter qu'on dise du mal de nous, comme on le fit jadis avec vous, mon Seigneur. Vous le savez, combien vous ont quitté après avoir connu cette contradiction.

"Nous, nous sommes faibles et vous, vous êtes forts"

L'oeuvre chrétienne est une oeuvre surhumaine. Elle exige un dépassement continu de soi. Celui qui s'y adonne ne peut pas en pas avoir une claire vision de sa faiblesse en face du but à atteindre. Mais il est des vocations où cette faiblesse même apparaît au dehors. Celui qui est dans l'action à l'image de saint Paul, qui doit prendre des initiatives, agir de concert avec beaucoup, devient vite une âme de verre qui révèle tous ses défauts. Il est trop spontané dans son comportement. Il est trop mêlé à tous ceux qui l'observent et, instinctivement, le jugent, pour qu'il puisse tenir caché ce qu'une vie moins active, plus régulière, plus réservée, peut dissimuler sans effort et souvent sans le savoir bien elle-même. Un certain défaut de jugement, un certain entraînement passionné, une certaine recherche de soi, une certaine peur de la langue d'autrui, une certaine dissimulation politique, rien de ce qui sommeille au fond de tout coeur humaine ne reste caché dans le disciple qui agit et se donne à fond à l'oeuvre du Christ. Aussi il sera jugé avec clairvoyance, la clairvoyance redoublée que donne la passion qui se défie de ce qui n'est pas soi; par ceux même qui ne connaissent pas avec la même clarté le fond de leur coeur. Seuls les saints triomphent de cette analyse impitoyable mais souvent ils ne connaissent cette victoire qu'après leur mort. De ces suspicions, leur souvenir reçoit une auréole qui porte une impression de grâce dans les âmes. Seigneur, vous avez dit à Madeleine : Il lui a été beaucoup pardonné car elle a beaucoup aimé, vous le répérez aussi un jour à votre disciple car, s'il est tombé souvent en agissant pour vous, s'il a donné sa vie en pauvre spectacle au monde, c'est qu'il vous aimait lui aussi beaucoup. Quelle différence avec celui qui mesure son oeuvre à la taille de ses forces et qui, agissant avec une sagesse humaine, avec une prudence humaine, trouve dans son action le succès, la satisfaction de soi et la révélation confirmée de sa vertu et de ses forces.

"A cette heure encore, nous souffrons la faim... et nous nous fatiguons à travailler de nos propres mains". Celui qui s'est donné au Christ en ses frères ne connaît pas la stabilité heureuse du foyer qui chasse de son enceinte tous soucis, toutes préoccupations étrangères. Celui qui est communiant avec tout le malheur du monde, sa misère et ses misérables péchés pour lutter contre, ne connaît pas le bonheur sensible que donne une paix précieusement ménagée. Il faudrait que le monde fut heureux pour qu'il s'abandonne ainsi au bonheur. Il faudrait que tous aient leur suffisance pour qu'il puisse goûter sans remords toute abondance. Cela n'est pas. Les béatitudes entrent dans sa vie et forment son pain quotidien. Bien heureux le serviteur que le maître trouvera ainsi veillant.

"Maudits, nous bénissons. Persécutés, nous supportons. Calomniés, nous supplions"

Dans cette lutte que le monde mène contre les apôtres du Christ, les armes qu'ils emploient sont bien différentes de celles usées ordinairement. Ce n'est plus "oeil pour oeil" ou "dent pour dent". Ils sont bien les disciples de celui qui demande d'aimer ses ennemis et de faire du bien à ses persécuteurs. A la malédiction, ils répondent par la bénédiction, ne donnant pas place aux nouveaux excès qu'engendrent la dispute et la polémique. A la persécution, ils opposent la patience qui prend sur soi le mal et étouffe ainsi les maudites conséquences multipliées du ressentiment et de la haine. A la calomnie, ils opposent la franchise qui ne veut pas croire à la duplicité de l'adversaire et ils cherchent, dans leur attitude humble vis-à-vis de lui, le moyen de se faire rendre justice. Ce n'est pas en vain. Le juste persécuté est encore plus puissant spirituellement que le juste triomphant. Ce que le Christ n'a pas fait par sa prédication, le spectacle de la croix l'a réalisé dans le coeur de certains de ses bourreaux. L'âme droite, aveuglée par ses passions, trouve dans ce spectacle une lumière nouvelle.

Admirons la sincérité de l'apôtre, sa franchise claire et forte. Quel attachement elle suppose de part et d'autre. Une âme moins purifiée que celle de saint Paul n'aurait pas osé parler avec tant de passion vraie. Des âmes moins fidèles à la personne de Paul n'auraient pas supporté de pareilles remontrances. La pureté de Paul est le fruit de son abnégation, l'affection fidèle qu'on lui porte, celui de sa charité sans défaillance. Les Corinthiens peuvent n'avoir pas mesuré tout ce qu'une telle vie exige de celui qui la mène mais ils en ont largement profité et leur confiance filiale en Paul le manifeste. Puissions-nous, chacun dans notre petite sphère, grâce à notre vie toute donnée au même Christ, être le lien qui unit et l'exemple qui redresse.

"On présenta à Jésus des petits enfants". Dans la ville où il rencontra le jeune homme riche, Jésus bénit et caressa les petits enfants (cf. Mc 10,16). Admirez la délicatesse et la sagesse du Christ. Il arrive parfois que ceux qui prêchent une religion très haute, très dépouillée, soient durs. Il arrive aussi, et beaucoup plus souvent, que ceux qui manifestent beaucoup de tendresse et d'humanité perdent la notion des exigences extrêmes du christianisme pour eux et pour les autres. Qu'il faut de pureté intérieure et d'humilité pour n'être pas durci dans une attitude systématisée, qu'il faut de pureté intérieure, de force et de foi pour être doux, tendre et humain sans s'amollir.

Jésus n'est le captif d'aucune de ces manières d'agir. De la discussion avec les Pharisiens, il passe aux caresses des petits enfants puis à l'appel du jeune homme riche. Envers chacun, il est ce qu'il faut qu'il soit envers lui. Les gens de son temps ne pouvaient pas s'y reconnaître et ils l'accusaient, tantôt d'avoir des exigences intolérables, tantôt d'être un ami de la bonne chair. Seul, celui qui s'oublie pleinement lui-même pourra retrouver cette souplesse. Il sera mystérieusement guidé par ce qu'il sentira des besoins et de l'état de ceux qui l'entourent. C'est cela être tout à tous.

"Bon maître, que dois-je faire pour acquérir la vie éternelle ?" Le jeune homme n'apparaît qu'à ce moment dans l'histoire mais il a derrière lui tout un passé de fidélité. Beaucoup peut-être avaient entendu le Christ, ce jour-là. Cependant un seul s'est détaché de la foule pour lui demander : Que dois-je faire ? Le jeune homme était un Juif fidèle. Il pratiquait la loi, il aurait donc pu considérer qu'il était arrivé, qu'il n'y avait plus rien à chercher. Pourtant, il se pose encore des questions et, comme si tout ce qu'il avait fait n'était rien, il ne dit pas : Que dois-je faire pour devenir parfait ? mais pour acquérir la vie éternelle ? Quand il a posé cette question, beaucoup d'assistants ont dû sans doute sourire avec indulgence de la naïveté de ce jeune homme qui cherchait encore quelque chose alors qu'eux, pensaient-ils, avaient trouvé depuis si longtemps. Les plus intelligents se seront irrités intérieurement à la pensée que ce jeune homme n'était peut-être pas pleinement satisfait de l'observance de la loi de Dieu où ils trouvaient, eux, si entière satisfaction. Tous auront triomphé à la première réponse du Christ. Mais, après cette première, il y en eut une seconde. Le jeune homme doit sans doute beaucoup à la pratique des commandements. Par elle, il s'est purifié, il a acquis une volonté forte. C'est ce qui lui donnera d'entendre au fond de lui l'appel divin et d'avoir le courage de se détacher de la foule pour aller au-devant du Christ, seul, et lui demander : Que dois-je faire ? Beaucoup d'autres qui avaient entendu le Christ comme lui sont restés confondus au milieu des badauds. Ils n'ont même pas eu l'idée que sa personne et sa prédication leur posaient une question. C'est qu'ils n'étaient pas préparés à l'entendre. Ainsi la raison d'être de tous les commandements, de tous les règlements de vie, est de nous acheminer à découvrir notre vocation unique en nous conduisant peu à peu à un état où nous puissions entendre l'appel de Dieu; Beaucoup ne trouvent pas leur vocation parce qu'ils ne se sont pas suffisamment appliqués à la pratique des commandements, parce qu'ils n'ont pas une vie assez réglée, assez recueillie, parce qu'ils n'ont pas été assez énergiques pour lutter contre tout ce qu'ils voyaient en eux de défectueux. Leur âme est pleine de bruit et sans consistance. Ils vivent à vau-l'eau. Comment pourraient-ils reconnaître l'appel divin ? Des âmes généreuses se trouvent empêchées dans leur développement spirituel parce qu'elles n'ont jamais pensé suffisamment ou d'une façon assez réelle qu'il y a à découvrir un au-delà des commandements. Elles ne se reposent pas dans la pratique des commandements d'une façon pharisienne ni orgueilleuse mais elles ne pensent pas qu'il soit permis de désirer autre chose. Elles tiennent pour des tentations ce qui est souvent en réalité un appel de Dieu à monter plus haut dans plus de détachement et d'amour. Ces grands désirs que l'esprit suscite en elle et que leur pureté leur permet justement de ressentir, elles n'osent pas s'y abandonner, elles n'osent pas concevoir leur vie à l'image de celle du Christ ou des saints. Tout ce bouillonnement de vie, toute cette ardeur qui monte en elles à leurs meilleurs moments, elles s'appliquent à le canaliser, à l'endiguer. Elles en emploient toute l'énergie, tout le dynamisme à pratiquer encore plus minutieusement et scrupuleusement les commandements, à faire plus exactement leur devoir d'état. Certes, on peu mettre, on doit mettre là beaucoup d'amour mais Jésus ne nous a-t-il appelés qu'à cela ? Cette fidélité quotidienne n'est-elle pas destinée surtout à nous préparer à entendre Dieu et son appel toujours nouveau ? Serons-nous toujours comme des gens qui rassemblent leurs bagages, qui se tiennent prêts mais n'osent jamais partir ?

Seigneur, que dois-je faire ? Qui me dira ce que je dois faire si ce n'est vous ? Cette interrogation du jeune homme riche n'est pas une question banale. Bien peu la font sincèrement et avec le réalisme qui convient. Beaucoup se croient disposés à faire tout ce que Dieu leur demandera mais c'est qu'ils ont des idées a priori sur ce qu'il leur demandera et pas assez de pureté pour reconnaître sa voix s'il leur demande autre chose que ce qu'ils croyaient. On les entendra manifester brutalement ou naïvement des aversions instinctives pour tel genre de vie, tel travail, telle manière de servir. On remarquera bientôt qu'ils se réservent telle ou telle chose. Il y a de l'intangible dans leur vie. Naturellement, ils ne croient pas rien refuser à Dieu mais ils considèrent comme ne pouvant venir de Dieu les inspirations intérieures ou les conseils qui les porteraient à sacrifier cela. Le résultat est le même. Cette question, dite loyalement et du fond du cœur, comporte l'acceptation d'un inconnu. Ce n'est pas peu de choses que de s'offrir à Dieu. Où cela nous mènera-t-il ? Prions pour connaître la volonté de Dieu sur nous. Qui peut savoir toutes les puissances qu'il y a dans une âme et comment Dieu veut les épanouir ?

Que la vie serait plus intéressante et plus belle, plus digne d'être vécue, que les âmes se sanctifieraient mieux si elles n'allaient pas considérer si vite et si aveuglément l'ordre matériel du monde comme exprimant, d'une façon définitive et terminale, la volonté de Dieu, si elles pensaient plutôt que l'ordre providentiel s'accomplira à partir de ce chaos dans la mesure où elles répondront avec générosité et intelligence aux sollicitations de sa grâce ! Ce n'est pas parce que je suis né dans telle famille, parce que j'ai telle instruction, tel métier, que je dois penser a priori que telle vie intérieure profonde, tels détachements particulièrement poussés, telles études religieuses, telle forme d'apostolat ne sont pas pour moi. La volonté de Dieu sur moi est devant moi et non pas derrière. Elle est plus connaissable dans les inspirations de sa grâce, en une âme rachetée et vivante de l'église, que par les considérations des choses et des situations du monde matériel. Devant cet inconnu mystérieux de la volonté de Dieu sur nous, inconnu qu'il nous faut désirer connaître pour réaliser notre vie, nous avons une assurance, une seule chose est certaine, Dieu est bon : Bon maître, que dois-je faire ? Il nous faut vivre de la foi pure en la bonté de Dieu, en son amour pour nous.

"Pourquoi m'interroges-tu sur ce qui est bon ?" Jésus commence par rebuter le jeune homme. C'est qu'il veut lui apprendre qu'il ne s'agit plus de dire de bonnes et agréables paroles. Ce qu'on dit, il faut le prendre au sérieux. Certaines âmes ont toujours à la bouche les mots d'abnégation, de détachement, de soumission mais ils ne correspondent pour elles à rien de réel. Elles n'en ont pas même conscience ni, à plus forte raison, regret, de ne pas vivre ce dont elles parlent. Cet irréalisme est un terrible défaut, fruit d'innombrables mensonges intérieurs, né dans la contagion d'un monde où, par peur de la vérité, les hommes s'entraînent les uns les autres à se payer de mots. Il est presque incurable. Seigneur, gardez-nous et donnez-nous de penser ce que nous disons.

"Va, vends tout ce que tu as". La réponse est insolite et le jeune homme en est suffoqué. Il ne s'y attendait pas ou si peu sans doute. C'est apparemment si peu dans la ligne qu'il a suivie jusqu'à présent. Vendre tous ses biens, non pas principalement pour en donner le prix aux pauvres, mais pour pouvoir suivre le Christ. Au commencement, parce qu'on est novice dans la connaissance de soi et dans les exigences de l'amour, parce que la passion de jouir ne s'est pas encore exaspérée dans ses satisfactions, on ignore la nécessité de ce détachement. On croit pouvoir unir dans un même amour celui que le Christ demande pour lui et celui que nous portons aux biens de ce monde dans la mesure où ils peuvent devenir nos biens. C'est une erreur que l'expérience de la vie vient vite démasquer. Bienheureux ceux qui acceptent la perspective de ce détachement total sans fermer les yeux et avec le courage de tirer toutes les conséquences de ce qu'ils ont entrevu, jusqu'au bout. Il y faut du courage.

"Va", dit le Christ. Combien de fois avez-vous employé cet impératif pour parler à vos disciples ! Vendre ses biens matériels, c'est relativement facile, surtout quand on est jeune. On sait les biens qu'on a. On sait ce que c'est que les vendre, ne plus les faire siens, n'y plus trouver la sécurité qui reconforte ni la puissance qui donne autorité, les faire servir aux autres, à tous les autres. Mais ce ne sont pas les biens qui sont les plus précieux à notre cœur. Quand nous les avons tous donnés, il reste beaucoup à faire pour ne plus rien avoir à soi, que l'amour du Christ. Combien d'âmes, après s'être faites pauvres pour le Christ, ont su en tirer une nouvelle richesse humaine, plus raffinée et plus précieuse que la précédente. Nous avons en nous des biens qui nous sont tellement précieux, qui sont tellement nôtres, que nous ignorons naturellement qu'ils puissent être détachés de nous : l'amour de notre renommée, le succès humain de notre vie, la conviction intime de notre justice, la dévotion sensible qui porte et exalte.

Seigneur, vous avez été jugé comme un prévaricateur, votre mission se termina avec toutes les apparences d'un échec complet. Le soir, sur la croix, Dieu se faisait si loin de vous que vous vous êtes cru abandonné de lui comme le pécheur. Ce n'est pas en un jour qu'on vend ses biens, tous ses biens. C'est la vie entière qu'il faut y consacrer. Tant que l'âme reste attachée au moindre d'entre eux, rien n'est encore fait, elle reste captive. La moindre attache au moindre bien, si on l'accepte, croîtra et remplira l'âme la plus dépouillée par ailleurs. Il y a des ruptures nécessaires pour vendre tous ses biens. Sans cesse, il faut aller, quitter son bien, faire un pas, couper des ponts derrière soi, faire de l'irréparable. Si tu acceptes ces perspectives, si tu les désires, alors tu pourras venir et me suivre.

"Viens et suis-moi". Me suivre pour me comprendre, pour communier aux élans intimes de mon cœur. Le spectateur du dehors ne sait même pas, en me voyant agir, ce que je fais pour lui. Comment pourrait-il deviner ce qui vit caché en moi ? Cela n'est donné qu'à ceux qui, en quelque sorte, recommencent ma vie terrestre, refont mon chemin terrestre, revivent mes espoirs, mes fatigues, mes échecs. Les circonstances ont changé, les conditions matérielles de la vie aussi mais le poids qui pèse sur le monde demeure. Son instinct qui le pousse à nier tout ce qui n'est pas lui demeure. Le juste d'aujourd'hui connaîtra la vie du juste d'hier. Il sera comme moi et, pour moi, la victime de son espérance rénovatrice dans un monde qui n'en veut pas. En vivant la tragédie de son existence combattante et combattue, seul, le juste, mon disciple, celui qui m'a suivi, pourra comprendre tout ce que je suis pour le monde et pour lui, tout ce que le monde et lui sont pour moi. Je suis la voie. Seuls, ceux qui me suivront sauront en plénitude que je suis aussi la vérité et la vie.

"Lorsqu'il eût entendu ces paroles, le jeune homme s'en alla triste". Beaucoup ne connaîtront jamais cette tristesse car ils ont la prudence humaine de ne jamais poser de telles questions. Les autres, un jour ou l'autre, la connaîtront car c'est dur de tout quitter pour vous seul. Pourtant, cela ne devrait pas être mais c'est ainsi. Chaque

jour, les défections de ceux que l'on croyait être vos disciples montrent trop clairement que souvent on se prête à vous, croyant se donner, mais on attend, en fait, l'occasion propice pour se reprendre. Combien ne viennent à vous, entièrement, que lorsqu'ils y sont acculés par les circonstances. Donnez-nous la force, dans cette tristesse, de ne pas nous en aller et de la porter jusqu'au jour où vos tristesses à vous, celles que votre cœur puise dans ce monde qui va à sa perte, les noieront dans le flot d'amour qui fait tout oublier en vous.

171 - **Indications pour l'apostolat**

A) La préparation de l'âme

- 1- Tous les hommes sont faits pour la vérité et le bien.
- 2- Beaucoup admettent que la recherche de la vérité (scientifique, philosophique, religieuse) et la réalisation du bien constituent la tâche par excellence de l'homme.
- 3- Beaucoup de jeunes l'admettent et sont prêts à en tirer la conclusion logique, dans l'organisation de leur vie, qu'ils doivent chercher la vérité et faire ce qui est bien.
- 4- Insister auprès des jeunes sur ce devoir impérieux, arriver à leur faire comprendre (prendre en soi, intégrer, assimiler) que c'est un devoir impérieux.
- 5- Ajouter que cela seul peut donner un sens à la vie, une direction de marche, car la complaisance dans le scepticisme intellectuel ou moral n'est pas une attitude de vie. Les "dilettanti" sont des parasites car leur apport au patrimoine humain est nul, sinon négatif. Les jeunes veulent être des vivants au plein sens du mot, non des parasites.
- 6- Celui qui marche dans ce sens trouvera la vraie vie qui est incessante conquête, incessant enrichissement, incessante montée.
- 7- Il n'y a pas à hésiter, il n'y a pas de temps à perdre, il faut commencer résolument, tout de suite.
- 8- Il faut être prêt dès le début à accepter la vérité, toute la vérité, telle qu'on la découvrira, quelle qu'elle soit, quels que soient les sacrifices qu'elle demande, parce qu'il n'y a que la vérité qui libère. Il faut insister sur cette attitude d'esprit et d'âme initiale. C'est d'elle que dépend l'issue de la recherche. Il faut être fermement décidé à "ne pas pécher contre la lumière" (Newman).
- 9- Après les premiers pas et jusqu'au bout, il faut être :
 - a) loyal, c'est-à-dire mettre à chaque étape de la conquête sa conduite en harmonie avec la part de vérité reconnue, en totale harmonie, parce qu'il y a des sommets qu'on ne peut apercevoir qu'après avoir gravi jusqu'au bout les premiers sommets. Quand un sommet apparaît en pleine lumière, il faut entreprendre son ascension et la poursuivre jusqu'au bout car la vérité ne libère que ceux qui acceptent son joug. Il n'y a pas de joug plus noble et, de ce joug mystérieux, on ne saurait dire si on le porte ou s'il nous porte.
 - b) persévérant. La vérité se fait parfois attendre parce que nous ne sommes pas préparés à la recevoir, parce que nous ne la cherchons pas avec une pureté totale, c'est-à-dire que nous mêlons souvent la recherche de la vérité pour elle-même à la recherche de la vérité pour nous-mêmes, pour notre jouissance égoïste. Il faut donc être patient, persévérant et purifier progressivement les impulsions qui nous portent vers la vérité, un travail de longue haleine, on ne se conquiert pas en un jour.
- 10- Aussi la recherche de la vérité et l'accomplissement du devoir sont une seule et même chose, si on parle de la vérité totale.
- 11- Celui qui part à la conquête de la vérité en accomplissant à chaque moment ce qu'il croit être son devoir, celui-là progresse vers la vérité; sûrement, bien que parfois il puisse lui sembler qu'il piétine ou même qu'il recule. Celui-là peut avoir une confiance inébranlable en la valeur et l'aboutissement de son effort car la vérité vient à celui qui la cherche humblement et qui se soumet à elle.

B) La découverte du Christ, Fils de Dieu

- 1- Les âmes peuvent découvrir Notre Seigneur Jésus-Christ dans l'évangile.
- 2- Beaucoup d'esprits qui ont reçu une formation trop exclusivement scientifique ou même une formation littéraire "désurnaturalisée" nient l'existence du surnaturel a priori. En conséquence, le contact direct avec l'évangile les fait achopper chaque fois que le surnaturel se manifeste, particulièrement dans les miracles.
- 3- Il y a donc un travail préparatoire à la lecture de l'évangile pour amener l'âme à admettre au moins la possibilité de l'existence du surnaturel.
- 4- A l'aide de considérations philosophiques assez simples, on peut faire admettre à une âme de bonne volonté cette possibilité.
 - a) Dieu peut exister, rien ne prouve qu'il n'existe pas.
 - b) S'il existe, c'est un Dieu tout-puissant et infiniment aimant; autrement, ce ne serait pas Dieu et Dieu n'existerait pas. Rien donc ne peut prouver qu'il n'existe pas un Dieu tout-puissant et infiniment aimant. Le problème du mal jette là une ombre. Mais qui oserait affirmer, qui a jamais pu convaincre les hommes que cette ombre ait englouti sans retour la lumière diffuse et parfois éblouissante que les saints jettent sur le problème de Dieu.
 - c) Donc la possibilité demeure d'un Dieu Père, d'un Dieu aimant, d'un Dieu qui porte le monde, d'un Dieu qui appelle le monde à lui par l'homme, d'un Dieu qui adresse des appels intérieurs et extérieurs à l'homme. Le

miracle est précisément un appel de Dieu à l'homme, un signe par lequel Dieu manifeste à l'homme sa présence : "Si vous ne croyez pas à cause de ce que je vous ai dit, croyez au moins à cause de ces oeuvres". C'est un signe qui ne peut être compris que si l'âme est préparée, si elle est décidée, fermement décidée, à ne pas pécher contre la lumière. Ceci explique que la vue ou le récit d'un fait miraculeux peut faire peu d'impression sur telle ou telle âme, que les miracles de Notre Seigneur n'ont pas converti tous les Juifs qui les ont vus de leurs yeux.

5- L'âme qui est prête à accepter la vérité peut être mise en présence du miracle, non pas nécessairement en présence directe mais par l'étude critique des témoignages, par exemple. Nous pensons à des livres comme ceux du Dr. Bertrin "Histoire critique des événements de Lourdes", du P. Pinard de la Boullaye "Jésus et l'histoire". Ces livres peuvent aider énormément une âme préparée à reconnaître la réalité du miracle et, en même temps, la divinité de Notre Seigneur.

6- Il y a d'autres chemins qui mènent à Notre Seigneur. Les âmes sont diverses. Une âme élevée dans un milieu chrétien pourra vivre toutes sa vie sans avoir besoin de l'appui des miracles pour croire à la divinité de Notre Seigneur, parce qu'elle aura vécu la religion avant de la comprendre intellectuellement. Ceux qui ont besoin des miracles, lorsqu'ils approfondissent peu à peu leur religion, découvrent le Seigneur à chaque parole de l'évangile, à chaque circonstance de leur vie. Alors ce n'est plus à cause des miracles qu'ils croient mais parce qu'ils voient, pour ainsi dire, le Christ, Fils du Dieu vivant en eux et en leurs frères. A certains, il suffit de relire les béatitudes pour que les résonances profondes qui montent de l'âme disent d'une façon certaine : C'est le Seigneur qui parle, nul autre que lui ne pourrait ainsi parler.

7- Mais il faut retenir que beaucoup d'âmes ont besoin de retrouver le surnaturel pour rentrer dans la maison abandonnée, tandis que d'autres rentrent d'abord dans la maison et y trouvent le surnaturel. A nous d'aider ces âmes dans la mesure où il plaira au Seigneur d'utiliser ses indignes serviteurs.

Appendice sur le miracle.

Pour justifier l'existence du miracle, on a dit que, à certaines heures, le mal est si grand sur la terre que le Bon Dieu, par compassion détourne les phénomènes de leur cours naturel afin de soulager ses créatures. C'est là probablement une vue trop simple car on pourrait alors se demander pour quelle raison Dieu n'ôte pas tout le mal de la création à mesure qu'il se produit. Il faut prendre garde au problème du mal. Ne pourrait-on pas penser que le mal pèse sur Dieu lui-même, le crucifie, l'immobilise mystérieusement comme le Christ sur la croix et que les miracles s'opèrent lorsqu'une âme très sainte libère par son amour, mystérieusement encore, l'action miraculeuse qui normalement se trouve liée par le mal.

172 - Méditation pour un soir

Mon fils, prends conscience que tout ce qui, dans ta vie, n'est pas pleinement orienté vers moi est une chose qui te détourne de moi et rétrécit ton âme. Je ne dis pas que ces choses soient mauvaises en soi, soient péché. Je ne dis pas non plus que ma volonté soit que tu y renonces tout de suite ni même que tu les abandonnes jamais. Je dis que tu les fais mal et qu'en laissant une place dans ta vie à des occupations, des divertissements, des études, des ambitions, des désirs que tu ne puisses pas, en toute loyauté, considérer comme voulus par moi, tu abîmes ton âme. Je ne dis pas qu'il ne faille pas quelquefois se détendre, que l'esprit n'ait pas besoin parfois d'une nourriture variée. Je dis que c'est un grand mal que de tolérer dans sa vie des choses dont on ne se soucie pas de savoir si c'est ma volonté qu'elles y soient, c'est un grand mal de maintenir dans sa vie quoi que ce soit, si peu que ce soit, pour un motif autre que la très sainte obéissance à ma volonté. Car si tu ne le fais pas par obéissance, tu ne le fais pas pour moi et il y a une partie dans ta vie qui m'échappe. Or moi qui ai tout donné, je redemande tout.

Je ne veux pas que tu te fasses de scrupules. Je ne veux pas de cette recherche inquiète, de cette chasse à laquelle tu te prépares déjà, tu en reviendrais bien vite fatigué, découragé et tu ne ferais rien. Établis-toi dans la paix, dans le recueillement durable, en ma présence, dans ce silence religieux où la voix de l'amour-propre s'amortit sans résonance, où l'on se tient prêt à tout. Alors tu entendas ma voix.

Je veux te donner ma vie, la vie. Or rien ne vit que par moi. Tout ce qui ne m'est pas rapporté, au moins implicitement mais réellement, est stérile pour qui l'accomplit. Toute chose qui n'est pas accomplie par devoir, en esprit de soumission, est une chose sans finalité, sans fruit éternel, indigne de toi, amère et décevante à ton coeur si tu y arrêtes ton regard. Accepte d'y renoncer. Dans le fond de ton coeur, dans l'intimité de ta prière, près de moi, pendant que tout dort en toi, près de moi dans le silence qui a endormi pour un temps tes passions, ton égoïsme, près de moi dont tu sens la présence inexprimable comme une absence vivante, dans la perspective de cette vie que je veux à moi, dis-moi oui, accepte de tout me donner. Je ne te demande pas ceci ni cela, je te le demanderai en son temps et tu me le donneras. Je te demanderai encore beaucoup d'autres choses que tu ne penses pas. Maintenant, je te demande tout, je veux ton adhésion à ma vie en toi. Ne t'inquiète pas de l'avenir, ne t'inquiète pas des révoltes intérieures, des troubles qui viendront. Je suis avec toi. Vois, ce soir, comme la nuit est calme en toi, image anticipée, annonce de ce grand silence où je veux t'entraîner, tout rempli de la note unique et silencieuse de la soumission absolue. Accepte.

Ce que je te demande maintenant, tu peux me le donner. On ne devient pas un saint en un jour mais il n'est pas besoin d'être un saint pour accepter avec réalisme la perspective d'une vie toute donnée. C'est cela que je veux de

toi maintenant. L'âme qui n'aura pas ainsi accepté à l'avance, d'une façon globale, la perspective d'une vie qui doit être toute mienne, sera bloquée avant d'être partie. Comme je voudrais que tu puisses maintenant recevoir ma paix, mon silence. Il me semble que tu comprendrais car, lorsqu'on est dans le recueillement, loin des fièvres et des imaginations, peut-on hésiter ?

N'as-tu jamais senti dans ton âme l'amertume essentielle de ce qui n'a pas de finalité ? Tristesse de l'enfant qui a construit un beau château de sable et n'a plus maintenant qu'à le regarder ou à le démolir. Tristesse de ces fins de jeux où, le mirage une fois dissipé, on se regarde entre soi, tout interdits. Les tristesses de l'homme sont de la même essence, plus tristes encore, parce qu'il n'est plus enfant et qu'il ne s'agit plus de jeux mais de sa vie. Il n'y a pas de ces tristesses dans la voie où je t'appelle. Il y a la croix, il y a des séparations déchirantes. Mais qu'est la croix ? Que sont les séparations auprès de ces moments où la vie semble s'arrêter, refluer sur soi, s'anéantir ? Beaucoup échappent à cette vision de néant. Ils paraissent heureux, ils se croient heureux et ils le sont. Mais à quel prix ont-ils été vraiment hommes, ceux qui n'ont jamais osé réfléchir sur leur action, la critiquer et poser, en franchise, sur les actes de leur vie, la question essentielle ? Crois-moi, l'homme ne désire pas tant être heureux qu'il n'aspire premièrement à une vie orientée, qui ait un sens, une fin, ou plutôt il ne peut trouver de bonheur stable, de bonheur humain, que là.

Ainsi tu es embarqué et il te faut choisir, ou, moi ou le néant. Tu sais bien que tout ce que tu ne pourras appuyer en définitive sur moi t'apparaîtra néant et le sera en fait. Tu renies ta vie, tu te suicides spirituellement si tu l'acceptes. Si tu refuses d'y penser, tu t'abîmes profondément encore. Seul le saint est vraiment homme, vraiment heureux, parce qu'il soumet sa vie à une finalité rigoureuse.

Fais le silence en toi. Ce n'est pas un marché dialectique que je t'offre. Il s'agit de ta vie. Cette vie tout orientée, crains-tu qu'elle soit rétrécissante pour ton cœur, minimisante pour ton esprit ? Vais-je te laisser inoccupé ? Mon oeuvre n'est-elle pas immense ? N'est-elle pas assez grande pour employer tous tes talents, ton ardeur, ton intelligence ? Au fond, pour quoi me délaisses-tu ? Ne suis-je pas assez grand pour remplir une vie ? Et tu me laisses pour des amusettes.

Cette vie que je t'offre, c'est ma vie. Dans la voie où je t'appelle, j'ai marché. D'autres aussi ont marché et m'ont aidé à sauver le monde. Viens avec nous. L'avenir est obscur devant toi, je le sais. Il t'est dur d'ordonner ta vie à une fin qui t'échappe de tant de manières. Mais c'est bien cela que je te demande. L'homme veut toucher, il veut voir mais tu ne peux pas encore comprendre ce que je veux faire de toi. Pour te le révéler peu à peu, j'ai besoin justement que tu te remettes tout à moi. Seuls les cœurs purs et libres voient la lumière.

Surtout, sois franc, ne te leurre pas car elles sont nombreuses les paroles du mensonge. Comme il n'est presque aucune action à laquelle on ne puisse trouver quelque utilité pour mon règne, beaucoup se justifient après coup. S'ils ont entrepris telle étude, c'est pour mieux mettre en oeuvre les talents que je leur ai donnés. S'ils se réservent telles distractions, c'est pour mieux me servir. Souvent ce n'est pas vrai et, comme ils n'ont pas cherché premièrement ma volonté, leur action, quoique bonne en soi peut-être, est rarement celle que je voulais d'eux. Ils gâchent leur vie et mon oeuvre. Leurs paroles irréelles empoisonnent l'atmosphère, ils obscurcissent la vérité. Mais je vais te dire où tu me trouveras. Tu me trouveras ici, devant ta table de travail, à genoux dans nos églises. Dans le silence, je suis près de toi. Je te communiquerai ma lumière, ma force. Quand tu seras près de moi, je te donnerai la vie en vérité, j'adoucirai pour toi l'avenir ou plutôt je te donnerai cette paix, la grande paix de la soumission amoureuse où rien ne semble dur. En une heure de recueillement, je te montrerai bien des choses; qu'il faut que tu sois à moi et tu seras à moi.

Seigneur, donnez-moi votre silence et la force pour que je comprenne !

173 - La formation des apôtres par le Christ croire en lui

Bach
(Notes d'un auditeur)

1) **La mission du Christ :**

- constituer les hommes en une parfaite unité, unité fondée sur l'amour : "Je vous apporte un commandement nouveau qui est de vous aimer les uns les autres" (Jn 13,34)

- ni cette unité ni cet amour ne sauraient être entendus comme extérieurs à l'unité et à l'amour des personnes divines. Les hommes ne peuvent être un que par une participation totale à la vie du Père réalisée dans l'amour et ménagée par le Fils : "Afin qu'ils soient un comme vous, mon Père, vous êtes en moi et moi en vous pour qu'eux aussi ils croient en nous" (Jn 17,21).

Le Christ portant en lui la vie du Père, se proposant comme présence animatrice à l'intime de chaque homme est le fondateur de la nouvelle et éternelle alliance qui doit unir les hommes au Père. C'est par lui qu'ils connaîtront le Père : "Je suis la voie, la vérité, la vie. Nul ne vient au Père que par moi. Celui qui m'a vu a vu aussi le Père. Si vous m'aviez connu, vous auriez aussi connu le Père".

La mission du Christ est de se faire connaître aux hommes comme étant le fils, c'est-à-dire le chemin qu'ils doivent suivre pour atteindre la plénitude de la vie divine en eux. Cette plénitude personnelle ne peut d'ailleurs se concevoir en dehors de leur unité commune en Dieu.

2) Ce que fut **l'attitude du Christ** auprès de ses apôtres

Leur mission est de faire connaître le Christ pour ce qu'il est, ce qui implique qu'ils aient pénétré dans les réalités divines de sa personne et qu'ils en aient vécues. Cette mission que leur confère le Christ dit qu'elle fut son attente en chacun des jours de sa vie publique, c'est qu'ils croient en lui.

Il n'y va pas seulement de leur vie éternelle mais leur foi, condition de leur union personnelle au Père, doit être aussi la condition première, dans l'ordre des collaborations humaines, du salut de tous les hommes par la voie de la prédication. C'est de leur foi animant toute leur vie que jaillira leur témoignage devant les hommes, c'est-à-dire essentiellement une parole vivante, pénétrante, difficilement négligeable parce que toutes les vérités, celles qui sont affirmées avec le poids de toute une vie, sont celles qui s'imposent le plus à l'attention des autres vies. Sans doute le témoignage, même porté avec une pleine force, peut n'être pas reçu : "En vérité, je vous le dis, nous disons ce que nous sommes et nous attestons ce que nous avons vu mais vous ne recevez point notre témoignage" (Jn 2,11).

L'option ou le refus est le secret de chaque âme dans l'usage qu'elle fait de sa liberté. Mais il faut que toutes les nations soient enseignées par la prédication de ceux qui, l'ayant désiré, attendu, ont vu et connu le Christ, ce qui est proprement croire.

3) Ce que le Christ entend par "**croire en lui**"

Enseignant parmi les milieux juifs, Jésus se heurte à des difficultés propres à la tradition religieuse de ce milieu en ce qu'elle a de mal comprise.

1- Pour les Juifs, le chemin qui conduit au Père, ce sont les écritures.

Ils les scrutent parce qu'elles sont tenues comme renfermant les secrets de la vie éternelle : "Vous scrutez les écritures parce que vous pensez trouver en elles la vie éternelle" (Jn 5,39). Jésus se propose comme une voie autre, comme la seule : "Je suis la voie". Pour beaucoup de Juifs, il fait figure de négateur de la voie traditionnelle. Aussi les Pharisiens se servent du témoignage des écritures contre le témoignage de Jésus.

2- L'effort de Jésus auprès des Juifs est double. Il ne veut pas détruire les écritures, il ne veut que les replacer dans leur légitime usage. Elles n'assurent pas en soi la vie éternelle et même les docteurs en Israël qui la connaissent bien peuvent en ignorer l'essentiel (Jn 3,10). Pour un Juif religieux, sensible au mouvement intérieur de l'écriture et docile à ce mouvement, l'usage des écritures se mue en attente : elles sont essentiellement une préparation.

3- La seule voie vers la vie éternelle n'est pas les écritures mais celui que les écritures préparent et qui est le fils. La difficulté tient à la notion même de l'incarnation à laquelle beaucoup de Juifs étaient peu préparés par leur usage même de l'écriture. Ils ne connaissent que la personne du Père, un Dieu unique suivant l'affirmation de leur monothéisme jaloux. La superficialité avec laquelle ils vivent les écritures ne les prépare pas à saisir la profondeur vivante, préparatrice des voies de Dieu qui conduisent au messie spirituel. Jésus s'affirmant le messie, la voie, la vérité qui conduit à la vie éternelle doit sans cesse se défendre d'être un écran interposé entre Dieu et son peuple. Il se dit l'égal du Père pour répondre à la difficulté de ses auditeurs. Par l'affirmation qu'il est la voie et qu'il est un avec le Père, il établit la légitimité de la croyance en sa personne. C'est la part la plus facile de l'oeuvre désirée par le Christ. Il lui reste à révéler aux hommes la nature de la croyance exigée et par quelle attitude intime il leur faut adhérer à sa personne.

Il est amené à leur dire les circonstances et les moyens qui s'attachent à sa mission :

- le fils parmi les hommes est un don du Père

- le fils par sa mort est sauveur des hommes

L'incarnation est le signe de l'amour du Père pour les hommes. La rédemption manifeste à son tour l'amour personnel que le fils leur témoigne. La correspondance des hommes à ce don doit s'affirmer par leur croyance au fils de Dieu mais une croyance dont l'élément spécifique doit être l'amour qui seul peut répondre à l'amour.

- l'amour suppose qu'une intimité puisse être constamment ménagée entre l'homme encore très charnel et son sauveur, le fils. Par l'eucharistie, le fils propose sa présence aux hommes jusqu'à la fin du monde, il les incorpore à sa chair pour les rendre participants eux-mêmes de la vie qui l'unit au Père. C'est dans l'eucharistie qu'il faut chercher l'intime de la croyance que le Christ réclame.

On m'a bien souvent recommandé la pratique de l'examen quotidien mais je n'y avais jamais réussi jusqu'à la rencontre d'une personne d'expérience qui m'a enseigné la bonne manière de le faire.

Quand il m'arrive de prendre conscience claire d'une défaillance, en général, c'est presque aussitôt après qu'elle s'est produite. Alors je la regrette et, si j'ai assez de courage, je répare le mal quand c'est possible. Ou bien c'est une circonstance fortuite qui me révèle, à un ou plusieurs jours de distance, une faiblesse que je n'avais pas remarquée sur le champ, une petite misère si parfaitement naturelle qu'elle n'avait pas fait écho dans le cours normal de ma vie morale. Chaque fois que j'ai essayé, à la fin d'une journée où je n'avais pas relevé de défaillance, de faire une recherche spéciale, je n'ai trouvé qu'une grisaille sans lignes où rien n'apparaissait.

Quelquefois même, il m'était impossible de retrouver, dans l'examen du soir, telle ou telle anicroche remarquée

en cours de journée. J'en avais conclu que je manquais de dispositions pour cet exercice et je n'avais pas persévéré. Il va sans dire qu'à ce régime, mon examen préparatoire à la confession était assez flottant mais je ne m'en alarmais pas, me disant qu'il était assez indifférent de retenir ou d'oublier une faute vénielle ou même une simple imperfection et je mettais tout cela en règle en regrettant les fautes "dont je ne me souviens pas". Les choses en étaient là lorsqu'est venue cette personne d'expérience dont je parlais au début et qui, m'ayant un jour entendu en confession, me dit : mon ami, j'ai l'impression que vous ne savez pas préparer votre confession et je voudrais vous indiquer un moyen simple d'y arriver car c'est une chose plus importante que vous n'y pensez.

Comme j'avouais que je n'arrivais pas à bien conduire un examen de conscience, il poursuivit : je l'ai pensé tout de suite en vous entendant. Le mal est réparable ou tout au moins vous pourrez l'éviter à l'avenir. Je dis le mal car il vaut mieux, en général, se surveiller d'un peu plus près que vous ne faites. Un examen plus minutieux ne serait contre-indiqué que s'il devait provoquer des complications intérieures, des scrupules non motivés, mais cela est assez facilement évitable. Vous allez voir que mon procédé ou plutôt le procédé que je vous propose contient en lui-même l'antidote de cet autre mal.

Vous êtes impatient de connaître ce procédé. Soyez en paix. Il faut d'abord que vous compreniez bien la nécessité de mieux vous examiner. Remarquez, en commençant, que l'examen de conscience sera pour vous, qu'il soit vide ou plein, une occasion de trouver Dieu. Je veux dire qu'il doit être pour vous une occasion de trouver Dieu. Comment ? Mais tout simplement par la vue de vos misères, si Dieu veut vous les montrer. Alors vous vous jetterez en lui qui, seul, peut vous guérir, ou bien par la constatation de votre péché qui est une misère supplémentaire et alors vous ferez un acte de foi en votre misère profonde et vous vous tournerez encore vers Dieu comme vers le seul rédempteur.

J'ajouterai ceci, que votre examen soit vide ou plein, pauvre ou riche, si l'on peut dire, croyez que la surface ne donne que des indications incomplètes sur le fond. La surface est souvent comme une eau très pure mais le fond peut être couvert d'une vase noire et épaisse. Croyez à votre misère profonde certes mais elle est cependant très réelle et elle vous empêchera de devenir un saint si le Bon Dieu ne vous purifie pas. Les petites défaillances que vous relèverez, comprenez peu à peu qu'elles soit la manifestation extérieure de votre fond impur de créature d'un monde mystérieusement déchu. Il n'est donc pas indifférent que vous reteniez ou que vous oubliiez presque aussitôt après les avoir remarquées, vos petites défaillances.

Vous devez les noter et, dans le recueillement du soir ou le lendemain matin, les placer dans la paix sous la lumière du Bon Dieu pour lui dire, non pas que vous vous repentez car, en général, vous n'êtes pas coupable, et que vous êtes décidé à mener une conduite tout opposée, comme il est dit dans certains actes de contrition, mais pour lui demander de vous éclairer, à l'occasion de ces défaillances, sur vos misères profondes, s'il lui plaît de le faire, pour le remercier de sa bonté qui, en vous faisant connaître votre misère, vous sauve de l'orgueil, la pierre d'achoppement des âmes qui montent dans la vie spirituelle, et enfin pour lui demander secours, comme un petit enfant très faible qui se tourne vers son père. Votre examen se terminera de lui-même par un acte profond d'adoration de la pureté sans tache de Dieu, votre sauveur.

Je vous conseille de noter, non seulement vos défaillances dont la constatation est une grâce de Dieu, une trace de son passage, pourrait-on dire, mais encore tout ce qui, dans votre journée, est pour vous l'occasion d'une remise en présence de Dieu : telle parole entendue, tel acte accompli..., ou seulement, s'il y en a trop, les plus marquantes de ces choses. Notez tout cela à mesure que le Bon Dieu l'envoie, sans littérature, en style télégraphique, sur un petit carnet qui ne vous quittera pas. A l'heure du recueillement, dans la paix, placez toutes ces choses sous la lumière de Dieu, sans littérature, en esprit d'action de grâces, de demande confiante et d'adoration.

Ayez votre carnet de route et vous vous apercevrez vite que vous ne marchez pas seul. L'ami est toujours là, cheminant avec vous comme avec les disciples sur la route d'Emmaüs, mais le plus souvent vous ne le voyez pas et vous ne savez pas non plus retenir le bienfait des moments fugitifs où son divin visage vous a illuminé.

Puisque c'est de là que nous sommes partis, au moment d'aller recevoir le sacrement de pénitence, revoyez dans votre carnet les petites croix qu'indiquent les défaillances, rassemblez tout ce que le Bon Dieu vous a fait connaître de votre misère dans le recueillement et approchez-vous encore de l'ami qui veut vous purifier d'une façon toute spéciale dans ce sacrement. Voilà ce que je devais vous dire. Le Bon Dieu vous fasse la grâce d'en profiter !

Depuis ce jour, j'ai mon carnet de route. Certains jours, je n'y jette guère que deux ou trois petits bouts de lignes, à d'autres, j'écris bien un tiers de page. Cela ne m'absorbe pas et m'aide beaucoup et j'ai pensé que d'autres pourraient y trouver du bon.

Cette pratique me semble même pouvoir être conseillée à ceux qui, sans avoir la foi chrétienne, ont le souci de leur pureté morale, le respect du devoir, qui est la manifestation de Dieu en nous. Mais le carnet de route n'est que l'instrument préparatoire à l'examen recueilli dans la lumière de la conscience. Cet examen lui-même prend toute sa valeur et devient même dangereux s'il ne conduit pas à l'humilité et à l'attente d'un secours venu de cette réalité transcendante qui est le bien éternel, source du devoir et de la force qui aide à accomplir le devoir.

Notre sort se joue dans l'acceptation ou dans le refus de ce devoir et de cette aide venus de la réalité qui nous dépasse, Dieu, de quelque nom qu'on l'appelle.

175 - L'irréalisme I

Tout le travail de la vie chrétienne

consiste à réaliser les vérités fondamentales qui nous sont dès maintenant proposées. Dans le progrès de cette réalisation, on peut discerner plusieurs moments. L'un d'eux apparaît dès l'abord particulièrement important et remarquable, c'est celui où le processus de réalisation s'épanouit extérieurement dans la pratique d'actes concrets. Ce n'est là cependant que le dernier terme d'une série plus complexe. Cette réalisation pratique n'est possible que s'il y a eu antérieurement une véritable réalisation intellectuelle dans laquelle l'esprit s'est personnellement saisi de la vérité qui lui était présentée du dehors, y compris ce qu'elle signifiait pour lui, la place qu'elle lui imposait. Cette première phase est purement intellectuelle en ce sens qu'elle ne comporte en elle-même aucun élément de mise en action pratique. Le processus de réalisation peut en rester là, l'âme ayant vu nettement la portée concrète de telle vérité, ayant connu ce qui lui est personnellement demandé, peut ne pas le faire. Cependant, cela est rare et, hormis le cas d'une révolte positive, accomplie en haine de Dieu d'autant plus énergiquement que le devoir est mieux connu, on peut dire que la réalisation intellectuelle est presque toujours suivie de la réalisation pratique. Le véritable fossé n'est pas tant entre la réalisation intellectuelle et la réalisation pratique, presque tous sont capables de franchir ce fossé une fois qu'ils y sont arrivés, il est entre la proposition de la vérité et sa réalisation intellectuelle.

C'est bien ainsi que l'apôtre saint Jacques semble nous représenter le mécanisme de la conversion intérieure. "Si quelqu'un écoute la parole et ne la pratique pas, il est un homme qui se regarde dans une glace. Il se regarde puis le voilà parti et aussitôt il oublie ce qu'il était". Il s'est regardé et pourtant aucune résolution pratique, rien n'est sorti de ce regard jeté sur le miroir. Est-ce donc que le courage lui a manqué pour réaliser pratiquement une réforme nettement conçue comme nécessaire ? Cette question ne s'est même pas posée pour lui. Il a regardé mais sans voir. Il est resté passif devant l'image que le miroir lui mettait devant les yeux. Aussi a-t-il tout oublié à l'heure même, tout s'est effacé. L'histoire des saints montrerait aussi qu'avant d'être des grâces de force pour la volonté, les grâces de conversion intérieure sont d'abord et avant tout des grâces de lumière qui donnent à l'intelligence une possession plus réelle et personnelle d'objets ou de principes qu'elle ne possédait auparavant que d'une manière abstraite, irréaliste.

Mais il faut ici écarter deux fausses conceptions

qu'on pourrait se faire de cette réalisation intellectuelle. Disons d'abord qu'il ne faut pas la confondre avec l'ébranlement affectif que peut produire en nous la parole ou les écrits d'un homme éloquent. Un sermon sur la Passion pourra nous faire pleurer, il pourra nous donner l'impression que nous avons saisi personnellement une réalité concrète, il est rare qu'il nous fasse vraiment réaliser ce que signifie la mort du Christ. Nous pleurerons cette mort d'une manière assez analogue à celle dont nous pleurons la mort d'un héros de roman dont nous savons bien qu'il n'a jamais existé. Tout cet ébranlement ne s'adressait qu'à la sensibilité et, en général, il disparaît vite, nous laissant comme devant. La réalisation intellectuelle ne consiste pas non plus à connaître dans leur multiplicité les tenants et aboutissants des vérités proposées à notre foi. On peut être un très grand penseur, manipuler les idées comme d'autres manipulent des objets matériels, se mouvoir avec aisance dans ce monde immatériel comme au milieu de réalités familières. On peut, par exemple, spéculer avec justesse sur les motifs pour lesquels il faut aimer son prochain, on peut même prolonger les spéculations des autres et découvrir de nouveaux motifs d'aimer ses frères, sans pour cela réaliser le moins du monde ce que c'est.

En effet, nous retrouvons dans l'attitude intellectuelle de ces deux personnages, de celui qui pleure en écoutant prêcher la Passion et de celui qui se joue dans le monde des idées, un trait commun qui nous interdit de les ranger dans la catégorie des attitudes réalistes. Malgré les apparences, ils considèrent l'un et l'autre comme hors d'un ordre concret, hors de celui où leur vie se déroule en fait, les vérités qui leur sont proposées. Si j'ai beaucoup d'imagination, si j'ai le coeur sensible, je me laisserai emporter par la parole du prédicateur, je le suivrai sur la voie douloureuse aux traces de Jésus. Malheureusement, les bons sentiments qui me seront suggérés, je les aurai hors de moi-même. Ce n'est presque pas moi qui les éprouverai, c'est-à-dire tout ce que je suis avec mon lot d'idées et d'attaches, ce sera un personnage factice, suscité pour la circonstance, extrêmement simple et, pour cela, justement très mobile, tout entre les mains de l'orateur mais presque sans attache avec moi.

Dans le cas de l'examen spéculatif, je ne sors pas de moi-même mais je contemple du dehors l'enchaînement, la coordination des idées sur le plan abstrait qui est le leur mais qui n'est pas celui où je vis, où j'agis, où je veux, un peu comme un observateur qui regarde les astres rouler dans le ciel, insoucieux, inconscient de la distance énorme qui les sépare de nous. A ce contemplateur d'idées, n'essayez pas de dire quoi que ce soit, il n'y a rien à lui apprendre. Tout ce que vous lui dites, il le sait déjà et, au besoin, il vous l'aurait dit lui-même. Ce qui lui manque, c'est ce besoin d'unité intérieure qui caractérise justement l'esprit réaliste et fait qu'il ne peut consentir à laisser sa vie indépendante et immodiée par aucune des réalités qu'il découvre dans le monde.

Réaliser, c'est aimer, s'unir au sens le plus profond de ce mot.

C'est se rendre la réalité présente en ce qu'elle a de concret, d'original, de singulier, d'ineffable, de véritablement unique et subsistant. En même temps et plus encore, c'est se rendre présent et docile à cette présence, s'adapter à son être, à son efficence, à ses exigences, en un mot, faire qu'elle soit en soi pour nous et qu'elle soit en nous comme elle est en soi et pour soi (H. Brémond). L'esprit réaliste est actif, toujours occupé à transposer dans le domaine concret les vérités qui, lui étant proposées du dehors, se présentent à lui sous une forme abstraite, toujours passionné pour mieux comprendre, pour intégrer le vrai à sa vie. Il est courageux. Il n'a pas peur de découvrir un jour les exigences ou l'austérité de la vérité car il aime la vérité par-dessus tout. Parfois cependant, il lui arrive que tout son être se cabre et, tandis que l'irréaliste répète sans sourciller les plus dures paroles de l'évangile et se complaît dans sa suffisance impassible, l'autre qui sait ce qu'elles veulent dire, qui sent en lui le vieil homme condamné et frappé à mort, serait parfois tenté par l'esprit de révolte. S'il se soumet au vrai, sa vie se conforme de plus en plus à la vérité de la volonté de Dieu tandis que son intelligence, s'éclairant et se purifiant, devient chaque jour plus conforme à la vérité de la connaissance que Dieu a de lui-même et du monde.

Il y a peu d'esprits réalistes

et, s'il est d'une souveraine importance pour la sanctification d'avoir un esprit réaliste, on comprendra qu'il vaille la peine de chercher les causes qui empêchent tant d'âmes de réaliser intellectuellement leur christianisme. De prime abord, on pourrait penser, puisqu'il s'agit d'une réalisation intellectuelle antérieure à toute réalisation pratique, que les obstacles à surmonter sont uniquement d'ordre intellectuel, comme seraient, par exemple, une certaine impuissance d'attention ou une certaine impuissance logique. En fait, ces obstacles intellectuels jouent un rôle fort appréciable dans la genèse de l'irréalisme mais les déficiences de la volonté y ont aussi leur place. Encore faudrait-il préciser ce qu'il convient d'entendre par ces déficiences de la volonté. Il ne s'agit évidemment pas d'un refus catégorique de faire ce qu'on croit devoir être fait puisqu'un tel refus supposerait qu'on a déjà réalisé intellectuellement telle vérité devant laquelle on se révolte. Il ne s'agit pas non plus de refuser clairement d'appliquer son intelligence à la vérité proposée, bien peu sont capables d'une telle faute. A côté de ces deux attitudes, il y en a une troisième, de beaucoup la plus fréquente, celle qui veut et qui ne veut pas regarder le vrai en face. Certes, cette âme veut le vrai puisqu'elle est chrétienne mais, au moment où, après s'y être appliquée, elle commence à voir la vérité prendre un visage concret, réel, s'animer, à ce moment-là, une terreur instinctive, une lâcheté parfois inconsciente lui fait détourner les yeux, un peu comme le cavalier résolu à sauter un obstacle lance son cheval à toute allure mais, au moment décisif, le bloque net ou le détourne par un mouvement instinctif d'appréhension.

C'est que, si distincte que soit la réalisation intellectuelle de la réalisation pratique, il y a cependant **un lien entre les deux**, le lien d'une logique évidente. Antérieurement à toute réflexion et comme par une saisie immédiate, l'âme sent que, si elle réalise intellectuellement tel aspect du réel, il lui faudra ensuite passer à l'action sous peine d'installer en soi un déchirement intérieur dont peu d'hommes sont capables d'accepter sans frémir. Elle sent que s'appliquer à telle vérité qu'elle connaît et sait comme une vérité, ce serait s'appliquer à la voir se réaliser, s'animer, devenir vivante sous ses yeux. Ce serait l'établir dans sa vie comme un témoin, un juge toujours silencieux mais au regard perçant et condamateur. Alors, plutôt que de s'exposer à cette éventualité, elle préfère regarder mais sans regarder, un peu comme des enfants peureux jettent, la nuit, des regards à la dérobée à travers la fenêtre où ils craignent de voir apparaître un fantôme. Ainsi cette déficience de volonté qui nous paralyse et qui est à la source de l'irréalisme n'est pas dans cette volonté qui consiste à vouloir faire ce qu'on voit devoir être fait mais dans celle qui consiste à vouloir voir ce qui devrait être fait, quoi que ce soit qu'on doive voir.

Ce n'est pas seulement la perspective de réalisations pratiques ni la faiblesse de notre chair qui soulèvent en nous ces terreurs de la volonté. Notre intelligence aussi a ses faiblesses, ses timidités qui paralysent notre volonté. Si tant d'hommes refusent de penser à la mort, ce n'est pas seulement parce qu'une prise de conscience réaliste de cette réalité entraînerait telle modification dans leur existence, c'est surtout parce qu'il y a là un dur mystère qui les heurte. Si tant d'hommes refusent de penser à la croix, si le drame du calvaire, l'agonie de Gethsémani, la déréliction du Christ sur la croix sont pour eux des souvenirs gênants, des mystères qu'il vaut mieux ne pas sonder, ce n'est pas tant par lâcheté pratique que par manque de courage intellectuel. Si tous les yeux se ferment, si toutes les oreilles se bouchent quand il s'agit de prêter attention à tout le mal qui est dans le monde, à son triomphe vainqueur, à tant d'âmes de bonne volonté mortes hors de l'église et peut-être éternellement moins heureuses parce que, du fait de la lâcheté ou de la faiblesse des hommes, du fait des circonstances matérielles, le missionnaire ne s'est pas trouvé qui aurait pu leur enseigner le mystère du Christ dans sa plénitude, si beaucoup préfèrent ne pas penser à ces choses, c'est parce qu'il y a là un scandale qui ferait voler en éclat leurs conceptions intellectuelles en leur découvrant une réalité qu'ils ne peuvent intégrer dans leur philosophie de la vie.

C'est cette peur de voir qui, sur certains points, obnubile les meilleurs esprits. C'est elle qui explique, chez des gens par ailleurs fort calmes, des réactions parfois d'une brutalité extrême contre celui qui les mènerait, au cours d'une conversation, à prendre conscience de leur irréalisme et de la vérité qu'ils ne consentent pas à regarder en

face. Ils se sentent touchés au point le plus sensible lorsqu'on les amène à jeter un regard sur le mensonge implicite et caché sur lequel repose toute leur existence. D'ailleurs, ils ne se rendent pas compte de la cause profonde et véritable de l'indignation qui les saisit alors. Ils croient naturellement que c'est le zèle de la vérité, le souci de leur indépendance intellectuelle qui les transporte. Seule la violence de leurs sentiments et le trouble intérieur qu'ils ressentent pourraient leur être un signe que tout n'est pas pur en eux. Mais ils n'y pensent pas et des conversations de cette sorte leur sont rarement profitables.

Des esprits parfois distingué s'accrochent à des formules creuses qui les rassurent, qui les dispensent d'aller chercher plus loin et de se lancer dans cette aventure qu'est la recherche du vrai. Ils se raccrochent à cette formule, à ce point de vue, comme des naufragés à une dernière épave. Ainsi beaucoup pensent comme ils vivent, pensent ce qui leur est le plus avantageux, affirment au lieu de penser, c'est-à-dire en définitive ne pensent pas. Tout cela parce que nous sentons intérieurement que ce n'est pas nous qui faisons la vérité. Nous ne la façonnons pas à notre gré. Impossible de l'amadouer, de l'infléchir suivant nos désirs. Pour lui échapper, nous n'avons qu'une ressource, ne pas la regarder, ne pas la susciter vivante devant nos yeux car la vérité est un être vivant. L'accueillir, c'est accueillir en soi, à côté de soi, comme un autre vivant.

C'est souvent cette déficience de la volonté qui fait les esprits irréalistes.

Il leur est d'autant plus difficile de s'en corriger que, d'ordinaire, ils ne s'en rendent pas compte. Ainsi le cavalier timide s'étonne que son cheval ne saute pas l'obstacle et n'a pas conscience que c'est lui qui, au moment de sauter, l'arrête par une imperceptible pression des genoux. Cette déficience n'est donc pas une déficience morale, en ce sens qu'elle n'est pas voulue et qu'on n'en est pas immédiatement responsable. Comme toutes ces déficiences invétérées, résultat d'anciennes fautes maintenant tournées en habitude et sur lesquelles nous n'avons pour ainsi dire plus d'action directe, c'est par la pratique des sacrements et surtout de la pénitence qu'on s'en purifie et délivre peu à peu. Mais il faut aussi établir au coeur de sa vie un culte absolu de la vérité, quelle qu'elle soit. Poursuivre impitoyablement les mensonges intérieurs, dans la mesure où on peut les dépister, fuir les formules rassurantes mais incomprises et irréelles, vouloir voir, prier pour voir.

Il est bien difficile d'aider les gens à le réaliser, justement car il est impossible de vouloir pour eux, impossible de se purifier pour eux. Il n'y a guère que par la sanctification personnelle profonde que la chose devient possible. Cette aide, les saints l'apportent au monde de deux manières. D'abord un des grands rôles qu'ils ont dans l'église est d'apparaître à certains moments pour incarner telle vertu sous un aspect réel, concret. La réalisant eux-mêmes dans leur vie, ils montrent à leurs contemporains comment elle est vivable dans une vie d'homme de leur époque, de leur condition. Mais une fois qu'ils sont morts, comme on conspire de toutes parts à les irréaliser, à en faire des personnages de légende, des figures de vitrail; des prédestinés qui n'ont rien de commun avec la terre, si loin qu'on ne saurait guider sa vie d'après la leur.

Ensuite on peut dire qu'un homme, par le souci qu'il se meut habituellement sous les influences de Dieu, devient lui-même comme le centre d'un rayonnement mystérieux. Ses paroles, prises en elles-mêmes, peuvent être insignifiantes, sa puissance d'enthousiasme limitée, ses capacités naturelles médiocres, ceux qui l'entourent ne le ressentiront pas. Il y a une atmosphère d'ensemble qui se dégage de sa personne, de sa vie, de son souvenir, une impression fait à la fois de force et de paix, d'unité et de plénitude qui s'impose d'elle-même. Comme si tout ce qu'il dit et tout ce qu'il fait n'avaient pas tant valeur par soi que comme le véhicule, le support d'un influx immatériel qui, au-delà de l'esprit raisonneur et abstrait, au-delà de la sensibilité versatile, atteint le fond même de l'âme où se consomme le mystère de la connaissance réelle dans son unité et sa simplicité.

176 - L'Irréalisme II (suite)

Les secrètes déficiences de la volonté, la dérobaie instinctive et peureuse devant le réel et devant le vrai, ne sont pas les seules causes de l'irréalisme. Il en est d'autres qu'il faut chercher dans un défaut de l'intelligence. Il est, par exemple, bien remarquable qu'on rencontre souvent, surtout dans la catégorie de ceux que l'on appelle "intellectuels", des gens qui n'ont même pas idée que la vérité soit destinée à être vécue. Volontiers, ils se satisfont des vastes perspectives que leur ouvre le christianisme mais, si on leur montre, ce qui est d'ailleurs assez difficile, que l'acceptation de ces idées est de quelque conséquence dans la vie pratique, ils deviennent semblables à un dormeur que l'on arrache à son rêve et qui regarde autour de lui avec des yeux consternés. Ils voient bien que leur interlocuteur emploie les mêmes mots qu'eux mais ils sentent en même temps que son langage est tout différent du leur. D'une façon générale, ils ont l'impression qu'on retourne abusivement contre eux leurs propres idées, en dénaturant ou en outrant toutes ces idées d'abnégation chrétienne, de don de soi à propos desquelles ils discouraient naguère avec tant d'enthousiasme et de bonne foi mais aussi, n'est-il pas vrai, avec tant d'irréalisme.

Certains se font de la vérité une conception comme esthétique.

Dans leur discours, ils sont fort sévères et absolus, ennemis de tout tempérament, de tout accommodement. Ils parlent de la pauvreté, de l'esprit de détachement, en des termes qui font frémir mais ne leur suggèrent pas de commencer à pratiquer tant soit peu ce qu'ils disent, d'introduire dans leur vie un grain de pauvreté, ils vous considéreront comme un petit esprit, un rustre plongé dans la matière et incapable de s'élever sur les hauteurs. Toute réalisation pratique leur paraîtra infiniment mesquine, infiniment indigne d'eux, indigne surtout de leurs idées. Ils aiment mieux construire en paroles un bel idéal, parce que c'est parfait du premier coup, que d'essayer la réalisation pratique dans leur vie. Ce n'est pas toujours lâcheté mais il leur semble que c'est mieux ainsi, que c'est plus beau, que prendre l'idéal dans des mains concrètes, le mêler au réel, c'est en quelque sorte le dégrader.

Supposons une âme qui, soit par pureté naturelle soit par purification progressive, ait en elle cette droiture de volonté qui est le principe de toute sainteté. Accordons-lui aussi un esprit bien fait, ami du réel. Pouvons-nous penser que, ainsi douée, elle arrivera d'emblée au réalisme intellectuel ? Ou plutôt ne va-t-elle pas trouver encore sur sa route d'autres obstacles ?

Nous avons toujours supposé, dans ce qui vient d'être dit, que la réalisation intellectuelle naissait d'une contemplation, d'un regard soumis et aimant sur une vérité proposée du dehors à notre foi. En fait, ces vérités fondamentales qu'il s'agirait de rendre pour nous vivantes et réelles, comment les connaissons-nous, qu'en connaissons-nous ? Des formules pieuses, vagues, parfois fausses. Nous touchons ici une autre cause de l'irréalisme, **la confusion et le vague des principes abstraits** dans la plupart des esprits.

Prenons une notion aussi centrale que celle de la providence. S'il y a si peu de chrétiens dans la vie desquels cette notion joue un rôle, c'est parce qu'ils n'ont pu se faire une idée concrète et réelle de la providence. S'ils n'ont pas pu s'en faire une idée concrète, personnelle, c'est qu'ils ne savent pas ce que c'est. De fait, dans le monde actuel où la véritable instruction religieuse est si peu répandue, il n'est pas si facile de le savoir. Tant qu'il s'agit seulement de discourir sur les motifs de la confiance en Dieu, tout le monde est à l'aise mais qu'un esprit réaliste essaie de pratiquer ce qu'on lui recommande, qu'il s'avise de se conduire autrement que si le Dieu-providence n'existait pas, aussitôt tout change. Ceux qui lui vantaient le plus chaudement les bienfaits de l'abandon à Dieu commencent à le taxer d'imprudent. Ils s'inquiètent, étonnés eux-mêmes de voir leurs discours pris au sérieux, comme s'ils craignaient qu'au contact du réel, toutes leurs promesses, toutes leurs paroles apparaissent vaines et creuses. "C'est une question de mesure, il ne faut rien exagérer", disent-ils et ils recommencent des discours où ils vantent, cette fois, les bienfaits de la prudence, bien souvent, sans s'apercevoir que leurs discours d'aujourd'hui contredisent ceux de la veille, sans profiter de l'occasion pour préciser leurs dires. Incapables de faire la synthèse de deux notions différentes, ils ne savent que sacrifier l'une à l'autre, successivement et selon les circonstances, ou n'en présentent qu'une conciliation purement verbale. La vérité est qu'ils ne savent pas trop bien de quoi ils parlent et que le recours au concret le manifeste.

Ainsi s'établit dans les esprits l'idée, plus ou moins clairement explicitée, que **les vérités de l'ordre chrétien sont des vérités d'un ordre à part.**

Alors que les principes d'ordre scientifique gardent toute leur rigueur malgré les adaptations nécessaires, les vérités chrétiennes apparaissent essentiellement pitoyables, déformables quand on les applique aux cas concrets. Certes ce sont des vérités mais il ne viendrait à personne l'idée de les mettre en pratique. La plupart ne sauraient analyser ainsi leurs sentiments mais c'est pourtant ce qu'ils pensent. En tout cas, ils sentent, antérieurement à tout raisonnement, que ces notions de providence ne sont pas, pour eux, des notions sur lesquelles ils puissent risquer quelque chose. Alors ils ne font rien. Cependant, comme ils ont parfois le cœur droit et l'âme religieuse, ils sentent aussi qu'il y a dans ces idées quelque chose de véritablement vrai, par exemple que Dieu s'occupe de ses enfants. Seulement de quelle façon s'en occupe-t-il ? Ils manquent de puissance intellectuelle pour le saisir. Ils ne savent pas faire le départ entre ce qui est vérité vraie et ce qui est imagerie et rhétorique. C'est pourtant ce dont ils auraient besoin pour pouvoir réaliser mais, ne réalisant rien eux-mêmes, ils prennent la température du milieu ambiant, ils se mettent à l'unisson et leurs propres discours grossissent le nombre des discours irréalistes.

Une âme profondément religieuse pourrait vivre de la notion de providence sans savoir distinctement, sans être capable d'exprimer de façon satisfaisante ce qu'elle espère et pourquoi elle croit. Il n'empêche qu'une connaissance vraie de l'objet proposé à notre foi en facilite singulièrement la prise de possession réelle, ne fût-ce qu'en dissipant tout le halo d'idées fausses qui l'obscurcit et la trouble. Or toutes les âmes ne sont pas d'emblée profondément religieuses. Notre rôle est de les aider à le devenir. A ces âmes de bonne volonté qui n'ont pu réaliser la vérité parce que la vérité ne leur a pas été présentée dans sa nudité et son intégrité, que faut-il donc apporter ? Il faut les aider à découvrir cette vérité dont elles ont besoin pour vivre. Puisqu'elles sont réalistes, elles ont besoin qu'on leur donne la réalité, qu'on ne les paie pas de mots, monnaie décevante et qui n'a pas cours dans le monde réel, qu'on leur fasse découvrir la réalité dans l'enseignement des grands réalistes qu'ont été les théologiens et les docteurs de l'église. Dans la mesure où nous avons de l'influence sur les âmes, aidons-les à être réalistes et, pour cela, connaissons notre religion, soyons droits afin que les âmes sachent qu'auprès de nous, elles entendront la vérité, une vérité comprise, vécue, réalisée.

Le phénomène de réalisation intellectuelle n'est pas un phénomène qui soit complet, qui ait **son achèvement et sa perfection en lui-même**. C'est là un caractère qui l'oppose nettement à la connaissance notionnelle et d'où découlent plusieurs conséquences.

D'abord, c'est par là que la réalisation intellectuelle est facteur d'action pratique. Une idée abstraite, un système d'idées abstraites, constitue quelque chose de clos, d'achevé, qui se suffit à lui-même. On peut bien en tirer des lumières sur les conditions de l'action mais, en tant que tels, ils ne sauraient être des éléments moteurs, facteurs d'action, pour la raison bien simple qu'étant justement achevés, ils n'aspirent à rien, n'appellent rien. Un système en équilibre stable ne saurait être source d'énergie. Au contraire, il y a dans le phénomène de réalisation intellectuelle comme une indigence fondamentale, essentielle, un appel. Cette indigence ne peut être comblée que par la mise en pratique de la vérité réalisée. C'est à cela qu'elle aspire. De la même manière que l'inspiration poétique introduit, dans l'âme auparavant tranquille de celui dont elle fait un poète, une sorte de déséquilibre, d'aspiration pleine d'angoisse, le sentiment d'une intuition à achever qui veut être achevée. C'est cela qui le pousse à écrire.

Ce caractère d'instabilité, d'inachèvement qui fait de la réalisation intellectuelle un facteur d'action pratique, entraîne aussi comme conséquence que, si la réalisation intellectuelle n'aboutit pas à la pratique, cette impression de compréhension profonde, de contact direct avec le réel, s'évanouit, se meurt. Dans le monde des idées abstraites, une vérité, une fois comprise, représente pour l'esprit un gain définitif par le fait même qu'elle a été comprise. Au contraire, la même vérité, réalisée un jour, peut très bien cesser d'être pour nous réelle. C'est ce qui arrive inévitablement quand on ne la met pas en pratique. Faute d'avoir reçu son achèvement par l'action, elle se défait en tant que réelle, comme une maison inachevée, laissée sans couverture, s'effrite sous les intempéries. Le bénéfice de la réalisation intellectuelle ne nous est définitivement acquis que lorsque cette réalisation a abouti, s'est fixée dans une action qui nous a établis dans un état nouveau.

Supposons qu'au cours d'une retraite, après une lecture, nous ayons réalisé intellectuellement un aspect de la vertu de pauvreté. Dans l'état psychologique assez complexe où nous nous trouvons alors, on peut distinguer deux éléments assez différents. D'abord une certaine connaissance abstraite de la vie du Christ, de son enseignement, des motifs qui recommandent la pauvreté. Il se peut que cette connaissance vienne d'être enrichie par les instructions du prédicateur ou les enseignements du livre. Il se peut que nous ayons appris du nouveau ou que notre attention ait été attirée sur des objets qui nous avaient échappé jusqu'alors. C'est un acquis intellectuel définitif. Mais ne croyons pas que cet acquis ou l'enrichissement de cet acquis intellectuel soit la source et le principe de cette impression unique qui nous fait dire : J'ai compris ou j'ai réalisé, ce qu'il vaudrait mieux dire. Cette impression vive qui nous pousse à l'action et qui est le phénomène de la réalisation intellectuelle s'évanouira bien vite si nous ne passons pas à l'acte. Nous aurons beau, par la suite, fouiller notre mémoire et y retrouver intactes nos réflexions, nos considérations d'alors, relire nos notes de retraite, elles nous paraîtront, quoique toujours pleinement vraies, bien froides, bien inertes. Cette évocation de souvenirs intellectuels ne nous rétablira pas dans l'état où nous étions alors. Il nous faudra attendre une nouvelle étincelle.

Ceux qui pratiquent chaque fois ce qu'ils ont réalisé, fixant chaque fois par un acte concret le bénéfice de la lumière reçue, s'élèvent de grâce en grâce, se rendant chaque fois capables d'en recevoir de nouvelles et de plus hautes par le fait qu'ils s'établissent chaque fois dans un état physique nouveau et plus élevé car on ne peut réaliser intellectuellement qu'en proportion de ce qu'on est. N'importe qui peut comprendre n'importe quoi si on prend la peine de le lui bien expliquer mais n'importe qui ne peut pas réaliser intellectuellement n'importe quoi. C'est un domaine où on ne saurait brûler les étapes. Il suit de là que nous ne pouvons réaliser intellectuellement que ce que nous pouvons réaliser pratiquement. Cela, nous devons le réaliser pratiquement. D'autre part, **nous ne pouvons pratiquer sainement, intégralement et d'une façon durable, que ce que nous réalisons intellectuellement.**

Insistons un peu sur ce dernier point. Il arrive souvent en effet que, dans des moments de particulière ferveur sensible, l'esprit s'échauffe à la recherche d'un mieux à introduire dans sa vie. On échafaude alors toutes sortes de projets mais, chose singulière, il semble qu'aucun d'eux ne prenne racine en nous. L'esprit passe de l'un à l'autre sans aucune inclination à se fixer à l'un plutôt qu'à l'autre. Surtout, la considération d'aucun d'eux ne provoque en nous ce besoin, presque physique, d'aboutir à une action concrète. Toutefois, si nous nous arrêtons arbitrairement à l'un d'eux, nous avons alors, plus ou moins consciemment, le sentiment intérieur que ce quelque chose, nous ne le ferons pas, que d'ailleurs nous ne sommes pas obligés moralement de le faire, que cette résolution n'est peut-être pas encore pour nous, que nous pourrions aussi prendre telle ou telle autre. Ces résolutions ont généralement pour nous un certain caractère romanesque, elles nous apparaissent un luxe, l'effet d'une initiative particulièrement généreuse de notre part. Si nous n'avons pas toujours sur le champ une conscience bien nette de ces impressions intérieures, elle se dégagera bientôt. Il nous suffira parfois d'exposer notre projet à un ami pour en sentir immédiatement tout l'irréalisme. En tout cas, l'ami en aura presque toujours le sentiment rien qu'à la manière dont nous lui parlerons et, si nous n'avons pas senti alors spontanément le caractère irréel, purement conceptuel et construit, de notre pseudo résolution, il pourra nous aider à voir clair. Pourtant, cette résolution, ce projet, peut être bon en soi mais il ne l'est pas pour nous au moins actuellement. Peut-être est-ce notre faute si nous ne le réalisons pas intellectuellement mais, tant que nous n'en serons pas arrivés là, nous ne serons pas

capables d'avancer sainement dans cette direction. Nous ne pourrions y aller que par coup de tête et d'ailleurs nous ne persévérierions pas, nous le ferions mal, parce que, peut-être par notre faute, nous ne sommes pas encore appelés à le faire. Allons plus loin. Nous pécherions par témérité en nous obstinant à vouloir faire ce qui n'est qu'une construction de notre esprit.

Dans la mesure où, depuis quelque temps déjà, nous vivons notre vie chrétienne, nous voyons bien que maintenant nous réalisons intellectuellement des aspects du christianisme que nous ne pouvions autrefois que concevoir d'une façon abstraite. Aussi pouvons-nous les pratiquer sainement. Nous n'y trouvons plus cette saveur romanesque d'originalité, de bizarrerie, qui risquait autrefois de nous séduire. Nous ne les voyons plus comme des choses que nous pourrions gratuitement ajouter du dehors à notre vie. Nous sentons bien plutôt que, sans elle, notre vie serait plus ou moins manquée, nous éprouvons une impression forte, une impression très nette d'obligation. Nous sentons que nous pécherions si nous n'acceptons pas cette résolution dont l'idée s'impose à nous et si nous ne la mettions pas en pratique. C'est qu'alors ce sont de vraies résolutions, réelles. **Ainsi s'opère le progrès spirituel.** Si les déficiences de notre intelligence et de notre volonté ne viennent y mettre trop d'obstacles; il nous est donné de réaliser intellectuellement, d'une façon toujours plus profonde, les vérités du christianisme. Alors nous devenons capables de les pratiquer et cette pratique, en retour, nous est une occasion de recevoir de nouvelles lumières. Et cela, sans arrêt ni fin, jusqu'à ce que nous soyons remplis, suivant la parole de l'apôtre, de toute la plénitude de Dieu.

177 - Une nouvelle étape N° 1 (voir N° 36)
(non paru dans les Davidées)

JP et ML

Voici les vacances terminées ! Ce début d'octobre marque le commencement d'une nouvelle année de travail et d'efforts. Les vacances avec le repos des champs et le calme de la campagne ont remis nos nerfs fatigués. Nous sentons revivre en nous une nouvelle énergie et souvent les dernières journées de septembre sont des jours d'attente. C'est un moment bien favorable pour penser un peu à l'année qui vient, à ce que nous voudrions qu'elle nous apporte. Phénomène bien extraordinaire et fréquent, il arrive vite, les années de la première conversion passées, que nous nous surprenions à ne plus rien désirer pour notre vie chrétienne. Nous sommes parvenus à éviter les fautes trop marquantes, nous sommes devenus aussi plus maîtres de nos réactions, de nos coups d'humeur et, l'âge aidant, nous avons maintenant une vie intérieure calme. Mais le bel élan de jadis, où est-il ? Cette vie où la lutte contre nos défauts donnait à chaque journée sa physionomie propre, où la découverte d'un nouvel aspect du dogme, d'un nouveau sens profond d'une parole d'évangile illuminait notre esprit et dilatait notre cœur ?

C'est que peut-être nous nous sommes trop complu dans la douceur de ce premier début et que nous avons fait un usage trop égoïste des grâces sensibles qui zébraient notre ciel. C'est peut-être que nous n'avons pas su, en ces périodes privilégiées, comprendre qu'il fallait dépasser le sentiment et l'intelligence des choses divines et entrer dans l'action pour Dieu, dans cette action qui engage la vie personnelle et, en un sens très vrai, l'abîme et la perd, dans cette action dont l'échec possible serait pour l'âme un pas vers le dépouillement de la mort. Pénétrés à notre insu de l'esprit du monde, nous n'avons peut-être pas compris les exigences de l'action chrétienne, nous nous sommes peut-être bornés à nous répandre dans une multitude d'œuvres qui nous permettaient de donner sans nous donner et de nous fuir.

Intellectuels que nous sommes, nous avons, par l'étude et par la méditation raisonnée, acquis une mentalité chrétienne, découvert l'idéal chrétien. Peut-être notre volonté est-elle restée toute païenne, toute immortifiée, en proie sans défense à ces appétits qui sourdent secrètement en nous et qui se manifestent, à leurs heures, par une crise malade d'orgueil, d'amertume, de pessimisme, de susceptibilité ou simplement par ce désir prégnant de repos qui rend tant de vies nonchalantes.

Ainsi peu à peu, sans nous en douter, nous sommes arrivés au moment où le désaccord entre la christianisation de nos deux facultés devient si criant que le poids de l'une entraîne l'autre, que l'intelligence ne peut plus goûter ce que la volonté ne veut ou ne peut plus suivre. Triste spectacle en vérité que l'on a rarement la clairvoyance d'analyser pour soi-même mais que le regard d'autrui peut parfois contempler, impuissant, dans l'âme de son prochain.

Malheureuse scission qui arrête brutalement des progrès pleins d'avenir, qui détruit ce qui a déjà été fait comme la pluie dégrade sans trêve une maison inachevée, qui nous prive des grâces de choix réservées à ceux qui suivent le maître jusqu'à la croix de l'action. C'est au soir de la Passion qu'il appela les apôtres ses "amis". C'est au pied de la croix qu'il aura avec nous cette intimité où il n'est plus utile de parler pour se faire comprendre, où un regard aime, où un regard rassure, encourage, dirige, bénit. Bienheureuse union qui n'est possible que si notre personne est déjà unifiée dans ses puissances, dans son intelligence et sa volonté, afin qu'elle puisse présenter à la sainte Trinité une première image de l'union substantielle qui fait des ses trois personnes un seul Dieu.

Si nous le savions, si nous avions compris que tout ce que Dieu nous a manifesté au début de notre conversion n'était qu'un appel à monter pour trouver une source de vie que nul ne connaît, qui n'y a pas goûté. Si nous savions combien nous sommes loin du bonheur que dès ici-bas nous pouvons atteindre dans la lumière divine et

sa paix. Alors nous ne serions pas des rassasiés, des arrivés. L'année qui commence nous trouverait avec ce même désir qui faisait courir Zachée au-devant de la foule pour voir Jésus. Comme lui, la foule nous gêne. Le milieu que nous côtoyons, l'atmosphère païenne que nous respirons, influent trop sur notre petit caractère, notre faible foi, pour ne pas être entre le Christ et nous un écran qu'il faut écarter.

Dépassons ces opinions qui courent de bouche en bouche sans trouver personne pour les penser sérieusement et qui nous conseillent contre l'évangile. Dépassons ces coutumes, ces convenances mondaines que nul n'a jamais imposées et qui tiennent leur tyrannie de l'universelle soumission. Alors nous comprendrons mieux les appels divins qui résonnent dans toutes les circonstances de notre vie, nous serons plus fidèles à y répondre dans l'esprit de notre foi. Si vraiment, un jour, nous nous sentons enfin seul, c'est-à-dire nous-même comme Dieu le veut, sans illogisme et sans lâcheté, si nous nous rendons compte, avec justice, que le Christ est tellement entré dans notre vie que son absence la rendrait inexplicable, alors nous découvrirons tout à coup, dans le dénuement de notre solitude, ce que c'est qu'adorer Dieu avec notre volonté. Notre imagination n'aura plus besoin de broder des sujets religieux pour nous les faire goûter. Nous entrerons sans elle dans le recueillement qui aime et, que notre sensibilité soit ou non éveillée, nous trouverons, dans la soumission à Dieu de tout notre être, la prière qui ne se dit pas mais qui se vit.

C'est dans ces moments que l'unité se consomme en nous. C'est alors que, dans l'harmonie de nos puissances marchant de pair en parfaite union, nous trouverons cette joie qui dépasse les sens, qui imprègne la fine pointe de l'âme, qui donne la paix promise au milieu des tribulations, cette charité qui tourne à son bien tout ce qui sourd en nous et tout ce qui nous touche du dehors.

Alors l'intelligence éclairera la volonté et la volonté libérera l'intelligence. Comme Zachée, nous découvrirons le Seigneur, comme lui nous le suivrons, comme à lui Jésus dira : "Le salut est venu aujourd'hui pour cette maison", parole qui dépassant la portée de notre vie individuelle, nous fera source de lumière et de force, entraîneur et apôtre. Alors, dit l'Imitation, le Seigneur nous instruira sans bruit de paroles. Il nous donnera cette spontanéité religieuse, ce sens surnaturel que ni le manuel ni la pratique n'enseignent, cette puissance qui sait, sans pouvoir dire comment, toucher les âmes par le point caché et secret où elles sont immédiatement saisissables, en dehors des raisons qui se cherchent sans se rencontrer ou des caractères qu'ils s'affrontent malgré eux.

Si nous comprenions un peu tout cela, nous ne serions pas sans désir au début de cette année qui vient. Notre prière reposée se ferait plus ardente, notre volonté se ferait plus généreuse dans sa mortification et son zèle et nos jours, loin d'être une suite monotone qui s'écoule, seraient des jours d'attente. Seigneur Jésus, venez.

178 - "Que mes paroles demeurent en vous"

(Jn 15,7)

Il est plus facile de commencer à suivre le Christ que de persévérer vraiment à sa suite. On ne le sait pas d'abord et c'est bien ainsi. Mais il faut l'apprendre après, sous peine d'errer sans le savoir et d'abîmer les fruits que le printemps avait promis.

Au début de sa prédication, le Christ appelait ses apôtres et le discours sur la montagne est la description enthousiaste du nouvel idéal. Mais après, proche de sa mort, des séparations imminentes, devant la perspective des assauts subtils et répétés que la mentalité humaine livrerait à sa doctrine, Jésus se montre plus la vie qui donne à son enseignement sa solidité et sa pérennité que le maître qui cherche encore des disciples. "Que mes paroles demeurent en vous", non pas ces paroles mortes qu'un livre peut éterniser dans leur attitude figée, servile, esclave de l'esprit qui les plie à son caprice mais ces paroles qu'une personne anime, que l'esprit vivifie, paroles efficaces, agissantes, qui informent la mentalité de l'homme, assimilent ses puissances, s'incarnent dans sa propre chair et font du disciple un christ continué.

Jésus, vos apôtres ne découvrirent que plus tard le sens mystérieux de cette phrase qui revient sans cesse dans vos derniers entretiens avec eux. Ce n'était pas de cela qu'ils parlaient aux foules lorsqu'ils les appelaient à leur tour. Il fut donné de le comprendre à celui qui vit mourir tous les anciens témoins du Christ, qui vit les églises s'élancer après eux à la trace de Jésus, qui les vit en lutte avec toutes les réactions et complications du cœur et de l'esprit humains. L'évangile de Jean est celui de la persévérance.

Nous aussi, Seigneur, nous ne sommes plus des jeunes dans la foi. Des années sont passées et encore d'autres années. Déjà autour de nous, des compagnons sont tombés et d'autres ont tout abandonné. Déjà autour de nous, la fatigue mine les corps et les esprits et je ne sais quelle passion vient dérégler les cœurs. Ne laissez pas flétrir les âmes qui vous suivent. Ne nous laissez pas étouffer votre esprit. Broyez plutôt nos cœurs, purifiez-nous avec le glaive mais que vos paroles demeurent en nous.

L'âme est partie à la suite du Christ sans savoir qui elle est ni d'où lui vient ce premier élan qui la porte vers Jésus, quand d'autres à ses côtés restent immobiles. Qui sait les sources profondes de sa générosité, voire de sa droiture ? C'est durant la vie toute entière que se développe le mystérieux bagage, la dot livrée à chacun par les générations passées sous le voile de l'éducation reçue. Malheur à celui qui ne sait pas, à son premier éveil,

construire sa maison sur le roc solide ni réparer à temps la fissure qui prépare la crevasse ! Il est de ceux qui disent : "Seigneur, Seigneur" mais que Jésus ne reconnaîtra pas. Au jour des grandes pluies, il sera emporté. Qui sait s'il s'en apercevra !

Vivent la simplicité et la confiance joyeuse ! Pourtant que ne canonise-t-on pas sous ces mots ? Les âmes superficielles y trouvent de quoi se rassurer et se justifier.

Jésus passe. Son message est celui des Béatitudes. Il demande à ses disciples de redevenir enfants. Comme la vie paraît simple et belle dans l'atmosphère lumineuse qui émane des paroles du maître. Comme son appel est doux à un cœur que l'austérité des maîtres humains rebute et qui déjà a senti sa faiblesse. On part. Dans l'élan du début on avance et c'est vraiment Jésus qu'on suit. L'âme novice ne sait pas encore que cette simplicité joyeuse est un au-delà de la croix, que les saints où elle l'admire ont d'abord commencé à beaucoup lutter dans la nuit.

Volontiers, on le lui cacherait par crainte de l'effaroucher. D'ailleurs un ensemble de textes évangéliques instinctivement choisis, sans cesse relus et médités, toute une série d'exemples empruntés à la vie des saints viennent l'ancrer plus profondément dans l'assurance que tout ce qui risquerait de troubler sa joie, de compliquer sa vie est un mal. L'accepter serait pécher, pécher contre le message essentiel de Jésus qui est un appel à la confiance filiale, pécher par amour-propre, par orgueil secret, par manque de foi.

Pourtant n'est-il pas vrai parfois que le réel complique notre vie avant de l'unifier ? Jésus, le Prince de la paix, n'a-t-il pas dit aussi qu'il venait apporter l'épée ? C'est souvent dans la souffrance que s'enfante l'homme nouveau. Que va devenir l'âme qui n'a pas su à temps qu'il faut parfois renoncer à la paix de l'homme pour entrer dans celle de Dieu ? Seigneur, si la vie que vous voulez nous donner est une belle vie que son heureux possesseur ne voudrait échanger contre aucun trésor, c'est aussi une vie dure car le réel y pénètre à plein vent et rien ne doit lui résister. Aussi avec quelle ardeur cherchons-nous à échapper à ces révélations et à leurs exigences ! Avec quelle souplesse prestigieuse essayons-nous instinctivement de nous donner le change sur ce que nous sommes et sur ce que vous nous demandez ! Les demi mensonges recouvrent notre âme d'un voile dont elle se protège mais aussi qui l'étouffe. Seigneur, vous le savez, ne nous laissez pas tourner vos paroles contre vous ! Constater son ignorance est dur mais vous savez combien de nous la décorent du nom de "simplicité". Il faut avoir la foi d'un enfant, disent-ils, et ils s'échappent. Se plier à la forte discipline des études et de la méditation, orienter toute sa vie vers une fin passionnément voulue et méthodiquement recherchée est dur. Mais vous savez combien il nous est facile de dire avec humilité : Je ne suis pas fait pour cela. Aussi combien persévèrent dans cette voie montante dont vous êtes le terme !

D'autres trouvent dans l'espièglerie d'une jeunesse un peu forcée un divertissement à des scrupules naissants. Vos appels étouffent sous ce désordre qu'on baptise spontanément. Les âmes frivoles se parent de St François, de sa joie et se croient franciscaines. On voit un signe des vertus d'abandon et de simplicité dans ce qui n'est souvent, hélas !, qu'insouciance, paresse et manque d'amour. Seigneur, ayez pitié de notre pauvre subtilité !

Il est dur de connaître ses déficiences et le retard qu'elles apportent à l'oeuvre de Dieu. Mais il est aisé, à nos âmes candides et doubles, de répéter que Dieu n'a pas besoin de nos efforts et que nous sommes tous des serviteurs inutiles. Il est dur de constater que, malgré tout, nous ne faisons pas grand-chose pour Dieu. Qui n'a pas réussi à s'en consoler en pensant qu'on ne voit jamais le bien qui se fait ?

Il serait dur de voir Dieu si peu aimé, si mal servi mais on ne veut pas y penser. Ses voies sont impénétrables, dit-on, et sa providence toute puissante. Et nous vous oublions, Jésus agonisant sous le poids des péchés à Gethsémani. Nous dormons près de votre souffrance de peur de la connaître, nous aussi. Seigneur, ayez pitié de nous car nous sommes plus chair qu'esprit !

Au début, la vie serait bien là pour rappeler à l'ordre. Parfois c'est l'échec brutal, l'épreuve, la souffrance, un mal qu'il faut bien reconnaître comme un fait. Le cœur s'en irrite, voudrait se ressaisir, trouver d'autres chemins. Des crises intérieures se préparent, éclatent parfois dans le privé. Ce pourrait être le salut. Souvent c'est trop tard. On ferme les yeux avec confiance : Jésus ne nous conduit-il pas ? Notre bonne intention ne suffit-elle pas ? Dieu fera le reste. N'est-il pas tout puissant et notre père ? Et l'on chante encore, surtout devant les autres.

Peu à peu d'ailleurs cette attitude est devenue naturelle. Sans le savoir, on a changé la voie étroite où Jésus marche les yeux fixés sur la croix pour la voie large et plane de ceux qui usent savamment de leur vie et ont des yeux pour ne point voir. Comme on se sent porté maintenant à railler ou à plaindre ceux qui luttent, ceux qui peinent, ceux qui s'angoissent devant le mal du monde et les âmes qui ne se sanctifient pas. Ils se compliquent l'existence, pense-t-on, ce sont de pauvres malades, ils se torturent eux-mêmes. Tout est si simple cependant. Ne suffit-il pas de faire son humble devoir d'état ? Dieu nous demande-t-il autre chose ? Voilà ce qu'on pense.

Il est si facile de critiquer ceux qui sont beaucoup chargés mais justement parce qu'ils ont beaucoup désiré et beaucoup entrepris par amour. En fait, que sait-on de leurs difficultés, de leurs souffrances ? On ne marche plus sur le même chemin qu'eux. Sans le savoir, on s'est retiré dans un monde irréel d'où tout ce qui blesse a été expurgé. On y est bien certes mais ce n'est pas le monde réel, celui du Christ crucifié et de la vérité. On a manqué la vie. Et on chante encore. La cigale ne serait plus cigale si elle ne chantait pas toujours. Mais quel vide recouvre cette mimique ! Peu s'en aperçoivent cependant, le monde aime voir vivre dans la joie.

Non, Seigneur, ce n'est pas sans un effort tenace que, avec nos cinq talents, nous vous en apporterons cinq autres. Ce n'est pas sans un désir persévérant. Votre joie ne fleurit que sur le sacrifice. Votre simplicité est le fruit d'une

sainte ambition. Tel fruit, tel arbre. La joie qui ne porte pas à plus souffrir de la souffrance du Christ n'est qu'une contrefaçon charnelle. La simplicité qui presse à rester sur place au lieu de monter vers Jésus n'est que lâche dissimulation.

Puissions-nous ne jamais nous leurrer ainsi ! C'est si tentant de fermer les yeux sur la réalité de ce monde en criant sa joie. C'est si rassurant de mettre sous le couvert de notre humilité notre peur profonde de travailler ou de voir ce qui nous manque. Si vous ne nous aidez pas, Seigneur, un jour ou l'autre, nous tournerons vos paroles contre vous.

179 - Sainte Hedwige (Mt 13, 47-52)

17 octobre

“Le royaume est semblable à un filet qu'on a jeté dans la mer”

Le filet est caché au fond de l'eau et on le tire sans savoir où il se trouve et où sont les poissons. Ainsi en est-il dans l'apostolat. Nous agissons, nous parlons, nous faisons de notre mieux mais nous ignorons le vrai rendement spirituel de l'oeuvre et aussi ce qui en est la véritable occasion. Souvent une parole dite sans intention précise fait du bien. Il y a, dans les âmes, de telles ressources inconnues qu'elles ont souvent une puissance merveilleuse pour tirer parti des choses médiocres qu'on leur offre. Souvent, on est déçu par les résultats de son action. Il y a des mystères d'incompréhension dans les âmes. Le sillage de la barque ne dit pas les récifs où le filet se déchire. On aime pêcher en mer calme mais la pêche n'en pas plus fructueuse. Souvent, on systématise son action dans le sens qui paraît le plus réussi humainement et on perd son temps. Celui qui parle aisément parle souvent trop et celui qui a le tempérament gai étourdit de ses exubérances. Les langues peu déliées canonisent le silence. Seigneur, il ne suffit pas d'être pêcheur pour savoir quand il y a du poisson. Pierre le montre bien. Donnez-nous le sens caché des besoins spirituels des âmes qui nous entourent, ce sens que l'étude n'acquiert pas, que de savantes analyses psychologiques ne donnent pas mais que l'on reçoit de vous en vivant uni à vous, par le fond du coeur, en faisant que votre coeur batte dans le nôtre. Faites-nous les instruments, conscients ou non, de votre providence.

“Et qui ramasse des poissons de toutes sortes”

Ce n'est pas seulement ce qu'il y a de meilleur en nous qui répond au message chrétien. Le premier pas fait à la suite du Christ, ainsi que beaucoup des suivants, sont rarement des actes d'amour pur. Il y a en nous beaucoup d'autres tendances, moins élevées, qui trouvent aussi leur satisfaction dans le message du Christ. Certains y trouvent une source d'émotions vives qu'une vie calme dans sa monotonie ne donne pas. Les fatigués de la vie y trouvent un appui pour leur faiblesse, une sécurité pour leurs craintes. Combien de vaincus sont venus à la religion pour y découvrir une compensation aux duretés du réel ? Les habiles, quand le temps s'y prête, s'en font un marchepied pour s'élever au-dessus des autres.

Seigneur, en chacun de nous, grouillent toutes ces tendances. Votre filet, en nous entraînant à votre suite, ramasse ces poissons de toutes sortes. Faites, mon Dieu, que malgré toutes nos faiblesses qui voudraient rabaisser votre amour pour le livrer à nos besoins, faites que nous vous aimions et servions comme le Christ l'a fait.

Ce n'est pas en un jour qu'on reconnaît ses mauvaises tendances car elles pèsent sur nos jugements et faussent ainsi la conception que nous avons du royaume de Dieu. Quand nous les avons reconnues, c'est pourtant avec elles qu'il faudra vivre toute notre vie car nous n'en pourrons jamais extirper les profondes racines. Le vieil homme ne rend les armes qu'à la mort. Douleuse constatation qui, à certains jours, voudrait nous faire douter de tout ce qu'il y a de bon en nous, quand, dans la tentation, nous nous sentons les frères des plus grands criminels.

Seigneur, en ces jours de lassitude et de découragement, découvrez-nous les vrais sentiments qui animèrent votre coeur à Gethsémani devant la vue du mal du monde.

Mais ce n'est pas seulement à chacun d'entre nous que le message est proposé, c'est à l'humanité entière avec ses grands courants de pensées, ses instincts sociaux, son idéal et ses appétits. Le filet chrétien, en passant dans l'humanité, ramasse bien des poissons de toutes sortes, philosophies diverses, tendances diverses, aspirations, ambitions, qui vont chercher dans le christianisme des raisons pour s'affirmer, s'imposer ou de quoi se satisfaire. Tout cela n'est pas toujours excellent ni pur mais tout cela est si immanent à cette humanité que, même si un jour on pouvait distinguer ce qui est compatible avec le christianisme de ce qui ne l'est pas; on ne pourrait pas séparer définitivement le bon du mauvais. Il y a dans l'humanité des tendances éternelles qui, à chaque génération, font revivre les mêmes hérésies, quoique sous des formes variées. Il y en a d'autres qui, guidées par le message chrétien, donnent une vie toujours nouvelle aux croyances et aux traditions que la médiocrité des âmes tend sans cesse à matérialiser et à vider de leur contenu spirituel. Chaque génération redécouvre la vie chrétienne et ses hérésies.

Seigneur, nous sommes tout pétris de l'esprit de ce siècle. Donnez-nous une foi pure et forte qui sache s'ouvrir, pour s'en nourrir, à tout ce qu'il contient de christianisable et qui ait aussi le courage et l'intelligence de se fermer à tout ce que les aspirations modernes ont de chimérique sous leurs apparences enchanteresses.

Dans ce monde christianisé, tout n'est pas bon, tout n'est pas mauvais. Des poissons de toutes sortes grouillent dans le filet mais il est une paresse de l'esprit ou une faiblesse de caractère qui ne peut pas supporter la vision d'une telle complexité. Les pessimistes ne veulent voir que le mauvais; Les optimistes ne voient que le bon. Devant les mêmes faits, l'un se lamente et l'autre se réjouit. Beaucoup sont tentés de nier l'avènement du royaume de Dieu devant le spectacle de tout ce qu'il y a de mauvais en ce monde. Parfois, les chrétiens découragés se sentent portés à se laisser aller, eux aussi, dans ce courant descendant. Ils disent volontiers que rien n'est changé sur cette terre depuis 20 siècles et, ce faisant, ils blasphèment l'oeuvre de l'église et méconnaissent le mouvement spirituel dont le Christ est l'origine. Beaucoup veulent que cet avènement soit déjà réalisé en perfection. Pour eux, les élites sont rechristianisées, la philosophie est revenue à Dieu. Ils affirment leur optimisme avec une énergie qui décèle un parti pris de ne pas voir la réalité, une certaine peur que la constatation du réel ébranle leur foi.

Seigneur, ce n'est pas chez ces simplistes, tous également dans l'erreur, que vous trouverez des imitateurs et des disciples qui prolongeront votre action en ce monde. Donnez-nous la vie riche et loyale qui sache assimiler le bon, refuser le mauvais. Donnez-nous la vue claire, pleine de foi et de réalisme, qui sache distinguer l'un de l'autre afin que nous soyons comme le bon père de famille qui tire en son temps, du trésor qu'il possède, des richesses sans cesse renouvelées.

“Lorsqu'il est plein, les pêcheurs le retirent”

On ne sépare les bons poissons des mauvais qu'après les avoir retirés de l'eau. Nous aussi, nous serons jugés quand on nous aura privés de tout le sensible, quand nous ne serons plus que nous-mêmes, dans la séparation de tout ce qui, en cette vie, de l'extérieur, nous fait agir, nous fait un personnage à nos propres yeux. Les âmes qui ne vivaient pas de Dieu, qui n'étaient nourries que du sensible, comment pourraient-elles vivre uniquement en Dieu ? Ce sera pour elles comme une "deuxième mort".

Dès ici-bas, le jugement s'opère. Ce n'est pas dans les périodes où tout va selon notre souhait, ce n'est pas dans l'heureuse sécurité de celui qui possède sa vie qu'il se manifeste. Au contraire, quand les circonstances nous exilent de notre atmosphère ordinaire, quand elles nous placent dans de nouvelles situations qui nécessitent de nous des actes libres et non les faciles initiatives dues à des habitudes acquises. Alors explose tout le factice du personnage que, inconsciemment, nous jouons si souvent. Alors le subalterne, une fois devenu chef, se révèle autoritaire, le désintéressé qui vivait dans la pauvreté devient âpre au sein de la richesse, l'âme pieuse, quand elle était dans le dénuement, se dilate avidement dans la joie de l'organisation matérielle et se révèle homme d'affaires. Le plus étrange, c'est que l'inverse se produit aussi et le diable en faillite se fait ermite. Seigneur, en ces jours, ayez pitié de nous !

180 - **Saint Pierre d'Alcantara** (Phil. 3, 7-12)

19 octobre

“Ces choses qui étaient pour moi de précieux avantages, je les ai considérées comme un préjudice à cause du Christ”

Saint Paul pense spécialement à ce dont il a connu le peu de valeur et à quoi il a renoncé quand il est devenu chrétien, de juif qu'il était. En adoptant ce texte pour la fête de saint Pierre d'Alcantara qui fut un grand mortifié, l'église le propose d'une façon plus générale à notre méditation comme une charte du détachement chrétien. Ces “avantages selon la chair”, ce sont toutes les choses dans lesquelles, à une période moins chrétienne de notre vie ou à des heures de fléchissement, nous avons pu mettre notre espérance, que nous avons pu considérées comme des fins en soi, pouvant donner à notre vie un but, une assurance, une plénitude, et que la découverte ou la redécouverte du Christ nous fait voir sous un jour différent.

Ce n'était pas des avantages médiocres que ceux dont parle saint Paul : “Quant à moi, j'aurais sujet de mettre aussi ma confiance dans la chair, moi un circoncis du huitième jour, de la race d'Israël, de la tribu de Benjamin, Hébreu, fils d'Hébreux, Pharisien pour ce qui est de la loi, persécuteur de l'église pour ce qui est du zèle et, quant à la justice de la loi, irréprochable”. Ces avantages étaient estimés de toute une société, de la nation juive. Tout l'édifice intellectuel et spirituel de cette société reposait sur l'admiration et l'estime de ces avantages, sur la valeur qu'on leur attribuait. Vraiment, si on fait abstraction des perspectives chrétiennes, était-il rien de plus enviable que d'être Hébreu, rien de plus recommandable que d'être zélé, scrupuleux, irréprochable dans l'accomplissement des observances de la loi ? Admirons saint Paul d'avoir reconnu que le Christ avait établi une nouvelle échelle des valeurs. Admirons-le d'avoir eu le courage de s'affranchir des perspectives qui avaient été les siennes et qui demeuraient encore celles de la société à laquelle tant de choses le rattachaient.

Demandons à Dieu la grâce de reconnaître que, après la venue du Christ, on ne peut plus considérer les choses comme avant, de comprendre que, lorsqu'on croit que le Christ est venu dans le monde et y accomplit une oeuvre, on ne peut pas envisager la vie du même regard que si on n'y croyait pas, se proposer les mêmes buts, organiser ses loisirs, ses vacances, ses études, sa carrière, sa vie, de la même façon qu'avant, comme s'il n'y avait rien de changé. Que Dieu nous donne la force de nous affranchir désormais des idées toutes faites qui pèsent sur nous du fait de ce milieu non chrétien qui nous entoure, dont nous sortons. Le plus souvent, nous ne

savons même pas qu'elles pèsent sur nous et nous déterminent, nous orientent sans que nous le sachions. Il faudra prendre conscience de cela pour les secouer ensuite et les confronter à l'échelle du Christ. Ces avantages, Paul les avait en partie acquis au prix de beaucoup d'efforts et des efforts prolongés car il en fallait pour devenir irréprochable dans l'accomplissement des observances si compliquées de la loi. On est généralement d'autant plus attaché à une chose dont l'acquisition nous a demandé plus d'efforts et de temps. Cela lui donne, à nos yeux, une dignité car nous ne voulons pas admettre que nous nous soyons donnés du mal pour une chose qui en définitive n'en valait pas la peine. Pourtant Paul a eu le courage de reconnaître que ça n'en valait pas la peine, le courage aussi de le dire et de modifier sa vie en conséquence. Combien d'âmes n'ont pas le courage de repartir du bon pied parce que le souvenir de ce qu'elles ont fait les paralyse. Elles n'ont pas le courage de laisser tomber telle étude, tel travail entrepris ou tel projet dont elles sentent maintenant la vanité. Crainte secrète de se désavouer, de perdre le bénéfice de leurs efforts passés en rompant nettement avec le passé et en changeant de voie ? Y a-t-il eu vraiment bénéfice ? Qu'une chose ait été entreprise, ce n'est pas une preuve qu'elle mérite de l'être, encore moins qu'elle mérite d'être continuée. En persévérant dans ces malheureuses impasses, on gaspille son présent.

Ces avantages distinguaient Paul du commun des Juifs et, à plus forte raison, du commun des hommes. Tout le monde n'est pas de la tribu de Benjamin. C'était des avantages visibles, tangibles et c'est si rassurant de se sentir en possession de tels avantages, que les autres n'ont pas. Cela donne confiance en soi et l'homme désire surtout être rassuré de la sorte parce qu'il se sent faible et médiocre. Autrefois, on s'enorgueillissait de sa naissance ou de son éducation. Aujourd'hui, on poursuit l'estime des gens, les honneurs, l'acquisition d'une certaine culture, une situation intéressante et les titres universitaires. C'est pourquoi beaucoup d'âmes hésitent à orienter toute leur vie vers ce but invisible qui est l'accroissement en soi de la vie de foi et sa diffusion dans le monde. Elles sentent bien la nudité où les réduit un tel idéal. Il n'y a plus d'assurances que la foi, plus de ces petites haltes escomptées à l'avance, consacrées par l'applaudissement et l'envie des hommes, où on fait étape en mesurant le chemin parcouru, où on se repose. Il faut ramer sur un océan inconnu, au milieu des dangers inconnus, sans points de repère certains, sans voir aucun rivage, sans voir si on avance, si on fait quelque chose de sa vie, l'oeil fixé sur une unique et lointaine étoile.

A y réfléchir, ce n'était pas des avantages méprisables ou illusoire, même dans l'ordre du salut. Ce n'était pas une mauvaise chose que d'être Hébreu, scrupuleux dans l'accomplissement de la loi, zélé, irréprochable. Saint Paul dit ailleurs que l'avantage du Juif est grand de toute manière (Rom. 3,2). Nul doute que toutes ces choses aient préparé saint Paul à reconnaître le Christ. Mais il a compris que, séparée du Christ auquel elle devait normalement conduire, toute cette formation de la loi était vaine. Ainsi n'est-ce pas une mauvaise chose que d'être savant, de connaître telle ou telle chose, de développer ses muscles ou son esprit. Mais si cela ne nous prépare pas vraiment à mieux aimer ou faire connaître le Christ, si ce n'est pas le moyen le plus direct et le plus adéquat que nous avons de progresser dans son amour, à quoi cela sert-il ? Saint Paul a compris, non seulement que la loi n'avait valeur qu'en tant que menant au Christ et comme ayant été le moyen le plus adéquat de mener au Christ, dépourvue de valeur si elle n'était pas cela, mais il a reconnu qu'une fois qu'on était arrivé au Christ, c'était un devoir de renoncer à cette loi. La loi l'avait mené au Christ, l'avait préparé pour le Christ et maintenant, il voyait que le moyen de trouver plus complètement le Christ ne serait pas d'approfondir la loi mais de lui tourner le dos et d'entrer dans des voies nouvelles. C'est un des aspects les plus exigeants du détachement chrétien. Les choses mêmes qui ont pu nous aider un certain temps, il se peut qu'elles doivent être abandonnées un jour si elles cessent d'être pour nous le moyen le plus adéquat pour monter vers le Christ. A supposer même que nous continuons à nous rapprocher du Christ en continuant à marcher dans cette voie qui était jadis la meilleure pour nous, si le désir de continuer à marcher sur cette voie nous détourne de chercher à atteindre le Christ par une autre voie où nous l'atteindrons mieux, ce qui était pour nous un gain n'en devient pas moins un préjudice. Le mot est dur. Il semble que Paul renie sont passé. C'est que la loi du détachement chrétien est un dépassement continu.

“Certes, je tiens encore tout cela comme un préjudice”

Ce mépris des avantages selon la chair n'a pas été chez saint Paul l'effet d'un emballement, la réaction brutale de celui qui brûle ce qu'il a adoré. A la fin de sa vie, après une longue expérience, il tient à dire qu'il pense toujours de même.

Donnez-nous, Seigneur, la pureté du coeur et le détachement intérieur qui nous permettent de méditer avec fruit la vie de vos saints. Ils ont persévéré jusqu'au bout et nous donnent l'exemple de ce que peut être une vie où on considère les “avantages selon la chair” comme de peu de prix et où on met tout son espoir en Jésus. Eux du moins nous assurent que l'on ne se trompe pas en suivant cette voie et que la vie qui semblait être mutilée, réduite, reçoit une plénitude incomparable. Ils ont vécu cette vie, ils en ont fait l'expérience et peuvent nous dire ce qu'elle est car ils le savent. Tandis qu'autour de nous, ceux qui critiquent ces perspectives d'une vie toute donnée ne savent ce que c'est, ils ne critiquent que les idées monstrueuses qu'ils s'en forment.

Donnez-nous, Seigneur, de connaître un jour la paix profonde de celui qui voit, à la fin de sa vie, qu'il ne s'est pas trompé. Quand il a commencé, on l'a accusé d'être un extrémiste, de manquer de mesure. C'était peut-être

vrai mais, au moins, prenait-il le christianisme au sérieux. Les années sont passées et la voie étroite qui semblait mener à la faillite, en réalité, a mené à la vie. Maintenant, après bien des troubles et des épreuves, il est arrivé au terme. Quelle joie de reconnaître alors que ce qui constitue maintenant l'essence de sa conception du monde coïncide avec ce qui était l'âme profonde des aspirations de sa jeunesse, joie qui n'est donnée qu'à ceux qui ont tout risqué sur Jésus.

"A cause du prix éminent de la connaissance du Christ"

Peu d'âmes savent le prix éminent de la connaissance du Christ. Peu d'âmes sont réellement et effectivement persuadés que la recherche du Christ, l'étude des choses du Christ, le service du Christ, peuvent donner un sens à une vie et la remplir toute entière. Certains le veulent au début de leur vie mais, pour atteindre cette connaissance, pour au moins l'apprécier à sa valeur, il faut beaucoup de travail et beaucoup de sagesse. Les uns reculent devant les sacrifices demandés, manquent d'initiatives, car ils ne savent pas risquer et ils ne veulent pas consentir à tenir tout ce qui ne se rapporte pas au Christ comme un préjudice. Les autres, mal dirigés, manquent de jugement, n'ayant pas rencontré quelqu'un qui les ait devancés dans ce chemin, s'égarer et se lassent malgré leur ardeur. Combien arrivent à sentir, au fond de leur cœur, que ce seul idéal ne leur suffit pas ? Sans se l'avouer, ils cherchent à droite, à gauche, de quoi remplir leur vie. Le malheur, c'est que parfois ils y arrivent et se jettent, les yeux fermés, dans le conformisme de ce qui se fait autour d'eux. Ce scepticisme pratique à l'égard du "prix éminent de la connaissance du Christ", sans aller jusqu'à la ruine de la foi, la condamne à demeurer dans la zone des idées dont on ne vit pas.

Seigneur, ne laissez pas étouffer en nous la première connaissance que vous nous avez donnée de vous. Donnez-nous la simplicité et l'ouverture d'esprit, la générosité et la force, qui nous permettent de trouver une aide spirituelle autour de nous et de répondre vaillamment à vos appels.

181 - **Saints Chrysanthé et Darie** (2 Cor. 6, 4-10) 25 octobre

Quand on le replace dans son contexte, il apparaît que saint Paul, dans ce passage, décrit son idéal d'apôtre et les vertus qu'il s'efforce de vivre particulièrement pour rendre son apostolat fécond. En apparence, ces vertus, patience, pureté, ne sont pas orientées directement dans le sens d'un apostolat actif. Ce sont plutôt celles qui doivent constituer la vie intérieure de l'apôtre. Saint Paul nous apprend ainsi que ce qui fait l'apôtre, c'est la qualité de sa vie intérieure et il est certaines vertus intérieures sans lesquelles on ne saurait être apôtre.

"Nous nous rendons recommandables"

L'autorité de Paul lui vient du Christ qui l'a choisi et lui a confié une mission mais il n'ignore pas que ce qui le fera reconnaître comme un véritable apôtre auprès des âmes, c'est, avant tout, la qualité de sa vie. Paul se fait une grande et favorable idée des âmes auxquelles il s'adresse. Ce n'est pas avec des prestiges illusoire, éloquence, entrain, qu'il pense s'accréditer auprès d'elles mais par des vertus intérieures solides. Il leur fait confiance qu'elles sauront rechercher, reconnaître, apprécier en lui ces vertus. Ceci suppose, et d'ailleurs tout le passage le suppose, l'existence de rapports étroits et prolongés entre l'apôtre et ceux auxquels il s'adresse. Sinon, comment les chrétiens pourraient-ils reconnaître en Paul une franche constance ? Ce sont des vertus qui ne se manifestent qu'avec le temps. A un apôtre qui n'agirait qu'en passant, dans de courtes visites, il faudrait surtout demander d'être éloquent, brillant, plein d'assurance, bien allumé au moment où il se produit. Paul ne possédait guère ce genre de talent. Dans notre mouvement où nous vivons beaucoup les uns avec les autres; réunis dans nos groupes et par nos soucis professionnels, ayant l'intention de travailler ensemble de longues années, nous réalisons justement les conditions où se trouvait saint Paul vis-à-vis de ses chrétiens. On ne peut en imposer longtemps par des qualités de surface quand on vit mêlé aux gens.

"Comme des ministres de Dieu"

Ministres de Dieu signifie aussi serviteurs de Dieu. L'apôtre qui vit mêlé à ceux qu'il veut élever n'aura d'action sur eux que par l'existence en son âme de ces vertus mêmes qu'il s'applique à développer en eux et dans la mesure où ces vertus sont vivantes en lui. Quelle que soit la qualité des vertus qu'il ait par ailleurs et l'autorité qu'elles lui confèrent, quels que soient les discours qu'il tienne, l'apôtre ne pourra aider au développement que des vertus qu'il possède lui-même.

Ainsi, celui qui s'est acquis une grande autorité par sa science pourra bien vanter le recueillement. L'autorité qu'il a acquise par sa science ne vaudra que pour développer le goût de la science, elle sera impuissante à donner l'esprit de recueillement. De même, celui qui n'a pas une personnalité intellectuelle vraie ou qui ne travaille pas effectivement à en acquérir une mais qui néglige sa culture personnelle pour faire de l'apostolat, quels que soient les éloges qu'il fasse de la formation intellectuelle, on ne l'entendra pas sur ce point.

Aussi l'apôtre doit-il tendre à avoir une vie intérieure complète, organique. C'est l'enseignement de cette longue énumération. Saint Paul prend garde de ne rien oublier. Les lacunes de notre vie intérieure, même celles dont nous n'avons pas conscience et qui ne transparaissent pas visiblement dans notre vie sont causes de mal autour de nous. Ainsi un homme en apparence bien portant et chez qui la maladie ne se déclarera que plus tard ou peut-

être jamais peut cependant répandre autour de lui la contagion, la mort et constater avec étonnement, sans se l'expliquer, les accidents dont il est pourtant la cause réelle.

“Par une grande constance”

La persévérance est une vertu capitale pour le chrétien. Rien n'y aidera mieux que la constance de l'apôtre et sa stabilité. Les âmes ont besoin de voir quelqu'un vivant la même vie qu'elles et sur la stabilité de qui elles puissent moralement compter. C'est une garantie, l'espérance de leur propre persévérance, la manifestation qu'elle est possible. Elles voient l'apôtre marcher devant elles sur la voie que plus tard elles suivront. Les difficultés qu'elles appréhendent, elles savent qu'il les a connues et déjà dépassées. L'apôtre doit avoir une grande constance et stabilité pour qu'on puisse toujours s'adresser à lui, trouver une aide en lui.

Du fait de sa responsabilité, l'apôtre ressent plus vivement qu'aucun autre les difficultés, les retards, les échecs de l'oeuvre de Dieu dans le milieu où il se donne. Personnellement, il serait porté à les exagérer, à s'affoler, à avoir un besoin de constance.

Auprès de l'apôtre, les autres âmes viennent se libérer de leurs inquiétudes, de leurs angoisses, de leurs doutes. Par là, elles accroissent sa charge, il lui faut de la force et de la constance pour être le confident de toutes les inquiétudes, pour ne pas se laisser gagner par l'affolement de ceux qui se raccrochent à lui, parfois comme des noyés, pour ne pas croire tout perdre quand on voit ce qu'il y a de misérable, de lamentable, de faiblesse dans les âmes, dans des âmes qui apparaissent par ailleurs et sont fortes, courageuses. A l'apôtre et à lui seul, elles manifestent leurs faiblesses et leurs détresses intimes, elles ne lui montrent que cela. Elles en ont besoin pour s'en libérer et qu'ils les soignent. Beaucoup de chrétiens, qui devraient être des apôtres, sentent intérieurement qu'ils n'ont pas cette force et, par leur attitude, sans le savoir et presque sans le vouloir, ils écartent jusqu'à la possibilité de telles confidences. Une âme vraiment donnée reçoit souvent la grâce de force et de constance pour aider les autres, alors même qu'elle se sent intérieurement faible et désolée.

“Par la pureté”

C'est seulement par la pureté qu'on peut faire beaucoup de choses. L'âme qui a quelque attachement à elle-même trouvera dans l'action des joies et des souffrances si tumultueuses, de telles anxiétés, que sa vie intérieure ne pourra se maintenir et que la santé de son corps en souffrira grandement. On ne connaît la nécessité d'une extrême pureté que lorsqu'on commence à agir. Mais il est vrai aussi que l'action purifie.

“Par la science..., par la parole de vérité”

Il faut aussi de la science à l'apôtre et qu'il connaisse la vérité. On ne le sait pas au début, quand on croit que la bonne volonté et la générosité suffisent à tout. D'ailleurs, c'est presque vrai qu'elles suffisent à tout dans les débuts mais pas ensuite.

C'est une tendance naturelle à beaucoup, surtout à ceux qui font de l'action, de mépriser pratiquement la vérité. Ils se montrent plus soucieux de ce qui encourage, stimule, édifie, que de ce qui est vrai. La vérité leur apparaît comme l'indésirable, l'ennemie. Le plus souvent, elle leur apparaît aussi comme indifférente. Ce sont des choses intellectuelles, comme ils disent et ils ne se soucient même pas de les connaître. Il est vrai que la présentation de certaines vérités est souvent délicate. Il est des choses qu'il faut savoir ne pas dire à contre-temps, si on ne veut pas qu'elles soient mal comprises. Il en est qui ne sont pas utiles à tous ni tout de suite.

Mais, d'aucune façon, cela ne devrait conduire l'apôtre à se cacher la vérité à lui-même, à l'ignorer. Comment donnera-t-il la parole de vérité au moment qu'il faudra ? Comment vivra-t-il ? Comment guidera-t-il les autres ? Combien de gens, obligés par leur rôle à afficher un certain optimisme qui rassure, arrivent à en devenir les dupes et ne jugent plus objectivement leurs oeuvres, leurs actions ? Combien de gens, obligés par profession à faire de l'apologétique, en arrivent à ne plus comprendre les difficultés, réelles cependant, qui occupent certaines âmes ? Seule, la vérité libère. Sans elle, on étouffe, même si on ne le sent pas. La pureté, l'amour du Christ rendent possibles de porter toujours plus de vérité et c'est ainsi qu'on se sanctifie.

“Par la longanimité, la bonté...”

La longanimité consiste pour l'apôtre ne pas demander aux âmes, à un moment donné, plus qu'elles ne peuvent donner et cela sans concevoir de rancœur ni de pessimisme désabusé mais en continuant de se tenir près d'elles dans l'espérance qu'un jour elles donneront plus et finalement tout. Seuls les apôtres persévérants peuvent n'être pas impatients ni brusques.

Il faut beaucoup d'intelligence spirituelle pour se rendre compte de ce qu'un âme peut donner. Les uns demandent trop et les autres, trop peu. Chose étrange, la pratique de l'apostolat n'a pas toujours pour effet d'ouvrir le cœur. Elle tend aussi à développer en nous la mentalité de l'homme d'affaires, à faire perdre le sens de la valeur et de la vie individuelle des âmes classées définitivement dans des catégories établies une fois pour toutes. Parfois elle durcit, rend méprisante. De tout cela, gardez-vous, Seigneur.

“Par l'esprit-saint, par un amour réel...”

L'apôtre doit manifester l'invisible, rendre tangible l'esprit qui est amour. On ne le reconnaîtra comme un apôtre véritable que si on sent qu'il aime Jésus.

Donnez-nous, mon Dieu, d'être plein de votre amour. Que l'essentiel de notre vie, le centre de notre vie, ce ne soit aucune chose extérieure, pas même le travail fait pour vous, mais vous-même, aimé d'un amour personnel. Que l'on sente en nous, non pas seulement une âme toute donnée, prête à tout, ayant tout sacrifié pour l'oeuvre du royaume, mais une âme dont vous êtes le centre, qui vous aime personnellement, Jésus. Que l'on sente en nous une âme qui vit avec vous une vie d'union, non pas seulement parce qu'elle prolonge dans le monde votre action, votre vie même par l'unité du corps mystique, mais parce qu'elle vous est unie par des liens d'un amour personnel, non pas seulement un imitateur du Christ, un autre Christ, mais un amant du Christ.

Donnez-nous, Seigneur, de nous intéresser plus à vous qu'à votre oeuvre. Je sais bien que, dans un certain sens, votre oeuvre n'est pas distincte de vous, étant l'accroissement de votre corps mystique, mais révélez-vous à notre âme comme celui qui est déjà l'objet personnel de son amour, sa fin.

Beaucoup savent parler de votre oeuvre, il en est peu qui sachent parler de vous. Beaucoup se soucient de former des apôtres destinés à former eux-mêmes d'autres apôtres, et ainsi sans trêve ni fin, chacun se dispensant de vous aimer. Qu'il en est peu qui se soucient de former des adorateurs, des amants du Christ.

Ceux qui ont voulu me parler de vous m'ont souvent ennuyé car cela sonnait faux. Je voyais bien qu'ils avaient des idées morales, une doctrine pleine d'expérience. Ils parlaient utilement de ces choses. Je les sentais hommes d'expérience, hommes d'une passion et leur passion me gagnait car ils étaient vraiment passionnés pour l'oeuvre où ils travaillaient, l'oeuvre du monde, votre oeuvre mais je ne sentais pas d'amour dans leur vie, je ne les sentais pas âmes d'amour. Ils n'étaient pas à leur affaire quand il s'agissait d'amour. Ils vous perdaient de vue. Gagner les âmes au Christ, il faut que ce soit les gagner à une personne avant même que de les gagner à une vie. Combien les gagnerons-nous à cette personne si nous ne manifestons pas nous-mêmes l'amour que nous lui portons, qu'elle est vivante, réelle ? Qu'il est difficile de parler de vous, Seigneur, de vous aimer comme une personne, sans pieuserie, sans imagination mais avec un amour fort. Apprenez-nous ce divin langage. Apprenez-nous à parler de vous et, si les mots nous manquent, que l'on vous sente au moins dans notre vie comme l'aimé.

182 - La Toussaint (Mt 5,1-12)

“Jésus, voyant cette foule, monta sur la montagne”

Jusqu'ici, Jésus avait surtout guéri les corps. C'était surtout ses miracles qui faisaient accourir près de lui la multitude (Mt 4,24). Maintenant il va donner la charte chrétienne que l'âme doit observer pour réaliser sa vocation surnaturelle. Ce n'est pas dans un petit cénacle fermé, pour quelques-uns, qu'il dit les béatitudes mais à tous, “voyant cette foule”. Il dira aussi à cette multitude : “Soyez saints comme votre Père est saint”. Ce n'est pas dans un élan d'enthousiasme que Jésus leur parle et que ses disciples l'écoutent. “Il était assis”. Quel silence attentif régnait sur la montagne quand il se taisait. Adorons ce silence qui vient se fondre et s'unir avec celui qui règne au fond de l'âme qui vit les béatitudes.

Pourtant Jésus, plus qu'un autre, connaissait le coeur de l'homme, sa médiocrité et sa duplicité. Plus qu'un autre, il aurait pu se montrer prudent. Lui-même n'a-t-il pas dit qu'il ne fallait pas donner de perles aux porcs ? Jésus était un grand optimiste. Il avait confiance en l'homme. Il avait confiance en la valeur sanctificatrice de son message. Il savait quels échos profonds il ferait résonner dans le coeur humain. Il savait que la vie nouvelle qui naîtrait au coeur de ses disciples, sa vie, leur enseignerait à bien comprendre et à bien réaliser tout ce qu'il leur disait.

Seigneur, donnez-nous votre confiance en le message chrétien et en l'âme humaine. Ne nous laissez pas exténuier votre doctrine de peur qu'elle écrase la fragilité ou que l'inintelligence la déforme. Donnez-nous votre vie car votre disciple fidèle est par lui-même, dans sa personne et ses actes, un régulateur des jugements humains et un encouragement dans les écrasements de l'âme.

Jésus ne guérissait pas les maladies comme les hommes le font. C'était par le fond des choses qu'il atteignait le mal. L'efficacité de ses guérisons tenait moins de sa science humaine que de l'étreinte qui le faisait saisir l'essence même de ce qui était malade. Ainsi fait-il aussi avec les âmes. Il ne rend pas l'âme heureuse comme les hommes croiraient pouvoir le faire. C'est qu'eux essayent de produire ce bonheur de l'extérieur. Ils cherchent à le causer, à le déclencher par les circonstances extérieures, de meilleures conditions physiques, psychologiques, sociales, la santé, le succès, la richesse... Jésus, qui sait la vocation de l'âme, sa puissance d'être heureuse indépendamment de toutes causes matérielles extérieures à elles, dans l'union simple à la divinité, lui enseigne les béatitudes.

Mais il faut d'abord que l'âme découvre sa joie en Dieu, sa puissance de contemplation. Comment le faire quand on est encore dispersé dans les joies que donne la passion de jouir du multiple des choses créées, en dehors de l'unité de leur créateur ? Aussi les béatitudes sont-elles surtout orientées, dans leur précision et leur développement, vers la purification de l'âme, vers sa séparation des joies qui l'écoulent dans les choses. Les béatitudes prennent ainsi le contre-pied de ce que peut penser naturellement un homme sur ces questions. Aussi

bien, la lettre des béatitudes n'est-elle qu'un moyen pédagogique. Attacher une valeur en soi à la pauvreté, comme le mondain le fait pour la richesse, est une erreur encore plus néfaste. La lettre des béatitudes appelle les béatitudes en esprit comme un achèvement. Qui contestera qu'il est plus difficile d'être heureux de Dieu seul dans la richesse que dans la pauvreté ? Qui ne comprend qu'il faut d'abord savoir être heureux de Dieu seul dans la pauvreté avant de savoir l'être dans la richesse ?

“Heureux les pauvres en esprit car le royaume des cieux est à eux”

“Heureux les coeurs purs car ils verront Dieu”

Seigneur, à la fin de mes journées de travail, de soucis, de joies, combien je me sens vide de vous, tellement j'ai été plein de toutes choses où vous n'étiez pas. Les nourritures terrestres, aliments de ma vie humaine, n'ont pas encore subi votre consécration qui les unifiera en me donnant vous-même, de telle sorte qu'en me donnant à elles, c'est à vous que je me donnerai.

Apprenez-moi à ne désirer toute chose que pour vous, à ne refuser toute chose que pour vous, à n'user de toute chose que pour vous. Alors, Seigneur, toute chose, par la divine efficace de la foi, sera vous. Mon âme ne connaîtra plus la fatigue du divin, l'ennui d'être seule avec vous, le désir énervé de se fuir, d'agir pour se distraire. Elle sera prête à la solitude peuplée du royaume des cieux, à son repos actif, et elle vous verra.

“Heureux ceux qui sont doux car ils posséderont la terre”

“Heureux les pacifiques car ils seront appelés enfants de Dieu”

La douceur, non celle qui vient de la lâcheté mais celle qui vient de la charité, donne à l'âme, qui se trouve ainsi unie à Dieu par son fond dans le renoncement à sa propre violence, la patience que le coeur méchant de l'homme ne pourra jamais vaincre.

La méchanceté de l'homme ne dure que sa vie. Déjà même, elle se corrompt dans le coeur du violent, elle se trahit malgré les apparences jadis soigneusement observées, au point de ne plus faire d'adeptes tellement elle apparaît misérable. Les jeunes qui lui succèdent s'en dégoûtent et ne la comprennent pas. La charité de l'homme doux est éternelle car elle est vie en lui et sans cesse se perfectionne. Son élévation la fera toujours désirer des jeunes car elle est force qui se domine et amour qui se donne. Sa présence sera une aide presque physique à leur conquête. Seule la charité se répand comme un incendie. La violence n'est qu'un accident. Mais la charité des doux exige d'eux foi et patience. Ses triomphes sont des fruits cachés dans les coeurs, qui ne mûrissent qu'après la mort de ceux qui ont semé dans le renoncement et la nuit.

“Heureux ceux qui pleurent car ils seront consolés”

“Heureux ceux qui ont faim et soif de justice car ils seront rassasiés”

“Heureux les miséricordieux car ils obtiendront miséricorde”

Ces trois béatitudes vont ensemble. Elles montrent comment fleurit, sur le renoncement de toutes choses, la possession de ce à quoi on a soi-même renoncé. Celui qui pleure chrétiennement, non par désespoir ou révolte, non par sensibilité mais dans la vision vive et une de l'immense mal qui ravage le monde et que le Christ pleura devant Jérusalem, sentira en lui, dans son union avec le coeur du Christ, sourdre une paix qui lui donnera consolation divine sans lui enlever la tristesse humaine.

Il est une faim de justice qui se rassasie de menaces et de révoltes. Il en est une autre que nul succès, nulle revanche, ne peut satisfaire car elle puise son ardeur dans l'amour même que Dieu porte au monde dans sa volonté rédemptrice. C'est elle que Jésus connut. C'est elle qui le fit agir et qui le crucifia. Donnez-nous, Seigneur, cette faim. Comment pourrions-nous autrement comprendre le mystère de votre vie ? Comment autrement pénétrer dans la profondeur de votre plénitude, de la plénitude de votre vie divine ?

Celui qui sait pardonner, qui sait s'oublier au point de toujours pardonner, qui sait se renoncer dans l'effort de la miséricorde, connaîtra la douceur paternelle du pardon divin, son inexpressible enlacement, sa ténacité têtue et brûlante qui sait tirer du souvenir de nos propres fautes un brasier d'amour silencieux qui fond dans son ardeur le regret et l'oubli.

“Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice car le royaume est à eux”

“Heureux êtes-vous lorsqu'on vous insultera, qu'on vous persécutera et qu'on dira faussement toute sorte de mal contre vous à cause de moi”

Dernière béatitude qui couronne les autres, qui est donnée souvent par surcroît aux âmes qui vivent les autres. Ce n'est pas sans amertume que le riche voit le pauvre en esprit le juger et le condamner par sa seule attitude. Le violent méprise le doux et ceux qui veulent “vivre leur vie” ont en aversion profonde les détachés de tout ce dont ils font leur idole. Jésus a été crucifié.

Seigneur, au jour où cela nous arrivera, ayez pitié de nous.

Au jour où tout ce qu'il y a d'humain et de social en nous sera blessé à vif, où notre raison livrée à ses seules lumières nous dira notre défaite, défaite dont nous sommes l'artisan volontaire, où notre coeur las de tant de

combats, lui si avide d'amour, ne connaîtra que sarcasme ou indifférence haineuse, où physiquement même, nous serons des fatigués de la vie, souvenez-vous des angoisses de votre vie finissante et vaincue. Envoyez-nous l'ange du dernier renoncement qui libère l'âme de son poids, qui la remplit du vide silencieux de votre présence, qui l'affermirait dans une nuit où elle fait sa demeure, toute prête à recevoir la lumière des élus.

183 - **Dédicace de la Basilique du Saint-Sauveur** (Lc 19,1-10) 9 novembre

"Zachée cherchait à voir qui était Jésus"

Il y a dans cette recherche quelque chose d'actif. Zachée ne se contente pas de ce qu'il pouvait entendre dire de Jésus, des bruits qui couraient sur lui, il veut voir par lui-même. Il était un homme riche et socialement en place mais, pour voir Jésus, il l'oublie et se conduit comme l'aurait fait n'importe qui de la ville, manifestation du détachement et de l'humilité parfaite que requiert la recherche de la vérité.

Voir qui était Jésus. Que pouvait-il s'attendre à voir qu'il ne sût et ne connût déjà ? Il ne verrait qu'un homme marchant au milieu de la foule et entouré de disciples. Il a échappé, peut-être sans y penser, à cette question paralysante qui détourne tant d'âmes de la recherche de Jésus. Voir qui était Jésus, ce n'est pas le geste du disciple qui a reconnu son maître ni de l'âme qui s'engage à fond. En se jetant aux pieds de Jésus, le jeune homme riche s'était livré tout entier. En haut de son arbre, Zachée se réserve encore. Pourtant, ce n'était pas la générosité qui lui manquait, il le fit bien voir, non pas la générosité mais la lumière et la certitude. Il ne s'engage pas parce qu'il n'est pas sûr qu'il doive s'engager, parce qu'il ne se sent pas encore le droit de s'engager. Par sa recherche active et pourtant réservée, il est le modèle des âmes qui recherchent activement et sagement la vérité car le respect qu'on porte au vrai implique la défiance de l'erreur et des emballements.

Ce n'est pas seulement en dehors du christianisme que les âmes doivent chercher à voir qui est Jésus. Zachée est un modèle pour les chrétiens eux-mêmes car Jésus nous est encore plus inconnu que connu. Si nous sommes enseignés par l'église, nul cependant ne peut comprendre ni assimiler la vérité à notre place. A ce point de vue, chacun demeure seul et doit progresser seul dans sa compréhension plus intégrale du Christ. Les lacunes que nous avons dans la compréhension du Christ paralysent notre ascension spirituelle beaucoup plus que telles fautes amèrement repenties. Nous devons désirer, nous aussi, mieux comprendre le Christ afin que notre prière soit plus efficace, plus transformante, mieux orientée et nous devons nous y appliquer comme Zachée par une recherche active, humble et espérante.

Cette intelligence, cette compréhension intérieure, il faut que nous la méritions par un effort personnel. Rien ne nous servirait de nous modeler du dehors sur la piété, sur les manières de voir de tel ou tel qui nous édifie. Savons-nous si sa piété est vraiment selon la vérité ? Le serait-elle d'ailleurs, ce n'est pas par conformisme extérieur mais au terme d'une recherche personnelle que nous arriverons à en vivre. Zachée voyait bien la foule qui suivait Jésus, leur air heureux, leur enthousiasme, leur bonheur et plénitude si apparemment supérieurs à la sienne. Il les enviait peut-être mais il ne se sentait pas le droit de se joindre à eux pour saluer aussitôt comme son maître celui qu'ils entouraient.

Donnez-nous, Seigneur, le courage et la force de ne nous rendre qu'à vous car seulement ainsi nous vous connaissons personnellement et vitalement.

"Il ne pouvait le voir à cause de la foule"

Peut-être est-ce la vue de cette foule qui a posé à Zachée le problème de Jésus ? Maintenant la foule le gêne. Souvent ceux qui suivent Jésus forment un écran entre lui et les âmes. Dans le cœur de chaque chrétien, dans l'histoire de l'église, Jésus n'est-il pas aussi caché qu'il l'était par la foule dans les rues de Jéricho ? C'est un fait que beaucoup d'âmes sont rebutées par le spectacle de cette foule si mêlée. Pourtant, à la réflexion, cela ne prouverait pas plus contre que pour Jésus. Souvent, ces âmes d'intellectuels, âmes très délicates, ont oublié ou n'ont jamais su ce qu'est l'humanité et que justement Jésus est venu sur terre pour faire quelque chose de tous, même des plus médiocres. Zachée sait n'être pas rebuté par la vue de cette foule.

"Courant en avant..."

La foule qui suit Jésus est souvent pour les âmes l'occasion d'une autre difficulté. Si elle rebute les uns, elle risque d'absorber les autres. Il est si tentant de faire comme tout le monde, surtout quand ce tout le monde est chrétien. Ces gens, somme toute, suivaient Jésus. Beaucoup ne le voyaient pas, c'est vrai mais ils étaient près de lui, dans l'influence de sa personne, quelques échos de sa voix leur parvenaient de temps à autre. Comme il a échappé à la première tentation, Zachée échappe à la seconde. Il ne se contente pas de la connaissance et de la présence diminuée dont se contente la foule. Il voudra voir Jésus lui-même. Pour cela, il se sépare de la foule et de sa chaude atmosphère pour courir seul, en avant, sur la route encore déserte, là où il pense que Jésus passera. Symbole de la démarche courageuse de celui qui veut connaître et aimer Jésus plus que ce qu'on en connaît et en aime dans le milieu, même chrétien, où il vit.

"Il monta sur un sycomore"

C'est une démarche assez ridicule, un moyen original de découvrir le Christ. Sans doute, pouvait-on accuser Zachée d'excentricité dans son désir de voir Jésus. Pourtant ce lui fut le bon moyen d'y parvenir. Si parfois on

avait vu ainsi monter dans les arbres, au-devant de Jésus, des gamins heureux d'une prouesse sportive ou de simples badauds, on y vit ce jour-là un véritable chercheur de la vérité. Tous les moyens sont bons à celui qui cherche.

"Parce que Jésus devait passer là"

C'est ici un grand acte de foi et d'espérance. Zachée n'hésite pas à s'éloigner de Jésus pour être en un lieu où il ait une chance de mieux le voir et le connaître. Dans notre vie, il ne nous est jamais demandé de nous éloigner de Jésus pour mieux le retrouver ensuite. Celui qui ordonne toute sa vie à la recherche de la vérité pourra ressentir parfois l'impression qu'il s'enfonce dans la nuit, qu'il s'éloigne, peut-être sans retour, de cette piété enfantine dont le souvenir nostalgique viendra souvent le tenter, le hanter. N'importe, qu'il marche avec confiance, persuadé que Jésus mieux connu, mieux aimé, est au terme de toute vérité nouvelle et qu'un jour, au travers de ces perspectives nouvelles qui paraissent actuellement vides de lui, il le verra passer, plus proche.

"Aujourd'hui, il faut que je loge chez toi. Zachée le reçut avec joie"

Zachée n'avait rien demandé à Jésus. Est-il même certain que, lorsqu'il montait à l'arbre pour voir, il désirait que Jésus vienne chez lui ? Sans doute ne songeait-il même pas à cette possibilité. Maintenant, il accepte son offre avec joie. Ce n'est pas seulement le plaisir d'une curiosité satisfaite comme s'il se réjouissait de pouvoir observer Jésus de plus près. Déjà il considère sa visite comme une grâce. Entre le moment où il montait à l'arbre pour voir et celui où il en descend plein de joie, il a été conquis. Pourtant, on ne peut pas dire qu'il en sache beaucoup plus long sur le Christ. Il n'a vu aucun miracle, entendu aucun enseignement nouveau mais il est tout changé. C'est qu'il a "vu" Jésus, comme Jésus l'a vu, au terme d'une recherche pleine de désirs, illuminée par la grâce. Ce n'est pas seulement voir un prophète ambulante au milieu d'une foule comme pouvaient sans doute se l'imaginer ceux qui restaient chez eux tandis que Jésus passait. C'est découvrir quelque chose de transcendant à ce que les yeux peuvent voir. C'est ainsi qu'il a été touché de la proposition de Jésus. Il cherchait à le connaître et il découvre que ce Jésus s'intéresse à lui, qu'il fait le premier pas. Jésus ne lui donne pas sa présence à moitié puisqu'il lui offre de venir chez lui. Avec quelle délicatesse il le fait ! Il lui demande cela comme un service. Il ne fait pas même allusion à ce désir implicite que Zachée avait de sa présence. Il lui parle directement, sans explication, comme à quelqu'un dont on est sûr, dans lequel on lit et qui comprend.

"Ils murmuraient disant..."

Tout cela reste caché aux yeux de la foule. Elle est venue avec tous ses préjugés et elle les a conservés, ne connaissant de Jésus que le son de sa parole et son contact physique. La divine indépendance du Christ lui est un mystère et un scandale. Quelle incompréhension quand on songe à l'union silencieuse qui joint le cœur de Jésus et celui de Zachée ! Pourtant, ce sont ces gens-là dont on entend la voix, ce sont eux qui sont les intimes de Jésus. Combien de chrétiens désavouent leur maître par leurs actes et cachent ceux qui seuls pourraient le révéler aux âmes qui cherchent.

"Zachée, se levant, lui dit..."

Zachée n'avait rien demandé à Jésus et Jésus lui a donné sa présence. A son tour, Jésus ne demande rien à Zachée et Zachée donne la moitié de ses biens à Jésus. Jésus ne lui a rien promis, il ne lui a même pas dit comme au jeune homme riche : Viens et tu auras un trésor dans le ciel. Tout se passe dans le silence, dans une compréhension profonde qui passe les mots. Admirons ce silence et prions Jésus qu'il l'établisse dans nos relations avec lui afin qu'il nous donne ce que nous désirons et cherchons sans bien savoir ce que c'est, c'est-à-dire lui-même.

"Je donne aux pauvres la moitié de mes biens"

Zachée est venu à Jésus d'une façon très originale. Maintenant il retrouve de lui-même la ligne de ce que Jésus demandait ordinairement à ses disciples. Il en est toujours ainsi. L'âme qui cherche vraiment la vérité arrive à retrouver avec plénitude le sens de ce dont les générations chrétiennes ont vécu. Plus elle avance, quels que soient les chemins parfois étranges aux yeux du monde par lesquels elle avance, mieux elle comprend l'église, son enseignement, ses traditions, plus elle se sent une âme catholique. Elle comprend tout cela avec une plénitude et un fruit spirituel, un réalisme, qu'elle n'aurait peut-être jamais atteint si elle avait suivi d'autres voies. L'idée de charité précède chez Zachée l'idée de justice, il pense d'abord à donner aux pauvres. S'il donne ainsi, c'est qu'il est dans la joie. Une âme à qui il a été donné de posséder le Christ comprend si bien que tout le reste n'est rien et qu'il faut quitter tout le reste pour se donner à lui d'un cœur libre.

Jésus reproche aux Juifs de ne pas le considérer comme il devrait l'être. Il vient de faire un miracle et on dit que c'est par Beelzéboul qu'il chasse les démons. On accourt à lui mais par curiosité. On ne soupçonne pas que l'on a

devant soi plus que Jonas et plus que Salomon. Jésus, conscient de son rayonnement personnel, rend la foule responsable de cette méconnaissance. Les versets suivants ont justement pour but de montrer les origines et le mécanisme de cette responsabilité.

"Personne n'allume une lampe pour la mettre sous le boisseau"

Celui qui possède vraiment en lui une valeur de vie, une grande pensée, un idéal, ne peut pas le cacher car c'est quelque chose qui lui est si intime qu'on pourrait dire avec justesse qu'il en est possédé. C'est une opération lente et mystérieuse que la croissance dans l'intime de l'âme d'une valeur de vie qui, un jour, de petite graine qu'elle était deviendra le chêne qui couvre l'âme de son feuillage et la saisit par toutes ses racines.

Dès l'origine, cette grande pensée, encore inconnue de l'âme, la meut ou, pour mieux dire, la sollicite. C'est elle qui lui propose instinctivement le chemin à prendre, qui la guide par des évidences dont elle ne peut rationnellement se donner raison. Tout ce qui nuit à son éclosion ou qui pourrait fausser son développement est sous le signe de ce qu'il faut fuir. Elle recherche avidement, cultive patiemment tout ce qui la favorise. L'âme droite et docile laisse ainsi faire en elle, par sa pureté et sa générosité, l'action directrice et éducatrice du créateur.

Seigneur, qui dira les soins dont vous entourez l'âme de vos élus jusqu'au jour où ils deviennent l'incarnation rayonnante de la grande pensée que vous avez déposée en eux, sans eux ? Mais la maturation est arrivée. La vie de cette âme est unifiée dans cette seule pensée et, comme elle a valeur de vie, l'âme trouve dans cette unification puissance accrue et non rétrécissement. Sa chair est tout pétrie de ce qu'elle a si longtemps recouvert et nourri. Ses gestes, ses expressions, son silence même depuis si longtemps, baignés dans cette même atmosphère, rendent le même son. Cet homme voudrait se taire, cacher sa vie profonde, que tout son être le crierait, tellement l'un et l'autre ne font qu'un.

"Afin que ceux qui entrent voient la lumière"

Nul ne peut refuser la lumière qu'il reçoit de la lampe et nul ne peut refuser le don qu'une âme rayonnante par sa vie profonde lui fait. Il faut même aller plus loin. La lampe retirée, sa lumière nous est aussi enlevée. Après le départ loin de nous d'une âme fortement vivante, son souvenir essentiel nous reste donné et nous ne pouvons pas arracher de nous le don qu'elle nous a fait.

Certes, nous pouvons oublier jusqu'à cette rencontre, ne plus nous souvenir des paroles, des actes, des impressions reçues. Mais il y a en nous une graine jetée qui est tombée sur un sol tellement nous-mêmes que notre main humaine ne peut y atteindre. Cette graine lèvera et, si elle meurt étouffée, ses restes desséchés demeureront encore. Elle agira éternellement dans l'âme et sera à la source des impondérables motifs d'évidences et d'actions qui font penser et agir l'homme quotidiennement.

Solidarité humaine, que l'extérieur psychologique ne fait qu'ébaucher, que notre instinct social ne fait qu'amorcer, j'adore en vous un plus grand que vous, qui est notre raison d'être, Jésus. Je vénère en vous le corps mystique du christ s'enfantant. Responsabilité humaine que seul, notre aveuglement diminue mais dont les conséquences se déroulent, implacables, même si nous les ignorons !

"La lampe de ton corps, c'est ton oeil"

C'est grâce à l'oeil de l'homme que la lumière devient sa lumière. En l'homme aussi interfèrent bien des lumières mais c'est grâce au jugement qu'il porte sur ce qui le sollicite qu'il fait ces choses siennes et ce jugement est la lumière qui éclaire tous ses actes et toutes ses pensées.

L'exercice de ce jugement n'est d'ailleurs pas seulement une action consciente où la raison serait seule maîtresse. Il est au contraire presque toujours une sorte de milieu où éclosent les évidences et les motifs, ce qu'on appelle le bon sens. Notre raison pourrait peut-être, si elle était assez vigoureuse, établir son contrôle général sur tout notre jugement. En fait, elle ne le peut pas ou n'en a pas le loisir. C'est un instrument bien précieux que ce jugement. Il est le sens du vrai et du bien. Mais sa délicatesse rend son entretien et son perfectionnement importants. Notre responsabilité consiste, non seulement à faire ce qui nous paraît bien, mais encore à rendre notre jugement assez droit pour que ce qui nous paraît bien, soit bien.

"Si ton oeil est sain, tout ton corps sera dans la lumière"

Si l'homme a un bon jugement, tout ce qu'il jugera sera bien jugé. Il pourra ne pas avoir pesé exactement tous les motifs de son action ou toutes les preuves de son adhésion intellectuelle. Peut-être même, les critiquant plus entièrement après coup, ne les trouvera-t-il pas si pressants, si définitivement convaincants, que sa raison n'ait besoin d'en trouver d'autres pour se satisfaire. Cependant, il aura vu juste. C'est l'important pour lui si, malgré tout, c'est insuffisant pour les autres qui lui demandent compte de sa conduite ou de sa croyance.

Si le jugement n'était que l'exercice correspondant de la raison, ce serait le plus intelligent qui aurait le jugement le meilleur. Mais comme la raison intervient dans le jugement d'une manière négative, écartant les évidences et les motifs qui lui apparaissent du premier coup rationnellement faux, plutôt que d'une manière positive en appuyant et vivifiant ces évidences et ces motifs, c'est l'homme qui a l'oeil sain qui est le mieux établi moralement, qui juge le mieux.

Le même fait, le même raisonnement, sera utilisé de façon bien différente par des âmes de jugement inégalement purifié et affiné. Ce n'est pas que ces âmes ne raisonnent pas de la même façon, n'aient pas les mêmes

fondements rationnels, mais les évidences et les motifs d'action de l'une et de l'autre, issus du plus profond de leur être, résultats de toute une vie passée, donnent à ce même fait, à ce même raisonnement, des portées différentes. La pression, la dictature de ce fond intérieur est d'autant plus impérieuse que la question touche de plus près la vie de chacun.

Souvent on méconnaît l'importance des raisons qui empêchent les âmes de se comprendre, de se mettre d'accord. On accuse un malentendu intellectuel, des préjugés superficiels, subis plus que causés par l'âme. Ce faisant, on recule devant la triste vérité du fossé grandissant qui sépare les âmes que la moralité et l'amour vécu du vrai et du bien n'ont pas unifiées, fossé précurseur du précipice essentiel qui sépare l'enfer du ciel, la mort de la vie, désaccord qui prépare la discorde immanente aux damnés.

“Prends donc garde que la lumière qui est en toi ne soit ténèbres”

Seigneur, vous, votre église et vos saints, vous m'avez donné la lumière. Qu'est-ce que j'en ai fait ? Quelle est la logique interne qui nourrit mes jugements ? Quelle est la philosophie intime de ma vie qui les fait germer ? Je me trouve devant moi-même comme devant un inconnu que vous seul pouvez sonder jusqu'à ce qui est le plus lui-même et qui lui est caché, comme vous.

Ce n'est pas sur un livre mort que sont écrites mes fautes et mes actions passées mais c'est au milieu du concert de leurs conséquences que je pense, agis, vis. Mon sens intime n'est pas plus à l'abri du souffle du monde qui m'entoure que de celui de la société qui me prépara la vie. Ma vie de chaque jour ne m'appartient que dans la mesure où chaque jour passé m'a appartenu. Ma pensée, mon action, sont construites sur l'édifice de tout ce que j'ai déjà pensé et fait. Ma petite barque est elle-même sur un fleuve que le courant veut entraîner. Longtemps, j'ai vécu sans comprendre le mystère de l'unité de ma vie et j'ai accumulé pour l'avenir, sans le savoir, les raisons profondes de ma pensée et de mon action. Depuis longtemps, sans le savoir, je baigne dans un milieu qui me pénètre, qui veut m'assimiler. Depuis que je le sais, devant le mystère de ma personne, de mes réactions, de mes intuitions, de mes jugements, j'ai comme la crainte que déjà de l'irréparable, de l'impossible à réparer, soit fait en moi. Si vous ne venez pas vous-même me prendre, me transformer, je serai vite la chose qu'une société a enfantée, l'animal que ses instincts mécanisent, et ma lumière ne sera que ténèbres. Seigneur, faites que je voie !

185 - Saint Clément (Mt 24, 42-47)

23 novembre

“Veillez donc puisque vous ne savez à quel moment votre Seigneur doit venir”

C'est parce que les Juifs manquaient de vigilance qu'ils ne surent pas à temps se dégager de leurs préjugés et découvrir en Jésus celui qui devait venir. Les disciples du Christ vont, eux aussi, avoir besoin d'une grande vigilance. L'oeuvre du royaume ne fait que commencer. Pendant des siècles, elle se continuera et, à chaque instant, seules les âmes éveillées sur les réalités spirituelles et les besoins du monde pourront la faire progresser.

Seigneur, ne nous laissez pas prendre par la lassitude en face d'une oeuvre si lente à se faire, depuis si longtemps commencée, qui nous dépasse tellement de sa masse séculaire que nos efforts ne paraissent souvent pouvoir produire que des fruits ridiculement petits et précaires. Ne nous laissez pas saisir par l'indifférence qu'enfante la monotonie des efforts sans cesse répétés, des jours sans cesse recommencés. Donnez-nous de désirer votre venue en nous, autour de nous. Alors, nous aurons la perspicacité qui découvre les progrès de votre oeuvre et le courage qui fait tenir debout pendant les longues veillées. Alors vous nous trouverez veillant.

Il y a en nous un tel désir de stabilité, replié sur nous-mêmes, que nous ne sommes pas naturellement disposés à ce continuel dépassement qu'est l'attente de la minute à venir, de celle qui nous apportera la venue du Christ sous les espèces de tel événement. Aussi, si nous n'y prenons garde, si souvent nous ne nous reprenons pas, mesurons-nous instinctivement toute chose sous l'angle de ce que cela apportera à notre état actuel. Nous veillons plus sur nous-mêmes que sur le devenir de l'oeuvre de Dieu sur nous et autour de nous. Instinctivement, nous écartons de nos perspectives tout ce qui gêne notre jouissance actuelle, tout ce qui modifierait l'état de choses actuel. Nous sommes aussi aveugles sur ce qui veut nous élever vers Dieu que sur ce qui veut nous détruire en cette vie humaine.

Donnez-nous de saisir notre vie qui s'écoule pour ne plus jamais nous revenir. Donnez-nous de comprendre que tout ce qui est de nous, en cette chair mortelle, aura une fin. Empêchez-nous de nous étourdir du moment présent ou de l'oeuvre faite de nos mains et surtout de celle qui est à faire.

La précarité de notre vie mortelle, sans faire de nous un peuple qui s'évade de la réalité qui l'étreint, nous apprendra à désirer une autre stabilité, la vôtre, Jésus, celle qui est en vous et non pas un rêve où je retrouve tous mes désirs charnels. Comme je sais voir toute chose en vous quand je sens que toute chose me quitte. Seigneur, autant j'aspire à votre règne et désire y travailler, autant j'ai peur de la mort. Pour bien mourir, il faut d'abord avoir bien vécu. La mort la plus sainte fait échec à votre oeuvre quand votre oeuvre elle-même ne la demande pas. Donnez-moi d'aimer la vie, de l'aimer si purement et si fortement que je puisse un jour aimer ma mort, que ma mort soit l'achèvement de ma vie et non une faille qui la brise, une échéance de faillite.

“Sachez-le bien, si le père de famille savait à quelle heure le voleur doit venir, il veillerait et ne laisserait pas percer sa maison”

Dans l'âme non préparée, qui ne veille pas, sans la foi efficace qui consacre en toute chose la présence divine, les événements heureux et malheureux entrent et bouleversent la maison, comme un voleur. Ils interfèrent en lui, sans lui, le mécanisme et en font le docile esclave de leurs attraits ou de leurs frayeurs. Eux partis, il reste les mains vides, un peu plus encore à la merci de nouvelles invasions. La joie non chrétienne est souvent plus perfide que la douleur. Qu'ils sont rares ceux qui auraient pu jouir des biens de ce monde, qui en ont joui et qui n'ont pas été trouvés sommeillant. L'épreuve, dans un coeur sans espoir, est une souffrance de damné. Que de révoltes secrètes rendent impossible la vie chrétienne et éteignent de leurs rafales la petite flamme d'amour qui brûle au fond de tout coeur humain.

Seigneur, donnez-nous la foi qui permet de vous voir et de vous saisir à travers toute peine, toute mort. Alors leur aiguillon sera brisé. Faites-nous participer aux souffrances de votre coeur devant les échecs de votre oeuvre pour que nous ne nous grisions pas de nos joies. Quand nous serons des saints, donnez-nous la plénitude de votre joie.

“Tenez-vous donc prêts, vous aussi, car le Fils de l'homme viendra à l'heure où vous n'y penserez pas”

Seigneur, je comprends bien votre venue quand je trouve dans les circonstances l'occasion de mieux vous aimer, de mieux vous servir, de mieux vous aimer comme je pense devoir vous aimer, de mieux vous servir comme je pense devoir vous servir.

Donnez-moi de penser et de vous aimer encore quand, sous le poids des plus lourds événements que ma foi aura à informer, je ne vous servirai plus comme je le veux et je ne vous aimerai plus comme je le désire. Lorsque la fatigue ferme mes yeux, engourdit mon cerveau, lorsque la douleur écrase mon coeur ou que la tentation l'affole, lorsque la mort enfin approchante et triomphante maîtrisera tout ce que je me sens être, faites que je pense encore, à cette heure, vous servir et vous aimer, faites que je pense que vous venez en moi, plus et mieux que je ne puis le désirer, plus et mieux que jamais avant.

Donnez-moi, Seigneur, la vie forte et puissante, agissante et volontaire, prudente et pleine de générosité, qui me prépare à votre venue, à celle trop inconnue pour que je puisse la désirer, trop intime pour que je puisse la réaliser seul.

“Quel est donc le serviteur fidèle et prudent que son maître a établi sur les gens de sa maison pour leur distribuer la nourriture en son temps”

Le serviteur fidèle et prudent n'est pas un simple serviteur qui n'a qu'à obéir. Il lui faut prendre des initiatives. Le maître est absent et sa maison demande qu'on la dirige. Combien de chrétiens trouvent, dans une obéissance scrupuleuse mais passive aux commandements, la tranquillité de leur conscience et de leur vie. Mercenaires qui n'ont pas souci d'en faire plus qu'ils ne se croient obligés de faire, qui ne savent pas s'occuper des choses qui ne les regardent pas. Ils sont comme le serviteur qui n'avait qu'un talent; ce talent lui-même, comme leur exactitude bornée, sera l'occasion de leur condamnation.

Donnez-nous, Seigneur, le souci de votre oeuvre, l'intérêt passionné de votre église, due notre vie en être toute bouleversée et notre paix détruite. Mais que ce soit bien l'amour qui nous y porte et non je ne sais quel désir de sectaire combatif ou d'autoritaire entreprenant.

Il était fidèle, ce serviteur, mais il était aussi prudent. Il faut être fidèle avant d'être prudent. C'est pourquoi on parle plus aisément de la fidélité que de la prudence. Pourtant, la fidélité du serviteur ne l'aurait pas empêché de vider les greniers avant l'heure et de mettre les gens de la maison dans la disette, surtout que le maître ne revenait pas vite.

Bienheureuse prudence, vertu difficile et nécessaire. Vous n'êtes pas comme les autres qui s'écartent tellement des pauvretés humaines qu'on sait les distinguer, qu'on sait les reconnaître. Vous êtes de ces vertus plus hautes que l'on ne peut connaître que lorsqu'on a dépassé les apparences que relèvent nos sens et les jugements qu'autrui porte sur nous. Vous êtes parfois si proche de ressembler à la lâcheté que le coeur novice vous écarte et que les yeux grossiers vous confondent avec elle.

Ainsi, Jésus, le Fils de Dieu, était un homme comme un autre homme. Votre stabilité réside dans la communion intime que la pure fidélité au Seigneur établit, non cette fidélité dont l'oeil s'assouvit ou que les autres voient et encouragent. Vous pénétrez en nous, le jour où Jésus devient l'ami que l'on fixe des yeux sans avoir besoin de regarder l'oeuvre qu'on fait pour lui. En ce jour, toute chose se fait en son temps, dû notre zèle humain en être tout impatient. En son temps, lui aussi, viendra votre retour, Jésus.

“Heureux ce serviteur que son maître, à son retour, trouvera agissant ainsi”

Ce n'est pas une petite chose de persévérer dans une telle oeuvre. Si seulement elle était clairement déterminée mais l'initiative qu'elle nous demande pèse sur nous, certains jours, plus que les réalisations elles-mêmes. Combien, écrasés par le poids de leur liberté, de leur responsabilité, les ont niées ! Le maître se fait tant attendre que beaucoup ne l'attendent plus.

Soyez béni, Seigneur, de nous avoir donné, à l'aube de notre vie, l'enthousiasme qui exalte et l'ignorance qui empêche la prudence humaine. Soyez béni de vous être fait si proche de nous, en ce printemps de notre vie, que votre souffle lui-même vient confirmer l'élan de notre coeur !

Mais après, l'été vient avec sa fournaise et ses fatigues, avec ses récoltes qui, faites, laissent la terre nue. Le jour vient où le succès même ne nous tente plus, où il se fait en nous comme un grand besoin de repos. Puis l'automne et l'hiver dessèchent et gèlent en nous tout ce qui jadis nourrissait notre ardeur. Adieu la joie pieuse, la douce piété de la jeunesse !

Donnez-nous la foi qui, sous la bise de l'hiver et ses longues nuits, nous fera attendre, espérer, désirer le printemps du ciel, semer et cultiver les récoltes d'éternité.

“En vérité, je vous le dis, il l'établira sur tous ses biens”

Il faut avoir agi comme le Christ, comme il nous le demande, pour comprendre son coeur, les sentiments qu'il porte au monde et pour y communier. Il faut aimer le monde comme il l'a aimé pour comprendre l'amour qu'il porte à son Père et l'amour que le Père nous porte pour y communier. Aussi, seul celui-là sera-t-il capable, par sa conformité avec Jésus, d'être comme lui et par lui au coeur de tout ce qui est pour lui. Seigneur, il n'y a que ceux qui vous aiment déjà un peu, qui vous servent déjà un peu, qui peuvent désirer une telle union et une telle possession. Empêchez-nous de désirer un autre ciel plus conforme à nos pauvres attraits.

186 - Saint Sabas

(Lc 12, 32-34)

5 décembre

“Ne craignez pas, petit troupeau”

Cette crainte ne peut être bien connue que de ceux qui ont commencé à suivre le Christ. Elle apparaît soudain quand se découvre à l'âme l'amplitude de la vocation chrétienne et combien elle est surhumaine, tandis que l'âme connaît en même temps sa faiblesse, son péché, la pesanteur du monde qui l'entoure. L'âme s'est déjà engagée et se demande comment cela finira. La vie est longue, le chemin où on s'est engagé est de plus en plus difficile à tenir.

Depuis quelques années sans doute, nous avons monté, c'est vrai. Est-ce que cela va pouvoir continuer ainsi pendant les 30 ou 40 années qui nous restent ? Est-ce que déjà notre vie n'est pas toute pleine à craquer, chargée plus qu'elle ne peut porter ? Alors si notre vie est déjà pleine, si des circonstances physiques inéluctables viennent nous bloquer, manque de temps, manque de résistance physique, que va être l'avenir ? Comment espérer qu'il puisse être un avenir en montée quand, par moments, nous nous sentons déjà tout essoufflés. On ne peut pas toujours éluder les contingences extérieures, elle ne cessent de peser sur nous et la mort de l'un, la maladie de l'autre viennent nous le rappeler durement. Jadis, quand nous étions encore au coin de notre feu, nous faisons volontiers des considérations sur la providence. Cela adoucissait notre philosophie de la vie et ne nous engageait d'ailleurs à rien, nous restions bien tranquilles chez nous.

Aujourd'hui, nous croyons encore à la providence et nous sentons qu'il nous faut y croire plus que jamais mais nous n'y pouvons plus croire comme autrefois, comme à une série continue d'interventions quasi miraculeuses. Nous avons appris à connaître, d'un façon plus réelle, le déterminisme implacable qui est au moins le visage extérieur de ce monde. Il nous a souvent meurtris et diminués. Nous savons que, quand nous sommes fatigués, nous ne sommes plus bons à rien, incapables d'apostolat, incapables parfois de recueillement et de prière. Et puis, il y a surtout notre vie spirituelle. Jadis, nous voyions bien ce qu'il fallait faire, nous donner, donner notre temps, notre vie, à une oeuvre. Maintenant, par moments, il nous semble que ce soit fait, nous ne voyons plus bien ce que nous pourrions encore donner, nous avons les mains vides. Cela s'est fait d'ailleurs plus vite et plus facilement que nous n'avions pensé. Maintenant que nous vous avons tout donné, Seigneur, nous nous sentons encore spirituellement si pauvres, si faibles, si inefficaces, si peu capables de prier, presque comme avant.

Et puis, à mesure que nous nous donnons, des oeuvres plus nombreuses sont venues sur nous. Notre vie spirituelle n'y suffit pas. Plus donnés que véritablement religieux, nous décevons ceux qui s'approchent de nous. Parfois, nous sentons le frisson de la faillite. Là aussi, nous sommes comme devant un précipice, bloqués.

“Il a plu à votre Père de vous donner le royaume”

Mon fils, ces craintes ont un objet très réel. Tu as expérimenté, tu découvres ta faiblesse et ton impuissance radicale. Ne cherches pas à voir maintenant comment tout cela s'arrangera. Tu ne peux l'entrevoir encore. Tu es trop ému par cette découverte, en comme toute récente, de ta faiblesse, pour voir clair dès maintenant. Pense à moi : il m'a plu, c'est-à-dire je désire, vous donner le royaume.

Seigneur, je sais ce désir qui est vôtre mais je ne trouve pas là la paix. Je sais combien mes fautes font obstacle à vos désirs et cette perspective du terme final auquel je suis appelé ne fait parfois que rendre mes regrets et mes inquiétudes plus vives. Je lis la vie de vos saints et je les sens si loin de moi, dans un autre monde presque. Que faire ? Ce royaume que vous voulez me donner, il dépend donc de moi de le recevoir puisque votre volonté est entière et moi, je suis si faible, non seulement pécheur mais souillé. Quoique jeune, j'ai déjà trop vécu. Parfois, il

me semble que me suis abîmé, faussé. La vie que j'ai menée, les influences que j'ai subies, les idées que j'ai creusées, ma prière même, tout cela n'était pas toujours purement selon vous. Maintenant, c'est un pli mauvais donné à mon âme, un poids qui pèse sur ma vie. C'est cela que je touche du doigt quand je constate que ce royaume que vous vouliez me donner, je n'y atteins pas.

Mon fils, il est bien vrai que tes impuretés et tout ton passé, tout le péché du monde, font obstacle à la réalisation de mon royaume en toi et tu ne peux, pas encore peut-être, comprendre comment mon amour fort, uni à ta bonne volonté et à ta foi, peut triompher de tout cela. Tu ne peux pas encore le comprendre mais n'y pense pas, ne pense pas à cette réalisation du royaume en toi ou dans le monde, autour de toi. Pense à cela : il m'a plu. Ne pense pas à cela en te mettant du côté de l'homme, en regardant s'il en profite. Il m'a plu de vous donner un royaume. Ce désir qui fut le mien, qui est le mien, qui fut avant que tu ne viennes à l'existence et que tes péchés et ceux de tant d'autres ne commencent à obscurcir le monde, il est en moi, c'est là qu'il faut le considérer. Il m'a plu, c'est-à-dire qu'il aurait pu ne pas me plaire, j'aurais pu ne pas le vouloir, ce n'était pas nécessité en moi, c'était volonté, amour. Pense à cet amour. En quelque état que tes péchés t'aient réduit, bien qu'ils t'empêchent de recevoir les grâces que je voudrais te donner, tu sais que je t'aime. Un regard d'amour est posé sur toi, une volonté d'amour est sur ta vie.

Mon enfant, tes péchés ont construit un mur bien opaque entre toi et moi. Tu ne me vois plus, tu m'entends à peine, tu as paralysé et lié mon amour à ton égard mais, derrière ce mur dont tu viens de prendre connaissance, tu sais que je suis, tu sais que je te vois, tu sais que je t'aime. Comme un prisonnier, tu t'es muré loin de moi mais ton sauveur est à la porte et il frappe, tu ne peux pas lui ouvrir tout de suite mais il ne se lassera pas et il t'attendra. Comprends que tu n'es pas seul, je suis près de toi. Même si mon amour était pleinement inefficace, ne serait-ce pas une chose grande que de savoir que tu es aimé ? Vois tes amis autour de toi, ils ne peuvent pas grand chose pour toi. Cependant, ils t'aiment bien et leur amour est pour toi une force. Je désire au moins cela pour toi, moi qui te connais comme nul ne te connaît.

Mon fils, ne pense pas tant aux retardements que tu imposes à ma grâce. Tu n'es pas encore assez pur pour en souffrir, d'une souffrance d'amour, mais pense à l'amour dont procède cette grâce, à l'amour dont toute vie est baignée. Tu ne sais pas penser à cela parce que tu ne réfléchis pas assez que ma grâce est un effet d'amour. Trop longtemps, tu as pensé à la grâce exclusivement pour ce qu'elle était par de-vers toi, une sorte de rayonnement divin que tu devais t'approprier. Ma volonté est constante, elle est toujours la même malgré vos péchés, vos égarements, vos révoltes, elle ne connaît pas le revirement de vos désirs, à vous les hommes, elle est plutôt semblable au rayonnement indéfectible du soleil, infatigable et inlassable dans sa fixité, pénétrant jusqu'aux coins les plus reculés du monde, toujours là pour éclairer ceux qui se tournent vers lui. Tu as oublié pratiquement que ma volonté était pourtant la volonté d'une personne d'amour. Le soleil ne peut pas ne pas rayonner et il ne sait pas qu'il rayonne. Si je vous ai créés, si mon fils vous a sauvés, c'est qu'il m'a plu de vous donner le royaume. Pense à ces grands bienfaits, à ces initiatives pleinement libres, gratuites, que rien ne demandent et que j'ai prises pour vous, la création, la rédemption.

Ne pense pas seulement à la manière dont le bienfait vous en est appliqué. Pense à l'amour qui les inspira et qui est sous le voile des phénomènes dont l'enchaînement implacable, d'ailleurs dérégulé par le péché, se déroule au cours des temps de ma création. Sous toutes les grâces que ta bonne volonté te rend capable de recevoir, sache reconnaître, comme leur origine et leur cause, mon unique amour. Absorbe-toi dans la pensée de cet amour qui est en moi. C'est de cela que tu as besoin maintenant et, quand tu auras été bien fortifié, tu pourras regarder le monde et ta faiblesse, ils ne t'effraieront plus.

“Vendez ce que vous avez. Là où est votre trésor, là aussi est votre coeur”

Vois ce que je disais à mes apôtres quand ils s'inquiétaient du lendemain : Vendez ce que vous avez... afin que j'aie votre coeur.

C'est vrai que tu m'as donné bien des choses et je comprends que tu te sentes les mains vides mais tu ne m'as pas donné cela comme je l'aurais voulu. Tu me l'as donné pour mon oeuvre, pour me servir, comme des choses dont j'avais besoin pour sauver le monde. Ton temps, ta vie, tu les as donnés pour la diffusion de ma doctrine de vérité, tu étais tout donné à l'oeuvre, pour reprendre ton expression. Mais cette oeuvre qui était mon oeuvre, tu ne t'y es pas donné autrement que tu te serais donné à une oeuvre de la terre, autrement que d'autres se donnent à l'oeuvre de la science ou du progrès social. Tu as oublié la parole de mon apôtre : “Quand je distribuerais tous mes biens..., si je n'ai pas la charité, cela ne me sert de rien”. Tu as oublié qu'on peut distribuer tous ses biens, comme tu l'as fait, sans avoir la véritable charité. Peut-être, est-ce pour cela que tu te sens encore si faible.

La véritable charité ne m'oublie pas pour mon oeuvre. Elle sait que j'estime l'amour plus que le service. Elle donne pour mieux m'aimer afin que là où est le trésor, là aussi soit le coeur. Ne sois pas un homme d'affaires. Mon église n'est pas un chantier où on travaille, une société où tous les membres doivent apporter tout leur avoir, mais une famille où l'on m'aime. Il faut que le don de soi soit orienté vers l'amour plus que vers le service. Les deux ne s'excluent pas, bien sûr, mais il ne faut pas oublier l'un pour l'autre. Ne l'as-tu pas fait un peu ?

Seigneur, je désire accéder à l'amour afin que là où est déjà un peu mon trésor, là aussi soit mon coeur.

"C'est celui qui garde mes commandements car je n'ai point parlé de moi-même. Le Père qui m'a envoyé m'a prescrit lui-même ce que je dois dire et ce que je dois enseigner. Et je sais que son commandement est la vie éternelle"

On peut entendre le mot "commandement" dans un sens général et dans un sens plus restreint. Au sens général, il n'y a que deux commandements : tu aimeras le Seigneur ton Dieu de toutes tes forces, de toute ton âme, de tout ton esprit. Et le second est semblable au premier : tu aimeras ton prochain comme toi-même. Au sens plus restreint, le mot désigne chacun des actes quotidiens que l'âme, entrée dans la réalisation de sa vie chrétienne, doit accomplir. Il n'y a en effet, pour celui à qui le Christ ne parle plus en paraboles mais en vérité, à chaque heure du jour, un geste, une démarche à faire, une conversation à écouter, une lecture à entreprendre. Ces actes sont des ordres de Dieu. L'âme doit alors être attentive à écouter ces ordres, toute tournée vers l'intérieur par le recueillement. Peu à peu, il se formera ainsi en elle une sorte de perception spirituelle par laquelle elle sentira quand elle devra parler et quand elle devra se taire, quand elle devra prier et quand elle devra agir. La pureté du coeur et la docilité sont à ce moment-là de précieuses vertus pour elle.

Ce n'est d'ailleurs qu'un premier pas dans la vie chrétienne. Il arrivera un moment où, à force de fidélité, l'âme sera informée par la vie divine. Dieu alors ne lui manifestera plus sa volonté sous la forme contraignante, distante, discursive d'un ordre car il ne s'adressera plus à un serviteur qui ne sait pas ce que son maître fait mais à un ami, à un enfant, qui connaît son ami, qui connaît le Père et l'oeuvre du Père et dont la nourriture est de faire sa volonté. L'âme toute unie à la volonté divine s'y conformera aussitôt et comme naturellement. Elle vivra dans le Christ et le Christ sera sa vie.

I - Dans l'ordre présent de Dieu est toute notre sanctification.

Toute notre science consiste à connaître cet ordre du moment présent. Toute lecture qui se fait autrement que par l'ordre de Dieu est nuisible. C'est la volonté de Dieu et son ordre qui est grâce et qui opère au fond de nos coeurs par nos lectures comme par toutes nos autres oeuvres. Sans lui, les lectures ne sont que des espèces ou apparences vaines qui, dénuées de notre regard de la vertu vivifiante de l'ordre de Dieu, ne servent qu'à vider le coeur par la plénitude même qu'elles causent à l'esprit.

C'est l'ordre de Dieu qui est la plénitude de tous nos moments. Il s'écoule sous mille apparences différentes qui, devenant successivement notre devoir présent, forment, font croître et consomment en nous l'homme nouveau jusqu'à la plénitude que la divine sagesse nous a destinée.

"Si l'oeuvre de notre sanctification nous offre des difficultés, en apparence insurmontables, c'est que nous ne savons pas nous en faire une juste idée. En réalité, la sainteté se réduit à une seule chose : la fidélité à l'ordre de Dieu. Or cette fidélité est également à la portée de tous, soit dans sa partie active, soit dans son exercice passif. La pratique active de la fidélité consiste dans l'accomplissement des devoirs qui nous sont imposés soit par les lois générales de Dieu et de l'église, soit par l'état particulier que nous avons embrassé. Son exercice passif consiste dans l'acceptation amoureuse de tout ce que Dieu nous envoie à chaque instant. Le moment présent est le pain et le vin, les espèces sous lesquelles nous recevons très réellement Dieu.

La volonté de Dieu est l'essentiel, le réel et la vertu de toutes choses. C'est elle qui les ajuste et les rend propres à l'âme. Sans elle, tout est vide, néant, mensonge, vanité, lettre, écorce et mort. La volonté de Dieu est le salut, la santé, la vie du corps et de l'âme, quelque apparence que porte le sujet auquel elle s'applique. Il ne faut pas regarder les rapports que les choses ont à l'esprit et au corps pour juger de leur vertu car ces rapports sont de peu d'importance. C'est la volonté de Dieu qui donne aux choses, quelles qu'elles soient, l'efficacité pour former Jésus-Christ au fond de nos coeurs. Il ne faut point donner de loi à cette volonté ni lui poser de limites car elle est toute puissante. Que l'esprit ait les idées qu'il lui plaira, ne fût-ce pour le corps que maladies et morts, cette divine volonté est toujours, pour le moment présent, la vie du corps et de l'âme. L'un et l'autre, dans quelque état qu'ils soient, ne sont jamais soutenus que par elle. Le pain sans elle est un poison. Par elle, le poison est un remède salutaire. Les livres, sans elle, ne font qu'aveugler. L'obscurité, par elle, devient lumière. Elle est le tout, le bon, le véritable en toutes choses. En tout, elle donne Dieu et Dieu est l'être infini qui tient lieu de tout à l'âme qui le possède" (P. de Caussade : L'abandon à la divine providence).

II - Pour entendre et suivre l'ordre de Dieu, il faut avoir le coeur pur

"Le premier moyen pour arriver à la perfection est la pureté du coeur. Elle consiste à n'avoir rien dans le coeur qui soit tant soit peu contraire à Dieu et à l'opération de la grâce. Nous devons mettre tout notre soin à purifier notre coeur parce que c'est là qu'est la racine de tous nos maux.

Pour concevoir combien la pureté du coeur nous est nécessaire, il faut comprendre quelle est la corruption naturelle du coeur humain. Il y a en nous une malice infinie que nous ne voyons pas parce que nous n'entrons jamais sérieusement dans notre intérieur. Si nous le faisons, nous y trouverions une infinité de désirs et d'appétits déréglés, d'honneurs, de plaisirs, de commodité, lesquelles bouillonnent sans cesse dans notre coeur. Nous sommes si pleins d'idées fausses et de jugements erronés, d'affections déréglées, de passions et de malice que nous aurions honte de nous-mêmes si nous nous voyions tels que nous sommes. Imaginons un puits

bourbeux duquel on tire incessamment de l'eau. Au commencement, ce qu'on en tire n'est quasi que de la boue mais, à force de tirer, le puits se purifie et l'eau devient claire de sorte qu'à la fin l'eau est fort belle et cristalline. Afin que l'âme soit libre pour converser avec Dieu et entendre ses commandements, elle a besoin d'être délivrée de trois sortes d'empêchements : des péchés, des passions, des distractions importunes. Ce sont trois degrés bien différents. La vraie pureté de l'âme a un premier degré, ne rien faire où il y ait apparence de péché. Le second, de n'attacher son affection à rien, ni de mauvais ni de bon, mais s'étudier au parfait dégagement de toutes les choses créées. Le troisième, de ne faire aucune action inutile ni admettre aucune pensée vaine ou basse mais de s'occuper toujours en ce qui est de la gloire de Dieu. Voilà une excellente pratique qui peut subsister même dans l'état de sécheresse et de peines intérieures, une ample matière de vertu et une belle preuve de fidélité au service de Dieu. Les fautes les plus légères et les moindres imperfections, quand elles sont volontaires, font quatre maux à l'âme : elles l'obscurcissent et l'aveuglent de plus en plus, elles la souillent, elles l'inquiètent et la gênent, elle diminue ses forces et l'affaiblissent. L'exercice des vertus produit quatre effets contraires. Une des choses qui retardent le plus les progrès qu'on pourrait faire dans la perfection, qui retient l'âme dans sa bassesse et de quoi on s'aperçoit le moins, c'est de se laisser aller à mille choses inutiles. Il faudrait éviter toutes les pertes de temps et ne jamais rien faire ni rien penser qui ne fût à la gloire de Dieu. Faute de cela, on avance fort peu et on attache son cœur à mille objets qui l'inquiètent et le distraient dans l'oraison. Un des vrais efforts de la ferveur est de veiller sur soi et de ne rien faire d'inutile. (P. Lallemand : Doctrine spirituelle).

III - La fidélité à l'ordre de Dieu

"Quand l'âme est entrée dans la voie de la pureté intérieure, qu'elle conçoit sa vie comme devant être la fidélité à l'ordre de Dieu, elle entrevoit, tel un idéal de sainteté, que Dieu devra la posséder si pleinement qu'elle n'ait plus de volonté à elle et que l'esprit de vérité la conduise en toutes choses. Elle entrevoit dans cette plénitude volontaire de l'abandon, non seulement sa perfection à elle mais encore le moyen de porter le Christ aux âmes. Le but où nous devons aspirer, c'est d'être tellement possédés et gouvernés par le saint esprit que ce soit lui seul qui conduise toutes nos puissances et tous nos sens, qui règle tous nos mouvements intérieurs et extérieurs et que nous nous abandonnions entièrement par un renoncement spirituel de nos volontés et de nos propres satisfactions. Ainsi nous ne vivons plus en nous-mêmes mais en Jésus-Christ par une fidèle correspondance aux opérations de son divin esprit. Quand une âme s'est abandonnée à la conduite du saint esprit, il l'élève peu à peu et la gouverne. Au commencement, elle ne sait où elle va mais peu à peu la lumière intérieure l'éclaire et lui fait voir toutes ses actions et le gouvernement de Dieu en ses actions de sorte qu'elle n'a presque autre chose à faire que de laisser faire Dieu en elle et par elle, ce qui lui plaît. Ainsi elle s'avance merveilleusement" (D.S. page 46). Le langage qu'emploie ici le P. Lallemand peut faire illusion et laisser croire qu'une telle doctrine si mystique fait bon marché de la volonté. En réalité, cette doctrine, essentiellement mystique c'est-à-dire insistant d'abord et surtout sur la vie d'union profonde de l'âme adhérant à Dieu, ne laisse pas la volonté se morfondre. Bien loin de là, puisque cette volonté est toute appliquée à écarter ce qui gênerait l'union à Dieu et à jeter constamment l'âme en Dieu. Voici d'ailleurs les moyens que conseille le P. Lallemand pour arriver à cette docilité qui est bien la plénitude de la fidélité à l'ordre de Dieu. On verra que la part de la volonté n'est pas négligée. Obéir fidèlement aux volontés de Dieu que nous connaissons déjà. Il y en a plusieurs que nous ne connaissons pas car nous sommes pleins d'ignorance. Dieu ne nous demandera compte que des connaissances qu'il nous aura données. Faisons-en bon usage. Il nous en donnera de nouvelles. Accomplissons ce qu'il nous a déjà fait connaître de ses desseins et il nous manifestera ensuite les autres.

Renouveler souvent le bon propos de vivre en toutes choses la volonté de Dieu et nous affermir dans cette résolution autant qu'il est possible. Demander sans cesse cette lumière et cette force du saint esprit pour accomplir les volontés de Dieu, nous lier au saint esprit et nous tenir attachés à lui, comme saint Paul qui disait aux prêtres d'Ephèse: "étant lié par le saint esprit, je m'en vais à Jérusalem". Surtout au changement des actions les plus importantes, demander à Dieu la lumière du saint esprit et lui protester sincèrement que nous ne désirons autre chose que de faire sa volonté. Après quoi, s'il ne nous donne point de nouvelles lumières, nous ferons auparavant ce que nous avons coutume de faire et ce qui nous semblera pour lors le meilleur. (On remarquera la prudence de cette doctrine qui pourrait faire songer, à première lecture, à de l'illumination). Remarquer exactement les divers mouvements de notre âme. Par cette diligence, nous viendrons peu à peu à reconnaître ce qui est de Dieu et ce qui n'en est pas. Ce qui vient de Dieu dans une âme soumise est ordinairement paisible et tranquille. Ce qui vient du démon est violent et porte en soi le trouble et l'anxiété" (D.S, page 175).

Une telle spiritualité peut paraître trop haute, trop exigeante. Elle ne fait pourtant que développer l'enseignement même de l'évangile, la parole du Christ, cette parole vivante qu'il nous a laissée afin que notre joie soit parfaite. "Demeurez en moi et moi en vous. De même qu'une branche ne saurait porter de fruit d'elle-même sans rester sur le cep de la vigne, il en est ainsi de vous, si vous ne demeurez en moi... Je vous ai dit ces choses afin que ma joie soit en vous et que votre joie soit parfaite" (Jn 15,4-11).

“Béni soit Dieu, le Père de Notre Seigneur Jésus-Christ”

Il faut avoir courageusement marché à votre suite, Jésus, pour bénir Dieu de votre venue. Il faut avoir beaucoup vécu près de vous, avec vous, pour vous. Celui qui n’a fait que vous regarder passer, qui s’est borné à vous regarder travailler, ne saura jamais bénir Dieu ainsi.

Il faut que notre vie ait reçu de votre oeuvre à faire actuellement et de votre présence parmi nous, il y a 20 siècles déjà, une forme nouvelle. Il faut que notre vie soit une chose incompréhensible pour ceux qui ne savent pas votre venue. Alors seulement nous saurons vous aimer assez, Jésus, pour en remercier Dieu. Il faut que notre amour pour vous ne soit pas une autre manière, plus subtile, de nous retrouver. Il faut que notre service ne soit pas une manière cachée de nous servir. Autrement, nous pourrions bien bénir Dieu du don qu’il nous a fait en vous, cette louange sera plus l’imitation de ce que d’autres font ou disent que le jaillissement essentiel de notre vie. De tels remerciements sont plutôt des prises de congé, comme l’enfant qui s’en va avec son jouet.

Mon Dieu, apprenez-nous à comprendre l’attente messianique qui animait les prophètes et tirait d’eux leurs accents uniques. Apprenez-nous à communier avec l’esprit le plus pur de l’ancien testament pour comprendre la joie de la bonne nouvelle. Apprenez-nous, maintenant qu’il est venu, à ne pas le méconnaître, sous la vague nivellatrice du naturalisme. Jadis, l’humanité était “assise à l’ombre de la mort”. Maintenant que la vie s’est montrée parmi nous, pourquoi beaucoup dorment-ils dans sa lumière ?

“Le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation”

L’âme chrétienne rend grâce naturellement quand elle vit vraiment son christianisme, quand elle a su s’arracher à la distraction de ses occupations et aux crispations de ses soucis, quand elle a su, par un acte de foi, dépasser les apparences qui semblent vouloir l’engloutir comme l’énorme monde brutal et inconscient engloutit le pauvre petit apôtre. La source de cette action de grâce n’est en effet pas spécialement dans la vision des circonstances extérieures qui viennent nous fasciner. Il y en a d’autres qui viennent nous nuire et nous détruire. Elle jaillit d’un regard fixé sur Dieu qui nous fait persévérer dans l’être spirituel au milieu de mille occasions de mort, qui nous fait croître et grandir au milieu des mille possibilités de tomber et de dégénérer en nous donnant de quoi tourner en notre bien tout ce qui vient se présenter à nous, tout ce qui vient interférer en nous. Perpétuelle expérience de la petite barque que la vague menace d’engloutir et qui bondit heureusement au-dessus de la lame. Le besoin le plus profond de l’homme qui se sait être, c’est de se savoir demeurer dans l’être, son bien primordial. Stabilité qu’il cherche partout, en toutes choses, et qu’il ne trouve en aucune, stabilité qui n’est qu’en celui qui est éternellement. Mon Dieu, je puis être consolé d’une épreuve par une distraction qui me la fait oublier mais ce n’est là encore qu’un remède fragile, qui écarte le mal en le masquant plutôt qu’en le supprimant. Vous seul pouvez arracher la racine de la souffrance de l’homme, son mal d’être une âme impérissable si incorporée dans les choses de ce monde qu’elle se voit dépérir avec tout ce qui sans cesse la quitte, en lui donnant, dans votre communion avec lui, la stabilité silencieuse, immobile et vivante de votre être éternel.

Ce n’est pas sans disposition de notre part. Seul l’homme intérieur connaîtra la source cachée de toute consolation. Elle n’est pas pour celui qui ne rêve que de sentir, de jouir, qui fuit ce qui le blesse pour mieux se précipiter sur ce qui le sollicite. Son âme est trop troublée par le bruit de tout ce qui passe pour savoir reconnaître le silence de ce qui demeure. Elle est incapable de goûter la consolation de Dieu. La connaîtrait-elle que ce serait pour elle ennui ! Elle n’est pas non plus pour l’égoïste qui cherche dans un stoïcisme dur le remède à sa souffrance. Qui se raidit ainsi contre l’épreuve se raidit aussi contre Dieu. Sa raideur, si courageuse soit-elle, ne va pas en général sans un sentiment de révolte qui rend cette âme incapable de l’humilité qui atteint la consolation divine.

Seul, l’homme intérieur sait cela. Ce n’est pas que la souffrance ne le surprenne toujours; ce n’est pas que l’épreuve ne commence d’abord par le troubler. Mais vient l’heure qui suit la première secousse. Sous le couvert de l’humilité qui écarte la révolte dans son acceptation et de la confiance en Dieu qui écarte les débordements du désir passionné de fuite et de revanche, l’âme pénètre dans sa profondeur, elle s’enfonce dans l’épaisseur de sa vie. Elle y découvre la stabilité que Dieu lui a donnée, cette stabilité où elle saisit, jusqu’à l’évidence intime, la bienheureuse dépendance de tout ce qu’elle est vis-à-vis de Dieu, celui qui est.

“Afin que, par la consolation que nous recevons nous-mêmes de lui, nous puissions consoler les autres dans toutes leurs afflictions”

Que peut dire une âme heureuse de ce monde à celle que le malheur frappe pour la consoler ? Ses paroles sont toujours creuses et la pitié ne saurait les remplir. Le coeur ne peut donner que ce qu’il a. Il ne peut souhaiter aux autres que ce qu’il possède. La consolation qu’il propose est une distraction qui cherche à trouver, dans la description d’un avenir meilleur, dans la flatterie des désirs invincibles que l’homme le plus malheureux possède encore, une force et une efficacité qu’elle ne possède pas en soi. L’homme que le monde écrase ne saura que donner sa morne philosophie de la vie, celle d’un vaincu qui n’oublie pas.

Mais qui dira la magique puissance de consolation du coeur qui connaît, dans le silence de son souffle, votre consolation, mon Dieu ? Qui dira la charité intelligente qui le guide auprès des âmes douloureuses ? Elle lui inspire des paroles et des silences, véritables incantations, qui leur ouvrent le chemin que lui-même a pris pour découvrir la source de toute paix, de celle que le malheur ne peut arracher. La paix que donnent vos églises,

Seigneur, n'est pas plus efficace que celle que laisse de telles visites. En vérité, c'est la même car elle est celle de votre présence.

Toutes les afflictions lui sont intelligibles parce que le coeur pacifié les comprend par le dedans et que toutes, elles viennent de la même racine. Pour toutes, elle a le mot qu'il faut dire car il le dit en lui donnant le sens profond qui éveille dans l'âme troublée le sens d'une stabilité essentielle inconnue.

Encore faut-il accepter d'être ainsi consolé ! Faut-il le mériter ! Combien d'inconsolables expient, dans leur révolte amère et douloureuse, une passion insatiable de jouissance et d'orgueil ?

“Les souffrances du Christ abondent en nous”

Plus on aime, plus on a l'occasion de souffrir car l'amour rend vulnérable. Plus on aime ce que le monde n'aime pas, plus on a l'occasion de souffrir car ce n'est pas en vain qu'il règne ici-bas.

Aussi le chrétien, de par son coeur, de par l'objet de son amour, l'avènement du royaume dans les âmes, est-il plus qu'un autre exposé à souffrir. Plus qu'un autre, il participe à l'enfantement douloureux du monde nouveau. Souffrir d'abord dans son coeur les combats que lui livre sa propre chair. Combien de fois, Seigneur, en ces moments de lutte, de tentation, n'en suis-je pas venu à regretter de vous avoir connu, vous et votre idéal ? Vous êtes si exigeant et nous sommes si faibles. Souffrir ensuite de la médiocrité religieuse qui règne ici-bas, des âmes qui se gâchent ou qui en gâchent d'autres, de l'éternelle chute matérialiste et pharisienne qui menace toujours tout édifice spirituel. Certains soirs, l'apôtre voudrait fuir au désert pour ne plus voir cette si lamentable et inextricable situation.

Tout ceci n'est que la préparation de l'âme à connaître la souffrance du Christ. Revivant par l'extérieur la vie de Jésus, connaissant comme lui la tentation, la fatigue, l'échec, l'âme découvre alors par l'intérieur le mystère de Jésus, la souffrance divine d'un coeur de Dieu. Des échecs spirituels qu'elle voit autour d'elle, elle remonte à l'échec divin que la croix est venue engloutir.

Seigneur, ce n'est pas sans raison que, pour arriver à connaître votre coeur, il faut monter par les échelons de votre vie. Soyez béni de nous faire vivre votre vie avant de nous faire communier activement à votre mort. Vous nous cachez cette dernière comme sous le voile d'une hostie. Qui pourrait, s'il ne connaissait pas votre consolation divine, comprendre votre passion car la connaître, c'est la porter. L'âme qui est entrée dans cette souffrance active connaîtra les jaillissements de votre consolation divine. Passion et consolation divines, mystérieuse dualité dont les développements se complètent et s'achèvent, fruits d'un amour qui se donne et d'un être dont c'est c'est l'être de se posséder, application de Dieu à l'homme pour faire l'homme, sien.

Celui que vous en avez reconnu digne sera le messager de votre paix. Vous disiez à vos apôtres : Paix avec vous !, chaque fois que vous leur apparaissiez après les jours de ténèbres. Lui aussi pourra dire : Paix avec vous et sa présence muette en sera déjà le signe efficace.

“Si nous sommes affligés, c'est pour votre consolation et votre salut. Si nous sommes consolés, c'est pour votre consolation... Notre espérance à votre égard est ferme puisque nous savons que, comme vous avez part aux souffrances, vous avez aussi part à la consolation”

Celui qui souffre pour quelque chose, l'aime. Nul signe n'est plus manifeste de la valeur chrétienne d'une âme que sa souffrance devant le monde qui ignore le message du Christ et veut pas le connaître. Plus que les élancements d'une dévotion sensible, plus que les entraînements d'une action chrétienne, la souffrance chrétienne distingue l'âme du disciple de celle du badaud ou du curieux. Ce n'est pas qu'il ne se mêle à elle, au début, bien des choses étrangères qui lui donnent sa violence, son amertume et jusqu'au rictus d'une révolte. Elle se purifiera dans l'action et la prière. Un jour, elle découvrira la raison profonde de ses souffrances, l'originalité foncière que le monde n'a pas faite et ce sera pour le bienfait de beaucoup. Les autres êtres pourront vite acquérir le calme extérieur et les manières aisées d'une vie réglée. Connaîtront-elles la consolation de Dieu qui sourd d'une âme humiliée ? Souvent leur milieu leur donnera leur couleur, il les aimera comme il s'aime, d'un amour stérile. Seigneur, ne nous laissez pas étrangers à votre passion, dussions-nous d'abord souffrir votre douleur avec tous les spasmes d'une chair encore mal purifiée. Celui qui sème dans les larmes récolte dans l'allégresse !

189 - **Que risquons-nous pour la foi ?** (Mt 20, 22)

“Pouvez-vous boire le calice que je dois boire ? - Nous le pouvons”

Ces paroles des saints apôtres Jacques et Jean répondaient à une très solennelle question que leur adressait leur divin maître. Ils convoitaient, avec une noble ambition, quoique jusqu'à présent ils n'avaient pas pratiqué la plus haute sagesse et ne fussent pas instruits des plus saintes vérités, ils convoitaient de s'asseoir auprès de lui sur son trône de gloire. Ils ne se contentaient de rien moins que de ce don spécial qu'il était venu accorder à ses élus et qu'il leur acheta peu après par sa mort. Ils demandaient le don de la vie éternelle. En réponse, Jésus ne leur dit pas qu'ils auront ce don, bien qu'en réalité il leur fût réservé, mais il leur rappelle ce qu'ils doivent aventurer pour l'avoir. Pouvez-vous boire le calice que je boirai, être baptisés du baptême dont je suis baptisé ? Ils lui dirent : Nous le pouvons. Voici donc une grande leçon qui nous est donnée, c'est que notre devoir de chrétiens consiste à courir des risques pour la vie éternelle sans avoir la certitude du succès et sans pouvoir connaître l'étendue des risques auxquels nous nous exposons.

Ils auront un succès et une récompense éternelle, ceux qui persévéreront jusqu'à la fin mais nul parmi nous ne sait d'une façon certaine qu'il persévérera. Il est donc parfaitement vrai que, pour nous tous individuellement, la poursuite du ciel est une aventure où nous nous lançons sans avoir la certitude du succès final. C'est en vérité le sens réel du mot "aventure" car c'est une étrange aventure que celle qui ne comporte ni peur ni risque ni danger ni anxiété ni incertitude. Il en est certainement ainsi. En cela consiste l'excellence et la noblesse de la foi. C'est la raison pour laquelle la foi est distinguée de toutes les autres grâces et honorée comme le moyen spécial de notre justification parce qu'elle prouve que nous avons le coeur de courir une aventure.

Saint Paul nous le montre suffisamment dans le chapitre 11 de l'épître aux Hébreux. Après avoir cité le texte : Le juste vivra de la foi, il continue : Or la foi est la substance, c'est-à-dire la réalisation, de choses espérées, l'évidence, c'est-à-dire la preuve, de choses invisibles. Croire, c'est essentiellement se rendre présent à soi-même ce qui est invisible, agir sur une simple espérance comme si on avait réellement la possession, aventurer pour cela, jouer le bien-être, le bonheur ou tout autre bien présent, sur la chance de l'avenir. C'est pourquoi saint Paul dit expressément dans une autre épître : "Si c'est pour cette vie seulement que nous espérons dans le Christ, nous sommes les plus malheureux de tous les hommes" (1 Cor. 15,19). Si les morts ne ressuscitent pas, nous avons fait en vérité le pire calcul dans le choix de notre vie et nous nous trompons entièrement. Il nous montre dans l'épître aux Hébreux l'exemple des saints de l'ancienne loi qui ont ainsi risqué leur bonheur présent sur une chance future. Abraham s'en alla, ne sachant où il allait. Lui et les autres moururent, n'ayant pas reçu les promesses mais les ayant vues de loin et ils avaient foi en elles et les embrassaient et confessaient qu'ils étaient des étrangers et des pèlerins sur la terre. Telle était la foi des patriarches et, dans notre texte, nous voyons les jeunes apôtres, avec une simplicité ignorante mais généreuse, prétendre à la même foi.

Nous le pouvons

Si peu qu'ils comprissent dans sa plénitude ce qu'ils disaient, leurs paroles montraient le fond de leur coeur et prophétisaient leur conduite future. Ils dirent à Jésus : Nous le pouvons. Ils s'engagent comme inconsciemment, un plus puissant qu'eux les saisit et les fit captifs par une sorte de ruse.

Mais leur engagement sans défiance était, après tout, fait du fond du coeur, quoiqu'ils ne sussent pas ce qu'ils promettaient. Par là, il fut accepté. Jésus en récompense, sans leur promettre le ciel, leur dit miséricordieusement : En vérité, vous boirez mon calice et vous serez baptisés du baptême dont je suis baptisé.

Notre-Seigneur semble agir de la même manière avec saint Pierre. Il accepta l'offre qu'il lui faisait de le servir tout en l'avertissant combien peu lui-même comprenait ce qu'il faisait. L'apôtre zélé désirait suivre son Seigneur sur le champ mais Jésus répondit : Là où je vais, tu ne peux me suivre maintenant mais tu me suivras plus tard" (Jn 13,36). A un autre moment, Jésus fit valoir la promesse qui lui avait été faite. Il dit : Suis-moi ! et, en même temps, s'explique : En vérité, en vérité, je te le dis, quand tu étais jeune, tu te ceignais toi-même et allais où tu voulais. Quand tu seras vieux, tu étendras tes mains et un autre te ceindra et te mènera là où tu ne voudras pas" (Jn 21,22).

Voilà ce que les apôtres aventureaient en esprit de foi et sans avoir ces certitudes. Notre-Seigneur, dans un passage de l'évangile de Luc, nous impose à tous la nécessité de faire la même chose de propos délibéré. "Qui d'entre vous, voulant construire une tour, ne s'assied pas auparavant pour calculer les dépenses qui sont nécessaires et s'il a de quoi l'achever, de peur que lorsqu'il aura posé les fondements et n'aura pu l'achever, ceux qui le verront se moquent de lui, disant : Cet homme a commencé à bâtir et il n'a pu achever". Et il ajoute : "Ainsi donc, quiconque d'entre vous ne renonce point à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple", nous avertissant ainsi du plein sacrifice que nous devons faire. Nous lui abandonnerons notre tout et il nous réclamera ceci ou cela ou nous en laissera une partie pour un temps, suivant son bon plaisir.

D'autre part, le jeune homme riche qui s'en alla triste lorsque Notre-Seigneur lui demandait de donner tout ce qu'il possédait et de le suivre, est un exemple de quelqu'un qui n'a pas eu la foi nécessaire pour risquer sur la parole du Christ la perte de ce monde dans l'espoir de gagner le monde à venir.

Si donc la foi est l'essence d'une vie chrétienne et si elle est ce que je viens de décrire, **il s'ensuit que notre devoir consiste** :

- à risquer, sur la parole du Christ, ce que nous avons pour ce que nous n'avons pas et à le faire d'une façon noble et généreuse,
- non pas certes inconsidérément ou légèrement mais pourtant sans savoir clairement ce que nous faisons, sans savoir ce que nous abandonnons ni d'autre part ce que nous gagnerons,
- incertains de notre récompense, incertains de l'étendue du sacrifice
- et en toutes choses, nous appuyant sur lui et nous en remettant à lui, ayant confiance qu'il remplira sa promesse, qu'il nous aidera à remplir nos propres désirs
- et agissant ainsi en toutes choses sans sollicitude ou anxiété de l'avenir.

Les conclusions pratiques

Je pense que ce que j'ai dit jusqu'ici paraît simple et irrécusable à la plupart de ceux qui m'écoutent et, pourtant, lorsque je commencerai à en tirer les conclusions pratiques qui en découlent, immédiatement, il s'en trouvera, à coup sûr, qui, dans le fond de leur coeur si ce n'est ouvertement, reculeront.

Nous autres, ministres du Christ, les hommes nous laissent poursuivre notre prédication tant que nous nous maintenons parmi les vérités générales et jusqu'à ce qu'ils voient qu'elles les atteignent et qu'ils ont à agir d'après elles. Alors ils s'arrêtent brusquement, ils se reprennent et reculent en disant qu'ils ne voient pas ceci ou n'admettent pas cela. Bien qu'ils soient absolument incapables de dire pourquoi telle chose ne s'ensuit pas de ce qu'ils ont déjà accordé, quand nous leur montrons qu'elles en découlent nécessairement, ils n'en persistent pas moins à dire qu'ils ne voient pas le lien et ils cherchent des excuses. Ils disent que nous poussons les choses trop loin, que nous sommes extravagants et que nous devrions limiter et atténuer ce que nous disons, que nous ne tenons pas compte des temps et des saisons. Voilà ce qu'ils prétendent et, comme on le dit avec raison, on trouve toujours une issue quand on veut sortir. Il n'y a pas de vérité, si irrésistiblement claire soit-elle, à laquelle les hommes ne puissent échapper en fermant les yeux. Il n'y a pas de devoir, si pressant soit-il, contre lequel ils ne puissent trouver des milliers de bonnes raisons quand il s'agit d'eux-mêmes. Ils diront sûrement que nous poussons les choses trop loin quand nous les poussons jusqu'à leur coeur.

S'aventurer sans voir

Cette triste infirmité des hommes qui se disent chrétiens, nous la voyons dans le sujet qui nous occupe. Qui n'admet pas du premier coup que la foi consiste à s'aventurer sans voir sur la parole du Christ ?

Pourtant en dépit de cela, ne peut-on pas se demander sérieusement si les hommes en général, même les meilleurs, aventurent quoi que ce soit sur la vérité du Christ ? Que chacun de ceux qui m'écoutent se demande à lui-même quel enjeu il a mis sur la vérité de la promesse du Christ et ce qu'il perdrait en supposant, quoique la supposition soit inadmissible, qu'elle vienne à faillir ? Nous savons ce que c'est de mettre un enjeu sur quelque entreprise de ce monde. Nous aventurons notre fortune dans des spéculations qui nous promettent un bénéfice, des spéculations dans lesquelles nous avons confiance, nous avons foi. Qu'avons-nous aventuré pour le Christ ? Que lui avons-nous donné sur la foi de sa promesse ? L'apôtre dit que lui et ses frères seraient les plus malheureux d'entre tous les hommes si les morts ne ressuscitaient pas. Pouvons-nous, en quelque degré, nous appliquer ceci à nous-mêmes ? Actuellement, nous pensons peut-être avoir quelque espérance du ciel. Sans doute, nous perdrons cela mais, après tout, en quoi notre condition présente en serait-elle rendue pire ? Un marchand qui a embarqué quelque bien dans une spéculation qui échoue, perd non seulement son espérance de gain mais une part de son bien qu'il avait aventurée.

Telle est donc la question : qu'avons-nous aventuré ?

Je crains réellement qu'à l'examen, on ne trouve rien de ce que nous résolvons, rien de ce que nous faisons ou ne faisons pas, rien de ce que nous évitons, rien de ce que nous choisissons, rien de ce que nous abandonnons, rien de ce que nous poursuivons, que nous n'eussions de même résolu, fait ou pas fait, évité, choisi, abandonné et poursuivi si le Christ n'était pas mort et si le ciel ne nous avait pas été promis. Je crains réellement que la plupart des hommes appelés chrétiens, quoi qu'ils puissent professer, quoi qu'ils puissent s'imaginer qu'ils sentent, quelles que soient la chaleur, la lumière et l'amour qu'ils puisse s'attribuer, agiraient à peu près de même, ni beaucoup mieux ni beaucoup plus mal, s'ils croyaient que le christianisme est une fable. Jeunes, ils s'abandonnent à la concupiscence ou du moins poursuivent les vanités de ce monde. Avec le temps, ils entrent dans les affaires ou prennent tout autre mode de gagner de l'argent. Puis ils se marient et s'établissent et, leur intérêt coïncidant avec leur devoir, ils semblent être et se croient eux-mêmes des hommes responsables et religieux. Ils s'attachent peu à peu à l'ordre des choses établi. Ils commencent à avoir du zèle contre le vice et l'erreur et ils cherchent à être en paix avec tous les hommes. En vérité, une telle conduite est en elle-même bonne et digne de louanges. Je dis seulement qu'elle n'a rien à voir du tout, au moins nécessairement, avec la religion. Il n'y a rien en elle qui soit une preuve de la présence de principes religieux en ceux qui l'adoptent. Il n'y a rien qu'ils ne feraient quand même s'ils n'avaient autre chose à en tirer que ce qu'ils en tirent maintenant. Ils y gagnent quelque chose, ils satisfont leurs désirs actuels, ils sont calmes et rangés par ce que c'est leur intérêt et leur goût de l'être mais ils n'aventurent rien, ils ne risquent rien, ne sacrifient rien, n'abandonnent rien sur la foi de la parole du Christ.

Prenons un exemple. **Saint Barnabé** avait une propriété dans Chypre. Il l'abandonna aux pauvres du Christ. Voilà un sacrifice évident ! Il a fait quelque chose qu'il n'aurait pas fait s'il n'avait tenu pour vrai l'évangile. Il est clair que, si l'évangile se trouvait être une fable, ce qu'à Dieu ne plaise, Barnabé aurait commis une insigne maladresse. Grandement trompé, il aurait souffert en conséquence. Il serait pareil à un marchand dont les bateaux auraient fait naufrage ou dont les correspondants auraient failli à leur parole. L'homme a confiance en l'homme, il croit au crédit de son voisin. Mais les chrétiens ne risquent rien généreusement sur la parole de leur Sauveur, c'est pourtant la seule chose qu'ils ont à faire. Le Christ nous dit lui-même : "Faites-vous des amis avec les richesses injustes afin que, lorsque vous viendrez à manquer, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels" (Lc 16,9). C'est-à-dire, achetez un intérêt dans le monde à venir avec cette richesse dont le monde use injustement, nourrissez les affamés, habillez ceux qui sont nus, soignez les malades et cela se changera en

bourses que le temps n'use point, en un trésor qui ne vous fera pas défaut dans les cieux (Lc 12,33). Je vous dis que les aumônes sont ainsi un risque évident et un témoignage de foi.

De même, lorsqu'il a de belles espérances en ce monde, l'homme qui abandonne la promesse d'une grande richesse ou d'un haut rang afin d'être plus près du Christ, d'avoir une place en son temple, d'avoir plus de facilités pour la prière ou la louange; celui-là court une aventure. De même, celui qui, par un noble effort vers la perfection, rejette tout désir de bien-être terrestre et, comme Daniel ou saint Paul, travaille et s'affaire, tout en gardant son cœur solitaire, aventure aussi quelque chose sur la certitude du monde à venir. De même, celui qui, après être tombé dans le péché, montre son repentir par des actes aussi bien que par des paroles, qui met un joug sur ses épaules, se soumet au châtement, est dur pour sa chair, se refuse des plaisirs innocents ou se soumet à l'humiliation publique, lui aussi montre que sa foi est la réalisation de choses espérées, la garantie de choses invisibles. De même, celui qui ne fait que prier pour éloigner de lui des choses que la foule recherche et pour embrasser ce qui fait naturellement frémir le cœur, celui qui, tout en priant pour que s'éloigne la volonté de Dieu qui semble le pousser vers l'épreuve, se force pourtant à dire du fond du cœur : Que votre volonté soit faite !, celui-là même n'est pas sans se sacrifier. De même, celui qui, voyant la richesse venir à lui, demande honnêtement à Dieu de n'être jamais riche, celui qui, voyant venir à lui les honneurs, demande ardemment de ne jamais les avoir, celui qui a des amis ou des parents et qui accepte de tout cœur qu'ils lui soient enlevés, celui qui peut dire : Prenez-les si telle est votre volonté, je vous les abandonne, je vous les confie, celui-là aussi risque quelque chose et Dieu en tient compte.

Certains, qui ne comprennent peut-être pas ce qu'ils disent, sont pris au mot mais ils sont acceptés à cause de leur intention et parce qu'ils risquaient beaucoup. Les cœurs généreux, tels que Jacques et Jean, parlent souvent à l'avance avec générosité et confiance de ce qu'ils feront pour le Christ, non par insincérité mais par ignorance. Ils sont pris sur leur parole comme réponse de leur sincérité, quoiqu'ils aient encore à apprendre combien sérieuse était cette parole : "Nous le pouvons" et le vœu est inscrit au ciel. C'est notre cas à tous dans beaucoup de circonstances.

En premier lieu, à la confirmation, quand nous promettons ce qui a été promis pour nous au baptême, quoique nous soyons incapables de comprendre tout ce que nous promettons et que nous nous confions plutôt à Dieu pour nous le révéler graduellement et pour nous donner la force nécessaire chaque jour. De même, ceux qui entrent dans les saints ordres ne savent pas ce qu'ils promettent, ils ne savent pas combien profondément ils s'engagent ni combien complètement ils s'interdisent les voies du monde. Peut-être, au pied de la croix, se trouvent-ils dans l'obligation de couper leur main droite, de sacrifier le désir de leurs yeux et ce qui fait battre leur cœur quand ils croyaient, dans leur simplicité, avoir choisi la vie tranquille et aisée des hommes simples habitant sous les tentes. De même, **les circonstances du moment** font prendre aux hommes, à différentes époques, telle vie religieuse ou telle autre. Ils ne savent pas où ils sont entraînés, ils ne voient pas la fin de leur course, ils ne savent rien sinon qu'il est bien de faire ce qu'ils font. Ils entendent en eux un murmure qui les assure, comme autrefois les deux saints frères, que n'importe où les entraîne leur conduite présente, ils seront, par la grâce de Dieu, à la hauteur de leur tâche : "Nous le pouvons". Réellement, ils furent rendus capables de faire et de souffrir ainsi qu'ils l'avaient dit.

La force fut donnée à saint Jacques d'être constant jusqu'à la mort, la mort du martyr, car il périt par l'épée à Jérusalem. Saint Jean, son frère, eut encore plus à supporter car il mourut le dernier des apôtres, comme saint Jacques fut le premier. Il eut à supporter d'abord la perte de son frère puis celle des autres apôtres. Il eut à supporter de longues années de solitude, d'exil et de faiblesse. Il eut à connaître la tristesse d'être solitaire quand tous ceux qu'il aimait eurent été rappelés. Il eut à vivre avec ses propres pensées, sans ami intime, n'ayant plus autour de lui qu'une génération plus jeune. Il lui fut demandé, par son miséricordieux Seigneur comme gage de sa foi, tout ce que ses yeux aimaient et tout ce qui parlait à son cœur. Il était comme un homme qui transporte ses biens dans une contrée lointaine et les envoie devant lui peu à peu jusqu'à ce que sa demeure actuelle soit près d'être dégarnie. Il envoyait ses amis en avant tandis qu'il demeurait lui-même, afin que ceux-là pussent être au ciel pour penser à lui, l'attendre et le recevoir quand son Seigneur l'appellerait. Il se faisait précéder aussi d'autres gages plus volontaires, de sa foi et des risques qu'il avait courus pour elle, une vie mortifiée, un maintien zélé de la vérité, des jeûnes et des prières, des œuvres d'amour, une vie virginale, les coups qu'il avait reçus des païens, la persécution et l'exil. Un si grand saint pouvait bien dire à la fin de ses jours : Venez, Seigneur Jésus !, comme ceux qui sont las de la nuit et attendent le matin. Toutes ses pensées, ses désirs, ses contemplations et ses espérances, il les concentrait sur le monde invisible. La mort, quand elle vint, lui rendit la vue de ce qu'il avait adoré, aimé, ce avec quoi il avait vécu. Faut-il que nous n'ayons plus de cet esprit élevé et détaché de la terre ! Comment se fait-il que nous soyons si satisfaits des choses telles qu'elles sont ? Que nous soyons si désireux qu'on nous laisse jouir tranquillement de cette vie ? Que nous fassions de telles excuses lorsqu'on nous rappelle avec insistance la nécessité de quelque chose de plus haut, le devoir de porter la croix, si nous voulons mériter la couronne de Notre Seigneur Jésus-Christ ?

Je le répète, quelles sont les aventures et les risques que nous courons sur la vérité de la parole du Christ ? Il dit expressément : "Quiconque aura quitté sa maison ou ses frères ou ses soeur ou son père ou sa mère ou sa femme

ou ses enfants ou ses terres à cause de mon nom recevra le centuple et aura pour héritage la vie éternelle. Mais beaucoup qui sont les premiers seront les derniers et les derniers seront les premiers” (Mt 19,29-30).

190 - **Ouverture de Chadefaud** Paris, le 15 juillet 1931

Mes chers amis;

Chaque année, à cette époque, sonne l'heure du rassemblement. Et notre réunion de vacances se dresse devant nous avec l'auréole de joie que lui donne la pensée de se retrouver entre amis. Puisse-t-elle être aussi pour chacun de nous l'occasion providentielle qui nous arrachera à la médiocrité envahissante.

Certes, elle nous pénètre chaque jour. Et les meilleurs, malgré l'effort persévérant, ne peuvent pas lui barrer la route. Puisse-nous vraiment en souffrir. Alors nous sentirons qu'il faut nous arracher à la vie quotidienne de ces dix mois de travail que le péché a souillée, que la pauvreté a mécanisée, si nous voulons vraiment vaincre l'être lâche et défaillant qui vit en nous. Et ce désir de "rédemption" sera si vrai et si fort que nul empêchement, nulle raison si légitime soit-elle, ne pourra l'empêcher de se réaliser.

Puisse-nous venir à nos réunions avec ce but essentiel que la vie nous donne l'occasion de mieux comprendre et désirer.

Puisse-nous y découvrir le recueillement plein que l'agitation quotidienne rend impossible à des âmes jeunes et inexpérimentées, comme les nôtres, dans les voies spirituelles.

Puisse-nous y prendre et reprendre force en communiant à l'esprit de celui que trente trois ans de vie au milieu de ce monde détruisirent parce qu'il n'avait pas voulu être comme les autres ni prendre son parti de l'état où ils se trouvaient.

Nous le ferons en unissant nos coeurs, nos efforts, dans une collaboration fraternelle et totalement vraie.

La réunion aura lieu du 20 août (jour d'arrivée) au 27 août et sera suivie de trois journées intellectuelles où se dépenseront nos amis Amrouche et Dupraz.

Nous nous retrouverons, cette année, en Auvergne. Nous y avons loué une maison où nous pourrons être totalement chez nous et, pour tout dire, je crois pouvoir affirmer que ceux qui connurent Saint Vincent n'auront pas à le regretter. Nous y serons bien, en pleine solitude.

Voici son adresse : Château de Chadefaud, Augnat par Barrège (Puy de Dôme)

La station la plus proche de la maison est "Le Breuil sur Couze, sur la ligne Paris-Nîmes (12 kms environ). Un autobus part de la gare à 7h 45 et 19h 45 dans la direction d'Ardes. Une route de 2 kms, qui conduit au château, prend sur la gauche un peu avant l'arrivée à Barrège. Demandez au chauffeur de vous y arrêter.

Il y a en outre au café en face de la gare du Breuil un taxi qui conduit au château moyennant 35 francs environ. On peut aussi quitter la grande ligne à Issoire, d'où un autobus part à 5h et 15h 30 en direction de Saint Germain Lembron. Cette dernière localité n'est plus qu'à 6 kms de la maison.

Prévenir le plus tôt possible Légaut, à partir du 25 juillet, à Chadefaud, du jour et de l'heure de l'arrivée et des moyens de communication que vous pensez employer.

On peut aussi quitter la grande ligne à Brassac d'où un autobus part à 9h (le samedi à 7h 50) et à 18h 15 pour Saint Germain Lembron (arrivée à 10h et 19h 05).

191 - **Saint Antoine-Marie Zaccarie** (1 Tim. 4,8-16)

5 juillet

"La piété est utile à tous, elle a les promesses pour cette vie présente"

Saint Paul oppose ici la

piété aux observances laborieuses et minutieuses que certains prênaient de son temps et qui sont "utiles pour un petit nombre de choses seulement". La piété est en effet ici-bas le grand moyen et le moyen universel. Grâce à elle, l'homme a peut-être, d'une certaine manière, le moyen d'échapper à toutes les déficiences qui sont en lui le fait de la lourdeur de sa nature et de la pesanteur d'un monde pécheur.

Par la piété, l'idolâtre, son esprit tout embué de superstitions qu'il ignore, s'élève au-dessus d'elles sans le savoir quand il se tourne vers un être aimé. L'élan généreux de son coeur éclairait peu à peu ses ténèbres, invincibles à toute action humaine. Par la piété, le malheureux pécheur, encore captif d'habitudes et de fantômes qu'on ne chasse pas en un jour, s'élève pourtant jusqu'à Dieu et le contact divin le purifie. Par la piété, la paysanne frustrée s'évade hors des sphères où il semblait que son ignorance dût la retenir et l'adhésion d'amour à laquelle elle s'élève rejaillit en lumière sur son intelligence. Par la piété, l'âme inquiète, tout agitée des doutes de son temps, échappe un moment à leurs serres et elle lui apporte la force et la sérénité de Dieu qu'elle a pu joindre. Par la piété, le malade paralysé et incapable d'agir, agit pourtant d'une façon mystérieuse et secrète. Par la piété, le saint, c'est-à-dire le chrétien accompli, détourne et infléchit le cours des phénomènes. C'est le miracle, adhésion

de la volonté humaine au vouloir divin grâce à laquelle l'efficacité divine passe jusque dans les choses et les établit dès maintenant toutes souples, accordées aux enfants de Dieu comme elles le seront peut-être un jour. Seigneur, comme je comprends l'allégresse des âmes quand, pour la première fois, leur fut révélé ce nouveau et merveilleux moyen par où l'homme échappe à l'ignorance, à sa faiblesse même, aux incertitudes de son temps et de son milieu, tandis qu'il s'élève au-dessus par l'amour seul, amour toujours libre à la fine pointe de l'âme comme sur un bastion, inaccessible aux voix d'ici-bas et à tout ce qu'on subit, dont vous seul avez accès. "Pour ceux qui aime Dieu, tout sera tourné en bien", promesse merveilleuse qui nous apprend que nous sommes des personnes, tenant en nos mains notre salut des centres libres et non pas des vagues seulement dans le torrent des phénomènes.

"La piété est utile à tout"

Pourtant, mon Dieu, souvent cette parole m'a fait trembler. Comprise d'une certaine façon, ne vient-elle pas déflorer définitivement l'effort humain, l'exercice de cette vie, ôter son sens, son intérêt, à cet effort auquel je sens invinciblement que je dois le meilleur de ma vie ? A quoi servira-t-il maintenant cet effort ? Pourquoi m'efforcer industrieusement par les moyens humains si longs, si épuisants ? Quand on peut prendre l'ascenseur, pourquoi vouloir monter l'escalier ? Pourquoi risquer de me perdre dans beaucoup de lectures et beaucoup d'actions quand une paysanne sans lettres et un malade immobilisé peuvent, s'ils aiment, s'unir à Dieu mieux que moi avec toute ma science, travailler plus utilement sans toute mon agitation ? Quelle attitude aurai-je plus utilement aussi vis-à-vis des hommes mes frères qui travaillent si laborieusement pour acquérir à l'humanité un peu plus de puissance, c'est-à-dire de liberté, un peu plus de bien-être et de joie, un peu plus de vérité et de connaissances pour tous ? Eux pensent que c'est l'effort humain qui a les promesses de cette vie présente. Se trompent-ils donc entièrement ? Lorsqu'ils cherchent le remède nouveau grâce auquel le malade sera guéri; l'organisation sociale qui permettra d'instruire la paysanne, quand la pensée de préparer un avenir meilleur, spirituellement meilleur, les anime en ces recherches, dois-je leur dire et penser qu'ils font fausse route ? Ou tout au moins que ce qu'ils font sert de peu, immense effort pour aboutir à pas grand-chose puisque, pour s'élever soi-même spirituellement, arriver dès cette terre au vrai bonheur et à la véritable plénitude, entraîner les autres sur les voies qui y conduisent, la piété, moyen privilégié, normal, à la portée de tous, permet justement de se passer de toutes leurs laborieuses acquisitions ?

Le rôle de l'étude religieuse

Il me semblait aussi que, plus on grandissait à mes yeux ce rôle de la piété, de la piété en chacun de nous, puissance pleinement libre et inconditionnée, capable de transformer le mal en bien, de transcender tout ce qui serait insuffisance et lacunes du point de vue humain, moins j'arrivais à comprendre l'utilité de votre église et de ses dogmes auxquels elle tient tant. Si l'élan de la piété transcende à ce point tout le matériel et fait que ses insuffisances sont comme rien, à quoi sert d'avoir des idées un peu plus justes ou un peu plus nombreuses sur vous ? Dédaignant pour mon compte l'étude religieuse comme inutile, l'amour suffit et on acquiert plus en cinq minutes de recueillement qu'en une heure de lecture, comment pouvais-je penser que l'ignorance chez autrui de ce que je négligeais pour moi était un mal ? Si cette paysanne très ignorante de nos dogmes, qui s'unit parfaitement à Dieu dans l'élan de sa prière, porte le fruit qu'il désire et ne souffre aucun dommage de son ignorance, qu'irai-je dire à cette âme généreuse qui ne comprend pas que nos dogmes servent à quelque chose et qu'il vaille de les connaître ?

Sans aliment, le feu s'évanouit

Mon Dieu, j'ai reconnu depuis que j'avais fait fausse route. La piété est utile à tout. Bien plus, il est vrai que par elle on supplée à tout. Mais encore faut-il qu'elle soit. Pour ceux qui aiment Dieu, tout se tourne en bien mais encore faut-il aimer Dieu. Or la piété n'est pas une flamme qui brûle dans le vide. Son ardeur, son intensité, dépend des aliments qui lui sont offerts. Pour nourrir cette piété, dans nos perspectives chrétiennes, l'effort humain et les résultats de l'effort humain, l'activité de l'église, vont reprendre valeur. J'ai vu alors que la racine de mon erreur était d'avoir cru que la piété, toute-puissante pour animer les activités intérieures de mon être, mon action, mon intelligence, ne recevait en retour rien d'elles ni des objets sur lesquels elles pouvaient s'exercer mais jaillissait, inconditionnée, à la fine pointe de mon âme. Rien n'est plus libre que l'amour, pensai-je. Mais l'amour doit être nourri. Si je n'avais pas de feu, rien ne me servirait d'amasser des sarments, il n'en résulterait pas un atome de chaleur. Il est vrai aussi que, sans aliment, le feu s'évanouit.

Ce qui nourrit la piété,

c'est justement l'effort humain, le travail; les idées justes, les circonstances favorables, tout ce matériel que j'avais cru un moment pouvoir négliger. J'ai compris alors ce dont autrefois je n'avais jamais eu aussi claire conscience parce que je ne savais comment l'interpréter, j'ai compris que mon apostolat, mes études religieuses, mon devoir d'état, n'étaient pas un poids mort ou seulement une occasion de dissipation et de chutes. Autrefois j'avais été jusqu'à dire que j'enviais la vie des reclus mais j'ai compris que toutes ces choses que je blasphémiais, la vie dans le monde, c'est ce qui nourrissait ma piété. Jadis j'avais bien remarqué que ma piété baissait toujours quand des circonstances, même indépendantes de ma volonté, m'arrachaient pour un temps à mon apostolat, à mon travail religieux. J'avais cru que c'était une illusion ou que cela dénotait seulement l'impureté d'une piété

qui avait besoin de circonstances matérielles pour être. Maintenant, je comprends que la piété s'en nourrit et doit s'en nourrir normalement.

J'ai compris aussi que ce n'était pas seulement l'exercice de mes puissances en tant qu'exercice, la tension de ma volonté, l'application de mon zèle, la fidélité soumise d'une intention agissante qui opéraient seules pour nourrir ma piété. J'ai compris que les objets sur lesquels je m'appliquais n'étaient pas indifférents. Il en était sur lesquels mon travail rendait plus et ma piété ne trouvait pas le même aliment dans la lecture d'un livre médiocre et dans la lecture d'un livre vrai, dans une activité de service purement matériel comme de balayer la maison et dans une activité plus spirituelle comme de parler de vous. Si la piété était une flamme, il me semblait que tous les éléments du monde matériel dans lequel je vivais n'étaient pas également inflammables, incendiaires et quelques-uns se montraient même réfractaires.

L'effort humain

S'il en est bien ainsi; n'est-ce pas la raison d'être de l'effort humain et du travail séculaire de votre église elle-même tandis qu'elle s'efforce d'être toujours plus de vérité et ne se désintéresse pas d'améliorer même matériellement le sort des hommes ? Un Thomas d'Aquin, un Tauler, un Bérulle, n'ont tout de même pas travaillé et vécu en vain. Avant que ces grands hommes parussent dans le monde, il y avait pour la piété des âmes droites moins d'aliment substantiel.

De ces progrès réalisés dans l'église grâce au travail des saints, nous ne pouvons pas séparer tous les progrès véritables réalisés dans le monde grâce à l'effort des hommes car, eux aussi, ils servent à la piété. Toutes les découvertes scientifiques, qui nous ont donné le monde, c'est-à-dire de l'oeuvre de Dieu, une idée plus grande et plus exacte, qui ont fait le monde entier plus irrémédiablement proche de chacun de nous, qui nous ont mêlés les uns aux autres, multipliant nos contacts et occasions de nous aider, tout cela a travaillé aussi, sans nul doute, pour la piété dans la mesure où ces efforts élaboraient pour l'intelligence et l'action de l'homme un plus digne objet.

La piété est utile à tout, elle supplée à tout mais il faut qu'elle soit.

Elle ne peut pas être dans le vide, séparée de l'exercice des activités humaines. Bien au contraire, ce sont toujours ces activités qui lui donnent sa force. Cette paysanne ignorante supplée par une grande piété à son défaut d'instruction religieuse. Par sa piété, elle acquiert et reçoit des lumières même intellectuelles qui lui permettent d'éclairer même les plus savants. Mais ce qui nourrit cette piété si vive, c'est qu'elle a autour d'elle toute sa petite famille à élever, des âmes à former. Si sa piété n'avait pour se nourrir que son ignorance, sans doute ne serait-elle pas vive. Ce malade ne peut s'occuper de personne mais il a ses longues méditations solitaires, ses lectures. C'est ce qui nourrit une piété qui, par la communion des saints, fait de lui un agissant. S'il n'avait pour tout trésor que son inaction, il n'aurait sans doute guère de piété. Dans le cas du malade comme dans celui de la paysanne, il ne faut pas tant considérer que, grâce à leur piété, l'un porte du fruit sans agir et l'autre sans étudier car, si la paysanne pouvait étudier et le malade agir, ils n'en prieraient sans doute que mieux et n'en porteraient que plus de fruits. Il ne faut surtout pas tenir pour inutiles la science ni l'apostolat actif mais il faut considérer positivement de quoi la paysanne et le malade nourrissent leur piété, essayer de s'en nourrir soi-même le plus qu'on peut et rendre grâce à Dieu de ce qu'il soit possible de remédier par une intense piété aux circonstances défavorables et aux déficiences, pourvu qu'on ait nourri cette piété à partir de ce qu'on possédait. Il faut avouer que ce n'est pas facile de suppléer par cette piété utile à tout, il y faut de l'héroïsme. La plupart n'y arrivent pas et vivent plus ou moins asphyxiés. Il faut qu'elle soit bien pieuse, la paysanne ignorante, pour ne pas être superstitieuse et de ce fait paralysée ou empêchée dans sa prière et son action. Il faut qu'il soit bien pieux le malade pour ne pas devenir un endormi, un apathique. Il faut qu'il soit bien pieux celui qui devra se sanctifier dans la misère physique. Il faut être bien pieux pour n'être pas paralysé spirituellement et par des idées inexactes ou imparfaites dans son action apostolique. Certes tout cela est possible mais quelle piété intense il y faut, nourrie et combien ardemment à d'autres foyers.

Les progrès de la connaissance

Certains physiologistes pensent qu'un tempérament très vigoureux peut vivre longtemps avec une alimentation qualitativement insuffisante, où manqueraient par exemple des albumines. L'organisme, travaillant sur ce qu'on lui fournit, pourrait en tirer, par un ingénieux métabolisme, ce qu'on ne lui donne pas. Mais ce n'est pas l'idéal d'être alimenté de la sorte et les tempéraments moins vigoureux ne résistent pas, se débilitent

Quand, comment l'humanité arrivera-t-elle, spirituellement, à une alimentation normale ? Quand donc tous ces éléments matériels, au lieu d'être causes de retardement, obstacles à transcender, lacunes à suppléer par le moyen d'une piété héroïque, deviendront-ils aliments de cette piété, aliments de l'amour, moyens pour faire connaître et aimer l'amour ?

Sans aucun doute, ce sera par le moyen de l'effort humain et grâce aux progrès collectifs réalisés par l'humanité dans le monde et dans l'église. Il n'était pas commode autrefois d'être saint, aujourd'hui encore, ce n'est pas bien facile, dans un monde païen, une pensée chrétienne à peine élaborée, de pesantes incertitudes sur de graves sujets. A une époque où un saint Augustin, lumière de l'église, professait les opinions que l'on sait sur la prédestination et la déchéance humaine, la foi des simples fidèles ne devait-elle pas être embrumée de bien des ténèbres qui ont été dissipées depuis pour nous ? C'était malgré cela qu'il fallait se sanctifier, porter du fruit. Des

âmes y arrivaient, certes, elles arrivaient, par une piété intense, à transcender ce que leurs notions intellectuelles pouvaient avoir d'imparfait. Ne devons-nous pas être reconnaissants à l'église et à l'effort de ses saints de ce que maintenant on enseigne à nos petits enfants, dès le catéchisme, ce que de grands saints ont cherché tout leur vie et parfois sans y parvenir. Ces espaces, jadis déserts, traversés par de rares pèlerins, géants de la foi et de la piété, sont devenus des jardins délicieux où nos enfants cueillent les fruits de l'amour. Aujourd'hui encore, que de déserts autour de nous ?

Il n'était pas commode autrefois d'être saint et de porter du fruit pour Dieu. Pauvre créature humaine toute absorbée et nécessairement absorbée par le souci de ne pas mourir demain de faim et de froid, c'était malgré cela que tu devais te sanctifier, travailler pour le règne de Dieu, alors que tu manquais même de ce bien-être qu'un grand Pape a déclaré moralement indispensable à l'exercice des vertus chrétiennes. Certains sont arrivés à se sanctifier dans la plus extrême indigence mais quelle piété il leur a fallu. Quand donc arriverons-nous à nous libérer plus complètement de l'esclavage abrutissant de la matière ? Quand donc les progrès de la technique et de l'organisation sociale permettront-ils à un plus grand nombre d'hommes d'avoir moins besoin d'héroïsme ? Aimons donc ces progrès, estimons-les car ils rendent plus facile, plus normal, plus intense l'exercice de l'amour.

La piété a les promesses de la vie éternelle

Ce n'est évidemment pas que les progrès réalisés dans l'église et dans le monde doivent arriver quelque jour à rendre inutile en chacun ou moins utile l'élan de la piété. La piété a les promesses de la vie éternelle et elle ne passera pas car elle est amour. Mais dans son rôle de suppléante universelle de toutes les déficiences humaines, elle reculera peu à peu devant les résultats meilleurs obtenus par l'effort humain et ce sera un gain. D'ailleurs, il lui restera toujours des déficiences à suppléer mais ce ne seront plus les mêmes. Ainsi lorsqu'on prépare un grand feu, on ne se réjouit pas particulièrement d'avoir à y mettre du bois vert qu'il faudra chauffer longtemps dans les flammes avant qu'il prenne mais, plus le bois est sec, plus légère est la flamme qui suffit à l'embraser et plus on est content car on ne mesure pas la beauté du feu à la peine qu'il a fallu pour l'allumer. Le grand feu est celui de l'amour et le bois vert, ce sont toutes les circonstances défavorables de l'amour qu'il faut tourner en bien ou au moins dépasser sans en être paralysé par une piété héroïque. L'effort humain dans l'église et dans le monde nous prépare peu à peu un bois sec.

Mon Dieu, je vous rends grâce aussi de ce que vous avez fait de la piété, c'est-à-dire de l'amour de vous, un des plus grands facteurs des progrès collectifs de l'humanité sur cette terre, "elle a les promesses de la vie présente". Certes, elle n'est pas le seul et surtout, sur le plan matériel, bien des progrès ont été réalisés, acquis, sans piété, dont plus tard l'amour profitera. Mais aussi dans d'autres domaines, la piété qui met l'âme directement en contact avec vous lui obtient des lumières qui dissipent ses ténèbres, lui découvre ou lui fait comprendre des vérités qu'elle pourra ensuite communiquer.

Ainsi le saint s'élève au-dessus de son temps par l'intensité de sa piété. Grâce à elle, il s'élève hors de sphères inférieures où devraient normalement le retenir les incertitudes, les préjugés, les ignorances de l'époque, hors des sphères inférieures où ces mêmes incertitudes et préjugés retiennent captifs alors la majeure partie des hommes parce qu'ils n'ont pas assez de piété. Il s'évade dans une adhésion amoureuse à Dieu, nourrie de toute sa générosité, de tout son zèle, de toutes ses bonnes œuvres, de toutes les petites vérités qu'il a travaillées mieux que les autres. Quand il revient vers ses frères les hommes, il leur apporte cette vérité nouvelle, libératrice qu'ils n'auraient pas atteinte eux-mêmes mais qu'ils pourront vivre, par laquelle ils pourront eux aussi s'élever, leurs chaînes ayant été brisées.

Désormais, ce qui avait été atteint grâce à une réussite individuelle exceptionnelle, grâce à une piété intense, fera partie du patrimoine spirituel de l'humanité. Les petits enfants la trouveront dans leur berceau sans y penser. Ils auront été délivrés des liens de l'ignorance qui avaient tenu des générations captives. On leur aura gagné un plus facile accès au soleil de l'amour. Pour accéder jusqu'où leurs pères ont été, ils n'auront plus besoin d'une piété aussi vive. Qu'ils profitent de cet état meilleur où ils auront été établis d'emblée, qu'ils profitent de l'attraction plus puissante de l'astre désormais plus proche pour aller, avec une piété aussi intense que celle de leurs pères, plus même, plus loin qu'eux vers vous, mon Dieu.

192 - Le véritable apostolat

L'apostolat n'est pas une entreprise humaine où le dévouement, le tact, l'intelligence suffisent. Donnez-moi, mon Dieu, de comprendre que c'est, avant tout, un fort abandon à votre volonté qui vous permet d'agir vous-même à travers moi.

Mon enfant, tu as donné ton temps, ta peine, ton argent pour ce que tu appelais mon oeuvre. Tu as essayé de gagner et de soutenir des amis. Tu as été un propagandiste zélé, généreux. Au début, tu agissais par amour. Maintenant, il t'arrive de m'oublier en faisant cette oeuvre. Ce que tu as fait jusqu'à présent ne te suffit plus et ne me suffit pas. Tu as exprimé des idées, réfuté des arguments, confessé avec enthousiasme la paix, la pureté, la joie que je t'ai donnée. Tu as invité tes frères incroyants : "Venez parmi nous, vous verrez comme vous serez

heureux !". Beaucoup n'ont pas voulu de cette joie qu'ils devinent si différente de la joie du monde. D'autres, les meilleurs peut-être, ont refusé d'entrer dans un groupement, quelques avantages qu'ils puissent en retirer. Ils désiraient autre chose. Ce qu'ils demandent, ce ne sont pas tes idées ou tes sentiments. Ce qu'ils cherchent obscurément, c'est la véritable vie. Je suis la vie. Il faut qu'ils me trouvent en toi. Les âmes vraiment vivantes ne veulent ni des idées ni des consolations ni des avantages d'aucune sorte. Elles veulent la vie divine. Voilà le grand, l'unique besoin des âmes.

Quand tu comprendras cela, tu seras effrayé. Jusqu'à présent, tu m'as donné ce que tu possédais. Maintenant, tu ne peux plus compter sur tes propres forces. Dès que tu chercheras à donner ma vie aux âmes, tu porteras **l'angoisse de n'avoir rien à dire**, rien à donner. Tu sentiras douloureusement ton vide. Alors tes paroles sonneront faux à tes oreilles. Te sentant incapable de donner aux âmes ce qu'elles attendent, tu essayeras de les attirer ou de les retenir en prenant vis-à-vis d'elles un air engageant et flatteur. Et tu souffriras beaucoup de cette attitude contraire et fautive. Rassure-toi. C'est par ces souffrances qu'il faut commencer. C'est beaucoup d'essayer de parler de moi, de désirer me faire connaître. Si tu ne m'aimais déjà, tu irais au plus facile et tu aurais la tranquillité. Ton désir de me servir, en vérité, au-delà de tes propres forces, est ce que j'aime en toi.

C'est quand tu te sentiras écrasé par ton impuissance que je pourrai commencer à agir par toi sur les âmes. Ton âme s'ouvrira à la vraie vie. Ce sera comme une clarté nouvelle jusqu'alors à peine soupçonnée qui se lèvera en toi. Dans un même regard, tu comprendras que tu n'es rien et que tu peux tout. Quelque chose te dira au plus profond de toi que je peux et que je veux agir par toi. Aie confiance en ma parole. Tes yeux de chair te montrent les obstacles, l'immensité des besoins, ton impuissance. Mais en face des besoins du monde, tu sens bien, si tu sais m'entendre au fond de ton âme, que je compte sur toi, que j'ai besoin de toi, qu'il dépend de toi que ma volonté se fasse, que les vrais obstacles viennent de toi et que, si tu fais le geste total d'abandon, malgré tout ce qui peut te retenir, par toi il sera donné à ceux qui ont faim. Ne résiste plus. Consens à faire, non seulement ce que tu peux, mais ce que je peux, moi, par toi. Alors tu connaîtras un degré de dépouillement que tu ne soupçonnerais pas encore. Tu me livreras jusqu'à tes actes.

En échange, je te communiquerai l'amour vrai des âmes.

Je t'apprendrai à les découvrir, à les voir comme je les vois. Alors tu sauras te tenir près d'elles, attentif à leurs demandes, même peu clairement formulées. Tu apprendras à te taire alors que tu avais envie de parler et de briller. Tu ne chercheras pas à éviter à tout prix le silence, insupportable à ton âme quand elle n'est pas remplie de ma présence. Tu parleras pour répondre et pour donner, même si tu n'en as pas le désir. Il est bien rare qu'une âme de bonne volonté ne sente pas d'une façon mystérieuse l'amour vrai dont elle est l'objet. Alors quand tu surprendras chez ton frère un refus, une défaillance ou un peu de malveillance à ton égard, tu accepteras avec amour la souffrance qui te sera ainsi envoyée.

Quand tu sera ainsi établi en moi,

tu n'auras plus seulement recours à ta raison ou à ta mémoire pour donner des conseils, rappeler des préceptes valables pour tous dans tous les cas. Tu ne diras plus seulement ce qu'il ne faut pas faire mais ce qu'il faut faire. Combien, tout en évitant de grosses fautes, construisent leur vie en dehors de moi ? Le choix d'un poste, un mariage, une maladie décident de la valeur religieuse d'une vie. A chacun de ces carrefours, tu saura te tenir près de ton frère, plein de tact et d'amour, pour lui montrer la solution chrétienne des problèmes qu'il rencontre, lui faire reconnaître de l'intérieur ma volonté. Quand tu seras cela, tu aimeras vraiment chaque âme pour elle-même car tu l'aideras ainsi à découvrir la valeur de sa vie. Quand tu connaîtras le prix inestimable d'une âme, tu sauras aider celles qui paraissent les plus éloignées de moi, leur donner la consolation, les soins, le service qu'elles demandent. C'est comme cela que j'ai fait pour toi au début. Je t'ai donné des amis, j'ai nourri ton intelligence. Le moindre des besoins du plus misérable des hommes est un appel à moi. Je t'apprendrai à entendre cet appel. Chez le malade qui désire la santé, il y a plus qu'un corps malade, il y a la détresse, l'espérance, le besoin de vie, le besoin d'amour de l'âme qui habite ce corps.

L'intention d'amour de celui qui donne, la confiance éveillée chez celui qui reçoit ont plus de valeur que l'objet donné et reçu. Si tu manques de foi, si tu ne sais pas voir l'âme de celui qui demande, tu donneras soit par faiblesse soit pour rassurer ta conscience et de ce que tu donneras ainsi, séparé de moi, celui qui reçoit fera sans doute un usage égoïste. Il arrêtera comme toi son regard sur l'objet que tu donnes. Il s'installera paresseusement dans le mieux-être matériel ou moral que tu lui procures. Ce qui est donné en dehors de moi, est reçu en dehors de moi. C'est "en mon nom" qu'il faut aider tes frères. Sans moi, vous ne pouvez rien faire.

Quand tu seras prêt à tout sacrifier pour que ma volonté se fasse, quand tu essayeras en vérité de me donner des âmes, je te parlerai non comme à un serviteur mais comme à un ami. Je te parlerai dans l'intimité de ton cœur. Cette voix ineffable qui te guide et te fortifie lorsque tu agis uniquement par devoir te deviendra familière. Elle te révélera le prix incomparable de l'action que je te demande. Heureux celui qui entend cette voix lorsqu'il travaille, écrit ou parle. Il voit dans une lumière toute intérieure que ma volonté est bien qu'il prononce telle parole, qu'il fasse tel effort. Il sent par une intuition vive que j'informe son activité. Ses actes prennent une plénitude spéciale. Ils sont vraiment des fruits en lesquels passe toute la force de l'arbre, qui s'en détachent arrivés à maturité, et nourrissent celui qui les cueille. Heureux celui qui porte de tels fruits. Ses idées, ses sentiments, ses actions sont achevés, consacrés, tiennent d'eux-mêmes leur autorité. Heureuses les âmes dont je

puis tirer un son aussi pur parce que les désirs, les craintes, les satisfactions égoïstes se sont tus en elles. Heureux celui qui n'est plus tenaillé par le sentiment très secret et très sûr de gaspiller sa vie dans une vaine agitation !

Je ne te parlerai plus comme à un serviteur qui, en acceptant l'obligation de servir, limite sa vie. Tu as parfois eu peur de l'apostolat comme de quelque chose qui rétrécirait, dessécherait ta vie. Tu croyais que me servir était adopter une certaine manière de parler, s'occuper d'oeuvres, aller avec certaines gens. Laisse cette crainte. Je prendrai soin de toi comme d'un ami. Dans le service que je te demande, à l'intérieur de ton âme, tu trouveras ton achèvement. Mon enfant, médite le mystère de ta vocation. Je t'appelle à faire tout ce qui, au plus profond de toi-même, t'est apparu éminemment désirable, tout ce dont tu as rêvé dès ton enfance dans tes meilleurs moments. Il s'établira une correspondance unique entre tes aspirations profondes, tes aptitudes réelles, les conditions dans lesquelles tu te trouves, et ton oeuvre de chaque jour. Jour par jour, tu découvriras mieux ce qui doit être l'oeuvre de ta vie. En vérité, ta vie égalera en plénitude celle du savant et de l'artiste. Tu as rêvé d'une grande vie. Ton erreur était de la vouloir grande pour toi. Elle sera grande si tu la donnes.

Tu ne peux pas encore savoir quelle sera l'oeuvre de ta vie. A mesure que ta personnalité se formera, tu connaîtras par la foi la mission que je t'ai confiée dans mon plan de salut du monde. Alors tu éprouveras la joie unique de celui qui découvre la place qu'il occupe éternellement au ciel. Heureux celui qui connaîtra cette joie de la fin !

Mon Dieu, donnez-moi de découvrir peu à peu le sens profond, élémentaire, de votre action dans le monde. Gardez-moi du refus qui stérilise toute vie. Donnez-moi de découvrir ma vocation unique, celle que vous m'avez réservée de toute éternité.

193 - Prière pour la persévérance

Mon Dieu, donnez-moi de vous aimer, apprenez-moi à prier.

Ma vie est devant moi, cette vie que je veux toute à vous mais je ne sais où et comment vous voulez me conduire. Faites que je ne m'endorme nulle part. Donnez-moi un désir infatigable et persévérant de progresser dans votre amour. Donnez-moi de ne pas vous décevoir. Je crains qu'ayant commencé avec un amour actif, je ne finisse pas de même mais que, dans un système ou dans un autre, dans l'inaction ou dans un service routinier, tout finisse pas se tasser. Je sais bien que je serai toujours des vôtres. J'espère bien mourir assisté de votre église mais vous attendez de moi autre chose et devant moi la vie est longue peut-être, longue et toute unie, sans jalons. Il nous faut toute notre foi pour nous assurer qu'on peut toujours monter. Ne sommes-nous pas extérieurement déjà fixés dans le genre de vie et dans le service que nous continuerons jusqu'à la mort ? Tout nous parle d'immobilité. Ne voyons-nous pas autour de nous beaucoup d'âmes monter, à ce qu'il semble, jusqu'à un certain point puis s'arrêter comme si elles avaient atteint une mystérieuse limite infranchissable, les unes plus haut, les autres plus bas. Toutes arrêtées définitivement, comme si elles avaient tari toutes leurs ressources intérieures et restaient vides, comme si elles piétinaient sur place. L'oiseau s'épuise à vouloir monter plus haut que le ciel ne peut le porter et il n'y a plus qu'à attendre la fin, sur place. Triste médiocrité d'âmes pourtant bien données et qui n'ont jamais voulu se reprendre mais dont l'intérieur est maintenant si semblable à celui de tant d'autres qui ne furent jamais généreuses. Elles n'avancent plus dans votre amour et elles n'avancent plus parce qu'elles ne le désirent plus et même elles n'y pensent pas. Elles vous servent cependant ;

Mon Dieu, je n'ai pas désiré vous servir seulement,

je ne désire pas seulement être votre serviteur mais votre ami et je ne vous servirai pleinement que comme ami. C'est ce que vous voulez de moi. Faites que je ne vous déçoive point. C'est vous que je désire. Aucune réalisation ne peut être la fin de mon âme. Vous la voulez pour vous.

Seigneur, je désire surtout croître par l'intérieur dans l'amour, vous connaître toujours plus, vous aimer davantage puisque c'est là le but et la raison d'être de la vie. C'est par l'amour que nous pouvons monter sans cesse, non par le service sitôt limité, borné par des limites que l'amour seul sait et peut reculer. Gardez-moi de cette suffisance qui endort parfois les meilleurs sans qu'ils le sachent et qui, malgré l'humilité qu'ils se croient et se veulent, les fait se contenter, se reposer en ce qu'ils sont.

Jadis, j'étais fatigué par mes défauts. Je criais vers vous du fond de l'abîme. Maintenant, il faut que je sois traqué par l'amour. L'amour est actif, toujours en mouvement, il ne connaît point de repos. Donnez-moi, toujours vive, la sainte inquiétude car l'amour est par nature inquiet avant qu'il puisse se reposer pleinement dans la possession. Il n'y a rien de plus simple que de prier et d'aimer. Pourtant, Seigneur, je répéterai la parole de vos disciples : Apprenez-nous à prier. Notre prière d'aujourd'hui ne peut pas suffire à nos besoins de demain et c'est chaque jour qu'il faut innover. Gardez-nous de devenir jamais des installés dans la vie intérieure ni ailleurs. Je le sais, mon Dieu, rien d'extérieur ne manifeste au dehors l'union intime de l'âme avec vous, ni au dehors ni à elle-même et je ne désire pas sentir cette union. Mais je sais bien qu'elle n'est pas parfaite en moi. Si elle l'était, ma vie serait toute autre. Comment n'y aspirerais-je pas de toutes mes forces ?

Ce que vous voulez que je sois, l'amant parfait,

non pas seulement celui qui veut se donner à vous quand il y pense, mais une âme dont vous soyez toute la vie, une vie qui vous rayonne parce que vous l'avez entièrement pénétrée, une âme dont vous soyez devenu l'hôte si

familier que, sans effort de pensée, sans pensée consciente, sans cesse elle retombe en vous, attachée à vous, ancrée en vous, spontanément orientée vers vous.

Aimer, c'est-à-dire oublier pleinement, devenir conforme à celui qu'on aime, sentir en soi les sentiments de son coeur, émigrer hors de soi en lui, avoir en lui la source de son âme. Comment pourrais-je dire ce que cela sera puisque je ne le sais pas ? Mais vous, vous le savez, qui désirez m'être tout. Je crois, Seigneur, vous donner ce que je sais que vous me demandez et ne rien vous refuser de ce que je sais que vous me demandez. Mais je souffre d'être si épais, si obtus, en sorte que je n'entends pas vos désirs. Vous avez sur moi des désirs que je ne sais pas. Et vous souffrez de ne pouvoir faire en moi toute votre oeuvre afin que je vous aime mieux. Je sais qu'il est possible de progresser dans votre amour. Les saints vous ont aimé mieux que moi. J'espère bien vous aimer mieux que maintenant. Enlevez ce qui est obstacle en moi à l'amour. Je vous ouvre, autant qu'il est en moi, les portes de mon être mais je sais bien que je ne suis pas maître chez moi, je ne connais pas mon chez moi. Purifiez-le, prenez-le pour vous, occupez-le, mon Dieu. Ce n'est pas toujours ma faute ni l'effet d'un manque de coeur si je suis ce que je suis car je me reçois plus que je ne me fais. C'est la raison d'être de ma vie de me recueillir pour me remettre à vous.

Jésus, mon âme est pleine de choses que je ne sais pas,

les unes bonnes, les autres mauvaises et j'attends tout de vous. Gardez-moi de tout le mal qui est en moi et que je ne sais pas. Tout ce qui fait que je ne suis pas sanctifié malgré ma bonne volonté, tout ce qui n'est pas purement selon vous. Ce n'est pas en un jour que vous pourrez me délivrer de tout cela. Il y faudra de ma part bien des heures de silence pour que toute impureté remonte à la surface, bien des jours d'action et de service persévérant. Humilité de l'amour, prêt à prendre toutes les formes, à écouter tous les conseils, tout ce qui pourra lui dire quelque chose de son aimé. Il se sent seul celui qui aime. L'aimé ne dit rien. Sur la terre, il en est si peu qui cherchent l'amour, qui le veulent. Pourtant, mon Dieu, sans rien me dire, vous me voyez, vous m'aimez, vous suivez mes efforts tâtonnants, vous inspirez ces désirs que je ne peux étreindre. Vous m'aimez tel que je suis et cela suffit pour que ma paix et ma joie soient. Mais cela ne suffit pas à mon amour, il désire vous donner plus. Quand pourrais-je vous donner plus d'amour ? L'amour ne vit pas seulement du don de soi, il vit et grandit du désir du don plus total. Quand pourrais-je me donner au bien-aimé comme il se donne à moi, lui, l'être total ? Je sais bien que je n'ai pas tari et réalisé d'un seul coup toutes mes puissances d'amour parce que je me suis décidé, un soir, à tout vous remettre. Entre ce don sincère et celui que vous fait le saint au terme de sa vie, quelle différence dans l'amour ! C'est le même geste d'offrande cependant mais je n'ai pu me donner tout à vous qu'en espérance, puisque je ne suis même pas à moi. au jour de ma jeunesse et du premier départ. L'âme se fiance à vous dans la joie et dans le don mais ce n'est qu'un commencement. Vous voulez autre chose, l'amour fort et grandissant dans l'union et que rien, en fait et non pas seulement d'intention comme maintenant, ne demeure en l'âme qui soit étranger à l'amour, que toute la substance de l'âme soit passée dans son amour, transmuée en lui. Jésus, en vous offrant chaque jour mon offrande, je prierai pour qu'elle soit chaque jour plus plénière. Je sais que c'est possible. Au dernier jour, la bonne volonté que j'y mettrai ne sera pas plus pure et sincère que celle que j'ai maintenant mais je désire qu'elle ait été faite plus contemplative, plus totale et elle aura pris, détrempe, tout mon être.

Il n'y a rien de plus beau qu'un petit enfant qui s'endort en faisant sa prière et remettant son coeur à Jésus car la petite flamme qui vacille en lui et flotte à la cime de son âme incertaine, il la tourne toute vers Jésus. Plus tard, en sera-t-il ainsi ? Brûlera-t-elle toujours toute pour vous ? Cependant c'est un spectacle moins beau et moins amoureux que la remise du saint à son Dieu, grande flamme où tout est sublime et qui emporte tout en lumière vers le haut, comme ces flammes dans le foyer qui, ayant tout consumé, se recueillent, se détachent, s'envolent. C'est une grande joie pour moi que de pouvoir, tout novice que je suis, vous aimer d'un amour dont l'essence ne passera pas. Mais cette petite flamme qui s'est tournée vers vous, qu'elle vous reste fidèle certes mais qu'elle grandisse aussi, qu'elle vous pénètre et me transforme de plus en plus.

Mon fils, entretiens-toi dans ce désir et fais le silence de tout autre chose en toi. Dans ce silence, je suis en toi, j'agis en toi, mon esprit murmure en toi les balbutiements de l'amour. Elève-toi, sans la connaître, à cette union qui dépasse toute raison. Là, tu ne t'attaches à rien de précis ni de distinct, c'est le moment du jour où, après m'avoir servi tout le jour dans mon oeuvre, tu te reposes en moi. Que ta prière soit comme l'espérance. Elle n'aspire et n'espère rien qu'elle sût préciser, expliquer à l'avance et tout se réalise plus spirituel, plus beau. Je suis en toi.

(Note manuscrite)

Bonjour Jeannot, n'as-tu rien à me dire pour ce temps de carême ? J'attends de tes nouvelles. Tout va bien dans nos réunions mais celles du dimanche sont tombées depuis quelque temps. Pourquoi ? Je n'en sais rien, peut-être la paresse. Prions pour nos camarades car ils ont besoin de nos secours.

Marcel)

“Le disciple n’est pas au-dessus de son maître”

Les apôtres n’ont connu jusqu’ici que la joie de suivre le Christ. Mais déjà autour du maître les contradictions grandissent : il en prend occasion pour commencer à préparer ses disciples à en être plus tard l’objet à leur tour. L’âme généreuse qui commence à marcher sur les traces du Christ, ignore, elle aussi, les sentiers fatigants, les ronces du chemin étroit qu’elle devra prendre et la porte basse... Elle en est à la joie des commencements, à la délectation de ce qui est nouveau et enthousiasmant. Heureuse celle qu’on instruit à temps de la réalité quotidienne de la croix, de sa brutalité. Les autres, surprises à la première rencontre, sont vite désabusées. Elles ne peuvent pas comprendre; elles risquent de s’asseoir découragées au bord de la route, disparaissant du nombre des pèlerins du Christ.

Beaucoup, instinctivement, pensent et agissent comme si la vie toute donnée et crucifiée du Christ leur permettait à eux une vie heureuse et en paix sur cette terre. Et le jeune homme riche s’éloigna.

“Il suffit au disciple d’être comme son maître”

Si le disciple est comme son maître, le monde ne les distinguera pas et les enveloppera des mêmes haines et des mêmes suspensions. Et si le monde est vis-à-vis du disciple comme vis-à-vis du maître, le disciple connaîtra par expérience une partie des états de son maître, ceux qui reflètent les circonstances qu’il a connues jadis. Ce lui sera grandement utile pour mieux comprendre son maître; et si en outre, par l’amour, il perçoit l’esprit intérieur qui anime Jésus dans le mystère extérieur de ses actes et de ses paroles, combien alors il sera comme Jésus, son Seigneur ! Le monde, malgré sa haine, par sa haine même, contribue ainsi à former de génération en génération le Christ nouvellement né comme dans des humanités de surcroît. Comment redouterions-nous ces luttes qui nous conformeront à Jésus ?

“S’ils ont appelé le père de famille Béelzébub, combien plus ceux de la maison !”

C’est un dur scandale de voir la vérité persécutée et haïe. Beaucoup croient à peine la chose possible et leur foi vacille devant la haine que lui voue le monde. Pourtant l’exemple de Jésus est là. Il fut accusé de tous les crimes dont on charge les initiateurs depuis la séduction jusqu’au satanisme. Il mourut comme un criminel au ban de la bonne société juive et de tout le peuple de Dieu.

Seigneur, vous avez dit : “Combien plus ceux de la maison !” Que nos faiblesses et nos lâchetés répétées, que nos compromissions et nos accommodements ne nous empêchent pas de connaître pour nous la vérité de votre prophétie : le monde ménage les siens. Mais il blasphème et ridiculise ceux qui sont meilleurs que lui. C’est sa manière de se défendre contre eux. En se mentant ainsi à lui-même, il arrive à se justifier de l’opposition instinctive qu’il éprouve envers tous ceux qui veulent le tirer de son état de pauvreté sans idéal et sans Dieu. Le pire outrage qu’on puisse lui faire, c’est de lui donner, au nom de Dieu, ce qu’il désire intimement, ardemment, mais qu’il ne veut pas recevoir de Dieu.

“Combien plus ceux de la maison” car si le monde a trouvé à se prendre à celui en qui n’était pas de péché, qu’en sera-t-il de nous si misérables ? Et, de fait, il a une habileté merveilleuse à exploiter toutes les faiblesses des serviteurs de Dieu; il sait s’en servir pour les discréditer et, s’il le peut, les opposer les uns aux autres.

“Ne les craignez donc point car il n’y a rien de caché qui ne se découvre”

Il faut beaucoup de foi pour porter sans faiblir et sans crainte l’outrage du monde, ses ricanements et, plus encore peut-être, le silence dédaigneux dont il entoure le Christ et ses disciples. Jésus lui-même, sur la croix et avant la croix, à Gethsémani, en sentit l’effroyable poids, comme la somme de tout ce que ses disciples porteront à leur tour, en union avec lui, jusqu’à la consommation des siècles. Ayons foi que le monde ne peut pas tenir la vérité toujours opprimée, cachée; qu’il faut nécessairement qu’elle éclate à son heure, au grand jour. Qu’on ne peut pas toujours empêcher les âmes de grandir. Que, malgré la puissance du monde et ses mille artifices, malgré la pauvreté des moyens dont dispose la vérité, elle a toujours le dernier mot dans sa lutte contre lui. Mais la lutte est longue, longue comme le temps qui développe la création. Nous sommes des êtres éphémères que demain ne revoit plus. Comme il nous est facile de craindre, au milieu de la bataille, fascinés par les revers, que le monde ait déjà triomphé. Seigneur, donnez-nous part à votre foi quand, annonçant votre mort aux disciples, vous leur parliez déjà de votre résurrection.

“Ce que je vous dis dans les ténèbres, dites-le au grand jour”

Car le pire ennemi du Christ et de son église, c’est le silence qui méprise aveuglément, sans autrement se justifier. On ne rompt pas ce silence quand on ne dit que des vérités à la taille des aspirations superficielles de ceux qui nous écoutent. C’est de la démagogie spirituelle. Les oeuvres de lumière ne se font qu’avec des armes de lumière. Que serait devenu le peuple juif sans les prophètes qui surent lui dire de dures vérités ?

On ne rompt pas ce silence, malgré le bruit qu’on peut faire, lorsque c’est dans un esprit purement humain de réaction et de lutte. Un tel bruit rend le silence plus pesant. On rompt ce silence en disant à haute voix ce qu’on a entendu de Jésus dans les ténèbres du recueillement et de la prière. Ceux qui savent écouter le Christ au fond de leur coeur, ceux qui savent dire ce qu’ils écoutent avec le langage d’hommes de ce siècle, ceux-là seuls peuvent

être les témoins du Christ. Beaucoup parlent au grand jour qui n'ont pas su d'abord écouter dans les ténèbres. Et le défaut contraire se rencontre aussi.

Il est bien nécessaire qu'ils parlent au grand jour. En leurs paroles les cœurs droits trouveront l'appui extérieur dont ils ont besoin pour croire à la réalité de la parole intérieure qu'ils entendent parfois murmurer en eux et que le monde avec son silence était en train d'étouffer en eux, lentement. Ce rôle n'appartient qu'aux purs et aux courageux.

“Ne craignez pas ceux qui tuent le corps et ne peuvent tuer l'âme”

Ainsi vécut le Christ. Ainsi vécurent après lui d'innombrables martyrs et confesseurs. Nous sommes de leur race. Mais combien de fois une prudence humaine nous cache-t-elle nos lâchetés en les appelant sagesse, humilité, soumission, déférence ?

La soumission est une vertu essentielle au chrétien. Un pas de plus et elle devient timidité ou peur. Le chrétien doit savoir allier l'humilité qui s'efface à l'audace qui s'affirme, la soumission à l'esprit de force. Mais beaucoup, s'ils ne craignent pas pour leur vie, avec juste raison d'ailleurs, ont trop souci de leur tranquillité ou de leur renommée pour manifester ce courage.

“Craignez plutôt celui qui peut perdre l'âme et le corps dans la géhenne”

Jésus a prévenu ses disciples de ce qui les attend. Ce n'est pas pour qu'ils craignent mais pour qu'ils ne soient pas surpris. Maintenant il va leur dire les vrais dangers qu'ils courent.

Ceux-là, on n'y pense pas toujours. Beaucoup, tandis qu'ils craignent si âprement tout ce qui dérangerait leur vie, leurs habitudes ne pensent pas que peut-être l'ennemi est en eux et le monde les façonne à son image, les stérilise, les abat plus sûrement qu'il pourrait jamais faire par aucune adversité extérieure. Souvent il les infecte de l'esprit de parti.

Donnez-nous, Seigneur, dans la perspective des luttes prochaines, cette seule crainte, sainte et clairvoyante.

195 - **Saint Thomas apôtre** (Jn 20, 24-29)

21 décembre

“Thomas, l'un des douze, n'était pas avec eux lorsque Jésus vint”

Aurait-il montré un esprit désireux de preuves convaincantes et indiscutables, s'il avait été avec les autres lorsque Jésus leur était apparu. Ce n'est pas toujours à cause de nos légitimes exigences rationnelles que nous nous refusons à croire. Qui dira les sources profondes de nos sympathies et antipathies intellectuelles ? Naturellement, nous nous opposons à tout ce qui n'est pas nôtre et qui nous semble dépossession. Thomas refusa de croire les autres apôtres, non parce qu'il doutait de leur véracité, non parce qu'il avait des raisons probantes de croire à une illusion, une hallucination sociale, mais surtout parce qu'il n'était pas là lorsque Jésus vint. Seigneur, nous n'étions pas non plus là, quand vos disciples vous suivaient sur les routes de Galilée. Nous n'avons pas entendu votre parole. Nous n'avons pas connu l'ascendant de votre personne. Nous n'avons pas vu vos miracles et la foule qui vous poursuivait. Nous sommes comme Thomas, vis-à-vis de ceux qui vivent de la foi plus que nous, mieux que nous. Comme Thomas, devant leur témoignage, nous sentons en nous parfois un désir d'opposition bien âpre. Ne nous laissez pas nous aveugler nous-mêmes en parlant haut et ferme des droits de la vérité, de nos doutes envers elle, car l'amour que nous devons lui porter n'a pas ce caractère violent et buté. Ce n'est pas que dans un cœur pacifié et plein de zèle, dans une intelligence accueillante en sa rectitude, que la vérité peut faire sa demeure. Thomas aurait-il cru si Jésus lui était apparu dans l'émotion de sa réponse de non recevoir qu'il fait aux autres apôtres ?

“Nous avons vu le Seigneur”

Un résultat, pas de démonstration. Une constatation, aucun appareil critique. Comme cette phrase contraste avec la minutie et la complexité des preuves que Thomas, celui qui n'a pas vu, exige. Dans la simplicité de cette affirmation, transparaît la simplicité du fait, de l'expérience, qui a fait croire les apôtres à la résurrection de Jésus. Jésus leur est apparu. Peut-être quelques minutes avant, s'ils avaient envisagé la possibilité d'une telle chose, auraient-ils pensé, comme Thomas, et préparé tout l'arsenal des précautions contre l'illusion, des preuves rassurantes pour la raison. Mais Jésus leur est apparu et ils ont cru. Ce fait est plus qu'un fait dont le seul esprit humain doit tirer les conséquences, comme cela se passe normalement. C'est un fait qui porte efficacité en lui, comme jadis la présence de Jésus portait en elle la puissance de faire croire à sa transcendance divine, comme tous les faits qui ont fait croire. La mémoire d'un tel fait, pour qui l'a connu personnellement, continue à porter une impression efficace sur l'âme, comme ces plaques fluorescentes qui conservent le souvenir lumineux de la lumière reçue. Quoique la raison puisse alors se sentir impuissante à repousser les mille difficultés qu'un tel souvenir fait leur, on ne peut pas encore en douter. Le récit de ce fait, par celui qui y croit parce qu'il l'a étreint dans l'auréole surnaturelle qui la rend si efficace, a aussi la puissance de réaliser dans l'âme pure et docile l'impression de grâce qu'il causa dans l'âme de celui qui le dit. C'est bien en cela que réside la puissance du témoignage. Il ne vient pas du talent de celui qui le donne ni de son autorité humaine. Il ne le tient pas de sa

puissance divine, des probabilités et des preuves. Elles lui font escorte, elles sont la fanfare qui l'annonce, l'avant-garde qui prépare son passage mais ensuite il passe seul. Sa puissance qui juge les cœurs est celle d'un reflet de l'évidence primordiale du réel, de la vraie lumière, celle qui éclaire toute homme, reflet incarné dans un homme, témoin de Dieu. S'il n'est pas cela, qu'est-ce qu'un chrétien, que peut-il être de plus ?

“Si je ne vois dans ses mains la marque des clous, si je ne mets mon doigt à la place des clous et ma main dans son côté, je ne croirai point”

Même si Thomas avait su qu'il aurait pu le faire, aurait-il cru, en l'absence de votre présence, ce qui transcende le fait pour l'élever au rang de signe d'une réalité supérieure ? L'esprit humain est si fécond en hypothèses possibles qui reculent les limites où on doit se rendre à l'évidence, atténuent la force des arguments et écartent les décisions définitives. Ce n'est pas que ce souci de rigueur et cette vigilance contre l'illusion ne soient utiles mais il est une insistance dans ces précautions et ces exigences qui n'est qu'une manière détournée de nier ou du moins de s'opposer à l'évidence qui suffit. Elle manifeste dans son outrage une défiance contre la soumission à la grâce qui est acceptation d'une conviction dont on ne peut pas entièrement se rendre compte rationnellement. Seigneur, ne me laissez pas opposer vos dons les uns aux autres. Que ma raison ne soit pas l'idole qui, après m'avoir conduit jusqu'au portique de votre temple, m'empêche d'y entrer. Qu'elle me soit un guide et une lumière, non pas le gardien qui retient captif loin de vous quand vous m'appellez. Que la foi, cet autre don de votre amour, vienne couronner ma raison, la fructifier et non l'étouffer.

“Huit jours après”

Cette durée est bien nécessaire pour que le cœur de Thomas, ému par son opposition au témoignage de ses frères, soit pacifié. Admirons la tolérance des autres apôtres qui surent ne pas envenimer, par la discussion, l'amorce de séparation que constituait ce différend entre eux. Admirons leur patience et leur charité muette qui permet à Thomas d'être avec eux quand Jésus revint parmi eux. Combien d'âmes ont été écartées de la foi, ou d'une foi plus grande, par la hâte et les exigences de ceux qui ne devaient être que des témoins et non des juges. D'où vient donc l'amertume et la violence qui nous saisit quand on résiste au témoignage que tout notre être affirme vrai ? Qui osera dire que l'amour de la vérité a cette brutalité impatiente ?

“Thomas répondit : Mon Seigneur et mon Dieu”

Thomas le rationaliste ne mit pas ses doigts dans les plaies de Jésus. S'il l'avait fait, aurait-il cru ? Il y a une manière de se fasciner sur les preuves rationnelles, sur ce qu'elles donnent et surtout ce qu'elles ne donnent pas, de s'empêtrer dans l'effort critique qui empêche l'âme de prendre son plein vol et l'oblige à des sauts de poule qui la fatigue sans la faire vraiment avancer. Il y a un respect du mystère qui seul permet de l'atteindre. Ceux qui n'ont pas cette retenue détruisent son auréole en voulant le voir sous une lumière trop vive. Le miracle devient un fait extraordinaire qui ne porte plus à croire.

“Heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru”

Heureux sont-ils car ils verront un jour. Donnez-nous, seigneur, cette foi prévenante. Heureux car il y a dans leur vie un espoir, celui de voir un jour par eux-mêmes, et des perspectives de progrès. Heureux s'ils savent accepter leur état, le reconnaître comme un état essentiellement humain dans son instabilité et son déséquilibre même. Car celui qui ne veut croire que ce qu'il voit, n'est-il pas figé, sans mouvement, sans initiative propre ? Simple machine pour qui n'existe que ce qu'elle peut enregistrer. Ses progrès ne seront que par saccades, au rythme des découvertes successives qu'il n'aura ni désirées ni prévues. Saura-t-il même les reconnaître pour des lumières ? Seigneur, nous sommes de ceux-là dans la mesure où nous demeurons dans votre église, membres conscients de votre église. La réalité qu'elle nous atteste, nous ne les avons point vues. Si nous avions le courage de descendre au fond de nous, nous y découvririons peut-être qu'il est tel de ses enseignements que nous ne vivons pas, dont nous ne percevons même pas la valeur de vie, l'intérêt religieux. Longtemps, j'ai voulu me cacher cette évidence que je tenais pour une tentation mais on ne peut pas toujours échapper à la vérité qui est vous. Je croyais tout perdre et n'être plus des vôtres si j'acceptais comme une réalité ce fait qu'il est certaines parties de vos enseignements qui n'ont encore pas de sens pour moi. Je pensais n'avoir plus le droit, dans ma conscience d'homme, de me dire l'un des vôtres s'il m'apparaissait que, sur tel point essentiel, je ne comprenais pas, je ne vivais pas. On peut croire à une vérité dont on ne connaît pas la démonstration mais peut-on croire à une vérité dont on ne saisit ni le sens ni l'intérêt et qui demeure pure énonciation verbale, une formule ? Quel sens cela a-t-il de dire qu'on y croit ? Pourtant, même à ces heures, je sentais bien que ça devait avoir un sens de dire que j'y croyais puisque j'aurais donné ma vie pour elles.

Alors j'ai compris mon acte de foi.

Je ne crois pas parce que je connais la démonstration de ce à quoi je crois, souvent elle m'échappe. Je ne crois pas non plus parce que ces articles de foi sont pour moi une source de vie dont j'ai expérimenté l'efficacité, ils demeurent parfois lettre morte, énigme. Je crois à cause de votre église et c'est cela que vous voulez surtout de moi puisqu'il ne dépend pas toujours de moi de voir, mais je peux toujours adhérer à votre église. L'église, la

société des âmes saintes qui ont vécu du Christ avant moi, j'ai le droit de lui faire confiance. Ce n'est pas un emballement qui me pousse vers elle. Ce n'est pas un désir de conformisme et de sécurité qui m'y retient. Je lui fais confiance. Ce dont je ne vis pas, ce dont, à certains moments, il me semble que je pourrais si bien me passer et que rien ne manquerait à ma vie, des saints en ont vécu qui aimaient mieux Jésus que moi. Peut-être est-ce là l'huile mystérieuse dont on se passe aux premières heures de la veillée mais qu'il faut avoir pris dans son vase pour parvenir sans ténèbre jusqu'au lever de l'aurore.

Seigneur, je voudrais voir ce qu'ont vu les saints de votre église, je voudrais le voir par moi-même pour mieux vous en rendre grâces, pour que tout mon être se joigne mon adhésion de foi, pour mieux préparer aux autres l'accès de votre demeure. Mais si je ne vois pas, je ne me mentirai pas à moi-même, en me disant que je vois ce que je ne vois pas. J'accepterai de croire sans voir. De ces ténèbres où me retiennent sans doute mes fautes et le péché du monde, j'élèverai vers vous ma prière, dans l'attente de la vision, prière fervente, prière active. La foi n'est pas seulement le terme de la recherche, elle en est aussi l'aiguillon et ce sera sans angoisses. Vous me voyez, Seigneur, vous savez mon coeur, faites que je vois la vérité.

Comme fit Thomas malgré son incrédulité, je demeurerai avec mes frères qui ont vu et ils m'en seront d'autant plus chers. Je ne les tiendrai pas pour des visionnaires. Je m'entretiendrai avec eux, les grands saints qui ont vécu. Je n'essaierai pas de me modeler du dehors sur des paroles dont l'esprit profond m'échappe encore, je risquerais de me fausser. J'essaierai de comprendre leurs paroles, la direction de leur coeur et de leur prière. Je croirai de toutes mes forces que, dans le sens de ce qu'ils disent, il y a une réalité qui existe, qui m'échappe encore et que je ne saurais dire. De toutes mes forces, je m'unirai d'intention à ce qu'ils veulent dire et que je ne comprends pas. Je croirai que leur vie intérieure, leur coeur, ne se trompe pas et que c'est moi qui n'ai pas vu. Je prierai, j'aurai confiance. Ainsi, un jour, pourrai-je voir parce que je serai demeuré dedans. Comme Thomas qui vit le Christ parce qu'il était avec les autres. Votre apparition ne sera pas une surprise, un accident mais la glorification de la foi.

196 - Saint Sylvestre (2 Tim. 4, 1-8)

31 décembre

“Je t'adjure devant Dieu et devant Jésus-Christ”

Timothée a beaucoup travaillé pour l'évangile. Aussi la solennité et le ton pressant de cette exhortation pourraient nous surprendre. Paul sait quelle lassitude pèse à certains moments sur l'être des serviteurs du Christ et qu'ils n'ont pas trop de toute leur foi pour tenir. C'est à certains moments comme une vague d'indifférence et d'atonie qui recouvre toute l'âme. Ce n'est pas l'apathie de celui qui ne sait pas ni la lâcheté de celui qui refuse de savoir ni l'égaré de celui que d'autres objets attirent et détournent de son ancien idéal. C'est un mal plus profond qui semble avoir tari toute l'énergie vitale. Les buts qui passionnaient jadis apparaissent maintenant illusoire. On n'a plus confiance en personne. On n'aspire plus qu'à fuir, à rompre avec tous ceux qu'on accompagnait sur la route. Tout ce qu'ils peuvent dire apparaît irréel, conventionnel, faux. On pense qu'ils ne sont pas francs avec eux-mêmes et qu'ils se paient de mots.

Heureuse l'âme assez pure et assez loyale pour ne pas se hâter d'ériger en système et en philosophie de la vie les réactions qui la dominent. Heureuse celle qui sait se taire et attendre. L'épreuve passera et ne l'aura pas abîmée. Plus heureuse celle qui continue à agir et à faire comme si de rien n'était. Ceux-ci sont les véritables “pauvres en esprit”, ils ne s'inquiètent pas de ce qui est en eux.

“Par sa venue et par son règne”

Seigneur, donnez-nous, dans ces heures mornes, de vivre purement de foi. Apprenez-nous à nous détourner de nous. Si notre tâche nous paraît morne, si notre vie nous paraît étroite, mesquine, dérisoire, manquée, si nous n'avons pas encore le courage de regarder en face ce que vous voulez faire de nous. Puisque même nous ne saurions le faire sainement, apprenez-nous à vivre de la pensée des grandes réalités qui ne déçoivent pas parce qu'elles vous touchent de très près, Jésus.

Votre venue et votre règne ne diraient rien à notre coeur mais, tant qu'elles seront près de nous, nous ne pourrions pas penser que notre vie soit complètement vaine puisque, malgré nos fatigues et nos dégoûts, nous la vivons dans un monde où vous venez.

“Sois là à temps et contretemps”

D'après le texte grec, il ne s'agit pas tant d'insister que d'être présent, et d'aller au rebours des circonstances que de savoir ne pas en être esclave et les dominer.

Beaucoup de chrétiens ne font rien de leur vie parce qu'ils attendent toujours la circonstance favorable et ils trouvent qu'elle ne vient jamais. Ils sont trop économes de leur temps et de leurs efforts pour accepter l'éventualité de perdre peut-être une journée. Ils ne voudraient jamais sortir de chez eux sans être sûrs que ce ne sera pas inutile.

Le véritable serviteur du Christ n'est pas si avare. Il ne se dissimule pas que beaucoup de ses efforts sont stériles mais il l'accepte comme une condition du travail humain. Seul, celui qui est toujours là, sans se soucier des

circonstances, se trouvera là quand elles seront favorables. Cette mentalité est particulièrement nécessaire à l'apôtre. Il sera vite paralysé s'il ne veut rien faire que quand les circonstances seront favorables. Que d'heures perdues à des démarches, à des conversations, à des correspondances, à des réunions d'où rien ne sort, auprès d'âmes qui ne bougent pas d'une ligne. Le seul moyen de profiter de l'heure de Dieu qu'on ne sait pas, c'est d'être là.

Saint Paul donne aussi une leçon d'initiative. Beaucoup de chrétiens sont souvent paralysés dans leur initiative par une fausse conception de la providence. Ils disent qu'on ne réussit jamais ce qu'on a voulu faire tandis que ce qui réussit et porte fruit, c'est ce qu'on a entrepris sans y avoir pensé ou forcé par les circonstances. Il s'en faut que ce soit toujours vrai. Quelqu'un qui vivrait vraiment cette doctrine ne ferait sans doute rien dans sa vie. En réalité, c'est bien un peu nous qui, par notre collaboration consciente à l'oeuvre divine, faisons les circonstances. Dieu ne se sert pas de nous comme d'instruments passifs et mécaniques. "Je ne vous ai pas appelés serviteurs mais amis car tout ce que j'ai entendu de mon Père, je vous l'ai fait connaître".

Donnez-nous, Seigneur, le don d'initiative, don si rare, si précieux, si lourd à porter souvent, cette sollicitude amoureuse qui nous fera chercher tout ce que nous pouvons faire pour votre royaume. L'amour seul est infatigable. Lui seul pourra nous garder, toute la vie, une force jaillissante et toujours jeune. Beaucoup, parce qu'ils manquent d'amour, semblent brisés, vieux serviteurs qui continuent à servir parce qu'ils ont jadis servi mais qui, actuellement, n'entreraient plus au service du maître, si c'était à refaire. Ils ne désirent rien de neuf.

"Reprends, critique..."

On ne pense pas souvent à cet aspect de l'apostolat chrétien. On médite plus volontiers sur l'idée de douceur et de patience. Pourtant, les apôtres, à commencer par saint Paul, n'ont pas toujours été des bénisseurs souriants. Il y a des dangers à critiquer, à combattre, l'esprit de contradiction, de combativité, risque de nous envahir. Mais il y a aussi des dangers à ne pas prendre parti, à ne pas mettre les âmes en garde contre les faux prophètes. Donnez-nous, Seigneur, l'esprit intérieur, l'esprit de force, qui nous permettra, un jour, de combattre sainement pour vous.

"Et toujours en esprit de science"

Il faut beaucoup de science pour être apôtre, non pas peut-être dans les débuts, quand il ne s'agit que d'exhorter les gens à être généreux, mais ensuite pour les guider.

Science pour discerner en eux la naissance de telle tendance mauvaise ou la croissance de telle tendance qui est bonne mais dont le développement presque exclusif entraînera dans leur vie intérieure un déséquilibre dangereux, le zèle pour l'action, un désir de solitude.

Science pour ne pas s'effrayer de ce qui est, chez les âmes, seulement outrance de jeunesse, maladresse et gaucherie dans l'expression d'une intuition juste peut-être ou capable de le devenir, mais qu'ils traduisent, pour le moment, sous une forme révolutionnaire, inaccoutumée ou peu orthodoxe. Science pour connaître vraiment sa doctrine, les perspectives centrales et comment le reste s'y rattache, afin de ne pas imposer aux autres les limitations de sa propre vie intérieure.

"Ils ne pourront plus souffrir la doctrine de salut"

De tous temps, il y a eu de pareils hommes. Combien plus dans cette période et dans celles qui lui ressemblent. Paul et ses amis avaient semé dans la peine. Maintenant, une seconde génération venait, qui s'installait dans leurs travaux. A un certain point de vue, ils avaient leur point de départ dans ce qui était le point d'arrivée des précédents. Ils trouvaient tout naturel d'être libérés des observances juives, de se réunir dans de petites communautés bien ferventes, de s'entretenir du Christ, Dieu et homme, d'être tous en relation les uns avec les autres, unis d'une même charité. Ils oubliaient que, pour leur obtenir cela, Paul et quelques autres avaient été tenus pour des fous, des renégats, des artisans de perdition. Ils oubliaient le mystère de la croix, le fait que toute oeuvre chrétienne s'enfante dans la lutte. Ils trouvaient bizarre qu'on leur parle de la croix. Ils disaient que eux qui étaient d'aussi bons chrétiens que les autres ne l'avaient jamais rencontrée si dure et amère qu'on la leur dépeignait.

Seigneur, à nous qui commençons un peu à entrer dans le travail des autres, donnez-nous de ne pas méconnaître toutes les souffrances, toutes les luttes, grâce auxquelles nous sommes ce que nous sommes, presque sans effort. Que nous ne perdions pas notre temps en faribole, que nous n'oublions pas que le salut est par la croix, que nous ayons, nous aussi, l'esprit de lutte et de courage.

"Pour toi, sois circonspect, prudent, vigilant en toutes choses..."

Après cet avertissement un peu pessimiste sur la difficulté de sa mission, **Paul donne quatre conseils.** Méditons-les particulièrement puisque c'est son testament d'apôtre.

1- "Sois vigilant et prudent"

Il faut plus de courage et de force intérieure pour mener sagement et prudemment sa vie que pour se lancer, tête baissée, dans des aventures dont on s'assure que la providence vous tirera. Cela exige une initiative sans cesse

renouvelée et rectifiée. Souvent, chez les apologistes de l'enthousiasme, de la confiance éperdue, il y a la crainte secrète de voir les difficultés réelles, le désir de s'étourdir par le mouvement. Malgré toute leur activité, ce sont des endormeurs comme les autres, et même plus malfaisants. Vient un temps où manque la possibilité de préciser les conseils. Tant qu'il ne s'agit que de dire les écueils, on peut les signaler à droite ou à gauche mais ensuite la seule chose qu'il soit possible de dire, c'est d'aller de l'avant.

2- *"Fais l'oeuvre d'un évangéliste"*

La formule est, à dessein, aussi générale que possible. On peut dire bien des choses sur l'apostolat mais il n'existe pas de recettes. Ce dernier conseil semble décevant dans son imprécision, décevant pour ceux qui attendent des mots d'ordre qui les dispensent de penser. Il ne fait que rendre sensible l'impossibilité qu'il y a de tout dire, de tout prévoir, de toujours guider. Chacun reste, en définitive, le seul pilote de sa barque avec le poids des décisions à prendre. Le vieil apôtre, sur le point de mourir, sent que son disciple lui échappe, qu'il devra vivre de sa propre vie, seul. Ses derniers mots seront pour lui montrer que, devant lui, la voie est libre et, si la formule est vague, c'est pour n'imposer aucune restriction aux desseins inconnus de Dieu sur l'âme de son disciple. Admirons cette discrétion de Paul. Comme elle doit être douloureuse et pleine d'amour, quand elle naît du sentiment qu'on ne peut plus rien pour celui qu'on a aidé à monter.

Ceci était pour l'aspect positif de la vie, il s'agissait de guider l'action de l'apôtre. Paul va lui donner **deux autres conseils** pour le préparer à soutenir l'autre aspect de la vie.

3- *"Supporte le mal"*

Le véritable apôtre saura ne pas s'effrayer de l'existence du mal, il le supportera. Il le connaîtra plus qu'aucun autre puisqu'il aura voué sa vie au progrès du bien. Il n'est peut-être pas de meilleure préparation à un apostolat persévérant que d'avoir réfléchi un jour, dans une atmosphère de prière, à ce que serait notre vie si des circonstances quelconques, peu importe lesquelles puisqu'elles sont toujours la manifestation du mal dans le monde, venaient nous mettre dans l'impossibilité d'agir. Alors nous n'aurions plus qu'à supporter le mal et à accomplir notre service.

Une vie toute donnée, pour laquelle nous aurions tout quitté et dans laquelle nous nous trouverions seuls, privés du réconfort de toute action extérieure, non pas la vie de l'égoïste qui ne trouve pas l'occasion d'agir parce qu'il n'en a pas vraiment le désir dans le coeur, mais une vie paralysée dont le poids serait d'autant plus lourd qu'elle serait plus chargée d'amour pour autrui. Pourtant, cette vie vaudrait d'être vécue.

4- *"Achève ton service jusqu'au bout"*

Paul laisse à son disciple ce dernier avertissement comme un ultime testament. Le mal est dans le monde. Il n'est pas toujours possible de faire entendre la doctrine du salut. Mais aucune circonstance ne pourra empêcher l'apôtre d'accomplir son service, accomplissement dont Timothée cherchera le sens dans le destin de Paul lui-même, réduit à l'impuissance depuis plusieurs années, seul, bientôt versé en libation.

197 - **Appel des disciples** (Jn 1, 35-42)

"Le lendemain, Jean se tenait là"

La veille, c'était le baptême de Jésus. Ce jour-là, rien d'extérieur ne s'était passé. La vie publique de Jésus avait été inaugurée. Pourtant ce jour-là, aucun disciple n'avait quitté Jean pour se joindre à Jésus. Jésus, sorti de Jérusalem, était demeuré seul, perdu dans la foule. Jean avait continué à baptiser. Au soir du baptême, on aurait pu croire que rien n'avait changé. Jésus n'est pas pressé de se trouver des disciples. Jean ne se hâte pas de lui envoyer les siens. Tout cela se fera plus tard, les jours qui suivront. Tout se fera parce que tout a été fait, à vrai dire, mais il fallait que cette journée du baptême fût toute tournée vers Dieu et le mystère qu'elle inaugurerait, ce jour-là, invisible aux hommes.

Seigneur, donnez-nous de participer au mystère et au silence de cette journée inaugurale, journée dont l'efficacité sera détaillée, déroulée au long de trois années les plus actives et fécondes qui aient jamais été, journée toute secrète, toute commune, cachée aux hommes. C'est dans un silence semblable que souvent l'âme se donne à vous et que vous vous donnez à elle pour faire en elle de grandes choses. Souvent le mystère qui s'accomplit dans ce silence ne lui est pas moins caché à elle-même qu'à ceux qui l'entourent. Elle ne se sent pas forcément plus vaillante, elle n'a pas forcément des idées plus précises sur ce qu'il lui faudra faire, elle ne se sent pas au seuil d'une vie nouvelle, elle n'oserait pas dire que quelque chose est changé en elle. Pourtant demain et les jours qui suivront, tout commencera petitement d'abord, grandement ensuite. Entre les événements successifs et visibles de ces jours et le silence de cette prière où rien ne semblait s'être passé, qui pourra voir un lien ? Ce lien est plus secret, plus profond que la causalité vulgaire qui enchaîne les phénomènes d'un même ordre. Il est semblable à la dépendance mystérieuse qui joint à l'ensemble mouvant et innombrable des causes secondes l'unique et immobile cause première qui les soutient et les fait être. Donnez-nous, Seigneur, de telles prières, qui ne soient pas tant orientées vers la préparation de notre action immédiate, dispersées déjà, morcelées et limitées à la taille de ce que nous pouvons entrevoir de notre vie mais qui soient des heures totales où nous nous résignons à vous, des prières silencieuses comme le jour de votre baptême.

Ce soir-là, Jésus était rentré chez lui. Demain, André et Jean viendront l'y trouver et ils s'entreprendront longuement. Mais ce soir, il est seul avec son Père. Demain l'oeuvre immense mais ce soir, Jésus ne cherche pas à en voir les péripéties, pas même peut-être la dernière, sanglante. Il est devant sa vie et il l'accepte : Père vous avez voulu quelqu'un, alors j'ai dit : Me voici ! Ni optimisme ni pessimisme dans cette acceptation globale et une. Aucun terme humain ne peut dire le silence plein d'une paix active qui emplit l'âme chrétienne au seuil de la vie. Silence qui est une attente mais une attente sans fièvre mais étonnamment mobile et vigilante, une attente sans hâte. Tout est déjà intériorité consommée. Dans ce silence, reflet du repos essentiel de Dieu, les agitations diverses s'amortissent, la joie n'a plus ses ardeurs, la souffrance a perdu son aiguillon empoisonné. Elle-même, la vision du mal universel ne saurait rompre ce silence mystère et c'est là que naît la paix inexprimable et secrète. Jean aussi, après sa journée de baptiseur, était demeuré seul. Sa tâche désormais touchait à sa fin, il le savait. Déjà devant Jésus plus grand que lui, il s'est intériorité démis. Demain il lui enverra ses disciples. Ce soir, il s'offre pour l'oeuvre qui va commencer. Il n'aura plus qu'à continuer jusqu'au bout ce qui lui reste à faire. L'essentiel est fait. Bientôt sans doute, la mort viendra cueillir le serviteur et achever son service. Jean revoit sa vie pénitente et prêchante : comme tout cela a passé vite, plus vite qu'il n'aurait cru ! Il est maintenant tout près du terme. Que de conseils donnés, que de paroles, que d'efforts auprès d'âmes rebelles ! La vie est peu de choses et passe vite mais elle suffit quand elle mène à Dieu et qu'une mission s'achève.

"Voici l'agneau de Dieu"

Simple parole qui termine l'apostolat de Jean auprès de ses deux disciples. Parole qui éclaire toute son action. Il n'avait pas été celui qui se fait des disciples et ne saura jamais les libérer de lui. Il n'avait pas été non plus celui qui moralise et purifie seulement. Il avait été celui qui apprend à attendre la venue de quelqu'un plus grand que lui. Il est le modèle de tout apostolat : apprendre aux âmes qu'elles ont à attendre une venue dans leur vie et, quand l'heure est arrivée, savoir et oser le leur dire. Les disciples n'auraient peut-être pas su reconnaître celui qui passait et qui allait, qui devait devenir tout pour eux. Jean, qui n'avait pas lui-même à suivre le Christ et à devenir son disciple de cette manière, a reconnu ce que le Christ devait être pour ces deux âmes qu'il avait formées. Il le leur a montré. Lucidité, sainteté et détachement du véritable apôtre qui sait orienter les âmes et les guider dans des voies qui ne sont pas la sienne. Il faut un grand courage et une grande sûreté pour dire cette parole car la vie entière de ses deux disciples va changer de face à cause de cette parole et il le sait. Responsabilité de l'apôtre qui aide les âmes à reconnaître Jésus qui passe et qui les appelle. Il les engage dans des aventures dont lui-même ne peut voir le bout. Le fait qu'il soit possible de se tromper ne détruit pas cet autre fait qu'il est nécessaire, à certains moments, que de telles paroles soient dites. Admirez aussi la délicatesse de Jean, sa discrétion. Il ne commande pas à ses disciples, il reconnaît Jésus devant eux et le leur montre.

"Ils suivirent Jésus"

Ils quittent Jean et c'est pour toujours, sans une parole pour celui à qui ils doivent tout. Eux-mêmes se disposent à rompre d'un coup avec leur passé, le passé spirituel qui les a faits ce qu'ils sont. Admirez l'extrême simplicité, liberté et pureté de ces âmes. Seule, une excessive pureté rend possible cette promptitude à répondre aux appels divins à tout quitter, si caractéristique de tant de vocations dans l'évangile. La pureté rend l'âme toute mobile, sans attache, toujours disponible, totale et, en même temps, lui donne la clarté qui atteint directement la volonté de Dieu.

Ces disciples qui suivent Jésus, sont-ils déjà les disciples de Jésus ? La foi de Jean et sa parole sont pour eux une indication précieuse qu'ils veulent utiliser mais ce n'est qu'après avoir entendu Jésus lui-même qu'ils diront : Nous avons trouvé le messie. Admirez le sens qu'ils ont de leur responsabilité personnelle. Parce que chacun demeure jusqu'au bout seul responsable de sa vie, nul n'a le droit de se remettre à un autre, il lui faut porter seul le poids des décisions à prendre, le poids de sa vie. Comme il serait plus rassurant parfois et plus commode de se remettre au jugement d'un autre. L'âme qui découvre ses responsabilités est plus souvent tentée par la timidité et la lâcheté que par l'orgueil. Mais c'est dans le port vaillant de ses responsabilités que l'âme se mûrira et acquerra, mieux que d'aucune autre manière, la force dont il est besoin pour marcher dans sa voie jusqu'au bout. Admirez la confiance respectueuse que les disciples accordent à la parole de Jean, confiance qui mène à l'action, action qui conduira à la foi. Ainsi, c'est à Dieu seul que l'homme donne sa foi mais c'est par l'homme qu'il arrive à Jésus. Aussi les orgueilleux n'auront-ils pas la lumière, qui ne veulent être aidés par personne.

"Que cherchez-vous ?"

La première parole de votre apostolat, Seigneur. Voilà que maintenant les hommes viennent à vous et ceux-là sont les deux premiers. Hier encore, vous passiez au milieu de la foule et nul ne vous connaissait que pour le fils du charpentier. Aujourd'hui que vous n'avez encore rien dit, on vous reconnaît déjà pour celui qui a des paroles de vie. Étreinte du coeur de Jésus quand il voit ces deux premiers le suivre ! L'oeuvre commence, l'oeuvre prévue et acceptée, l'oeuvre attendue, elle ne le quittera plus. Heures du début, premières heures où l'âme réalise et saisit toute sa vie. Heures du début où la fin apparaît si proche parce que le travail qu'on commence, on le continuera jusqu'à la fin. Jésus, la conversation que vous commencez aujourd'hui avec ces hommes, vous l'achèverez avec le bon larron sur la croix.

Seigneur, vous qui savez que le messie doit régner sur le monde, vous voyez sans inquiétude cet humble début, ces disciples hésitants, ce début si hors de proportion avec l'immensité de l'oeuvre à faire. Vous commencez

vosre carrière, les âmes viennent à vous pour savoir où est la vie, ce qu'elle est et vous vous tournez plus ardemment vers le Père pour lui demander que son oeuvre se fasse. Imprimez en nous ces dispositions qui furent les vôtres. C'est par une parole d'homme que vous commencez votre apostolat, une parole toute simple, pour entrer en conversation, comme avec la Samaritaine. Vous qui appellerez tant d'âmes, vous n'avez appelé personne en ce jour. Vos deux premiers vous ont été envoyés par un homme, comme s'il fallait que vous deviez vous enhardir. L'heure n'était pas encore venue où, rencontrant Philippe sur le chemin, vous l'arrêtez pour lui dire : Suis-moi !

"Ils restèrent auprès de lui, ce jour-là"

Il n'y en aura plus beaucoup par la suite de ces longues conversations. Bientôt l'action vous prendra tout entier et c'est par votre attitude, par votre exemple plus que par des entretiens, que vous formerez vos disciples. Ils paraîtront plus vos collaborateurs que vos amis. C'est seulement quand tout sera fini que vous retrouverez quelques heures à vous pour vous entretenir longuement avec eux et leur dire comment vous les avez aimés. Mystère de ces premières conversations de l'apostolat de Jésus avec André et Jean, Nathanaël et Nicodème, prolongées souvent dans la nuit. Jésus leur donne son temps qui, plus tard, sera dévoré par les foules. Ces heures ne se retrouveront plus. Les apôtres qui viendront par la suite n'auront pas dans leurs souvenirs ces soins et cette intimité que vous avez accordée aux tout premiers. Ces deux qui viennent vers vous, vous ne les connaissez pas. Vous écouteront-ils ? Seront-ils capables de supporter la communication de votre vie ?

Vous les accueillez et vous leur donnez sans compter ce que vous êtes, prodigalité des premières heures. Quels furent vos sentiments devant ces âmes ? Les premières que vous adressaient votre Père, votre désir de tout leur dire, de tout leur faire comprendre, vos ambitions sur elles, vos espoirs d'en faire ceux qui travailleraient avec vous jusqu'au bout. Ces deux premiers se sont trouvés être en fait deux des meilleurs et tous deux mourront pour vous. Ainsi à une oeuvre qui commence, Dieu envoie-t-il souvent ses meilleurs ouvriers et on ne peut comprendre ce qui les a ainsi rassemblés des coins de l'horizon. André et Jean ne pensent pas encore à tout cela ni que celui devant qui ils sont leur prendra tout jusqu'à leur vie. Ils ne voient pas le long chemin qu'ils ont à parcourir et, s'ils croient avoir tout fait en ayant trouvé le messie, comme ils se trompent. Tout ne fait que commencer.

Ainsi l'âme qui vous a trouvé, Seigneur, se donne à vous et croit tout faire dans l'élan de sa bonne volonté qu'elle veut totale. Ce n'est qu'après, peu à peu, qu'elle vous découvre, l'exigence de votre amour, la profondeur de votre amour. Mais de ces premières heures de rencontre avec vous, elle n'en perdra jamais le souvenir. Jean, devenu très vieux, se rappellera encore cette journée où, ayant trouvé Jésus vers la dixième heure, il est demeuré avec lui jusque bien tard dans la nuit.

198 - Au soir du baptême (Jn 1,32-34)

Ce soir-là, c'était le baptême de Jésus. Sa vie publique avait été inaugurée. Pourtant aucun disciple n'avait quitté Jean pour se joindre à lui. Jésus, sorti du Jourdain, était demeuré seul, perdu dans la foule. Jean avait continué à baptiser. Au soir du baptême, on aurait pu croire que rien n'était changé. Jésus n'est pas pressé de se trouver des disciples. Jean ne se hâte pas de lui envoyer les siens. Tout cela se fera plus tard. Tout se fera parce que, à vrai dire, aujourd'hui tout a été fait. Mais il fallait que cette journée du baptême fût toute tournée vers Dieu et le mystère qu'elle inaugurerait fut, ce jour-là, invisible aux hommes. C'est dans un silence semblable, ô mon Dieu, que souvent l'âme se donne à vous et que vous vous donnez à elle pour faire en elle de grandes choses. Souvent le mystère qui s'accomplit dans le silence ne lui est pas moins caché à elle-même qu'à ceux qui l'entourent. Elle ne se sent pas forcément plus vaillante. Elle n'a pas forcément des idées plus précises sur ce qu'il lui faudra faire. Elle ne se sent pas au seuil d'une vie nouvelle. Elle n'oserait pas dire que quelque chose est changé en elle. Pourtant, demain et les jours qui suivent, tout commencera, petitement d'abord, grandement ensuite. Entre les événements successifs et visibles de ces jours et le silence de cette prière où rien ne semblait s'être passé, qui pourra voir un lien ? Ce lien est plus secret, plus profond que la causalité vulgaire qui enchaîne les phénomènes d'un même ordre. Il est semblable à la dépendance mystérieuse qui joint à l'ensemble mouvant et innombrable des causes secondes l'unique et immobile cause première qui les soutient et les fait être.

Donne-nous, Seigneur, de telles prières qui ne soient pas toutes orientées vers la préparation de notre action immédiate, dispersées déjà, morcelées, limitées, à la taille de ce nous pouvons entrevoir de notre vie mais qui soient des heures totales où nous nous résignons à vous, des prières silencieuses comme le jour de votre baptême.

Le soir du baptême, Jésus était resté seul. Demain, André et Jean viendront et ils s'entreprendront longuement. Mais ce soir-là, il est seul avec son Père. Demain, l'oeuvre immense mais ce soir, Jésus ne cherche pas à en voir les péripéties, pas même peut-être la dernière, la sanglante. Il est devant sa vie et il l'accepte : "Père, vous avez voulu quelqu'un. Alors j'ai dit : Me voici !". Ni optimisme ni pessimisme dans cette acceptation globale et une. Aucun terme humain ne peut dire le silence plein d'une paix active qui emplit l'âme chrétienne au seuil de la vie. Silence qui est une attente mais une attente sans fièvre quoique étonnamment mobile et vigilante, une attente

sans hâte. Tout est déjà intérieurement consommé. Dans ce silence, reflet du repos essentiel de Dieu, les agitations diverses s'amortissent, la joie n'a plus ses ardeurs, la souffrance a perdu son aiguillon empoisonné. La vision du mal — paix inexprimable et secrète. Après sa journée de baptiseur, Jean, lui aussi, était demeuré seul. Sa tâche touchait désormais à sa fin, il le savait. Devant Jésus plus grand que lui, déjà il s'est intérieurement démis. Demain, il lui enverra ses disciples. Ce soir, il s'offre pour l'oeuvre qui va commencer. Il n'aura plus qu'à continuer jusqu'au bout ce qui lui reste à faire. L'essentiel est fait. Bientôt sans doute, la mort viendra recueillir le serviteur et achever son service. Jean revoit sa vie pénitente et prêchante. Comme tout cela a vite passé, plus vite qu'il n'aurait cru s'il est maintenant tout près du terme. Que de conseils donnés, que de paroles, que d'efforts auprès d'âmes rebelles ! La vie est peu de chose et passe vite mais elle suffit quand elle mène à Dieu et qu'une mission s'achève.

Seigneur, au seuil de notre vie, à son terme, mettez en notre âme le silence !

199 - **Saint Paul, ermite** (Phil. 3, 8-12)

15 janvier

“Pour lui, considérant tout comme de la balayure, j'ai renoncé à tout”

Elle nous choque durement cette parole. L'émotion qu'elle procure en nous ne vient pas seulement de ce qu'elle bouscule notre égoïsme et notre sécurité mais de ce qu'elle semble aller contre beaucoup des idées qui fécondent et nourrissent notre vie. Ce qui nous choque, c'est l'idée qu'il faut renoncer à tout pour atteindre le Christ. Pouvons-nous renoncer à tout, en avons-nous le droit ? Va-t-il falloir renoncer à l'intelligence, à la science, à l'art, à cette paix profonde qui s'établit en nous devant les spectacles de la nature, à cette activité par laquelle nous pensons le monde, à cette joie profondément humaine de savoir plus, de comprendre mieux, de nous laisser faire par les vérités nouvellement découvertes ? Comment cet appauvrissement humain mènerait-il au Christ ? Certes, on ne peut atteindre le Christ que par la foi. La foi est une vertu surnaturelle mais elle a un sujet humain. Dans la préparation de ce sujet à recevoir la foi, à la laisser grandir en lui, tout l'humain ne peut-il pas, ne doit-il pas nécessairement concourir ? N'est-il pas vrai, Seigneur, que tout ce qui a valeur, au point de vue de la formation humaine de ce sujet que vous élevez par la foi, a valeur pour vous ? On ne saurait donc y renoncer ni le tenir pour vanité. Votre apôtre n'a-t-il pas dit : Tout est pour les élus. Alors si tout a été fait pour eux, comment peuvent-ils s'en détourner, y renoncer, tenir en bloc tout l'humain pour chose vile ? Ne m'a-t-on pas dit que le Christ pouvait être atteint à partir de toutes choses ? Comment mépriserais-je ce à partir de quoi je peux atteindre Jésus ? N'est-ce pas dans mon travail que je l'atteins, à la limite de mon effort, que je cerne son ineffable présence ?

Je comprendrais si Paul avait dit qu'il voulait tenir toutes choses comme un moyen pour atteindre le Christ. Mais comment peut-il parler de balayure ? Renoncer à tout pour atteindre le Christ, quel sens cela a-t-il ? N'est-ce pas tenter l'aventure d'une colombe qui, pour voler plus librement, voudrait voler dans le vide ? Elle ne pourrait même pas prendre son envol.

Seigneur, je ne suis pas seul dans le monde. Tout ce qui s'y fait, tout ce que les hommes cherchent péniblement, à tâtons mais si courageusement, tout ce qu'ils ont déjà réalisé par la science et la justice, est-ce vanité et balayure ? Ne puis-je plus travailler avec eux à cette oeuvre qui nous dépasse et que nous sentons comme une grande oeuvre ? Faudra-t-il me retirer de ce courant de la vie, désertier l'humanité, la partie la plus haute, la plus intéressante de l'humanité ? On m'avait dit que le progrès scientifique, intellectuel, matériel même, était indispensable pour que la connaissance du Christ se répande et s'approfondisse toujours davantage. Je le comprenais bien. Est-ce encore de la balayure ? et si cette oeuvre du monde est balayure, que ferai-je ici-bas ?

Mon fils, établis le calme en toi, entends ma voix.

Nul n'a le droit de renoncer à ce qui lui est un meilleur moyen de monter vers moi ou d'y faire monter ses frères. Il est vrai que tout ce qui contribue à rendre l'homme plus homme, c'est-à-dire plus conscient, plus libre, plus réfléchi, plus intelligent, plus instruit, plus harmonieux, plus riche, plus conscient de la solidarité qui l'unit aux autres hommes, plus conscient de la grande fin vers laquelle l'humanité aspire confusément, plus conscient de ses devoirs, tout cela contribue à le préparer pour moi. Aucune de ces choses n'est donc balayure. A celui qui orienterait sa vie, résolument et en vérité, dans ces perspectives, je ne demanderai aucun sacrifice, aucun renoncement supplémentaire car il serait déjà un grand détaché. Il aurait expurgé tout ce qui est balayure et scories. Je ne suis pas venu compliquer ni mutiler l'existence des hommes mais l'achever. Mon joug est suave et la surnature ne détruit pas la nature, elle la couronne et l'accomplit. Mais regarde autour de toi, regarde en toi. Y en a-t-il tant que cela de ces hommes qui désirent vraiment le progrès du monde et la formation en eux d'un homme véritable ? La plupart sont encombrés de ces attachements à des choses auxquelles il faut renoncer. Comme ils sont mesquins, les mobiles souvent inavoués qui guident effectivement la vie des hommes ! Désir de faire comme tout le monde ou de ne pas faire comme tout le monde, de gagner plus d'argent, d'atteindre une situation plus flatteuse, d'obtenir des encouragements et l'estime, désir surtout de se rassurer soi-même en agissant et de donner un but visible à son action. Tout cela vous détourne de votre tâche d'homme comme de

votre vocation de chrétien. L'homme et le chrétien devraient s'unir en chacun de vous pour les balayer de votre vie mais c'est la folie du tangible qui vous perd.

Seigneur, je comprends maintenant que votre apôtre avait raison de nous inviter à un détachement profond. Ce détachement ne détruit pas notre humanité mais, au contraire, sa nécessité est incluse dans notre vocation d'homme, né pour progresser sans cesse et pour se dépasser. Donnez-nous la force de renoncer virilement à tout ce qui nous entrave afin de vous atteindre, vous, et, en vous, la perfection de notre humanité, afin de faire votre oeuvre ici-bas et, en vous servant, de servir le monde.

Mon fils, il est encore un renoncement auquel je te convie,

qui n'a de sens que par moi. Puisque je t'appelle à vivre de ma vie, il faut que tu renonces à ta vie, à être par toi. Ce renoncement n'est pas de la même essence que l'autre, c'est un renoncement mystique par remise de soi à une personne pour vivre de sa vie à elle, et non plus ascétique comme celui où tu étais seul en face des choses. Le renoncement mystique n'a plus pour objet, comme l'autre, de vivre mieux et davantage, de se posséder mieux ou de mieux posséder le monde. Il n'est plus une hiérarchisation de vos activités mais une dépossession de tout vous-mêmes pour vivre d'une autre vie. Il 'est possible que parce qu'il y a une personne à côté de toi, c'est moi-même. Je veux te communiquer ma vie.

Ce renoncement ne reçoit son achèvement qu'au terme de l'autre renoncement car, pour se démettre et se remettre, il faut se posséder et être. Mais il peut être amorcé dès le début de la vie et il facilite grandement l'autre. Il n'introduira peut-être aucun retranchement auquel tu n'aies déjà dû consentir mais il transformera tout par le dedans. Il t'appliquera plus intensément à l'action et à l'oeuvre du monde car ce ne sera plus un caprice ni même un vouloir d'homme mais ma volonté.

Il en est de vous comme d'un rameau qu'il faut tailler, émonder, purger de toute brindille inutile, c'est le premier renoncement. Ce rameau doit accepter un jour d'être détaché du tronc qui l'avait nourri pour être greffé sur un autre. Il vivra désormais d'une autre vie. C'est le second renoncement. Ainsi en est-il de l'homme devant ces renoncements. Par l'un, il se libère et se possède, par l'autre, il émigre hors de soi et s'unit.

Seigneur, qui nous dira la profondeur et la pénétration de ce renoncement qui correspond à l'infusion en nous de votre vie, pour nous faire vivre de votre vie et non plus de la nôtre mais qui n'est pas et ne saurait être anéantissement, suicide, destruction, de notre personne ? C'est nous qui opérons le premier renoncement en retranchant de notre vie tout ce qui nous semble un moins mais, pour ce renoncement si profond, nous ne pouvons que nous y disposer par une attitude intérieure qui est mouvement d'amour.

Quel acte extérieur pourrait faire en nous le vide mystérieux que vous viendrez combler de votre présence ? Comment réaliser par nous-mêmes ce renoncement que nous ne savons pas ? Mystère séparant l'homme de soi-même par une grâce secrète et suprême. Nous ne pouvons que tailler les branches, vous seul pouvez prendre le fond.

“Venez, Seigneur Jésus, venez au-dedans de moi, en la plénitude de votre vertu, pour y détruire tout ce qui vous déplaît et pour y opérer tout ce que vous désirez pour votre gloire.

Venez en la sainteté de votre esprit pour me détacher entièrement de tout ce qui n'est point vous, pour m'unir parfaitement avec vous et pour me conduire saintement en toutes mes actions.

Venez en la perfection de vos mystères, c'est-à-dire pour opérer parfaitement en moi ce que vous désirez y opérer par vos mystères, pour me gouverner selon l'esprit et la grâce de vos mystères, pour glorifier, accomplir et consommer en moi vos mystères.

Venez en la pureté de vos voies, c'est-à-dire pour accomplir sur moi, à quelque prix que ce soit et sans m'épargner aucunement, tous les desseins de votre pur amour et pour me conduire dans les voies droites de ce même amour” (Jean Eudes).

200 - Septuagésime (Mt 20, 1-16)

"Le royaume des cieux est semblable à un père de famille qui sortit de grand matin afin de louer des ouvriers pour sa vigne. Étant convenu avec les ouvriers d'un denier par jour, il les envoya à sa vigne"

Heureux ceux qui se trouvent appelés à travailler au commencement d'une grande oeuvre, au matin d'un jour nouveau. Ils connaîtront plus que tout autre la joie du labeur et de l'initiative. Leur idéal se manifeste à leurs yeux dans la lumière d'une aurore. Avec quelle fraîcheur d'âme, ils y répondent. Ce ne sont pas ceux qui dorment tard qui connaîtront cet enthousiasme. Les âmes déjà fatiguées, blasées ou paresseuses, ne verront jamais ce soleil levant, jamais elles ne verront d'initiatives à prendre, d'oeuvre à faire. Mais encore faut-il rencontrer le père de famille, mystérieuse rencontre où se joignent nécessairement l'initiative de l'homme et l'appel de Dieu. Heureux qui, dès la jeune enfance, ont connu l'appel du Christ. Le commencement d'une vie est aussi le commencement d'une grande oeuvre. La naissance est, elle aussi, une aurore. L'âme de l'enfant est muette et attentive comme le silence de l'aube. Elle est naturellement intelligente de Dieu. Plus tard, si elle retrouve cette spontanéité religieuse, ce sera au prix de longs efforts. Combien de vocations sont nées à l'âge de douze ans ! Alors l'appel est fait dans l'auréole de la joie. L'âme novice ne connaît pas ou oublie la faiblesse de l'homme. Elle traite spontanément de plein pied avec Dieu qui se fait proche comme un autre lui-même, mais dans une

simplicité qui écarte l'orgueil. C'est une alliance qui se conclut, l'âme donne sa vie à Dieu et elle reçoit son amour et plus tard le ciel, "un talent".

Elle ne sait pas tout son bonheur d'être prise au début du jour. Elle ne pense pas que d'autres attendront sur la place jusqu'au soir. Ainsi le petit enfant ignore l'affection de sa mère, tout ce qu'elle est, tout le bonheur que c'est d'avoir une mère aimante près de soi mais, sans le savoir, il l'aime de tout son coeur. Si nous restions avec cette fraîcheur, cette absence de retour sur soi, cette spontanéité et cette simplicité, à la fin de notre vie, de notre longue vie de travail dans la vigne de Dieu, nous comprendrions, mieux que ne firent dans la parabole les ouvriers de la première heure, la bonté du père. Quel scandale qu'une vie de travail dans une telle oeuvre ne se termine pas dans l'amour ! Pourquoi tant d'âmes généreuses se découvrent-elles mercenaires ? Bienheureux ceux dont la vie est déjà tellement votre vie, mon Dieu, qu'elles participent à son éternelle jeunesse !

"Il sortit vers la troisième heure et en vit d'autres qui se tenaient sur la place sans rien faire. Il leur dit : Allez aussi à ma vigne et je vous donnerai ce qui sera juste"

Ces ouvriers arrivent le travail commencé, la journée entamée. Que faisaient-ils donc quand le père de famille était passé la première fois ? Peut-être étaient-ils encore endormis ? Peut-être cherchaient-ils du travail ailleurs ? Seigneur, combien d'âmes entrent ainsi plus tard dans votre travail. L'inertie, l'erreur ou la faute les tiennent un temps écartées de vos chantiers. Peut-être aussi l'occasion d'une rencontre leur a-t-elle manqué ? Elles ont grandi seules, sans savoir, sans vous connaître. Ce n'est pas forcément qu'elle soient bien vieilles par les années mais déjà elles ont vécu et, dans leurs 20 ou 25 ans, elles ont connu l'angoisse d'une journée qui s'annonce sans travail, sans rien de grand pour la remplir.

Ces ouvriers ne connaîtront pas la joie des commencements mais celle d'avoir enfin trouvé du travail, du travail stable. Joie de pouvoir orienter sa vie dans un sens vers une fin qui en vaille la peine. L'appel que ces âmes entendent n'a pas la même douceur, la même spontanéité, que l'appel de l'aurore. Elles ont déjà trop vécu pour entendre avec simplicité, sans retour sur soi, elles sont trop vieilles pour en goûter la suavité. Elles raisonnent trop pour connaître la charité de cette extrême intimité. Plus mercenaires en vérité que les ouvriers de la première heure, malgré l'absence de contrat, ces nouveaux ouvriers n'ont plus la fraîcheur d'âme qui fait d'un échange un don. Tout don leur devient un échange. Ils ont trop désiré gagner leur vie pendant les heures d'inaction pour que leur travail ne soit pas d'abord le moyen d'y atteindre. Le père de famille sera d'abord leur patron.

Une chose cependant peut rajeunir ces âmes, les rénover. Non pas le repentir car peut-être n'ont-elles rien à se reprocher, mais le regret saint et religieux d'un passé où tout n'a pas été pour Dieu. Pas n'importe quel regret, il y en a de si égoïstes, mais celui qui oublie, qui s'oublie, pour aimer, seulement aimer. Silencieux comme un crépuscule, il ferme les yeux pour mieux voir dedans. Bienheureuse composition, nouvelle naissance, enfance retrouvée, source d'un nouvel amour, pur et simple comme l'aurore nouvelle, c'est en te découvrant au cours de notre trop longue vie, trop longue pour notre constance, que nous ressuscitons les commencements de notre vie chrétienne et l'homme redevient un petit enfant. Mais les ouvriers de la troisième heure avaient encore la perspective d'une bonne journée. Qu'il faudrait être pur pour connaître ce repentir dans la prospérité ?

"Enfin il sortit vers la onzième heure, il en trouva d'autres qui étaient oisifs..."

Il leur dit : Allez vous aussi à ma vigne"

Seigneur, j'admire ces âmes qui sont restées inoccupées ainsi toute la journée et qui désirent cependant encore travailler. Quand je pense au grand désir de repos et d'inertie qui envahit même ceux qui travaillent, je m'étonne d'une telle constance. N'y a-t-il rien de plus démoralisant que l'inaction ? Ces ouvriers de la onzième heure n'étaient pas des ouvriers quelconques et beaucoup, peut-être, de ceux que vous avez embauchés aux autres heures seraient rentrés chez eux depuis longtemps déjà, si vous ne les aviez rencontrés. Qui dira la force des ces âmes éveillées et généreuses au milieu des erreurs et des fautes peut-être ? Qui dira la raison du pressentiment obscur, de l'espérance implicite, qui les faisait attendre sur cette place, si tard, contre toutes raisons raisonnables ?

Seigneur, c'est là que nous voyons la pauvreté de nos investigations devant le mystère de votre vie dans les âmes. Nos yeux ne voient que l'extérieur des choses et vous êtes au fond de l'âme. Votre présence souveraine se cache sous des espèces que notre fatuité pharisienne juge indignes de vous. Mystère de votre amour pour les hommes ! Les ouvriers de la troisième heure pouvaient encore faire du travail dans la vigne. Ce leur était une sécurité. Ils pouvaient espérer en justice un bon salaire, même sans avoir passé un contrat. Mais ceux-là, que peuvent-ils faire d'utile en si peu de temps ? A quoi bon commencer ? Ce ne serait être pour l'attrait d'un gain qu'ils veulent travailler, ce ne serait être pour la satisfaction que donne le travail bien fait, il sera si négligeable. Quelle raison les pousse donc à faire quelque chose quoiqu'ils n'en pensent tirer ni profit ni satisfaction ? Les âmes généreuses qui ont été jugées capables de connaître, malgré toute leur activité, leur incapacité essentielle de servir Dieu comme il le mérite, le savent et sauront les comprendre. Par une voie extérieurement toute différente, elles ont connu, elles aussi, leur néant, elles s'oublient pour aimer. Cette vision, loin de les écraser dans une inertie butée, désespérée, les fait croître dans l'amour. L'amour, pour agir, n'a pas besoin d'autre objet que lui-même. C'est de sa plénitude débordante qu'il tire son activité. Son action sort de lui-même, ne lui est pas soutiré par quelques

motifs autres que sa propre essence. Amour essentiellement diffusif, amour si proche de l'amour incréé, si participant à l'amour du sauveur qu'en vérité, nulle image ici-bas ne s'en rapproche plus. C'est dans cet amour qui brûle au coeur de Jésus, amour libre et désintéressé qu'il se nourrit profondément. Seigneur, je comprends que ces bons ouvriers vous ait aimé de la sorte, eux pauvres hommes, à la journée gâchée, quand vous leur avez dit d'entrer eux aussi dans votre vigne.

"En le recevant, ils murmuraient contre le père de famille"

Pourtant ils avaient connu la joie du travail, sa sécurité. Ils avaient connu la douceur du père et son amitié. Pourquoi alors une telle attitude ?

C'est que tous vos serviteurs sont si loin de comprendre par leurs propres lumières votre coeur que, si vous ne les y contraignez pas, ils s'attachent plus à votre oeuvre qu'à vous-même. Ils préfèrent être plus vos ouvriers que vos amis. L'oeuvre les absorbe, les matérialise, les vieillit.

Telle âme religieuse jadis ne deviendra plus qu'un prudent administrateur; telle âme généreuse dès l'origine ne sera plus tard qu'un révolté ou un désabusé. Scandale qui fait le succès des médiocres car, dans leur vie presque nulle, ils ne risquent jamais de déchoir ainsi. Scandale qui écarte de votre religion beaucoup de ceux que la sainteté attire et fascinerait. Il ne suffit pas de nous faire travailler, de nous donner des oeuvres à faire. Visitez-nous avec la lumière implacable qui nous mettra à genoux devant notre misère. Ecrasez-nous avec la logique inflexible du vrai pour ensuite nous relever avec l'amour ressuscité qui monte d'un coeur contrit et humilié.